THIS BOOK BELONGS
TO
Sir G. THOMAS's
LIBRARY,
DALE-PARK,
SUSSEX.

If mislaid, to be instantly returned, when found.

John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

Voll. Vgll. I 67 (5)
Trad. III VIII S. 613
II Kartese 1 Kupfer

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE,

TOME DEUXIEME.

PHISACRS
AMES

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des Établiſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME DEUXIEME.

A GENEVE,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. D'C C. L X X V.

TABLE
DES
CHAPITRES.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Eſpagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.

CHAP. I. *EXPEDITIONS qui précéderent la découverte du Pérou.* Page 1
CHAP. II. *Etat du Pérou lorſqu'il fut découvert.* 6
CHAP. III. *Guerres civiles des Eſpagnols, après qu'ils eurent conquis le Pérou.* 22
CHAP. IV. *Organiſation phyſique du Pérou.* 30
CHAP. V. *A quel état les Eſpagnols ont réduit les Péruviens.* 36
CHAP. VI. *A quel point les Eſpagnols ſe ſont multipliés au Pérou. Où, & comment ils ont formé leurs établiſſemens. Quelles cultures, & quelle induſtrie ils ont introduit dans l'empire.* 41
CHAP. VII. *Des mines du Pérou.* 51
CHAP. VIII. *Communication des différentes provinces du Pérou entr'elles.* 57
CHAP. IX. *Communication du Pérou avec l'Europe.* 67
CHAP. X. *Notions générales ſur la Nouvelle-Grenade, qui a été détachée du Pérou.* 76
CHAP. XI. *Notions ſur le pays de Quito.* 77
CHAP. XII. *Notions ſur le Popayan & le Choco.* 83
CHAP. XIII. *Notions ſur Santa-Fé.* 85
CHAP. XIV. *Notions ſur Carthagene.* 87
CHAP. XV. *Notions ſur les contrées ſituées entre la riviere de la Magdelaine & l'Orénoque.* 92

LIVRE HUITIEME.

Conquête de Chili & du Paraguay par l'Eſpagne. Principes ſur leſquels cette nation conduit ſes colonies.

CHAP. XVI. *PAR quels moyens les Eſpagnols ſe ſont rendus maîtres du Chili.* . . . . . Page 97
CHAP. XVII. *Etat actuel des Eſpagnols au Chili.* 101
CHAP. XVIII. *Liaiſons du Chili avec les Indiens, avec le Pérou, & avec le Paraguay.* 103
CHAP. XIX. *Etabliſſement des Eſpagnols dans le Paraguay.* 105
CHAP. XX. *Situation actuelle des Eſpagnols dans le Paraguay.* 116
CHAP. XXI. *Commerce du Paraguay.* 118
CHAP. XXII. *Le Paraguay doit ſa célébrité aux établiſſemens que les jéſuites y ont formés. Idée de ces établiſſemens.* . . . 122
CHAP. XXIII. *A quelles invaſions eſt expoſée l'Amérique Eſpagnole. Expédiens convenables pour les empêcher.* 136
CHAP. XXIV. *Cauſes de la décadence de l'Eſpagne.* 147
CHAP. XXV. *Cauſes de la décadence des colonies Eſpagnoles.* 157
CHAP. XXVI. *Moyen que l'Eſpagne doit employer pour ſon rétabliſſement.* 164
CHAP. XXVII. *Moyens que l'Eſpagne doit employer pour le rétabliſſement de ſes colonies.* 172

LIVRE NEUVIEME.

Etabliſſement des Portugais dans le Bréſil. Guerres qu'ils y ont ſoutenues. Productions & richeſſes de cette colonie.

CHAP. XXVIII. *DECOUVERTE du Bréſil par les Portugais.* Page 181
CHAP. XXIX. *Quels furent les premiers colons que le Portugal envoya dans le Bréſil.* 183
CHAP. XXX. *Caractere & uſages des Bréſiliens.* 187
CHAP. XXXI. *Succès des Portugais au Bréſil.* 195
CHAP. XXXII. *Entrepriſes des François ſur le Bréſil.* 198
CHAP. XXXIII. *Les Hollandois s'établiſſent dans le Bréſil, & en ſont chaſſés, après y avoir remporté de grands avantages.* 200
CHAP. XXXIV. *Situation des Portugais dans le Bréſil, après qu'ils ſe furent débarraſſés des Hollandois.* 208
CHAP. XXXV. *Etabliſſement des Portugais ſur la riviere des Amazones.* 210
CHAP. XXXVI. *Etabliſſement des Portugais ſur la riviere de la Plata.* 220
CHAP. XXXVII. *Etabliſſement des Portugais à Saint-Paul.* . . . 224
CHAP. XXXVIII. *Productions du Bréſil.* 227
CHAP. XXXIX. *Découverte des mines d'or & de diamans au Bréſil.* . 232
CHAP. XL. *Meſures que prend la cour de Lisbonne pour s'aſſurer le produit de ſes mines.* 237
CHAP. XLI. *Moyens employés pour ranimer dans le Bréſil la culture abandonnée pour les mines.* 241
CHAP. XLII. *Monopoles établis pour le commerce de Bréſil.* 245
CHAP. XLIII. *Cauſes de la décadence du Portugal & de ſes colonies.* . 247
CHAP. XLIV. *Moyens pour rétablir le Portugal & ſes colonies.* . . 254

LIVRE DIXIEME.

Etabliſſement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique, connu ſous le nom d'Antilles.

CHAP. XLV. *LEs iſles de l'Amérique ont-elles été détachées du continent.* . . . . . Page 272
CHAP. XLVI. *Nature du ſol des iſles.* 276
CHAP. XLVII. *Climat des iſles.* 280
CHAP. XLVIII. *Phénomènes ordinaires dans les iſles.* 283
CHAP. XLIX. *Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des iſles du vent.* 287
CHAP. L. *Les Anglois & les François s'établiſſent aux iſles du vent, & y détruiſent les Caraïbes.* 291
CHAP. LI. *Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.* 297
CHAP. LII. *Les flibuſtiers déſolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corſaires.* 301
CHAP. LIII. *Raiſons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique, durant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne.* 323
CHAP. LIV. *Les iſles de l'Amérique occaſionnent la guerre de 1739.* . 327
CHAP. LV. *C'eſt de l'Amérique que ſort la guerre de 1755.* 333
CHAP. LVI. *Les commencemens de la guerre ſont funeſtes aux Anglois.* 335
CHAP. LVII. *Les Anglois ſortent de leur léthargie, & s'emparent des iſles Françoiſes & Eſpagnoles.* 339
CHAP. LVIII. *Avantages que la paix procure à l'Angleterre dans les iſles.* 351

LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont ſe fait ce commerce. Productions dues aux travaux des eſclaves.

CHAP. LIX. *LES Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs.* . . . . . Page 356
CHAP. LX. *Notions ſur la côte orientale de l'Afrique.* 357
CHAP. LXI. *Notions ſur la côte ſeptentrionale de l'Afrique.* . . . ibid.
CHAP. LXII. *Climat de la côte occidentale de l'Afrique, connue ſous le nom de Guinée.* 366
CHAP. LXIII. *Sol de la Guinée.* 369
CHAP. LXIV. *Gouvernement, politique, guerres, religion, mœurs de la Guinée.* 371
CHAP. LXV. *Ancien commerce de Guinée.* 380
CHAP. LXVI. *Nouveau commerce de Guinée, ou traite des eſclaves.* . 383
CHAP. LXVII. *En quels lieux, & de quelle maniere ſe fait le commerce des eſclaves.* 386
CHAP. LXVIII. *A-t-on beſoin de forts pour ſe procurer des eſclaves.* . 389
CHAP. LXIX. *Dans le commerce des eſclaves, les petits navires ſont préférables aux grands.* 392
CHAP. LXX. *Il y a des ſaiſons plus ou moins favorables pour le commerce des eſclaves.* 393
CHAP. LXXI. *Maniere de vendre les eſclaves en Amérique.* 395
CHAP. LXXII. *Miſérable condition des eſclaves.* 396
CHAP. LXXIII. *Comment on pourroit rendre l'état des eſclaves plus ſupportable.* 402
CHAP. LXXIV. *L'eſclavage repugne à l'humanité, à la raiſon & à la juſtice.* 407
CHAP. LXXV. *Travaux des eſclaves.* 414
CHAP. LXXVI. *Caractere des Européens établis aux iſles.* 430
CHAP. LXXVII. *Maladies auxquelles les Européens ſont expoſés aux iſles.* 436
CHAP. LXXVIII. *Avantages des nations qui poſſedent les iſles.* . . 439

LIVRE DOUZIEME.

Etabliſſemens des Eſpagnols, des Hollandois & des Danois, dans les iſles de l'Amérique.

CHAP. LXXIX. *COLONIE Eſpagnole fondée ſur les rives de l'Orénoque. Ce qu'on y fait; ce qu'on y pourroit faire.* Page 441
CHAP. LXXX. *Les Eſpagnols s'établiſſent à la Trinité & à la Marguerite.* 446
CHAP. LXXXI. *Les Eſpagnols s'établiſſent à Porto-Rico.* 448
CHAP. LXXXII. *Etabliſſement des Eſpagnols à Saint-Domingue.* . . . 453
CHAP. LXXXIII. *Colonie Eſpagnole formée à Cuba. Importance de cette iſle.* 459
CHAP. LXXXIV. *Les Eſpagnols ne ſont pas incapables, comme on le croit, de porter des colonies à une grande proſpérité.* . . . 470
CHAP. LXXXV. *Les Hollandois s'établiſſent à Curaçao, à Saint-Euſtache, à Saba, à Saint-Martin. A quoi leur ſervent ces petites iſles.* 472
CHAP. LXXXVI. *Etabliſſement des Hollandois à Surinam, à Berbiche, à Eſſequebé.* 481
CHAP. LXXXVII. *Cultures établies dans les trois colonies.* 484
CHAP. LXXXVIII. *Dangers auxquels les colonies Hollandoiſes ſont expoſées.* 488
CHAP. LXXXIX. *Motifs qui doivent exciter la république à s'aſſurer la jouiſſance de ſes colonies, & à en augmenter les productions.* 493
CHAP. XC. *Etabliſſement des Danois à Saint-Thomas, à Saint-Jean, à Sainte-Croix.* 500
CHAP. XCI. *Dans quel eſprit le Dannemarck conduit ſes iſles.* 505
CHAP. XCII. *Motifs particuliers au Dannemarck pour s'approprier toutes les productions de ſes iſles.* 508

LIVRE TREIZIEME.

Etabliſſemens des François dans les iſles de l'Amérique.

CHAP. XCIII. *PREMIERES expéditions des François aux iſles.* Page 513
CHAP. XCIV. *Les iſles Françoiſes languiſſent ſous des privileges excluſifs.* 514
CHAP. XCV. *Les iſles Françoiſes recouvrent la liberté. Obſtacles qui s'oppoſent à leurs progrès.* 518
CHAP. XCVI. *Etabliſſement des François à la Guyane. Révolutions de cette colonie. Ses avantages & ſes inconvéniens.* . . . 523
CHAP. XCVII. *Sainte-Lucie, long-tems diſputée, reſte à la France.* . 540
CHAP. XCVIII. *Ce qu'eſt devenue Sainte-Lucie entre les mains des François.* 543
CHAP. XCIX. *Projets de la France pour s'aſſurer la poſſeſſion de Sainte-Lucie.* 548
CHAP. C. *Les François s'établiſſent à la Martinique ſur les ruines des Caraïbes.* 550
CHAP. CI. *Proſpérités de la Martinique. Cauſes de ces proſpérités.* . . . 554
CHAP. CII. *Décadence de la Martinique. Quelle en eſt l'origine.* 561
CHAP. CIII. *Etat actuel de la Martinique.* 563
CHAP. CIV. *La Martinique peut-elle améliorer ſon état?* 566
CHAP. CV. *La Martinique peut-elle être conquiſe?* 568
CHAP. CVI. *Calamités qu'éprouvent les premiers François qui s'établiſſent à la Guadaloupe.* 571
CHAP. CVII. *La colonie de la Guadaloupe ne fait pas de grands progrès.* 574
CHAP. CVIII. *Les Anglois font la conquête de la Guadaloupe, & l'élevent à un haut degré de proſpérité.* 575
CHAP. CIX. *Changement fait à l'adminiſtration de la Guadaloupe, depuis qu'elle eſt rentrée ſous la domination de la France.* . . . 581
CHAP. CX. *Meſures priſes par la France pour la défenſe de la Guadaloupe.* 583
CHAP. CXI. *Etabliſſement des François à Saint-Domingue.* 586
CHAP. CXII. *Meſures de la France pour tirer parti de cette colonie.* . 589
CHAP. CXIII. *Malheurs arrivés à la colonie.* 590
CHAP. CXIV. *Etat actuel de la colonie.* 597
CHAP. CXV. *Production & population de la colonie.* 611
CHAP. CXVI. *Commerce des François de Saint-Domingue, avec les Eſpagnols établis dans la même iſle.* 614

CHAP. CXVII. *Comment la colonie peut assurer ses liaisons avec l'Europe.* 615

CHAP. CXVIII. *Pour finir les divisions des Espagnols & des François de Saint-Domingue, il faut régler les limites des deux colonies.* 617

CHAP. CXIX. *Mesures que doit prendre la France pour garantir ses colonies des invasions étrangeres.* 622

CHAP. CXX. *Examen du gouvernement établi dans les isles Françoises.* 630

CHAP. CXXI. *Le droit de propriété est-il respecté dans les isles Françoises.* 631

CHAP. CXXII. *Les impôts sont-ils convenablement établis dans les isles Françoises ?* 633

CHAP. CXXIII. *Les milices sont-elles bien ordonnées dans les isles Françoises ?* 640

CHAP. CXXIV. *Le partage des héritages est-il utilement reglé dans les isles Françoises ?* 643

CHAP. CXXV. *A-t-on sagement pourvu au paiement des dettes contractées par les isles Françoises ?* 646

CHAP. CXXVI. *La métropole, en obligeant ses isles à ne livrer qu'à elle leurs productions, en a-t-elle suffisamment assuré l'extraction.* 652

CHAP. CXXVII. *L'autorité aux isles Françoises est-elle dans les mains les plus propres à les faire prospérer ?* 957

Fin de la Table du tome second.

HISTOIRE.

CARTE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE et POLITIQUE des Etablissemens et du Commerce des Europeens DANS LES DEUX INDES.
Dressée par M. Bonne Maître de Mathematiques

OCEAN SEPTENTRIONAL
OCEAN MERIDIONAL
AMERIQUE MERIDIONALE
NOUVEAU MEXIQUE
LOUISIANE
CALIFORNIE
APALACHERIA
GOLFE DU MEXIQUE
MER DU SUD
MER DU NORD
MER MEDITERRANÉE
BARBARIE
PAYS DES DATTES
FEZZAN
SAHARA ou DESERT DE BARBARIE
NIGRITIE
GUINÉE
HAUTE ETHIOPIE
BASSE ETHIOPIE
Tropique du Cancer
Tropique du Capricorne
Ligne Equinoctiale
I.s Açores
I.s Canaries
I.s du Cap Verd
I.s Galapos
I.s de Juan Fernandez
I.s Maloüines
I.s Pierre
I.s de Feu
C. de Horn
C. de B.e Esperance
C. des Palmes
C. des trois Pointes
C. de Gratias a Dios
C. Verd
C. de Nord
Mexique
Vera Cruz
Acapulco
La Havane
I.s Domingue
La Jamaique
Honduras
Nicaragua
Carthagene
Caracas
Cumana
Paria
Guiane
Cayenne
Popayan
Quito
Lima
Cusco
Potosi
Moxos
Chiquitos
Paraguay
Tucuman
Cordova
Buenos Ayres
Chili
Amazones
Para
S.t Louis de Maragnan
Topinambas
Bresil
S.t Salvador
B.e de tous les Saints
Villarica
Rio Janeiro
Guayra
Maracayo
Guaranis
Chaco
Rio de la Plata
Monte Video
Maldonado
Coimbre
Porto Seguro
Rio Grande
Rio de Solis
Rio de Barbara
Rio Colorado
Rio Bravo
Rio de Nicaragua
Rio de Magdalena
Rio Orenoque
Rio Negro
Rio Madeira
Rio Paraguay
Rio de la Plata
Rio de Gambie
Rio de Senegal
Rio de Gabon
Rio de Loango
Rio de Zaire
Rio de Cuanza
Rio de Benguela
Rio de Mozambique
Rio de Sofala
Rio de Spiritu Santo
Rio de S.t Paul
Rio de Janeiro
Rio de Sierra Leona
Rio de Inda
Rio de Volta
Rio de Calbary
Rio de Formosa
Rio de Camarones
Rio de Danube
Rio de Alexandrie
Rio de Nil
Rio de Argun
Rio de Niger
Rio de Cabra
Rio de Tabon
Rio de Beum
Rio de Fernando Po
Rio de Ide Prince
Rio de S.t Thomas
Rio de Annobon
Rio de Gabon
Rio de Longo
Rio de Majomba
Rio de Anzico ou Micoco
Rio de Congo
Rio de Angola
Rio de Benguela
Rio de Cimbebas
Rio de Cote peu connue
Rio de Hottentots
Rio de Orenoque
Rio de Amazones
Rio de Madeira
Rio de Paraguay
Rio de la Plata
Rio de Barbara
Rio de Solis
Rio de Rio Grande
Rio de Spiritu Santo
Rio de S.t Paul
Rio de Janeiro
Rio de Guayra
Rio de Maracayo
Rio de Guaranis
Rio de Chaco
Rio de Tucuman
Rio de Cordova
Rio de Buenos Ayres
Rio de Chili
Rio de Popayan
Rio de Quito
Rio de Lima
Rio de Cusco
Rio de Potosi
Rio de Moxos
Rio de Chiquitos
Rio de Paraguay
Rio de la Plata

C. de Marillier. inv.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Eſpagnols. Changemens arrivés dans cet empire depuis qu'il a changé de domination.

CHAPITRE I.

Expéditions qui précéderent la découverte du Pérou.

COLOMB ne s'étoit pas plutôt vu ſolidement établi dans l'iſle de Saint-Domingue, qu'il avoit continué ſes découvertes. Dans un de ſes voyages il reconnut l'Orénoque, & dans l'autre la baie de Honduras. Il vit clairement que ce qu'il trouvoit étoit un

continent ; & ſon génie lui fit plus que ſoupçonner qu'au-delà de ce continent, il y avoit un autre océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit poſſible que ces deux mers euſſent entr'elles une communication ; & il s'occupa du ſoin de la chercher. Pour parvenir à la trouver, il rangea les côtes le plus près qu'il lui fut poſſible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient acceſſibles ; & contre l'uſage des navigateurs de ſon ſiecle qui ſe conduiſoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec une juſtice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'iſthme de Darien fixa particuliérement ſon attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du ſud & du nord de l'Amérique, & dès-lors ſembloit ouvrir à ſes vœux le paſſage & la communication qu'il cherchoit. Lorſqu'après avoir viſité ces fleuves avec un ſoin extrême, il ſe vit déchu de ſes eſpérances, il ſe réduiſit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ſes compagnons révolterent les naturels du pays qui paroiſſoient aſſez diſpoſés à ſouffrir cet établiſſement. On fut forcé de ſe rembarquer, & de s'éloigner avec des vaiſſeaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquiſes ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Veſpuce, Ojeda, Lacoſa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Baſtidas, Solis, Nicueſſa, ſuivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces aventuriers qui ne recevoient du gouvernement que la permiſſion de faire des découvertes pour l'agrandiſſement de ſon vain orgueil plutôt que de ſa domination, ne ſongeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaiſons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perſpective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies ſages, étoit trop au deſſus des préjugés de ces tems barbares. Le raiſonnement même qui auroit pu mener à la connoiſſance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux eſprits une impulſion ſuffiſante. Il n'y avoit que l'appas du gain préſent qui pût pouſſer les hommes à des entrepriſes auſſi haſardeuſes

que l'étoient celles de ce ſiecle. L'or ſeul les attiroit au continent de l'Amérique, & faiſoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit ſur la route à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible mais juſte vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes épuiſant à la fois d'habitans les deux hémiſpheres, à la deſtruction des peuples dépouillés, joignoient celle des peuples brigands & meurtriers.

Dans la foule de ſcélérats qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruiſoient ces malheureuſes côtes d'un monde auſſi-tôt anéanti que découvert, il ſe trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempérament robuſte, une valeur audacieuſe, une éloquence populaire, & dans lequel une éducation honnête avoit fait germer quelques ſentimens. Il ſe nommoit Vaſco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé au Darien, où les richeſſes abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Eſpagnols que cet attrait ſeul y avoit fixés, il ſe mit à leur tête, avec le projet de former un établiſſement ſolide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'eſpece en Afrique & dans quelques iſles de l'Aſie. Ils ſont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils ſont foibles, & leur inſtinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces ſauvages étoient en petit nombre; mais il s'en trouva ſur la côte d'une eſpece différente, aſſez forts & aſſez hardis pour oſer défendre leur liberté. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire: c'étoit que les maris à la mort de leurs femmes, les femmes à la mort de leurs maris ſe coupoient le bout d'un doigt; enſorte que l'inſpection ſeule de leurs mains indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit, vraiſemblablement on ne dira jamais rien qui puiſſe expliquer ce renverſement de la raiſon humaine. Si les femmes avoient ſeules été obligées de s'abattre un doigt lorſqu'elles perdoient leurs maris, il ſeroit naturel de ſoupçonner qu'on avoit voulu prévenir la fraude d'une veuve qui voudroit ſe donner pour vierge

à un ſecond époux qui n'auroit aucune connoiſſance de ſon premier engagement, ce qui eſt facile chez des peuples errans. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'aſſez grands inconvéniens, pour qu'on ait cherché à le conſtater par des ſignes indélébiles. Cet uſage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorſqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ſes enfans que la foibleſſe de leur âge mettoit dans l'impuiſſance de pourvoir à leur ſubſiſtance. Comme perſonne ne vouloit ſe charger de ces orphelins, on les maſſacroit pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'eſt la plus grande atrocité où la déplorable conſtitution de la vie ſauvage ait jamais pu pouſſer les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa réuſſit à diſperſer les habitans du Darien, à les ſoumettre ou à les gagner; & il établit ſa nation ſur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ſes aſſociés, la diviſion ſe mit entr'eux. Un ſauvage indigné d'une avidité ſi éloignée de ſes mœurs, ſecoua fortement la balance, & renverſa tout l'or qui y étoit. *Puiſque vous vous brouillez pour ſi peu de choſe*, dit-il aux deux Eſpagnols, *& que c'eſt ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous ſerez contens.* Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de ſeize ou dix-ſept lieues, Balboa, avec cent cinquante Eſpagnols ſur les côtes de la mer du Sud.

Panama, qu'on y bâtit en 1518, ouvroit une nouvelle & vaſte carriere à l'inquiétude & à l'avarice des Caſtillans. L'Océan qui baignoit ſes murs, conduiſoit au Pérou dont on vantoit les richeſſes dans cette partie du nouveau-monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immenſe empire n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ſes tréſors; & l'on vit ſans étonnement trois hommes nés dans l'obſcurité entreprendre de renverſer à leurs frais un trône qui ſubſiſtoit avec gloire depuis pluſieurs ſiecles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Eſtramadoure. Son éducation fut ſi négligée, qu'il ne ſavoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut ſa premiere occupation, ne convenant pas à ſon caractere, il s'embarqua pour le nouveau-monde. Son avarice & ſon ambition lui donnerent une activité ſans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il ſe diſtingua dans la plupart; & il acquit dans les diverſes ſituations où il ſe trouva, cette connoiſſance des hommes & des affaires dont on a toujours beſoin pour s'élever; mais ſur-tout néceſſaire à ceux qui par leur naiſſance ont tout à vaincre. L'uſage qu'il avoit fait juſqu'alors de ſes forces phyſiques & morales lui perſuada que rien n'étoit au deſſus de ſes talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il aſſocia à ſes vues Diego d'Almagro, dont la naiſſance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu ſobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puiſé à cette école une franchiſe qui s'y trouve plus qu'ailleurs, & cette dureté, cette cruauté qui n'y ſont que trop communes.

La fortune de ces deux ſoldats, quoique conſidérable, ne ſe trouvant pas ſuffiſante pour la conquête qu'ils méditoient, ils ſe jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide qui s'étoit prodigieuſement enrichi par toutes les voies que la ſuperſtition rend faciles à ſon état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du ſiecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur ſociété, que chacun mettroit tout ſon bien dans cette entrepriſe; que les richeſſes qu'elle produiroit ſeroient partagées également, & qu'on ſe garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande ſcene, furent diſtribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les ſecours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité fut ſcellé par le fanatiſme. Luques conſacra publiquement une hoſtie dont il conſomma une

partie, & partagea le reſte entre ſes deux aſſociés; jurant tous trois par le ſang de leur Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée ſous ces horribles auſpices ne fut pas heureuſe; continuellement traverſée par la famine, par les maladies, par la méſintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courans, par les armes des Indiens; on ſe vit réduit à revenir ſur ſes pas ſans avoir formé aucun établiſſement, ſans avoir rien fait qui fût digne de la poſtérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuſe ſur la fin de 1526 les débris d'un armement, qui deux ans auparavant avoit excité ſa jalouſie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois aſſociés furent enflammés d'une paſſion plus forte d'acquérir des tréſors qui leur étoient mieux connus. Il penſerent qu'ils parviendroient ſûrement à les obtenir s'ils pouvoient ſortir de la dépendance du gouverneur de Panama, qui les avoit traverſés, tantôt ouvertement & tantôt ſous main. La cour d'Eſpagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand eſſor. Ils expédierent en 1530, trois vaiſſeaux, ſur leſquels on embarqua cent quatre-vingt-cinq ſoldats, trente-ſept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces qui furent ſucceſſivement groſſies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui après d'extrêmes difficultés que ſon intrépide avarice lui fit vaincre, arriva enfin à Tumbez ſur les frontieres du Pérou.

CHAPITRE II.

Etat du Pérou lorſqu'il fut découvert.

LE Pérou étoit un empire étendu & policé depuis quatre ſiecles, ſi l'on en croit les Eſpagnols. Il avoit été fondé par Manco-Capac, & par ſa femme Mama-Ocello-Huaco. On a ſoupçonné que ces deux perſonnages pouvoient être les deſcendans de quelques na-

vigateurs d'Europe ou des Canaries, jetés par la tempête ſur les côtes du Bréſil.

Pour donner une baſe à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens diviſoient comme nous l'année en trois cent ſoixante jours, & qu'ils avoient quelques notions aſtronomiques, telles que les points de l'horizon où le ſoleil ſe couche dans les ſolſtices & les équinoxes ; bornes que les Eſpagnols détruiſirent comme des monumens de la ſuperſtition Indienne. L'on a dit que la race des incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que pluſieurs individus de la famille du ſouverain avoient de la barbe : or on ſait qu'il y a des traits, ſoit difformes, ſoit réguliers, qui ſe conſervent dans certaines races, quoique ces traits ne paſſent pas conſtamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & tranſmiſe d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes ſi ſupérieures, que rien ne pourroit leur réſiſter.

S'il ſe trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui vouluſſent adopter cette opinion, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long eſpace de tems entre le naufrage & la fondation de l'empire du Pérou. Sans cet intervalle immenſe, le légiſlateur n'auroit-il pas donné aux ſauvages qu'il raſſembloit quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas ſû lire ? Ne les auroit-il pas formés à pluſieurs de nos arts & de nos méthodes ? Ne leur auroit-il pas perſuadé quelques dogmes de ſa religion ? Ou ce n'eſt pas un Européen qui a fondé le trône des incas, ou il faut croire néceſſairement que le vaiſſeau de ſes ancêtres s'étoit briſé ſur les côtes de l'Amérique à une époque aſſez reculée pour que les générations euſſent oublié tout ce qui ſe pratiquoit dans le lieu de leur origine.

C'eſt ſur un terrein montueux que Manco établit d'abord ſa domination. Peut-être y trouva-t-il des peuples moins barbares, plus diſpoſés à recevoir la lumiere, & qui avoient même un commencement de civiliſation. Il n'eſt pas ſans vraiſemblance que la ſociété ſe forme plus tard dans les contrées fertiles & riches en végétaux,

que dans celles que la nature a traitées moins généreuſement. C'eſt le beſoin que les hommes ont les uns des autres qui les diſpoſe le plus à ſe réunir ; & cette dépendance ſe fait ſentir plutôt ſur des montagnes arides, que dans des plaines abondantes.

Les deux légiſlateurs ſe déclarerent enfans du ſoleil. Ils penſerent ſans doute que ce préjugé enflammeroit l'ame des Péruviens, éleveroit leur courage, leur inſpireroit plus d'attachement pour leur patrie & plus de ſoumiſſion aux loix. Cette fiction étoit-elle plus abſurde que celles qui ont été ſi avidement reçues par des nations célebres qui ſont encore nos guides & nos modeles ?

Avec le ſecours de cette illuſion l'empire des incas avoit proſpéré ſous onze ſouverains, tous prudens, humains & juſtes ; lorſque l'empereur Huyana-Capac s'empara de Quito. Pour s'en aſſurer la poſſeſſion, il épouſa l'unique héritiere du roi détrôné, dont il eut un fils nommé Atabalipa. Ce jeune prince après la mort de ſon pere demanda l'héritage de ſa mere. Huaſcar ſon ainé refuſa de l'en mettre en poſſeſſion. On prit les armes. Le plus ambitieux des deux freres fut battu, fait priſonnier & enfermé dans Cuſco, où depuis il fut étranglé. Son heureux rival plus élevé qu'il ne l'avoit eſpéré, ſe trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles qui pour la premiere fois venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entiérement calmés lorſque les Eſpagnols débarquerent dans l'empire. Les peuples qui vouloient appaiſer le ſoleil qu'ils croyoient irrité contr'eux, comblerent ces étrangers de préſens, leur rendirent les meilleurs offices, & leur marquerent un reſpect qui tenoit de l'adoration. Dans la confuſion où étoit encore tout l'état, perſonne ne ſongea à s'oppoſer à la marche de Pizarre, qui arriva ſans le moindre obſtacle à la maiſon royale de Caxamalca. Il y étoit à peine, qu'il reçut de la part d'Atabalipa, qui n'étoit pas éloigné, des fruits, des grains, des émeraudes, pluſieurs vaſes d'argent & d'or. L'accueil que fit la cour à ſon frere Fernand, répondit à ſes avances. On lui prodigua les careſſes, les tréſors & les diſtinctions. Cependant l'empereur ne diſſimula pas qu'il deſiroit que les Eſpagnols ſortiſſent de ſes provinces ; & il annonça

nonça qu'il iroit le lendemain concerter avec leur chef les meſures de cette retraite.

Se préparer au combat ſans laiſſer appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la ſeule diſpoſition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit ſa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue ; l'infanterie étoit dans la cour, & ſon artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer.

Atabalipa vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté ſur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ſes troupes. Il ſe tourna vers les principaux officiers, & il leur dit : *Ces étrangers ſont les envoyés des dieux, gardez-vous de les offenſer.*

On étoit aſſez près du palais, occupé par Pizarre, lorſqu'un dominicain nommé Vincent de Valverdé, le crucifix d'une main, ſon breviaire dans l'autre, pénetre juſqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait par la voix de ſon interprete un long diſcours, dans lequel il lui expoſe la religion chrétienne, le preſſe d'embraſſer ce culte, & lui propoſe de ſe ſoumettre au roi d'Eſpagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : je veux bien être l'ami du roi d'Eſpagne, mais non ſon tributaire ; il faut que le pape ſoit d'une extravagance extrême pour donner ſi libéralement ce qui n'eſt pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre ; & ſi les chrétiens adorent un Dieu mort ſur une croix, j'adore le ſoleil qui ne meurt jamais. Il demande enſuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le moine en préſentant ſon breviaire à l'empereur. Atabalipa prend le livre, le regarde de tous les côtés, ſe met à rire, & jettant le breviaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent ſe tourne alors vers les Eſpagnols, en leur criant de toutes ſes forces : *Vengeance mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il mépriſe l'évangile ? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Eſpagnols qui vraiſemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette ſoif du ſang que leur inſpiroit la vue de l'or & des infideles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impreſſion que dûrent faire ſur les Péruviens la vue des chevaux qui les écraſoient, le bruit & l'effet du canon & de la mouſqueterie qui les terraſſoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns ſur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par ſon infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque priſonnier, & pourſuivit le reſte de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ſes ſoldats. Une foule de princes de la race des incas, les miniſtres, la fleur de la nobleſſe, tout ce qui compoſoit la cour d'Atabalipa fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans, qui étoient venus des environs pour voir leur empereur & les Eſpagnols. Tant que ce carnage dura, Vincent ne ceſſa d'animer les aſſaſſins fatigués de tuer, les exhortant à ſe ſervir non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées pour faire des bleſſures plus profondes. Au retour de cette infame boucherie les Eſpagnols paſſerent la nuit à s'enivrer, à danſer, à ſe livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne ſongea qu'à ſe défaire de ſon priſonnier. Vincent diſoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la ſuite du général Eſpagnol, un Indien qui avoit embraſſé la foi chrétienne. Son nom étoit Philipillo, & ſa fonction celle d'interprete. On ſe ſervit de lui pour accuſer l'empereur d'avoir voulu ſoulever ſes ſujets contre les tyrans. Sur cette dépoſition ſeule, Atabalipa fut condamné à mort : on oſa lui faire ſon procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les ſuites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet aſſaſſinat juridique, Pizarre pénétra dans l'intérieur de l'empire. Cuſco lui ouvrit ſes portes, & lui offrit plus de tréſors qu'il n'y en avoit peut-être dans l'Europe entiere avant la découverte du nouveau-monde. Ils furent la proie de deux cents Eſpagnols, qui, poſſeſſeurs de richeſſes immenſes, en cherchoient encore,

par une ſuite de cette ſoif de l'or, qui s'augmente dans ſon ivreſſe même. Les temples & les maiſons des particuliers furent également dépouillés, d'une extrémité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout ; & par-tout on leur raviſſoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples pouſſés au déſeſpoir prirent les armes. Ils aſſiégerent à la fois Cuſco & Lima : mais ces malheureux ne purent tuer en différens combats que ſix cents de leurs ennemis, qui recevant ſans ceſſe de nouveaux ſecours, finirent par être victorieux par-tout. En peu de tems les Eſpagnols ſe trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebuſiers, ſans compter les piquiers, les arbalêtriers & la cavalerie. Il fallut que les Péruviens ſubiſſent le joug tel qu'il plut aux tyrans de l'impoſer.

Une révolution ſi étrange a été un ſujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou eſt un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher ſans ceſſe dans des gorges & des défilés. On y eſt réduit à paſſer & à repaſſer perpétuellement des torrens & des rivieres dont les bords ſont toujours eſcarpés. Quatre ou cinq mille hommes avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus nombreuſes, les plus aguerries. Comment donc eſt-il arrivé qu'un peuple entier n'ait pas oſé même diſputer un terrein dont la nature lui étoit ſi connue, contre quelques brigands qui n'en avoient pas la premiere idée ?

C'eſt que la peur eſt fille de l'ignorance & de l'étonnement ; que la multitude ſans ordre ne peut rien contre le petit nombre diſcipliné, & que le courage ſans armes ne réſiſte pas à la foudre. Ainſi ſans le ſecours de cette vaine prophétie, qui annonçoit les Eſpagnols comme les vengeurs des dieux, le Pérou devoit être aſſervi, quand même les diſſenſions domeſtiques qui le bouleverſoient n'auroient pas préparé ſes fers.

L'empire qui recevoit le joug Eſpagnol avoit été gouverné durant quatre ſiecles, ou peut-être davantage, par une race de conquérans, qui ſembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils deſcendoient d'un légiſlateur auquel nul autre

peut-être ne pourroit être comparé, ſi Confucius n'avoit eu ſur lui l'avantage de ne pas employer la ſuperſtition, pour faire recevoir & obſerver la morale & les loix.

Manco-Capac qui raſſembla les ſauvages du Pérou épars dans les forêts, ſe diſoit fils du ſoleil, envoyé par ſon pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il perſuada un grand nombre de ſauvages qui le ſuivirent, & il fonda la ville de Cuſco.

Il apprit à ſes nouveaux ſujets à cultiver la terre, à ſemer des grains & des légumes, à ſe vêtir, à bâtir des maiſons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à tiſſer le coton & la laine; elle leur enſeigna tous les exercices convenables à leur ſexe, tous les arts de l'économie domeſtique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le ſoleil; il lui bâtit des temples, il abolit les ſacrifices humains & même ceux des animaux. Ses deſcendans furent les ſeuls prêtres de ſa nation.

A une religion pleine d'humanité ſe joignoient des loix paternelles. Une inſtitution très-ſage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute ſeroit légérement puni, mais que ſon pere en ſeroit reſponſable. C'eſt ainſi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs. (*)

La polygamie étoit défendue; l'adultere étoit puni dans les deux ſexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du ſoleil. Il les choiſiſſoit parmi les vierges conſacrées au temple.

L'oiſiveté étoit punie comme la ſource du crime, & dès-lors

(*) La pêche qui ne pouvoit pas être conſidérable dans un pays où l'on trouve plus de torrens que de rivieres, étoit, comme elle devroit être par-tout, de droit commun. Quoique la chaſſe fût dans le même cas, elle étoit aſſujettie à plus de formalités. Chaque province étoit diviſée par cantons, que tous les habitans réunis parcouroient ſucceſſivement une fois l'an. Le gibier qu'on prenoit étoit également partagé entre tous les citoyens qui le préparoient, de maniere qu'il pût ſe conſerver & leur fournir des viandes pendant l'année. Il étoit défendu à tout le monde, ſans diſtinction de rang, de chaſſer en d'autres tems, de crainte que cet exercice qui a tant d'attraits ne fît négliger des occupations plus néceſſaires.

comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public, mais à la charge de préſerver du dégât des oiſeaux les terres enſemencées. Chacun étoit obligé de faire lui-même ſa chauſſure, ſa maiſon, ſa charrue. Les femmes faiſoient les habits, & chaque famille ſavoit ſeule pourvoir à ſes beſoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables ; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit beſoin de ſecours ; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du ſoleil, & diſtribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins ; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inſpiroit mutuellement le reſpect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un ſeul tomboient ſur toute la décurie ; cette habitude de ſe regarder comme membres d'une ſeule famille, qui étoit l'empire ; tous ces uſages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotiſme, un certain eſprit de communauté ; & ſubſtituoient autant qu'il eſt poſſible, à l'intérêt perſonnel, à l'eſprit de propriété, aux reſſorts communs des autres légiſlations, les vertus les plus ſublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les ſervices rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient diſtingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il eſt fort vraiſemblable que ces ſtatues que les Eſpagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du ſoleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les ſtatues des hommes qui par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les ſujets ordinaires des poë-

mes compoſés par la famille des incas, pour l'inſtruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On repréſentoit à Cuſco & dans les autres villes du Pérou des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modeles de vertus publiques. Les comédies ſervoient d'inſtruction aux conditions inférieures, & leur enſeignoient les vertus privées, & juſqu'à l'économie domeſtique.

L'état entier étoit diſtribué en décuries, avec un officier chargé de veiller ſur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier ſupérieur avoit la même inſpection ſur cinquante familles; d'autres enfin ſur cent, ſur cinq cents, ſur mille.

Les décurions & les autres inſpecteurs, en remontant juſqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaiſes actions, ſolliciter le châtiment & la récompenſe, avertir ſi l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au miniſtre de l'inca.

Toutes les loix étoient ſéveres, mais cette ſévérité n'avoit eu que de bons effets. Les Péruviens ne connoiſſoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient cenſées leur venir par le ſoleil qui éclairoit leurs actions. Ainſi la violation d'une loi étoit un ſacrilege. Ils alloient révéler leurs fautes les plus ſecretes, & demander à les expier. Ils diſoient aux Eſpagnols qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume ſuſceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du ſoleil, celle de l'inca & celle des peuples. Les premieres ſe cultivoient en commun, ainſi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des ſoldats qui étoient à l'armée. Celles-ci ſe cultivoient immédiatement après celle du ſoleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit, & on le continuoit au ſon des inſtrumens, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ſes ſujets que la culture de ſes terres, dont le produit dépoſé par-tout dans des magaſins publics, ſuffiſoit à toutes les dépenſes de l'empire.

Les terres conſacrées au ſoleil fourniſſoient à l'entretien des prêtres, & à la conſécration de ces magnifiques temples, lambriſſés d'or & couverts d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie : leur partage varioit continuellement, & ſe régloit avec une équité rigoureuſe ſur le nombre de têtes qui compoſoient chaque famille. Les richeſſes ſe bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'uſufruit paſſager.

Cet uſage des poſſeſſions amovibles a été univerſellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont conſtamment penſé qu'un peuple ne s'éléveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur, que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens l'on ne verroit ſur le globe que quelques ſauvages errans & nuds, vivant miſérablement de fruits, de racines ; produit unique & borné de la nature brute. Sans le ſecond, nul mortel ne vivroit que pour lui-même : le genre humain ſeroit privé de tout ce que la tendreſſe paternelle, l'amour de ſon nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de ſa poſtérité, font entreprendre de durable. Le ſyſtême de quelques ſpéculateurs hardis qui ont regardé les propriétés, & ſur-tout les propriétés héréditaires, comme des uſurpations de quelques membres de la ſociété ſur d'autres, ſe trouve réfuté par le ſort de toutes les inſtitutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes miſérablement péri, après avoir langui quelque tems dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou ſeul a proſpéré ſur une baſe ſi fragile.

C'eſt vraiſemblablement parce que les incas ne connoiſſant pas l'uſage des impôts, & n'ayant, pour ſubvenir aux beſoins du gouvernement, que des denrées en nature, ils dûrent chercher à les multiplier. Ils étoient ſecondés dans l'exécution de ce projet par-

leurs miniſtres, par les adminiſtrateurs inférieurs, par les ſoldats même, qui ne recevoient pour ſubſiſter, pour ſoutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là tant de ſoins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du ſouverain : mais ſon patrimoine étoit ſi confuſément mêlé avec celui des ſujets, qu'il n'étoit pas poſſible de fertiliſer l'un ſans fertiliſer l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laiſſoient peu de choſe à faire à leur induſtrie, ſe livrerent à des travaux que la nature de leur ſol, de leur climat & de leurs conſommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages ; malgré la vigilance toujours active du magiſtrat ; malgré la certitude de ne pas voir leurs moiſſons ravagées par un voiſin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au deſſus du plus étroit néceſſaire. On peut aſſurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouiſſances, ſi des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguiſé leur génie.

Les Péruviens à la ſource de l'or & de l'argent ne connoiſſoient pas l'uſage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe ; & les arts de détail qui tiennent aux premiers beſoins de la vie ſociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas même d'hyéroglyphes, qui chez toutes les nations ont été la premiere écriture ; & leurs *quippos* qui leur tenoient lieu d'écriture, ne valoient pas les hyéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens étant ſans propriété, ſans commerce, & preſque ſans relation d'intérêt entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres dont la volonté faiſoit toutes les loix paſſageres, qui ſuppléent aux mœurs ; un tel peuple n'avoit guere beſoin d'écriture. Toutes leurs ſciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur hiſtoire par des cantiques ; leurs devoirs & leurs profeſſions par le travail & l'imitation.

Leur légiſlation étoit ſans doute imparfaite & très-bornée, puiſqu'elle ſuppoſoit le prince toujours juſte & infaillible ; & les magiſtrats integres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit

n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funeſtes, quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'uſage; quand non-ſeulement le monarque, mais ſes prépoſés, un décurion, un centenaire, un millenaire pouvoient changer à ſon gré la deſtination des peines & des récompenſes. Chez un tel peuple, les loix les plus ſages, ſans aucun caractere de préciſion & de ſtabilité, s'y doivent altérer inſenſiblement. Il ne reſte aucun moyen de les ramener à leur caractere primitif.

Les contrepoids de ces dangers ſe trouvoient dans l'ignorance abſolue des monnoies d'or & d'argent : ignorance qui rendoit impoſſible dans un deſpote Péruvien la funeſte manie de théſauriſer. Ils ſe trouvoient dans la conſtitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du ſouverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils ſe trouvoient dans des beſoins peu étendus, toujours faciles à ſatisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à ſon gouvernement. Ils ſe trouvoient dans la force des opinions religieuſes, qui faiſoient de l'obſervation des loix un principe de conſcience. Le deſpotiſme des incas étoit ainſi fondé ſur une confiance mutuelle entre le ſouverain & les peuples ; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection conſtante qu'il accordoit à tous ſes ſujets, & de l'intérêt ſenſible qu'ils avoient à lui être ſoumis.

Un pyrrhoniſme quelquefois outré, qui a ſuccédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque tems jeter des nuages ſur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philoſophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Eſpagnols. Mais entre les deſtructeurs de cette partie brillante du nouveau-monde, y avoit-il quelque brigand aſſez éclairé pour inventer une fable ſi bien combinée ? Y avoit-il quelqu'un d'aſſez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable ? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévaſtations attiroient à ſa nation dans l'univers entier ? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient

vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont ſuivis, doit être regardé comme la plus forte démonſtration hiſtorique qu'il ſoit poſſible de deſirer.

Il n'en eſt pas ainſi des relations exagérées que les conquérans du Pérou publierent ſur la grandeur & la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le deſir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes les aveugla peut-être. Peut-être, ſans être perſuadés eux-mêmes, voulurent-ils en impoſer à leur nation, aux nations étrangeres ? Les premiers témoignages qui même ſe contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont ſuivis, & enfin totalement détruits, lorſque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie ſi célebre du nouvel hémiſphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables cette quantité prodigieuſe de villes élevées avec tant de ſoin & de dépenſe. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités ſuperbes dans le Pérou, n'exiſte-t-il plus, à la réſerve de Cuſco & de Quito, que celles que le conquérant y a conſtruites ? D'où vient qu'on ne retrouve pas même les ruines d'aucune de celles dont on a publié de ſi pompeuſes deſcriptions ?

Il faut reléguer au rang des fables ces majeſtueux palais deſtinés à loger les incas dans le lieu de leur réſidence & dans leurs voyages. Les maiſons royales ſi vantées n'étoient autre choſe que des cailloux placés les uns ſur les autres, & revêtus d'une argile rougeâtre.

Il faut reléguer au rang des fables ces places de guerre qui couvroient l'empire. Auroit-il été conquis en ſi peu de tems, s'il eût eu de ſi grands moyens de défenſe ? M. de la Condamine qui a viſité avec l'attention ſcrupuleuſe qui lui eſt propre, le fort de Cannar, le mieux conſervé & le plus conſidérable après celui de Cuſco, ne lui a trouvé que peu d'étendue, & ſeulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui ne connoiſſoit pas l'uſage des poulies ne pouvoit guere élever ſes bâtimens plus haut. On n'a pas moins exagéré la grandeur des pierres employées à la conſtruction de ces fortereſſes. Après un examen très-réfléchi, il ne s'en eſt trouvé

aucune d'une grandeur remarquable. Quand on vouloit tranſporter ces maſſes, on y attachoit des cordes, & une foule d'hommes pouſſoit, tiroit, rouloit le fardeau. Une nation qui n'eſt pas plus avancée dans les mécaniques, ne ſauroit faire de très-grandes choſes.

Il faut reléguer au nombre des fables, ces réſervoirs, ces aqueducs dignes, dit-on, des anciens Romains. Il n'y a jamais eu ni l'un ni l'autre dans le Pérou, à moins qu'on ne veuille honorer de ces grands noms, des rigoles pratiquées auſſi ſouvent qu'il ſe pouvoit ſur le penchant des collines, pour raſſembler les eaux des pluies ou des ſources, & les conduire dans les champs & dans les vallons.

Il faut reléguer au rang des fables ces ſuperbes voies qui rendoient les communications ſi faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre choſe que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement deſtinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traverſoit tout l'empire qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entiérement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables ces ponts ſi vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la conſtruction des ceintres & des voûtes ? Mais euſſent-ils connu cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu preſqu'impraticable ? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque inſtant, au paſſage des torrens ſi multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir paſſer, on étendoit d'une rive à l'autre une longue corde d'oſier, où gliſſoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies, ſur leſquelles il paſſoit à la fois un plus grand nombre de perſonnes. Les Eſpagnols qui ſemblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention ſi merveilleuſe.

Il faut placer au rang des fables ce qu'on a écrit ſur la ſignification des *quippos*. C'ét oient, diſent les Eſpagnols, des regiſtres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverſes, on expri-

moit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le ſouvenir de ce qui appartenoit eſſentiellement à l'hiſtoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit conſacré par des nœuds ; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonſtances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique étoient les dépoſitaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne foi. Dans la vérité ces ſingulieres annales n'avoient aucun ſens ſuivi, & ne pouvoient ſervir qu'à quelques calculs, ou à conſacrer quelqu'événement particulier.

Les Eſpagnols ne méritent pas davantage d'être crus quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or ; de ces jardins remplis d'arbres dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature ; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or ; de ces bas reliefs où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes ; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la ſemence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conſervés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les ſtatuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compoſitions que des métaux précieux, il eſt vraiſemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grece ſeroient arrivés juſqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conſervé, on peut aſſurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans la ſcience du deſſin. Les vaſes échappés aux ravages du tems, pourront bien ſervir de preuve de l'induſtrie des Indiens, à ſuppléer aux outils de fer qui leur manquoient, mais ne ſeront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'inſectes d'or maſſif, long-tems conſervées dans le tréſor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger : elles furent fondues en 1740 pour ſécourir Carthagene aſſiégée par les Anglois ; & il ne ſe trouva pas dans tout le Pérou un Eſpagnol aſſez curieux pour acheter une ſeule piece au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient

guere avancés dans les ſciences un peu compliquées ; les mots même leur manquoient pour exprimer les notions morales ou méthaphyſiques. La plupart des ſciences dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des haſards qui ne ſont produits par la nature que dans la ſuite des ſiecles, & dont la plupart ſont perdus pour les peuples qui reſtent ſans communication avec les peuples éclairés.

En réduiſant les choſes à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent ; qu'ils poſſédoient même le ſecret perdu en Europe, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que nous donnons à l'acier ; mais que quoiqu'ils connuſſent le fer, ils ne s'étoient pas élevés juſqu'à forger ce métal, qui eſt l'ame des arts. Ils ne s'aviſerent jamais de faire cuire des briques ni des tuiles, dont la matiere étoit ſous leur main. Cependant ils exécuterent des choſes moins commodes & plus difficiles. Le ſpectacle des torrens qu'ils voyoient ſe creuſer un lit dans les rochers, leur donna vraiſemblablement l'idée de tailler les pierres. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur, & à les joindre ſans ciment. Malheureuſement ces inſtrumens n'avoient pas la même activité ſur le bois que ſur la pierre. Auſſi les mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'éméraude, ne ſurent-ils jamais aſſembler une charpente par des mortoiſes, des tenons & des chevilles ; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille ſoutenu par des mâts comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage ; ils ne prenoient de jour que par la porte, & ils n'avoient que des pieces détachées ſans communication.

Quoi qu'il en ſoit des arts que les Eſpagnols trouverent au pays des incas, il fallut que l'empire ſe ſoumît à ſon vainqueur. Encore un moment de réſiſtance, & peut-être les Péruviens étoient libres. Les conquérans avoient à terminer entr'eux des différends, qui ne ſouffroient pas le partage de leurs forces.

CHAPITRE III.

Guerres civiles des Eſpagnols, après qu'ils eurent conquis le Pérou.

LA premiere nouvelle des ſuccès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama, qu'Almagro, ſon aſſocié principal, étoit accouru avec de nouveaux aventuriers pour partager les tréſors, les terres, l'adminiſtration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une juſtice que l'auteur de la découverte ne voulut point ſentir. Dès-lors la jalouſie & la haine s'emparerent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées; & bientôt par un accommodement forcé, deux gouvernemens.

Du choc de ces factions devoient naturellement ſortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement leur ſource dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité & une liberté ſans frein, doivent avoir les mêmes ſuites. Le magiſtrat ne voit que des ſéditieux dans un peuple, qui de ſon côté ne voit qu'un uſurpateur. La raiſon eſt un inſtrument trop foible pour régler des prétentions ſi oppoſées. On remet la déciſion des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes ſe trouve avoir la meilleure cauſe.

Quoique les intérêts qui diviſoient les Eſpagnols dans le Pérou ne fuſſent pas de cette importance, ils ſe manifeſterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro & ſes partiſans n'avoient paſſé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre ſe crût néceſſaire ailleurs, ſoit qu'il ſe ſentît de la répugnance, comme il le diſoit, à combattre ſon ancien ami, il ſe déchargea ſur ſon frere Fernand du ſoin de le vaincre. Ses eſpérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu ſur les bords de l'Apurimac le 6 Avril 1538, & fait priſonnier. Le vain-

queur, qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime ; & ce fut, disoit-il, à la tranquillité publique.

Les partisans d'Almagro dispersés par la mort de leur chef, se conduisirent avec une prudence très-réfléchie. L'éloignement de Fernand qui étoit passé en Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justifier sa sévérité, selon les dispositions qu'il trouveroit à la cour de Madrid, paroissoit avoir étouffé dans leur ame tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bienveillance du distributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécurent sans inquiétude, se rapprocherent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de Juin 1541, les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets ou sur la justesse de leurs mesures, & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émaut ; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats. Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectable d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands,

qui reprenoient ſur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient fruſtrés.

Les jours qui ſuivent ces jours de deſtruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a ſervi l'ennemi de ſa maiſon eſt inhumainement proſcrit. On dépoſe les anciens magiſtrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les tréſors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui ſont abſens, deviennent la proie de l'uſurpateur. Ses complices liés à ſon ſort par les crimes dont ils ſe ſont ſouillés, ſont forcés d'appuyer des entrepriſes dont ils ont horreur. Ceux d'entr'eux qui laiſſent percer leur chagrin ſont immolés en ſecret, ou périſſent ſur un échafaut. Dans la confuſion où une révolution ſi peu attendue a plongé le Pérou, pluſieurs provinces reçoivent les loix du monſtre qui s'eſt fait proclamer gouverneur dans la capitale; & il va dans l'intérieur de l'empire, achever de réduire ce qui réſiſte ou balance.

Une foule de brigands ſe joignent à lui dans ſa marche. Son armée ne reſpire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, ſi les talens militaires du général euſſent égalé l'ardeur des troupes. Malheureuſement pour Almagro il avoit perdu ſon guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui ſont tendus par Pédro Alvarés, qui s'eſt mis à la tête du parti oppoſé. Il perd à débrouiller des ruſes, le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonſtances, un événement que perſonne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Caſtro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran s'empreſſerent de le reconnoître. L'incertitude & la jalouſie, qui les avoient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obſtacle à leur réunion. Caſtro auſſi décidé que s'il eût vielli ſous le caſque, ne fit pas languir leur impatience: il les mena à l'ennemi. Les deux armées combatirent

tirent à Chapas le 16 ſeptembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire après avoir long-temps balancé, ſe décida ſur la fin du jour pour le parti le plus juſte. Les plus coupables des rébelles qui craignoient de languir dans de honteux ſupplices, provoquoient les vainqueurs à les maſſacrer, & crioient en déſeſpérés : *C'eſt moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait priſonnier périt ſur un échafaut.

Pendant que ces ſcenes d'horreurs ſe paſſoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune meſure pour les prévenir. Le Pérou n'avoit été ſoumis qu'à l'audience de Panama, trop éloigné pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire reſpecter ſes décrets. On établit pour Lima un Tribunal ſuprême qui devoit avoir le dépôt des loix, & une autorité ſuffiſante pour arrêter le mal & faire le bien. Blaſco Nunnez Vela qui le préſidoit comme vice-roi, arriva en 1544 avec ſes ſubalternes : il trouva tout dans une confuſion horrible.

Il faut juger des révolutions que produiſent les guerres civiles, par la cauſe qui les fait naître. Lorſque l'horreur de la tyrannie & l'inſtinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, ſi la faveur de leur cauſe leur donne la victoire, le calme qui ſuccede à cette calamité paſſagere, eſt l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie, & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'inſtrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuſes. L'homme juſte eſt devenu le plus fort, & chacun eſt étonné de ſe trouver à la place que lui avoit marquée la nature. Mais lorſque les guerres civiles ont une ſource impure ; lorſque des eſclaves ſe battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine ces horreurs eſt à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent la place des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des

hommes ruinés par leurs profuſions & leurs débauches, inſulter par un faſte inſolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les paſſions qui ſoient écoutées. L'avidité veut s'enrichir ſans travail, la vengeance s'exercer ſans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverſer. De l'ivreſſe du carnage, on paſſe à celle de la débauche. Le lit ſacré de l'innocence ou du mariage, eſt ſouillé par le ſang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude ſe plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainſi périſſent en quelques heures les monumens de pluſieurs ſiecles.

Si la laſſitude, un épuiſement entier, ou quelques heureux haſards ſuſpendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui ſubſiſte néceſſairement après tant d'orages, eſt un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les ſoldats licenciés ſans paye, le peuple avide de la nouveauté dans l'eſpérance d'un meilleur ſort ; ces matieres & ces inſtrumens de troûble ſont toujours ſous la main du premier factieux qui ſaura les mettre en œuvre.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits dans le Pérou lorſque Nunnez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité inſatiable, ramener à des principes d'équité l'injuſtice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié juſqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit ſuivi que la loi du plus fort, faire ſortir l'ordre du ſein du déſordre même, convertir en un mot des monſtres en hommes.

Un ſi grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere flexible, cent qualités qui ſe trouvent rarement réunies. Nunnez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur ; & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus,

qui étoient preſque des défauts dans la ſituation où on ſe trouvoit, il commença à remplir ſa miſſion, ſans égard aux lieux, aux perſonnes, aux circonſtances.

Contre l'opinion de tous les gens ſages, qui vouloient qu'on attendît de nouvelles inſtructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérans s'étoient emparés ne paſſeroient pas à leurs deſcendans, & qui faiſoient décheoir de leurs poſſeſſions ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en ſervitude par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres, devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppreſſeurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail ſans les payer. Leur tribut étoit réglé. Les Eſpagnols qui voyageoient à pied, étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval du droit d'en prendre cinq. On déchargea les caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur ſa nourriture & celle de ſon cortege. D'autres établiſſemens tyranniques alloient ſubir la même proſcription, & les peuples conquis ſe voyoient à la veille d'être mis ſous la protection de loix qui modéreroient du moins les rigueurs du droit de conquête, ſi elles n'en réparoient pas entiérement l'injuſtice ; mais il ſembloit que le gouvernement Eſpagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement ſi peu attendu conſterna ceux qui ſe voyoient arracher leur fortune, ou qui perdoient l'eſpoir flatteur de tranſmettre la leur à leur poſtérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des inſtrumens & des victimes de leur avarice, ne concevoient point qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement ils paſſerent à l'indignation, au murmure, à la ſédition. Le vice-roi fut dégradé, mis aux fers, relegué dans une iſle déſerte, juſqu'à ce qu'on pût le faire paſſer en Eſpagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit juſqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé aſſez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient ſuccédées ſi rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la penſée de ſe ſaiſir de l'autorité. Son nom & ſes forces ne permirent pas de la lui refuſer; mais ſon uſurpation fut ſcellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de ſon exil, & ne tarda pas à ſe voir aſſez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Perſonne ne demandoit ni ne faiſoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns ſous les étendarts du vice-roi, les autres ſous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux répandus dans chaque armée, traînoient l'artillerie, applaniſſoient les chemins, portoient le bagage, & s'égorgeoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être ſanguinaires. Après des ſuccès long-tems variés, la fortune couronna la rébellion ſous les murs de Quito, dans le mois de Janvier de l'an 1545. Nunnez & la plupart des ſiens furent maſſacrés dans cette exécrable journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra ſur les cérémonies qu'on devoit faire à ſa réception. Quelques officiers vouloit qu'on portât un dais ſous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maiſons, comme on le pratiquoit à Rome, lorſqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale ſe contenta d'entrer à cheval, précédé par ſes lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ſes côtés quatre évêques. Les magiſtrats le ſuivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentiſſoit du ſon des cloches & de divers inſtrumens de muſique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en deſpote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eut été

poſſible à Gonzale de ſe rendre indépendant. Les principaux de ſon parti le deſiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y conſentir. Une cruauté aveugle, une avidité inſatiable, un orgueil ſans bornes changerent ces diſpoſitions. Ceux même dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, ſoupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gaſca. L'eſcadre & les provinces des montagnes ſe déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déſerts, des cavernes & des forêts, ſortirent de leurs aſyles pour ſe joindre à lui. Gonzale qui ne voyoit de reſſource pour ſe ſoutenir que dans un grand ſuccès, prit la route de Cuſco dans la réſolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de Juin 1548. Un de ſes lieutenans le voyant abandonné dès la premiere charge par ſes meilleurs ſoldats, lui conſeilla de ſe précipiter dans les bataillons ennemis, & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux ſe rendre & porter ſa tête ſur un échafaut. Carvajal plus capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux ſe vantoit en mourant d'avoir maſſacré de ſa main quatorze cents Eſpagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la derniere ſcene d'une tragédie dont tous les actes avoient été ſanglans. Le gouvernement fut aſſez modéré pour ne pas continuer les proſcriptions; & le ſouvenir des maux horribles qu'on avoit ſoufferts, contint les Eſpagnols dans les bornes de la ſoumiſſion. Ce qui reſtoit de commotion dans les eſprits s'appaiſa inſenſiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuſe tempête.

A l'égard des Péruviens on prit les meſures les plus cruelles pour les mettre dans l'impoſſibilité de remuer. Tupac Amaru, héritier de leur dernier roi, s'étoit réfugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit ſi reſſerré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de ſe rendre. Le vice-roi

François de Tolede le fit accuſer de pluſieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour leſquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres deſcendans des incas eurent la même deſtinée, ſous prétexte qu'ils avoient conſpiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation ſi univerſelle, ſoit dans l'ancien, ſoit dans le nouveau-monde, que Philippe II crut devoir le déſavouer; mais la politique atroce de ce prince étoit ſi connue, que perſonne n'ajouta foi à cette démonſtration de juſtice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuſe il n'y a eu qu'un léger ſoulevement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa, qui ſe diſoit du ſang des incas, fut proclamé roi en 1742. Ses compatriotes qui ſe flattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, ſe rangerent en foule ſous ſes étendards. Ils furent battus & diſperſés, après avoir fait d'aſſez grands progrès. Leurs priſonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot. Exemple unique dans l'hiſtoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens contre les Eſpagnols.

CHAPITRE IV.

Organiſation phyſique du Pérou.

L'EMPIRE du Pérou, lorſqu'il fut ſubjugué, s'étendoit ſur la mer du Sud, depuis la riviere des émeraudes juſqu'au Chili, & du côté de la terre juſqu'au Popayan, ſelon quelques géographes. Il renfermoit dans ſon ſein cette fameuſe chaîne de montagnes, qui ſortie de la terre Magellanique, va ſe perdre dans le Mexique, pour unir ce ſemble les parties méridionales de l'Amérique avec les ſeptentrionales. Son terrein, qui eſt très irrégulier, peut être diviſé en trois claſſes.

(*) Les principales cordillieres forment la premiere : les cimes, dit M. de la Condamine, ſe perdent dans les nues, & preſque toutes ſont couvertes de maſſes énormes de neige auſſi anciennes que le monde. De pluſieurs de ces ſommets en partie écroulés, de ces amas de neiges on voit encore ſortir des tourbillons de fumée & de flamme. Tels ſont les ſommets de Cotopaxi, de Tongourargua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraiſemblablement le deviendront un jour. L'hiſtoire ne nous a conſervé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique ; mais les pierres-ponces, les matieres calcinées dont ils ſont parſemés, & les traces viſibles qu'a laiſſée la flamme, ſont des témoignages authentiques de la réalité de leur embraſement : leur élévation eſt prodigieuſe.

Cayambour, ſitué ſous l'équateur même, Antiſana qui n'en eſt éloigné que de cinq lieues vers le ſud, ont plus de trois mille toiſes, à compter du niveau de la mer ; & Chimboraco, haut de près de 3220 toiſes, ſurpaſſe d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémiſphere. Le Pitchincha & le Caraçon, où les académiciens François firent la plupart de leurs obſervations pour la figure de la terre, n'ont que 2430 & 2470 toiſes de hauteur abſolue, & c'eſt la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu juſqu'ici inacceſſibles les ſommets d'une plus grande hauteur.

Depuis ce terme, qui eſt celui où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guere, en deſcendant juſqu'à cent ou cent-cinquante toiſes au deſſous, que des rochers nuds ou des ſables arides : plus bas on commence à voir quelques mouſſes qui tapiſſent les rochers, diverſes eſpeces de bruyeres, qui quoique

---

(*) Les principales cordillieres forment la premiere. La cime de celle qu'on nomme Cotopaxi, eſt élevée au-deſſus de la ſuperficie de la mer de 3126 toiſes, qui font un peu plus d'une lieue marine. C'eſt la plus grande hauteur connue ſur la terre. Le ſommet de ces montagnes, quoique ſituées ſous les tropiques, eſt toujours couvert de neige, & pourtant rempli de volcans. Leur pente eſt plus ou moins rapide, mais toujours d'une ſtérilité abſolue dans la partie qui avoiſine le degré de congélation. Au-deſſous on trouve quelquefois des plantes médicinales, & plus bas aſſez conſtamment des joncs qui ne ſont d'aucune utilité.

vertes & mouillées ſont un feu clair; des mottes arrondies de terre ſpongieuſe, ou ſont plaquées de petites plantes radiées & étoilées, dont les pétales ſont ſemblables aux feuilles de l'if. Dans tout cet eſpace la neige n'eſt que paſſagere, mais elle s'y conſerve quelquefois des ſemaines & des mois entiers. Plus bas encore le terrein eſt communément couvert d'une ſorte de *gramen* délié, qui s'éleve juſqu'à un pied & demi ou deux pieds. Cette eſpece de foin eſt le caractere propre qui diſtingue les montagnes que les Eſpagnols nomment *Paramos*. Ils ne donnent ce nom qu'aux landes ou friches d'un terrein aſſez élevé pour que le bois n'y croiſſe plus, ou que la pluie ne tombe guere autrement que ſous la forme de neige, quoiqu'elle ſe fonde preſque auſſi-tôt. Enfin en deſcendant encore plus bas, juſqu'à la hauteur d'environ deux milles toiſes au deſſus du niveau de la mer, on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir.

En deſcendant de ces montagnes, on en trouve d'autres moins conſidérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur ſommet eſt communément froid, ſtérile, rempli de mines. Les valons qui les ſéparent ſont couverts de nombreux troupeaux, & ſemblent offrir à la culture les moiſſons les plus abondantes. On n'y éprouve guere que deux mois d'hiver; & dans les plus grandes chaleurs, il ſuffit de paſſer du ſoleil à l'ombre, pour ſe ſentir ſous une zone tempérée. Cette alternative rapide de ſenſation n'eſt pourtant pas invariable dans un climat, qui par la ſeule diſpoſition du terrein, change ſouvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il ſoit, on le trouve toujours ſain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturaliſent guere. Cependant un vaiſſeau d'Europe y apporta en 1719 une épidemie qui coûta la vie à beaucoup d'Eſpagnols & de métis, & à plus de deux cents mille Indiens. Un préſent plus funeſte encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'eſt la petite vérole. Elle s'y manifeſta pour la premiere fois en 1588, & n'a ceſſé depuis d'y faire par intervalles des ravages inexprimables.

On n'eſt pas moins expoſé à cet horrible fléau ſur les côtes connues ſous le nom de vallées. Leur température n'eſt pas la même

que

que celle qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle eſt fort agréable; & quoique les quatre ſaiſons de l'année y ſoient ſenſibles, il n'y en a aucune qui puiſſe paſſer pour incommode. L'hiver eſt la plus marquée. On en a cherché la cauſe dans les vents du pole auſtral, qui portent l'impreſſion des neiges & des glaces d'où ils ſont partis. Ils ne la conſervent en partie que parce qu'ils ſoufflent ſous le voile d'un brouillard épais, qui couvre alors la terre. A la vérité ces vapeurs groſſieres ne s'élevent réguliérement que vers le midi, mais il eſt rare qu'elles ſe diſſipent. Le ciel demeure communément aſſez couvert pour que les rayons du ſoleil, qui quelquefois ſe montrent, ne puiſſent adoucir le froid que très-légérement.

Quelle que ſoit la cauſe d'un hiver ſi conſtant ſous la zone torride, il eſt certain que ces vallées couvertes de monceaux de ſable, ſont abſolument ſtériles dans un eſpace de plus de cent lieues, depuis Truxillo juſqu'à Lima. Le reſte de la côte eſt moins ſablonneux, mais il l'eſt encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puiſſe appeller féconds, que dans les terres arroſées par les eaux qui tombent des montagnes.

Les pluies pourroient contribuer à donner au ſol la fertilité qui lui manque; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La phyſique a fait les plus grands efforts pour trouver la cauſe d'un phénomene ſi extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du ſud-oueſt qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuſe des montagnes dont la cime eſt couverte de glaces perpétuelles? Le pays ſitué entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conſerve une température ſi égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais ſe condenſer au point de ſe réſoudre en eaux formelles. Auſſi les maiſons quoique bâties ſeulement de briques crûes ou de terre mêlée avec un peu d'herbe durent-elles éternellement. Leur couvert eſt une ſimple natte, poſée horizontalement avec un doigt de cendre au deſſus, pour abſorber l'humidité u brouillard.

Les mêmes raiſons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les val-

lées, en écartent ſans doute auſſi les orages. Ceux de leurs habitans qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'eſt que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur eſt égale à leur étonnement, la premiere fois qu'ils voient hors de leurs pays un ſpectacle ſi nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene bien plus dangereux & qui laiſſe à ſa ſuite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes, que la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblemens de terre, ſi rares ailleurs, que des générations entieres paſſent ſur la terre ſans en voir un ſeul, ſont ſi ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une ſuite d'époques d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence. Il eſt peu d'endroits ſur cette longue côte, qui n'offrent des monumens épouvantables de ces affreuſes ſecouſſes de la terre.

Ce phénomene toujours irrégulier dans ſes retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs ſenſibles. Lorſqu'il doit être conſidérable, il eſt précédé d'un frémiſſement dans l'air, dont le bruit eſt ſemblable à celui d'une groſſe pluie, qui tombe d'un nuage diſſous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite en ſens contraires. Les oiſeaux volent alors par élancemens. Leur queue, ni leurs ailes ne leur ſervent plus de rames ni de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraſer contre les murs, les arbres, les rochers; ſoit que ce vertige de la nature leur cauſe des éblouiſſemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriſer leurs mouvemens.

A ce fracas des airs ſe joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres ſourds gémiſſent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce preſſentiment d'un déſordre général par des hurlemens extraordinaires. Les animaux s'arrêtent, & par un inſtinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maiſons, la terreur peinte ſur le viſage; & courent chercher, dans l'enceinte des places publiques ou dans la

campagne, un aſile contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténebres ſubites d'une nuit inattendue : tout ſe réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverſe tout, par les maux de l'imagination qui ſe trouble, ſe confond & perd dans la contemplation de ce déſordre l'idée & le courage d'y remédier.

(*) Cependant une terre ſi peu ſtable ſur ſes fondemens étoit habitée. Au milieu de ces horreurs de la nature, qui ſembloient ne devoir faire que des tyrans ou des eſclaves également féroces & farouches, il s'étoit formé un empire floriſſant. On ne ſauroit guere révoquer en doute ſa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ſes colonies toutes les provinces qu'il avoit conquiſes ; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur ſubſiſtance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine ne ſuppoſent-ils pas une population immenſe, pour nourrir des productions de la terre une claſſe nombreuſe de ſes habitans qui ne la cultivoient pas ?

Par quelle fatalité le Pérou ſe trouve-t-il donc aujourd'hui ſi déſert ? En remontant à l'origine des choſes, on trouve que les conquérans des côtes de la mer du Sud, brigands ſans naiſſance,

---

(*) Cependant croiroit-on qu'une terre ſi peu ſtable ſur ces fondemens fût depuis long-tems habitée, & que le Pérou fût même plus peuplé que le Mexique, & ſon empire d'une antiquité plus conſtatée. Au milieu de ces horreurs de la nature qui ſembloient ne devoir faire que des tyrans ou des eſclaves également féroces & farouches, il fut toujours régi par des princes qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des modeles de bonté. Ses loix étoient paternelles, & ſa religion pleine d'humanité. Une inſtitution très-ſage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute ſeroit légérement puni, mais que ſon pere en ſeroit reſponſable. C'eſt ainſi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs. L'oiſiveté étoit punie comme la ſource du crime, & dès-lors le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public, mais à la charge de préſerver les terres enſemencées du dégât des oiſeaux. Les guerres étoient rares, on n'en vit point de meurtrieres ni d'opiniâtres ; & les armées les plus nombreuſes ne paſſoient jamais cinquante mille hommes. Cette conduite qui ne ſe démentit point dans aucune circonſtance, doit faire préſumer que les hommes s'étoient prodigieuſement multipliés dans le pays des incas.

ſans éducation & ſans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la Nouvelle-Eſpagne. La métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui ſuivirent la conquête. Il s'établit depuis un ſyſtême d'oppreſſion dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inſpire.

CHAPITRE V.

A quel état les Eſpagnols ont réduit les Péruviens.

LEs Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs poſſeſſions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laiſſa ſeulement en commun une partie des terres, qui du tems des incas, étoient conſacrées aux beſoins publics. Cette portion a été diminuée ſucceſſivement par les uſurpations des gens puiſſans, & ſur-tout des moines. Les productions des terres qui reſtent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne ſont pas plus reſpectées. Elles paſſent la plupart dans les greniers de leurs oppreſſeurs.

La liberté des Indiens eut la même deſtinée que leurs propriétés. Ceux qui furent eſclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inſéparables des nouveaux établiſſemens, furent mal nourris, mal vêtus. Lorſqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent cédés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un ſervice de ſix mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuelle une ſervitude paſſagere. Le traitement réglé pour ces malheureux, étoit inſuffiſant. On les tenta par des avances que le beſoin leur fit accepter. Dès-lors ils ſe trouverent la plupart engagés pour leur vie; parce qu'ils n'avoient droit de ſe retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées;

ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut pouſſée plus loin contre cette ſorte de débiteurs inſolvables, qui avoient une famille. On les mit en priſon. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans ſe firent leur caution ; & ce furent autant de nouveaux eſclaves. C'eſt ainſi que le joug fut perpétué. L'unique conſidération qui auroit pu ſervir de frein à cette barbarie, c'eſt que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres eſclaves ; mais c'étoit toujours un grand avantage de conſerver des hommes qu'on avoit formés ſelon ſes beſoins ; les manufacturiers ſur-tout qu'il eût été bien difficile, ſouvent impoſſible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient ainſi la plupart dans la ſervitude, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le fiſc, il s'arrogeoit tout leur travail. La tyrannie fut pouſſée ſi loin, qu'elle réveilla le gouvernement. Il a ſucceſſivement ſupprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en reſtoit plus en 1750. Cependant les Indiens, que ce nouvel arrangement ſembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a deſtinés à remplir le vuide des *mitayos* ou Indiens royaux qui ont péri au ſervice de ceux auxquels on les accordoit & leur condition eſt auſſi miſérable qu'auparavant.

Indépendamment de cette oppreſſion méthodique & légale qui porte ſur toute la nation ; il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'eſt pas moins révoltée. Il eſt formellement défendu par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines ſouterraines, & il n'y a point de mineur, qui avec du crédit ou des ſacrifices d'argent, ne puiſſe les y réduire. Ces malheureux ſont condamnés à payer 26 liv. 5 ſols de capitation, depuis dix-huit juſqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou : les fermiers exigent ce tribut énorme au-delà du terme fixé, & l'exigent même deux fois dans un an lorſque la quittance a été égarée. Tout proprié-

taire de terre qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail ou en le laiſſant manquer du néceſſaire, en doit perdre un autre de ſon privilege ; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette légere punition, pour un crime qui ſe renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle, pour remplir les obligations impoſées à la communauté : cette deſtination n'eſt jamais remplie que par ceux qui ſont hors d'état de ſe rédimer de la vexation. Lorſqu'un Eſpagnol à cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans ſon domaine, il n'eſt en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauſes du contrat violées : le plus fort mépriſe ces formalités & rentre dans ſa poſſeſſion auſſi-tôt que ſon intérêt ou ſes caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré, s'emparent audacieuſement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, même des vivres. Ils ne ſement de mays que ce qu'il leur en faut, & le cachent dans des cavernes écartées. Les chefs de famille ont ſeuls le ſecret de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des proviſions pour la ſemaine. Les corrégidors enfin, qui ſe ſont la plupart approprié le droit excluſif de vendre aux Indiens de leur département les marchandiſes d'Europe, ou les leur font payer trop cher, ou les forcent à en acheter dont ils n'ont pas beſoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès crians, en donnant au Péruviens un protecteur Eſpagnol obligé de les défendre, & un cacique du pays chargé de ſuivre leurs affaires, elle s'eſt trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux 13 ſols, & le cacique 6 ſols & demi dans ſa juriſdiction particuliere ; & voilà toute la réforme. L'un vend les Indiens à qui veut les acheter ; & l'autre eſt trop avili pour pouvoir s'oppoſer à cette oppreſſion.

La religion n'a pas plus de force que les loix ; elle en a moins encore. Les curés ſont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler ſans les payer ; ils les accablent de coups pour

les ſujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque aux inſtructions, il en eſt puni ſur le champ, & les coups de bâton ſont la correction paternelle qu'infligent ces paſteurs. On n'oſe les aborder ſans quelques préſens. Ils ont laiſſé à leurs paroiſſiens celles de leurs anciennes ſuperſtitions qui ſont utiles à l'égliſe, comme la coutume de porter beaucoup de vivres ſur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs fonctions ; & ils ont toujours quelques inventions pieuſes qui leur donnent occaſion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines ſont de véritables exécutions militaires. C'eſt un brigandage autoriſé, preſque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit manquer de rendre le chriſtianiſme odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'égliſe comme à la corvée, en déteſtant les barbares étrangers qui entaſſent les jougs & les fardeaux ſur leurs corps & ſur leurs ames.

Ils ont généralement conſervé la religion de leurs ancêtres, & dans les grandes villes même où ils ſont ſous les yeux de leurs tyrans ; ils ont des jours ſolemnels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent dans les rues les images du ſoleil & de la lune. Quelques-uns d'entr'eux repréſentent une tragédie dont le ſujet eſt la mort d'Atabalipa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes, entre enſuite dans une eſpece de fureur. Il eſt rare que dans ces fêtes il n'y ait pas quelque eſpagnol de tué. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par le maſſacre de toute la race des meurtriers d'Atabalipa ; & les prêtres qui le ſacrifierent, ſeront à leur tour les victimes de tout le ſang qu'ils ont fait verſer ſur l'autel d'un Dieu de paix.

Les Péruviens ſont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutiſſement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils ſont tombés dans une indifférence ſtupide & univerſelle. Eh que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'eſclavage le plus aviliſſant a ôté tout ſentiment de grandeur & de gloire ! Les richeſſes que leur pays leur a données, ne les tentent point ; le luxe où la nature les invite, n'a point d'attraits pour eux. Ils ont la

même inſenſibilité pour les honneurs. Ils ſont ce que l'on veut, ſans chagrin ni préférence, caciques ou *mytayos*, l'objet de la conſidération ou de la riſée publique. Ils ont perdu tous les reſſorts de l'ame ; celui de la crainte même eſt ſouvent ſans effet par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils danſent, voilà tous leurs plaiſirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La pareſſe eſt leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, diſent-ils à qui veut les payer pour travailler.

C'eſt la condition de preſque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds, où l'on ſubſiſte à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre ſans poſſéder, ſe repoſe & mendie ; on ne travaille, ni pour le lendemain, ni pour ſa poſtérité. Le vice univerſel des mauvais gouvernemens, & ils le ſont preſque tous, eſt dans le code légiſlatif ſur la propriété. Ou il faudroit dire qu'on n'en doit admettre aucune, ou il faut le plus grand équilibre poſſible dans cette balance ſociale. Mais de toutes les légiſlations, la plus deſtructive & la moins durable, eſt celle d'une nation compoſée de grands propriétaires oiſifs, & d'eſclaves pauvres & ſurchargés. Ce n'eſt bientôt qu'une fainéantiſe générale, cruautés, gibets & tortures d'une part ; haines, poiſons & ſoulévemens de l'autre ; ruines & deſtructions des deux côtés ; dépériſſement & diſſolution de la ſociété.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation, qu'il fallut y ſuppléer par l'achat d'une race étrangere ; mais ce ſupplément imaginé par le rafinement de la barbarie Européenne, fut plus nuiſible à l'Afrique, qu'utile au pays des incas. On n'en retire pas tout le fruit qu'on s'étoit promis. Le gouvernement y a ſu mettre obſtacle par les monopoles & les taxes qu'il impoſa de tout tems ſur les vices comme ſur les vertus, ſur l'induſtrie & la pareſſe, ſur les bons & les mauvais projets, ſur le droit d'exercer des vexations & la permiſſion de s'y ſouſtraire, ſur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix, & le privilege de les enfreindre ou de les éluder. Indépendamment des droits exceſſifs, mis ſur

l'introduction

l'introduction des negres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege excluſif, d'une main étrangere; les faire arriver à travers des mers immenſes, des climats mal-ſains; ſoutenir la dépenſe de pluſieurs débarquemens & rembarquemens. La néceſſité plus forte que les obſtacles, a cependant plus multiplié cette eſpece d'hommes au Pérou qu'au Mexique. Les Eſpagnols s'y trouvent auſſi en bien plus grand nombre; & voici pourquoi.

CHAPITRE VI.

A quel point les Eſpagnols ſe ſont multipliés au Pérou. Où, & comment ils ont formé leurs établiſſemens. Quelles cultures & quelle induſtrie ils ont introduit dans l'empire.

AU tems des premieres conquêtes, lorſque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des incas avoit une plus grande réputation de richeſſes que la Nouvelle-Eſpagne, & il en ſortit en effet pendant long-tems beaucoup plus de tréſors. La paſſion de les partager devoit y attirer & y attira réellement un plus grand nombre de Caſtillans. Quoiqu'ils y fuſſent tous ou preſque tous paſſés avec l'eſpoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils ſe fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat, la ſalubrité de l'air, la bonté des denrées les y attachoit. Le Mexique n'offroit pas les mêmes avantages; & ne permettoit pas d'eſpérer une auſſi grande indépendance qu'un pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cuſco attira les conquérans en foule. Ils trouverent cette capitale bâtie ſur un terrain fort irrégulier, & diviſée en autant de quartiers qu'il y avoit de provinces dans l'empire. Chacun des habitans pouvoit ſuivre les uſages du pays de ſa naiſſance; mais tout le monde étoit obligé de pratiquer le culte donné par le fondateur de la monarchie. Aucun édifice n'avoit de la grandeur, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers

principes de l'architecture. La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du ſouverain, des princes de ſon ſang, des grands de ſon empire, conſiſtoit dans l'abondance des métaux prodigués pour leur ornement. On diſtinguoit ſur-tout le temple du ſoleil, dont les murailles étoient incruſtées ou lambriſſées d'or & d'argent, ornées de diverſes figures, & chargées des idoles de tous les peuples que les incas avoient éclairés & ſoumis.

Des moines libertins & fainéans ont proſtitué ces riches métaux à d'autres ſuperſtitions; remplacé les préjugés utiles du climat, par des préjugés deſtructeurs, les erreurs naturelles & analogues au génie des habitans, par des dogmes étrangers, abſurdes, ennemis de l'eſprit humain, & contraires à toute ſociété. La même fatalité qui bouleverſe l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations; qui jette ſucceſſivement autour du globe la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance; qui tranſplante les hommes & les opinions, comme les vents & les courans pouſſent les poiſſons & les herbes marines ſur les côtes; la deſtinée a voulu que des moines bizarrement faſtueux, énervés à la fois par la pareſſe & par la volupté, dormiſſent inſolemment ſur les cendres des vertueux incas, au milieu d'un empire autrefois ſi fortuné ſous ces légiſlateurs. Une ſi triſte révolution n'empêche pas que les Péruviens, qui déteſtent en général le ſéjour des villes parce qu'elles ſont habitées par les Eſpagnols, ne ſe fixent volontiers à Cuſco. Ils aiment encore à voir le lieu reſpectable d'où partoient les ſaintes loix qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce ſouvenir leur inſpire de la fierté; & on les trouve moins abrutis ſur ce théatre célebre, que dans le reſte de leur empire.

Sur une colline, au nord de la capitale, étoit un citadelle que les incas avoient fait bâtir avec beaucoup de ſoin, de tems, de travail & de dépenſe. Les Eſpagnols parlerent long-tems de ce monument de l'induſtrie Péruvienne, avec une admiration qui ſubjugua l'Europe entiere. On a vu les ruines de cette fortereſſe; le merveilleux a diſparu, & il n'eſt reſté que l'étonnement que doivent cauſer des maſſes énormes conduites d'aſſez loin, ſans

le ſecours des leviers & des autres machines connues des peuples éclairés.

A quatre lieues de cette fortereſſe eſt une vallée délicieuſe, où les incas & les grands de l'empire avoient leurs maiſons de campagne. Ce ſéjour enchanté conſerve ſi bien ſa réputation, que les plus riches habitans de Cuſco croient qu'il manque quelque choſe à leur bonheur, lorſqu'ils ne peuvent s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la ſanté, & il eſt rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le ſoin de leur conſervation qui occupoit les Eſpagnols dans les premiers tems, ils n'eurent pas plutôt pillé les richeſſes immenſes accumulées à Cuſco depuis quatre ſiecles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534, ſous les ordres de Sébaſtien de Benalcazar, pour la ruine de Quito. Les autres villes ou bourgades de l'empire furent parcourues avec le même eſprit de ravage; & par-tout les citoyens & les temples furent depouillés.

Ceux des conquérans qui ne ſe fixerent pas dans les établiſſemens qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes ſur les côtes. Il n'y en avoit point. La ſtérilité du ſol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup, & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Piſco, Arica, furent les rades que les Eſpagnols jugerent les plus convenables, pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités proſpérerent en raiſon de leur poſition.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays, ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moiſſons abondantes, des paturages excellens, un climat doux & ſain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux ſi bien cultivés juſqu'alors par des peuples nombreux & floriſſans, n'attirerent pas un ſeul regard. Bientôt ils ne préſenterent que le tableau déplorable d'un déſert affreux, & cette confuſion plus triſte & plus hideuſe que ne devoit l'être l'aſpect ſauvage de la terre avant l'origine des ſociétés. Le voyageur conduit par le haſard ou la cu-

rioſité dans ces plaines déſolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & ſanguinaires auteurs de ces dévaſtations, en ſongeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illuſions de la gloire, au fanatiſme des conquêtes, mais à la ſtupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit ſacrifié tant de richeſſes plus réelles & une ſi grande population.

Cette ſoif inſatiable de l'or, qui n'avoit égard, ni aux ſubſiſtances, ni à la ſureté, ni à la politique, décida ſeule des établiſſemens nouveaux. Quelques-uns ſe ſont ſoutenus. Pluſieurs ſont tombés, & il s'en eſt formé d'autres. Tous ont ſuivi la découverte, la progreſſion, la décadence des mines auxquelles ils étoient ſubordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de ſe procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu juſqu'alors que de mays, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre aſſaiſonnement que du ſel & du piment. Leurs liqueurs compoſées de différentes racines étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'eſt du mays trempé dans l'eau, & retiré du vaſe lorſqu'il commence à pouſſer ſon germe. On le fait ſécher au ſoleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie, eſt miſe avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne ſe fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-tems. Le grand inconvénient de cette boiſſon, qui, priſe avec peu de modération, enivre infailliblement, eſt de ne pouvoir pas ſe conſerver plus de huit jours ſans s'aigrir. Son goût reſſemble aſſez à celui du cidre inférieur. Elle eſt rafraîchiſſante; elle eſt nourriſſante; elle eſt apéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens de n'être jamais ſujets à des ſuppreſſions d'urine.

Les conquérans ne s'accommoderent ni des boiſſons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne, qui ſe multiplierent bientôt aſſez dans les ſables de la côte, à Ica, à Piſco, à Naſca, à Moquequa, à Truxillo, pour fournir les vins & les eaux-de-vie néceſſaires à la colonie. Les oliviers

réuſſirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort ſupérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent tranſplantés avec le même ſuccès. Le ſucre réuſſit au point qu'il n'y en a pas dans l'univers qu'on puiſſe comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge ; enfin on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupedes naturaliſés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en reſtoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une ſubſiſtance meilleure & plus variée, les Eſpagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette ſupériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir ſeul des animaux domeſtiques qui lui ſervoient à cet uſage, le lama & le paco.

Le lama eſt un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou ſix ; mais le cou ſeul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un muſeau allongé, & les levres épaiſſes. Sa bouche n'a point de dents inciſives à la machoire ſupérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arriere qui lui ſert à s'accrocher dans les endroits eſcarpés où il aime à grimper. Une laine courte ſur le dos, mais longue ſur les flancs & ſous le ventre, fait partie de ſon utilité. Quoique très-laſcif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui ſe proſterne pour le recevoir, l'invite par ſes ſoupirs ; ils ſont quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, ſans pouvoir jouir ; ſi l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainſi pluſieurs de nos animaux domeſtiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvemens & les ſenſations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne ſupplée pas par les ſoins & les ſecours d'une attention économique, à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mammelles, jamais plus de deux petits, & communément un ſeul qui ſuit la mere en naiſſant ; ſon

accroiſſement eſt prompt, & ſa vie aſſez courte. A trois ans il ſe reproduit, conſerve ſa vigueur juſqu'à douze, puis dépérit juſqu'à quinze, uſé par le travail.

On emploie les lamas comme les mulets, à tranſporter ſur le dos des charges d'environ cent livres. Ils marchent lentement d'un pas grave & ferme, mais aſſuré; faiſant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; deſcendant des ravines & graviſſant des rochers où les hommes ne peuvent les ſuivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naiſſent; doux & flegmatiques, meſurés & prudens comme les Américains. Pour s'arrêter ils plient les genoux & baiſſent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de ſifflet de leur conducteur, ils ſe relevent avec la même attention, & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés ſur la poitrine & les pieds repliés ſous le ventre. Le jeûne, ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils ſont excédés, ou qu'ils ſuccombent ſous le faix, il eſt inutile de les harceler & de les frapper; ils s'obſtinent juſqu'à ſe tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne ſe défendent, ni des pieds, ni des dents; & dans la fureur de l'indignation, ils ſe contentent de cracher à la face de ceux qui les inſultent.

Le paco eſt au lama ce que l'âne eſt au cheval, une eſpece ſuccurſale, plus petite, avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramaſſé; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama; fait comme lui à porter des fardeaux, plus obſtiné dans ſes caprices, peut-être parce qu'il eſt plus foible.

Les lamas & les pacos ſont d'autant plus utiles à l'homme, que leur ſervice ne lui coûte rien. Leur fourrure épaiſſe leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant ſuffit à les

nourrir, & leur fournit une ſalive abondante & fraîche qui les diſpenſe de boire.

Parmi les lamas il y en a d'une eſpece ſauvage qu'on nomme guanacos, plus forts plus vifs & plus légers que les lamas domeſtiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à ſe raſſembler en troupe, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Enſuite ſoufflant des narines & hennifſant, ils courent tous enſemble au ſommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, ſéjournent au deſſus de la ligne de neige, craignant la chaleur des terres baſſes; vigoureux & nombreux dans les ſierras, qui ſont les hauteurs des cordilieres; chétifs & rares dans les landes qui ſont au bas des montagnes. Quand on en fait la chaſſe pour avoir leur toiſon, s'ils gagnent leurs rochers, les chaſſeurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, eſpece ſauvage de pacos, aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle eſt d'une couleur de roſe ſeche, & tellement fixée par la nature, qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Les vigognes ſont ſi timides, que leur frayeur même les livre au chaſſeur. Des hommes les entourent & les pouſſent dans des défilés à l'iſſue deſquels on a ſuſpendu des morceaux de drap ou de linge, ſur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent, leur font tant de peur, qu'elles reſtent attroupées & ſerrées l'une contre l'autre, ſe laiſſant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il ſe trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui plus hardi, ſaute par deſſus les cordes, elles le ſuivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & ſur-tout aux plus hautes cordilieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaiſſent conſi-

dérablement. On a tenté de les naturaliſer en Europe, mais ils y ont tous péri. Les Eſpagnols, ſans penſer que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le froid, les ont tranſportés dans les plaines brûlantes de l'Andalouſie. Ces eſpeces auroient peut-être réuſſi au pied des Alpes ou des Pyrénées. Cette conjecture de M. Buffon, à qui nous devons tant de conſidérations utiles & profondes ſur les animaux, eſt digne de l'attention des hommes d'état, que la philoſophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas eſt bonne à manger quand ils ſont jeunes. La peau des vieux ſert aux Indiens de chauſſure, aux Eſpagnols pour des harnois. Les guanacos peuvent auſſi ſe manger; mais les vigognes ne ſont recherchées que pour leur toiſon & pour les bezoards qu'elles produiſent.

En général la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens, avant la conquête. Cuſco en fabriquoit pour l'uſage de la cour, des tapiſſeries où l'on voyoit des fleurs, des oiſeaux, des arbres aſſez bien imités. Elle ſervoit ailleurs à faire des mantes, qui couvroient une chemiſe de coton. On les retrouſſoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agrafes d'or & d'argent; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux, ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton aſſez fine, & teinte de pluſieurs couleurs. Les gens du commun, ſous le même climat, n'avoient pour tout vêtement, qu'une ceinture tiſſue de filamens d'écorce d'arbre, qui couvroit dans les deux ſexes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient ne leur permettoit pas de ſuivre leur ancienne induſtrie, ils eurent recours à de mauvais draps d'Europe qu'on leur faiſoit payer fort cher. Lorſque l'or & l'argent qui avoient échappé à la rapacité des conquérans eurent été épuiſés, on penſa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque tems après, à cauſe du vuide qu'elles occaſionnoient

noient dans les exportations de la métropole. L'impoſſibilité où ſe trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangeres & de payer leur tribut, fit conſentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas diſcontinué depuis, & ſe ſont perfectionnées autant qu'il étoit poſſible ſous une tyrannie continuelle.

On fabrique à Cuſco & ſur ſon territoire, avec de la laine de vigogne, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Ces ouvrages ſeroient plus multipliés, ſi l'eſprit de deſtruction ne s'étoit porté ſur les animaux comme ſur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénerée des moutons venus d'Europe, ſert à faire des tapis, & d'aſſez beaux draps. Les toiſons inférieures ſont employées en ſerges, en droguets, en toutes ſortes d'étoffes groſſieres.

(*) Les manufactures de luxe ſont établies à Arequipa, à Cuſco, & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaiſſelle pour les particuliers, d'argenterie pour les égliſes. Tous ces ouvrages ſont groſſiérement travaillés, & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guere plus de goût dans les galons, dans les broderies qui ſortent des mêmes atteliers. Il n'en eſt pas tout-à-fait ainſi des dentelles, qui mêlées avec celles d'Europe ont aſſez d'éclat. Cette induſtrie eſt communément entre les mains des religieuſes : elles y occupent les jeunes

---

(*) Cependant les grandes manufactures ſont dans la province de Quito. On y fabrique une grande quantité de draps, de chapeaux, d'étamines, & des bayettes. Elle a dû cet avantage à la perte de ſes mines que leur médiocrité a fait abandonner, & au bas prix de ſes denrées qui ſont d'une abondance extrême. Indépendamment de ſa conſommation, ſon induſtrie lui produiſoit autrefois annuellement un million de piaſtres. Avec ces ſecours elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de cultiver ; le poiſſon ſec & ſalé qui lui venoit des côtes ; le ſavon qui ſe fait à Truxillo avec de la graiſſe des chevres qui s'y ſont extrêmement multipliées ; le fer néceſſaire à ſon agriculture ; tous les objets de luxe que lui fourniſſoit l'ancien monde. Ce commerce eſt diminué de plus de moitié. Dans tous les tems on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique ſous le nom de draps de Caſtille. Cette fantaiſie eſt devenue plus générale, depuis que les vaiſſeaux de regiſtre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'eſt trouvé inſenſiblement dans une miſere extrême.

Péruviennes, les jeunes métiſſes des villes, qui, avant de ſe marier, paſſent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartemens, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de ſculpture, à tracer des figures ſur du marbre trouvé à Cuenca, ou ſur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différens ouvrages qui ſortent preſque tous de Cuſco, ſervent à l'ornement des maiſons, des palais, des temples. Le deſſin n'en eſt pas mauvais, mais les couleurs manquent de vérité & ne ſont pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui ſavent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellens modeles, on en auroit fait au moins de bons copiſtes. On porta à Rome ſur la fin du dernier ſiecle des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoiſſeurs trouverent du génie.

Ces détails intéreſſeront ceux de nos lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'inſpirer quelque amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, & quelque eſtime pour une des plus belles inſtitutions qui aient honoré l'eſpece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance univerſelle qui embraſſe toutes les nations & tous les âges, auront éprouvé d'autres ſentimens. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ſes mines, ils doivent regarder avec mépris tout ce qui n'a pas un rapport direct avec leur avarice. Elle diminueroit, elle ceſſeroit peut-être, s'ils vouloient ſe retracer ſouvent ce qu'elle a coûté de barbarie & de crimes.

CHAPITRE VII.

Des mines du Pérou.

SANS connoître l'uſage des monnoies, les Péruviens connoiſſoient l'uſage de l'argent & de l'or. On les employoit à différentes eſpeces d'ornemens. Indépendamment de ce que les torrens & le haſard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Eſpagnols ne nous ont point tranſmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du ſein de la terre. Leur orgueil, qui nous a dérobé tant de connoiſſances précieuſes, leur fit croire ſans doute, que dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare, il n'y avoit rien qui méritât d'être conſervé.

Cette différence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines, ne s'étendit pas aux mines même. Les conquérans en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funeſtes en dégoûterent ceux que la paſſion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'induſtrie élevoit, il en détruiſoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel diſcrédit, que pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement ſe vit forcé de ſe réduire au vingtieme de leur produit, au lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

(*) Les mines d'argent furent plus communes, plus égales &

(*) Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches; il y en eut même d'une eſpece ſinguliere qu'on n'a jamais vu ailleurs. Vers les côtes de la mer on trouve dans les ſables de grands morceaux de ce métal. La phyſique, qui ne penſe pas qu'ils aient pu s'y former, a eu recours aux tremblemens de terre ſi ordinaires dans cette partie de l'Amérique pour expliquer ce phénomene. Selon ſes conjectures, les feux ſouterrains qui occaſionnent ce grand accident dans la nature, ont aſſez d'activité pour fondre les métaux qui ſe rencontrent dans leurs foyers, & pour communiquer à la ma-

plus riches. Il y en eut même d'une eſpece ſinguliere qu'on a vu rarement ailleurs. Vers les côtes de la mer on trouve dans les ſables de grands morceaux de ce métal. Les embraſemens ſouterrains, les volcans, les révolutions que l'Amérique a eſſuyées, & eſſuie encore, ſemblent indiquer les cauſes de la tranſpoſition des maſſes métalliques que l'on rencontre en pluſieurs endroits de ce continent.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & ſur les montagnes. Pluſieurs donnent de fauſſes eſpérances. Telle fut en particulier celle d'Ucuntaya, découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croute d'argent preſque maſſif, qui rendit d'abord pluſieurs millions, mais qui fut bientôt épuiſée.

D'autres qui avoient plus de profondeur, ont été également abandonnées. Leur produit, quoiqu'égal à celui des premiers tems, ne ſuffiſoit plus pour ſoutenir les dépenſes d'exploitation, devenues tous les jours plus conſidérables. Les mines de Quito, de Cuſco, d'Arequipa, ont éprouvé cette révolution que le tems réſerve à beaucoup d'autres.

Il en eſt un grand nombre de très-riches dont les eaux ſe ſont emparées. La diſpoſition du terrain, qui du ſommet des cordilieres, va toujours en pente juſqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient, qu'avec plus de ſoin & d'intelligence, on auroit pu ſouvent prévenir ou diminuer, a été réparé dans quelques circonſtances. Un ſeul exemple ſuffira pour montrer que l'avarice des humains peut lutter contre celle de la nature, quand elle nous cache ou nous retire ſes tréſors.

Joſeph Salcedo avoit découvert vers l'an 1660, non loin de la ville de Puno, la mine de Laycacota. Elle étoit ſi abondante,

---

tiere liquéfiée une chaleur qui puiſſe durer long-tems. Les métaux ainſi fondus doivent néceſſairement couler, & s'inſinuant dans les plus grandes cavités de la terre, continuer à courir, juſqu'à ce que s'étant refroidis ils ſe condenſent & reprennent leur premiere conſiſtance, conjointement avec les corps étrangers qu'ils ont rencontrés.

qu'on coupoit ſouvent l'argent au ciſeau. La proſpérité, qui rabaiſſe les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richeſſes, qu'il permettoit à tous les Eſpagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du nouveau-monde, de travailler quelques jours pour leur compte, ſans peſer ni meſurer le don qu'il leur faiſoit. Cette généroſité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils ſe chargerent, & leur bienfaiteur, qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir leurs diviſions ſanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. Pendant qu'il étoit encore en priſon l'eau gagna ſa mine. La ſuperſtition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On reſpecta long-tems cette idée de la vengeance céleſte. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena s'aſſocia avec d'autres perſonnes opulentes pour détourner les ſources qui avoient noyé tant de tréſors. Les travaux qu'exigeoient cette entrepriſe difficile, n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans ſa nouveauté. On en connoît de plus riches encore, qui n'ont éprouvé aucune révolution. Telle eſt en particulier celle de Potoſi, découverte dans la même contrée où les incas faiſoient exploiter celle de Porco.

Un Indien nommé Hualpa, qui en 1545 pourſuivoit des chevreuils, ſaiſit pour eſcalader des rocs eſcarpés, un arbriſſeau dont les racines ſe détacherent, & laiſſerent appercevoir un lingot d'argent. L'Indien s'en ſervit pour ſes uſages, & ne manqua pas de retourner à ſon tréſor toutes les fois que ſes beſoins ou ſes deſirs l'en ſollicitoient. Le changement arrivé dans ſa fortune fut remarqué par ſon compatriote Guanca, auquel il avoua ſon ſecret. Les deux amis ne ſurent pas jouir de leur bonheur. Ils ſe brouillerent; l'indiſcret confident découvrit tout à ſon maître Villaroel, Eſpagnol établi dans le voiſinage. La mine fut reconnue & exploitée. On en trouva un grand nombre dans le voiſinage. Les principales ſont dans la partie ſeptentrionale de la montagne, & leur direction eſt du nord au ſud. Les plus habiles gens du Pérou ont obſervé que c'eſt en général la direction des mines les plus riches.

(*) Le bruit de ce qui ſe paſſoit au Potoſi, ne tarda pas à ſe répandre ; & bientôt il ſe forma au bas de la montagne une ville compoſée de ſoixante mille Indiens, & de dix mille Eſpagnols. La ſtérilité du terroir ne retarda pas d'un inſtant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe y arrivoient de toutes parts. L'induſtrie qui ſuit par-tout le cours de l'argent, ne pouvoit mieux le trouver qu'à ſa ſource. Il eſt prouvé qu'en 1738, il étoit ſorti par an de ces mines 22, 338, 975 liv. ſans compter ce qui n'avoit pas été enrégiſtré & qui s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont ſi fort diminué depuis ce tems-là, que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autrefois.

La mine de Potoſi & toutes les mines de l'Amérique méridionale, emploient pour purifier leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guancavelica. Le mercure, dit un habile naturaliſte, ſe trouve en deux états différens dans le ſein de la terre, où il eſt tout pur & ſous la forme fluide qui lui eſt propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine; ou bien il ſe trouve combiné avec le ſoufre, & alors il forme une ſubſtance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *cinnabre*.

Juſqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers tems à Montpellier ſous les édifices de la ville même, & que pour cette raiſon on n'exploitera vraiſemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe, que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles ſont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, *Alpes Juliæ*. Le haſard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur eſt d'environ neuf cents

(*) Cette premiere mine fut appellée la *découvreuſe*, parce qu'elle fut l'occaſion de toutes les richeſſes qui ſe découvrirent dans la ſuite. Bientôt après on en trouva une ſeconde, à laquelle on donna le nom de mine de *l'étain* ; enſuite une troiſieme qui fut nommée *la riche* ; & enfin une quatrieme qui fut appellée *mendicta*. Il y en a beaucoup d'autres moins conſidérables. Les principales ſont dans la partie ſeptentrionale de la montagne, & leur direction eſt du nord au ſud. Les plus habiles gens du Pérou ont obſervé que c'eſt en général la direction des mines les plus riches.

pieds. On y deſcend par des puits comme dans toutes les autres mines. Il y a ſous terre une infinité de galeries dont quelques-unes ſont ſi baſſes, que l'on eſt obligé de ſe courber pour pouvoir y paſſer; il y a des endroits où il fait ſi chaud, que pour peu qu'on s'y arrête on eſt dans une ſueur très-abondante : c'eſt de ces ſouterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en ſont tellement remplies, que lorſqu'on les briſe cette ſubſtance en ſort ſous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve auſſi dans une eſpeçe d'argile; quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & ſuinter ſi copieuſement au travers des rochers qui forment les voûtes des ſouterrains, qu'un homme en a ſouvent recueilli juſqu'à trente-ſix livres en un jour.

Il y a quelques hommes paſſionnés pour le merveilleux qui préferent ce mercure à l'autre : c'eſt un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puiſſe employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, eſt celui qui a été tiré du cinnabre. Pour ſéparer la combinaiſon que la nature a faite du ſoufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir néceſſairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'eſt ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du ſel alkali fixe. On tire cette derniere eſpece de mercure, de Hongrie, d'Eſclavonie, de Bohême, de la Carinthie, du Frioul, de la Normandie; ſur-tout d'Almaden en Eſpagne, mine célebre du tems même des Romains, & qui partage depuis peu le ſervice des colonies Eſpagnoles avec celle de Guancavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint excluſif en 1571. A cette époque toutes les mines de mercure furent fermées, & on ſe borna à exploiter celle de Guancavelica, dont le roi ſe réſerva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine eſt creuſée dans une montagne fort vaſte, à ſoixante lieues de Lima. On voit dans ſes abymes, des rues, des places,

une chapelle où l'on célebre les myſteres de la religion tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent continuellement.

La terre qui contient le vif-argent de cette mine eſt, ſelon l'opinion d'un voyageur célebre, d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concaſſe, & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapiteau eſt une voûte, en cul de four un peu ſphéroïde. Elle eſt étendue ſur une grille de fer recouverte de terre, ſous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho*, qui eſt plus propre à cette opération que toute autre matiere combuſtible, & que pour cette raiſon il eſt défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre, échauffe tellement le minéral concaſſé, que le vif-argent en ſort volatiliſé en fumée. Mais comme le chapiteau eſt exactement bouché, la fumée ne trouve d'iſſue que par un petit trou qui communique à une ſuite de cucurbites de terre, rondes & emboîtées par le col les unes dans les autres. Là cette fumée circule & ſe condenſe par le moyen du peu d'eau qui eſt au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en ramaſſe moins dans les premieres que dans les dernieres. Les unes & les autres s'échaufferoient aſſez pour ſe caſſer, ſi l'on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la mine de Guancavelica. Ils ſont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la proviſion que les beſoins d'un an exigent, les travaux ſont ſuſpendus. Une partie du mercure ſe vend ſur les lieux; le reſte eſt envoyé dans les magaſins royaux de tout le Pérou, qui le diſtribuent au même prix qu'il eſt vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines, & qui a empêché que d'autres ne s'ouvriſſent, eſt inexcuſable dans le ſyſtême Eſpagnol. La cour de Madrid mérite à ce ſujet les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un miniſtere aſſez aveugle pour mettre des impôts ſur les inſtrumens de labourage.

La

La mine de Guancavelica, qui communique généralement des mouvemens convulsifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines qui ne sont guere moins mal-saines, sont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité insatiable, sont entassées toutes nues dans des abymes, la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce rafinement de cruauté, pour qu'il fût impossible de rien soustraire à son inquiete vigilance. S'il se trouve quelques malheureux qui survivent long-tems à tant de barbaries, c'est l'usage du coca qui les conserve.

Le coca est un arbrisseau qui ne s'éleve guere que de trois à quatre pieds ; son fruit est disposé en grappes. Il est rouge lorsqu'il commence à mûrir, & noir lorsqu'il a atteint sa maturité. Sa feuille molle, d'un verd pâle, & assez semblable à celle du myrte, fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambis* ; elle leur tient lieu de nourriture ; elle fortifie leur estomac ; elle soutient leur courage. Si ceux qui sont enterrés dans les mines en manquent, ils cessent de travailler, quelques moyens qu'on emploie pour les y forcer. Aussi leurs oppresseurs leur en fourniſſent-ils autant qu'ils veulent, en rabattant son prix sur leur salaire journalier. Les environs de Cusco fourniſſent le meilleur coca.

CHAPITRE VIII.

Communication des différentes provinces du Pérou entr'elles.

Cette plante, les autres productions du pays, tous les fruits de l'industrie se répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes situées sur la côte sont approvisionnées par des bâtimens convenables à ces mers, toujours paisibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman, servent aux liaisons qu'ont entr'elles plusieurs provinces. La plus grande circulation se fait par le Guayaquil.

Sur les bords de ce fleuve, qui prend ſa ſource dans les cordilieres, les Eſpagnols bâtirent au tems de la conquête une ville aſſez conſidérable, à ſix lieues de la mer. Elle eſt protégée par trois forts nouvellement élevés, & défendus ſeulement par une garde bourgeoiſe. Ils ſont compoſés de groſſes pieces de bois, diſpoſées en paliſſades. La nature du bois, qui eſt à l'épreuve de l'eau, convient à l'humidité du ſol. (*)

On lit dans les relations d'un philoſophe Eſpagnol, que ſur cette côte, auſſi-bien qu'à celle de Guatimala, ſe trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre ſi célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme eſt attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une groſſe noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres; les uns le tuent après l'avoir tiré de ſa coquille, le preſſent avec un couteau depuis la tête juſqu'à la queue, ſéparent du corps la partie où s'eſt amaſſée la liqueur, & jettent le reſte. Quand cette manœuvre, répétée ſur pluſieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération eſt faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient enſuite verte, & n'eſt pourpre que lorſque le fil eſt ſec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de ſa coquille, & en le comprimant lui font rendre une liqueur qui teint: on répete cette opération juſqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt, à force de perdre ce qui fait le principe de ſa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. On ne connoît point de couleur qu'on puiſſe comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la

(*) Le territoire de Guayaquil offre une laine ſinguliere. L'arbre appellé *ceibo* qui la produit eſt haut & touffu. Son tronc eſt droit, ſes feuilles ſont rondes & médiocres. Elles environnent une petite fleur dans laquelle ſe forme un cocon d'environ deux pouces de long ſur un pouce de diametre. Dès que ce cocon eſt mûr & ſec, il s'ouvre & laiſſe voir un flocon de laine un peu rouge, plus fine que le coton, & preſqu'autant que la ſoie. Cette fineſſe a fait déſeſpérer juſqu'ici de la filer, & on s'eſt borné à l'employer dans les couchers. Mille expériences toutes heureuſes n'ont pas encore diſſipé le préjugé où ſont une infinité de gens, que cette laine eſt trop froide pour être ſaine.

durée ; elle réuſſit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la ſoie.

Outre cet objet de curioſité, Guyaquil fournit à l'intérieur de l'empire, des bœufs, des mulets, du ſel, du poiſſon ſalé ; il fournit une grande abondance de cacao à l'Europe & au Mexique ; mais peu au Pérou, où l'on préfere généralement l'herbe du Paraguay. C'eſt le chantier univerſel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée ſur la terre qui ſoit auſſi riche en bois de conſtruction & de mâture, ſoit pour la qualité, ſoit pour la quantité. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui ſeroient aiſément fournis par le Chili & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus conſidérable encore, c'eſt l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt néceſſaire & le lien de communication des montagnes du Pérou avec ſes vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandiſes que ces pays échangent, paſſent par les mains de ſes négocians. Les plus gros vaiſſeaux s'arrêtent au port de l'iſle de Puna, placée à l'entrée du golfe ; les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population eſt de vingt mille ames, n'a que de l'aiſance. Les fortunes y ont été ſucceſſivement renverſées par neuf incendies qu'on y a attribués au mécontentement des negres, & par des corſaires qui ont deux fois ſaccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funeſtes époques, n'y ſont pas reſtées. Un climat où les chaleurs ſont intolérables toute l'année, où les pluies ſont continuelles pendant ſix mois, où des inſectes dangereux & dégoûtans ne laiſſent pas un inſtant de tranquillité ; où paroiſſent s'être réunies les maladies des températures les plus oppoſées ; où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue ; un tel climat n'eſt guere propre à fixer ſes habitans. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis aſſez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oiſiveté & dans les délices. Un goût qui eſt général dans l'empire, conduit les plus opulens à Lima.

Cette capitale du Pérou, ſi renommée dans toutes les parties du monde, eſt ſituée à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuſe, environ à une égale diſtance de l'équateur & du tropique du ſud, comme pour réunir toutes les richeſſes & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vue ſe promene d'un côté ſur un Océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues juſqu'aux cordilieres. Le ſol de ſon territoire n'eſt qu'un amas de pierres à fuſil que la mer y a ſans doute entaſſées avec les ſiecles, mais couvertes d'un pied de terre, que les eaux de ſource qu'on y trouve par-tout en creuſant, y ont amené des montagnes. En vain les Eſpagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer ; la théorie du globe & ſa conſtruction phyſique, dépoſent contre une opinion que d'ailleurs toutes les expériences démentent.

Des cannes à ſucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de ſel, qui donnent au mouton un goût exquis, de menus grains deſtinés à élever des volailles qui ſont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les eſpeces, quelques autres cultures, couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poiſſonneuſe, acheve d'y rendre les vivres abondans à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuſe reſſource ; mais un tremblement de terre y fit, il y a près d'un ſiecle, une ſi grande révolution, que les ſemences pourriſſoient ſans germer. Après quarante ans de ſtérilité, le laboureur voyant le ſol s'améliorer, voulut reprendre ſes anciens travaux. Le Chili, qui, par un privilege excluſif, approviſionnoit Lima, s'oppoſa à la cultivation de ſon territoire ; & la capitale de l'Eſpagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou, de revivre de ſon propre fond.

Lima fondé il y a plus de deux ſiecles, & bâti par les deſtructeurs du Pérou, a été renverſé en détail par onze tremblemens de terre. Le douzieme, qui arriva le 28 Octobre 1746, engloutit en trois minutes, la ville, ſon port de Callao, tous les vaiſſeaux de la côte, avec quinze cents millions, dit-on, en argent, ſoit monnoyé, ſoit ouvré, ſoit en lingots. Les eſprits tombés depuis

long-tems comme en léthargie, ont été réveillés par cette violente ſecouſſe. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation, ont produit le travail & l'induſtrie. Lima quoique moins riche eſt actuellement plus agréable qu'en 1682, lorſque ſes portes offrirent à l'entrée du duc de Palata, des rues pavées d'argent.

Elles ne ſont aujourd'hui que bien alignées, avec des maiſons agréables & des édifices publics, où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ſes murs, ont été aſſervies & diſtribuées pour la commodité des citoyens, pour l'ornement des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Mais ces murs pechent par la ſolidité même de leurs fondemens. On en voit à quelques lieues de Lima, d'anciennement bâtis ou jetés ſur la ſuperficie de la terre ſans aucun ciment, qui cependant avoient réſiſté aux aſſauts & aux convulſions qui ont renverſé les édifices profonds des Eſpagnols. Les naturels du pays, quand ils virent ouvrir des fondemens & bâtir avec du mortier, dirent que leurs tyrans creuſoient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une conſolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit de ſes dévaſtateurs; mais deux ſiecles de châtimens ne les ont pas corrigés. Le plaiſir d'avoir des maiſons commodes, ou la vanité d'en élever de ſpacieuſes, l'emporte encore ſur le danger d'en être écraſé.

Les fléaux de la nature, qui ont introduit le beſoin des arts à Lima, n'y ont produit aucune heureuſe révolution dans les mœurs. La ſuperſtition qui regne ſur toute l'étendue de la domination Eſpagnole, tient au Pérou deux ſceptres dans ſes mains; l'un d'or, pour la nation uſurpatrice & triomphante; l'autre de fer, pour ſes habitans eſclaves & dépouillés. Le ſcapulaire & le roſaire, ſont toutes les marques de religion que les moines exigent des Eſpagnols. C'eſt ſur la forme & la couleur de ces eſpeces de taliſmans, que le peuple & les grands fondent la proſpérité de leurs entrepriſes, le ſuccès de leurs intrigues amoureuſes, l'eſpérance de leur ſalut. L'habit religieux fait au dernier moment la ſécurité des riches malverſateurs: ils ſont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redou-

table au démon, il n'oſera deſcendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres repoſent près de l'autel, ils eſperent participer aux ſacrifices & aux prieres des prêtres, beaucoup plus que les pauvres & les eſclaves. D'après d'auſſi funeſtes préjugés, que ne ſe permet-on pas pour acquérir des richeſſes qui aſſurent le bonheur dans l'un & l'autre monde? La vanité d'éterniſer ſon nom, & la promeſſe d'une vie immortelle, tranſmettent à des moines une fortune dont on ne ſauroit plus jouir; & les familles ſont fruſtrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes qui ont trouvé le ſecret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainſi l'ordre des ſentimens, des idées & des choſes eſt renverſé; & des enfans de parens opulens ſont condamnés à une miſere forcée, par la pieuſe rapacité d'une foule de mendians volontaires. Le François, le Hollandois, l'Anglois, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant; l'Eſpagnol traîne avec lui les ſiens dans tout l'univers: & telle eſt la manie de léguer à l'égliſe, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au ſacerdoce, ou en relevent par des redevances. Le monachiſme a fait au Pérou ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Conſtantinople. Ici l'on attache ſa fortune à un *minaret* pour l'aſſurer à ſon héritier; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monaſtere, par la crainte d'être damné. Les moyens ſont un peu divers; mais à la longue, l'effet eſt le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'égliſe eſt le gouffre où toute la richeſſe va ſe précipiter; & ces Caſtillans, autrefois ſi redoutés, ſont auſſi petits devant la ſuperſtition, que des eſclaves Aſiatiques en préſence de leur deſpote.

A juger des créoles d'après ces extravagances, on ſeroit tenté de les croire entiérement abrutis. On ſe tromperoit. Les habitans des vallées ont de la pénétration, & ceux des montagnes n'en manquent pas. Les uns & les autres s'eſtiment fort ſupérieurs aux Eſpagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *cavallos*, c'eſt-à-dire de bêtes.

Ils ont plus d'eſprit que de courage. Mécontens du gouvernement, tous ces peuples lui ſont également ſoumis. L'homme par-tout

oublie ſon nombre & ſa force. Là, on redoute juſqu'au nom des officiers royaux; & quatre ſoldats envoyés par le vice-roi, font trembler des villes entieres à quatre cents lieues de la capitale.

Cette timidité du Péruvien eſt le principe ou la ſuite de ſa molleſſe. Il eſt chez des courtiſannes, ou il s'occupe dans ſa maiſon à boire de l'herbe du Paraguay. Il craint d'ôter des plaiſirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. La plupart des habitans ſe marient derriere l'égliſe; c'eſt leur expreſſion, qui ſignifie vivre dans le concubinage. Si les enfans iſſus de ce commerce ſont avoués par leurs peres, ils héritent, & leur naiſſance n'en garde aucune tache. Les évêques anathématiſent tous les ans à Pâques, les perſonnes engagées dans ces liens illicites. Mais que peuvent ces vaines foudres contre l'amour, autoriſé par l'uſage, la tolérance ou l'exemple des eccléſiaſtiques du ſecond ordre, & le climat qui lutte ſans ceſſe, & l'emporte à la fin, ſur toutes les loix civiles & religieuſes contraires à ſon influence?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes ſpirituelles de Rome n'inſpirent de terreur. La plupart, ſur-tout celles de Lima, ont des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie. Une taille moyenne & bien priſe qui ſemble aller au-devant de l'amour. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'eſt la petiteſſe d'un joli pied, qu'on leur façonne dès l'enfance par une chauſſure étroite. On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles pour admirer ceux d'une Péruvienne, qui joint à l'artifice de les cacher ordinairement, l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds joignez une longue chevelure, qui pourroit ſervir de voile à la pudeur, tant elle eſt épaiſſe & noire, tant elle ſe plaît à croître & à deſcendre. Les femmes de Lima en relevent quelques treſſes ſur la tête, & laiſſent flotter le reſte autour de leurs épaules en forme de cercles, ſans boucles ni friſure. Elles ſont ſi jalouſes de leur conſerver leur propre beauté, qu'elle n'y mettent pas le moindre ornement. Les perles, les diamans ſont réſervés pour les pendans d'oreille, pour les larges colliers, pour les brace-

lets, pour les bagues, pour une plaque d'or ſuſpendue au milieu du ſein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme ſans titre & ſans nobleſſe ne ſort guere dans toute ſa parure, qu'elle n'étale en pierreries la valeur de cent à cent cinquante mille livres: encore eſt-il du bel air d'affecter de l'indifférence pour ces miſeres-là. Il faut en perdre ou en laiſſer tomber, ſans y prendre garde; il faut qu'il y ait toujours à réparer ou à ajouter.

Mais ce qui ſéduit les yeux, & jette le trouble dans l'ame, c'eſt un habillement qui, laiſſant à découvert le ſein & les épaules, ne deſcend qu'à mi-jambe. De-là juſqu'à la cheville du pied tombe une dentelle, au travers de laquelle on apperçoit les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout eſt ſurchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paroît guere en public ſans être accompagnée de trois ou quatre eſclaves, la plupart mulâtreſſes, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maîtreſſe.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les ſurprend jamais ſans ambre; elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque choſe au parfum naturel des fleurs. L'ambre eſt ſans doute une ivreſſe de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garniſſent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il ſe vend pour quinze ou vingt mille francs de fleurs, les dames en caleches dorées, acheter ce qu'il y a de plus rare, ſans regarder au prix; & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le ſonge de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ces délices qu'au Pérou? c'eſt aux femmes qu'il appartient de les ſentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaiſirs celui de la muſique qu'elles portent juſqu'à la paſſion. De toutes parts on n'entend que des chanſons, des concerts de voix & d'inſtrumens. Les bals ſont fréquens. On y danſe avec une légéreté ſurprenante; mais on

néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds, & ſur-tout aux inflexions du corps : images des vrais mouvemens de la volupté, comme l'expreſſion du viſage eſt le véritable accompagnement de la danſe. Si les bras aident à l'attitude, à l'enſemble, le corps exprime mieux le plaiſir. Dans les pays où les ſenſations ſont les plus vives, la danſe agitera plus les pieds & le corps, que les bras.

Tels ſont les plaiſirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de choſes qui relevent & conſervent leurs agrémens, elles ont un uſage auquel on a deſiré qu'elles vouluſſent renoncer ; c'eſt le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long ſur neuf lignes de diametre, enveloppés d'un fil très-blanc, d'où le tabac ſort par degrés à meſure qu'on en uſe. Les dames ne font que porter le bout du *limpion* à la bouche, pour le mâcher un inſtant. (*)

Cette maſtication eſt ſur-tout d'uſage dans les lieux d'aſſemblée où les femmes reçoivent compagnie. C'eſt une chambre de parade, où regne d'un côté tout le long du mur, une eſtrade d'un demi-pied de haut ſur cinq ou ſix pieds de large: c'eſt-là que nonchalamment aſſiſes, & les jambes croiſées ſur des tapis & des carreaux ſuperbes, elles paſſent les journées entieres ſans changer de poſture, même pour manger; on les ſert ſur de petites tables placées devant elles pour les ouvrages dont elles s'amuſent. Les hommes qu'elles admettent à leur converſation s'aſſeient ſur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs juſqu'à l'eſtrade, qui eſt comme le ſanctuaire du culte & de l'idole. Cependant les divinités aiment mieux y être libres que fieres, & banniſſant le

(*) Cette pratique inconnue à Mexico, ſitué dans le fond des terres ſous un ciel humide au pied des montagnes, eſt néceſſaire à Lima, pays voiſin de la mer, où le ſel corroſif d'un air chaud, ſec & ſans pluie agit ſur les dents & les gencives. L'uſage du tabac, dont le ſel ſulphureux provoque une ſalivation modérée, continuelle, eſt vraiſemblablement utile pour empêcher la déformation de la bouche. Ainſi le *limpion* n'eſt pas une dépravation de goût au Pérou, comme le croient trop communément ceux à qui la nature a refuſé l'eſprit d'obſervation.

cérémonial, elles jouent de la harpe & de la guitare, ou chantent & danſent quand on les en prie.

Leurs maris ne ſont pas ceux qui ont le plus à ſe louer de leur complaiſance. Comme la plupart des citoyens conſidérables de Lima ſe livrent à des courtiſannes, les riches héritieres ſe réſervent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire dont elles ſont jalouſes, & elles ſeront conſtamment fidelles. Tant la vertu ſe joint à une certaine fierté.

Les mœurs des métis, des mulâtres libres, qui forment la plus grande population de Lima, & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guere des mœurs des Eſpagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîné, & de ſe repoſer une partie de la journée, rend leur induſtrie plus chere qu'elle ne devroit l'être. Il faut que le tems qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode, & fourniſſe à leur luxe, ordinairement porté fort loin. Leurs femmes en particulier ſe piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne ſortent jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang juſques dans leur chauſſure. Elles ſe preſſent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle, rarement corrigée par l'éducation. Quoiqu'elles portent l'imitation juſqu'à former des cercles, des aſſemblées comme leurs modeles, elles ne parviennent jamais à leur reſſembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Eſpagnol Européen ou du créole, quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adreſſe à le copier. Ils ſont rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la ſociété, ne ſont guere pouſſés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui ſe fait à Lima eſt exercé par les Eſpagnols, dont le nombre eſt de quinze à ſeize mille. Les capitaux qu'ils y emploient ſont immenſes. Il n'y a pas à la vérité, plus de dix ou douze maiſons dont le fonds excede deux millions; mais celles d'un million ſont communes, & celles de cinq cents mille

livres beaucoup davantage. Le desir de jouir, la vanité de paroître, la passion d'orner les églises, empêchent les fortunes des créoles de s'élever aussi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Espagnols Européens uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie, on peut s'enrichir fort vîte. Les négocians qui ont besoin de secours, sont surs d'en trouver dans la postérité des conquérans du Pérou. Si quelques-unes de ces familles distinguées ont perpétué leur éclat à la faveur de leurs majorats, & par les seuls revenus de leurs biens-fonds, la plupart ne se sont soutenues qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'industrie si digne de l'homme, dont il étend à la fois les lumieres, la puissance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur noblesse ; & sur ce point unique, elles ont abandonné les idées fausses & romanesques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenses dépôts qui viennent de l'intérieur des terres, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou ne cessent de faire, soit entr'elles, soit avec le Mexique & le Chili, soit avec la métropole.

CHAPITRE IX.

Communication du Pérou avec l'Europe.

LE détroit de Magellan paroissoit la seule voie ouverte pour cette derniere liaison. La longueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impossibilité de trouver un asile dans des événemens malheureux ; d'autres considérations, peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa premiere place. Son

port, nommé Perico, eſt très-ſûr. Il eſt formé par un archipel de quarante-huit petites iſles, & peut contenir les plus nombreuſes flottes.

La place peu de tems après ſa fondation, devint la capitale du royaume de terre-ferme. Les trois provinces de Panama, du Darien & de Veraguas qui le compoſoient, donnerent d'abord quelques eſpérances. Cette proſpérité s'évanouit comme un éclair. Les ſauvages du Darien recouvrerent leur indépendance; & les mines des deux autres provinces ne ſe trouverent ni aſſez abondantes, ni d'aſſez bon aloi pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou ſix bourgades, où l'on voit quelques Européens tout nuds, & un fort petit nombre d'Indiens qu'on eſt parvenu à fixer, forment tout cet état, que les Eſpagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il eſt généralement ſtérile, mal-ſain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche ſe fait dans les iſles du golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs negres qui ſont bons nageurs. Ces eſclaves plongent & replongent dans la mer pour y chercher des perles, juſqu'à ce que cet exercice violent ait épuiſé leurs forces ou laſſé leur courage. (*).

Chaque negre doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'eſt pas entiérement formée, ne ſont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation commune, lui appartient inconteſtablement : il peut le vendre à qui bon lui ſemble ; mais pour l'ordinaire, il le cede à ſon maître pour un prix modique.

Des monſtres marins, plus communs aux iſles où ſe trouvent les perles que ſur les côtes voiſines, rendent cette pêche dangereuſe.

(*) Ces eſclaves, après avoir mis autour de leur corps une corde attachée à une chaloupe, & s'être chargés d'un petit poids pour enfoncer plus aiſément, plongent dans la mer. Arrivés au fond, ils arrachent des huîtres qu'ils mettent ſous leurs bras, qu'ils tiennent dans leurs mains, ou même dans la bouche. Suivant leur capacité, ils replongent de nouveau : cet exercice violent, continue juſqu'à l'épuiſement des forces ou du courage des plongeurs.

Quelques-uns dévorent en un inſtant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire ſon nom de ſa figure, les enveloppe, les roule ſous ſon corps, & les étouffe. Pour ſe défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur eſt armé d'un poignard : auſſi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poiſſons voraces, il l'attaque avec précaution, le bleſſe, & le met en fuite. Cependant il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'eſtropiés.

Les perles de Panama ſont ordinairement de très-belle eau. Il y en a même de remarquables par leur groſſeur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe. Depuis que l'art eſt parvenu à les imiter, & que la paſſion pour les diamans en a fait tomber ou prodigieuſement diminuer l'uſage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou, où elles ſont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant infiniment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il a joui long-tems, d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des incas, deſtinées pour l'ancien-monde. Ces richeſſes arrivées par une flottille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet, les autres par le châgre à Porto-Belo, ſitué ſur la côte ſeptentrionale de l'iſthme qui ſépare les deux mers.

Quoique la poſition de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre de Dios. Elle eſt diſpoſée en forme de croiſſant, ſur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célebre, autrefois très-bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détruiſit en 1740, paroît offrir une entrée large de ſix cents toiſes; mais elle eſt tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle ſe trouve réduite à un canal étroit. Les vaiſſeaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires, ou un grand calme. Ils y jouiſſent d'une ſureté entiere.

L'intempérie du climat de Porto-Belo eſt ſi connue, qu'on a ſurnommé cette ville le tombeau des Eſpagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions, qui y avoient perdu la plupart de leurs

équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726, n'auroient pas eu la force de regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems, & ont tous un tempérament foible. Il eſt comme honteux d'être réduit à y demeurer. On n'y voit que quelques negres, quelques mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y ſont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garniſon même, quoique compoſée ſeulement de cent cinquante hommes, n'y reſte jamais plus de trois mois de ſuite. Juſqu'au commencement du ſiecle, aucune femme n'avoit oſé y accoucher. Elle auroit cru vouer ſes enfans, ſe vouer elle-même à une mort certaine. Il eſt établi que les animaux domeſtiques de l'Europe, qui ſe ſont prodigieuſement multipliés dans toutes les parties du nouveau-monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on ſeroit porté à croire que cette opinion n'eſt pas mal fondée. Les plantes tranſplantées dans cette région funeſte, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs ſont exceſſives & continuelles, n'ont jamais proſpéré. Il ſeroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les cauſes, & peut-être impoſſible d'en indiquer le remede.

Ces inconvéniens n'empêcherent pas que Porto-Belo ne devînt d'abord le théatre du plus riche commerce qui ait jamais exiſté. Tandis que les richeſſes du nouveau-monde y arrivoient pour être échangées contre l'induſtrie de l'ancien, les vaiſſeaux partis d'Eſpagne, & connus ſous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de néceſſité, de commodité, de luxe, qui pouvoient tenter les poſſeſſeurs des mines.

Les députés des deux commerces régloient à bord de l'amiral le prix des marchandiſes, ſous les yeux du commandant de l'eſcadre & du préſident de Panama. L'eſtimation ne portoit pas ſur la valeur intrinſeque de chaque choſe, mais ſur ſa rareté ou ſon abondance. L'habileté des agens conſiſtoit à ſi bien former leurs combinaiſons, que la cargaiſon apportée d'Europe, abſorbât tous

les tréſors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaiſe, lorſqu'il ſe trouvoit des marchandiſes négligées faute d'argent, ou de l'argent ſans emploi faute de marchandiſes. Dans ce cas ſeulement, il étoit permis aux négocians Eſpagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du Sud, & aux négocians Péruviens de faire des remiſes à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les négociations commençoient. Elles n'étoient ni longues, ni difficiles. La franchiſe la plus noble en étoit la baſe. Les échanges ſe faiſoient avec tant de bonne-foi, qu'on n'ouvroit pas les caiſſes de piaſtres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. Cette confiance réciproque ne fut jamais trompée. Il ſe trouva plus d'une fois des ſacs d'or mêlés parmi des ſacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés ſur les factures. Tout étoit exactement reſtitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe, que toutes les piaſtres reçues à la derniere foire, avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut ſupportée par les commerçans Eſpagnols; mais comme le tréſorier de la monnoie de Lima fut reconnu pour auteur de cette malverſation, la réputation des marchands Péruviens ne ſouffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaiſe qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, ſe tenoit réguliérement. On voit par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Eſpagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 Août 1628, juſqu'au 3 Juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, avec cent millions & plus, en or, en argent & en marchandiſes.

Cette proſpérité continua ſans interruption juſqu'au milieu du dix-ſeptieme ſiecle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande conſidérable, qui juſqu'alors avoit été peu de choſe. Le ſac de Panama en 1670, par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des ſuites encore plus funeſtes. Le Pérou, qui y envoyoit ſes

fonds d'avance, ne les y fit plus paſſer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les ſuites de ce changement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Eſpagne. Les Ecoſſois porterent en 1698 dans le golfe de Darien douze cents hommes de débarquement. Leur projet étoit de gagner la confiance des ſauvages que les Caſtillans n'avoient pu dompter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils déteſtoient, de former un établiſſement ſur leur territoire, de rompre la communication de Carthagene avec Porto-Belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre une ſupériorité décidée dans cette partie du nouveau-monde.

Ce plan, qui n'avoit rien de chimérique, déplut à Louis XIV. qui offrit à la cour de Madrid une flotte pour le faire échouer: aux Hollandois, qui craignoient avec raiſon que la nouvelle compagnie ne partageât un jour le commerce interlope dont ils étoient en poſſeſſion dans ces parages: à l'Eſpagne, qui menaça de confiſquer les effets des ſujets de la Grande-Bretagne, qui négocioient dans ſes royaumes. Il bleſſa ſur-tout les Anglois, qui prévoyoient que leurs colons abandonneroient des plantations uſées, pour aller ſe fixer ſur un territoire abondant en or; & que l'Ecoſſe, devenue riche, voudroit ſortir de l'eſpece de dépendance où ſa pauvreté l'avoit juſqu'alors réduite. Cette oppoſition violente & univerſelle, détermina le roi Guillaume à révoquer une permiſſion que ſes favoris lui avoient arrachée. Il défendit de plus à toutes ſes poſſeſſions du nouveau-monde, de fournir ni armes, ni vivres, ni munitions à une colonie naiſſante, dont la ruine devoit aſſurer la tranquillité publique. Ainſi fut étouffée au berceau une peuplade dont la grandeur ne paroiſſoit pas éloignée, & devoit être un jour très-conſidérable.

On eut à peine le loiſir de ſe réjouir de cet heureux haſard. L'élévation d'un prince François ſur le trône de Charles-Quint, alluma une guerre générale; & dès les premieres hoſtilités, les galions furent

furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impoſſibilité de gagner Cadix les avoit forcés de ſe réfugier. La communication de l'Eſpagne avec Porto-Belo fut alors tout-à-fait interrompue ; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaiſons directes & ſuivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht, qui faiſoit eſpérer la fin du déſordre, y mit le comble. Philippe V. qui recevoit la loi, ſe vit réduit à retirer le traité de l'Aſſiento aux François, qui malheureux dans tout le cours de la guerre & peu inſtruits alors dans le commerce maritime, en jouiſſoient depuis 1702, ſans grand avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud, qui exerça le privilege, devoit fournir quatre mille huit cents Africains, & payer au roi d'Eſpagne 160 livres par tête de negre. Elle n'étoit obligée d'en donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au deſſus de ce nombre, pendant les vingt-cinq premieres années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'en porter au-delà de ce qui étoit ſpécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe ſur des bâtimens de cent cinquante tonneaux, dans la mer du Nord, des habits, des médicamens, des proviſions, des agrès pour ſes eſclaves, ſes facteurs & ſes navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandiſes aux vaiſſeaux Eſpagnols qui en auroient beſoin pour leur retour.

A cauſe de l'éloignement, la compagnie étoit autoriſée à bâtir des maiſons ſur la riviere de la Plata, à prendre des terres à ferme dans le voiſinage de ſes comptoirs, à les faire cultiver par des negres ou par des naturels du pays ; c'eſt-à-dire, à s'emparer, par le moyen de cet entrepôt, de tout le commerce du Chili & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de fréter à Panama & dans tous les autres ports de cette côte, des bâtimens de quatre cents tonneaux, pour tranſporter ſes negres ſur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à ſon gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ſes ventes

en denrées, en or, en argent, ſans être aſſujettie à aucun droit d'entrée ou de ſortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-Belo, & faire paſſer de-là à Panama, tout ce qui étoit néceſſaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces ſacrifices duſſent coûter beaucoup à l'Eſpagne, l'Angleterre qui ſavoit profiter de ſa ſupériorité, lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permiſſion d'envoyer tous les ans un vaiſſeau chargé de marchandiſes à la foire de Porto-Belo, il arrivoit toujours avec mille tonneaux, au lieu de cinq cents qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres. Quatre ou cinq bâtimens qui le ſuivoient, fourniſſoient à ſes beſoins; & ſubſtituoient ſouvent des marchandiſes à celles qui étoient vendues. Les galions, écraſés par cette concurrence, l'étoient encore par tout ce que les Anglois verſoient dans les ports où ils portoient des negres. Enfin, il fut impoſſible, après l'expédition de 1737, de ſoutenir plus long-tems ce commerce; & l'on vit finir ces fameuſes foires ſi enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le tréſor commun de tous les peuples. Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo ſont infiniment déchus. Ces deux villes ne ſervent plus que de paſſage aux negres qui ſont portés dans la mer du Sud, & à quelques autres branches peu importantes d'un commerce languiſſant. Les affaires plus conſidérables ont pris une autre direction.

On ſait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte ſon nom, & qui ſépare l'extrémité de l'Amérique méridionale de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fût long-tems le ſeul paſſage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y couroit le firent preſque oublier. La hardieſſe du célebre navigateur Drake, qui porta par cette voie le ravage ſur les côtes du Pérou, détermina les Eſpagnols à former en 1582, au détroit de Magellan, un établiſſement deſtiné à devenir la clef de cette partie du nouveau-monde. La nouvelle colonie périt toute entiere, faute de vivres. Trois ans après, il n'y reſtoit que

Fernando Gomez, que le corſaire Anglois, Thomas Cawendish, ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan ceſſa bientôt d'être la route des Pirates, que leur avidité conduiſoit dans ces régions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la ſuite le chemin que ſuivirent les ennemis de l'Eſpagne qui vouloient paſſer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaiſſeaux François, durant la guerre qui bouleverſa l'Europe au commencement du ſiecle. L'impoſſibilité où ſe trouvoit Philippe V. d'approviſionner lui-même ſes colonies, enhardit les ſujets de ſon aïeul à aller au Pérou. Le beſoin où l'on y étoit de toutes choſes fit recevoir les François avec joie ; & ils gagnerent dans les premiers tems juſqu'à huit cent pour cent. Ces profits énormes ne ſe ſoutinrent pas. La concurrence à la fin fut ſi conſidérable, les marchandiſes tomberent dans un tel aviliſſement, qu'il fut impoſſible de les vendre, & que pluſieurs armateurs les brûlerent pour n'être pas réduits à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à ſe rétablir ; & ces négocians étrangers faiſoient des bénéfices aſſez conſidérables, lorſque la cour de Madrid prit en 1718, des meſures efficaces pour les éloigner de ces parages, qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-tems.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer du Sud par le cap de Horn. Les Eſpagnols les reprirent eux-mêmes en 1740, avec une utilité médiocre. Ils ſe flattoient qu'à l'expiration du traité de l'Aſſiento, le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les ſuites ont dû les déſabuſer. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de vigogne, de cacao, qu'elle n'en donnoit ; & ſes mines ſe ſont trouvées ſi conſidérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas paſſé dix-ſept millions. Il n'y a même rien eu dans cette ſomme pour le gouvernement ; parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ſes autres établiſſemens, les frais d'adminiſtration ont tout abſorbé.

CHAPITRE X.

Notions générales ſur la nouvelle Grenade, qui a été détachée du Pérou.

LEs affaires ne ſont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, qui eſt un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination, formée en 1718, s'étend ſur la mer du Sud depuis Panama juſqu'au golfe de Guyaquil, ſur la mer du Nord, depuis le Mexique juſqu'à l'Orenoque; & elle s'enfonce ſi avant dans les terres, qu'elle embraſſe un terrain immenſe.

Les nombreuſes provinces qui forment ce grand gouvernement, ſont couvertes de forêts immenſes, ſéparées par de hautes montagnes, remplies de terres incultes. Ces vaſtes contrées ne ſont pas entiérement ſoumiſes. On y voit par-tout des ſauvages qui n'ont de paſſion que celle de ſurprendre & de maſſacrer des Eſpagnols. Ceux même d'entre les Indiens qui ont été forcés de ſubir le joug, ont voué à leurs tyrans la haine la plus implacable. Leur ſoin le plus cher, eſt de perpétuer cette animoſité dans leur famille. Ils rappellent ſans ceſſe à leurs enfans les calamités qui marquerent les premiers pas des deſtructeurs du nouveau-monde, & l'eſprit ſanguinaire qui n'a jamais ceſſé d'animer leurs ſucceſſeurs.

Au tems de la conquête, le pays étoit habité par une infinité de nations peu nombreuſes, la plupart errantes, preſque toutes féroces & pareſſeuſes. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voiſins. Loin des grandes rivieres, on fait quelquefois vingt, trente & quarante lieues ſans trouver une cabane. Depuis l'invaſion, cette foible population n'a guere diminué; parce qu'il ne s'eſt point établi de culture meurtriere, & que les peuples ſoumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre

choſe d'eux, que le tribut qu'on leur a impoſé. Les uns le paient en denrées; les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrens ou les rivieres. Il y en a même qui rempliſſent cette eſpece d'obligation avec les bénéfices qu'ils font ſur quelques marchandiſes d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été aſſujettis.

CHAPITRE XI.

Notions ſur le pays de Quito.

LE pays de Quito, qui a été incorporé à ce qu'on appelle le nouveau royaume, en eſt la partie la plus connue & la plus agréable. Rien en particulier, ne peut être comparé au vallon que forme la double chaîne des cordilieres. (*)

Au centre de la zone torride, ſous l'équateur même, on jouit ſans ceſſe de tous les charmes du printems. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits, font trouver mille délices dans un pays que le ſoleil embraſſe d'une ceinture de feu. On le préfere au climat des zones tempérées, où le changement des ſaiſons occaſionne des ſenſations trop oppoſées, pour n'être pas fâcheuſes par leur inégalité même. La nature ſemble avoir réuni ſous la ligne qui couvre tant de mers & ſi peu de terre, un concours de choſes qui ſervent à tempérer l'ardeur du ſoleil: l'élévation du globe dans cette ſommité de ſa ſphere; le voiſinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenſe, & toujours couvertes de neiges; des vents continuels qui rafraîchiſſent les campagnes toute

(*) A l'extrémité de ces immenſes contrées qui ne ſont ni ne peuvent être pour la plupart fort abondantes en productions précieuſes, eſt le vaſte pays de Quito qui faiſoit autrefois une partie très-conſidérable de l'empire des incas. Sa ſituation la fait incorporer à ce que les Eſpagnols appellent le nouveau royaume. L'eſpace le mieux peuplé de cette agréable province eſt celui que laiſſent entr'elles les deux cordilieres, ces montagnes devenues ſi célebres dans l'hiſtoire des ſciences, depuis qu'elles ont ſervi pour ainſi dire d'échelles & de théatre pour obſerver la terre, pour meſurer & déterminer ſa figure.

l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de ſéjour plus agréable que le territoire de Quito, ſi tant d'avantages n'étoient balancés par quelques inconvéniens. (*)

A une ou deux heures après midi, tems où finit une matinée preſque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air ſe couvre de ſombres nuées qui ſe convertiſſent en orages. Alors tout luit, tout paroît embraſé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas horrible. Il s'y joint de tems en tems d'affreux tremblemens. Quelquefois la pluie ou le ſoleil ſont conſtans quinze jours de ſuite ; & alors la conſternation eſt univerſelle. L'excès de l'humidité ruine les ſemences, & la ſéchereſſe produit des maladies dangereuſes.

Mais hormis ces contre-tems, qui ſont fort rares, le climat de Quito eſt un des plus ſains. L'air y eſt généralement ſi pur, qu'on n'y connoît pas ces inſectes dégoûtans qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes preſque générales, on s'en reſſent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont méritée, vieilliſſent également ſans danger & ſans incommodité.

La fertilité du terroir répond à la douceur du climat. L'humidité & l'action du ſoleil étant continuelles & toujours ſuffiſantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement ſous les yeux l'agréable tableau des trois belles ſaiſons de l'année. A meſure que l'herbe ſe déſſeche, il en revient d'autre ; & l'émail des prairies eſt à peine tombé, qu'on le voit renaître. Les arbres ſont ſans ceſſe couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes ; ſans ceſſe chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté

(*) L'univers entier n'offriroit point de ſéjour auſſi agréable que le territoire de Quito, ſi tant d'avantages n'étoient balancés par des inconvéniens, dans un pays où la terre ſur ſon centre de gravité ſemble participer également aux torrens de bien & de mal que la nature verſe ſur les humains.

varient par tous les degrés de développement qui vont de la naiſſance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progreſſions d'une fécondité toujours naiſſante. On voit d'un ſeul coup-d'œil germer les ſemences nouvelles, d'autres grandir & ſe hériſſer d'épics, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber ſous la faux du moiſſonneur. Toute l'année ſe paſſe à ſemer & à recueillir dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété conſtante dépend de la ſituation des montagnes, des collines, des plaines & des vallées.

L'abondance du bled, du mays, du ſucre, des troupeaux, de toutes les denrées, & le bas prix où les tient néceſſairement l'impoſſibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oiſiveté & dans les plus grands déſordres la province entiere, ſur-tout la capitale.

Quito conquis par les Eſpagnols en 1534, & bâti ſur le penchant de la célebre montagne de Pitchincha dans les cordilieres, peut avoir cinquante mille habitans, livrés la plupart à une débauche honteuſe & habituelle. Quoique ces mœurs ſoient aſſez communes dans toutes les colonies Eſpagnoles, elles n'ont été pouſſées nulle part à cet excès de corruption. Entre les paſſions qui y ont franchi toutes les bornes, le jeu a toujours cauſé les plus grands ravages. (*)

Quoique la loi défende de porter des poignards, il eſt rare que les métis, les negres libres ou eſclaves n'en ſoient pas armés. Auſſi toutes les ſemaines, preſque tous les jours ſont marqués par des aſſaſſinats. L'abus des aſiles qui aſſure l'impunité à ces horreurs, eſt la principale cauſe du déſordre. Il faut eſpérer que l'excès du mal fera ſentir la néceſſité du remede.

(*) Le jeu remplit les intervalles. Cette paſſion eſt ſi générale, que les perſonnes les plus conſidérables y ruinent leurs affaires ; que ceux d'un moindre rang y perdent leurs habits, & les habits même de leurs femmes. L'ivrognerie, dont on ne ſoupçonneroit pas une nation naturellement ſi ſobre, comble la meſure du déſordre. Les fortunes n'étoient pas aſſez conſidérables pour permettre les excès du vin qui vient de fort loin ; on ſe livre avec fureur au maté, liqueur compoſée de l'herbe du Paraguay, de ſucre, de citrons & de fleurs

La métropole ne ceſſe d'accuſer cette dépravation de mœurs, d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on ouvrit au tems de la conquête, & d'avoir fait négliger celles qui ont été découvertes ſucceſſivement. La province pourroit, dit-on, ſe livrer à ce genre d'induſtrie avec d'autant plus de ſuccès, qu'elle eſt mieux peuplée en Indiens & en Eſpagnols qu'aucune autre contrée du nouveau-monde, & qu'elle tire de ſon ſein une prodigieuſe abondance d'excellens vivres, qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin, & à très-grands frais. Alors cette contrée, autrefois ſi opulente, pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la diſpoſition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de ſon agriculture & de ſes manufactures.

Les Eſpagnols nés à Quito, & ceux qu'on y envoie d'Europe pour le gouverner, trouvent ces reproches mal fondés. Il penſent généralement que les mines de cette province ne ſont pas aſſez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il ſeroit téméraire de prononcer ſur cette conteſtation. Cependant pour peu qu'on veuille ſe rappeller la paſſion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de richeſſes, qui ſans aucun travail de ſa part ne lui a coûté que le ſang de ceux qui le poſſédoient, on préſumera qu'il n'y a qu'une entiere impoſſibilité fondée ſur l'expérience, qui puiſſe déterminer cette nation à ſe refuſer à ſon penchant naturel, & aux preſſantes ſollicitations de la métropole.

La province de Quito a voulu remplacer le produit des mines par celui des manufactures. On y fabrique une quantité prodigieuſe de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Indépendamment de ce qui s'en conſomme dans ſon ſein, elle en exportoit annuellement, il n'y a pas long-tems, pour cinq ou ſix millions

---

odoriférantes. On joint avec profuſion à cette boiſſon l'eau-de-vie de ſucre qui eſt fort commune. Les plus pauvres métis, les Indiens, le peu qu'il y a de noirs dans un pays ſi éloigné des mers, noient leur raiſon dans le chica.

millions de livres. Avec ce ſecours, elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de tirer de ſon ſol; le poiſſon ſec & ſalé qui lui venoit des côtes; le ſavon qui ſe fait à Truxillo, avec la graiſſe des chevres qui s'y ſont extrêmement multipliées; le fer néceſſaire aux travaux de ſon agriculture; tous les objets de luxe que lui fourniſſoit l'ancien monde. Ce commerce eſt diminué de plus de la moitié. Dans tous les tems on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique ſous le nom de draps de Caſtille. Cette fantaiſie eſt devenue générale, depuis que les vaiſſeaux de regiſtre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'eſt trouvé réduit à une miſere exceſſive.

Le pays ne ſortira pas de cet état de langueur par ſes liaiſons avec l'Eſpagne, à laquelle il ne fournit que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remede, a rarement plus de deux toiſes & demi de haut; ſon tronc & ſes branches ſont d'une groſſeur proportionnée: il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & ſe reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa ſeule partie précieuſe, c'eſt ſon écorce, à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire ſécher. La plus épaiſſe a été préférée, juſqu'à ce que des analyſes ſavantes faites en Angleterre, & des expériences répétées, aient démontré que la plus mince avoit plus de vertu.

On a cru long-tems que l'arbre du quinquina ne ſe trouvoit que ſur le territoire de Loxa, ville fondée en 1546, par le capitaine Alonſo de Mercadillo. Le plus eſtimé étoit celui qui croiſſoit à deux lieues au ſud de cette place ſur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. Ce remede a été trouvé dans les derniers tems aux environs de Riobamba, de Cuenca, & dans quelques autres campagnes, toutes de la province de Quito.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les jéſuites qui l'y

avoient porté, le diſtribuerent gratuitement aux pauvres & le vendirent très-cher aux riches. L'année ſuivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou, qui en avoit reſſenti les ſalutaires effets, l'établit en Eſpagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation, qui ſe ſoutint juſqu'à ce que les habitans de Loxa ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faiſoit, s'aviſerent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit ſi recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conſéquent ſon prix. Les meſures que prit la cour de Madrid pour remédier à un déſordre ſi dangereux, n'eurent pas un ſuccès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production ſi commune, qu'il ne paroît pas vraiſemblable qu'on continue à la falſifier.

C'eſt une opinion généralement reçue, que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'uſage du quinquina. Ils le faiſoient, dit-on, infuſer un jour entier dans l'eau, & donnoient la liqueur à boire au malade ſans le marc. La crainte d'indiquer aux Eſpagnols leurs tyrans un remede ſi ſalutaire, les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient ſi bien perdu le ſouvenir, qu'ils penſoient que l'Europe ne l'employoit que dans ſes teintures. Juſſieu, botaniſte François leur ouvrit les yeux il y a environ trente ans. Il leur apprit à diſtinguer les médiocres eſpeces de quinquina des bonnes, des excellentes; & les accoutuma à recourir, comme nous à ſa vertu ſpécifique contre les fievres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été auſſi docile aux inſtructions des hommes éclairés qui ont voulu lui perſuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province, ſemblable en tout à celle de la Nouvelle-Eſpagne. Elle eſt employée dans les manufactures de Loxa & de Cuenca, ce qui aſſure la ſupériorité à leurs étoffes & à leurs tapis ſur ceux de Quito, où l'on n'en fait pas uſage. Si les Eſpagnols peuvent jamais ſortir de leur inaction pour ſuivre ce genre d'induſtrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on groſſira ſi l'on veut du produit de la canelle.

Vers le côté oriental des cordilieres, ſont ſitués les pays de Quixos & celui de Macas, qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-miſérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole ; & la ſeconde a ceſſé de l'être, depuis que le ſoulevement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y avoit ouvertes. L'une & l'autre produiſent de la canelle, qui eſt d'un uſage commun dans le Pérou, & qui pourroit s'étendre beaucoup plus loin, ſi on vouloit donner à ſa culture les ſoins néceſſaires.

CHAPITRE XII.

Notions ſur le Popayan & le Choco.

En attendant que la province de Quito ouvre les yeux ſur ſes avantages naturels, les richeſſes de la Nouvelle-Grenade ſont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquiſes en 1536. La ſtérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquiſition ; mais des découvertes importantes leur donnerent bientôt un prix. On trouva des mines d'or, d'autant plus précieuſes, que l'exploitation n'en eſt ni chere, ni difficile, ni dangereuſe. (*)

Le minérai eſt répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier : ce mélange eſt porté dans un grand réſervoir, où il eſt broyé juſqu'à ce que les parties les plus légeres ſoient ſorties du réſervoir par un conduit qui ſert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers prennent les matieres peſantes, c'eſt-à-dire, le ſable & le métal

(*) Dans la plupart des mines, le minérai ſe trouve enveloppé de tant d'autres matieres métalliques, qu'il faut employer le mercure pour faire la ſéparation. Il en eſt où l'or eſt incruſté dans des pierres ſi dures, que l'enclume & la calcination ne peuvent les briſer qu'avec des dépenſes extraordinaires ; on eſt réduit à la néceſſité de les abandonner. Dans quelques-unes l'or eſt ſi bien mêlé avec le tombac, qu'il eſt impoſſible de les ſéparer.

qui ſont reſtés au fond, & les mettent dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à ſéparer les matieres les plus légeres des plus peſantes. Enfin il ne reſte au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec leſquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre, quelquefois en grains de différentes groſſeurs. La même opération ſe répete dans un ſecond & troiſieme réſervoir, placés au-deſſous du premier pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier baſſin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers eſt employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils ſont le partage d'environ huit mille noirs. Ces eſclaves qui ne ſont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, ſont réſervés pour les mines qui ſont à la ſuperficie de la terre. Par-tout ils peuvent être employés ſans riſque de leur vie: on les préfere à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & ſur-tout moins de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'uſage univerſel au Popayan & au Choco, eſt qu'ils rendent chaque jour à leur maître une certaine portion d'or; ce qu'ils en peuvent ramaſſer de plus leur appartient, ainſi que ce qu'ils trouvent les jours conſacrés à la religion & au repos, où ils ſont les maîtres de leur loiſir, mais ſous la condition de pourvoir pendant cette fête à leur nourriture. Cette convention met les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur liberté. Alors ils mêlent leur ſang avec celui des Eſpagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.

CHAPITRE XIII.

Notions ſur Santa-Fé.

LE fruit de ſon induſtrie eſt porté à Santa-Fé de Bogota, bâti en 1536 par Gonſalve Ximenès de Queſeda, dans un lieu où il étoit monté de la mer du Nord par la riviere de la Magdeleine, au même tems préciſément que Sébaſtien de Benalcazar y deſcendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérans, de grands démêlés qui ſe terminerent à l'avantage de Queſeda. La cité qu'il avoit élevée devint la capitale du nouveau royaume de Grenade, où ſe formerent ſucceſſivement les villes de Marequita, de Pampelune, de Tocayma, & quelques autres moins conſidérables.

Cette colonie dut ſon premier éclat à l'émeraude, pierre précieuſe, tranſparente, de couleur verte, & qui n'a pas plus de dureté que le criſtal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fourniſſent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-tems que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'eſt pour cela qu'on les a nommées orientales. Cette opinion a été abandonnée, depuis qu'on s'eſt vu dans l'impuiſſance de nommer les lieux où elles ſe formoient. Il paſſe aujourd'hui pour conſtant que l'Aſie ne nous a jamais vendu de ces pierreries, que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouveau-monde.

C'eſt donc à l'Amérique ſeule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briſerent ſous des enclumes, dans la perſuaſion où l'on étoit qu'elles ne devoient pas ſe caſſer ſi elles étoient fines. Cette perte devenoit plus ſenſible par l'impoſſibilité de découvrir la mine d'où les incas avoient tiré tant de tréſors. Les montagnes de la Nouvelle-

Grenade remplirent enfin le vuide ; elles fournirent une grande quantité d'émeraudes qui furent portées en Europe, d'où elles ſe répandirent dans le monde entier.

Les hiſtoriens Eſpagnols parlent avec enthouſiaſme des émeraudes & des métaux que fourniſſoit dans les premiers tems cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des ſommes qui étonnent les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été pouſſée plus loin. Si la réalité avoit ſeulement approché des fables qu'on a débitées, les colons ſe ſeroient multipliés en proportion des richeſſes, comme il eſt arrivé dans tous les établiſſemens dont l'opulence n'eſt pas conteſtée. Cette population n'exiſte pas, & l'on ne peut citer aucune époque où il ſe ſoit fait des émigrations ſenſibles.

Quoi qu'il en ſoit, ces contrées qu'on ſuppoſe avoir été autrefois ſi renommées, ſont tombées dans l'obſcurité la plus profonde : ſi Santa-Fé lui-même s'eſt un peu ſauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage de ſes productions, qui ſe réduiſent à un peu de tabac de médiocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres, à un peu de bled qui ſert à l'approviſionnement de Carthagene, à un petit nombre d'émeraudes, & quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore, eſt une ſuite du bonheur qu'il a d'être le ſiege du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richeſſes du Popayan & du Choco.

Elles ſont portées à dos de mulet l'eſpace de cinquante lieues, & embarquées à Honda ſur la riviere de la Magdeleine, dans des bâtimens légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier ſiecle, & qui conduit juſqu'à Carthagene. Dans les ſaiſons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à ſuivre le fleuve juſqu'à trois journées de cette ville célebre, où l'on ſe rend par terre.

CHAPITRE XIV.

Notions ſur Carthagene.

LE lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagene, fut découvert en 1502 par Baſtidas, qui s'y ſeroit établi s'il n'avoit été repouſſé par les ſauvages. Pluſieurs aventuriers de ſa nation, qui ſuivirent ſes traces, éprouverent la même réſiſtance. Héredia parut enfin en 1527, avec des forces ſuffiſantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville.

La proſpérité de cet établiſſement y attira en 1544 des corſaires François qui le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célebre Drake. Pointis le prit, & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon ſe vit réduit en 1741 à en lever le ſiege, quoiqu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaiſſeaux de ligne, ſix brûlots, deux galiotes à bombes, & aſſez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions, Carthagene ſubſiſte avec éclat dans une preſqu'iſle de ſable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas trente-cinq toiſes. Ses fortifications ſont régulieres. La nature a placé à peu de diſtance une colline de hauteur médiocre, ſur laquelle on a conſtruit la citadelle de Saint-Lazare. En tems de paix, ces ouvrages ſont gardés par une garniſon de ſix à ſept cents hommes. La ville eſt une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux diſpoſées du nouveau-monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Eſpagnols forment la ſixieme partie de cette population; les negres, les Indiens, les races formées de mélanges variés à l'infini, compoſent le reſte.

Cette bigarrure eſt plus commune à Carthagene, que dans les autres colonies Eſpagnoles. On y voit arriver continuellement une foule d'aventuriers ſans emploi, ſans biens, ſans recommandation.

Dans un pays où n'étant connus de perſonne, aucun citoyen n'oſe prendre confiance en leurs ſervices, leur deſtinée eſt de vivre miſérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place où à la porte d'une égliſe. Si le chagrin d'un ſi triſte état leur cauſe quelque maladie grave, ils ſont communément ſecourus par des négreſſes libres, dont ils reconnoiſſent les ſoins & les bienfaits en les épouſant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une ſituation aſſez déſeſpérée pour intéreſſer la pitié des femmes, ſont réduits à ſe retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail; ce que la pareſſe orgueilleuſe des habitans regarde comme la derniere des ignominies. L'indolence eſt en effet pouſſée ſi loin, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement, & pour peu de tems.

Le climat a paru à deux célebres Eſpagnols un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs ſont exceſſives & continuelles à Carthagene. Les torrens d'eau qui tombent ſans interruption depuis le mois de Mai juſqu'en Novembre, ont cette ſingularité qu'ils ne rafraîchiſſent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré dans la ſaiſon ſeche par les vents du nord-eſt. La nuit n'eſt pas moins étouffée que le jour. Une tranſpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils ſe portent bien, leurs mouvemens ſe reſſentent de la molleſſe du climat, qui relâche ſenſiblement leurs fibres. On s'en apperçoit juſques dans leurs paroles, toujours prononcées lentement & à voix baſſe. Ceux qui arrivent d'Europe conſervent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent enſuite l'un & l'autre, dans les ſueurs qui ne ſont jamais interrompues.

Cet état eſt l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature eſt peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques perſonnes parce qu'elles ſe ſont refroidies, à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il ſe déclare par un vomiſſement accompagné d'un ſi violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de ſe déchirer. Souvent il expire au milieu de ces tranſports, qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger,

danger, dans les premiers tems, ne courent aucun riſque. Des témoins éclairés aſſurent même que lorſqu'on revient à Carthagene après une longue abſence, l'on n'a rien à craindre.

Cette ville & ſon territoire préſentent le ſpectacle d'une lepre hideuſe, qui attaque indifféremment les nationaux & les étrangers. Les phyſiciens qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, n'ont pas fait attention que la maladie n'eſt pas connue dans les autres contrées de l'Amérique, où cette nourriture n'eſt pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital à la campagne. Tous ceux qu'on en croit attaqués y ſont renfermés, ſans diſtinction de ſexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établiſſement ſi ſage, eſt perdu par l'avarice des adminiſtrateurs qui, ſans être arrêtés par les dangers de la communication, permettent aux pauvres de ſortir & d'aller mendier. Auſſi le nombre des malades eſt-il ſi grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immenſe. Chacun y jouit d'un petit terrain qu'on lui marque à ſon entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à ſa fortune, où il vit ſans trouble juſqu'à la fin de ſes jours, qui ſont ſouvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite ſi vivement au plaiſir, dont l'attrait eſt le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en ſont attaqués. C'eſt une démangeaiſon ajoutée à une démangeaiſon. Elles ſemblent s'irriter par la ſatisfaction des beſoins qu'elles donnent : elles croiſſent par leurs remedes, & ſe reproduiſent l'une par l'autre. Le déſagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le ſang, ſe perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres déſordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Eſpagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve qui vraiſemblablement auroit du ſuccès. Il eſt des peuples en Afrique ſitués à-peu-près à la même latitude, qui ſont dans l'uſage de ſe frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre ſemblable au palmier. Cette huile eſt d'une odeur déſagréable, mais elle a la propriété ſalutaire de boucher les pores de la peau, & d'arrêter les ſueurs que la chaleur du climat rendroit exceſſives, ſur-tout dans les trois mois de l'année

où un calme affreux s'appeſantit ſur ces contrées. Qu'on eſſaie une méthode à-peu-près ſemblable, à Carthagene; peut-être y verra-t-on diminuer, ceſſer même totalement la lepre? On ſait que ceux qui en ſont attaqués ne tranſpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuſe. S'écarteroit-on des principes d'une ſaine phyſique, en l'attribuant à une tranſpiration trop abondante, qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions? Une huile, une graiſſe propres à diminuer cette tranſpiration extrême, à en empêcher en même tems la ſuppreſſion totale, ne ſont-ce pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons.

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Eſpagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagene à cauſe de ſon port, l'un des meilleurs que l'on connoiſſe. Il a deux lieux d'étendue, un fond excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que ſur la riviere la plus tranquille. Le ſeul canal de Bocachique y conduiſoit autrefois. Il étoit ſi étroit qu'il n'y pouvoit paſſer à la fois qu'un vaiſſeau canonné de près par les batteries croiſées des forts établis ſur ſes deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce paſſage, il fut fermé par les Eſpagnols. On rouvrit un ancien canal, diſpoſé de façon qu'il ne ſera pas facile aux eſcadres ennemies de le forcer. C'eſt par-là que tous les bâtimens entrent aujourd'hui dans le port.

Du tems que le commerce du Pérou ſe faiſoit par la voie des galions, ces vaiſſeaux ſe rendoient à Carthagene avant d'aller à Porto-Belo, & y repaſſoient à leur retour. Au premier voyage, ils dépoſoient les marchandiſes néceſſaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au ſecond. Cet arrangement bleſſa les négocians de Lima, qui prétendirent que lorſqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leur pays approviſionné des mêmes choſes qu'ils avoient été chercher fort loin. Ils demanderent, & ils obtinrent, que Carthagene ne fût pourvue qu'après Porto-Belo.

Les provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito, étoient ré-

duites par cette contrainte, ou à tirer à grands frais & avec de grands riſques leurs beſoins de la foire même, ou à ſe contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette diſpoſition qui dura pluſieurs années, les aigrit exceſſivement. On imagina en 1730 un tempérament qui parut propre à concilier les eſprits. Il fut arrêté que les choſes ſeroient rétablies ſur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions, le commerce des marchandiſes d'Europe ceſſeroit entre les deux vice-royautés. L'Eſpagne n'étoit pas encore aſſez avancée dans la connoiſſance de l'économie politique, pour ſentir à quel point un pareil réglement bleſſoit la raiſon & ſes intérêts.

La ſuppreſſion des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaiſſeaux qui ſe rendent ſucceſſivement à Carthagene pour l'approviſionnement de la Nouvelle-Grenade, n'en rapportent pas annuellement au-delà de cinq millions. Ceux qui ſont inſtruits qu'il s'en fabrique plus du double dans la monnoie de Santa-Fé, la ſeule qui exiſte dans le pays depuis la ſuppreſſion de celle de Popayan, & qui ne peuvent ignorer d'ailleurs qu'il s'en faut beaucoup que tout l'or qui ſort des mines n'y ſoit fabriqué, ſeront étonnés de la modicité de ces retours. Leur ſurpriſe ceſſera, s'ils font attention à la quantité d'or qui ſort en fraude. La contrebande ſe fait en cent endroits de la côte. Les richeſſes du Choco s'écoulent principalement par la riviere d'Atrato qui ſe jette dans le golfe de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdeleine qu'il eſt impoſſible de garder. L'Eſpagne ne réuſſira jamais à rompre le cours de ces liaiſons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ſes anciennes maximes. Un ſyſtême plus raiſonnable ne retiendroit pas ſeulement dans ſes mains les tréſors qui lui échappent; il donneroit encore une nouvelle valeur aux ſeules terres de la vice-royauté qui ſoient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

CHAPITRE XV.

Notions sur les contrées situées entre la riviere de la Magdeleine & l'Orénoque.

ENTRE la riviere de la Magdeleine & le fleuve Orénoque, est une longue suite de côtes qui occupent un espace immense. Elles furent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de la Cosa, & Américic Vespuce, qui aborderent avec quatre vaisseaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouverent avec Venise. Les établissemens que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans le continent, ne se formerent pas avec autant de facilité que ceux des isles. Les sauvages, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, opposerent de la résistance, quelquefois même une résistance assez opiniâtre. Enfin ces petites nations isolées, qui par caractere ou par leur état de guerre avoient rarement une demeure fixe, prirent le parti de s'enfoncer dans les terres ou de se soumettre.

On bâtit alors un assez grand nombre de petites villes, dont les plus connues ont été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaibo, & Sainte-Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut assez considérable dans les premiers tems : mais ce succès ne fut que passager ; soit qu'elles ne fussent pas abondantes ; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les établissemens qui manquoient de mines, les Espagnols, altérés d'or & de sang, alloient dans l'intérieur du pays massacrer les Indiens, ou leur arracher ce qu'ils avoient ramassé de ce sable précieux dans les rivieres, pour en former divers ornemens. Enfin la derniere ressource de ces furieux étoit de faire des esclaves, pour les transporter aux isles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las-Caſas. En 1519, il propoſa pour cette côte une colonie où perſonne ne pourroit s'établir que de ſon aveu. Ses colons devoient être vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue ſi odieuſe. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur & à peu de choſe près de la figure de celle de Calatrava. Il aſſuroit qu'avec ces eſpeces de chevaliers, & avec des miſſionnaires formés de ſa main, il réuſſiroit ſans guerre, ſans violence, ſans eſclavage, à apprivoiſer les ſauvages, à les civiliſer, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition ſe bornoit à obtenir, pour ſes dépenſes, le douzieme de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont il méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité, pour n'être pas rejeté. Les ambitieux qui gouvernent les états & les peuples, les conſomment comme une denrée, & traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Charles-Quint engagea la province de Venezuela, ſituée au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velſers. Ces riches négocians d'Ausbourg y envoyerent en 1528 quatre cent quatre-vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité ſurpaſſerent tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors dans le nouveau-monde. L'hiſtoire les accuſe d'avoir maſſacré ou fait périr un million d'Indiens. Leur tyrannie finit par une cataſtrophe horrible, & on ne penſa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur, que la contrée qu'ils avoient dévaſtée rentrât ſous la domination Eſpagnole.

Malheureuſement les ſcenes d'horreur qu'avoient données les Allemands, furent renouvellées par Carjaval, qui fut chargé du gouvernement de ce pays infortuné. Le monſtre, il eſt vrai, porta ſa tête ſur un échafaut; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit ſi entiere, qu'on tranſporta d'Afrique en 1550, un grand nombre de negres, ſur leſquels on fondoit l'eſpoir d'une proſpérité ſans bornes.

L'habitude de la tyrannie fit traiter ces eſclaves avec tant de dureté, qu'ils ſe révolterent. On s'autoriſa de leur rebellion pour maſſacrer tous les mâles ; & la colonie redevint encore un déſert mêlé des cendres des negres, des Eſpagnols, des Indiens & des Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli, où ſont auſſi reſtées les provinces voiſines de l'Orénoque & de la Magdeleine, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur ſol duſſent ſolliciter la métropole à en tirer pluſieurs productions, la plupart fort riches. Il n'y a que le centre de cette côte prodigieuſe qui s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier eſt un arbre de grandeur moyenne, qui vient de ſa graine, qu'on ſeme de diſtance en diſtance. Lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en trois, quatre, cinq ou ſix troncs, ſuivant la vigueur de ſa racine. A meſure qu'il croît, ſes branches, toujours éloignées les unes des autres, ſe penchent vers la terre. Ses feuilles longues, liſſes, agréables à l'odorat, terminées en pointe, reſſembleroient aſſez, ſi elles étoient luiſantes, à celles de l'oranger. De la tige, ainſi que des branches, naît une fleur jonquille, dont le piſtil renferme la gouſſe qui contient le fruit. Cette gouſſe qui a la figure d'un melon pointu & diviſé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de ſix à ſept pouces, ſur quatre ou cinq de large, & renferme vingt à trente petites amandes. Elle eſt verte pendant qu'elle croît ; lorſqu'elle devient jaune, c'eſt une marque que ſon fruit commence à prendre de la conſiſtance. Dès qu'elle a une couleur de muſc foncé, il faut la cueillir, & la faire ſécher ſans délai. Chaque grain de cacao ſe trouve renfermé dans les diviſions des membranes de la gouſſe. On fait deux récoltes par an : elles ſont égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaotier qui commence à récompenſer les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrain humide. Si l'eau lui manque, il ceſſe de produire, ſe deſſeche & périt. Un ombrage qui le garantiſſe continuellement des ardeurs du ſoleil, ne lui eſt pas moins néceſſaire. On doit l'entourer d'arbres plus robuſtes, à l'abri deſquels il puiſſe proſpérer. Les ſoins qu'il exige d'ailleurs ne ſont ni péni-

bles, ni diſpendieux. Il ſuffit d'arracher les herbes qui le priveroient de ſa nourriture.

Quoique le cacaotier ſoit cultivé avec ſuccès dans pluſieurs contrées de l'Amérique, qu'il croiſſe même naturellement dans quelques-unes ; il ne réuſſit nulle part auſſi-bien que ſur la côte que nous décrivons. Toutes ſes parties en recueillent un peu ; mais il n'eſt devenu un objet important que ſur le territoire de Caraque. On eſtime que la récolte de ce fruit précieux paſſe cent mille fanegues de cent dix livres chacune. Le pays, ou Santa-Fé en conſomment vingt-mille ; le Mexique un peu plus ; les Canaries une petite cargaiſon ; & l'Europe cinquante à ſoixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille negres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu ſucceſſivement la liberté, ont fondé la petite ville de Nirua où ils ne ſouffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque, auquel la Guayra, qui en eſt à deux lieues, ſert de port, fut long-tems ouvert à tous les ſujets de la monarchie Eſpagnole, & il l'eſt encore aux Américains. Ceux d'Europe ſont moins bien traités. Il s'eſt formé en 1728 à Saint-Sébaſtien une compagnie, qui a obtenu le droit excluſif d'entretenir des liaiſons avec cette partie du nouveau-monde. Les quatre ou cinq vaiſſeaux qu'elle expédie tous les ans partent du lieu de ſon origine ; mais leur retour ſe fait à Cadix. La fanegue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de 35 livres, payées en marchandiſes, eſt livrée en Eſpagne au prix fixe de 199 livres. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo, & de cuirs qui viennent de cette poſſeſſion du nouveau-monde.

Quand on conſidere que c'eſt-là tout le produit d'une côte qui a neuf cents lieues de long, ſur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrain le plus ſouvent ſuſceptible de culture ; il eſt bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. Que l'Eſpagne prenne des meſures efficaces pour mettre le travail en honneur ; & les brigands qui vivent miſérablement de la contrebande à Sainte-Marthe, ſur la riviere de la Hache,

dans d'autres endroits encore, deviendront cultivateurs. Qu'à cet eſprit de deſtruction qui a fait juſqu'ici la baſe de ſa politique, elle ſubſtitue des principes de modération & d'humanité ; & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les ſauvages qui environnent les derrieres de ſes établiſſemens, ou qui en interceptent la communication, s'empreſſer de former des liaiſons qui deviendront néceſſairement & réciproquement utiles. Alors les provinces ſituées entre la Magdeleine & l'Orénoque, s'éleveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elles ſurpaſſeront en productions riches & variées, tant de colonies dont on vante depuis ſi long-tems la fertilité. Ces grands objets ſont ſi ſenſibles, qu'il ſeroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

Fin du ſeptieme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par l'Eſpagne. Principes ſur leſquels cette nation conduit ſes colonies.

CHAPITRE XVI.

Par quels moyens les Eſpagnols ſe ſont rendus maîtres du Chili.

LE pays connu ſous le nom de Chili, eſt borné à l'orient par d'immenſes déſerts qui aboutiſſent au Paraguay. Du côté de l'occident, il s'étend ſur la mer du Sud, des frontieres du Pérou au détroit de Magellan. Les incas ſoumirent à leurs ſages loix une partie de cette vaſte contrée, & ils ſe propoſoient d'aſſujettir le reſte ; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Eſpagnols, auſſi-tôt qu'ils eurent

fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cuſco au commencement de 1535, traverſa les cordilieres, & quoiqu'une grande partie des ſoldats qui le ſuivoient euſſent péri dans ce trajet, il fut reçu avec une ſoumiſſion entiere par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverſer. La terreur de ſes armes lui auroit fait obtenir vraiſemblablement de plus grands avantages, ſi des intérêts particuliers ne l'euſſent ramené au centre de l'empire où il trouva une mort tragique.

Les Eſpagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia qui les conduiſoit, y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie, on prit les armes. La guerre dura dix ans ſans interruption. A la vérité, quelques cantons découragés par les pertes continuelles qu'ils faiſoient, avoient pris le parti de ſe ſoumettre; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un déſavantage preſque continuel.

Un capitaine Indien, à qui ſon âge & ſes infirmités ne permettoient pas de ſortir de ſa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les ſiens conſtamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit miſe en déroute, elle devoit, au lieu de ſe replier ſur la ſeconde, aller ſe rallier ſous la protection de la derniere. Cet ordre, qui fut fidélement ſuivi, déconcerta les Eſpagnols. Ils enfoncerent ſucceſſivement tous les corps, ſans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant également beſoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé, où il prévoyoit qu'il ſeroit aiſé de ſe défendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que ceux de l'avant-garde ſuivoient ſes pas avec précaution, il fut enveloppé & maſſacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient ſa troupe. On lui verſa, dit-on, de l'or fondu dans la

bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es ſi altéré*, lui crioient des ſauvages.

Ils profiterent de leur victoire pour porter la déſolation & le feu dans les établiſſemens Européens. Pluſieurs furent détruits, & tous auroient eu la même deſtinée, ſi des forces conſidérables arrivées à propos du Pérou, n'euſſent mis les vaincus en état de défendre leurs poſtes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la ſuite, mais on ne fit jamais un pas ſans combattre. De toutes les contrées du nouveau-monde où les Eſpagnols ont voulu établir leur domination, c'eſt celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande réſiſtance.

Leurs plus irréconciliables ennemis, ſont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au ſud de la riviere de Biobio ou qui s'étendent vers les cordilieres. Leurs mœurs, qui reſſemblent beaucoup plus à celles des ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voiſins, les rendent redoutables. Ils ne portent à la guerre que leurs corps, & ne traînent après eux ni tentes, ni bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture, leur fourniſſent les lances & les javelots dont ils ſont armés. Aſſurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent ſans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout ſéjour leur eſt égal. Leurs troupes, ſans embarras de vivres ni de munitions, ſe meuvent avec une agilité ſurprenante. Ils expoſent leur vie en hommes qui n'y ſont pas attachés; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magaſins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voiſins à ſe joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fleche; parce que cet appel vole d'une habitation à l'autre avec autant de célérité que de ſecret. Le plus ſouvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les eſprits s'échauffent; on choiſit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour commencer les hoſtilités, on tombe ſur le premier village où il y a des

Eſpagnols, & de là le carnage eſt porté dans d'autres. Tout y eſt maſſacré, excepté les femmes blanches, qu'on ne manque jamais d'emmener. C'eſt-là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pu raſſembler ſes forces, ils ſe réuniſſent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la diſcipline, ne craint pas d'attaquer les poſtes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réuſſiſſent ſouvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des ſecours qui les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en font d'aſſez marquées pour ſe rebuter, ils ſe retirent à quelques lieues, & cinq ou ſix jours après ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne ſe croient battus que lorſqu'ils ſont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils ſe jugent vainqueurs. La tête d'un Eſpagnol qu'ils portent en triomphe, les conſole de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays eſt ſi vaſte, que lorſqu'ils ſe voient trop preſſés, ils abandonnent leurs poſſeſſions, & s'enfoncent dans des forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'eſt ce mélange de fuite & de réſiſtance, d'audace & de crainte, qui les rend indomptables.

La guerre eſt pour eux une eſpece d'amuſement. Comme ils la font ſans frais & ſans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Eſpagnole doit ſe plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorſqu'elles ſont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus diſtingués des deux partis, reglent dans les plaiſirs de la table, les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques préſens aux Eſpagnols, qui après cent tentatives inutiles, ont été forcés de renoncer à l'eſpoir d'étendre leur territoire, & réduits à couvrir leurs frontieres par des forts placés de diſtance en diſtance. Ces précautions ont pour objet, d'empêcher les Indiens ſoumis de ſe réunir aux ſauvages indépendans, & ceux-ci de faire des incurſions dans les colonies.

CHAPITRE XVII.

Etat actuel des Eſpagnols au Chili.

ELLES ſont répandues ſur les bords de la mer du Sud. Un déſert de quatre-vingts lieues les ſépare du Pérou, & l'iſle de Chiloé les borne du côté du détroit de Magellan. Sur cette grande étendue de côtes, on ne trouve de peuplades que Valdivia, la Conception, Valparayſo, Coquimbo, ou la Serena, qui ſont en même tems des ports. Dans l'intérieur des terres ſoumiſes, eſt Sant-Iago, capitale de la colonie. Loin de ces bourgades, il n'y a ni cultures, ni habitations. Les bâtimens ſont bas par-tout, de brique crûe, & le plus ſouvent couverts de paille. Cette maniere de ſe loger convient également & à la nature du pays où les tremblemens de terre ſont fréquens, & à l'indolence des habitans.

Ils ſont robuſtes, bien faits, mais en petit nombre. Dans ce grand établiſſement, il n'y a pas vingt mille blancs, & pas plus de ſoixante mille negres ou Indiens en état de porter les armes. Le militaire de cette colonie étoit autrefois de deux mille hommes; leur entretien fut trouvé trop cher, on les réduiſit à cinq cents au commencement du ſiecle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y paient point de capitation, & qu'ils y ſont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquiſes. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuſes, lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre; & la crainte de les voir ſe réunir aux nations voiſines & indépendantes, a toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili eſt un déſert, ce n'eſt pas la faute du climat, un des plus ſains que l'on connoiſſe. Le voiſinage des Cordilieres lui donne une délicieuſe température, que ſa poſition ne permettroit

pas d'eſpérer. Il n'y a point de province dans la métropole, dont le ſéjour puiſſe être plus agréable.

(*) On a trop exalté la richeſſe de ſes mines d'or. Leurs produits réunis ne paſſent pas annuellement cinq millions. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749 ils ſont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Sant-Iago. L'excellent cuivre qui ſort des mines de Coquimbo ſe répand dans tout le Pérou.

Une richeſſe plus réelle, quoique moins agréable à ſes poſſeſſeurs, c'eſt la fertilité du ſol. Elle eſt prodigieuſe. Tous les fruits de l'Europe ſe ſont perfectionnés ſous cet heureux climat. Le vin en ſeroit exquis, ſi la nature étoit ſecondée par l'art. La récolte des grains paſſe pour mauvaiſe, lorſqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un.

(*) On a trop exalté ſes mines d'or; celles de Petorca, d'Yapel, de Lumpangui, de Lavin, de Ligua, de Titil, qu'on exploite depuis long-tems ſont des mines ordinaires. Il s'en découvre de tems en tems de nouvelles, mais toutes ſi ſuperficielles, que la veine ſe trouve auſſi-tôt épuiſée qu'entamée. Les *lavaderos* ou torrens qui entraînent des métaux, ſont auſſi communs & ne ſont pas plus utiles. Ces produits réunis forment la valeur d'un million de piaſtres. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749 ils ſont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Sant-Iago. L'excellent cuivre qui ſe retire des mines de Coquimbo, ſe répand dans tout le Pérou.

Une richeſſe plus réelle, quoique moins chere à ſes poſſeſſeurs, c'eſt la fertilité du ſol. Elle eſt prodigieuſe. Tous les fruits de l'Europe ſe ſont perfectionnés ſous cet heureux climat. Le vin en ſeroit exquis, ſi on ne lui communiquoit un goût amer, en le dépoſant dans des vaſes de terre enduits d'une ſorte de réſine, & en le tranſportant dans des peaux de boucs. La récolte des grains paſſe pour mauvaiſe, lorſqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un: le bœuf le plus gros, le mieux engraiſſé ſe vend à peine quatre piaſtres. Les chevaux y ont le feu, la fierté des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine; & le climat ou le ſol leur donne plus de vîteſſe & de force.

CHAPITRE XVIII.

Liaiſon du Chili avec les Indiens, avec le Pérou & avec le Paraguay.

MALGRÉ ces avantages, le Chili n'a point de liaiſon directe avec la métropole. Toutes ſes opérations de commerce ſe font avec le Pérou, le Paraguay, & les ſauvages de ſa propre frontiere.

On vend à ces barbares des marchandiſes communes & de peu de valeur. Ils donnent en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfans qu'ils ſacrifient aux plus vils objets.

Quelque paſſion qu'ils aient pour ces bagatelles quand ils les voient, ils n'y penſent point lorſqu'elles ne ſont pas expoſées à leurs regards avides : auſſi ne ſortent-ils pas de leur déſert pour ſe les procurer ; on eſt réduit à les leur apporter. L'Eſpagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adreſſe d'abord aux chefs de famille, ſeuls dépoſitaires de l'autorité publique. Lorſqu'il a obtenu la permiſſion de vendre, il parcourt les habitations, & donne indifféremment ſes marchandiſes à tous ceux qui en demandent. Quand il ne lui reſte plus rien, il annonce ſon départ, & tous les acheteurs s'empreſſent de lui livrer, dans le premier village où il s'eſt montré, les effets dont on eſt convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une eſcorte, qui l'aide à conduire juſqu'à la frontiere les troupeaux & les eſclaves qu'il a reçus en paiement.

Juſqu'en 1724 on vendoit à ces ſauvages du vin & des liqueurs fortes, dont ils ont la paſſion comme preſque tous les peuples. Dans leur ivreſſe ils prenoient les armes ; ils maſſacroient tous les Eſpagnols qu'ils rencontroient, ils fondoient inopinément ſur les forts ; ils portoient la déſolation dans les campagnes de leur voiſinage. Ces expériences cent fois répétées ont fait ſévérement proſcrire un genre de commerce ſi dangereux. On recueille tous

les jours le fruit de cette politique. Les mouvemens de ces peuples ſont moins fréquens & moins dangereux. C'eſt à la faveur de cette tranquillité que s'accroiſſent ſenſiblement les liaiſons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'eſt guere poſſible qu'elles deviennent jamais auſſi conſidérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou chaque année une grande abondance de cuirs, de fruits ſecs, de cuivre, de viande ſalée, de chevaux, de chanvre, de ſain-doux, de froment & d'or. Il en tire par voie d'échange, du tabac, du ſucre, du cacao, de la fayance, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe, arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'eſt maintenant à Valparayſo qu'abordent les vaiſſeaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque tems ſi longs, qu'il falloit compter ſur une année entiere pour l'aller & le retour. Jamais on n'avoit oſé perdre les terres de vue, & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un pilote Européen qui avoit obſervé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut ſorcier. L'Inquiſition, qui eſt ridicule par ſon ignorance quand elle n'eſt pas odieuſe par ſes fureurs, le fit arrêter. Son journal fut ſa juſtification. On reconnut que pour avoir le même ſuccès, il ne falloit que s'éloigner des côtes. Bientôt ſa méthode fut adoptée univerſellement.

Celle que ſuit le Chili dans ſon commerce avec le Paraguay eſt bien différente. La communication des deux colonies ne ſe fait point par mer. Il faudroit, ou paſſer le detroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn; deux routes que les Eſpagnols ne prennent jamais ſans la plus grande néceſſité. On a trouvé plus court, plus ſûr, & même moins diſpendieux de ſe ſervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents lieues de Sant-Iago à Buenos-Ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordilieres. (*)

Le

(*) Ceux qui ont entendu parler de la quantité de mulets, de l'abondance du fourrage dont ce grand eſpace eſt couvert, ne jugeront pas cette prédilection auſſi déraiſonnable qu'elle le paroît au premier coup-d'œil.

Le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine appellées *ponchos*, qui ſervent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux-de vie, des huiles, ſur-tout de l'or. Il reçoit en paiement de la cire, un ſuif propre à faire du ſavon, l'herbe du Paraguay, des marchandiſes d'Europe, & autant de negres que Buenos-Ayres peut lui en fournir. Ceux qui viennent par Panama, détruits en partie par une longue navigation & par des climats diverſifiés, ſont plus chers & moins robuſtes.

Le Chili forme un état tout-à-fait diſtinct du Pérou. Son chef, abſolu dans les affaires politiques, civiles & militaires, eſt indépendant du vice-roi, dont l'autorité ſe réduit à nommer par proviſion à ce gouvernement lorſque la mort ſurprend celui qui en eſt pourvu, avant que la métropole lui ait déſigné un ſucceſſeur. Si dans quelques occaſions il s'eſt mêlé de l'adminiſtration du Chili, il y a été autoriſé par une confiance particuliere de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de ſa place, ou par l'ambition que les hommes puiſſans ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay y jouit de la même indépendance.

CHAPITRE XIX.

Établiſſement des Eſpagnols dans le Paraguay.

Le Paraguay eſt borné au nord par la riviere des Amazones, au midi par la terre Magellanique, au levant par le Bréſil, au couchant par le Chili & le Pérou, il tire ſon nom d'un grand fleuve qui ſort du lac de Xarayès, qui coule à-peu-près du nord au ſud, & qui après avoir fait de longs détours dans un cours immenſe, va ſe perdre dans la mer par les trente-cinq degrés de latitude méridionale.

Cette région, qui a environ cinq cents lieues de long ſur trois cents de large, préſente de grandes variétés. On y trouve de vaſtes forêts, de longues chaînes de montagnes, des terres baſſes

ſubmergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux corrompent l'air habituellement. Les peuples errans dans ces déſerts ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au deſſus de la médiocre, le viſage plat. Les hommes, les enfans vont nuds ordinairement, ſur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne ſont couvertes qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuſes. Tous les témoignages ſe réuniſſent pour aſſurer qu'elles ſont ſtupides, inconſtantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, ſans aucune prévoyance, d'une indolence exceſſive. Les événemens atteſtent leur lâcheté. Si quelques-uns ont montré dans certaines occaſions une eſpece de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage ou à la paſſion de la vengeance.

La chaſſe, la pêche, les fruits ſauvages, le miel, qui eſt commun dans les forêts, les racines qui croiſſent ſans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le mays & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent ſouvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vaſes de terre, & qu'on trouve par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations ſont extrêmement faciles. Quoique chaque individu ſe croie libre, & qu'ils vivent tous dans une indépendance abſolue les uns des autres, la néceſſité de ſe défendre leur a appris à former entr'eux une eſpece de ſociété. Quelques familles ſe réuniſſent, ſous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces aſſociations plus ou moins nombreuſes, ſelon la réputation & la capacité du chef, ſe diſſipent avec la même facilité qu'elles ſe ſont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appellé depuis Rio de la Plata, fut faite en 1516 par Diaz de Solis, grand pilote de Caſtille. Il fut mis à mort, avec la plupart des ſiens, par les ſauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais du Bréſil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice

d'un autre côté. Le haſard y ramena les Eſpagnols en 1526.

Sebaſtien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ſes affaires domeſtiques pour ſonger à former des établiſſemens dans le nouveau-monde, porta ſes talens en Eſpagne, où ſa réputation le fit choiſir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce navire fameux pour avoir été le premier qui ait fait le tour du monde, le ſeul de l'eſcadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux ſoins de Cabot. En ſuivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pouſſer plus loin, ſoit comme il eſt plus vraiſemblable, que ſes équipages commençaſſent à ſe mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve, & bâtit une fortereſſe à l'entrée de la riviere de Riotercero, qui ſort des montagnes de Tucuman. Tous les événemens qui ſuivirent cet établiſſement, furent marqués par des prodiges dans les hiſtoires Eſpagnoles. Pour en faire voir l'impoſture, il ſuffira d'en conſerver le ton & le ſtyle.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard, bâti ſur les heureux bords du Paraguay, pour mettre aux mains des Eſpagnols toutes les richeſſes d'un monde créé par le ciel, pour le peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le gouverneur avoit eu ſeulement autant de ſoldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repouſſer, il ſe fût repoſé de la conquête du Paraguay ſur le ſang Eſpagnol, fécond en victoires. Mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir aſſurer ſa ſituation par une alliance avec les Timbuez, nation voiſine de ſon gouvernement. Mangora, leur cacique, fut charmé du caractere de Nuno, accepta des propoſitions qui devoient l'honorer & le diſtinguer de cette foule de ſauvages, deſtinés un jour à n'être que les eſclaves de la nation maîtreſſe du nouveau-monde. L'Eſpagnol reçut avec bonté les viſites

de ſon allié. Mais admirez la puiſſance de l'amour, qui, non content de triompher des dieux & des héros, ſe plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fleches plus ſures & plus mortelles, que les dards empoiſonnés de l'Indien.

Un de ſes traits partit des yeux d'une Eſpagnole. C'étoit Luce Miranda, épouſe de l'invincible capitaine Sébaſtien Hurtado. Dès ce moment, le cacique bleſſé devint furieux, & ſentit qu'en vain l'Amérique eſpéroit réſiſter à un peuple, dont chaque ſoldat détruiſoit des armées, & dont chaque femme pouvoit mettre à ſes pieds tous leurs chefs. Il oſa avouer ſa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour ſurprendre par la ruſe une proie qu'il ne ſe flattoit pas d'enlever par force, il tendit un piege à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir avec Miranda les hommages de toute ſa nation, en lui faiſant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes, acheveroit d'attacher ſans retour à l'alliance des Eſpagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la ſupériorité d'un peuple ſi renommé, quand ils verroient à quelle ſource d'héroïſme les Européens puiſoient ce courage qui les rendoit ſi facilement les maîtres de la terre : car le bruit des conquêtes de l'Eſpagne avoit volé d'un tropique à l'autre ſur les ailes de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado, que ſa chaſte compagne avoit inſtruit de la funeſte paſſion du cacique, crut par pitié devoir tromper un amour qu'il n'auroit pu éteindre que dans le ſang de cet infortuné. Il lui répondit qu'un ſoldat Européen n'oſeroit quitter ſon camp ou ſa garniſon, ſans la permiſſion du général ou du gouverneur, ni demander ſans honte une pareille grace, à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour, qui ſemble ne garder ſon bandeau que pour les amans heureux, vit bien que l'Eſpagnol ſe jouoit de ſa paſſion ; & ſentant qu'il ne ſeroit heureux que par la mort de ſon rival, il réſolut de le perdre. Ce devoit être par une trahiſon. Hurtado ne pouvoit craindre que les lâches.

Le cacique apprit que ce brave Eſpagnol étoit ſorti de la gar-

niſon avec cinquante de ſes invincibles ſoldats, pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. La garniſon ſe trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarde pas à former un corps de quatre mille Indiens ; il les cache bien armés dans un marais couvert, voiſin de la citadelle. Enſuite marchant aux portes de la place avec trente des ſiens chargés de ſubſiſtances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Eſpagnols ſes amis manquoient de vivres, il s'étoit empreſſé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La généroſité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour ſoupçonner les pieges de la perfidie dans les préſens & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus ſinceres de la reconnoiſſance, & voulut le régaler avec ſa troupe, de tout ce qu'il put joindre des proviſions étrangeres de l'Europe, aux mets naturels du pays. On fit un feſtin de ce mélange ; & de l'ivreſſe de la débauche, on tomba dans les filets du ſommeil, ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni ſon eſcorte & ſa troupe embuſquées. tout étoit prévu & concerté pour conſommer la plus lâche des trahiſons. A peine les Eſpagnols s'étoient endormis, que la lueur des flammes qui devoroient le magaſin, avertit les Timbuez de marcher au ſaccagement de la place. Les ſoldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie, coururent encore ivres pour l'éteindre. Durant ce déſordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous enſemble fondent le poignard à la main ſur les Eſpagnols, qui ne ſavent fuir ni le feu, ni l'ennemi. Lara mortellement bleſſé, ſonge moins à retirer la fléche de ſes flancs, qu'à enfoncer ſon épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent en ſe déchirant mutuellement : ils expirent enſemble dans un torrent formé du ſang des Eſpagnols & des ſauvages, de ce ſang qui ne pouvoit ſe mêler & ſe confondre que dans le carnage.

Il ne reſtoit dans la place que quatre femmes & quatre enfans avec Miranda, cauſe innocente & malheureuſe d'une ſcene ſi tragique.

Ces triſtes victimes furent emmenées à Siripa, frere & ſucceſſeur du perfide cacique. L'amour de celui-ci paſſa dans le cœur de ſon frere, comme un feu échappé de ſes cendres. Semblable au ſoleil même qui luit ſur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux, ſans embraſer tout ce qui la voyoit. Mais ſes traits portoient dans les ames épriſes, tantôt la rage du déſeſpoir, & tantôt les douces foibleſſes de la ſoumiſſion & de la priere. Siripa ſe jette à ſes pieds, lui déclare que non-ſeulement elle eſt libre, mais qu'elle doit régner ſur le chef & le peuple, que ſes charmes euſſent ſoumis à l'Eſpagne plus ſurement que les armes d'une nation victorieuſe. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il ne pas oublier un époux malheureux, & ſans doute tombé ſous les fléches des Indiens conjurés ?

Miranda plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique, qu'elle n'avoit été inſenſible à celui de ſon frere, y répondit par des traits ſanglans de mépris & d'inſulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un ſauvage. Avoit-elle traverſé les mers avec ſon époux, pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu comme les hommes y donnoient celui de la bravoure ? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une eſpece auſſi extraordinaire à ſes yeux que l'héroïſme des Eſpagnols, crut que le tems affoibliroit ces ſentimens dans un ſexe qui n'étoit pas fait pour une longue réſiſtance ; ou que du moins tant de fierté ne pouvoit être vaincue que par la douceur. C'eſt en vain que Miranda repouſſoit opiniâtrément les attentions du cacique : il n'oppoſa que les ſoins & les reſpects à la conſtance de ſes refus.

Cependant Hurtado revenu de ſon expédition, ne trouva qu'un amas de cendres enſanglantées, à la place où il avoit laiſſé une citadelle. Ses yeux cherchent par-tout Miranda, ſans découvrir même l'ombre de cette épouſe fidele, ni les traces de ſes pieds. Il apprend enfin qu'elle eſt chez les perfides Indiens, qui dans une ſeule nuit avoient commis tant de crimes. Aucun danger n'arrête la réſolution qu'il prend d'arracher Miranda à ſes raviſſeurs. Sa pré-

ſence allume toutes les fureurs de la jalouſie dans l'ame du cacique. Il ordonne auſſi-tôt la mort de cet Eſpagnol, dont l'aſpect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare, & fait révoquer l'arrêt prononcé contre ſon époux. Elle obtient même la liberté de le voir quelquefois ; mais à condition que s'ils oſent écouter l'amour & s'abandonner à ſes tranſports, le premier moment de leur félicité ſera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux Orphée ! Comment poſſéder une épouſe adorée, & ne pas la voir ! Comment la voir long-tems, ſans jouir une fois de ſes embraſſemens ! Qu'eſpéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux ? L'amour ſe nourrit des ſacrifices volontaires & des privations qu'il s'impoſe ; mais il s'irrite contre les loix qu'on lui preſcrit. La défenſe éveille ſes deſirs, le danger accroît ſon audace, & la mort même ſemble l'inviter à goûter la vie. Après avoir paſſé des jours heureux à ſe conſoler de leur eſclavage, à ſe baigner de ces larmes qui s'attirent, s'eſſuient, & ſe renouvellent ſans ceſſe dans les tendres embraſſemens d'un amour vertueux & perſécuté ; les deux époux oſerent ſouhaiter un de ces momens délicieux qui rachetent des années de ſouffrance. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refuſé dans l'eſpérance de ſe revoir encore pour acquitter les droits & les ſermens de l'hymen, enfin l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaiſir, dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaiſir que les anges béniſſent autour du lit nuptial, en ſe couvrant le viſage de leurs ailes, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa ſurprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée ; & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du ſupplice, expirerent lentement à la vue l'un de l'autre, dans les ſoupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette ſcene ſe paſſoit, Moſchera, devenu le chef de ce qui reſtoit d'Eſpagnols, s'embarqua avec ſa petite troupe ſur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par cette retraite, le

Paraguay ſe trouvoit totalement délivré de la nation qui avoit menacé ſa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus conſidérables parurent ſur le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-Ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui ſe permettoient d'en aller chercher, étoient maſſacrés par les ſauvages; & l'on ſe vit réduit à défendre, ſous peine de la vie, de ſortir de l'enceinte du nouvel établiſſement.

Une femme à qui la faim ſans doute avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie, pour la garantir des dangers où l'expoſoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque tems dans des routes inconnues & déſertes, entra dans une caverne pour s'y repoſer de ſes fatigues. Quelle fut ſa frayeur d'y rencontrer une lionne, & ſa ſurpriſe, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la careſſer & lui lécher les mains, avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'épouvanter! L'Eſpagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ſes gémiſſemens étoient le langage d'une mere qui réclamoit du ſecours pour ſe délivrer de ſon fardeau. Maldonata prend courage, elle aide la nature dans ce moment douloureux, où elle ſemble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naiſſans, le jour & cette vie qu'elle leur laiſſe reſpirer ſi peu de tems. La lionne heureuſement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, & l'apporte aux pieds de ſa bienfaitrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui nés par ſes ſoins & élevés avec elle, ſembloient reconnoître par des jeux & des morſures innocentes, un bienfait que leur mere payoit de ſes plus tendres empreſſemens. Mais quand l'âge leur eut donné l'inſtinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille ſe diſperſa dans les bois; & la lionne, que la tendreſſe maternelle ne rappelloit plus dans ſa caverne, diſparut elle-même, & s'égara dans un déſert que ſa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata ſeule & ſans ſubſiſtance, ſe vit réduite à s'éloigner d'un

d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont ſa pitié avoit ſu lui faire un aſile. Cette femme privée avec douleur d'une ſociété chérie, ne fut pas long-tems errante, ſans tomber entre les mains des ſauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie, & des hommes la firent eſclave. Bientôt après elle fut repriſe par les Eſpagnols, qui la ramenerent à Buenos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui ſeul que les lions & les ſauvages, ne la crut pas ſans doute aſſez punie de ſon évaſion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit eſſuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monſtres dévorans.

Deux jours après, quelques ſoldats allerent ſavoir la deſtinée de cette malheureuſe victime. Ils la trouverent pleine de vie, au milieu des tigres affamés, qui, la gueule ouverte ſur cette proie, n'oſoient approcher devant une lionne couchée à ſes pieds avec des lionceaux. Ce ſpectacle frappa tellement les ſoldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendriſſement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laiſſer la liberté de délier ſa bienfaitrice: mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer, par des careſſes & de doux gémiſſemens, les prodiges de reconnoiſſance que cette femme racontoit à ſes libérateurs. La lionne ſuivit quelque tems les traces de l'Eſpagnole avec ſes lionceaux, donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne juſqu'au vaiſſeau un pere ou un fils chéri, qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau-monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant inſtruit de toute l'aventure par ſes ſoldats, & ramené par un monſtre des bois aux ſentimens d'humanité que ſon cœur farouche avoit dépouillés ſans doute en paſſant les mers, laiſſa vivre une femme que le ciel avoit ſi viſiblement protégée.

Cependant les Indiens, qui erroient toujours autour de la colonie Eſpagnole, avec la réſolution de l'affamer, la reſſerroient de plus en plus dans ſes paliſſades. Le retour en Europe paroiſſoit le ſeul

remede à de ſi grands maux ; mais les Eſpagnols s'étoient perſuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé ſoutint leur conſtance. Ils abandonnerent Buenos-Ayres, & allerent fonder l'Aſſomption à trois cents lieues de la mer, toujours ſur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner viſiblement des ſecours de la métropole ; mais dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richeſſes ; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les ſauvages habitans d'un pays plus voiſin du tropique, étoient moins courageux que ceux de Buenos-Ayres, ou plus aiſés à policer. Loin de troubler les travaux des Eſpagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite fit eſpérer qu'il ſeroit poſſible de ſe les attacher, ſi on pouvoit les attirer à la religion chrétienne ; & l'on penſa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen, que de leur en donner une grande idée. Dans cette perſuaſion, on imagina pour les jours ſaints une proceſſion, où ſuivant l'uſage de la métropole, tous les colons devoient paroître les épaules découvertes, avec les inſtrumens de la flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce, qui reſpire le fanatiſme des Corybantes, & plus propre ſans doute à faire abhorrer le chriſtianiſme qu'à le faire aimer, ſe trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs fleches, qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient réſolus de noyer ces étrangers dans leur propre ſang, dont leur religion ne pouvoit être avide, ſans les rendre en même tems féroces & cruels.

Le moment de la cataſtrophe approchoit, lorſqu'Irala fut averti par un Indien qui étoit à ſon ſervice, d'une conſpiration ſi peu ſoupçonnée. Ce général Eſpagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays, s'approchent pour attaquer la place ; il ordonne à ſes troupes de prendre les armes ; il appelle les chefs des ſauvages, pour délibérer avec eux ſur un danger commun à leur nation & à la ſienne. Dès que ces hommes ſe ſont livrés à la merci des Eſpagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés, du même traitement. Ces malheureux ſe jettent à ſes genoux, & n'obtiennent leur

pardon, qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation, une obéiſſance éternelle & ſans bornes. Cette réconciliation fut ſcellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Eſpagnols; fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre, que cette proceſſion de flagellans, qui devoit ſe terminer par un maſſacre. De l'union de deux peuples ſi étrangers l'un à l'autre, ſortit la race des métis, qui eſt ſi commune dans l'Amérique méridionale. Ainſi le ſort des Eſpagnols dans tous les pays du monde, eſt d'être un ſang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des ſauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il eſt vrai que les hommes gagnent comme les animaux, à croiſer leurs races. Et plût au ciel qu'elles ſe fuſſent déjà toutes fondues en une ſeule, qui ne conſervât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éterniſent les guerres & toutes les paſſions deſtructives! Mais la diſcorde ſemble naître d'elle-même entre des freres. Comment eſpérer que le genre humain devienne jamais une famille, dont les enfans ſuçant à-peu-près le même lait, ne reſpirent plus la ſoif du ſang? Elle s'engendre, cette cruelle ſoif, elle croît & ſe perpétue avec la ſoif de l'or.

C'eſt cette paſſion honteuſe, c'eſt cette cruelle avidité, qui engageoit les Eſpagnols à ſe tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voiſins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les ſauvages, en s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendus ni plus ſages, ni plus humains. Ils ſembloient, par les cruautés qu'ils exerçoient contre le peuple Indien, le punir de leur propre obſtination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de pluſieurs vaiſſeaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée, d'une opiniâtreté funeſte. Il fallut des ordres réitérés de la métropole, pour les déterminer à rétablir Buenos-Ayres.

Cette entrepriſe ſi néceſſaire, étoit devenue facile. Les Eſpagnols multipliés dans le Paraguay, étoient aſſez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la tra-

verſer. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obſtacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en 1580, ſur un ſol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voiſinage de la place, ſubirent le joug, ou ſe réfugierent dans des contrées éloignées, pour continuer à jouir de leur liberté.

CHAPITRE XX.

Situation actuelle des Eſpagnols dans le Paraguay.

DÈs que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la conſiſtance. Avec le tems, on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa-Cruz de la Sierra, le Paraguay particulier, & Rio de la Plata. Dans cet eſpace immenſe ſont comme perdues une douzaine de villes, qui ſeroient en Europe des bourgs médiocres. Elles ſont compoſées d'un petit nombre de maiſons ou cabanes diſpoſées ſans ordre, & ſéparées par de petits bois, qui donnent à chaque habitation un air iſolé. On voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens ſoumis. Le reſte du pays eſt déſert, ou habité par des Indiens indépendans. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à ſe réfugier dans des montagnes inacceſſibles, eſt inexprimable. Ils en ſortent continuellement, dans l'eſpoir de maſſacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courſes empêchent les établiſſemens Eſpagnols d'avoir aucune communication entr'eux.

La capitale même de la colonie, a des vices deſtructeurs de toute induſtrie. Buenos-Ayres réunit à la vérité quelques avantages. La ſituation en eſt ſaine & agréable. On y reſpire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aſpect riant, & ſeroient très-fertiles, ſi l'on daignoit les cultiver. Les bâtimens qui étoient tous de terre, il y a quarante ans, ont acquis de la ſolidité, des commodités même, depuis qu'on ſait cuire de la brique & faire de la chaux. On y trouve une population de ſeize mille ames, dont les blancs peuvent

former le quart. Une fortereſſe gardée par une garniſon de mille hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reſte de ſon enceinte. Tout cela eſt bien en ſoi, mais inſuffiſant pour l'objet qu'on doit s'être propoſé.

La place eſt ſituée à ſoixante-dix lieues de la mer. Les gros vaiſſeaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers dans un fleuve qui manque de profondeur, qui eſt ſemé d'iſles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes ſont plus communes, beaucoup plus terribles que ſur l'Océan. Ils ſont obligés de mouiller tous les ſoirs à l'endroit où ils ſe trouvent; & il faut que dans les jours les plus calmes, des pilotes les précedent dans des chaloupes, la ſonde à la main, pour leur tracer la route qu'ils doivent ſuivre. Les périls ne finiſſent pas même au port, ſitué à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtimens d'y jeter toutes leurs ancres & d'aſſurer leurs cables avec de groſſes chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le riſque d'être ſubmergés par un vent furieux, qui, parti des frontieres du Chili, n'a rien trouvé dans une plaine de trois cents lieues qui pût modérer ſon impétuoſité, & dont la furie augmente lorſqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Eſpagnols n'avoient pas formé au haſard la plupart de leurs établiſſemens du nouveau-monde, ils auroient occupé le port de l'Inſenada, de Baragon, qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata, du côté du couchant, ou à celui de Maldonado, qui eſt ſur la même ligne du côté oriental. La cour de Madrid, à qui des raiſons politiques & des naufrages fréquens ont enfin ouvert les yeux ſur les inconvéniens de Buenos-Ayres, a bâti en 1726, quarante lieues plus bas, à Monte-Video, une citadelle flanquée de quatre baſtions, défendue par une artillerie nombreuſe & par une garniſon de deux cents hommes. On s'eſt apperçu dans la ſuite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'eſt établi à Maldonado, dont les fortifications, ainſi que celles de Buenos-Ayres & de Monte-Video, ont été conſtruites ſans ſolde par les Guaranis. La nature ſeule y

a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuſes flottes ; & ſon entrée, qui eſt fort étroite, eſt très-aiſée à défendre. L'air y eſt excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorſqu'on aura ſoumis les naturels du pays qui ſont fiers, belliqueux, robuſtes, & que les familles Canariennes, qu'on y tranſporte ſucceſſivement, auront mis le ſol en valeur, ce ſera un établiſſement parfait. Les vaiſſeaux qui paſſeront d'Europe à la mer du Sud, y trouveront un relâche ſûr & tous les rafraîchiſſemens dont ils auront beſoin. Ce ſera avec le tems l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroiſſemens, lorſque les Eſpagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'eſt pas conſidérable.

CHAPITRE XXI.

Commerce du Paraguay.

LA plus riche production qui ſoit naturelle à ce continent, eſt l'herbe du Paraguay. C'eſt la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de la mauve, & ſa figure de celle de l'oranger. On la diviſe en trois claſſes. La premiere nommée caacuys, eſt le bouton qui commence à peine à déployer ſes feuilles. Elle eſt fort ſupérieure aux deux autres, mais elle ne ſe conſerve pas ſi long-tems, & il eſt difficile de la tranſporter au loin. La ſeconde qui s'appelle caamini, eſt la feuille qui a toute ſa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y reſtent, c'eſt la caguazu qui forme la troiſieme eſpece. Les feuilles, après avoir été grillées, ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu, ſituées à l'orient du Paraguay, fourniſſent les feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les donne ne croît pas ſur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les ſéparent. L'Aſſomption, qui porte le nom de la capi-

tale du Paraguay, quoiqu'elle ne ſoit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées éloignées à cette herbe précieuſe, qui faiſoit les délices des ſauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richeſſes conſidérables. Cette proſpérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit dans le long trajet qu'il falloit faire, tous les Indiens de ſon territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un déſert de quarante lieues ; & il lui fallut renoncer à cette unique ſource de ſon opulence.

La nouvelle Villa-Rica, qui s'étoit formée dans le voiſinage de Maracayu, s'empara de cette branche de commerce. Bientôt il fallut la partager avec les Guaranis, qui d'abord ne cueilloient de l'herbe que pour leur boiſſon, & qui ne tarderent pas à en ramaſſer pour vendre. Cette occupation & un voyage de quatre cents lieues pour l'aller & le retour, les tenoit éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce tems-là, ils manquoient d'inſtruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Pluſieurs périſſoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déſerts où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les peuplades privées de leurs défenſeurs, reſtoient expoſées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les miſſionnaires firent venir de Maracayu, des graines qu'ils ſemerent dans la partie de leur ſol qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres ſe ſont extrêmement multipliés, & n'ont point dégénéré, au moins d'une maniere ſenſible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, eſt fort conſidérable. Une partie reſte dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en conſomment annuellement cent mille arrobes, qui, à raiſon de 23 livres 12 ſols 6 deniers, forment un objet d'exportation de 2, 362, 500 livres.

Cette herbe, dans laquelle les Eſpagnols de l'Amérique méridionale croient trouver un remede ou un préſervatif contre la plupart des maladies, eſt d'un uſage général dans cette partie du nouveau-monde. On la jette ſéchée & preſque en pouſſiere dans

une coupe, avec du ſucre, du jus de citron, & des paſtilles d'une odeur fort douce. On verſe par deſſus de l'eau bouillante, qu'il faut boire ſur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le tems de noircir. (*)

L'herbe du Paraguay eſt indifférente à l'Europe; mais cette région l'intéreſſe par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'elle lui fournit. Lorſque les Eſpagnols abandonnerent en 1538 Buenos-Ayres, ils laiſſerent dans les campagnes voiſines quelques bêtes à corne, qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles ſe multiplierent tellement dans ces pâturages, que perſonne ne daigna ſe les approprier lorſqu'on eut rétabli la ville. On imagina dans la ſuite de les aſſommer, uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend eſt remarquable.

Pluſieurs chaſſeurs à cheval ſe rendent dans les lieux où ils ſavent qu'il y a le plus de bœufs ſauvages. Ils pourſuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé. Cet animal abattu, ſon vainqueur en pourſuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice ſi violent, les chaſſeurs retournent ſur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le ſuif, & abandonnent le reſte à une nuée de vautours & d'autres oiſeaux de proie.

Les cuirs étoient à ſi bon marché dans les premiers tems, qu'ils coûtoient à peine une liv. 6 ſols, quoique ceux qui les achetoient en rebutaſſent un grand nombre qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur deſiroit. Leur prix a augmenté à meſure que le nombre des bœufs

(*) Pour ne pas boire l'herbe qui ſurnage, on ſe ſert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel eſt une ampoule percée de pluſieurs petits trous. Ainſi la liqueur qu'on ſuce par l'autre bout ſe dégage entiérement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude ſur la même herbe à meſure qu'on boit. La répugnance qu'ont montré quelques perſonnes de boire après toutes ſortes de gens, dans un pays où les maladies vénériennes ſont ſi répandues, a fait adopter quelques autres méthodes.

bœufs a diminué. Cette diminution eſt moins l'ouvrage des chaſſeurs que des chiens ſauvages. Ces animaux deſtructeurs font un tel ravage, qu'on eſt menacé de perdre entiérement une branche de commerce aſſez lucrative. Le gouvernement de Buenos-Ayres a tenté de prévenir ce malheur, en chargeant une partie de la garniſon de tuer à coups de fuſil ces chiens devenus féroces. Les ſoldats revenus de cette expédition néceſſaire, furent reçus avec des huées ſi pleines de mépris, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courſes qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laiſſera la diminution des cuirs, ſera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec ſuccès dans le Paraguay. Il en arrive déjà tous les ans une aſſez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux, productions tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Eſpagnols qui arriverent au Paraguay, ne douterent pas qu'un pays ſi voiſin du Pérou, ne renfermât de grandes richeſſes. Leur conduite ſe régla ſur ces eſpérances, qui furent ſoutenues pendant un ſiecle par divers incidens plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere ; mais des motifs particuliers la firent encore répandre long-tems après qu'on eut ceſſé d'y croire. Tout le monde ſait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce qui lui en vient du Chili & du Potoſi. Une partie circule dans la colonie. Il en paſſe beaucoup plus en fraude dans les établiſſemens Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-Ayres, environ cinq millions pour la métropole.

CHAPITRE XXII.

Le Paraguay doit ſa célébrité aux établiſſemens que les jéſuites y ont formés. Idée de ces établiſſemens.

CE que nous avons dit du phyſique, du moral, des richeſſes du Paraguay, n'étoit guere propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a ceſſé de lui accorder, qu'à un établiſſement formé dans ſon centre, qui après avoir long-tems partagé les eſprits, a obtenu l'approbation des ſages. Le jugement qu'on en doit porter paroît déſormais fixé par la philoſophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent diſparoître comme les ombres devant la lumiere.

Les jéſuites chargés des miſſions du Pérou, inſtruits de la maniere dont les incas gouvernoient leur empire & faiſoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les deſcendans de Manco-Capac, ſe rendoient ſur leurs frontieres avec de puiſſantes armées compoſées de ſoldats qui ſavoient du moins obéir, combattre enſemble, ſe retrancher, & qui, avec des armes offenſives meilleures que celles des ſauvages, avoient des boucliers & des armes défenſives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils propoſoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs; de quitter les forêts & de vivre en ſociété. Ils trouverent ſouvent de la réſiſtance. La plupart de ces peuples défendoient long-tems leurs préjugés & leur liberté. Les incas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nouveaux députés, qui tentoient encore de perſuader. Ces députés étoient quelquefois maſſacrés. Quelquefois les ſauvages venoient fondre ſur l'armée de l'inca. Elle combattoit avec courage, & toujours avec ſuccès. Elle s'arrêtoit à l'inſtant de la victoire. Si l'on faiſoit quelques priſonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains,

ils alloient les faire aimer à leur nation. Il n'eſt guere arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere ; & il eſt arrivé ſouvent qu'après avoir vu pluſieurs de ſes ſoldats maſſacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettoit pas encore les hoſtilités.

Les jéſuites, qui n'avoient point d'armée, ſe ſont bornés à la perſuaſion. Ils ont été dans les forêts pour chercher des ſauvages; & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embraſſer une religion à laquelle ces peuples n'entendoient rien, & pour goûter les douceurs de la ſociété qu'ils ne connoiſſoient pas.

Les incas avoient encore un avantage ſur les jéſuites, c'eſt la nature de leur religion qui parloit aux ſens. Il eſt plus aiſé de faire adorer le ſoleil, qui ſemble révéler lui-même ſon culte aux hommes, que de leur perſuader nos dogmes & nos myſteres inconcevables. Auſſi les jéſuites ont-ils eu la ſageſſe de civiliſer juſqu'à un certain point les ſauvages, avant de penſer à les convertir. Ils n'ont eſſayé d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils raſſemblés, qu'ils leur ont procuré tous les biens qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embraſſer le chriſtianiſme, quand à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La diviſion des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers ; le travail pour les orphelins, les vieillards & les ſoldats ; les prix accordés aux belles actions, l'inſpection ou la cenſure des mœurs, le reſſort de la bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux, les exercices militaires, la ſubordination, les précautions contre l'oiſiveté, le reſpect pour la religion & les loix, l'union de l'autorité politique & religieuſe dans les mêmes mains : tout ce qu'on admiroit dans la légiſlation des incas, ſe retrouve au Paraguay, ou même y eſt perfectionné.

Les incas & les jéſuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & diſpenſe des punitions. Il n'y a rien de ſi rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y ſont belles & pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient ſéveres dans

cet empire ; elles ne le ſont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtimens ; on n'y craint que ſa conſcience.

A l'exemple des incas, les jéſuites ont établi le gouvernement théocratique ; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne, qui en fait la baſe : c'eſt la pratique de la confeſſion infiniment utile, tant que ſes inſtituteurs n'en abuſeront pas. Elle ſeule tient lieu de loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la religion qui commande par l'opinion plus puiſſante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du magiſtrat. C'eſt-là, que loin de pallier ſes crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder ſa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle eſt ſévere & publique, plus elle rend le calme à la conſcience du criminel. Ainſi le châtiment, qui par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici leur conſolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoiſſent point de propriété ; ils n'ont point de loix criminelles, parce que chacun s'accuſe & ſe punit volontairement : toutes leurs loix ſont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit poſſible qu'il ſe maintînt dans ſa pureté, ſeroit celui de la théocratie : mais il faudroit qu'il fût toujours dirigé par des hommes vertueux, pénétrés de ſes vrais principes ; il faudroit que la religion n'inſpirât que les devoirs de la ſociété ; n'appellât crime que ce qui bleſſe les droits naturels de l'humanité ; ne ſubſtituât pas dans ſes préceptes, des prieres aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des ſcrupules à des remords fondés.

Mais peut-on ſe flatter que des jéſuites Eſpagnols ou Italiens, n'aient pas fait paſſer au Paraguay des idées & des uſages monaſtiques de Rome ou de Madrid ? Cependant, s'ils y ont tranſporté des abus, il faut convenir que c'eſt avec des avantages ſi ſupérieurs, qu'il eſt peut-être impoſſible de faire nulle part autant de bien aux hommes, avec ſi peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des jéſuites, qu'il n'y en avoit dans Cuſco même, & il n'y a pas plus de luxe.

L'uſage de la monnoie y eſt même ignoré. L'horloger, le tiſſerand, le ſerrurier, le tailleur dépoſent leurs ouvrages dans des magaſins publics. On leur donne tout ce qui leur eſt néceſſaire : le laboureur a cultivé pour eux. Les jéſuites veillent ſur les beſoins de tous, avec des magiſtrats qui ſont élus par le peuple même.

Il n'y a point de diſtinction entre les états ; & c'eſt la ſeule ſociété ſur la terre où les hommes jouiſſent de cette égalité qui eſt le ſecond des biens ; car la liberté eſt le premier.

Les incas & les jéſuites ont fait également reſpecter la religion par la pompe & l'appareil impoſant du culte public. Rien de ſi magnifique, de ſi grand que l'étoient les temples du ſoleil ; & les égliſes du Paraguay ſont comparables aux plus belles de l'Europe. Les jéſuites ont rendu le culte agréable, ſans en faire une comédie indécente. Une muſique qui plaît au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlent aux yeux, la majeſté des cérémonies, attirent les Indiens dans les égliſes où le plaiſir ſe confond pour eux avec la piété. C'eſt-là que la religion eſt aimable, & c'eſt d'abord dans ſes miniſtres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs, le zele doux & tendre, les ſoins paternels des jéſuites du Paraguay. Chaque paſteur eſt véritablement le pere, comme le guide de ſes paroiſſiens. On n'y ſent point ſon autorité ; parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & cheriſſent tous comme lui-même.

Il ſemble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés ſous un gouvernement où perſonne n'eſt oiſif ; où perſonne n'eſt excédé de travail ; où la nourriture eſt ſaine, abondante, égale pour tous les citoyens, qui ſont commodément logés, commodément vêtus ; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades, ont des ſecours inconnus ſur le reſte de la terre ; où tout le monde ſe marie par choix, ſans intérêt, & où la multitude des enfans eſt une conſolation ſans pouvoir être une charge ; où la débauche inſéparable de l'oiſiveté qui corrompt l'opulence & la miſere, ne hâte jamais le terme de la dégradation, ou plutôt de la décadence de la vie

humaine ; où rien n'irrite les paſſions factices, & ne contrarie les paſſions réglées par la nature & la raiſon ; où l'on jouit des avantages du commerce, ſans être expoſé à la contagion des vices du luxe ; où des magaſins abondans, des ſecours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, ſont une reſſource aſſurée contre la diſette qu'amenent l'inconſtance ou l'intempérie des ſaiſons ; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triſte néceſſité de condamner un ſeul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée ; où l'on ignore juſqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'eſpece humaine : un tel pays devroit être, ce ſemble, le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'eſt pas.

Cette domination commencée en 1610, s'étend depuis le Parana, qui ſe jette dans le Paraguay, ſous le vingt-ſeptieme degré de latitude méridionale, juſqu'à l'Uruguay, qui ſe perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur le bord de ces deux grandes rivieres qui deſcendent des montagnes voiſines du Bréſil, dans les plaines fertiles qui ſéparent ces rivieres, les jéſuites avoient formé dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf compoſées en total de vingt-deux mille ſept cent ſoixante-une familles, qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitans ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cent mille ames.

On a long-tems ſoupçonné les religieux légiſlateurs de diminuer la liſte de leurs ſujets, pour priver l'Eſpagne du tribut auquel on s'étoit ſoumis ; & la cour de Madrid a montré ſur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont diſſipé ce ſoupçon auſſi injurieux que peu fondé. Etoit-il vraiſemblable qu'une compagnie qui a toujours été ſenſible à la gloire, ſacrifiât à un intérêt obſcur & bas, un ſentiment de grandeur proportionné à la majeſté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de ſoins & de travaux ?

Ceux qui connoiſſoient aſſez le génie de la ſociété pour ne pas la calomnier ſi groſſiérement, répandoient que les Guaranis ne

ſe multiplioient pas, parce qu'on les faiſoit périr dans les travaux des mines. Cette accuſation intentée, il y a plus d'un ſiecle, s'eſt perpétuée par une ſuite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le miniſtere Eſpagnol a fait chercher cette ſource de richeſſes, plus il s'eſt convaincu que c'étoit une chimere. Si les jéſuites avoient trouvé des mines, ils ſe ſeroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt déſolé leur empire & ruiné leur puiſſance.

L'oppreſſion du gouvernement monacal a dû, ſelon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement exceſſif qu'on reproche aux Guaranis pour les miſſionnaires qui les gouvernent ? L'oppreſſion n'eſt que dans les travaux & dans les tributs forcés ; dans les levées arbitraires, ſoit d'hommes, ſoit d'argent, pour compoſer des armées & des flottes deſtinées à périr ; dans l'exécution violente des loix, impoſées ſans le conſentement des peuples, & contre la réclamation des magiſtrats ; dans la violation des privileges publics, & l'établiſſement des privileges particuliers ; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, ſe diſant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une, & tout ordonner au nom de l'autre ; s'armer du glaive dans le ſanctuaire, & de la religion dans les tribunaux ; voilà l'oppreſſion. Mais elle n'eſt jamais dans une ſoumiſſion volontaire des eſprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la perſuaſion opere & précede l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'eſt-là ce doux empire de l'opinion, le ſeul peut-être qu'il ſoit permis à des hommes d'exercer ſur des hommes ; parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel eſt ſans doute celui des jéſuites au Paraguay, puiſque des nations entieres ſont venues d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on n'a pas vu une ſeule de leurs peuplades ſecouer le joug. On n'oſeroit dire que cinquante jéſuites ont pu forcer à l'eſclavage deux cent mille Indiens, qui pouvoient, ou maſſacrer leurs paſteurs, ou s'enfuir dans des déſerts. Cet étrange paradoxe

révolteroit également les eſprits les plus foibles & les plus audacieux.

Il s'eſt trouvé des hommes qui ont ſoupçonné que les jéſuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les ſiecles de barbarie avoient attaché parmi nous une ſorte de vénération qui n'eſt pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raiſon, de la ſociété. Rien n'eſt plus éloigné de la vérité. Ces miſſionnaires n'ont pas ſeulement donné à leurs néophites l'idée d'une ſuperſtition à laquelle le climat apportoit des obſtacles inſurmontables, & qui auroit ſuffi pour décrier & faire déteſter leurs meilleures inſtitutions.

Enfin, nos politiques ont cru voir dans le défaut de propriété, un obſtacle inſurmontable à la population des Guaranis. On ne ſauroit douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la ſource de la multiplication des hommes & des ſubſiſtances, ne ſoit une vérité inconteſtable. Mais tel eſt le ſort des meilleures inſtitutions, que nos erreurs politiques parviennent preſque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle eſt jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de beſoins factices, à mille autres déſordres qui prennent naiſſance dans les vices de nos gouvernemens; les bornes de nos poſſeſſions, tantôt beaucoup trop reſſerrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres, & celle de notre eſpece. Ces inconvéniens n'exiſtent point dans le Paraguay. Tous y ont une ſubſiſtance aſſurée; tous y jouiſſent par conſéquent des grands avantages du droit de propriété, ſans pourtant avoir proprement ce droit. Ce n'eſt donc pas préciſément parce qu'ils en ſont privés que la population n'a pas fait chez eux de grands progrès. On en peut aſſigner d'autres cauſes.

En premier lieu, les Portugais de Saint-Paul détruiſirent en 1631 douze à treize peuplades formées dans la province de Guayra, la plus voiſine du Bréſil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-ſept mille Indiens qui les habitoient périt par le fer ou dans l'eſclavage,

l'eſclavage, de faim & de miſere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille, qui trouverent un aſile dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette deſtruction, qui ne pouvoit être réparée que par des ſiecles, a été ſuivie de pertes lentes & continuelles. Les nations ſauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis pour enlever leurs proviſions, maſſacroient ſans pitié tout ce qui s'oppoſoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont ceſſé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole, plus meurtriere ſur les bords du Paraguay, qu'en aucun lieu de la terre. Elle enleve par milliers & en très-peu de tems, preſque tous ceux qui en ſont attaqués. Il eſt étonnant que les jéſuites, qui ne pouvoient ignorer les ſalutaires effets de l'inoculation ſur la riviere des Amazones, aient toujours négligé un moyen ſi ſûr & ſi facile de ſauver la vie à leurs néophites. Ces légiſlateurs éclairés, auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques eccléſiaſtiques ignorans, contre une pratique univerſellement autoriſée par les plus heureuſes expériences.

Outre ces cauſes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui produit des maladies contagieuſes, ſur-tout aux bords du Parana, où des brouillards épais & continuels, ſous un ciel embraſé, rendent l'air humide & mal-ſain. Les Guaranis réſiſtent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils ſont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds, des viandes preſque crûes. De-là les mauvaiſes digeſtions, les humeurs corrompues, & les infirmités qui paſſent des peres aux enfans. Ainſi la maſſe du ſang altérée par l'air & les alimens, ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquites, quoiqu'ils s'avancent dans la zone torride, ſont beaucoup plus robuſtes que les Guaranis qui ſortent & s'éloignent du tropique. Sous le nom de Chiquites, on comprend pluſieurs petites nations ſemées dans un eſpace qui s'étend depuis le quator-

zieme degré de latitude auſtrale, juſqu'au vingt - unieme. Ce pays eſt chaud, montueux, fertile ; traverſé à l'occident par trois rivieres, qui jointes enſemble, vont ſous le nom de la Madere, ſe perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérans du Pérou connurent les Chiquites, & ne purent les ſubjuguer. Leurs ſucceſſeurs ne furent pas plus heureux. Les jéſuites entreprirent en 1692, ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet alarma les Eſpagnols de Santa-Cruz de la Sierra, qui trouvoient un grand avantage à faire des courſes dans ces contrées, & à y enlever des eſclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines du Potoſi & pour d'autres uſages. On n'ignoroit pas que les miſſionnaires, qui, ſoit religion, ſoit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne ſouffriroient pas l'oppreſſion de leurs néophites, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traverſés par la ruſe, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inſpirer. Leur conſtance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva ſur le plan qui avoit été conçu.

Dès- l'an 1726, on comptoit chez les Chiquites ſix grandes peuplades ſéparées les unes des autres par une aſſez grande étendue de terrein, & des forêts immenſes. La population paſſoit quarante mille ames. Ce nombre a toujours été en augmentant, & il étoit preſque doublé, lorſque la nouvelle république reconnut en 1746, la domination de l'Eſpagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis, qui lui avoient ſervi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Eſpagnols, une barriere inſurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'eſt la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures ſont les mêmes, ainſi que leurs travaux champêtres. On cultive partout le ſucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y ſont multipliés ; les bœufs & les chevaux ne ſont pas dégénérés. La ſeule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'eſt que les Chiquites

ſont plus forts, plus ſobres, plus conſtans, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis. Ces mêmes qualités ne les rendent pas moins ſupérieurs aux Moxes.

Les Moxes habitent ſous le douzieme degré de latitude méridionale. A l'orient, leur pays eſt ſéparé du Pérou par les Cordilieres. Du côté du midi, il n'eſt pas éloigné du Paraguay. Au nord & à l'occident ſont des terres inconnues. L'état de ces ſauvages ſans culture, ſans religion, ſans mœurs, toucha vers l'an 1670, l'ame ſenſible, noble & courageuſe d'un jéſuite Eſpagnol nommé Baraze. Il fixa ces hommes errans, il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux & ceux de ſes ſucceſſeurs, avoient raſſemblé trente mille ames au commencement du ſiecle. Nous ignorons les progrès que cet établiſſement a fait depuis; mais ſi l'on en juge par le tems & par les ſoins, il doit être aujourd'hui très-conſidérable.

Les jéſuites travailloient ſans relâche à réunir les trois républiques, en civiliſant les peuples vagabonds diſperſés dans les déſerts qui ſéparoient ces ſociétés. Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuſe ou du moins très-éloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Eſpagnols. Ces barbares uſurpateurs du nouveau-monde, avoient très-bien ſervi la religion, tant qu'il n'avoit fallu que verſer du ſang pour avoir de l'or; ils ne l'écoutoient plus, depuis qu'elle ne parloit que d'humaniſer des ſauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains qui avoient échappé à leur férocité, que des inſtrumens de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs poſſeſſions, ils les réduiſirent à l'eſclavage, & les condamnerent aux travaux des mines. Cette inſatiable cupidité fut trompée par les jéſuites, qui obtinrent du gouvernement la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en ſociété, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur ſervoient d'aſile. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas ſuffiſante aux légiſlateurs, pour aſſurer le ſort de leur république. Sa ſtabilité parut exiger que les conquérans en fuſſent exclus, ſous quelque dénomination qu'ils vouluſſent y paroître. On prévit que s'ils y étoient admis comme négocians ou

même comme ſimples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuſe ; ils exciteroient des orages ; ils rempliroient de troubles ces lieux paiſibles ; ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les eſpeces de corruption. Les meſures qu'on prenoit contr'eux les bleſſerent d'autant plus profondément, qu'elles avoient l'approbation des ſages. Dans leur déſeſpoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuſes, que de légeres apparences firent regarder comme des démonſtrations.

Les miſſionnaires faiſoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres les ouvrages de leurs artiſans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une ſomme ſur laquelle on prélevoit le tribut de 5 liv. 5 ſols, que chaque citoyen, au deſſus de dix-huit ans, & au deſſous de cinquante, payoit au roi. Le reſte s'employoit en marchandiſes d'Europe, néceſſaires aux commodités de la colonie. Telle fut la baſe des principales accuſations qu'on forma contre les jéſuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde, comme une ſociété de marchands, qui, ſous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt ſordide.

On avouera du moins que les fondateurs des premieres inſtitutions du Paraguay, ne mériterent pas un pareil reproche. Les déſerts qu'ils parcouroient, ne produiſoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des ſerpens, des marais ; quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues exceſſives. Ce qu'il leur en coûtoit de ſoins, de travaux, de patience, pour aborder les ſauvages & les faire paſſer d'une vie errante à l'état ſocial, étoit fort au-deſſus de ce que des hommes ordinaires auroient pu faire. Jamais ils ne ſongerent à s'approprier le produit d'une terre, qui, cependant ſans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs ſucceſſeurs auront eu des motifs moins purs & moins déſintéreſſés ; mais s'ils ont eu la baſſeſſe de chercher un accroiſſement de richeſſes où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité ; s'ils ont acquis des terres, amaſſé des tréſors en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & augmenter leur influence dans le monde entier ;

c'eſt une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophites. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable & d'une aiſance qui ne lui laiſſoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le deſir, ni le ſuperflu dont il ignoroit le beſoin.

Mais ceux qui n'ont pas accuſé d'avarice les jéſuites du Paraguay, ont cenſuré leurs établiſſemens, comme l'ouvrage d'une aveugle ſuperſtition. Si nous avons une idée juſte de la ſuperſtition, elle retarde les progrès de la population; elle conſacre à des pratiques inutiles, le tems deſtiné aux travaux de la ſociété; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le ſolitaire oiſif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres, pour des ſujets frivoles; elle donne au nom du ciel, le ſignal de la révolte; elle ſouſtrait ſes miniſtres aux loix, aux devoirs de la ſociété: en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juſte. Eſt-ce-là ce qu'on voit au Paraguay? Si c'eſt la ſuperſtition qui a créé les heureuſes inſtitutions de ces chrétiens ignorés du reſte de la terre, c'eſt la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiete parce qu'elle eſt ambitieuſe, qui craint tout, parce qu'elle veut tout; la politique ſoupçonnoit avec plus de vraiſemblance que les républiques fondées par les jéſuites pourroient bien aſpirer un jour à une indépendance entiere, & peut-être même former le projet de renverſer l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes ſi doux, ſi parfaitement unis entr'eux, ſi attachés à leurs occupations, étoient en même tems les meilleurs ſoldats du nouveau-monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéiſſoient par principe de religion. Ils combattoient avec le fanatiſme, qui conduiſit les martyrs du chriſtianiſme ſur l'échafaut, & qui briſa tant de couronnes par les mains des diſciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naiſſantes; tandis que les Eſpagnols de l'Amérique, énervés par la molleſſe qui ſuit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au tems de leurs con-

quêtes. Ainſi la défiance qu'on avoit conçue, offroit plus que de vains ſoupçons & de fauſſes alarmes.

Dans les gouvernemens qui précéderent l'origine du chriſtianiſme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a conſtamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuſe ſe réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même ſource pour un ſeul but; ou l'une tellement ſubordonnée à l'autre, que le peuple n'oſoit l'en ſéparer dans ſes idées & dans ſes craintes. Les légiſlateurs les plus ſages, ont toujours ſenti que la religion qui préparoit les ames à l'obéiſſance, devoit les y tenir aſſervies. Mais en Europe, où le chriſtianiſme vint s'établir ſur les ruines d'une religion barbare & d'un grand empire; il ſe forma dès l'origine une rivalité entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même tems à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du nord fondirent ſur les terres de la domination Romaine, les chrétiens perſécutés par les empereurs payens, ne manquerent pas d'implorer le ſecours des ennemis du dehors, contre l'état qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une religion nouvelle, qui leur impoſoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demanderent les decombres des temples pour bâtir des égliſes. Les ſauvages donnerent ſans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils firent tomber aux pieds du chriſtianiſme tous leurs ennemis & les ſiens; ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'égliſe. Ils exigerent des tributs, & en exempterent le clergé qui préconiſoit leurs uſurpations. Des ſeigneurs ſe firent prêtres, des prêtres devinrent ſeigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur naiſſance au ſacerdoce qu'ils embraſſoient. Les évêques imprimerent le ſceau de la religion aux terres qu'ils poſſédoient. De ce mélange & de cette confuſion du ſang avec le rang, des titres avec les biens, des perſonnes avec les choſes, il ſe forma un pouvoir monſtrueux dès ſa naiſſance, & qui devint énorme avec le tems; un pouvoir qui ſe diſtingua d'abord du ſeul & véritable pouvoir qui eſt celui du gouvernement, qui prétendit

enſuite l'emporter ſur le plus fort ; & qui depuis ſe ſentant le plus foible, s'eſt contenté de s'en ſéparer & de dominer en ſecret ſur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs ſont tellement diſcordans par leur nature, qu'ils troublent ſans ceſſe l'harmonie des états.

Les jéſuites du Paraguay, qui connoiſſoient cette ſource de diviſion, ont profité du mal que leur ſociété avoit fait quelquefois en Europe, pour établir un bien ſolide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un ſeul, ſubordonnant tout à la religion ; ce qui leur donnoit la diſpoſition entiere des penſées, des affections & des forces de leurs néophites. Etoit-ce pour eux-mêmes, ou pour leurs ſujets ?

La facilité inattendue avec laquelle ces miſſionnaires proſcrits par la cour de Madrid ont évacué un empire qu'il leur étoit ſi aiſé de défendre, les a juſtifiés aux yeux d'une grande partie du public, du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philoſophie, qui voit autrement que le vulgaire, attend, pour juger ces légiſlateurs, que la conduite des habitans du Paraguay parle & dépoſe en leur faveur contr'eux. Si ces peuples ſe ſoumettent à l'Eſpagne, qui n'a ni droit, ni force à leur oppoſer ; on dira que les jéſuites ſe ſont plus occupés d'inſpirer l'obéiſſance aux hommes, que de les éclairer ſur les principes d'équité naturelle dont ces ſauvages étoient ſi près ; & qu'en les pliant à la ſoumiſſion par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'eſt en ſe réſervant le droit d'en faire un jour les inſtrumens de leurs volontés arbitraires. Mais ſi ces peuples armés & diſciplinés, repouſſent les barbares oppreſſeurs de leur patrie ; s'ils vengent ces immenſes contrées de l'effuſion du ſang dont l'Eſpagne s'eſt enivrée ; les philoſophes diront que les jéſuites ont travaillé au bonheur du genre humain avec le déſintéreſſement de la vertu ; qu'ils n'ont dominé les habitans du Paraguay que pour les inſtruire ; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laiſſé les notions fondamentales de la juſtice, qui ſont les premieres loix de la vraie religion, & qu'ils ont ſur-tout gravé dans leur ame ce principe de

toute ſociété légitime & durable: que c'eſt un crime à des hommes raſſemblés, de conſentir à une forme de gouvernement, qui leur ôtant la liberté de ſtatuer ſur leur deſtinée, peut un jour mettre des crimes au nombre de leurs devoirs. Ainſi la tranquillité de l'Amérique Eſpagnole dépend des opinions qui ſont établies dans le Paraguay.

CHAPITRE XXIII.

A quelles invaſions eſt expoſée l'Amérique Eſpagnole. Expédiens convenables pour les empêcher.

INDÉPENDAMMENT de ce danger, qu'on peut regarder comme domeſtique, elle reſte toujours expoſée aux invaſions étrangeres, ſur-tout dans la mer du Sud. On l'a crue long-tems inattaquable de ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de cet Océan. Les Hollandois, qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique ſi inacceſſible, y envoyerent en 1643 une foible eſcadre, qui s'empara ſans peine de Baldivia, le premier port du Chili, le ſeul fortifié, & la clef de ces mers paiſibles. Ils dévoroient dans leur cœur les tréſors de ces riches contrées, lorſque la diſette & les maladies commencerent à ébranler leurs eſpérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya du Pérou contr'eux acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie; & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient ſi ſouvent éprouvé la haine, les détermina à ſe rembarquer. Avec plus de conſtance, ils ſe ſeroient vraiſemblablement maintenus dans leurs conquêtes juſqu'à l'arrivée des ſecours qui ſeroient partis du Zuyderzée, lorſqu'on y auroit appris leurs premiers ſuccès.

Ainſi le penſoient ceux des François qui, en 1698, unirent leurs richeſſes & leur audace pour former un établiſſement dans le détroit de

de Magellan & ſur la partie de la côte du Chili, négligée par les Eſpagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV. qui y imprima le ſceau de l'autorité publique. Les liaiſons intimes que les circonſtances formerent peu de tems après entre ce prince & les maîtres du nouveau-monde, empêcherent l'exécution d'un projet, qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laiſſoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvriſſent les yeux ſur la mer du Sud, pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624; mais la foibleſſe du prince qui gouvernoit alors la nation, fit tomber une aſſociation conſidérable qu'un ſi grand intérêt avoit formée. Charles II. reprit cette idée brillante; il fit partir le chevalier Norborough pour obſerver ces parages peu connus, & pour eſſayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit ſi impatient d'apprendre le ſuccès de cette expédition, qu'averti que ſon navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes, il ſe jeta dans ſa berge, & alla au-devant de lui juſqu'à Graveſend. Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le miniſtere ne ſe découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du Sud, qui trouva plus commode, ou peut-être plus humain de s'approprier par le commerce les tréſors des pays commis à ſon privilege, que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichiſſoit aſſez paiſiblement, lorſqu'une guerre ſanglante changea la ſituation des choſes. Une eſcadre commandée par Anſon, remplaça ces négocians avides. Il eſt vraiſemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, ſans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangemens vicieux, à doubler le cap de Horn dans une ſaiſon où il n'eſt pas praticable. Depuis 1764, l'Angleterre s'occupe tranquillement d'un établiſſement dans la mer du Sud. Ses amiraux y ont déjà découvert pluſieurs iſles bien peuplées. Le tems nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être, & quels ſecours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce ſont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais ſi le deſir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des

Eſpagnols, & l'émulation d'en partager les richeſſes par le commerce & l'induſtrie; ſi des vues auſſi élevées ſe mêloient à l'intérêt qui diviſe les nations & allume la guerre, il ſeroit aiſé, en ſuivant le plan d'attaque tracé par Anſon, d'enlever d'un ſeul coup à l'Eſpagne, tout ce qu'elle poſſede en Amérique au-delà du tropique du Sud. Douze vaiſſeaux de guerre, partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient ſans riſque cette entrepriſe. D'abord ils trouveroient des rafraîchiſſemens au Bréſil, à Rio Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tous les établiſſemens Portugais qui ont le plus vif intérêt à l'abaiſſement des Eſpagnols. Si dans la ſuite ces vaiſſeaux avoient beſoin de quelques réparations, elles pourroient ſe faire avec ſureté ſur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Deſiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le cap de Horn dans les mois de Décembre & de Janvier, tems de l'année où ces mers ne ſont pas plus orageuſes que les autres. En cas de ſéparation, on ſe réuniroit à l'iſle déſerte de Socoro, & l'on ſe porteroit en force ſur Baldivia.

Cette place eſt moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications ſont à la vérité conſidérables, mais elles ſont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affuts qui puiſſent ſervir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche pour ſoutenir un ſiege. Quand même une adminiſtration attentive, dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces déſordres, la réſiſtance ne ſeroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garniſon compoſée d'officiers & de ſoldats flétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils ſont condamnés, manqueroit toujours des principes d'honneur, de l'expérience, de la capacité néceſſaire pour une défenſe glorieuſe. Les vainqueurs trouveroient un port ſûr, d'excellens bois de conſtruction, du chanvre, des grains, toutes les commodités deſirables après une longue navigation. Les troupes, aiſément rétablies dans un pays ſi ſain & ſi abondant, attaqueroient le reſte du Chili avec une grande ſupériorité.

Ce royaume qui étoit autrefois défendu par deux mille ſoldats, n'en a plus aujourd'hui que cinq cents, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il eſt vrai que tous les Eſpagnols en état de porter les armes, & diſtribués par compagnies, ſont obligés de ſe joindre aux troupes; mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés, contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la diſcipline? Ce n'eſt pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diverſion, que, même ſans y être excités, ils ſe mettroient en campagne. Leur cruauté eſt ſi connue, que tous les efforts des Eſpagnols ſe tourneroient contre ces barbares, & qu'on ne ſongeroit guere à s'oppoſer aux entrepriſes des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de réſiſtance. Callao, le ſeul lieu fortifié qui les couvre, n'a qu'une garniſon de ſix cents hommes. La priſe de ce port ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en eſt éloigné que de deux lieues, & qui eſt ſans défenſe. Les ſecours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un ſoldat, ne les ſauveroient pas; & l'eſcadre ennemie interceptéroit aiſément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur ſans foſſé & ſans ouvrages extérieurs, ſeroit bientôt obligé de ſe rendre: ſa garniſon, continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie pour la garde du Darien, du Châgre & de Porto-Belo, ſeroit hors d'état de repouſſer une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi, quoique maître des côtes, ne le ſeroit pas pour cela du Pérou. Il y a ſans doute fort loin de la priſe de deux mauvaiſes places à la conquête d'un ſi vaſte empire. Qu'on faſſe cependant attention aux mauvaiſes diſpoſitions des Indiens, au mécontentement des créoles, à leur molleſſe, à leur inexpérience, à leur ignorance dans le maniement des armes; & peut-être qu'une ſi grande révolution ne ſera pas jugée auſſi chimérique qu'elle le paroît au premier coup-d'œil. La nation qui attaqueroit les Eſpagnols, n'auroit guere moins d'avantage ſur eux, qu'ils en eurent eux-mêmes ſur les Américains lorſqu'ils les découvrirent. Que

ſeroit-ce ſi les jéſuites, avec l'eſprit d'ambition qu'on leur ſuppoſe, & le reſſentiment que la religion n'aura pas éteint dans leur ame, ſe livroient aux ennemis de leurs perſécuteurs, & vouloient les conduire chez des peuples qui doivent les regretter? Avec quelle facilité ils entraîneroient tous les habitans du Paraguay dans un ſoulevement général, & dans une guerre de toute l'Amérique contre l'Eſpagne ! Quelle jouiſſance pour cette ſociété qu'on nous peint ſi raffinée & ſi ardente dans tous ſes mouvemens cachés, de chaſſer à ſon tour du nouveau-monde, une nation qui l'a expulſée elle-même de tous ſes états !

Quand même les ſuccès du vainqueur ſe borneroient à la priſe de Callao & de Panama, l'Eſpagne ne ſe trouveroit-elle pas privée des tréſors qu'elle reçoit de la mer du Sud ? Il faudroit pour rouvrir la communication, qu'elle fît des armemens conſidérables ; qu'ils ne fuſſent pas interceptés; qu'ils franchiſſent le cap de Horn, ou le détroit de Magellan. Il faudroit que, ſans ports, pour ſe refaire & pour ſe recruter, les Eſpagnols puſſent battre une eſcadre qui auroit reçu par l'iſthme de Panama tous ſes beſoins ; & qu'après leur victoire, ils fuſſent encore en état de former deux ſieges & de forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés ſont-elles faciles à ſurmonter.

Sans exécuter dans toute ſon étendue le plan que nous venons de tracer, on peut intercepter la navigation de la mer du Sud. Il ſuffit pour cela que deux vaiſſeaux de force y arrivent ſans être découverts. En établiſſant leur croiſiere au ſud & au nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce qui y arrive, ne peut échapper. Les bâtimens, qui, à raiſon des vents & des courans, ſuivent tous exactement la même ligne, doivent tomber néceſſairement ſous les voiles ennemies. Lorſque le commerce, averti par ſes malheurs, ſuſpend ſes armemens, on ceſſe à la vérité de faire des priſes ; mais ſi des officiers plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt perſonnel, perſéverent dans leur ſtation, l'Eſpagne reſte toujours privée de ſes avantages.

Tous ces malheurs, que la hardieſſe des navigateurs en général, & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du Sud, rendent tous les jours plus prochains, ne ſauroient être écartés que par l'établiſſement d'une forte eſcadre. La puiſſance qui a beſoin de ce ſoutien, en a tous les matériaux ſous ſa main. Ils ſe trouvent dans la mer du Sud, & ſont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut ſe diſſimuler que les équipages, compoſés en grande partie d'Indiens ou de negres, ne ſeront jamais comparables aux équipages Européens ; mais qu'on les exerce avec ſoin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la diſcipline ; & ils ſeront ſuffiſans pour arrêter des hommes, qui, fatigués par une longue traverſée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaiſe nourriture, n'auroient aucun aſile ſur cette plage éloignée. Nous oſerons même ajouter, que ſi l'Eſpagne pouvoit faire aimer ſa domination aux Indiens, & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la propoſer pour la mer du Sud, il n'y auroit point de peuple ſur la terre qui oſât y faire voir ſon pavillon.

Quand cette eſpérance ſeroit vaine, il n'en faudroit pas moins conſtruire & tenir dans une activité continuelle, une eſcadre, que les malheurs de la guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loiſir ſeroit utilement employé à ramaſſer ſur les côtes des denrées, qui périſſent faute d'occaſions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraiſemblablement les colons de la léthargie où ils ſont enſevelis depuis deux ſiecles. Aſſurés que leurs produits arriveroient ſans frais à Panama, & qu'ils ſeroient embarqués ſur le Châgre pour paſſer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils ſeroient ſurs de recueillir les fruits. Peut-être avec le tems leur émulation deviendroit-elle aſſez vive, pour déterminer le miniſtere à creuſer un canal de cinq lieues, qui acheveroit la communication des deux mers, déjà ſi avancée par un fleuve navigable. Le gouvernement partageroit néceſſairement avec les peuples la proſpérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet ; ſi cependant les Eſpagnols ne ſe croient pas intéreſſés à tenir

l'iſthme de Panama fermé, comme autrefois les califes à ne pas ouvrir l'iſthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce, demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le deſpotiſme oriental & l'indolence Eſpagnole s'oppoſent à une liberté de commerce, à un eſprit d'égalité ſociale qu'ils ne connoiſſent point. On aime mieux affamer un monde de richeſſes, & voir l'autre périr dans la miſere & l'eſclavage, que de partager la terre & ſes tréſors entre tous les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des deux mers expoſeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chili envahis par la mer du Nord : c'eſt ce qu'il faut examiner.

Les poſſeſſions Eſpagnoles ſur cette derniere mer, s'étendent depuis le golfe du Mexique juſqu'à l'Orenoque. Dans cet eſpace immenſe, il y a une infinité d'endroits où il n'eſt pas poſſible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne ſerviroit de rien. Tous les poſtes qu'on a regardés juſqu'ici comme importans, tels que la Vera-Cruz, Châgre, Porto-Belo, Carthagene, ſont fortifiés, & quelques-uns le ſont d'une maniere redoutable.

L'expérience a cependant prouvé, qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à ſe rendre maître. Peut-être même y a-t-il quelque puiſſance qui a aſſez d'hommes, d'argent & de vaiſſeaux pour les prendre toutes ſucceſſivement ; & ce qui eſt bien plus difficile, pour les garder. Qu'eſt-ce qui arriveroit ? L'air de ces riches contrées, preſque toutes ſituées entre les tropiques, dévoreroit les conquérans en foule. Ce climat, dangereux dans toutes les ſaiſons pour les Européens, mortel pendant ſix mois de l'année, peſtiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modéres font monter la perte des François qui paſſent aux iſles de l'Amérique, à trois

dixiemes ; & celle des Anglois à quatre ; tandis que les Eſpagnols ne perdent pas dans le continent, beaucoup plus mal-ſain, au-delà d'un dixieme.

Quand même l'eſprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne reſteroit-il pas néceſſairement confiné dans les fortereſſes qu'il auroit priſes, ſans aucun eſpoir de partager le produit des mines, placées à une diſtance immenſe des côtes ? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en reſſources s'y prendroient, pour pénétrer ſans aucune reſſource pour les vivres, dans un pays qui n'eſt point cultivé ? Pour ſe préſenter avec de l'infanterie ſeulement, devant une cavalerie nombreuſe & impétueuſe ; pour avancer à travers des précipices, dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre ; pour forcer des défilés, que cinq cents poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes.

Admettons tous ces prodiges opérés : peut-on croire que les Eſpagnols Américains ſubiront le joug d'un ennemi, quel qu'il puiſſe être ? Idolâtres par goût, par pareſſe, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur religion & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangeres. Leurs préjugés leur fourniront des armes ſuffiſantes pour chaſſer leur vainqueur, de même que les Portugais pouſſés dans un coin de terre, chaſſerent autrefois du Bréſil les Hollandois qui l'avoient envahi preſque entiérement.

Il ne reſteroit pour aſſurer la conquête, que d'exterminer tous les Européens qui s'y ſont établis : car telle eſt la malheureuſe deſtinée des conquérans, qu'après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitans. Mais outre qu'il ſeroit odieux & injuſte de ſoupçonner une nation policée de ce dernier excès de cruauté qui a voué les Eſpagnols à l'exécration de tous les ſiecles, cet expédient ne ſeroit pas moins inſenſé en politique, qu'horrible en morale. Tout peuple ſeroit forcé, pour tirer parti de ſes nouvelles poſſeſſions, de leur ſacrifier ſa population, ſon activité, ſon induſtrie,

& avec elles toute ſa puiſſance. Il n'y en a point d'aſſez peu éclairé, pour ignorer que depuis l'origine du monde, tous les états qui ont tourné leur adminiſtration du côté des mines, ont péri miſérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthouſiaſme pourroit aveugler quelque puiſſance maritime, au point qu'elle formât le projet de s'approprier excluſivement des avantages qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivreſſe lui feroit voir les mines pouſſées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles ſont ; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation, pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des ſubſiſtances & des vêtemens au nouveau-monde ; les vaiſſeaux qui portoient aux extrémités de la terre le fruit de leur induſtrie, pourriſſant dans des ports où la ceſſation du travail anéantiroit la navigation ; toutes les branches de commerce tombant néceſſairement dans les ſeules mains par qui découleroient tous les tréſors ; l'univers entier recevant en quelque maniere la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richeſſes.

Cette erreur brillante entraîneroit ſurement la ruine de la puiſſance qui en feroit la baſe de ſa conduite ; mais elle engageroit l'Eſpagne dans des guerres longues & ruineuſes, qu'il lui eſt aiſé & important de prévenir. Elle le peut, par le moyen d'une eſcadre qu'on conſtruiroit dans l'iſle de Cuba. Ses atteliers ſont d'autant mieux placés à la Havane, que les côtes les plus fréquentées par ſes vaiſſeaux, ſe trouvent la plupart ſituées ſous la zone torride. Les bois d'Europe, trop tendres pour réſiſter aux chaleurs exceſſives de ces régions, s'y deſſechent, tandis que ceux du pays élevés & durcis ſous les rayons d'un ſoleil brûlant, s'y conſervent, avec quelques ſoins, durant des ſiecles.

Ce ſeroit un grand déſordre en lui-même, & le principe de beaucoup d'autres déſordres, ſi l'utilité de cette marine ſe bornoit à défendre les côtes Eſpagnoles. Elle doit reſſuſciter la communication entre les colonies nationales, interrompue autrefois par les corſaires, & qui depuis a toujours été languiſſante. Elle doit prévenir les verſemens frauduleux, & les brouilleries qui en ſont trop

ſouvent

ſouvent la ſuite. Elle doit aſſurer la navigation qui ſe trouve plus en danger que jamais, depuis que le traité de 1763, a fait paſſer la Floride ſous la domination angloiſe.

Des eſprits inquiets, qui voient ſouvent le danger où il n'eſt pas, tandis qu'ils ne ſoupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Eſpagne que ſa navigation ne fût interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le port Saint-Auguſtin n'offre d'aſyle qu'à des vaiſſeaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courans ſi rapides, ils ſont ſemés de tant d'écueils, agités de ſi fréquentes tempêtes, qu'il eſt impoſſible aux plus hardis navigateurs, d'y établir une croiſiere. Un malheur plus réel pour l'Eſpagne, ſeroit que les côtes de la Floride ſituées dans le golfe du Mexique, & juſqu'ici aſſez peu connues, offriſſent aux recherches de la Grande-Bretagne, un port propre à recevoir des flottes. Il eſt poſſible que cela ne ſoit pas; mais comme la cour de Madrid n'en a pas la certitude, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile, par la formation d'une bonne eſcadre.

Cette force auroit encore une deſtination non moins importante. Les colonies angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale, prennent tous les jours des accroiſſemens qui étonnent l'univers. Elles peuvent reſter aſſervies à leur métropole; elles peuvent en ſecouer le joug. Quoi qu'il arrive, leurs beſoins augmenteront avec leur population. Déjà elle eſt ſi conſidérable, que les anciens débouchés ne ſuffiſent plus à l'extraction de leurs denrées; que les anciens retours ne ſuffiſent plus à leurs conſommations. Ce vuide doit être l'origine de cette grande fermentation, qui s'eſt manifeſtée depuis peu par de grands éclats. La Grande-Bretagne, qui ne paroit pas avoir démêlé juſqu'ici les cauſes d'une inquiétude qui lui cauſe de ſi vives allarmes, s'éclairera tôt ou tard. Elle ſentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ſes poſſeſſions éloignées, qu'en donnant plus d'extenſion à leur commerce. La néceſſité, autant que l'ambition, la rendra conquérante en Amérique; & il eſt vraiſemblable que l'orage fondra d'abord ſur le Mexique. Il n'y a que les forces

maritimes de l'Eſpagne qui puiſſent prévenir ou détourner la révolution dont elle eſt menacée.

L'entrepôt de ces forces ſeroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-Cruz, à Porto-Belo, & à Carthagene, lieux tous mal-ſains & ſous le vent. Qu'elles ſe concentrent à Bayahonda, ſitué entre Sainte-Marthe & Maracaybo. Cette poſition, quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut deſirer; un port excellent, d'un accès facile, & qu'il eſt aiſé de rendre imprenable; une grande abondance de bois de conſtruction; un air très-ſalubre; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les ſauvages qui habitent cette contrée, & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paiſibles, ſi on les traitoit avec humanité. De cet aſile, les vaiſſeaux Eſpagnols menaceroient les établiſſemens ennemis, & protégeroient les poſſeſſions de leur nation.

Il eſt vrai que lorſqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers ſituées ſous le vent, leur retour ſeroit difficile. Les vents réguliers du ſud-eſt au nord-eſt, les courans toujours dirigés vers l'oueſt, rendroient néceſſairement leur marche peſante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet, dont tout démontre la néceſſité. Ce ſeroit un grand avantage, ſi cette force pouvoit au beſoin, ſe porter dans la mer du Sud. Par malheur la nature des choſes s'oppoſe invinciblement à cet objet d'utilité. L'eſcadre, avant de faire route vers l'équateur, ſeroit obligé de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar; ce qui l'expoſeroit aux mêmes inconvéniens que ſi elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce ſeroit de faire paſſer par terre des matelots tous formés, aux bâtimens qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défenſe que nous venons de tracer à l'Eſpagne, eſt ſuſceptible de grandes difficultés. Peut-être cette monarchie n'eſt-elle pas en état de faire les avances néceſſaires, pour fonder la marine dont elle doit ſentir le beſoin. Peut-être ne peut-elle pas

assigner les fonds indispensables pour son entretien. Peut-être n'a-t-elle pas assez de confiance en ses administrateurs du nouveau-monde, pour leur confier des soins aussi importans. Ces objections, que nous n'avons pu nous dissimuler, semblent en effet insolubles, dans l'état d'épuisement, d'inaction, d'ignorance, de découragement où se trouve aujourd'hui cette puissance, autrefois si redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, soutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les esprits à penser, à tenter, à agir, fera disparoître en peu de tems une foule d'obstacles que la timidité grossit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéressés de ces abus énormes, croiseront ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils seront bientôt dissipés, si on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.

CHAPITRE XXIV.

Causes de la décadence de l'Espagne.

LEs écrivains politiques qui ont voulu remonter à l'origine des plaies dont l'Espagne est depuis si long-tems affligée, ont tous répété, que se voyant maîtresse des trésors du nouveau-monde, elle avoit renoncé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée n'a jamais pu entrer dans le système d'aucun peuple. Les nations ne raisonnent point. Elles sont conduites ou entraînées par les événemens, qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique aient anéanti les arts, elle leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand, par la conquête du royaume de Grenade, avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne, qui étoit la plupart entre les mains des Maures; mais il en avoit considérablement diminué

la vente par l'expulsion des Juifs. La découverte du nouveau-monde ranima bientôt l'industrie & le commerce. Ils augmenterent prodigieusement l'un & l'autre sous Charles-Quint, & même sous Philippe II. Dans les dernieres années du regne de ce prince, la seule ville de Seville contenoit soixante mille métiers en soie. Les draps de Segovie passoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. L'armement contre l'Angleterre, connu dans l'histoire sous le nom de flotte invincible, & composé de cent cinquante gros vaisseaux, prouve que l'Espagne avoit alors une puissante marine, & par conséquent un commerce de mer très-étendu. Elle fit, dans l'espace d'un siecle, des entreprises immenses & très-dispendieuses. Les seules guerres des Pays-Bas & de la ligue, lui coûterent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elle jetta infiniment plus de numéraire chez les étrangers, qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette puissance avoit été obligée d'acheter dans ces tems-là les marchandises qu'elle envoyoit dans le nouveau-monde, l'Europe auroit joui dès-lors des trésors de l'Amérique, comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Espagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armemens de terre & de mer, de soudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la division dans les états voisins, de tout bouleverser par ses intrigues; de donner le branle à tous les événemens politiques, d'être la premiere & presque la seule puissance de l'univers.

L'expulsion totale, & la proscription des Maures & des Juifs en 1611, fut la premiere époque sensible de la décadence de l'Espagne. Cette dégradation fut si rapide, qu'on vit des écrivains Espagnols former, dès-l'an 1619, des projets pour le rétablissement politique de leur empire. On imaginera sans peine le vuide immense que devoient laisser dans leur patrie un milion d'hommes laborieux, dans un tems où la noblesse, retenant encore tous les préjugés & les privileges barbares des Visigoths, dont elle se faisoit honneur de descendre, renvoyoit le travail à la classe du peuple la plus mé-

priſée, quoique la plus utile. La guerre, qui détruit tout, étoit alors la ſeule profeſſion diſtinguée; & les arts, qui créent, conſervent ou réparent, déshonoroient pour ainſi dire tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'eſt parce qu'il y avoit des eſclaves. S'il y avoit du commerce, c'eſt parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin ſi l'Eſpagne avoit des manufactures, elles les devoit aux Maures, qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puiſſance ne ſentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les tréſors du nouveau-monde, étoit de favoriſer l'induſtrie qui les y attiroit. La ſeule partie de la nation qui eût de l'activité, la ſeule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieuſement proſcrite. Envain ces malheureux offrirent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à vivre où ils étoient nés; la ſuperſtition qui avoit prononcé l'arrêt de leur deſtruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne ſe trouva même aucune puiſſance en Europe aſſez éclairée pour leur offrir un aſile; & ils furent réduits à ſe diſperſer en Afrique & en Aſie.

Tandis que le déſeſpoir conduiſoit ces malheureux ſur des côtes barbares, l'Eſpagne s'applaudiſſoit de ſon fanatiſme aveugle. Elle ſe croyoit toujours la plus riche puiſſance de l'univers, parce qu'elle ne ſoupçonnoit pas que les vaiſſeaux qui rempliſſoient ſes ports, étoient des éponges qui commençoient à boire ſa ſubſtance. Lorſqu'elle s'apperçut de la diminution de ſon numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtimens qui revenoient des Indes, à l'enlevement de ſes galions par les Hollandois, à de mauvaiſes ventes. Elle crut qu'il ne falloit pour remplir ces vuides, qu'augmenter les droits ſur les manufactures & ſur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop peſant, même pour un grand nombre, fut encore plus inſupportable au peu d'artiſans qui reſtoient. Ils ſe réfugierent en Flandre & en Italie, ou ſans ſortir d'Eſpagne, ils abandonnerent leur profeſſion. Les ſoies de Valence, les belles laines d'Andalouſie & de Caſtille, ceſſerent d'être travaillées par les mains des Eſpagnols.

Le fiſc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leur excès. Aux impoſitions générales, ſe joignirent ce qu'on appelle en finance, affaires extraordinaires, qui eſt une maniere de lever de l'argent ſur une claſſe particuliere de citoyens; impoſition qui, ſans aider l'état, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces reſſources ne ſe trouvant pas ſuffiſantes pour les beſoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances conſidérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état: ils furent autoriſés à ſous-affermer les diverſes parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations ſe multiplierent avec ce déſordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne foi. Avec le tems ils uſurperent l'autorité ſouveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à ſe choiſir des juges particuliers, & à les payer. Ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres écraſés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs poſſeſſions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile peninſule, qui, malgré les fréquentes ſéchereſſes qu'elle éprouve, nourriſſoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du nouveau-monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, ſe vit couverte de ronces. On contracta la funeſte habitude de fixer le prix des grains, on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient néceſſairement dirigés ſans intelligence, ſans zele, ſans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides reſſources? Qui jamais imagina de s'oppoſer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de groſſir les frais des ſubſiſtances, pour les rendres moins cheres; de faciliter le monopole, pour l'écarter.

Quand la décadence d'un état a commencé, il eſt rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut ſuivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une induſtrie nouvelle

animoit tous les peuples, l'Eſpagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter dans le paſſage d'une province à l'autre, furent pouſſés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs ſe trouvoient arrêtés au paſſage des rivieres, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un ſeul canal, pas un ſeul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la ſuperſtition condamne le plus à faire maigre, laiſſa tomber ſes pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poiſſon. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étoient deſtinés pour ſes colonies, il n'y eut pas un ſeul navire national dans ſes ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animoſité, à la férocité des Barbareſques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de frêter de l'étranger juſqu'aux *aviſo* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV. avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup ſon or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix preſqu'auſſi fort qu'à l'argent.

Ces déſordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Eſpagne remplie d'une vénération ſtupide & ſuperſtitieuſe pour le ſiecle de ſes conquêtes, rejetoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, ſe fortifier, ſans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ſes voiſins, formoit la baſe de ſon caractere.

L'inquiſition, cet effroyable tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïſme & du mahométiſme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux ſciences, à toutes les connoiſſances utiles. L'Eſpagne ne fut, il eſt vrai, ni troublée, ni dévaſtée par les querelles de religion ; mais elle reſta ſtupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces diſputes, quoique toujours miſérable & ridicule, exerce au moins l'eſprit. On lit, on médite. On remonte aux ſources primitives. On étudie l'hiſtoire, les langues anciennes. La

critique naît. On prend un goût ſolide. Bientôt le ſujet qui échauffoit les eſprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverſe paſſent, mais l'érudition reſte. Les matieres de religion reſſemblent à ces parties acides & volatiles, qui exiſtent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur; mais elles mettent bientôt en action toute la maſſe. Dans ce mouvement, elles ſe diſſipent ou ſe précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il ſurnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui ſert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des diſputes théologiques, toute la lie de ces matieres reſta en Eſpagne. La ſuperſtition y avoit abruti les eſprits, au point que l'état s'applaudiſſoit de ſon aveuglement.

Au lieu de cette activité qui auroit été néceſſaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop diſperſée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conſeils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient ſeulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui ſuffiſoit à peine pour les nombreuſes garniſons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique & dans les Indes, ne laiſſoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hoſtilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Eſpagnols qu'on faiſoit combattre avec ces troupes mercenaires puſſent les contenir, leur fidélité étoit ſouvent altérée par ce commerce. On les vit ſe révolter pluſieurs fois de concert, & ravager enſemble les provinces commiſes à leur défenſe.

Une ſolde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt diſſipé cet eſprit de ſédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette ſubordination néceſſaires à la bonne diſcipline; il auroit fallu ſupprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, abſorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laiſſer envahir les droits les plus anciens de la couronne;

ne

ne pas diſſiper ſes tréſors à entretenir des eſpions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu ſut-tout ne pas faire conſiſter la grandeur du prince, à accorder des penſions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une morale générale. L'Eſpagnol né généreux, & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne reſpiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magiſtrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans, ſe glorifiant d'une ſuperbe oiſiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les miniſtres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru ſouiller ſes mains victorieuſes, en les employant à des travaux paiſibles. Les campagnes & les atteliers étoient abandonnés à des étrangers, qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitans, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertiliſoit.

Les hommes nés ſans propriété, préférant baſſement une ſervitude oiſive à une liberté laborieuſe, briguoient de groſſir ces légions de domeſtiques que les grands traînoient à leur ſuite, avec ce faſte qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation de la claſſe la plus néceſſaire.

Ceux qui par un reſte de vanité ne vouloient pas vivre ſans quelque conſidération, ſe précipitoient en foule dans les cloîtres, où la ſuperſtition avoit préparé depuis long-tems un aſile commode à leur pareſſe, & où l'imbécillité alloit juſqu'à leur prodiguer des diſtinctions.

Les Eſpagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languiſſoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur poſtérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation ſuperſti-

tieuſe des colleges, & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtiſanes. Le corps & l'eſprit de ces jeunes gens vieillis de bonne-heure, s'épuiſoient également dans ce commerce infame, qui ſe perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce déſordre pouſſé juſqu'aux derniers excès, fut la premiere & la ſeule cauſe de la ſtérilité des femmes Eſpagnoles, autrefois auſſi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'eſt parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur deſtinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur adminiſtration rappelloit à chaque inſtant l'école d'oiſiveté & de corruption d'où ils ſortoient. Rien n'étoit ſi rare que de leur voir des ſentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger deſir de faire le bonheur de leurs ſemblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs ſoins, pour aller diſſiper à Madrid dans le ſein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie; quoiqu'elle occaſionnât ſouvent des ſéditions, des révoltes, des conſpirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Caſtille, conſommoient ſa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garniſons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Arragon, Valence, la Catalogne, le Rouſſillon, les iſles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuiſée par ſes folles largeſſes.

Pendant que tout tomboit ainſi dans la confuſion en Eſpagne, les tréſors de l'Amérique, qui n'avoient d'abord paſſé aux autres états de l'Europe que par des combinaiſons deſtructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuſe & paiſible. L'impoſſibilité où ſe trouvoit la métropole de fournir aux beſoins de ſes colonies, anima l'induſtrie des autres peuples, qui juſqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richeſſes du

nouveau-monde, ne purent guere retenir que les droits de quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commiſſion: droits qui ont ajouté aux marchandiſes, une valeur qui ne prend ſur les négocians étrangers, que parce qu'elle reſſerre les conſommations; mais qui ſont payés par les Péruviens & les Mexicains, qui les conſomment. C'eſt par cette voie que l'or & l'argent dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont paſſé dans plus de mains, & ſe ſont diſtribués plus également.

En vain une loi ſévere, portée par Ferdinand & Iſabelle, & confirmée par leurs ſucceſſeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faiſoient. L'impérieuſe loi de la néceſſité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandiſes qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes occidentales, la huitieme partie appartient àpeine à la métropole. Le reſte eſt fourni par les autres peuples, amis ou ennemis de l'Eſpagne, ſous le nom des Eſpagnols même, toujours fideles aux particuliers, & toujours infideles à la loi. La bonne-foi des Eſpagnols, qui n'a jamais reçu d'atteinte, fait dans ce commerce la ſureté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant ſe diſſimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus abſurde. Il défendit, ſous des peines capitales, l'exportation de l'or & de l'argent; comme ſi les Eſpagnols euſſent pu ſe diſpenſer de payer les marchandiſes qu'ils avoient beſoin d'acheter. Lorſqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Eſpagnol, qui eſt à Cadix le facteur des autres nations, confioit les lingots à des braves, appellés *météores*, qui, bien armés alloient porter les lingots numérotés au rempart, & les jetoient à d'autres météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes ne les troubloient jamais: tous avoient leur droit ſur cette fraude, juſtifiée par l'iniquité de la loi; & le marchand étranger n'étoit jamais

trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandiſes un nouveau prix, que le conſommateur étoit obligé de payer. La défenſe de ſortir l'or & l'argent étoit ſi inutile, que quoi qu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuſe, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de ſévérité n'auroit fait que hauſſer le prix des marchandiſes, par la difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût ſaiſi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confiſqué ſes biens; cette atrocité, loin d'empêcher la ſortie de l'argent, l'auroit augmentée; parce que ceux qui s'étoient contentés juſqu'alors d'un bénéfice médiocre, exigeant un ſalaire proportionné au riſque qu'ils devoient courir, euſſent multiplié leurs profits par leurs riſques, & fait paſſer beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a enfin ſenti le vice de cette tyrannie. Les gouvernemens anciens qui avoient pour les loix le reſpect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une, dont l'obſervation auroit été démontrée chimérique. Dans nos tems modernes, où les empires ſont plus conduits par les caprices des adminiſtrateurs, que ſur des principes raiſonnés, l'Eſpagne s'eſt contentée de régler, il y a quelques années, que le commerce étranger retireroit, en payant trois pour cent, la valeur des marchandiſes qu'il auroit fait paſſer dans le nouveau-monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers, qu'on eut ſoin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du miniſtere étoit de ſe rendre maître du commerce des piaſtres, & par conſéquent du change. Ce plan, qui peut-être étoit plus vaſte que juſte, n'a pas réuſſi. Les agens qu'on avoit choiſis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Eſpagne ne s'eſt pas obſtinée à ſoutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers ſont maintenant autoriſés à extraire directement leurs fonds, en ſe ſoumettant aux droits établis, & qui, en 1768, ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de

plus grands avantages. Il y a des tems où les fraudeurs Eſpagnols peuvent fournir les piaſtres à bord des vaiſſeaux, au deſſous de l'impoſition ; & on ſent bien que ces facilités momentanées, ſont ſaiſies avec une avidité extrême.

CHAPITRE XXV.

Cauſes de la décadence des colonies Eſpagnoles.

PENDANT que la métropole dépériſſoit, il n'étoit pas poſſible que les colonies proſpéraſſent. Si les Eſpagnols euſſent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique ſe fuſſent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des atteliers de l'ancien-monde, euſſent été échangées contre celles des mines du nouveau ; & le fer ouvragé eût été payé à poids égal, par de l'argent brut. Une union ſtable, ſuite néceſſaire d'un commerce paiſible, ſe ſeroit formée ſans répandre du ſang ; ſans dévaſter des empires. L'Eſpagne n'en ſeroit pas moins devenue maîtreſſe du Mexique & du Pérou ; parce que tout peuple qui cultive les arts, ſans en communiquer les procédés & la pratique, aura une ſupériorité réelle ſur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raiſonna pas ainſi. La facilité qu'on avoit trouvée à ſubjuguer les Indiens, l'aſcendant que Charles-Quint prit ſur toute l'Europe, l'orgueil ſi ordinaire aux conquérans, le caractere particulier des Eſpagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce : toutes ces raiſons, & pluſieurs autres, empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du nouveau-monde, des loix ſages, une bonne adminiſtration, une conſiſtance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confuſion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruiſſeaux de ſang. Auſſi étonnés de leurs victoires, que le vaincu

l'étoit de ſa défaite, ils prirent, dans l'ivreſſe de leurs ſuccès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables diſparurent de la terre, à l'arrivée de ces barbares; & c'eſt la ſoif de l'or, c'eſt le fanatiſme qu'on a accuſés juſqu'ici de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune eſpece de honte, ni par la préſence des témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Eſpagnols, l'image d'une organiſation ſemblable à la leur, baſe primitive de la morale; & ne les portoit-elle pas à traiter ſans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes ſauvages de l'ancien hémiſphere? La cruauté de l'eſprit militaire ne s'accroît-elle pas à raiſon des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui reſtent à courir? Le ſoldat n'eſt-il pas plus ſanguinaire à une grande diſtance que ſur les frontieres de ſa patrie? Le ſentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à meſure qu'on s'éloigne de ſon pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Eſpagnols ne craignirent-ils pas d'être démaſqués, d'être maſſacrés? Ne ſe défierent-ils pas des démonſtrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La premiere goutte de ſang verſée, ne crurent-ils pas que leur ſécurité exigeoit qu'on le répandît à grands flots? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les uſages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas ſaiſie d'alarmes & de terreurs bien ou mal-fondées? Mais le phénomene incompréhenſible, c'eſt la ſtupide barbarie du gouvernement qui approuvoit tant d'horreurs, & qui ſtipendioit des chiens exercés à pourſuivre & à dévorer des hommes.

Semblables aux Viſigots, dont ils étoient les deſcendans ou les eſclaves, les Eſpagnols partagerent entr'eux les terres déſertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces miſérables victimes ne ſurvécurent pas long-tems au carnage, dans un état d'eſclavage pire que la mort. Les loix faites de tems en tems pour modérer la dureté de cette ſervitude, ne produiſirent que peu

de ſoulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité ſe jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cauſe de deſtruction. Depuis la découverte du nouveau-monde, ce genre de richeſſe abſorboit tous les ſentimens des Eſpagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur ſiecle, leur crioient : laiſſez l'or, ſi la ſurface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous faſſiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puiſſent paître. Le ſeul métal dont vous ayez vraiment beſoin, c'eſt le fer. Conſtruiſez-en vos ſcies, vos marteaux, les ſocs de vos charrues ; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or néceſſaire aux échanges des nations eſt ſi petite ; pourquoi donc la multiplier ſans fin ? Quelle importance y a-t-il à repréſenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or ? Les Eſpagnols ont fait comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à ſa gueule, pour ſe jeter ſur ſon image qu'il voyoit au fond des eaux, où il ſe noya.

Malheureuſement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeſte. Précipités dans des abymes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, de la douceur de reſpirer un air libre & ſain, des principaux ſoutiens de la vie, de la conſolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches ; ces infortunés creuſoient leur tombeau ſous des voûtes ténébreuſes, qui recelent aujourd'hui plus de cendre de morts, que de pouſſiere ou de grains d'or. Quand on jette les yeux ſur des traitemens ſi barbares, on eſt bien étonné d'entendre l'avare & ſtupide Eſpagnol, ſe plaindre de ce que les Indiens lui refuſent la connoiſſance de pluſieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux, en trahiſſant le ſecret qu'ils ont reçu de leurs peres ou que le haſard leur a donné, que feroient-ils autre choſe que multiplier les moyens de les détruire ?

Auſſi voit-on ceux même que la deſtinée avoit ſoumis au joug, déſerter les terres qu'ils cultivoient pour leurs avides maîtres, &

ſe réfugier en grand nombre parmi les ſauvages qui errent dans les forêts ou les déſerts des Cordilieres. Ces lieux impénétrables, ſont devenus l'aſile d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Eſpagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invaſion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractere féroce qui les rend redoutables, au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes qui étoient expoſées à leurs incurſions. Ce que la ſtérilité du ſol, le défaut de prévoyance, & le manque de reſſource de la ſociéte fait perdre de population à ces ſauvages, eſt continuellement réparé par les eſclaves fugitifs, qui ſe dérobent à la tyrannie Européenne. C'eſt dans ces montagnes que ſe régénere en ſecret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, retirer ſes biens, ſes droits & ſa liberté, des mains avides & cruelles de l'uſurpateur du nouveau-monde.

Il ſe dépeuple encore, par les beſoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y ſubvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui ſervoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes : c'étoit une occupation & une ſorte de métier. Leurs ſoins ſe réduiſoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richeſſe. Toutes choſes s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Eſpagnol, vit en ſociété, il eſt dans la néceſſité de ſe loger, de ſe nourrir, de ſe vêtir le plus ſouvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne ſauroit pourvoir à ces nouveaux beſoins. Quand même il ne ſeroit pas tombé dans un découragement exceſſif, ſon travail ſuffiroit à peine aux dépenſes de premiere néceſſité. Ainſi le luxe & l'indigence qui le preſſent, l'ont réduit à cacher à l'écart ſa nudité, à vivre ſeul, & à renoncer à ſa poſtérité.

De cette cauſe de dépopulation en naît une autre plus affreuſe encore, & dont la ſeule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célebre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue en 1586, eut la preuve que parmi ces inſulaires, les hommes en étoient venus à ce point de déſeſpoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fuſſent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement réſolu

réſolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triſte conjuration contre la nature & contre le plus doux de ſes plaiſirs, l'unique événement de cette eſpece, que l'hiſtoire ait tranſmis à la mémoire des hommes, ſemble avoir été réſervée à l'époque de la découverte du nouveau-monde, pour caractériſer à jamais la tyrannie Eſpagnole. Que pouvoient oppoſer les Américains à la ſoif de détruire, que l'horrible vœu de ne ſe reproduire jamais ? Ainſi la terre fut doublement ſouillée, du ſang des peres, & du germe des enfans.

Dès-lors cette terre fut comme maudite pour ſes barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du déſordre & du crime furent rapides. Les fortereſſes les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magaſins. Le ſoldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia juſqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, juſqu'au nom des inſtrumens propres à ces deux arts ſi néceſſaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent qui devoient entrer dans les coffres du ſouverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice, ſe donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour ſauver les prévaricateurs que la loi avoit proſcrits. Les premiers & les derniers magiſtrats, agirent toujours de concert pour appuyer leurs injuſtices réciproques.

Le chaos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeſte expédient de tous les états mal adminiſtrés ; des impoſitions ſans nombre. On paroiſſoit s'être propoſé la double fin d'arrêter toute induſtrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injuſtice. « J'ai vu, diſoit » un voyageur célebre, porter dans le même tribunal, & preſqu'à » la même heure, une même ſentence ſur deux cas directement » oppoſés. En vain s'efforça-t-on d'en faire comprendre la diffé- » rence aux juges. Cependant le chef ſortant enfin des ténebres,

» ſe leva ſur ſon ſiege, retrouſſa ſa mouſtache, & jura par la
» Sainte Vierge & par tous les Saints, que les luthériens Anglois
» lui avoient enlevé parmi ſes livres ceux *du pape Juſtinien*, dont
» il ſe ſervoit pour juger les cauſes équivoques ; mais que ſi ces
» chiens reparoiſſoient, il les feroit brûler tous. »

« Le haſard, dit le même voyageur, fit tomber un jour les méta-
» morphoſes d'Ovide entre les mains d'un créole. Il remit ce livre à
» un religieux qui ne l'entendoit pas mieux que lui, & qui fit croire aux
» habitans de la ville que c'étoit une bible angloiſe. Sa preuve étoit
» les figures de chaque métamorphoſe qu'il leur montroit, en diſant :
» voilà comme ces chiens adorent le diable, qui les change en
» bêtes. Enſuite la prétendue bible fut jetée dans un feu qu'on alluma
» exprès, & le religieux fit un grand diſcours qui conſiſtoit à
» remercier Saint François de cette heureuſe dé couverte. »

Comme l'aveuglement eſt toujours favorable à la ſuperſtition, les miniſtres de la religion, ſans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un aſcendant décidé dans toutes les affaires. Plus aſſurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute regle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faiſoient le commerce ; les autres abuſoient de leur miniſtere & de la terreur des armes eccléſiaſtiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Eſpagnol paſſoit pour mal-adroit, lorſqu'un court voyage dans le nouveau-monde ne lui valoit pas au moins cent mille francs. Le plus ſouvent on prévenoit leur avidité par des dons immenſes. On auroit cru que ce n'étoit que pour embellir des égliſes, & pour enrichir le clergé que l'Amérique avoit été conquiſe.

La haine qui ſe mit entre les Eſpagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jeté les ſemences de cette diviſion malheureuſe. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, preſque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter ſur leur intelligence, ſur leur courage, ſur leur attachement ; & elle prit le parti de les éloigner de tous les poſtes utiles

ou honorables. Cette réſolution injurieuſe les aigrit. Loin de travailler à les appaiſer, les dépoſitaires de l'autorité ſe firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux claſſes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une averſion inſurmontable. Elle s'eſt manifeſtée par des éclats, qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le nouveau-monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroiſſent d'autant plus ſures & plus prochaines, que le clergé créole & le clergé Européen, qui ont contracté la contagion de ces haines, de ces diviſions, ne ſe rapprocheront jamais, & travailleront, ſelon l'eſprit dont ils ne ſe ſont jamais écartés, à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-Quint, les déſordres qu'on vient de voir, & les maux qui naiſſent de tant de maux, ont un peu diminué. La nobleſſe n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embarraſſoient ſouvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a ceſſé d'être l'apanage de la ſeule naiſſance : il a paſſé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Eſpagne, qu'une adminiſtration déteſtable avoit fait tomber au deſſous de huit millions ſur la fin du dernier ſiecle, monte aujourd'hui à ſoixante-douze millions ſix cent cinquante-ſix mille huit cent cinq livres. Cette heureuſe révolution qui a commencé par la métropole, s'eſt étendue enſuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en Europe de leur direction, perdre ſucceſſivement quelque choſe du mauvais eſprit qui ſembloit y préſider. Le conſeil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conſervation. La contractation, tranſportée de Seville à Cadix en 1717, conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le conſulat qui juge des différends ſurvenus entre les négocians mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conſervation de leurs privileges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.

CHAPITRE XXVI.

Moyens que l'Eſpagne doit employer pour ſon rétabliſſement.

CEs premiers pas vers le bien, doivent faire eſpérer au miniſtere Eſpagnol qu'il arrivera à une bonne adminiſtration, lorſqu'il aura ſaiſi les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppoſe pas des obſtacles inſurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui eſt pas auſſi naturelle qu'on le penſe. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établiſſoit, on verra que cet engourdiſſement ne s'étendoit pas à tout; & que ſi l'Eſpagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit ſon inquiétude chez ſes voiſins, dont elle troubloit ſans ceſſe la tranquillité. Son oiſiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la nobleſſe ne faiſoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de ſi noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Eſpagnol décharné, demi-nu, nonchalamment aſſis à terre, regarde avec pitié ſes voiſins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de ſa folie. L'un mépriſe par orgueil ce que les autres recherchent par vanité, les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Eſpagnol ſobre, & il l'eſt encore devenu par indigence. L'eſprit monacal, qui le gouverne depuis long-tems, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ſes vices. Comme il n'a rien, il ne deſire rien; mais il mépriſe encore moins les richeſſes qu'il ne hait le travail.

De ſon ancien caractere, il n'eſt reſté à ce peuple, pauvre & ſuperbe, qu'un penchant démeſuré pour tout ce qui a l'air d'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immenſe perſpective de gloire. La ſatisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaiſſement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec reſpect & avec confiance. Qu'on dirige à ſon bonheur ce

puiſſant reſſort: qu'on cherche les moyens, plus aiſés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable; & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau-monde, dans ces tems brillans, où ſans ſecours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuſe, il faudra ſonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la maſſe de l'état, c'eſt le défaut de population. Le propre des colonies bien adminiſtrées, eſt d'augmenter la population de la métropole, qui par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'eſt ſous ce point de vue, intéreſſant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'Europe ont formé leurs établiſſemens du nouveau-monde. Le ſuccès a par-tout couronné un ſi noble & ſi ſage deſſein. Il n'y a que l'Eſpagne, qui avoit formé ſon ſyſtême avant que la lumiere fût répandue, qui ait vu ſa population diminuer en Europe, à meſure que ſes poſſeſſions augmentoient en Amérique.

Lorſque la diſproportion entre un territoire & ſes habitans n'eſt pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent, avec le tems, rétablir l'équilibre. L'Eſpagne, qui, en 1747, n'avoit que ſept millions quatre cent vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-ſix eccléſiaſtiques, & qui ne compte guere dans ſes colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au tems de la conquête, ne peut ni ſe repeupler, ni les repeupler ſans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut pour augmenter les claſſes laborieuſes du peuple, qu'elle diminue ſon clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ſes ſoldats, que l'amitié de la France & la foibleſſe du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puiſque ſon revenu net eſt de cent douze millions, & que ſes dépenſes ordinaires n'en abſorbent que quatre-vingt-ſeize, qu'elle s'occupe du ſoulagement des peuples, auſſi-

tôt que les poſſeſſions de l'ancien & du nouveau-monde auront été tirées du chaos où deux ſiecles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il faut avant tout, qu'elle aboliſſe l'infame tribunal de l'Inquiſition, qui ſemble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre ſous le joug d'une ſuperſtition ſtupide.

La ſuperſtition, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt répandue chez tous les peuples ſauvages ou policés. Elle eſt née ſans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ſes cauſes & de ſes remedes. C'en eſt aſſez du moins pour l'enraciner dans l'eſprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomenes deſtructeurs, toutes les cauſes cachées de la douleur & de la mort, ſont ſi univerſelles ſur la terre, qu'il ſeroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été dans tous les tems & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours ſubſiſté ou groſſi, à proportion de l'ignorance & de la ſenſibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages ſur la terre, tels que ſont les déluges, les incendies, les peſtes; le culte des animaux, ſoit venimeux, ſoit voraces, mais toujours nuiſibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiſeurs de prodiges apparens bons ou mauvais; le culte des êtres inviſibles, que l'imagination ſuppoſe cachés dans tous les inſtrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront inſenſiblement diminué le nombre de ces êtres; & l'eſprit humain ſe ſera élevé de l'idolâtrie au théiſme; mais cette derniere idée ſimple & ſublime, ſera toujours reſtée informe dans les eſprits groſſiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, ſi les barbares du Nord, qui inonderent les provinces de l'empire Romain, n'euſſent apporté des préjugés ſacrés qu'on ne pouvoit chaſſer que par d'autres fables. Le chriſtianiſme vint ſe préſenter malheureuſement à des eſprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent

qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance eſt toujours avide. L'intérêt le changea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze ſiecles à ſe partager, à ſe diſputer les provinces de la monarchie univerſelle, qu'une ſeule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent ſans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entr'eux d'enſeigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans ſon ſein un germe de diviſion, qui devoit, tôt ou tard ſe communiquer au peuple. Le moment vint où l'eſprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'égliſe, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animoſité, un grand nombre de ſuperſtitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laiſſé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raiſonnement, ni par eſprit de parti, ceux qui avoient le plus d'intérêt à les ſoutenir, ſe trouverent hors d'état de les défendre, lorſqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger ſouverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette diſcuſſion, elle ſe ſentit fiere d'avoir à balancer de ſi grands & de ſi chers intérêts. L'ébranlement étoit ſi général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, ſi le magiſtrat ne s'étoit cru intéreſſé à arrêter le torrent. Il avoit beſoin, ainſi que la religion, d'une obéiſſance implicite, ſur laquelle ſon autorité étoit principalement fondée ; & il craignit qu'après avoir renverſé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie romaine, on n'examinât ſes propres titres. L'eſprit républicain qui s'établiſſoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Eſpagne, plus jaloux de leurs uſurpations que les

autres ſouverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis dans des ſuperſtitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les ſyſtêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes ſur un être inconnu. En vain la raiſon crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puiſſance n'eſt en droit de preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer; que la ſociété n'a pas beſoin pour ſe ſoutenir, d'ôter aux ames toute eſpece de liberté; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'eſt impoſer un faux ſerment qui rend un homme traître à ſa conſcience, pour en faire un ſujet fidele; que la politique doit préférer tout citoyen qui ſert la patrie, à celui qui eſt inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & inconteſtables, ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur eſclave, fut forcé d'abandonner ſes ſujets à leurs caprices, de les laiſſer opprimer, d'être ſpectateur oiſif des cruautés qu'on exerçoit contr'eux. Dès-lors des mœurs ſuperſtitieuſes, utiles ſeulement au ſacerdoce, devinrent nuiſibles à la ſociété. Des peuples ainſi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéiſſance pour le monarque, fut ſubordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il fut le vrai ſouverain de l'état.

L'inaction fut la ſuite néceſſaire d'une ſuperſtition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, ſe manifeſta juſques dans leur religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aſpiroit à marcher ſur leurs traces, & qui ſongeoit à devenir conquerante adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les reſſorts, qui les empêchera de ſe rétablir en Eſpagne & en Amérique, s'il n'eſt renverſé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inſpirer. L'abolition de l'Inquiſition doit hâter ce grand changement. Il eſt doux d'eſpérer que ſi la cour de Madrid ne ſe détermine pas à cet acte néceſſaire, elle y ſera quelque jour

réduite

réduite par un vainqueur humain, qui dans un traité de paix, dictera pour premiere condition ; que *les auto-da-fé ſeront abolis dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de l'ancien & du nouveau-monde.*

Ce moyen, tout néceſſaire qu'il eſt au rétabliſſement de la monarchie, n'eſt pas ſuffiſant. Quoique l'Eſpagne ait mis à cacher ſa foibleſſe plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ſes plaies. Elles ſont ſi profondes & ſi invétérées, qu'il lui faut des ſecours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuſe pas, & elle verra ſes provinces de l'un & l'autre hémiſphere, remplies de nouveaux habitans, qui leur donneront mille branches d'induſtrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, poſſédés de l'ambition des richeſſes qui caractériſe notre ſiecle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique ſuivra les fortunes particulieres. Celle des étrangers deviendront elles-mêmes une richeſſe nationale, ſi ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec aſſez de ſureté, d'agrément & de diſtinction, pour perdre le ſouvenir de leur pays natal.

Si l'Eſpagne veut porter rapidement ce grand ouvrage à ſa perfection, il ne ſuffit pas qu'elle ouvre ſon ſein aux peuples de ſa communion ; il faut que toutes les ſectes, ſans diſtinction, y ſoient admiſes. Elle a cru trop long-tems que la liberté de conſcience ne pouvoit être fondée que ſur l'impiété la plus monſtrueuſe, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puiſque le principe fondamental de toutes les ſectes étoit de ſe déteſter, & de déchirer tôt ou tard les gouvernemens où elles ſe multiplioient. Si les payens avoient raiſonné ainſi, jamais le chriſtianiſme ne ſe fût établi. Il eſt du moins évident que leurs perſécutions contre les fondateurs de notre religion n'auroient pas beſoin d'apologie.

Lorſque l'Eſpagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui ſera la plus avantageuſe. Le chagrin qu'elle avoit de voir les tréſors du nouveau-monde paſſer chez ſes rivaux & ſes ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétabliſſement de ſes manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie.

Ceux de ſes écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce ſyſtême, nous paroiſſent dans l'erreur. Tant que les peuples qui ſont en poſſeſſion de fabriquer des marchandiſes qui ſervent à l'approviſionnement de l'Amérique, s'occuperont du ſoin de conſerver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en ſoutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à auſſi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre; mais il faudra des ſiecles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui tranſporteroit en Eſpagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artiſtes étrangers, pourroit ſeule procurer ce grand changement. Juſqu'à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on haſardera auront une iſſue funeſte. On en a fait une expérience bien inſtructive, lorſqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défenſe de ſortir les ſoies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit ſenſiblement, & ſeroit entiérement tombée, ſi le gouvernement n'avoit eu la ſageſſe de rendre au commerce ſon ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Eſpagne pourroit ſe procurer la ſupériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un ſuccès momentané ſeroit ſuivi d'une ruine entiere. Qu'on ſuppoſe que cette monarchie tire de ſon ſein toutes les marchandiſes néceſſaires pour l'approviſionnement de ſes colonies, les tréſors immenſes qui ſeront le produit de ce commerce, concentrés dans ſa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de ſa terre, du ſalaire de ſes ouvriers, ſera une ſuite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voiſins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandiſes à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant ſurmonte tous les obſtacles. Ses habitans, ſans occupation, ſeront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même tems ſon induſtrie & ſa population.

Puiſqu'il eſt impoſſible à l'Eſpagne de retenir le produit entier des

mines du nouveau-monde, & qu'elle le doit partager néceſſairement avec le reſte de l'Europe, toute ſa politique doit tendre à en conſerver la meilleure part, à faire pencher la balance de ſon côté, & à ne pas rendre ſes avantages exceſſifs, afin de les rendre permanens. La pratique des arts de premiere néceſſité, l'abondance & l'excellente qualité de ſes productions naturelles, lui aſſureront cette ſupériorité.

Le miniſtere Eſpagnol qui a entrevu cette vérité, s'eſt mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le ſeul mobile de l'agriculture. C'eſt une vérité inconteſtable, que les manufactures favoriſent la culture des terres. Elles ſont même néceſſaires partout où les frais de tranſport arrêtant la circulation & la conſommation des denrées, le cultivateur ſe trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut ſe paſſer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ſes productions, peu lui importe que ce ſoit par une conſommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il ſe livrera au travail.

L'Eſpagne vend tous les ans à l'étranger, en laine, en ſoie, en huile, en vin, en fer, en ſoude, pour plus de trente millions. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun ſol de l'Europe, ſont ſuſceptibles d'une grande augmentation, & vraiſemblablement peuvent être plus que doublées. Elles ſuffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra conſommer de marchandiſes étrangeres. Il eſt vrai qu'en livrant ainſi aux autres nations ſes productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richeſſes & leur puiſſance; mais elles entretiendront, elles étendront dans ſon ſein un genre d'induſtrie bien plus ſûr, bien plus avantageux. Son exiſtence politique ne tardera pas à devenir relativement ſupérieure; & le peuple cultivateur l'emportera ſur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Eſpagne par ſes métaux & par ſes denrées.

CHAPITRE XXVII.

Moyens que l'Eſpagne doit employer pour le rétabliſſement de ſes colonies.

SUIVANT les calculs les plus modérés, ces précieuſes colonies ont verſé dans la métropole, depuis 1492 juſqu'en 1740, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de 248 années, plus de neuf milliards de piaſtres, dont la moindre partie eſt reſtée à ſes maîtres naturels; le reſte s'eſt répandu en Europe, ou a été porté en Aſie. Depuis le premier Janvier 1754 juſpu'au dernier Décembre 1764, on n'eſt pas réduit aux conjectures. L'Eſpagne a reçu dans ce période,

De la Vera-Cruz, en or, 3, 151, 354 piaſtres, 5 réaux; en argent, 85, 899, 307 piaſtres, 2 réaux.

De Lima, en or, 10, 942, 846 piaſtres, 3 réaux; en argent, 24, 868, 745 piaſtres, 3 réaux.

De Buenos-Aires, en or, 2, 142, 626 piaſtres, 3 réaux; en argent, 10, 326, 090 piaſtres, 8 réaux.

De Carthagene, en or, 10, 045, 188 piaſtres, 8 réaux; en argent, 1, 702, 174 piaſtres, 3 réaux.

De Honduras, en or, 37, 254 piaſtres, 9 réaux; en argent, 677, 444 piaſtres, 7 réaux.

De la Havane, en or, 656, 064 piaſtres, 3 réaux; en argent, 2, 639, 408 piaſtres, 2 réaux.

De Caraque, en or, 52, 034 piaſtres, 4 réaux; en argent, 276, 002 piaſtres, 6 réaux.

De Saint-Domingue, & Porto-Rico, en or, 526 piaſtres, 5 réaux; en argent, 317, 521 piaſtres, 1 réal.

De Campêche, Cumana, Maracaïbo, en argent, 91, 564 piaſtres, 6 réaux.

C'eſt en tout, vingt-ſept millions vingt-ſept mille huit cent quatre-vingt-ſeize piaſtres en or, & cent vingt-ſix millions, ſept

cent quatre-vingt-dix-huit mille deux cent cinquante-huit piaſtres, huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une maſſe de cent cinquante-trois millions, huit cent vingt-ſix mille cent cinquante-quatre piaſtres & huit réaux. Qu'on diviſe cette ſomme en onze parties, & on trouvera que les retours, année commune, ont été de treize millions neuf cent quatre-vingt-quatre mille cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piaſtres. Il faut ajouter à ces richeſſes, celles que, pour éviter de payer les droits, on n'enrégiſtre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du quart de ce qui eſt enrégiſtré; & il ſe trouvera que la métropole reçoit annuellement de ſes colonies, environ dix-ſept millions de piaſtres, ou 89, 250, 000 livres.

Il ſeroit poſſible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire paſſer dans le nouveau-monde des gens plus habiles dans la métallurgie, & ſe relâcher ſur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce ſuccès ne ſeroit jamais que paſſager. La raiſon en eſt ſenſible. L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes; ils repréſentent ſeulement des richeſſes. Ces ſignes ſont très-durables, comme il convient à leur deſtination. Plus ils ſe multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils repréſentent moins de choſes. A meſure qu'ils ſont devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il eſt arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépenſe, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette ſource d'opulence. Mais ce ſeroit toujours un grand bien que de ſimplifier ces opérations, & d'employer toutes les reſſources de la phyſique à rendre ce travail moins deſtructeur qu'il ne l'a été. Il eſt un autre moyen de proſpérité pour l'Eſpagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'eſt le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établiſſement des manufactures dans leurs poſſeſſions du nouveau-monde; mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens poſſibles.

Si l'Eſpagne adopte un principe ſi raiſonnable, elle parviendra vraiſemblablement à retenir dans ſon ſein douze à treize millions, qu'en font ſortir tous les ans les épiceries. Il n'eſt guere poſſible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la canelle, le girofle, la muſcade, les autres aromates de l'Aſie. Il eſt certain qu'on trouve de la canelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réuſſiſſent, ſoit qu'elles ne réuſſiſſent pas, on peut toujours cultiver le café, dont l'uſage s'étend tous les jours en Europe; le coton, qui manque ſouvent à nos manufactures; le ſucre, dont l'Eſpagne achete tous les ans pour plus de cinq millions, & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Pluſieurs provinces du Mexique produiſoient autrefois des ſoies excellentes, qu'on employoit avec ſuccès à Séville. Cette production s'eſt perdue, par les contrariétés ſans nombre qu'elle a eſſuyées. Rien n'eſt plus aiſé que de la reſſuſciter & de l'étendre.

La laine de vigogne eſt recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent eſt peu de choſe, en comparaiſon de ce qu'on en demande. Il eſt poſſible, facile même, de multiplier dans le climat convenable, l'eſpece de brebis qui donne cette laine précieuſe.

L'exceſſive cherté de la cochenille, & l'empreſſement de tous les peuples pour s'en procurer, avertiſſent continuellement l'Eſpagne de l'intérêt qu'elle a de la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit ſur-tout encourager, ce ſeroit les vignes & les oliviers, dont la culture n'eſt permiſe que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes, ſeroient fixées par ce genre de travail. Diſtribuées avec intelligence, elles ſerviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant ſéparées par des terrains immenſes & inhabités. Les loix, qui ſont toujours ſans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magiſtrat, ſeroient obſervées. Le commerce ne ſeroit pas continuellement interrompu, par l'impoſſibilité de faire

arriver, même avec de grands frais, les marchandiſes au lieu de leur deſtination. En cas de guerre, on ſeroit averti à tems du danger, & l'on ſe donneroit des ſecours prompts & efficaces. Si l'Eſpagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce léger ſacrifice ſeroit compenſé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons, ſeroient le partage des naturels du pays, que leur indolence, & peut-être leur foibleſſe, rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations ſeroient réſervées pour les eſclaves actifs & vigoureux que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce ſecours étranger, dans les premieres années qui ſuivirent la découverte du nouveau-monde. Il fut bientôt proſcrit, parce qu'on crut s'appercevoir que les noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les pouſſaſſent à la révolte. Las Caſas, qui s'occupoit ſans ceſſe du ſoulagement des Indiens, obtint en 1517 la révocation de cette loi, qu'il croyoit nuiſible à leur conſervation. A cette époque, un favori obtint le privilege excluſif de porter quatre mille negres dans les Antilles. Il vendit ſon droit aux Génois, qui abuſerent de leur monopole. Cet odieux commerce paſſa ſucceſſivement aux Caſtillans, aux Portugais, aux François, aux Anglois. Il eſt enfin rentré dans les mains des Eſpagnols, qui l'exercent de la maniere la plus nuiſible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agens. Toutes leurs liaiſons ſe forment avec des ſujets de la Grande-Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriſer un commerce que l'humanité réprouve, il convient à l'Eſpagne de ſe paſſer des ſecours étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Elle ſurmontera cet obſtacle, en recevant directement des Indes orientales les marchandiſes propres à ces contrées barbares; en excitant par des gratifications, l'introduction des negres dans ſes colonies, au lieu de l'arrêter par des impôts. Tout alors s'animera dans des contrées depuis ſi long-tems languiſſantes. Leurs productions, qui ne paſſent pas annuellement

vingt-ſept à vingt-huit millions de livres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la conſommation de l'Eſpagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement ſe ſera occupé avec ſuccès à perfectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ſes provinces du nouveau-monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richeſſes dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris, que la vigilance de ſes gardes-côtes, que la fidélité de ſes commandans, ſont des barrieres que le commerce interlope franchit ſouvent & facilement.

Tous les peuples que leurs poſſeſſions mettent à portée des colonies Eſpagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleuſement les tréſors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata. Les Danois, les François, les Hollandois, ſur la côte de Carthagene & de Porto-Belo. Les ſujets de la Grande-Bretagne, qui connoiſſoient toutes ces voies, ont trouvé dans les ceſſions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour ſe procurer une part plus conſidérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but, en trompant ou en corrompant les garde-côtes; mais les Anglois aſſurés de n'être pas déſavoués par leur gouvernement, ont ſoutenu par la violence en pleine paix, chez les étrangers, un commerce clandeſtin, qui chez eux eſt puni de mort. Leur marine militaire l'autoriſe ſi ouvertement, qu'il exiſte entr'elle & les négocians de la nation, un contrat public, en vertu duquel le vaiſſeau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de ſa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leur devoir que les garde-côtes. Quoique la corruption ait paſſé toutes les bornes en Eſpagne, elle eſt pouſſée encore plus loin aux Indes. Depuis les vice-rois juſqu'aux derniers commis, perſonne ne porte aucun principe de patriotiſme dans le nouveau-monde. Tous ont acheté leur poſte; tous prétendent être dédommagés des ſacrifices qu'ils ont faits; tous ſont preſſés d'élever la fortune qu'ils pourſuivent; tous veulent

être

être dédommagés des dangers qu'ils ont courus en changeant de climat. Il n'y a pas un moment à perdre, parce qu'il eſt rare qu'on ſoit continué au-delà de trois ou de cinq ans dans ſa place. On diroit que la cour de Madrid, ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu qu'il fût moins odieux, en le rendant plus univerſel.

Tous les moyens de s'enrichir ſont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement, eſt de favoriſer le commerce interlope, ou de le faire ſoi-même. Il eſt facile; il eſt rapide; il eſt doux. Perſonne en Amérique ne réclame contre cette conduite; parce qu'elle convient à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivent à la cour, ils ſont aiſément étouffés par des largeſſes verſées à propos ſur les miniſtres, les confeſſeurs, les maîtreſſes ou les favoris. Le coupable eſt non-ſeulement à l'abri de la punition, mais encore récompenſé. Rien n'eſt ſi bien établi, ſi généralement connu que cet uſage. Un Eſpagnol qui revenoit du nouveau-monde, où il avoit occupé une place importante, ſe plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répandus contre l'honnêteté de ſon adminiſtration. *Si l'on vous calomnie*, lui dit ſon ami, *vous êtes perdu ſans reſſource; mais ſi l'on n'exagere pas vos brigandages, vous en ſerez quitte pour en ſacrifier une partie : vous jouirez paiſiblement & même glorieuſement du reſte.*

Comment parvenir à détruire des abus ſi enracinés? Tandis que les arrangemens qui ont donné naiſſance au déſordre ſubſiſteront, le contrebandier fera ſon commerce; les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Eſpagne ne réuſſira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ſes liaiſons avec ſes colonies.

Cette puiſſance, à laquelle la ſituation des choſes ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les beſoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples de l'Europe. Elle doit ſe regarder au milieu d'eux, comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fourniſſe les matieres premieres; il faut qu'elle leur paie convenablement les valeurs nou-

velles, que leur induſtrie aura ajoutées aux productions naturelles ; il faut qu'elle répande tout chez les conſommateurs, de la maniere qui lui ſera la plus avantageuſe.

Ces maximes ſont trop ſimples, pour lui avoir échappé ; mais elle en a fait une mauvaiſe application. Ses beſoins ou ſon avidité l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à ſurcharger ſes douanes. Aucun de ſes adminiſtrateurs ne paroît avoir ſenti que la richeſſe des peuples, étoit la ſeule vraie richeſſe de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été aſſez grand, pour croire que les impoſitions qu'on mettoit ſur les marchandiſes, étoient ſupportées par ceux qui les fourniſſoient. On ne ſauroit guere douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qu'on a faites pour la modération des droits, ont été rejetées comme ruineuſes pour la monarchie. Ce mauvais eſprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a rallenti les expéditions qui ſe faiſoient directement de la métropole pour ſes colonies. L'activité de la contrebande s'eſt accrue en proportion des droits. On lui portera le coup mortel, dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de ſortie avec plus de modération ; dès qu'on débarraſſera la navigation des entraves qui rendent ſa marche ſi peſante.

Ceux qui penſent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions eſt la plus convenable, ont été ſéduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode, lente par ſa nature, devoit tout ruiner néceſſairement. Le commerce illicite averti par ſes émiſſaires des beſoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur convenir, prévient toujours les vaiſſeaux Eſpagnols, qui, trouvant les magaſins remplis, ſont forcés de vendre à perte ; où ce qui eſt ſouvent plus fâcheux, ſe trouvent dans l'impoſſibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'eſt un nouvel encouragement pour la contrebande, dont les dépôts ſans ceſſe renouvellés, ſont intariſſables.

Pour écarter cette concurrence ruineuſe, on a ſouvent propoſé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejeté ce projet comme un monopole deſtructeur, & plus deſtructeur peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance des bons principes ne l'a pas empêchée de ſentir que les privileges excluſifs, toujours nuiſibles aux peuples même les plus actifs, ſont néceſſairement ruineux pour une nation dont l'induſtrie n'eſt pas aſſez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadix, qui puiſſe ſapper la contrebande, & donner au commerce l'extenſion dont il eſt ſuſceptible. L'intérêt de l'Eſpagne, comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau-monde, eſt d'y porter beaucoup de denrées & de marchandiſes d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opérations ſont inſéparablement liées. L'une ſans l'autre eſt impoſſible, & toutes deux proſcrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage dans ce ſyſtême, qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs, a toujours été, ſera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole ramenera, par cet heureux moyen, des eſprits qui ſont aigris, ou parce qu'on les a laiſſés manquer des choſes les plus néceſſaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix exceſſif. Elle fera tomber par le bon marché, des manufactures que les beſoins abſolus ont fait établir, & qu'il ſeroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'induſtrie vers l'agriculture, qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus profitable. Enfin, elle doublera, triplera peut-être ſa navigation, dont les opérations languiſſantes expoſent toujours la fortune publique, & la livrent ſi ſouvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le ſyſtême des flottes, qui fixe la quantité des marchandiſes qu'on peut embarquer à Cadix, eſt plus favorable au petit nombre de négocians livrés à ces ſpécu-

lations, la liberté d'envoyer, en payant les droits, autant de marchandiſes qu'on voudra, baiſſera le prix & augmentera la conſommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation ſera plus conſidérable, quoique celui de chaque particulier le ſoit moins. Cet avantage eſt infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté qui nous paroît abſolument néceſſaire, qu'il ſera porté à l'excès par une émulation ſans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce déſordre. Peut-être ſera-ce un bien. La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ſes productions; aura reçu des retours plus riches. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouiſſances qu'ils n'avoient jamais été à portée de ſe procurer, ſe feront de nouveaux beſoins, & ſe livreront par conſéquent à de nouveaux travaux. Le commerce, averti par la perte d'une partie de ſes capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ſes expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit-être un mal réel, il ne ſeroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix deſtructives de toute liberté, c'eſt vouloir prévenir une révolution heureuſe par une oppreſſion perpétuelle. Dès que l'Eſpagne aura ouvert les yeux, le commerce de ſes colonies ceſſera d'être un pur monopole; leur religion ceſſera d'être une pure ſuperſtition; leur gouvernement ceſſera d'être une pure tyrannie. Par une ſuite des progrès du bon exemple & d'une heureuſe rivalité, le Portugal qui, juſqu'à préſent, n'a guere été plus éclairé que l'Eſpagne, adoptera peut-être pour le Bréſil, ce plan de réformation.

Fin du huitieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE NEUVIEME.

Etabliſſement des Portugais dans le Bréſil. Guerres qu'ils y ont ſoutenues. Productions & richeſſes de cette colonie.

CHAPITRE XXVIII.

Découverte du Bréſil par les Portugais.

LE Bréſil eſt un continent immenſe de l'Amérique méridionale. Il eſt borné au nord par la riviere des Amazones, au ſud par le Paraguay, au couchant par une longue chaîne de montagnes qui le ſéparent du Pérou, au levant par la mer du Nord. On donne à ſes côtes douze cents lieues d'étendue. L'intérieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puiſſe déterminer la profondeur, eſt coupé du nord au ſud par des hauteurs d'où ſortent pluſieurs grandes

rivieres, dont les unes ſe jettent dans l'Océan, & les autres dans la Plata.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque, dans ſon troiſieme voyage en 1499, eût continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Bréſil. Il préféra de tourner au nord-oueſt, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établiſſemens déjà faits, l'or qu'on en apportoit, l'eſpérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes orientales: tout le conduiſoit de ce côté-là.

Un heureux haſard procura l'année ſuivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduiſoit une flotte au-delà du cap de Bonne-Eſpérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il ſe trouva à la vue d'une terre inconnue, ſituée à l'oueſt. La tempête l'obligea d'y chercher un aſile. Il mouilla ſur la côte au quinzieme degré de latitude auſtrale, dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit poſſeſſion du pays ſans y former d'établiſſement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on ſubſtitua depuis celui de Bréſil; parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus précieuſe pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en ſe portant aux Indes, & qu'on ignoroit ſi elle n'en faiſoit pas partie, on la comprit d'abord ſous la même dénomination; mais on la diſtingua par le ſurnom d'Indes occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'orient pour aller aux véritables Indes, & la route d'occident pour aller au Bréſil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'eſt ainſi que les noms des lieux & des choſes aſſignées au haſard par des ignorans, ont toujours embarraſſé les philoſophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même & non dans les circonſtances purement acceſſoires, & ſouvent étrangeres aux qualités phyſiques des objets déſignés & nommés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe tranſportée & reproduite, pour ainſi

dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes ; par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra ſon empire, & rétablira les choſes dans leur ordre & leurs noms naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laiſſe toujours après elle. Qui ſait ſi dans trois ou quatre mille ans, l'hiſtoire actuelle de l'Amérique ne ſera pas auſſi confuſe, auſſi inexplicable pour ſes habitans, que l'eſt aujourd'hui pour nous celle des tems de l'Europe, antérieurs à la république Romaine ? Ainſi les hommes & leurs connoiſſances, & leurs conjectures, ſoit vers le paſſé, ſoit vers l'avenir, ſont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entiere, qui ſuit ſon cours, ſans égard à nos projets & à nos penſées, peut-être même à notre exiſtence, qui n'eſt qu'une ſuite momentanée d'un ordre paſſager comme elle.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence & l'inſtabilité des deſſeins & des meſures de l'homme dans ſes plus grandes entrepriſes, ſon aveuglement dans ſes recherches, & plus encore l'uſage de ſes découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait viſiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Bréſil, & qu'elle ſe fut aſſurée qu'il n'y avoit ni or, ni argent dans ſes terres, elle les mépriſa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, & des femmes perdues par leurs débauches.

CHAPITRE XXIX.

Quels furent les premiers colons que le Portugal envoya dans le Bréſil.

TOUS les ans il partoit de Portugal un ou deux vaiſſeaux qui alloient porter dans le nouveau-monde tous les ſcélérats du royaume. ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre ; mais il ne tarda pas à

être prohibé, de peur que cette marchandiſe ne nuisît au commerce qu'on en faiſoit par les grandes Indes.

L'Aſie occupoit alors tous les eſprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la conſidération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faiſoient les Portugais, les richeſſes qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une ſupériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthouſiaſme étoit général. Perſonne ne paſſoit librement en Amérique; mais on commença à aſſocier aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'Inquiſition voulut proſcrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Eſpagne. Cette averſion ſi ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, ſi enracinée, qu'il n'eſt pas poſſible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voiſin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en déteſtoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractere, ſoit conformité de circonſtances, ils ont pris les plus mauvaiſes de ſes inſtitutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'Inquiſition.

Ce tribunal de ſang, érigé en Eſpagne en 1482 par un mélange de politique & de fanatiſme, ſous le regne de Ferdinand & d'Iſabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord ſon autorité, enſuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes dont il faiſoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reſte en Afrique ou dans le Bréſil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient ſoupçonnés de pédéraſtie: déſordre nouveau dans l'état, mais inſéparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il pourſuivit les ſorciers, qui, dans ces tems d'ignorance, étoient auſſi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare; les mahométans, extrêmement diminués, depuis qu'ils avoient perdu l'empire; les Juifs ſur-tout, que leurs richeſſes rendoient plus ſuſpects.

On

On ſait que lorſque cette nation, long-tems concentrée dans un petit & miſérable coin de terre, fut diſperſée par les Romains, pluſieurs de ſes membres ſe réfugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Eſpagnes. On les laiſſoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorſque ce pays eut recouvré ſon indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppreſſion n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retiraſſent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnerent à ſortir d'Eſpagne ou à changer de culte. Chaque famille paya ſon aſile en Portugal, de vingt livres. La ſuperſtition arma bientôt Jean II. contre cette nation trop perſécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus, & la réduiſit enſuite à l'eſclavage. Emmanuel bannit en 1496 ceux qui refuſerent de ſe faire chrétiens; mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Aſie, dont on ouvroit alors les ſources. L'établiſſement de l'Inquiſition rallentit en 1548 leur activité. Les confiſcations que ſe permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoit la défiance. Ils eſpérerent que deux cent cinquante mille livres qu'ils fournirent à Sébaſtien pour ſon expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureuſement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeſte. Philippe II, qui étendit peu après ſes loix ſur le Portugal, régla que ceux de ſes ſujets qui deſcendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état eccléſiaſtique, ni dans les charges civiles. Ce ſceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainſi dire, ſur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un ſéjour où leur fortune ne les préſervoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec leſquelles ils avoient des liaiſons ſuivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à pluſieurs contrées l'induſtrie, juſqu'alors concentrée en Eſpagne & en Portugal, &

priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes orientales, & l'autre des Indes occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs dépouillés de leurs biens par l'Inquiſition, exilés dans le Bréſil, ne furent pas entiérement abandonnés. Pluſieurs trouverent des parens tendres, des amis fideles; les autres, dont l'intelligence & la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négocians de différentes nations, avec leſquels ils avoient eu des liaiſons d'affaires. Ces ſecours mirent des hommes entreprenans en état de cultiver des cannes à ſucre, dont les premieres leur vinrent de l'iſle de Madere.

Cette production, bornée juſqu'alors par ſa rareté aux uſages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulens, voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Bréſil, qui étendit de plus en plus ſa culture. Malgré ſes préventions, la cour de Lisbonne commença à ſentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la métropole, autrement que par des métaux. Elle jeta des regards moins dédaigneux ſur une contrée immenſe, que le haſard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque, où aboutiſſoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établiſſement abandonné aux ſeuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque adminiſtration. Thomas de Souſa y fut envoyé en 1549 pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut aſſujetti à l'ordre des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie; dès qu'il eut mis un peu d'enſemble entre des plantations qui, juſqu'alors, avoient été entiérement iſolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec leſquels il auroit ſans ceſſe à négocier ou à combattre. Il n'étoit pas aiſé d'acquérir ces lumieres.

Le Bréſil étoit rempli de petites nations, dont les unes habitoient au milieu des forêts, & les autres dans des plaines ou ſur des rivieres. S'il s'en trouvoit qui euſſent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles. Celles qui n'étoient pas diviſées par

des guerres continuelles, l'étoient par des haines ou des jalouſies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chaſſe & de leur pêche ; d'autres qui ſubſiſtoient par l'agriculture. Toutes ces cauſes devoient avoir introduit des différences marquées dans les occupations, dans les coutumes de ces peuples. Cependant le fonds de leur caractere étoit à-peu-près le même.

CHAPITRE XXX.

Caractere & uſage des Bréſiliens.

LEs Bréſiliens ſont en général de la taille des Européens, mais ils ſont moins robuſtes. Ils ont auſſi moins de maladies. Il n'eſt pas rare de leur voir pouſſer leur carriere au-delà d'un ſiecle. Autrefois ils ne connoiſſoient aucune eſpece de vêtement. (*) Depuis notre invaſion, ils ſe couvrent communément le milieu du corps. La parure des femmes differe de celle des hommes, en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs, & qu'ils les tiennent courts ; qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante, qu'ils ont en collier ; & qu'elles peignent leur viſage, au lieu qu'ils peignent leur corps.

Quoique la langue des Topinamboux ſoit aſſez répandue ſur les côtes, on peut dire en général que chaque peuplade de ce vaſte continent a ſon idiôme particulier. Quelques-uns de ces langages ont, dit-on, de l'énergie, mais ils ſont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un ſeul qui ait des termes pour exprimer des idées

(*) Les cheveux ne blanchiſſent que rarement. Avant d'avoir vu des Européens, ils ne connoiſſoient aucune eſpece de vêtement. Ils ont commencé depuis à ſe couvrir le milieu du corps, & à porter dans leurs fêtes, de la ceinture en bas, une toile bleue ou rayée, à laquelle ils pendent de petits os ou des ſonnettes lorſqu'ils peuvent s'en procurer. Les plus conſidérables même d'entr'eux portent des manteaux dans les occaſions brillantes ; mais on s'apperçoit aiſément que cette parure les gêne, & que leur plus grande ſatisfaction eſt d'être nuds. Hors les cheveux qui couvrent leur tête, ils ne ſouffrent point le moindre poil ſur le reſte du corps, ou il ne leur en vient pas avant cinquante ans.

abſtraites & univerſelles. Cette pénurie de langage, qui eſt commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, eſt la preuve la plus ſenſible du peu de progrès qu'y a fait l'eſprit humain. La reſſemblance des mots d'une langue avec les autres, prouve que les tranſmigrations réciproques de ces ſauvages, ont été fréquentes. Peut-être, par la comparaiſon qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains, qui juſqu'ici a occupé ſans fruit, les veilles de tant de ſavans.

La nourriture des Bréſiliens étoit anciennement peu variée. Elle devoit devenir meilleure lorſqu'ils ont connu nos animaux domeſtiques. Cependant ceux qui habitent ſur les côtes, continuent à vivre des coquillages que la mer y jette. Sur les rivieres, on ſe nourrit toujours de pêche, & dans les forêts, de chaſſe. Le vuide, que laiſſent trop ſouvent des reſſources ſi fort incertaines, eſt rempli par quelques racines qui peuvent ſe paſſer de culture, ou qui n'exigent que des ſoins bornés. (*)

Le travail eſt inſupportable à ces ſauvages. L'inaction, la table, la danſe, partagent leur vie. Leurs chanſons ne ſont qu'une longue tenue, ſans aucune variété de tons : elles roulent ordinairement ſur leurs amours ou ſur leurs exploits guerriers.

Leurs amuſemens ne ſont pas interrompus par l'obligation d'honorer un être ſuprême qu'ils ignorent, ni leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future, dont ils n'ont point d'idée. Ils ont

---

(*) Elles ſervent à la fois de pain & de boiſſon ; on ne craint pas d'en manquer dans un pays où le ſol eſt communément ſi fertile, qu'un homme un peu laborieux peut dans peu de jours cultiver de quoi vivre une année. Le mays d'ailleurs n'eſt pas fort rare, & il deviendroit aiſément commun, ſi on le vouloit.

C'eſt un uſage particulier aux Bréſiliens de boire & de manger à des heures différentes ; jamais ils ne boivent quand ils mangent, & jamais ils ne mangent quand ils boivent. Ces occupations, qu'ils regardent comme les plus importantes de leur vie, ne ſont mêlées d'aucuns entretiens. Ce n'eſt qu'après avoir ſatisfait leurs beſoins qu'ils parlent d'affaires, de leurs projets & de leurs vengeances.

Tandis qu'ils danſent, leurs femmes leur ſervent à boire, & dès qu'ils ſont ivres, ils tombent par terre.

cependant des devins qui, par des contorſions extraordinaires, ſurprennent ſouvent leur crédulité, au point de cauſer parmi eux des mouvemens violens. Ces fourbes finiſſent par être maſſacrés, ſi l'on parvient à démêler leurs impoſtures ; ce qui arrête un peu l'eſprit de menſonge.

Les idées de dépendance & de ſoumiſſion qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un être ſuprême, ſont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il exiſte des hommes aſſez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en ait d'aſſez fous pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'eſtime à ceux qui ont maſſacré le plus d'ennemis.

Les Bréſiliens vivent tous ſelon leurs deſirs. De même que la plupart des peuples ſauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naître. L'amour de la patrie, qui eſt une affection dominante dans les états policés ; qui dans les bons gouvernemens va juſqu'au fanatiſme, dans les mauvais paſſe en habitude ; qui conſerve à chaque nation pendant des ſiecles entiers, ſon caractere, ſes uſages & ſes goûts : cet amour n'eſt qu'un ſentiment factice qui naît dans la ſociété, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du ſauvage eſt entiérement oppoſé à celle de l'homme ſocial. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans ſon enfance. A meſure que ſes forces & ſa raiſon ſe développent, il perd de vue le préſent pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainſi l'âge des paſſions & des plaiſirs, le tems ſacré que la nature deſtinoit à la jouiſſance, ſe paſſe dans la ſpéculation & dans l'amertume. Le cœur ſe refuſe ce qu'il deſire, ſe reproche ce qu'il s'eſt permis, également tourmenté par l'uſage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant ſans ceſſe la liberté qu'il a toujours ſacrifiée, l'homme revient en ſoupirant ſur ſes premieres années, que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un ſentiment continuel de curioſité & d'eſpérance. Il ſe rappelle avec attendriſſement le ſéjour de ſon enfance. Le ſouvenir de ſes innocens plaiſirs embellit ſans ceſſe l'image de ſon berceau, & le retient ou le ramene dans ſa patrie : tandis que le ſauvage, qui jouit à chaque époque de ſa

vie des plaiſirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les ſacrifie pas à l'eſpérance d'une vieilleſſe moins laborieuſe, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au deſir qu'il éprouve; ſent que la ſource de ſon plaiſir eſt en lui-même, & que ſa patrie eſt par-tout.

Quoique la tranquillité des Bréſiliens n'ait pour baſe des loix d'aucune eſpece, rien, dans leurs petites ſociétés, n'eſt ſi rare que les diſſentions. Si l'ivreſſe, ou un malheureux haſard, enfante une querelle, & que quelqu'un y périſſe, le meurtrier eſt livré aux parens du mort, qui l'immolent à leur vengeance, ſans délibérer. Les deux familles s'aſſemblent enſuite, & ſe réconcilient dans la joie d'un feſtin bruyant.

Tout Bréſilien s'approprie autant de femmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent à la foi qu'elles ont jurée, ſont punies du dernier ſupplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leurs couches, ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus; & portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, ſans aucun danger. (*)

Les voyageurs ſont reçus au Bréſil avec des égards marqués. Ils ſe voient entourés de femmes, qui en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expreſſions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter: mais ce ſeroit un outrage impardonnable, que de quitter une famille où l'on a été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit eſpérer un traitement plus agréable. Cette hoſpitalité eſt un des plus sûrs indices de l'inſtinct & de la deſtination de l'homme pour la ſociabilité. C'eſt le plus beau caractere des peuples ſauvages; celui où devroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des inſtitutions ſociales.

(*) Les filles ſont plus heureuſes que les femmes, en ce ſens qu'elles peuvent ſe livrer ſans honte à tout homme libre qui leur plaît. Leurs peres & leurs meres n'ont aucun pouvoir ſur elles, mais elles dépendent de leurs freres, à qui l'uſage, qui tient lieu de loi, donne le droit de les marier ou de les vendre.

Dans leurs maladies, les Bréſiliens s'aſſiſtent avec toute la cordialité d'une tendreſſe plus que fraternelle. Un d'entr'eux a-t-il une plaie, ſon voiſin ſe préſente auſſi-tôt pour la ſucer ; & tous les ſervices de l'humanité ſont rendus avec un zele digne de ce premier ſoin ? Ils ne négligent pas les plantes ſalutaires que leur fourniſſent leurs forêts ; mais ils jugent l'abſtinence plus utile que tous les remedes : jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foibleſſe qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, ces ſauvages regardent les leurs avec attendriſſement, racontent leurs exploits avec complaiſance, louent leurs vertus avec tranſport. On les enterre debout dans une foſſe ronde. Si c'eſt un chef de famille, on enſevelit avec lui ſes plumes, ſes colliers, ſes armes. Lorſqu'une peuplade change de demeure, ce qui arrive ſouvent, ſans autre raiſon que de changer, chaque famille met des pierres remarquables ſur la foſſe de ſes morts les plus reſpectés. Jamais on n'approche de ces monumens de douleur, ſans pouſſer des cris effrayans, aſſez ſemblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va combattre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Bréſiliens à la guerre. Le deſir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs diviſions les plus ſanglantes. Ils ont pour orateurs, plutôt que pour chefs des vieillards qui décident les hoſtilités, qui donnent le ſignal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnent aux expreſſions d'une haine implacable. On s'arrête même quelquefois pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres. C'eſt ce qui rend vraiſemblables toutes celles qu'on lit dans Homere, & dans les hiſtoriens Romains ; mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans ſont armés d'une maſſue de bois d'ébene, qui a ſix pieds de long, un de large, & un pouce d'épaiſſeur. Leurs arcs & leurs fleches ſont de même bois. Ils ont pour inſtrumens de muſique guerriere, des flûtes faites avec les oſſemens de leurs ennemis.

Elles valent bien, pour inſpirer le courage, nos tambours qui étourdiſſent ſur le danger, & nos trompettes, qui donnent le ſignal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux ſont les meilleurs ſoldats des guerres précédentes.

Lorſque l'aggreſſeur eſt arrivé ſur les frontieres ennemies, les femmes chargées des proviſions s'arrêtent pendant que les guerriers pénetrent au travers des bois. Leur premiere attaque ne ſe fait jamais à découvert. Ils ſe cachent à quelque diſtance des habitations, pour ſe ménager les avantages d'une ſurpriſe. Dans les ténebres on met le feu aux cabanes; & l'on profite de la confuſion, pour aſſouvir une fureur qui ne connoît point de bornes. Ceux qui ſont réduits à faire la guerre de campagne, ſe diviſent par pelotons & ſe mettent en embuſcade. S'ils ſont découverts & vaincus par des forces ſupérieures, ils s'enfoncent dans des forêts profondes. Rarement fait-on conſiſter le courage à combattre de pied-ferme.

L'ambition des Bréſiliens eſt de faire des priſonniers. Ceux-ci ſont conduits dans le village du vainqueur, où ils ſont égorgés & mangés avec appareil. Le feſtin eſt long; & pendant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour étendre la gloire de la nation, & pour ſe régaler ſouvent d'un mets ſi honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri dans l'action: les Bréſiliens ſe bornent à ceux qui ſont tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il ſemble que la vengeance ſeule aſſaiſonne un aliment que l'humanité repouſſe.

Le ſort des priſonniers de guerre a ſuivi les différens âges de la raiſon. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les reſtituent, lorſque la paix a ſuccédé aux hoſtilités. Les peuples à demi-barbares ſe les approprient, & les réduiſent en eſclavage. Les ſauvages ordinaires les maſſacrent ſans les tourmenter. Les plus ſauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'eſt leur droit des gens.

Cependant l'antropophagie eſt quelquefois le penchant ou la maladie, dont quelques individus bizarres ſont attaqués, même parmi les

les ſauvages les plus doux. Ces eſpeces d'aſſaſſins ou de maniaques, comme on voudra les nommer, ſe retirent de leur horde, ſe cantonnent ſeuls dans un coin de forêt, attendent le paſſant comme le chaſſeur ou le ſauvage même attendroit une bête à la rentrée ou à l'affut, le tirent, le tuent, ſe jettent ſur le cadavre & le dévorent.

Lorſque ce penchant n'eſt pas une maladie, l'eſſai de la chair humaine dans les ſacrifices des priſonniers, & la pareſſe, peuvent être comptés parmi les cauſes de cette antropophagie particuliere. L'homme policé vit de ſon travail, l'homme ſauvage vit de ſa chaſſe. Voler parmi nous eſt la maniere la plus courte & la moins pénible d'acquérir. Tuer ſon ſemblable, & le manger quand on le trouve bon, eſt la chaſſe la moins pénible d'un ſauvage. On a bien plutôt tué un homme qu'un animal. Un pareſſeux veut avoir parmi nous de l'argent, ſans prendre la fatigue de le gagner. Chez les ſauvages un pareſſeux veut manger ſans ſe donner la peine de chaſſer, & le même vice conduit l'un & l'autre à un même crime: car par-tout la pareſſe eſt un antropophagie; & ſous ce point de vue, l'antropophagie eſt encore plus commune dans la ſociété qu'au fond des forêts. S'il eſt jamais poſſible d'examiner ceux d'entre les ſauvages qui ſe livrent à l'antropophagie, on les trouvera foibles, lâches, pareſſeux, dominés des vices de nos aſſaſſins & de nos mendians.

Nous ſavons que ſi l'opulence eſt la mere des vices, la miſere eſt la mere des crimes; & ce principe n'eſt pas moins vrai dans les bois que dans les cités. Quelle eſt l'opulence du ſauvage? L'abondance de gibier autour de ſa retraite. Quelle eſt ſa miſere? La diſette de gibier. Quels ſont les crimes inſpirés par la diſette? Le vol & l'aſſaſſinat. L'homme policé vole & tue pour vivre; le ſauvage tue pour manger.

Lorſque ce goût eſt une maladie, interrogez le médecin; il vous dira qu'un ſauvage peut être attaqué d'une faim canine, ainſi que l'homme policé. Si ce ſauvage eſt foible, & ſi ſes forces ne peuvent ſuffire à la fatigue que ſon beſoin continu de manger exigeroit, que fera-t-il? Il tuera & mangera ſon ſemblable; il ne peut chaſſer qu'un inſtant, & il veut toujours manger.

Il eſt une infinité de maladies & de vices de conformation naturelle, qui n'ont aucune ſuite fâcheuſe, ou qui ont des ſuites toutes différentes dans la ſociété, & qui ne peuvent conduire le ſauvage qu'à l'antropophagie, parce que la vie eſt le ſeul bien du ſauvage.

Tous les vices moraux qui conduiſent l'homme policé au vol, doivent conduire le ſauvage au même réſultat, le vol : or le ſeul qu'un ſauvage ſoit tenté de faire, c'eſt la vie d'un ſauvage qu'il trouve bon à manger.

Au Bréſil, les têtes de morts ſont conſervées très-précieuſement. On les montre avec oſtentation à tous les étrangers, comme un monument de valeur & de victoire. Les héros de ces nations ſauvages portent leurs exploits gravés ſur leurs membres, par des inciſions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne ſont pas des ornemens d'or ou de ſoie, que l'ennemi puiſſe leur enlever. Il eſt beau pour eux d'avoir été défigurés dans les combats. Dans ces régions, un homme qui cherche à plaire, doit être couvert de ſang.

Ces mœurs n'avoient pas diſpoſé les Bréſiliens à ſubir le joug que le Portugais voulut leur impoſer à ſon arrivée. Ils ſe contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant pourſuivis pour être faits eſclaves, pour être employés au travail des terres; ils prirent le parti de maſſacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient ſurprendre. Les parens, les amis des ſauvages priſonniers, s'enhardiſſoient à les délivrer. Ils y réuſſiſſoient quelquefois. Ces ſuccès multiplioient les ennemis des Portugais, qui tandis qu'ils travailloient d'un bras, étoient obligés de ſe battre de l'autre.

CHAPITRE XXXI.

Succès des Portugais au Bréſil.

Sousa n'amena pas des forces ſuffiſantes, pour changer la ſituation des choſes. En bâtiſſant San-Salvador, il donna à la vérité un centre à la colonie; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale étoit réſervée aux jéſuites, qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choſes, ſe diſperſerent parmi les Indiens. Ceux de ces miſſionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient maſſacrés, ſe trouvoient auſſi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient ſu pardonner. Inſenſiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroiſſoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les miſſionnaires, devint une paſſion. Lorſqu'un jéſuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui, ſe cachant dans les bois ſitués ſur la route. A ſon approche, ils ſortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils rempliſſoient les airs de chants d'alégreſſe, ils danſoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur ſatisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie auſſi vive, mais plus réſervée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une poſture reſpectueuſe & convenable à leur ſexe. Tous réunis, ils conduiſoient en triomphe leur pere dans les lieux où l'on devoit s'aſſembler. Là, il les inſtruiſoit des principaux myſteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la juſtice, à la charité fraternelle, à l'horreur du ſang humain, & les baptiſoit.

Comme ces miſſionnaires étoient en trop petit nombre pour tout

faire par eux-mêmes, ils envoyoient ſouvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une deſtination ſi glorieuſe, diſtribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux ſauvages qu'ils trouvoient, & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaiſans. Ils ne revenoient jamais de leurs courſes, ſans être ſuivis de quelques Bréſiliens, dont ils avoient au moins excité la curioſité. Dès que ces barbares avoient vu les jéſuites, ils ne pouvoient plus s'en ſéparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les préſens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaiſance & de l'humanité ſur des peuples ſauvages, qu'il compare les progrès que les jéſuites ont faits en très-peu de tems, dans l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes & les vaiſſeaux de l'Eſpagne & du Portugal n'ont pu faire en deux ſiecles. Tandis que des milliers de ſoldats changeoient deux grands empires policés en déſerts de ſauvages errans, quelques miſſionnaires ont changé de petites nations errantes en pluſieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux, avoient eu un eſprit moins infecté de celui de Rome; ſi formés en ſociété dans la cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres cours pour influer ſur tous les événemens politiques; ſi leurs chefs n'avoient pas abuſé des vertus même de la plupart des membres, l'ancien & le nouveau-monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être néceſſaire; le dix-huitieme ſiecle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné ſon anéantiſſement; la capitale du monde chrétien ne ſeroit pas occupée en ce moment à plonger des mains baſſement avides dans les entrailles de ſes martyrs & de ſes apôtres. (*)

(*) Si les chefs n'avoient pas abuſé des vertus même de leurs membres, on ne ſeroit point réduit à douter, à balancer aujourd'hui entre le fanatiſme d'une ſociété qu'on accuſe de politique, & la politique des cours, qui de tout tems eut une ambition excluſive.

Les Bréſiliens avoient eu trop ſujet de haïr les Européens, pour ne pas ſe défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de juſtice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établiſſement de Saint-Vincent ſur la côte de la mer, au vingt-quatrieme degré de latitude auſtrale. Là, ils commerçoient paiſiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bréſil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaiſon, n'empêcha pas qu'on n'enlevât ſoixante-dix hommes pour en faire des eſclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les priſonniers où il les avoit pris, & à faire les excuſes qu'exigeoit une ſi grande inſulte. Deux jéſuites chargés de faire recevoir les réparations, que ſans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de ſa nation. Il vint au-devant d'eux, & les embraſſant avec des larmes de joie : » Mes peres, leur dit-il, nous conſentons à oublier le paſſé, & à » faire une nouvelle alliance avec les Portugais ; mais qu'ils ſoient » déſormais plus modérés & plus fideles aux droits des nations, qu'ils » ne l'ont été. Notre attachement mérite au moins de l'équité. On » nous traite de barbares, cependant nous reſpectons la juſtice & » nos amis. » Les miſſionnaires ayant promis que leur nation obſerveroit déſormais plus religieuſement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : « Si vous doutez de la bonne-foi des Cariges, je » vais vous en donner une preuve. J'ai un neveu que j'aime tendrement ; il eſt l'eſpérance de ma maiſon, & fait les délices de ſa mere : » elle mourroit de douleur, ſi elle perdoit ſon fils. Je veux cependant » vous le donner en otage. Emmenez-le avec vous, cultivez ſa jeuneſſe, prenez ſoin de ſon éducation, inſtruiſez-le de votre religion. » Que ſes mœurs ſoient douces, qu'elles ſoient pures. J'eſpere qu'à » votre retour, vous m'inſtruirez auſſi, & que vous me rendrez à la » lumiere. » Pluſieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les jéſuites étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement ; mais rien ne fait ſoupçonner qu'ils cherchaſſent à tromper les Indiens, en les portant à la ſoumiſſion. L'avarice n'avoit pas encore gagné

ces miſſionnaires; & le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les faiſait aſſez reſpecter dans la colonie, pour que le ſort de leurs néophites ne fût pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de ſucre furent vivement pouſſées avec les inſtrumens que fourniſſoit l'Afrique. Cette vaſte région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie ſubjuguée par les Portugais, qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'eſclaves, que la métropole employoit au ſervice domeſtique & à l'exploitation des terres. Cet uſage, l'un de ceux qui ont le plus corrompu le caractere national, s'introduiſit plus tard dans les poſſeſſions du nouveau-monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les negres s'y multiplierent prodigieuſement au tems dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais ils ne les traverſerent plus : ils les encouragerent même, en ſe vouant à des occupations moins rudes, & en fourniſſant à la colonie quelques ſubſiſtances. Un accord ſi heureux produiſit les plus grands avantages.

CHAPITRE XXXII.

Entrepriſes des François ſur le Bréſil.

CETTE proſpérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théatre, excita la cupidité des François. Ils tenterent de former ſucceſſivement des établiſſemens à Rio-Janeiro, à Rio-Grande, à Paraïba, dans l'iſle de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit communément tardif des nouvelles entrepriſes. Ils abandonnerent par inconſtance & par laſſitude, des eſpérances capables de ſoutenir des eſprits qui n'auroient pas été auſſi faciles à ſe rebuter que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courſes infructueuſes, eſt un dialogue qui peint d'autant mieux le bon ſens naturel des ſauvages, qu'il eſt écrit dans ce ſtyle naïf qui caractériſoit il y a deux ſiecles la langue françoiſe, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

» Les Bréſiliens, dit Lery, l'un des interlocuteurs, fort ébahis » de voir les François prendre tant de peine d'aller querir leurs » bois, il y eut une fois un de leurs vieillards qui me fit cette de- » mande. Que veut dire, que vous autres François venez de ſi » loin querir du bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il point en » votre terre ? A quoi lui ayant répondu qu'oui, & en grande » quantité, mais non pas de telle ſorte que le leur, lequel nous » ne brûlions pas comme il penſoit ; ainſi comme eux-mêmes en » uſoient pour teindre leurs cordons & plumages, les nôtres l'ame- » noient pour faire la teinture. Il me répliqua : Voire ; mais vous en » faut-il tant ? Oui, lui dis-je ; car y ayant tel marchand en notre » pays qui a plus de friſes & de draps rouges que vous n'en ayez » jamais vu par-deçà, un ſeul achetera tout le bois dont pluſieurs » navires s'en retournent chargés. Ha, ha ! dit le ſauvage, tu me » contes merveilles ! Puis penſant bien à ce que je lui venois de » dire, plus outre dit : Mais cet homme tant riche dont tu parles, » ne meurt-il point ? Si fait, ſi fait, lui dis-je, auſſi-bien que les » autres. Sur quoi, comme ils ſont grands diſcoureurs, il me de- » manda de rechef : Et quand doncques il eſt mort, à qui eſt tout » le bien qu'il laiſſe ? A ſes enfans, lui dis-je, s'il en a ; & à défaut » d'iceux, à ſes freres, ſœurs, ou plus prochains. Vraiment, dit » alors mon vieillard, à cette heure cognois-je que vous au- » tres François êtes de grands fols ; car vous faut-il tant travailler » à paſſer la mer pour amaſſer des richeſſes à ceux qui ſurvivent » après vous, comme ſi la terre qui vous a nourris n'étoit point » ſuffiſante auſſi pour les nourrir ? Nous avons des enfans & des » parens, leſquels, comme tu vois, nous aimons ; mais parce que » nous ſommes aſſurés qu'après notre mort, la terre qui nous a » nourris les nourrira, certes nous nous repoſons ſur cela. »

Cette philoſophie, ſi naturelle à des peuples ſauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangere aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impreſſion ſur les François. Ils devoient ſuccomber à la tentation des richeſſes, dont la ſoif dévoroit alors tous les

peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par haſard, & commerçans par néceſſité, furent plus conſtans & plus heureux que les François dans leurs entrepriſes ſur le Bréſil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation auſſi petite que la leur, qui, à leur exemple, devoit bientôt ſecouer le joug de l'Eſpagne, mais en gardant celui de la royauté.

CHAPITRE XXXIII.

Les Hollandois s'établiſſent dans le Bréſil, & en ſont chaſſés, après y avoir remporté de grands avantages.

TOUTES les hiſtoires ſont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui ſouleverent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées ſous un ſceptre de fer; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme ſubmergées, réuſſirent par des efforts plus qu'humains à aſſurer leur indépendance. Lorſque leur liberté fut ſolidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi ſur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, juſqu'aux Moluques, qui faiſoient partie de la domination Eſpagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ſes poſſeſſions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuſe république, le tems de mûrir ſes nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621 par la création d'une compagnie des Indes occidentales, dont on eſpéra les mêmes ſuccès dans l'Afrique & dans l'Amérique, compriſes dans ſon privilege excluſif, qu'avoit eu en Aſie celles des Indes orientales.

Les fonds de la nouvelle ſociété furent de douze millions. La Hollande y entra pour quatre neuviemes, la Zélande pour deux, la Meuſe & la Weſtfriſe pour un chacune; la Friſe & Groningue enſemble, pour un neuvieme. L'aſſemblée générale devoit ſe tenir ſix ans ſans interruption à Amſterdam, & enſuite deux à Middelbourg. La compagnie occidentale, mécontente que ſon privilege

fût

fut moins étendu que celui de la compagnie orientale, ne ſe preſſa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Bréſil.

On avoit les lumieres néceſſaires pour ſe bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient haſardé d'y aller, ſans être arrêtés par la loi qui en interdiſoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, ſuivant l'uſage de leur nation, ils offroient leurs marchandiſes à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour, que le pays étoit dans une eſpece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt perſonnel y avoit corrompu tous les eſprits; que les ſoldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié juſqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il ſuffiroit de ſe préſenter avec des forces un peu conſidérables, pour ſurmonter infailliblement les légers obſtacles qui pourroient s'oppoſer à la conquête d'une région ſi riche.

La compagnie chargea en 1624 Jacob Willekens de cette entrepriſe. Il alla droit à la capitale. San-Salvador ſe rendit à la vue de la flotte Hollandoiſe. Le reſte de la province ou de la capitainerie, qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie, ne fit guere plus de réſiſtance.

Cette nouvelle cauſa plus de joie que de douleur au conſeil d'Eſpagne. Les miniſtres qui le compoſoient furent conſolés du triomphe des plus opiniâtres ennemis de leur patrie, par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuſe, ils éprouvoient une réſiſtance qui bleſſoit l'orgueil de leur deſpotiſme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fiere & plus ſouple, leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient propoſé, & ils étoient bien réſolus à ne rien faire qui pût les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'auſſi vils ſentimens, Philippe penſa que la majeſté du trône exigeoit de lui quelques démonſtrations, quelques bienſéances. Il écrivit aux Portugais les plus diſtingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonſtances.

Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misere forcerent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant: ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphans & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient s'élever, en secondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple: rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout sembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée par un arrangement si sage avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux, jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cents navires, dont

la dépenſe montoit à quatre-vingt-dix millions. Ils en prirent cinq cent quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandiſes dont ils étoient chargés, furent vendus 180, 000, 000 liv. Auſſi le dividende ne fut-il jamais au deſſous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il ſouvent à cinquante. Cette proſpérité, qui n'avoit d'autre baſe que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Bréſil.

Son amiral Henri Lonk arriva au commencement de 1630, avec quarante-ſix vaiſſeaux de guerre ſur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la ſoumit, après avoir livré pluſieurs combats ſanglans, dont il ſortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laiſſées en partant, ſubjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-Grande dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fourniſſoient tous les ans, ainſi que Fernambuc, une grande quantité de ſucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces richeſſes qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amſterdam, enflammerent la compagnie. Elle réſolut la conquête du Bréſil entier, & chargea Maurice de Naſſau de cette entrepriſe. Ce général arriva à ſa deſtination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la diſcipline dans les ſoldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il ſe mit en campagne. On lui oppoſa ſucceſſivement Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Bréſilien Cameron, l'idole des ſiens, paſſionné pour les Portugais, brave, actif, ruſé, à qui il ne manqua pour être général, que d'avoir appris la guerre ſous de bons maîtres. Tous ces différens chefs ſe donnerent de grands mouvemens, pour couvrir les poſſeſſions dont on leur avoit confié la défenſe. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara, de Siriga, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déjà ſept des quatorze provinces qui formoient la colonie, avoient reconnu leur domination. Ils eſpéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui reſtoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorſqu'ils ſe virent arrêtés au milieu de leurs ſuccès, par une révolution que l'Europe deſiroit ſans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient ſubi le joug Eſpagnol en 1681, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II. prince avare, cruel, deſpote, profond & diſſimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils trop fidele à ſes maximes, perſuadé qu'il valoit mieux régner ſur un état ruiné, que de voir dépendre la ſoumiſſion de ſes habitans de leur bonne volonté, les avoit laiſſé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de tréſors, de gloire & de puiſſance, achetés par des ruiſſeaux de ſang. Le ſucceſſeur de ce foible prince, plus imbécille encore que ſon pere, attaqua à découvert & avec mépris leur adminiſtration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'inſtigation d'Olivarez, il vouloit les pouſſer à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les eſprits, que l'Eſpagne avoit travaillé à diviſer. Une conſpiration préparée pendant trois ans avec un ſecret incroyable, éclata le 3 Décembre 1640. Philippe IV. fut ignominieuſement proſcrit, & le duc de Bragance fut placé ſur le trône de ſes peres. L'exemple de la capitale entraîna le reſte du royaume, & tout ce qui reſtoit des établiſſemens formés en Aſie, en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un ſi grand changement ne coûta de ſang que celui de Michel Vaſconcellos, lâche & vil inſtrument de la tyrannie.

Le nouveu roi lia ſes intérêts, ſes reſſentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Eſpagne. Il conclut en particulier le 23 de Juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offenſive & défenſive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes orientales & occidentales. Naſſau fut auſſi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des poſſeſſions Hollandoiſes dans le Bréſil fut confié à Hamel, marchand d'Amſterdam; à Baſſis, orfevre de Harlem; à Bulleſtraat, charpentier de Middelbourg. Ce conſeil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit déſormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux adminiſtrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations leur firent paſſer le but. Ils laiſſoient écrouler les fortifications déjà trop négligées; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre, qu'on payoit fort cher; ils permettoient le retour en Europe, à tous les ſoldats qui le deſiroient. Leur ambition étoit de ſupprimer toutes les dépenſes, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils repréſentoient. Les éloges que leur attiroit la richeſſe des cargaiſons, de la part d'une direction également avide & bornée, acheverent de les égarer. Pour groſſir encore les profits de la compagnie, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais que de grandes poſſeſſions ou des circonſtances particulieres avoient retenus ſous ſa domination. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès, qui juſtifie toutes les réſolutions, & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne perdirent pas leur tems à ſe plaindre. Les plus hardis s'unirent en 1645 pour ſe venger. Leur projet étoit de maſſacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire enſuite main-baſſe ſur le peuple, qui étoit ſans précaution parce qu'il ſe croyoit ſans danger. Le complot fut découvert; mais ceux qui y étoient entrés, eurent le tems de ſortir de la place & de ſe mettre en ſureté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obſcurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domeſtique, il s'étoit élevé à celui de commiſſionnaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richeſſes. Il devoit à ſa probité la confiance univerſelle; & ſa généroſité attachoit inviolablement une infinité de gens à ſes intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas ſa grande ame. Sans l'aveu, ſans l'appui du gouvernement, il oſa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ſes vertus & ſes projets aſſemblent autour de lui les Bréſiliens, les ſoldats Portugais, les colons même. Il leur inſpire ſa confiance, ſon activité, ſon courage. On le ſuit dans les combats,

on ſe preſſe autour de ſa perſonne, on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas ſur ſes lauriers. Il ne laiſſe pas aux vaincus le tems de ſe reconnoître. Quelques diſgraces qu'il éprouve en pourſuivant le cours de ſes proſpérités, ne ſervent qu'à développer la fermeté de ſon ame, les reſſources de ſon génie, l'élévation de ſon caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par ſa conſtance que par ſon intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ſes ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Aſie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrement refuſé de reſtituer. La cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu ſonger à ſe faire juſtice; mais ſon impuiſſance n'avoit pas diminué ſon reſſentiment. Dans cette diſpoſition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Bréſil, elle avoit même favoriſé ſous main ceux qui avoient commencé les hoſtilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle déſavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-tems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de ſuite. Son avarice, trop long-tems amuſée par ces proteſtations fauſſes & frivoles, ſe réveilla enfin. Jean IV. averti qu'il ſe faiſoit en Hollande des armemens conſidérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hoſtilités du Bréſil.

Viera qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que ſon argent, ſon crédit & ſon talent, ne délibéra pas ſeulement s'il obéiroit. « Si le roi, dit-il, étoit inſtruit de notre zele, de ſes intérêts » & de nos ſuccès, bien loin de chercher à nous arracher les armes, il » nous encourageroit à pourſuivre notre entrepriſe, il nous appuieroit » de toute ſa puiſſance. » Enſuite dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ſes compagnons, il ſe détermina à précipiter les événemens. Ils continuerent à lui être ſi favorables, qu'avec le ſecours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient &

ſavoient ſervir leur patrie, il conſomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Bréſil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

La paix que les Provinces-Unies ſignerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroiſſoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante poſſeſſion, que des vues fauſſes & des circonſtances malheureuſes leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. (*) Le traité, qui en 1661 termina les diviſions des deux puiſſances, aſſura la propriété du Bréſil entier au Portugal, qui s'engagea de ſon côté à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandiſes.

Ainſi ſortit des mains des Hollandois, une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du nouveau-monde, & donner à la république une conſiſtance qu'elle ne pouvoit obtenir de ſon propre territoire. Mais il auroit fallu pour s'y maintenir, que l'état ſe fût chargé de ſon adminiſtration, de ſa défenſe; & pour la faire proſpérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Bréſil eût été conſervé, & auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureuſement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce ſuccès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens ſous la protection du gouvernement.

(*) Effrayées l'une & l'autre des dépenſes qu'il y auroit à faire, des difficultés qu'il faudroit ſurmonter, de l'impoſſibilité morale qu'il y auroit de réuſſir avec les plus grands efforts, on donna une autre direction à la guerre, à laquelle le gouvernement ſe portoit avec répugnance. Si on ſe flatta d'arriver au but par des voies détournées, l'événement prouva qu'on s'étoit mépris. Le traité qui, en 1661, termina les diviſions des deux puiſſances, aſſura la propriété du Bréſil entier aux Portugais, qui s'engagea de ſon côté à payer aux Provinces-Unies quatre millions de florins en argent ou en marchandiſes. Un article du traité portoit que les Hollandois pourroient commercer au Bréſil auſſi librement que les Portugais même. Nous ignorons ſi cette ſtipulation étoit ſérieuſe, ou ſeulement convenue pour ménager la fierté républicaine. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle n'a jamais eu d'exécution, & qu'elle ne pouvoit en avoir. Ou la compagnie auroit éprouvé trop de vexations pour ſoutenir ce commerce, ou ſi elle avoit pu l'y continuer, elle auroit repris à la longue ſon aſcendant & ſon empire dans le Bréſil.

CHAPITRE XXXIV.

Situation des Portugais dans le Bréſil, après qu'ils ſe furent débarraſſés des Hollandois.

LEs Portugais ne ſe virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une maniere irrévocable, qu'ils ſongerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réuſſir, fut de régler le ſort des Bréſiliens qui s'étoient ſoumis ou qu'on eſpéroit de ſoumettre. En examinant les choſes de plus près qu'on ne l'avoit fait, on ſentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoiſſoient aucun frein, les avoient calomniés. La premiere impreſſion que firent les Européens ſur de petites nations diviſées par des guerres continuelles, fut un ſentiment de défiance; & comme il eſt aſſez naturel à des hommes ſuſpects de craindre des hommes ſoupçonneux, ils ſe crurent en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces. La difficulté de s'entendre, multiplia de part & d'autre les ſujets d'animoſité. Si dans la ſuite les naturels du pays renouvellerent les hoſtilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaiſe foi, les vexations de la puiſſance inquiete & ambitieuſe qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau-monde. Dans quelques occaſions, on put les accuſer d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées, mais jamais d'injuſtice & de duplicité. On les trouva toujours fideles à leurs promeſſes, à la foi des traités, aux droits ſacrés de l'hoſpitalité.

Cette opinion qu'on avoit enfin de leur caractere, fit prendre le parti de les raſſembler dans des villages qu'on diſtribua ſur les côtes, ou peu avant dans les terres. Par cet arrangement, on aſſuroit la communication des établiſſemens Portugais, & on éloignoit les ſauvages qui en infeſtoient les intervalles par leurs brigandages.

gandages. Des miſſionnaires, la plupart jéſuites, furent chargés du gouvernement ſpirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches auſſi exactes qu'il eſt poſſible de les faire, dans un pays où tout eſt myſtere, nous ont appris que ces eccléſiaſtiques agiſſoient en vrais deſpotes. Ceux qui avoient conſervé quelques principes de douceur & d'humanité, ſoit pareſſe, ſoit fanatiſme, entretenoient ces petites ſociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raiſon, ni juſqu'à un certain point leur induſtrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernemens qui ſont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaiſe adminiſtration corrompt tous les germes de vertu & de proſpérité. La cour de Lisbonne, en diſpenſant les Indiens de tout tribut, les avoit aſſujettis à des corvées. Cette loi funeſte les mettoit dans la dépendance des commandans & des magiſtrats voiſins, qui, ſous le prétexte ſi familier aux gens en place, de les employer pour les beſoins publics, les ſacrifioit trop ſouvent à leur ſervice. Ceux que cette tyrannie ou celle de leurs conducteurs n'occupoit pas, étoient ordinairement ſans rien faire. S'ils ſortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chaſſer, pour pêcher, pour cultiver un peu le manioc, autant ſeulement que le ſoin de leur conſervation l'exigeoit. Leurs manufactures ſe réduiſoient à des ceintures de coton, pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures, de quoi ſe procurer des clincailleries, & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorſque quelques-uns d'entr'eux ſe louoient par inconſtance aux Portugais, pour le ſervice domeſtique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de tems, parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un ſouverain mépris pour l'argent.

Tel fut le ſort des Bréſiliens ſoumis, dont le nombre ne paſſa jamais deux cent mille. Les indépendans n'eurent guere de rapport avec les Européens, que par les eſclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faiſoit ſur eux. Les actes d'hoſtilité entre les deux nations, devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717, les

Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays ; & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit du ſoin de régler l'intérieur de ſa colonie, quelques-uns de ſes ſujets ſongeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au midi, vers la riviere de la Plata, & au nord, juſqu'à celle des Amazones. Les Eſpagnols paroiſſoient en poſſeſſion de ces deux fleuves. On réſolut de les en chaſſer, ou d'en partager avec eux l'empire.

CHAPITRE XXXV.

Etabliſſement des Portugais ſur la riviere des Amazones.

L'AMAZONE, ce fleuve ſi renommé par l'étendue de ſon cours, ce grand vaſſal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vaſſaux, ſemble puiſer ſes ſources dans cette multitude de torrens, qui, deſcendus de la partie orientale des Andes, ſe réuniſſent dans un terrain ſpacieux, pour en compoſer cette riviere immenſe. (*) Cependant l'opinion la plus commune la fait ſortir du lac de Lauricocha, comme d'un réſervoir des Cordilieres, ſitué dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les

(*) Cependant l'opinion la plus commune la fait ſortir du lac de Lauricocha, comme d'un réſervoir des Cordilieres, ſitué dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude auſtrale. Il tombe & s'avance vers le cinquieme juſqu'à Jaen de Bracamoros. Delà il tourne à l'eſt, & coule parallélement à la ligne équinoxiale, juſqu'au cap du Nord, où il entre dans l'Océan ſous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues, après avoir parcouru depuis Jaen, où il commence à être navigable, trente degrés en longitude, qui font ſept cent cinquante lieues communes, mais qui ſont évaluées par ſes détours à mille ou onze cents lieues, ſelon les obſervations de MM. de la Condamine & de Maldonado, les ſeules qui méritent d'être crus. Il reçoit un nombre prodigieux de rivieres, dont pluſieurs ont cinq ou ſix cents lieues de cours, & ſont larges & profondes. Ses eaux forment une infinité d'iſles trop ſouvent ſubmergées pour pouvoir être cultivées. La plus conſidérable eſt celle de Joannes, à laquelle on donne quarante lieues de circonférence, & qui eſt peuplée de nombreux & maigres troupeaux dont les cuirs ſont peu eſtimés.

onze degrés de latitude auſtrale. Dans ſa marche de mille à onze cents lieues, elles reçoit un nombre prodigieux de rivieres, dont pluſieurs ont un fort long cours, & ſont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'iſles, trop ſouvent ſubmergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Océan ſous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500, par Vincent Pinçon, un des campagnons de Colomb ; & ſa ſource, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Piſarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua ſur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarraſſoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le ſpectacle de quelques ſauvages ſans barbe, comme le ſont tous les peuples Américains, offrit ſans doute à l'imagination vive des Eſpagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conſervé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eût pas enfanté beaucoup de prodiges dans la tête des Eſpagnols, ſi leurs conquêtes & les richeſſes que leur valoient des maſſacres inouis, n'avoient détruit un pays ſi propre à ſeconder leur penchant pour le merveilleux. C'eſt-là que l'imagination des Grecs auroit puiſé d'agréables chimeres. Ce peuple qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné, ſans y trouver une foule de merveilles, avoit, du tems même d'Hercule & de Théſée, donné l'exiſtence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement, qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'hiſtoire de tous ſes héros, juſqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Eſpagnols infatués encore de ce ſonge de l'antiquité profane, en furent-ils plus diſpoſés à réaliſer cette fiction, en tranſportant dans le nouveau-monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Telle fut vraiſemblablement l'origine de l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il exiſtoit une république de femmes guerrieres, qui ne vivoient pas en ſociété avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaiſir de

ſe perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romaneſque, ils publierent avec raiſon que dans le nouveau-monde, les femmes étoient toutes ſi malheureuſes, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entr'elles avoient formé de concert le projet de ſecouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les ſuivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chaſſes, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette réſolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une averſion ſi décidée pour les hommes, pouvoient-elles conſentir à devenir meres ? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouſes, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chaſſoient, dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé ? Mais le ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, pouvoit-il expoſer ou égorger ſes enfans, ſous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles ; & commettre de ſang froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir ? Mais une république ariſtocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un ſénat de femmes ; quoiqu'un état monarchique ou deſpotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puiſſe l'être encore par une ſeule femme ?

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre ſexe, qui vivent ſéparés, ſans ce beſoin & ce deſir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'eſt pas dans l'ordre des choſes que le haſard ait compoſé des peuples d'hommes ſans femmes, encore moins un peuple de femmes ſans hommes. Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis qu'on parle de cette conſtitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque ſoin qu'on l'ait cherchée. Il en ſera donc de ce prodige ſingulier, comme de tant d'autres, qu'on ſuppoſe toujours exiſter, ſans ſavoir où ils exiſtent.

Quoi qu'il en ſoit du phénomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumiere qu'il n'inſpira de curioſité. Les guerres civiles qui déſoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la ſatis-

faire. Les eſprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orſua, gentilhomme Navarrois, diſtingué par ſa ſageſſe & par ſon courage, offrit au vice-roi en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cuſco avec ſept cents hommes. Ces monſtres nourris de ſang, altérés de celui de tous les gens de bien, maſſacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un Baſque féroce, nommé Lopés d'Aguirre, qui leur promettoit tous les tréſors du nouveau-monde.

Echauffés par des eſpérances ſi ſéduiſantes, ces barbares deſcendirent dans l'Océan par l'Amazone, & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'iſle eſt égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles ſont plus riches. On pénetre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le ſein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à ſang. Un corps de troupes, aſſemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les diſperſe. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque ſon déſeſpoir par un action atroce. « Mon » enfant, dit-il à ſa fille unique, qui le ſuivoit dans ſes voyages, » j'eſpérois te placer ſur le trône; les événemens trompent mon » attente. Mon honneur & le tien ne permettent pas que tu vives » pour devenir eſclave de mes ennemis: meurs de la main d'un pere.» A l'inſtant il lui tire un coup de fuſil au travers du corps, & l'acheve tout de ſuite, en plongeant un poignard dans ſon cœur encore palpitant: après cet acte dénaturé, la force: l'abandonne; il eſt pris, & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi-ſiecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la ſuite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de ſurmonter les difficultés qui s'oppoſoient à une connoiſſance utile de ce grand fleuve, étoit réſervé aux Portugais.

Cette nation, qui conſervoit encore un reſte de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre

de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haine qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acuna & d'Artieda, deux jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corsaires ennemis qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros tems, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou à peu de frais par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant à elle. On seroit parti en toute sureté de ces parages peu connus & peu fréquentés, & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation, se chargeoit de haches, de couteaux,

d'aiguilles, de toutes ſortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il paſſoit des mois entiers à grimper ſur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'en tendroit pas le ſon de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit aſſuré qu'il y avoit des ſauvages au voiſinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, ſur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, ſe laiſſoient ſéduire par les ſeuls préſens dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le miſſionnaire pût employer, & dont il eût beſoin.

Lorſqu'il avoit raſſemblé quelques familles, il les conduiſoit dans des lieux qu'il avoit choiſi pour former une bourgade. Il réuſſiſſoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient inſupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroiſſoit préférable à l'eſprit de ſociété qu'on vouloit qu'ils priſſent, & une averſion inſurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient paſſé leur vie ſans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les ſoins paternels de leur légiſlateur, ne manquoient guere de ſe diſperſer à la moindre abſence qu'il faiſoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entiere de l'établiſſement.

La conſtance des jéſuites a ſurmonté ces obſtacles, qui paroiſſoient inſurmontables. Leur miſſion commencée en 1637, a pris par degrés quelque conſiſtance. On y compte aujourd'hui trente-ſix peuplades, dont douze ſont ſituées ſur le Napo & vingt-quatre ſur l'Amazone. La plus nombreuſe n'a pas plus de douze cents habitans, & les autres en ont beaucoup moins. Les accroiſſemens de la miſſion doivent être lents, & ne peuvent jamais être conſidérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas fécondes, & leur ſtérilité augmente lorſqu'on les fait changer de demeure. Les hommes ſont foibles ; & l'habitude où ils ſont de ſe baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'eſt pas ſain, & les maladies contagieuſes y ſont fréquentes. On n'a pas encore réuſſi, & il eſt vraiſemblable qu'on ne réuſſira jamais à tourner l'inclination de

ces ſauvages vers la culture. Ils ſe plaiſent à la pêche & à la chaſſe, qui ne ſont pas favorables à la population. Dans un pays preſque entiérement ſubmergé, il y a peu de poſitions favorables pour des établiſſemens. Ils ſont la plupart ſi éloignés les uns des autres, qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſecourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer ſont trop iſolées; la plupart enfoncées dans des lieux inacceſſibles, & ſi peu nombreuſes, qu'elles ſe réduiſent ſouvent à à cinq ou ſix familles.

De tous les Indiens que les jéſuites avoient raſſemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de reſſort. Il faut que chaque miſſionnaire ſe mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la ſalſepareille, que la nature libérale leur préſente, & qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en eſt éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choſes de premier beſoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fleches pour la chaſſe, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot: voilà tout leur bien. C'eſt juſques-là qu'on eſt parvenu à étendre leurs deſirs. Ils ſont ſi contens de ce qu'ils poſſedent, qu'ils ne ſouhaitent rien de plus; ils vivent ſans ſouci, dorment ſans inquiétude, & meurent ſans crainte. On peut les dire heureux, ſi le bonheur conſiſte plus dans l'exemption des peines qui ſuivent les beſoins, que dans la multiplicité des jouiſſances que ces beſoins demandent.

Cet état naiſſant, qui eſt l'ouvrage de la religion ſeule, n'a produit juſqu'ici aucun avantage à l'Eſpagne, & il eſt difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en eſt la capitale. Les deſtructeurs du nouveau-monde n'ont jamais ſongé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richeſſe qui excitent ſi puiſſamment leur avidité: mais les ſauvages voiſins viennent de tems en tems s'y mêler.

Tandis que des miſſionnaires établiſſoient l'autorité de la cour de Madrid

Madrid ſur les bords de l'Amazone, d'autres miſſionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil ſervice. A ſix ou ſept journées au deſſous de Pevas, la derniere peuplade dépendante de l'Eſpagne, on trouve Saint-Paul, la premiere des ſix bourgades formées par des carmes Portugais, à une très-grande diſtance l'une de l'autre. Elles ſont toutes ſituées ſur la rive auſtrale du fleuve, où les terres ſont plus élevées & moins expoſées aux inondations. Ces miſſions offrent à cinq cents lieues de la mer un ſpectacle agréable; des égliſes & des maiſons joliment bâties, des Américains vêtus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens ſe procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font ſur leurs bâtimens, pour vendre le cacao qu'ils recueillent ſans culture ſur le bord du fleuve. Si les Maynas avoient la liberté de former des liaiſons avec ces voiſins, ils parviendroient à ſe procurer par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils ſont plus ſéparés par les Cordilieres, qu'ils ne le ſeroient par des mers immenſes. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des ſuites plus heureuſes. Il ne ſeroit pas impoſſible que malgré leur rivalité, l'Eſpagne & le Portugal ſentiſſent qu'il eſt de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permiſſion. On ſait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le ſuperflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces en ſe ſecourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de proſpérité, où ſans ce concours elles ne ſauroient atteindre. Les métropoles tireroient avec le tems de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire, puiſque Quito eſt dans l'impoſſibilité d'acheter ce qui paſſe de l'ancien-monde dans le nouveau, & que Para ne conſomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en eſt des antipathies nationales, ou des jalouſies des couronnes, comme des paſſions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt eſt de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien univerſel. La haine & la vengeance

conſentent à ſouffrir, pourvu qu'elles nuiſent. Elles ſe nourriſſent mutuellement des plaies qu'elles ſe font, du ſang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuſes ſociétés! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'eſt forgés.

Témoins de ſa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts, que l'avarice & la méfiance des conquérans du Bréſil ont élevés depuis la peuplade de Coari, juſqu'aux bords de l'Océan. C'eſt pour garder leurs uſurpations dans cette partie du nouveau-monde, que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces forts ſoient ſitués à une grande diſtance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrages, que les garniſons en ſoient très-foibles, les Indiens peu nombreux, placés dans les intervalles, ſont parfaitement ſoumis. Les petites nations qui ſe ſont refuſées au joug, ont diſparu, & elles ſont allées chercher un aſile dans ces contrées éloignées ou inconues. Le riche terrain qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé, comme l'intérêt de la métropole ſembloit l'exiger. Ainſi les Portugais & les Eſpagnols ont recueilli juſqu'à préſent de leurs conquêtes, plus de haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richeſſes & de proſpérité.

A la vérité, l'Amazone fournit au Portugal de la ſalſepareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marqueterie & de conſtruction, & beaucoup de cacao, qui juſques dans les derniers tems, a été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne ſont rien en comparaiſon de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para, capitale de la colonie, tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve, & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce, ne ſont pas même les ſeuls que cette partie du nouveau-monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturaliſtes habiles, comme les autres nations en ont fait paſſer en divers tems dans leurs colonies. Le haſard ſeul a fait découvrir le cucheris & le pecuri, deux arbres aromatiques, dont les fruits ont les propriétés de la muſcade & du girofle. La culture

leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude ſuivie conduiroit vraiſemblablement à d'autres connoiſſances utiles, dans un climat où la nature eſt ſi différente de la nôtre.

Malheureuſement les Portugais, qui ſur l'Amazone n'emploient à leurs travaux que des ſauvages, n'ont cherché qu'à faire des eſclaves. Au commencement, ils plantoient une croix ſur quelque lieu élevé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre ſoin. S'ils la laiſſoient dépérir, eux & leurs enfans étoient ſaintement réduits en ſervitude, pour cette horrible profanation. Ainſi ce ſigne de ſalut & de délivrance pour les chrétiens, devenoit un ſigne de mort & d'eſclavage pour les Indiens. Dans la ſuite, les forts qu'on avoit élevés ſervirent à augmenter le nombre des eſclaves. Cette reſſource n'étant pas ſuffiſante, les Portugais du Para firent des courſes de cinq à ſix cents lieues, pour groſſir ces troupeaux d'hommes, qui devoient leur tenir lieu de bêtes pour la culture. En 1719, ils en allerent prendre chez les Maynas; en 1733, dans les miſſions du Napo; en 1741, juſqu'à la ſource de la Madere, & dans les différens tems ſur des rivieres moins éloignées. Rio-Negro eſt celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déjà depuis long-tems un fort conſidérable. Sur ſes bords campe & veille ſans ceſſe un détachement de la garniſon de Para, pour contenir & pour raſſurer les peuples ſoumis. Ses rives ſont couvertes de miſſions, dans leſquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voiſines pour faire des eſclaves. Enfin une troupe militaire chargée en 1744 de pouſſer les découvertes, eſt arrivée ſur des bateaux juſqu'à l'Orenoque. Ce dernier ſuccès, en diſſipant tous les doutes ſur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-Negro, a étendu les vues des Portugais. C'eſt à la cour de Madrid à voir ſi elles ſont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des meſures pour les rendre vaines. Nous oſerons l'aſſurer au moins, que les projets de la cour de Lisbonne ſur la riviere de la Plata, méritent une attention ſérieuſe.

CHAPITRE XXXVI.

Établiſſement des Portugais ſur la riviere de la Plata.

LEs Portugais, qui s'y étoient montrés peu de tems après les Eſpagnols, ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le deſir de s'y fixer, leur revint en 1679. Leur activité, qui étoit alors plus grande dans le nouveau-monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le ſoupçonner, les conduiſit dans le Paraguay. Ils avoient déjà formé la colonie du Saint-Sacrement, auprès des iſles Saint-Gabriel, ſituées vis-à-vis de Buenos-Ayres, lorſque le haſard fit découvrir cette entrepriſe. Les Indiens-Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent ſans délibérer les fortifications qui venoient, pour ainſi dire, de ſortir de deſſous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célebre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes eſpérances ſur cet établiſſement, ne fut pas découragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda qu'en attendant que ſes droits fuſſent éclaircis, il fût accordé un entrepôt aux Portugais, dans lequel, s'ils étoient obligés par les vents d'entrer dans la riviere de la Plata, ils fuſſent à l'abri des tempêtes, & en ſureté contre les pirates.

Charles II. qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foibleſſe d'accorder ce qu'on demandoit. Il ſtipula ſeulement que la propriété de l'aſile, qu'il permettoit, continueroit de lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au-delà de quatorze familles Portugaiſes; que les maiſons y ſeroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort; & que le gouverneur de Buenos-Ayres auroit également le droit de viſiter, & la colonie, & les vaiſſeaux qui y arriveroient.

Si les jéſuites avoient conduit la négociation comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient ſurement prévu les conſéquences d'une

pareille complaiſance. Il étoit impoſſible qu'un établiſſemenr fixe, quel qu'il fût, dans une poſition ſi importante, ne devînt une ſource féconde de conteſtations avec un voiſin entreprenant, qui formoit des ptétentions immenſes, qui étoit aſſuré de l'appui de tous les ennemis de l'Eſpagne, & que la proximité du Bréſil mettoit en état de profiter des conjonctures pour s'agrandir & ſe fortifier. Les événemens ne tarderent pas à montrer le danger qu'on avoit dû prévoir.

Dans les premiers momens qui ſuivirent l'élévation d'un prince François ſur le trône d'Eſpagne, lorſque tout étoit encore dans la confuſion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais releverent les fortifications du Saint-Sacrement avec la plus grande célérité. L'attention qu'ils eurent de donner dans le même tems de l'inquiétude aux Guaranis, en faiſant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur fit eſpérer qu'ils n'auroient pas à ſoutenir les efforts de cet ennemi. Ils ſe tromperent. Les jéſuites ayant démêlé la ruſe, menerent en 1705 leurs néophites au Saint-Sacrement, dont le ſiege étoit déjà formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'aſſaut, quoiqu'ils n'ignoraſſent pas que la breche étoit à peine ouverte. Lorſqu'ils commençoient à ſe mettre en marche, on tira de la place quelques batteries, dont ils eſſuyerent le feu ſans quitter leurs rangs. La mouſqueterie, qui leur tua auſſi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils ſe précipiterent dans leurs vaiſſeaux, & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V. éprouvoit en Europe, rendirent ce ſuccès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une exiſtence ſolide à Utrecht. La reine Anne qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit, ni ſes intérêts, ni ceux de ſes alliés, exigea de l'Eſpagne ce grand ſacrifice.

A cette époque, le nouvel établiſſement qui n'avoit plus rien à ménager, ſe livra à un commerce immenſe avec Buenos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis long-tems. Rio-Janeiro

étoit en poſſeſſion de fournir du ſucre, du tabac, du vin, des eaux-de-vie, des negres, des étoffes, à Buenos-Ayres, qui donnoit en retour des farines, du biſcuit, des viandes ſéchées ou ſalées, & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt sûr & commode, leurs liaiſons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid, qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les tréſors du Pérou, en témoigna beaucoup de chagrin. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle ſe plaignoit. C'étoit entre les deux nations une ſource perpétuelle de diviſion, qui paroiſſoit à chaque moment devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation, que la politique ouvroit de tems en tems, étoient toutes jugées impraticables. Enfin on ſe rapprocha.

Il fut convenu à Madrid le 13 Janvier 1750, que le Portugal céderoit à l'Eſpagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord ſeptentrional de la riviere de la Plata, avec le village de Saint-Chriſtophe & les terres adjacentes, ſituées entre les rivieres Japura & Iſa, qui ſe jettent dans celle des Amazones. L'Eſpagne abandonnoit de ſon côté toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay, depuis la riviere Ibicui du côté du nord, le village de Sainte-Roſe, & tous les autres établiſſemens ſur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des cenſeurs dans les deux cours. On oſa dire à Lisbonne, qu'il étoit d'une mauvaiſe politique de ſacrifier une colonie, dont le commerce interlope faiſoit entrer annuellement huit ou dix millions dans la métropole, à des poſſeſſions dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus univerſelles à Madrid. Déjà l'on croyoit voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay, rempliſſant de leurs marchandiſes les peuplades répandues ſur la Plata; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chili, juſqu'au Potoſi; s'emparant peu-à-peu de toutes les richeſſes du Pérou. Il paroiſſoit incroyable que les mêmes adminiſtrateurs, qui regardoient comme impoſſible d'arrêter la contrebande qui ne ſe pouvoit faire que par un ſeul point, ſe flattaſſent

de l'empêcher lorſqu'elle auroit cent voies pour ſe faire jour. C'étoit, diſoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maiſon.

Ces diſpoſitions firent naître une infinité de cabales, dont les jéſuites furent regardés comme les auteurs. On ſavoit qu'ils étoient mécontens d'un arrangement qui démembroit leur république ; & l'on crut pouvoir les ſoupçonner, ſans témérité, de faire jouer toutes ſortes de reſſorts pour empêcher que cet accord ne ſe terminât. On les chaſſa des deux cours. Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agiſſoit d'en procurer l'exécution en Amérique : la choſe ne paroiſſoit pas aiſée. Les Guaranis n'avoient pas été ſubjugués ; ils s'étoient librement ſoumis à l'Eſpagne. Il étoit poſſible qu'ils cruſſent n'avoir pas donné à cette couronne le droit de diſpoſer d'eux en faveur d'une autre. Sans avoir médité ſur les ſubtilités des droits des nations, ils pouvoient penſer qu'eux ſeuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoiſſoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur ſimplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulſions étrangeres. Une ſituation ſi critique exigeoit les plus grandes précautions : on les prit.

Les forces que les deux puiſſances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put raſſembler dans le nouveau-monde, ſe réunirent, pour prévenir ou pour ſurmonter les obſtacles qu'on enviſageoit. Cet appareil n'en impoſa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les ſept peuplades qu'on avoit cédées ne fuſſent pas ſecourues par les autres peuplades, ou ne le fuſſent pas ouvertement, quoiqu'elles ne viſſent plus à leur tête les guides qui, juſqu'alors, les avoient menés au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défenſe de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de ſe borner à fatiguer l'ennemi, & à lui couper les ſubſiſtances qu'il étoit obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis oſerent l'attendre en raſe campagne : ils eſſuyerent pluſieurs petits échecs. Si l'on eût remporté ſur eux des

avantages déciſifs, ils étoient réſolus à abandonner leur pays ; à emporter tout ce qu'ils pourroient ; à brûler le reſte, & à ne laiſſer qu'un déſert au vainqueur. Soit que cette fierté en imposât, ſoit qu'une des deux puiſſances contractantes, toutes les deux peut-être, crussent avoir fait un mauvais marché, le traité d'échange fut annullé en 1761, & les choſes reſterent en Amérique ſur l'ancien pied ; mais on conſerva dans les deux cours un vif reſſentiment contre les jéſuites, qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accuſation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures peut ſe permettre de dire, c'eſt qu'elle a une grande vraiſemblance. Il n'étoit guere poſſible que des hommes qui avoient élevé un vaſte édifice par de grands travaux, en viſſent tranquillement la chûte. Indépendamment de l'intérêt perſonnel qui devoit agir puiſſamment ſur une ſociété qui, dès ſa naiſſance, s'ouvrit une route ſecrete à la domination, elle devoit ſe croire chargée de la félicité des peuples humains & ſimples, qui, en ſe jettant dans ſon ſein, s'étoient repoſés ſur elle du ſoin de leurs deſtinées. Quoi qu'il en ſoit, il faut parler d'un nouveau moyen, imaginé par les Portugais, pour étendre leurs poſſeſſions.

CHAPITRE XXXVII.

Établiſſement des Portugais à Saint-Paul.

DANS la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Bréſil, & la plus voiſine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, eſt une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais, qui la fonderent, furent ces malfaiteurs qu'on avoit dès le commencement envoyés dans le nouveau-monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les aſſujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord

d'abord habités. Ils épouſerent des femmes du pays, & devinrent en peu de tems ſi corrompus, que leurs concitoyens rompirent tout commerce avec eux. Ce mépris, la crainte d'être troublés dans leurs déſordres, l'amour de la liberté, leur firent deſirer d'être indépendans. La ſituation de leur ville, qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre des armées plus nombreuſes qu'on n'en pouvoit aſſembler contr'eux, leur donna la hardieſſe de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le ſuccés couronna leur ambition. Des bandits de toutes les nations accoururent pour ſe joindre à eux. L'entrée étoit ſévérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit ſe préſenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient aſſujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne ſoutenoient pas cette eſpece de noviciat, ou qu'on pouvoit ſoupçonner de perfidie, étoient maſſacrés ſans miſéricorde : c'étoit auſſi le ſort de ceux qui paroiſſoient avoir du penchant à ſe retirer.

Un air pur, un ciel toujours ſerein, un climat très-tempéré, quoique par les vingt-quatre degrés de latitude auſtrale, une terre abondante en bled, en ſucre, en pâturages excellents : tout invitoit les Pauliſtes à vivre dans l'oiſiveté, dans le repos & dans la molleſſe. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer, qui ſuit de près l'amour de l'indépendance; les progrès de la liberté, qui menent au deſir d'un nom, d'une gloire quelconque; peut-être tous ces motifs réunis les pouſſerent à ſacrifier un genre de vie commode, à des courſes pénibles & périlleuſes.

Le premier objet de ces courſes fut de faire des eſclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voiſines, on ſe porta dans la province du Guayra, où les jéſuites Eſpagnols avoient raſſemblé & civiliſé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens eſſuyoient tant d'enlévemens ou de maſſacres, qu'ils ſe laiſſerent perſuader de ſe tranſporter ſur les bords mal-ſains du Parana & de l'Uruguay, où ils ſont encore. Cette docilité ne leur procura pas de grands avantages; ils ne pouvoient ſe promettre quelque tranquillité

qu'autant qu'ils auroient des armes pareilles à celles de leurs aggreſſeurs.

C'étoit une propoſition délicate à faire. L'Eſpagne avoit pour maxime fondamentale de ne pas introduire l'uſage des armes à feu parmi les Indiens ; elle craignoit que ces infortunées victimes de ſon inſatiable avidité, ne ſe ſerviſſent un jour de ces foudres, pour rompre les fers qui les écraſoient. Les légiſlateurs des Guaranis applaudiſſoient à cette défiance néceſſaire avec des eſclaves, dont la ſoumiſſion étoit forcée ; mais ils la jugeoient inutile, avec des hommes librement attachés au roi catholique par des liens ſi doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Ils plaiderent ſi bien la cauſe de leurs néophites, que, malgré les oppoſitions & les préjugés, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fuſils en 1639, & ils ne tarderent pas à s'en ſervir aſſez bien, pour devenir le boulevard du Paraguay, & pour écarter les Pauliſtes.

Ces hommes féroces réſolurent de ſe procurer par la ruſe, ce qu'ils ne pouvoient plus obtenir par la force. Ils ſe tranſportoient dans les lieux où les miſſionnaires faiſoient ordinairement leurs courſes ; ils y plantoient des croix. Quelques-uns des plus intelligens faiſoient, ſous l'habit de jéſuite, de petits préſens aux ſauvages qu'ils rencontroient, & leur perſuadoient de les ſuivre dans une demeure, où tout étoit diſpoſé pour les rendre heureux. Lorſqu'ils en avoient raſſemblé un certain nombre, les troupes qu'on tenoit cachées ſe jetoient ſur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers & les emmenoient. Quelques-uns qui s'échapperent, répandirent l'alarme. Tous les eſprits ſe remplirent de ſoupçons, & les ſoupçons mirent fin aux hoſtilités.

Alors les Pauliſtes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent juſques ſur la riviere des Amazones. On les accuſe d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui, dans l'eſpace de trois ou quatre cents lieues, ont échappé à leur fureur, ſont devenus encore plus ſauvages qu'ils ne l'étoient. Ils ſe ſont cachés dans les

antres des montagnes, ou ſe ſont diſperſés au haſard dans les forêts les plus ſombres. La deſtinée des deſtructeurs n'a pas été plus heureuſe; ils ſe ſont inſenſiblement anéantis dans ces excurſions périlleuſes. Mais le malheur du nouveau-monde a voulu qu'ils fuſſent remplacés dans leur république, par des Bréſiliens vagabonds, par des negres qui avoient briſé leur chaîne, par des Européens, pour qui cette vie errante avoit des attraits.

Le même eſprit a toujours régné à Saint-Paul, depuis même qu'il s'eſt déterminé, par des circonſtances particulieres, à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courſes de ſes habitans ont pris une direction, qui, loin de contrarier les vues de la métropole, les favoriſoit. Ils ont travaillé en s'aidant du cours de pluſieurs rivieres, à s'ouvrir un chemin au Pérou par le nord du Paraguay. Le voiſinage du lac des Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Matto-Groſſo, qu'ils ont exploités, qu'ils exploitent encore, ſans que l'Eſpagne, qui croyoit avoir des droits ſur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient pouſſé plus loin leurs uſurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquites. (*)

CHAPITRE XXXVIII.

Productions du Bréſil.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans déſoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou, les côtes du Bréſil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole trente-deux millions peſant de ſucre, ce qui ſuffiſoit pour ſa conſommation, & pour la conſommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac, qui trouvoit un débit

(*) Cette barriere qu'ils ſavent bien être inſurmontable, les a obligés à rallentir leur marche, & les forcera, pour ſuivre la carriere de leur ambition, à prendre des voies bien détournées.

également avantageux en Afrique & dans l'ancien-monde ; le baume de Carpava, huile balſamique, qui découle par inciſion d'un arbre appellé cobaiba ; l'ipécacuanha, vomitif fort doux & d'un grand uſage ; du cacao, que la nature ſeule donnoit dans quelques endroits, & qui étoit cultivé dans d'autres ; du coton ſupérieur à celui du Levant & des Antilles, preſque égal au plus beau des Indes Orientales ; de l'indigo, qui n'a jamais aſſez occupé l'induſtrie Portugaiſe ; des cuirs, qui étoient le produit des bœufs errans & très-multipliés dans les forêts ; enfin du bois du Bréſil.

L'arbre qui le fournit eſt de la hauteur de nos chênes, & n'a pas moins de branches. Ses feuilles ſont petites, à demi-rondes, d'un très-beau verd luiſant. Son tronc eſt communément tortu, raboteux, plein de nœuds comme l'épine blanche. Ses fleurs ſemblables au muguet & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable. Son aubier eſt ſi épais, que le bois ſe trouve réduit à peu de choſe lorſqu'on l'en a dépouillé. Ce bois eſt très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli ; mais ſon principal uſage eſt dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans les lieux ſecs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Bréſil ; mais il eſt plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait ſe coupe à dix lieues d'Olinde, capitale de cette capitainerie.

En échange de ces marchandiſes, le Portugal donnoit au Bréſil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du ſel, des étoffes de laine & de ſoie, des toiles, de la clincaillerie, du papier, tout ce que l'ancien-monde fournit au nouveau, excepté les étoffes d'or & d'argent, dont la métropole avoit bien ou mal-à-propos interdit l'uſage à ſes colonies.

Tout le commerce ſe faiſoit par la voie d'une flotte, qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto dans le mois de Mars. Elle étoit compoſée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de ſept ou huit pour Para. Les bâtimens ſe ſéparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur deſtination reſpective. Ils ſe réuniſſoient à la Bahia, pour regagner le Portugal, dans le mois de Septembre ou d'Octobre

de l'année ſuivante, ſous l'eſcorte de cinq ou ſix vaiſſeaux de guerre, qui les avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement bleſſoit les bons ſpéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laiſſé aux négocians la liberté de faire partir & de faire revenir leurs vaiſſeaux, dans le tems qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un ſyſtême ſi ſage auroit fait néceſſairement tomber le prix du fret, qui nuit à celui des marchandiſes. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaiſſeaux, & les voyages ſe ſeroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eût été encouragée. La correſpondance entre les colonies & la métropole, devenue plus vive, auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement, pour diriger l'influence de ſa protection & de ſon autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces conſidérations; mais elle fut long-tems arrêtée par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi les vaiſſeaux qui auroient navigué ſéparément, & enſuite par les obſtacles que mettoient les vice-rois du Bréſil à ce changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur, demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutiſſent à la capitale, ils réuſſirent à les y retenir, après avoir eu l'adreſſe de les y attirer. Par-là, cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-floriſſante.

On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une fortereſſe, dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa longueur, qui eſt de treize à quatorze lieues, eſt ſemée de petites iſles qui produiſent du coton, & qui forment une perſpective agréable. Le fond, qui eſt reſſerré & à couvert de toute inſulte, forme un port excellent, où les plus nombreuſes flottes jouiſſent de la plus grande tranquillité. Il eſt dominé par la ville, bâtie ſur une pente rapide. Quoique les Portugais aient laiſſé ruiner un rempart de terre, dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croient ſuffiſamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de diſtance en diſtance, & par une garniſon de quatre ou cinq cents

hommes. Des ingénieurs, assez intelligens pour profiter de l'avantage du terrain, la rendroient à peu de frais imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux, que le luxe des habits est sévérement proscrit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, & qui depuis 1749 s'observe au Brésil comme en Europe, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or & d'argent, & des galons dans les vêtemens. La passion du faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamans; riches enseignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter soi-même est prodigué pour la parure des esclaves destinés au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses, les gens opulens toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré; ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aisés.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'a u fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs meres, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisanes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, sur-tout quand achetées par

le ſang & par le meurtre, elles ne ſe conſervent pas dans le travail.

Le défaut de ſociété que la ſéparation des deux ſexes entraîne néceſſairement, n'eſt par le ſeul inconvénient qui trouble à Bahia les jouiſſances & les délices de la vie. L'hypocriſie des uns, la ſuperſtition des autres, l'avarice au dedans & le faſte au dehors, une extrême molleſſe qui tient à l'extrême cruauté, dans un climat où toutes les ſenſations ſont promptes & impétueuſes; les défiances qui accompagnent la foibleſſe, une indolence qui ſe repoſe entiérement ſur des eſclaves, du ſoin de ſes plaiſirs & de ſes affaires: tous les vices, qui ſont épars ou raſſemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs ſemble diminuer à meſure que le gouvernement de la métropole s'éclaire: les lumieres, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent épurer & réformer des nations dégénérées.

Le climat de la capitale du Bréſil, quoique bon, laiſſe beaucoup de choſe à deſirer. On n'y voit point de moutons; la volaille y eſt rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y déſolent, comme dans le reſte de la colonie, les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent ou effraient le poiſſon dans la baie. D'un autre côté, les vins, les farines, les ſalaiſons, tous les vivres qu'on apporte d'Europe, n'arrivent pas toujours bien conſervés. Ce qui a échappé à la corruption, eſt d'une cherté prodigieuſe. Le prix de ce qui appartient à l'induſtrie, eſt plus exhorbitant encore. Les derniers des Portugais, uniquement occupés du commerce du tabac & de quelques autres marchandiſes, croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent néceſſaire pour y réuſſir, ou la volonté de s'y livrer. Les eſclaves, qui forment la plus grande partie de la population, ſont tous employés à la culture des terres, ou à groſſir le cortege & à ſoutenir la repréſentation des riches.

Malgré ces vices, qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit long-tems proſpéré. La découverte des mines d'or lui fit jeter au commencement du ſiecle, un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.

CHAPITRE XXXIX.

Découverte des mines d'or & de diamans au Bréſil.

ON n'eſt pas d'accord ſur les circonſtances qui amenerent cet événement. Selon l'opinion la plus commune, des Portugais, ſortis en caravane de Rio-Janeiro, pénétrerent dans le continent en 1695. Ils rencontrerent les Pauliſtes qui, en échange de quelques marchandiſes d'Europe, donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema, ſituées à leur voiſinage.

Quelques années après, des ſoldats de Rio-Janeiro, chargés de réduire des Indiens éloignés des côtes, apperçurent dans leur marche des hameçons d'or. Ils ſurent que de nombreux torrens, en ſe précipitant des montagnes, entraînoient ce métal dans les vallées. Des recherches vives ſuivirent ces premieres lumieres. On trouva ſur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or, mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer, firent abandonner cette fauſſe route des tréſors. Une veine d'or qui s'étend dans une eſpace immenſe, ne ſe trouva pas non plus aſſez riche pour être exploitée. Après pluſieurs expériences, toutes malheureuſes, on ſe borna, comme les ſauvages, à chercher l'or dans le ſable, lorſque les eaux étoient écoulées. Cette pratique a été ſuivie du plus grand ſuccès à Villa-Rica, & dans une étendue de pays très-conſidérable. Le gouvernement y accorde gratuitement, depuis trois juſqu'à cinq lieues de ce ſol précieux, à ceux qui ont des moyens ſuffiſans pour s'y enrichir.

Des noirs ſont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrens & des rivieres, & à le ſéparer du ſable & de la boue où la nature l'a caché. L'uſage le plus ordinaire eſt qu'un eſclave rende chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir aſſez de bonheur ou d'activité pour s'en procurer davantage, a la pro-

priété

priété du ſurplus. Le premier emploi qu'il en fait eſt d'acheter d'autres eſclaves qu'il charge de ſon travail, & du ſoin de le faire vivre à ſon tour dans l'oiſiveté. Pourvu qu'il paie le tribut preſcrit, ſon maître ne peut rien exiger de lui. C'eſt encore une douceur que de pouvoir relâcher ſes chaînes, par les peines même qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Bréſil par le gain que le roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à quarante-cinq millions de livres. On ne ſera pas accuſé d'exagération, en avançant que le deſir de ſe ſouſtraire aux droits, fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire, ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immenſe. Les meſures qu'a priſes l'Eſpagne l'ont réduite dans les derniers tems à environ trois millions chaque année. Beaucoup de gens ſont même ſurpris que cette communication exiſte entre deux nations qui, ne fabriquant rien & mettant à-peu-près les mêmes impoſitions ſur l'induſtrie étrangere, ne devroient rien avoir à ſe vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal, qui eſt très-étendue & par-tout acceſſible, donne des facilités que n'a pas la preſqu'iſle de Cadix, pour dérober à l'oppreſſion des douanes les marchandiſes expédiées pour le nouveau-monde. D'ailleurs les échanges ne ſont pas le ſeul principe du verſement de l'argent Eſpagnol dans les caiſſes Portugaiſes. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention ſur les ſuites que devoit avoir la découverte faite dans le Bréſil, ne craignirent pas de prédire que les prix de l'or & de l'argent ſe rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu pluſieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été conſtamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays, ſuivant leur abondance reſpective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent, eſt comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à meſure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations ſemblables. Dans l'ancienne Grece, l'or étoit à l'argent, comme un à treize. Lorſque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtreſſe du monde, la proportion d'un à dix fut la plus conſtante. Elle s'éleva d'un à treize ſous Tibere. On trouve des variations ſans nombre & ſans meſure dans les tems de barbarie. Enfin, lorſque Colomb pénétra dans le nouveau-monde, l'or étoit à l'égard de l'argent au deſſous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas ſeulement plus communs; elle hauſſa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui ſe trouva plus abondant dans ces contrées. L'Eſpagne, qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à ſeize dans ſes monnoies; & ſon ſyſtême, avec quelques légeres différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce ſyſtême exiſte encore, ſans qu'on ſoit en droit de blâmer les ſpéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Bréſil en fournit beaucoup, n'a baiſſé que peu dans les marchés, & n'a point baiſſé du tout dans les monnoies; c'eſt par des circonſtances particulieres qui ne détruiſent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos uſages. C'eſt le même luxe qui a toujours ſoutenu le prix des diamans, quoiqu'ils ſoient devenus plus communs.

Dans tous les tems, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richeſſes; ſoit parce que dans l'origine, elles ont été le prix de la force & le ſigne du pouvoir; ſoit parce qu'elles ont obtenu partout la conſidération due aux talens & aux vertus. Le deſir de fixer les regards ſur ſoi, invite l'homme à ſe parer de ce que la na-

ture a de plus éblouiſſant & de plus rare. Les peuples ſauvages & les nations civiliſées, ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui repréſentent l'éclat de l'opulence, le diamant eſt la plus précieuſe. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni qui ait été d'un ſi grand ornement dans la ſociété. On trouve des diamans de toutes les couleurs, & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinte, le bleu du ſaphir, le verd de l'émeraude. Cette derniere couleur, lorſqu'elle eſt d'une belle teinte, eſt la plus rare & la plus chere. Viennent enſuite les diamans roſe, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres ſont les moins eſtimés. La tranſparence & la netteté, ſont les qualités naturelles & eſſentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamant. Juſqu'à ces derniers tems, on n'en connoiſſoit que dans les Indes Orientales. La plus ancienne eſt dans la Gouël qui ſort des montagnes, & va perdre ſon nom dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour, du nom d'une bourgade ſituée près de l'endroit de la riviere où ſont les diamans. On en a toujours tiré très-peu, ainſi que du Succadan qui coule dans l'iſle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage. On ne les y trouve pas raſſemblés : ils ſont épars dans un terrain ſablonneux, pierreux, ſtérile, enfoncés à ſix, huit, dix, douze pieds de profondeur, & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on ſe ruine, ſelon qu'on eſt heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui déſolent l'Inde, ne tariſſent la ſource de cette richeſſe; lorſqu'on fut raſſuré par une découverte qui ſe fit à la Serra-do-Frio dans le Bréſil. Des eſclaves condamnés à chercher de l'or, trouvoient de petites pierres luiſantes qu'ils jetoient avec le ſable & le gravier. Quelques mineurs curieux, conſerverent pluſieurs de ces ſinguliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouverneur général des mines. Comme il avoit été à Goa, il penſa que ce pouvoit être des diamans. Pour

ſavoir à quoi s'en tenir, la cour de Lisbonne chargea en 1730 d'Acunha, ſon miniſtre en Hollande, d'éclaircir ſes ſoupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé pluſieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamans.

Auſſi-tôt les Portugais en chercherent avec tant de ſuccès, que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cent quarante-ſix onces. Cette abondance en fit conſidérablement baiſſer le prix. Mais les miniſtere prit des meſures qui les ramenerent bientôt à leur premiere valeur, où ils ſe ſont toujours ſoutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit excluſif de chercher & de vendre des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que ſix cents eſclaves. On lui a accordé dans la ſuite la permiſſion d'en employer autant qu'elle voudroit, en payant quinze cents livres par tête de mineur. La cour s'eſt réſervé, dans les deux contrats, tous les diamans qui paſſeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit, ſous peine de la vie, d'empiéter ſur ce privilege, ne parut pas ſans doute ſuffiſante pour en aſſurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux voiſins de cette riche mine, & de faire une vaſte ſolitude de toutes les contrées qui auroient pu ſe mêler d'un commerce ſi lucratif. Il n'exiſte dans l'eſpace de cent lieues, qu'un grand village, uniquement habité par les agens & les eſclaves de la compagnie.

Son privilege conſtamment protégé par la métropole, n'a jamais eſſuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'eſt le gouvernement lui-même. Quel que ſoit le produit néceſſairement varié des mines, la cour livre tous les ans, à un ſeul contractant, pour douze millions cinq cent mille livres de diamans. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres; & juſqu'ici cet engagement a été ſacré. Ils ſont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe, & ſur-tout en France, où s'en fait la plus grande conſommation. Ils ſont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes Orientales, mais ils ſont plus blancs. A poids égal, ils ſont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamans que l'on connoiſſe ſont, celui du grand-mogol, qui peſe deux cent ſoixante-dix-neuf carats & un ſeizieme; celui du grand-duc, de cent trente-neuf carats; le Sanci, de cent ſix carats; le Pitre, de cent trente-ſix carats trois grains. Tout cela eſt bien peu de choſe en comparaiſon du diamant envoyé du Bréſil au roi de Portugal: il peſe ſeize cent quatre-vingts carats, ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de meſure connue pour l'apprécier, il s'eſt trouvé un écrivain Anglois qui a oſé l'eſtimer un milliard deux cent quatre-vingt-dix-huit millions. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, ſi, comme de très-habiles lapidaires le ſoupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topaſe.

On ignore ſi les diamans du Bréſil ſe forment dans les vallées, où on les trouve, ou s'ils y ſont entraînés par une infinité de torrens qui s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui coulent des hautes montagnes dont ſe couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les diamans ne ſortent point d'une carriere; que ces pierreries ſont éparſes, & qu'on en ramaſſe une plus grande quantité dans la ſaiſon des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamant, ajoutées à une riche culture, devoient faire du Bréſil la premiere colonie du monde: mais il falloit la préſerver des troubles intérieurs & des invaſions étrangeres. On s'occupa de ce double objet.

CHAPITRE XL.

Meſures priſes par la cour de Lisbonne, pour s'aſſurer le produit de ſes mines.

Toutes les mines ſe trouvoient réunies dans les capitaineries de Saint-Vincent de Rio-Janeiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Pauliſtes, & les autres étoient expoſées à leurs courſes. Comme le nombre & la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'eſpérer qu'on les réduiroit par la force

à l'obéiſſance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impoſſibilité de jouir de leurs nouvelles richeſſes, ſans une communication facile avec les ports où ſe trouvoient le luxe & les commodités de l'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le penſoit. Ils conſentirent à payer, comme les autres Portugais, le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit aſſez ſage pour fermer les yeux ſur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaiſons & le nouveau genre de vie des Pauliſtes adouciroient leurs mœurs, & que tôt ou tard, on les mettroit dans la dépendance. L'époque de cette révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié, réuſſit à ſéduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule ſuivit leur exemple. La république entiere reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne, de la même maniere que tous les Portugais qui étoient dans le Bréſil. (*)

(*) La baie de Rio-Janeiro eſt fermée par un goulet étroit. Au milieu de ce goulet eſt un gros rocher qui met les vaiſſeaux dans la néceſſité de paſſer à la portée de la mouſqueterie des forts qui défendent l'entrée des deux côtés.

A droite eſt le fort de Sainte-Croix garni de quarante huit gros-canons depuis dix-huit juſqu'à quarante-huit livres de balle, & une autre batterie de huit pieces qui eſt un peu en-dehors de ce fort.

A gauche eſt le fort de Saint-Jean, & deux autres batteries de quarante-huit pieces de gros canon, qui font face au fort de Sainte-Croix.

Au dedans de la baie on trouve ſur la droite en entrant, le fort de Notre-Dame de Bon-Voyage ſitué ſur une preſqu'iſle, & muni de ſeize pieces de canon de dix-huit à vingt-huit livres de balle.

Vis-à-vis eſt le fort Villa-Gagnon, où il y a vingt pieces du même calibre.

En avant de ce dernier fort eſt celui de Saint-Théodore de ſeize canons qui battent la plage. On y a fait une demi-lune.

Après tous ces forts, on voit l'iſle de Chevres à portée du fuſil de la ville, & ſur laquelle eſt un fort à quatre baſtions garni de dix pieces de canon; & ſur un plateau au bas de l'iſle une autre batterie de quatre pieces.

Vis-à-vis de cette iſle, à une des extrémités de la ville, eſt le fort de la Miſéricorde, muni de dix-huit pieces de gros canon, qui s'avance dans la mer. Il y a encore d'autres batteries du côté de la rade.

La ville eſt bâtie ſur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, & qui ſont couronnées de forts & de batteries. Elle eſt fortifiée par des redans & par des batteries dont les feux ſe croiſent du côté de la plaine. Elle eſt défendue par un camp retranché, & par un bon foſſé plein d'eau. Au dedans de ces retranchemens il y a deux places d'armes qui peuvent contenir quinze cents hommes en bataille.

On n'avoit pas attendu ce grand ſuccès pour fortifier Rio-Janeiro, l'entrepôt du produit de la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voiſines pour la conſommation de l'Europe. La baie où elle eſt ſituée, fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des proteſtans François perſécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établiſſement. C'étoit quinze ou vingt cabanes, conſtruites de branches d'arbres & couvertes d'herbes, à la maniere des ſauvages voiſins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emmanuel de Sa, qui jeta ſur le continent les fondemens d'une ville que la culture du tabac & ſur-tout du ſucre, rendirent conſidérable dans la ſuite. Sa poſition au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude auſtrale, l'éloignoit aſſez de l'ancien-monde, pour qu'on pût raiſonnablement penſer que de médiocres fortifications ſuffiroient à ſa défenſe. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ſes richeſſes, on crut devoir multiplier les ouvrages. Ils étoient déjà fort conſidérables, lorſqu'en 1711, du Guay-Trouin s'en rendit le maître, avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà ſi fort illuſtrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la deſcente eſt très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverſe encore plus ſurement les portes qui défendent l'or & les diamans. Auſſi le miniſtere de Lisbonne ne s'eſt-il pas borné à faire fortifier Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent & l'embouchure de la Plata eſt une côte aſſez ſtérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été négligée. L'or trouvé récemment dans les rivieres qui arroſent ces déſerts, a attiré quelques colons ; & le gouvernement s'eſt occupé du ſoin de donner quelque ſtabilité à cette nouvelle

ſource de richeſſes. On a établi quelques poſtes ſur la côte, & fortifié ſur-tout Sainte-Catherine.

Cette iſle, qui n'eſt ſéparée du continent que par un canal très-étroit, eſt d'environ neuf lieues de long ſur deux de large. Quoique ſes terres ne ſoient pas baſſes, elle n'eſt pas apperçue de bien loin; parce que les montagnes du continent voiſin la couvrent de leur ombre. Les navigateurs y trouvent un printems continuel, des eaux excellentes, une grande abondance de bois, des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot deſire, un climat pur partout, excepté dans le port, où les hauteurs voiſines interceptent la circulation de l'air, & entretiennent une humidité nuiſible.

Cent cinquante ou deux cents brigands qui s'étoient réfugiés dans l'iſle au commencement du ſiecle, reconnoiſſoient l'autorité du Portugal; mais ſans adopter ſes intérêts excluſifs. Ils recevoient indifféremment les vaiſſeaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fourniſſoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des ſociétés policées peut former quelquefois une ſociété bien ordonnée. C'eſt l'iniquité de nos loix; c'eſt l'injuſte répartition des biens; ce ſont les ſupplices & les fardeaux de la miſere; c'eſt l'inſolence & l'impunité des richeſſes: c'eſt l'abus du pouvoir qui fait ſouvent des rebelles & des criminels. Réuniſſez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix, ſouvent injuſtes, a bannis de la ſociété; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raiſonnable. Si ſes beſoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele obſervateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il eſt abandonné à la merci des haſards & des événemens; il ſera méchant, inquiet, avide, ſans ſtabilité, toujours en guerre, ſoit avec lui-même, ſoit

ſoit avec ſes voiſins : tels furent les Pauliſtes. Enfin, s'il peut vivre plus aiſément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce, que du pillage ; il prendra les vertus de ſa ſituation, les doux penchans qu'inſpire l'intérêt raiſonné du bien-être. Civiliſé par le bonheur & la ſécurité d'une vie honnête & paiſible, il reſpectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la ſurabondance de ſes productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de l'Iſle Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui ſuivent trop ſouvent des fautes médiocres, ils formerent un établiſſement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit repouſſés de ſon ſein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des ſoldats ; on entoura leur port de fortifications. Comme il eſt fort ſupérieur à tous ceux de cette côte, il eſt aiſé de prévoir que ſi les richeſſes des environs répondent à l'eſpérance qu'on en a conçue, ce repaire de bandits deviendra avec le tems la principale colonie du Bréſil, le port le plus conſidérable de l'Amérique méridionale.

CHAPITRE XLI.

Moyens employés pour ranimer dans le Bréſil la culture abandonnée pour les mines.

IL paroît aſſez prouvé, par les détails où nous ſommes entrés, que la cour de Lisbonne a pris les meſures les plus ſages pour s'aſſurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré ſon attention, ou ne l'a pas fixée ſi heureuſement. Cette précieuſe ſource de richeſſes ſe trouvoit cependant dans un état de criſe qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établiſſemens en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui

avoient long-tems enrichi le Bréſil. Cette concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées ; & les Portugais, ſans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur revenu. Ils ſe dégoûtoient de leurs occupations, lorſque l'eſpérance de faire une fortune brillante en ramaſſant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole, moins enflée de cette nouvelle veine de richeſſes, eût connu ſes vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette proſpérité. Elle le pouvoit aiſément, en ſupprimant les droits énormes que payoient ſes colonies pour les marchandiſes qu'elles envoyoient ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu, des encouragemens que ſes nouveaux tréſors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions, le cultivateur qui ne pouvoit pas ignorer la ſupériorité de ſon ſol ſur celui des Antilles, ni ſes autres avantages ſur les colons qui exploitoient ces iſles, auroit perſévéré dans un travail qui, ſans trouble & ſans incertitude, lui auroit aſſuré de l'aiſance, ou même des richeſſes.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif ſur le nouveau-monde, ſont inſtruits que les côtes du Bréſil ſont très-fertiles. Les cannes à ſucre y ſont plus fortes que celles des colonies rivales ; & les autres denrées y ont la même ſupériorité. On n'y eſt pas réduit à exploiter des campagnes maigres ou épuiſées. Le terrain eſt ſi étendu, qu'on peut quitter un ſol qui ſe laſſe, pour en prendre un nouveau qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent ſemer ; & quantité de fleuves navigables s'offrent d'eux-mêmes au tranſport des denrées. Des ouragans deſtructeurs, des ſéchereſſes dévorantes, ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de poſitions au Bréſil où les intempéries de l'air abregent des jours utilement employés ; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuſes mortalités, qui déſolent ſi ſouvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entrepriſe devient aiſée, par le ſecours des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'eſclave n'eſt pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vaſtes & orageuſes une nourriture, ſouvent trop

chere, pour n'être pas quelquefois inſuffiſante : il la trouve ſur la terre même qu'il cultive, ſaine, abondante, & preſque ſans ſoin. Son maître, de ſon côté, ne craint pas d'être au terme de ſa fortune : il ſait bien que la colonie n'eſt pas au dixieme de ſa culture. Cent cinquante mille noirs qui y ſont employés, & qu'on recrute tous les ans de ſept ou huit mille, peuvent être aiſément multipliés. L'uſage où eſt le colon de les tirer directement d'Afrique ne lui laiſſe pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaiſſeaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, ſoit en allant, ſoit en revenant, une traverſée courte & facile.

Malgré tant de facilités, la culture du Bréſil étoit réduite à vingt-deux millions peſant de ſucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de ſalſepareille, de cacao, de café, de riz, d'indigo. Ces exportations étoient groſſies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de conſtruction, de marqueterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens d'augmenter les produits d'une ſi riche contrée, le miniſtere Portugais a préféré la liberté des Bréſiliens, comme le plus ſûr, le moins diſpendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755, qu'à l'avenir tous les ſujets volontaires ou forcés de la couronne, ſeroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre, aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impoſe pas d'autres obligations ; la même carriere eſt ouverte à leurs talens, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'eſt point de puiſſance qui ait traité avec autant d'humanité ſes ſujets du nouveau-monde. Cette ſingularité, qui auroit dû frapper tous les eſprits, n'a pas été ſeulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaiſir, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité, échappe à tous les yeux, même au milieu du dix-huitieme ſiecle, de ce ſiecle de lumieres, de philoſophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas ; l'on ne le ſent pas.

Le Portugal ſeroit vengé de cette indifférence, ſi le nouveau ſyſ-

tême avoit le ſuccès qu'on s'en eſt promis. On verroit les Bréſiliens s'attacher à la culture des terres, & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de ſe procurer des commodités ſans nombre, dont ils n'ont pas joui. Le ſpectacle de leur bonheur dégoûteroit les ſauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un genre de vie plus paiſible. De proche en proche, un exemple ſi ſéduiſant auroit la plus féconde influence; & avec le tems, tout le Bréſil ſe trouveroit civiliſé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour produire le fond d'un commerce immenſe à la métropole, qui, de ſon côté, ne négligeroit rien pour fournir aux conſommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peſeroit leurs intérêts réciproques, & l'on écarteroit avec ſoin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaiſon ſi précieuſe. Enfin les Portugais auroient réparé, par un ſeul acte d'humanité, tous les maux qu'ils ont faits aux habitans du nouveau-monde.

Malheureuſement ces douces eſpérances ſont chimériques. Pour qu'on pût ſe flatter raiſonnablement de les voir réaliſées, il auroit fallu préparer de loin un ſi grand changement. On auroit peut-être fait goûter inſenſiblement aux Bréſiliens les douceurs de la ſociété. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu-à-peu leur pareſſe naturelle. On les auroit accoutumés au deſir de la propriété. Après avoir ouvert ces douces voies à une heureuſe révolution, il ſeroit encore reſté beaucoup de choſes à faire, qui paroiſſent avoir échappé à la prévoyance du miniſtere. On n'a pas aſſigné des terres aux nouveaux citoyens dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances néceſſaires. Des guides éclairés n'ont pas conduit leurs pas. Leurs chefs n'ont pas été humains & déſintéreſſés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique, en donnant la liberté civile aux Bréſiliens; & l'on a beaucoup fait contr'elle en l'ôtant aux Européens qu'on a aſſervis au monopole toujours tyrannique d'un privilege excluſif. Perſonne n'avoit prévu, n'avoit ſoupçonné, un arrangement ſi oppoſé au génie de la nation.

CHAPITRE XLII.

Monopoles établis pour le commerce du Bréſil.

LE Portugal a fait, ſans le ſecours d'aucune compagnie, des découvertes immenſes en Afrique, & dans les deux Indes. De ſimples ſociétés de négocians dans leſquelles s'intéreſſoient les rois, les princes & la nobleſſe, expédierent des flottes nombreuſes pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au deſſus des plus grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéreſſante, en fait de commerce, que l'univers eût encore éprouvée. On ne ſe ſeroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des tems de barbarie, avoit ſaiſi les avantages ineſtimables de la concurrence, finiroit par adopter dans un ſiecle de lumiere un ſyſtême deſtructeur qui, raſſemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laiſſe dans tout le reſte que l'inertie & la mort.

Ce ſyſtême a été conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre, repouſſant pour ainſi dire ſes habitans de ſon ſein, ne leur laiſſoit d'aſile & de ſalut que ſur la mer ou dans le nouveau monde. Les terribles ſecouſſes qui avoient renverſé cette ſuperbe capitale, ſe renouvelloient encore, les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorſqu'on établit une compagnie excluſive pour vendre à l'étranger les vins ſi connus ſous le nom de Porto, qui forment la boiſſon de beaucoup de colonies, d'une partie du Nord, ſur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto, devenue par ſa population, ſes richeſſes & ſon activité, la premiere du royaume depuis que Lisbonne avoit comme diſparu, crut, avec raiſon, ſon commerce anéanti par cette funeſte aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une aſſociation. La province entre Douro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'eſpérance ſur ſa culture. Le déſeſpoir porta les peuples à la ſédition, & la ſédi-

tion rendit le gouvernement cruel. Douze cents perſonnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, reléguées dans les forts d'Afrique, ou réduites à la mendicité par la confiſcation de leurs biens. Le monopole, qui avoit occaſionné ces malheurs, continua. Il dure encore avec toutes les calamités qui avoient été prévues, par les eſprits les moins exercés aux ſpéculations politiques.

Cette fatale expérience qui auroit dû éclairer le miniſtere, ne fit aucune impreſſion ſur lui. Déjà il avoit créé dès le 6 Juin 1755 la compagnie de Maragnon; & loin de revenir ſur ſes pas, il érigea, quatre ans après, la compagnie de Fernambuc, qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie ſeptentrionale du Bréſil. Douze cents actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cents, ceux de la ſeconde. Leur privilege doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal peuvent s'y intéreſſer. Elles exercent une tyrannie affreuſe ſur l'immenſe côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre la liberté publique, contre le droit de propriété, a jeté dans tous les cœurs des ſentimens de haine qu'une diminution ſenſible de productions nourrit continuellement. (*)

Nous ignorons quels ſont les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'eſt pas poſſible qu'une conduite ſi tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies

---

(*) En général les actions de la compagnie de commerce ſont des effets dont la valeur n'eſt pas fixe; & varie ſans ceſſe au gré de l'opinion qui ſuit elle-même la viciſſitude de la fortune: auſſi ces corps ſe bornent-ils à en augmenter, à en diminuer le dividende ſelon le ſuccès de leurs opérations. Les compagnies Portugaiſes ſont autoriſées à fixer à leur gré, à la fin de chaque année, la valeur capitale de leurs actions; & c'eſt ſur ce taux ſouvent éloigné de la vérité, que la loi ordonne de les recevoir en paiement, quoiqu'elles ne ſoient point admiſes dans les caiſſes royales. Cet inconvénient, qui eſt également éprouvé par les négocians étrangers & par les nationaux, entre néceſſairement dans le calcul de toutes les ventes, & fait du commerce Portugais une eſpece de labyrinthe, dont il eſt bien difficile de ſaiſir le fil.

excluſives ſont plus propres par leur nature à étendre qu'à reſſerrer la contrebande ; on ſait qu'il ne s'en fait pas dans le Bréſil ſeptentrional, ſeule partie de la colonie qui ſoit ſoumiſe au monopole. Toutes les liaiſons étrangeres qu'entretient cette partie du nouveau-monde, ſe réduiſent aux relations de Sainte-Catherine avec les vaiſſeaux qui fréquentent la mer du Sud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs des différentes nations, qui ſous divers prétextes relâchent dans ſon port, quand ils vont aux Indes orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que ſoient les raiſons qui ont donné l'exiſtence aux compagnies excluſives, on peut aſſurer que le Portugal n'eſt pas la puiſſance de l'Europe qui a le plus perdu à un ſyſtême ſi déraiſonnable. Ce royaume a contracté la funeſte habitude d'être en quelque maniere ſimple ſpectateur du commerce qui ſe fait dans ſes colonies. Un aveuglement ſi ſingulier s'eſt formé par degrés.

CHAPITRE XLIII.

Cauſes de la décadence du Portugal & de ſes colonies.

Les premieres conquêtes des Portugais en Afrique & en Aſie n'étoufferent pas les racines de leur induſtrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magaſin général des marchandiſes des Indes, ſes manufactures de ſoie & de laine ſe ſoutinrent. Elles ſuffiſoient à la conſommation de la métropole & du Bréſil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités dont la tyrannie Eſpagnole écraſa le royaume, on n'eut pas à déplorer la ceſſation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guere diminué, lorſque le Portugal recouvra ſa liberté.

L'heureuſe révolution qui placa le duc de Bragance ſur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthouſiaſme ſaiſit les peuples,

Une partie paſſa les mers pour aller défendre les poſſeſſions éloignées contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reſte s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorſque le premier feu ſeroit paſſé, chacun reprendroit ſes occupations. Malheureuſement la guerre cruelle qui ſuivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'expoſer à voir ruiner continuellement le fruit de ſes travaux. Le miniſtere favoriſa cette inaction par des meſures dont on ne peut le blâmer trop ſévérement.

Sa poſition le mettoit dans la néceſſité de former des alliances. La politique ſeule lui aſſuroit celle de tous les ennemis de l'Eſpagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diverſion du Portugal ne pouvoient manquer de les attacher à ſes intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues auſſi étendues que ſon entrepriſe le faiſoit préſumer, elle auroit ſenti qu'il étoit inutile de faire des ſacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeſte ruina ſes affaires. Elle livra ſon commerce à des puiſſances prequ'auſſi intéreſſées qu'elle-même à ſa conſervation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout haſarder; & elles étendirent infiniment les privileges qu'on leur avoit accordés. L'induſtrie Portugaiſe fut entiérement écraſée par cette concurrence. Une faute du miniſtere de France la releva.

Cette couronne qui n'avoit qu'un peu de mauvais tabac & pas encore de ſucre, s'aviſa en 1644, ſans raiſon même apparente, d'interdire l'entrée des ſucres & du tabac du Bréſil. Le Portugal défendit par repréſailles l'entrée des manufactures Françoiſes, les ſeules qui y euſſent alors de la faveur. Gênes s'empara auſſi-tôt de la fourniture des ſoieries, qu'elle a toujours conſervée depuis; mais la nation, après quelques incertitudes, commença en 1681 à fabriquer elle-même ſes laineries. Des ouvriers Anglois mirent le peuple, qui

qui avoit emprunté leur induſtrie, en état de proſcrire en 1684 pluſieurs eſpeces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute eſpece. (*)

L'Angleterre, qui avoit élevé en Portugal ſon commerce ſur les ruines de celui de France, vit, avec chagrin, ces arrangemens. Elle travailla long-tems à ſe rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut l'avoir recouvrée, lorſqu'elle ſe trouva plus éloignée que jamais de ſes eſpérances. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvemens aboutiroient ; lorſqu'il ſe fit dans le ſyſtême politique de l'Europe, un changement qui bouleverſa toutes les idées.

Un petit fils de Louis XIV. fut appellé au trône d'Eſpagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandiſſement d'une maiſon, qu'on trouvoit déjà trop ambitieuſe & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu juſqu'alors dans la France qu'un appui ſolide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui deſireroit néceſſairement, qui procureroit peut-être ſon oppreſſion. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de ſon commerce, n'eut garde de négliger une occaſion ſi favorable. Son ambaſſadeur Méthuen, négociateur profond & délié, ſigna le 27 Décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, ſur le même pied qu'avant leur prohibition ; à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette ſtipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre qui

---

(*) Quoique, par le bas prix auquel on les eſtimoit, ils ne payaſſent que douze au lieu de vingt-trois pour cent qu'ils devoient payer à leur entrée, le produit des douanes ſe trouva ſi fort diminué, qu'il s'éleva de tous côtés des murmures d'improbation. Le comte d'Ericcira, auteur de ces innovations heureuſes, eut le courage de ſe laiſſer blâmer. Il lui ſuffiſoit de travailler utilement pour ſa patrie, en coupant court à une importation qui faiſoit ſortir un grand nombre de millions.

obtenoit un privilege excluſif pour ſes manufactures, puiſqu'on laiſſoit ſubſiſter l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de ſon côté, ayant déjà établi pour ſon intérêt particulier, ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ſes vins nuiſoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la conſommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été pouſſée plus loin par les mêmes motifs, ſans qu'on ait ceſſé de la faire enviſager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle. (*)

Les manufactures Portugaiſes ne purent ſoutenir la concurrence Angloiſe. Elles diſparurent. La Grande-Bretagne habilla ſon nouvel allié; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de ſel, de fruits, n'étoit preſque rien en comparaiſon de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Bréſil. La balance pencha de plus en plus de ſon côté; & il n'étoit guere poſſible que cela fût autrement.

Tous ceux qui ſe ſont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont ſuivi les révolutions, ſavent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui eſt parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins conſidérables. Il a de ſi grands avantages ſur ſes concurrens, qu'il les dégoute, & ſe rend le maître des contrées qui ſervent de théatre à ſon in-

(*) Si elle eût cherché à s'éclairer, elle en ſeroit venu aiſément à bout. Les regiſtres des douanes Angloiſes font foi, que dans les quatre années qui avoient précédé le traité, il s'étoit conſommé en Angleterre 31, 324 tonneaux de vin de Portugal, & que l'augmentation ne fut, dans les quatre années qui le ſuivirent, que de 698 tonneaux. Ce calcul montre ce que le miniſtere avoit gagné, & les ſuites ont fait voir ce qu'il avoit ſacrifié.

Les manufactures Portugaiſes ne purent ſoutenir la concurrence Angloiſe; elles diſparurent depuis 1703 juſqu'en 1713. La Grande Bretagne fournit par an au Portugal, indépendamment de quelqu'autres marchandiſes, pour un million trois cent mille livres ſterlings d'étoffes de laine: elle ne tire chaque année du Portugal, en vin, en huiles, en ſel, en fruits, que pour cent douze mille huit cent vingt livres ſterlings; d'où l'on peut juger de l'or qu'elle retiroit pour ſolde de la balance de ſon commerce. Il a reçu depuis cette époque des augmentations proportionnées aux progrès des mines du Bréſil, & de la conſommation des colonies Portugaiſes. Inſenſiblement il a preſque tout abſorbé, & il n'étoit guere poſſible que cela ne fût pas.

duſtrie. C'eſt ainſi que la Grande-Bretagne a réuſſi à envahir tous les produits du Portugal & de ſes colonies.

Elle lui fournit ſon vêtement, ſa nourriture, ſa clincaillerie, les matériaux de ſes édifices, tous les objets de ſon luxe ; elle lui renvoie ſes propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artiſans ou cultivateurs, ſont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaiſſeaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ſes établiſſemens du nouveau-monde, & fait toute ſa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portugal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne, où il en vaux dix. Au bout de dix ans, le capital eſt payé par les intérêts, & il ſe trouve encore dû. (*)

Elle lui enleve tout le commerce intérieur. Des maiſons Angloiſes établies à Lisbonne, reçoivent les marchandiſes de leur patrie, & les diſtribuent à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendent le plus ſouvent pour le compte de leurs commettans. Un modique ſalaire eſt l'unique fruit de cette induſtrie, aviliſſante pour une nation qui travaille chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve juſqu'à la commiſſion. Les flottes deſtinées pour le Bréſil, appartiennent en entier aux Anglois. Les richeſſes qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne ſouffrent pas ſeulement que ces produits paſſent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en paſſer. Ces étrangers diſparoiſſent auſſi-tôt qu'ils ſont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient propoſé, & tiennent l'état aux dépens duquel ils ſe ſont enrichis, dans un épuiſement continuel. Il eſt prouvé par les regiſtres des flottes, que dans l'eſpace de ſoixante ans, c'eſt-à-dire, depuis la découverte des mines juſqu'en 1756, il eſt ſorti du Bréſil, en or, deux milliards quatre cents millions de

(*) Ajoutez à ces profits exorbitans que les intérêts ſont plus chers ſur les marchandiſes pour une nation qui n'achete jamais qu'à crédit & à long crédit. Souvent elle les paie le double de leur valeur, quelquefois même davantage.

livres; & cependant tout le numéraire de Portugal ſe réduiſoit en 1754, à quinze ou vingt millions. Cet état en devoit alors plus de ſoixante-douze. Il eſt aiſé de juger par-là de ſa ſituation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appellée par ſes avantages naturels, qu'à être une puiſſance du ſecond ordre. Quoique les changemens arrivés ſucceſſivement dans ſa religion, dans ſon gouvernement, dans ſon induſtrie, euſſent amélioré ſa ſituation, augmenté ſes forces, développé ſon génie; il ne lui étoit pas poſſible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorſque ſans liaiſons avec ſes voiſins, il ſortoit pour ainſi dire ſeul de ſon néant, n'étoient pas ſuffiſans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laiſſoit au nombre & à la force leur ſupériorité naturelle. Depuis que les ſoldats, les généraux, les nations ſe vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faiſoit tous les traités; l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ſes richeſſes, & que ſa puiſſance politique ſe meſuroit ſur la quantité de ſes millions. Cette vérité, qui avoit dû ſans doute affliger ſon ambition, lui devint favorable auſſi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ſes premiers beſoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la néceſſité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume ſe trouva dans la dépendance de ſes faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, ſelon l'expreſſion d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jetées dans cet empire. Ils allerent plus loin: ils lui firent perdre toute conſidération, tout poids, tout mouvement dans la combinaiſon des affaires générales; en lui perſuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Repoſez-vous ſur nous de votre ſureté, lui diſoient les Anglois; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'eſt ainſi que ſans avoir prodigué, ni ſang, ni travaux, ſans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils ſe rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Bréſil.

Tout ſe tient dans la nature & dans la politique. Il eſt difficile, impoſſible peut-être, qu'une nation perde ſon agriculture, ſon induſtrie, ſans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les ſciences, tous les bons principes de police & d'adminiſtration. Le Portugal eſt une triſte preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a condamné à l'inaction, il eſt tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere, en s'arrêtant aux Pyrenées qui ſemblent la repouſſer, n'eſt pas arrivée juſqu'à ſes portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalouſie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir joui d'excellentes loix, tandis que les autres états gémiſſoient dans une confuſion horrible; cet avantage ineſtimable ne lui a ſervi de rien. Il a perdu le fil de ſon génie dans l'oubli des principes de la raiſon, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour ſortir de cet état de paralyſie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux; parce qu'il ſe trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus beſoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne ſont guere l'ouvrage du moment. Preſque toujours; ils ont des précurſeurs qui ont réveillé les eſprits, qui les ont diſpoſés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les inſtrumens néceſſaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal; il ſera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte les maximes des peuples éclairés, avec les précautions convenables à ſa ſituation; s'il n'appelle des étrangers capables de le diriger.

CHAPITRE XLIV.

Moyens pour rétablir le Portugal & ſes colonies.

LE premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux ſans lequel tous les autres ſeroient chancelans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, ſera de ſecouer le joug de l'Angleterre. Dans ſa ſituation actuelle, le Portugal ne ſauroit ſe paſſer des marchandiſes étrangeres: il eſt donc de ſon intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs poſſible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il eſt obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à ſe défaire du ſuperflu de ſon ſol & de celui de ſes colonies, il doit, par la même raiſon, attirer dans ſes ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la maſſe & le prix de ſes exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions ſtipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, ſans s'expoſer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilege excluſif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reſte toujours néceſſairement le juge de ce qui convient à ſon état. On ne conçoit pas ce que le miniſtere Britannique pourroit oppoſer de raiſonnable à un roi de Portugal qui lui diroit: je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes ſujets à auſſi bon marché, à meilleur marché que vous; des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite ſi ſage, par les événemens arrivés indépendamment de cette réſolution. Le Portugal reçoit annuellement pour ſoixante-dix millions, en marchandiſes étrangeres, qu'il paie avec le produit de ſon ſol, avec

ſon or & ſes diamans, ou dont il reſte débiteur. L'appât d'un gain de trente-cinq pour cent, qui eſt ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y intéreſſer le plus qu'il leur eſt poſſible; ſans qu'elles en ſoient détournées par la crainte, bien fondée, de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été infructueux. La France & l'Italie ſont parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reſte du Nord y entrent pour la même quantité. Le reſte eſt le partage de l'Angleterre, qui autrefois abſorboit preſque tout. Il eſt prouvé par les regiſtres de ſes douanes, que dans l'eſpace de cinq ans, ou depuis 1762 juſqu'en 1766 incluſivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 95, 613, 547 livres 10 ſols de marchandiſes; qu'elle a reçu pour 37, 761, 075 livres en denrées, & que la ſolde en argent n'a été que de 57, 692, 475 livres.

Ce qui trompe l'Europe entiere ſur l'étendue du commerce Anglois, c'eſt que tout l'or du Bréſil prend la route de la Tamiſe. Cet écoulement paroît une ſuite naturelle & néceſſaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent ſortir librement du Portugal; qu'il n'eſt poſſible de les en extraire que par des vaiſſeaux de guerre qui ne ſont pas viſités; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les ſemaines, auſſi réguliérement que la mer le permet; que ces bâtimens portent les richeſſes de tous les peuples dans leur iſle, d'où les négocians répandus dans différentes contrées, les retirent en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le miniſtere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas ſur la diminution de la plus précieuſe branche de ſon commerce, ſe donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans ſon premier état. Ses ſoins n'auront nul ſuccès; parce que c'eſt un de ces événemens qui ne ſont pas du reſſort de la politique. Si le mal prenoit ſa ſource dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; ſi cette couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit en poſſeſſion; des négociations heureuſement conduites, pourroient opérer une

nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans ſa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses ſujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandiſes qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché pluſieurs des choſes qu'ils achetent, lorſque leur gouvernement aura établi dans ſes ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les déſavantages de ſon commerce purement paſſif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du ſiecle, le pouvoir de la renommée, paroiſſent la décider pour les manufactures. Déjà l'on fait, dans l'intérieur du royaume, une aſſez grande quantité de groſſes étoffes; quoique la laine ſoit trop courte pour y être très-propre; & qu'il fût convenable de la deſtiner à d'autres uſages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego, des ſoieries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si l'on ne travaille pas à des étoffes d'or ou d'argent, c'eſt que l'uſage en eſt ſévérement proſcrit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette eſpece d'induſtrie ne convenoit pas à l'Eſpagne. Les mêmes raiſons l'interdiſent au Portugal. Il doit plutôt tourner ſes vues vers l'agriculture.

Son climat eſt favorable à la production des ſoies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptiſés, qui les cultivoient & les travailloient. L'Inquiſition, plus ſévere & plus puiſſante ſous la maiſon de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Eſpagnole, les perſécuta. La plupart des fabricans ſe réfugierent dans le royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur induſtrie, porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmenterent l'activité. Cette diſperſion ruina ſucceſſivement la culture de la ſoie, de ſorte qu'il n'en reſte point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle exiſte. Elle fournit conſtamment aux beſoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte

n'exporte quelques huiles. Ce n'eſt pas aſſez. Il eſt facile au Portugal, d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production, réſervée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines ſont également ſuſceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles ſoient inférieures à celles d'Eſpagne; les François, les Hollandois, les Anglois même ne laiſſent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet eſprit d'obſervation qui fait juger ſainement des choſes, penſent que la quantité en pourroit être doublée, ſans faire aucun tort aux autres branches d'induſtrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du ſel paroît avoir été pouſſée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante muids, qui peuvent coûter quinze cent mille livres. Il eſt corroſif, il diminue le poids & le goût des alimens; mais il a l'avantage de conſerver plus longtems le poiſſon & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à meſure que la navigation ſera plus étendue. (*)

Nous n'oſerions prédire au vin la même deſtinée. Il a ſi peu de qualité, qu'il eſt étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu ſe déterminer à en faire ſa boiſſon la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le miniſtere Portugais a abuſé de ſon autorité, pour arrêter une culture ſi avantageuſe. L'ordre d'arracher les vignes, ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fauſſes vues. Le prétexte dont on s'eſt ſervi pour

(*) Il faut d'autres moyens pour encourager la plus importante des cultures. Elle eſt ſi languiſſante que le Portugal tire annuellement de l'étranger le tiers du bled qu'il conſomme. Ce déſordre peut ceſſer. Tous ceux qui ont ſuivi les révolutions arrivées dans le commerce de la nation, ſavent qu'avant qu'elle fût livrée à la navigation, elle approviſionnoit de grains une partie de la Méditerranée, ſouvent l'Angleterre même; ſes propres beſoins ſollicitent aujourd'hui ſon activité. Il n'y a qu'une impuiſſance totale qui puiſſe juſtifier un gouvernement de mettre la métropole & ſes colonies dans la dépendance des autres états pour les denrées de premiere néceſſité.

juſtifier une loi ſi extraordinaire, n'a trompé perſonne. Il eſt connu de tout le monde, que le terrain que couvroient les ſeps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la choſe ſeroit poſſible, ce ne ſeroit pas moins un attentat contre le droit ſacré & impreſcriptible de la propriété. Dans un monaſtere, tout eſt à tous; rien n'eſt individuellement à perſonne; les biens forment une propriété commune. C'eſt un ſeul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en eſt pas ainſi d'une ſociété. Ici, chacun a ſa tête & ſa propriété; une portion de la richeſſe générale, dont il eſt le maître & maître abſolu, dont il peut uſer ou même abuſer à ſa diſcrétion. Il faut qu'un particulier puiſſe laiſſer ſa terre en friche, ſi cela lui convient, ſans que l'adminiſtration s'en mêle. Si le gouvernement ſe conſtitue juge de l'abus, il ne tardera pas à ſe conſtituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté ſera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma choſe à ſa fantaiſie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela ſous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne ſuis plus le maître abſolu de ma choſe; je n'en ſuis que l'adminiſtrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en ſociété, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être ſévérement puni par la miſere, & par le mépris, plus cruel encore que la miſere. Celui qui brûle ſa denrée, ou qui jette ſon argent par la fenêtre, eſt un ſtupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives ſeroient trop nuiſibles, par leurs atteintes à la notion univerſelle & ſacrée de la propriété. Dans toute conſtitution bien ordonnée, les ſoins du magiſtrat doivent ſe borner à ce qui intéreſſe la ſureté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'obſervation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples ſont expoſés à la déprédation. Parcourez les tems & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, ſe préſentera à votre imagination, ſous l'image ſymbolique d'un Hercule qui aſſomme une partie du peuple aux cris de

joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne ſent pas qu'inceſſamment elle tombera écraſée ſous la même maſſue.

Pour revenir au Portugal, il faut à cet état d'autres moyens que ceux qu'on a employés juſqu'ici, pour rétablir la plus importante des cultures. Elle eſt ſi languiſſante, que le royaume tire annuellement de l'étranger les trois quarts du bled qu'il conſomme. On ſait qu'avant que la nation ſe fût livrée à la navigation, elle approviſionnoit de grains une partie de la Méditerranée, ſouvent l'Angleterre même. Ses propres beſoins ſollicitent aujourd'hui ſon activité. Il n'y a qu'une impuiſſance totale qui puiſſe juſtifier un gouvernement, quand il met ſa métropole & ſes colonies dans la dépendance des autres états, pour les denrées de premiere néceſſité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuſe, ſi elle penſoit que le tems ſeul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, ſur-tout par l'adouciſſement de leur perception, ſouvent plus deſtructive que l'impôt même. Lorſqu'on aura levé les obſtacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funeſtes au bonheur des hommes, à la proſpérité des empires, eſt celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal, vingt cultivateurs en état de faire les avances néceſſaires. Le gouvernement doit venir à leur ſecours. Un revenu d'environ quarante-quatre millions, dont près de la moitié lui vient de la métropole & le reſte des colonies, facilitera ces libéralités, ſouvent plus économiques que l'avarice la plus ſordide.

Un premier changement en aſſurera d'autres. Les arts néceſſaires à la culture naîtront infailliblement, & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'induſtrie étendra, pouſſera toutes ſes branches; & le Portagal ne montrera plus un peuple ſauvage entre des peuples civiliſés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier, pour trouver de l'occupation. Des maiſons commodes ſe rétabliront ſur des ruines. Des atteliers rem-

placeront des cloîtres. Aujourd'hui ſemblables à des arbuſtes épars & rampans triſtement ſur le ſol des plus riches mines, les ſujets de cet état preſqu'anéanti, ceſſeront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux reſteront dans la circulation, & n'iront plus ſe perdre dans les égliſes. La ſuperſtition finira avec la pareſſe, l'ignorance, le découragement. Les eſprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de ſortileges, s'échaufferont ſur les intérêts publics. La nation débarraſſée de ſes entraves, rendue à ſon activité naturelle, prendra un eſſor digne de ſes premiers exploits.

Le Portugal ſe rappellera, qu'il dut ſon opulence, ſa gloire, ſa force, à ſa marine; & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaiſſeaux de guerre, mal conſtruits, mal équipés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de ſix à huit cents tonneaux, qui ſont dans un plus grand déſordre encore. Sa population, qui, de trois millions d'ames eſt tombée inſenſiblement à dix-huit cent mille revivra pour couvrir ſes ports & ſes rades de flottes agiſſantes. Cette création ſera difficile, ſans doute, pour une puiſſance dont le pavillon n'eſt connu ſur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un ſiecle, a abandonné ſa navigation à qui a voulu s'en ſaiſir : mais un gouvernement devenu ſage, ſurmontera tous les obſtacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui eſt propre, il retiendra dans l'état des ſommes immenſes, que le fret en fait ſortir continuellement.

Ce changement influera ſur le ſort des iſles qui dépendent du Portugal. Madere ne ſera plus ouverte aux Anglois. Le ſoin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pieces de vin qu'elle produit, ſera réſervé à la métropole. C'eſt dans les rades de Lisbonne & de Porto, que toutes les nations iront ſe pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatres parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal, pour ſon agriculture, pour ſa conſommation & pour ſes ſalaiſons, des bœufs que la ſéchereſſe de ſon terroir ne lui permet pas d'élever; & il trouvera dans les iſles du cap Verd, plus de mulets qu'il ne lui en faudra pour ſes uſages. La Nouvelle-Angleterre

les y prenoit autrefois, pour les porter dans les Antilles. Une mortalité conſidérable, arrivée en 1750, a mis fin à ce commerce. Le vuide ſera rempli dans peu, pourvu qu'on y donne une attention ſuivie.

Ces changemens en ameneront de plus importans encore. Le Bréſil, qui n'a d'autre défaut que d'être trop grand pour le Portugal; qui ne voit que quelques habitations éparſes ſur ces côtes; & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres, que ceux qui ſont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y ſera réformé. On ſentira à quel point on s'eſt égaré avec tous les peuples modernes, en portant dans le nouveau-monde toutes les abſurdités que la barbarie du gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien, pendant une longue ſuite de ſiecles. Un petit nombre de loix ſimples ſeront ſubſtituées aux ſubtilités de la chicane, qui ne ſont que des raffinemens ou des accroiſſemens de tyrannie.

L'exécution de ces loix ſera aſſurée, ſi les emplois ne ſont pas vendus, & ſi l'on choiſit, avec le ſoin convenable, les commandans de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendans les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahiſons, les atrocités, que les Portugais Bréſiliens ſe permettent depuis trop long-tems, ou qu'ils exerçent par le miniſtere de leurs eſclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'adminiſtration. La liberté d'expédier à ſa volonté des vaiſſeaux de la métropole, qui a ſuccédé à la tyrannie des flottes; cette liberté ſera ſuivie d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux rades de Lisbonne & de Porto, parce que les autres ports, également ſoumis aux charges publiques, doivent jouir des mêmes avantages. Les compagnies excluſives ſeront abolies. Cette foule d'impôts, qui font le malheur de l'Europe, ceſſeront d'affliger le Bréſil. Il ne ſera plus dévoré par des légions de traitans, qui ruinent les plus heureux travaux. La patrie principale ſentira, qu'elle n'eſt en droit de demander à ſa colonie que des productions. Ces productions

elles-mêmes, ne ſeront pas étouffées dans leur naiſſance par des droits énormes, qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richeſſe qui eſt le ſigne de toutes les autres, cette marchandiſe qui eſt la plus précieuſe de toutes celles du Bréſil, débarraſſé des entraves qui interrompent ſa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les objets qu'il repréſente. Il ne ſera plus néceſſaire que des vaiſſeaux de guerre Hollandois, François, Anglois, couvrent ou dérobent ſa ſortie frauduleuſe ſous leur pavillon.

L'agriculture, ennoblie par la liberté, ſecouera le joug de l'oppreſſion, ſous laquelle l'ignorance, l'avarice & le deſpotiſme la faiſoient gémir. Les inſtrumens de ſes richeſſes ſe multiplieront tous les jours de plus en plus. Le Portugal, qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conſervé, malgré ſa décadence, des avantages conſidérables. Il y poſſede de grandes colonies ſur les côtes les plus favorables à la traite des eſclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs; reſſource dont quelques-unes même ſont privées. Ces poſſeſſions excluſives, qui lui procurent les negres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils ſont achetés en concurrence, détermineront le Bréſil à en multiplier le nombre, lorſqu'on aura ſupprimé le droit de dix pour cent mis ſur la tête de ces malheureux Africains, ainſi que ſur les marchandiſes qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puiſqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à ſa colonie de faire du ſel, qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaiſance rendra les armemens plus faciles, en ajoutant au manioc & au poiſſon ſéché, qui ont formé juſqu'ici la nourriture des équipages, l'uſage du bœuf & du porc ſalés. Alors le nombre des expéditions, qui eſt annuellement de trente ou quarante bâtimens, depuis ſoixante juſqu'à cent tonneaux, s'élevera à cent; & ſi l'on veut, avec le tems, à un plus grand nombre.

On accélèreroit cette amélioration, en permettant au Bréſil la navigation directe des Indes orientales. Ce commerce convient

ſinguliérement au Portugal, & ſa politique veut qu'il l'étende le plus qu'il pourra. Comme il n'a, ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui ſont agréables & à bon marché; qui conviennent à ſon climat & à celui de ſes colonies; qui ſont abſolument néceſſaires pour ſes comptoirs d'Afrique. La métropole ne feroit point de ſacrifice, en aſſociant le Bréſil à cette branche de ſon induſtrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723, une compagnie qui n'eut aucun ſuccés. Depuis ſa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaiſſeau peu riche, qui en revenant d'Aſie, a long-tems touché à Bahia, & qui depuis quelques années, va ſe rafraîchir à Angole par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Bréſil ſeroient plus nombreuſes. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres lui fourniroit les piaſtres néceſſaires à ſes opérations; & il trouveroit ſur l'Amazone une partie des matériaux de ſa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immenſe, eſt encore inférieure à leur perfection. On ſait qu'ils durent très-long-tems, qu'ils ſont inacceſſibles aux vers, devenus par-tout le fléau de la marine, & que le ſcorbut ne s'y engendre jamais. L'obſtacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armemens, eſt actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées, nommées *gravata* & *tieu*, dont le fil eſt très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit excluſif d'en fabriquer a été malheureuſement accordé pour quinze ans, à un particulier fixé dans le voiſinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces grands changemens, ſeroit d'ouvrir les ports du Bréſil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité, qu'elle n'acquerra peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviguer, ſeroient également intéreſſés à ſa proſpérité & à ſa défenſe. Elle deviendroit plus utile à ſa métropole, par l'accroiſſement progreſſif de ſes douanes, que par un monopole deſtructeur. Le Portugal, qui eſt ſans manufactures, doit avoir un ſyſtême différent des autres puiſ-

fances de l'Europe, qui ont plus de marchandiſes qu'il n'en faut pour pourvoir aux beſoins de leurs établiſſemens du nouveau-monde. La concurrence, qui peut-être leur ſeroit nuiſible, lui ſera néceſſairement très-avantageuſe.

Si la cour de Lisbonne ne ſe détermine pas à un parti où il eſt poſſible d'entrevoir quelques inconvéniens, elle abolira au moins, la loi qui interdit le ſéjour du Bréſil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maiſons Hollandoiſes, Angloiſes & Françoiſes, dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppreſſion barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'eſt pas qu'abſolument parlant, cette vaſte contrée manque de blancs : un calcul ſur lequel on peut compter, en fait monter le nombre à près de ſix cent mille. On n'en voit pas autant dans aucune colonie ; mais ces Portugais créoles ſont ſi indolens, ſi corrompus, ſi paſſionnément livrés à leurs plaiſirs, qu'ils ſont devenus incapables des moindres ſoins, d'aucune occupation ſuivie. Peut-être n'eſt-il poſſible de redonner du reſſort à cette race dégénérée, qu'en mettant ſous ſes yeux des hommes laborieux, auxquels on diſtribuera des terrains convenables.

Cet arrangement eſt facile. Aux bords des rivieres les plus navigables, on voit de grandes plaines ſans propriétaire, qui offrent des richeſſes immenſes à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il eſt facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement, qui, dans les premiers tems de la découverte, avoit cédé ſous le nom de capitaineries, des provinces entieres à de grands ſeigneurs, les a ſucceſſivement retirées de leurs mains, en accordant en échange, des titres, des penſions ou d'autres graces. Cette politique a fait rentrer dans les mains de la couronne, un vaſte domaine qui eſt en friche, & dont elle peut diſpoſer très-utilement. Une infinité de colons Anglois, François, Hollandois, dont les habitations ſont épuiſées ; beaucoup d'Européens, qui ont la manie ſi commune dans ce ſiecle de faire fortune, y porteront leur activité, leur induſtrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'aient

n'aient pas à craindre les fureurs de l'Inquiſition. Ce tribunal barbare n'eſt pas, à la vérité, établi dans le Bréſil; mais il y envoie ſes ſatellites, plus atroces, s'il eſt poſſible, que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes déteſtables firent paſſer en Europe, depuis 1702 juſqu'en 1718, un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de negres même, qu'ils accuſoient de judaïſme. Ces vexations ruinerent l'agriculture, au point que les flottes de 1724 & de 1725, ne trouverent point de denrées. Le gouvernement régla en 1728, que ſi les colons étoient arrêtés dans la ſuite par le ſaint office, leurs propriétés ni leurs eſclaves ne pourroient être ſaiſis, & que leur fortune paſſeroit à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait, ne pouvoit être réparé par ce décret; & l'on ne doit eſpérer de voir la confiance rétablie, que lorſque les auteurs du déſordre qui a perdu la colonie, auront eux-mêmes repaſſé les mers.

Cette précaution ne ſera pas même ſuffiſante, ſi l'on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états favoriſer la corruption des prêtres, pour affoiblir l'aſcendant que la ſuperſtition leur donnoit ſur l'eſprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'eſt pas toujours infaillible, comme le Bréſil en fournit la preuve, la morale ne ſauroit approuver cette politique exécrable. Il ſeroit plus ſûr, plus convenable, d'ouvrir, indiſtinctement à tous les citoyens, les portes du ſanctuaire. Philippe II. devenu le maître du Portugal, régla qu'elles ſeroient fermées à tous ceux dont le ſang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques, des negres & des Indiens. Cette diſtinction a fait prendre à un corps, déjà trop puiſſant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établiſſemens d'Afrique. Pourquoi ne pas accorder la même faveur à ceux de l'Amérique ? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naiſſance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richeſſes ?

Quelques politiques ont avancé, que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux eccléſiaſtiques. Les ſecours ſpirituels qu'ils offrent, ſeroient payés par ceux qui réclameroient leur miniſtere. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zele.

Leur habileté pour la conduite des ames, s'accroîtroit chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philoſophes, qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, ſeroit funeſte au repos public; & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oiſiveté, que de lui donner de nouvelles forces. On obſerve que les égliſes ou les maiſons religieuſes ſans rente fixe, ſont des magaſins de ſuperſtition, à la charge du bas peuple.

C'eſt-là que ſe fabriquent les ſaints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'impoſture a accablé la religion. Ainſi le bien des empires veut que le clergé ait une ſubſiſtance aſſurée; mais ſi modique, qu'elle borne néceſſairement le faſte du corps, & le nombre des membres. La miſere le rend fanatique; l'opulence le rend indépendant; l'une & l'autre le rendent ſéditieux.

Ainſi le penſoit du moins un philoſophe, qui diſoit à un grand monarque. Il eſt dans vos états un corps puiſſant, qui s'eſt arrogé le droit de ſuſpendre le travail de vos ſujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ſes temples. Ce corps eſt autoriſé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puiſſant des ſouverains, eſt auſſi vil devant l'être des êtres, que le dernier eſclave. Ce corps leur enſeigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choſes, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Les ſuites d'un pareil ſyſtême menaceront la ſociété d'un bouleverſement entier, juſqu'à ce que les miniſtres de la religion ſoient dans la dépendance du magiſtrat; & ils n'y tomberont efficacement, qu'autant qu'ils tiendront de lui leur ſubſiſtance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement, que par cette voie. Le ſoin de l'amener ſans troubles & ſans ſecouſſes, doit être l'ouvrage d'une adminiſtration prudente.

Juſqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but ſalutaire, tout projet d'amélioration ſera inutile. Les vices du gouvernement eccléſiaſtique ſubſiſteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, ſi l'on veut que

les Portugais qui habitent le Bréſil, oſent ſe ſouſtraire à ſa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans ſe trouvent imbus par une éducation vicieuſe & monaſtique, ont-ils trop vieilli dans leur eſprit, pour en être arrachés. La lumiere ſemble réſervée aux générations ſuivantes. On peut hâter cette révolution, ſi l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; ſi l'on réforme & perfectionne l'inſtitution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aiſément dans des organes encore tendres. L'ame, ſans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matiere d'opinion; ce qui eſt favorable & ce qui eſt contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à eſtimer leur raiſon, ou à la mépriſer; à en faire uſage, ou à la négliger, à la regarder comme le meilleur des guides, ou à ſe défier continuellement de ſes forces. Les peres défendent avec obſtination les rêveries qu'ils ont ſucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Bréſil des idées juſtes ſur la religion, ſur la morale, ſur l'adminiſtration, ſur le commerce, ſur l'agriçulture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne ſeront plus bornés à gémir ſur l'oiſiveté, l'ignorance, les bêvues, les ſuperſtitions, qui ont fait la baſe de ſon adminiſtration. L'hiſtoire de cette colonie n'en ſera plus la ſatire.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un inſtant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait ſuſpendre, ne ſont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle eſt l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne ſauroit ni exiſter, ni devenir floriſſant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaiſe ſe forma ſans le ſecours des autres nations; que durant tout le tems de ſes démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois

ſiecles, d'elle-même, lorſqu'elle établit ſa domination ſur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ſes propres forces. Toutes ces grandes choſes furent opérées par les ſeuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrît un grand tréſor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir par lui-même: ſemblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richeſſes jette dans la puſillanimité.

Nul état ne doit ſe laiſſer protéger. S'il eſt ſage, il doit avoir des forces relativement à ſa ſituation; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que ſon ambition ne ſoit démeſurée, il a des alliés qui, pour leur propre ſureté, ſoutiennent ſes intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi. C'eſt une vérité générale, applicable ſur-tout aux états qui poſſedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & ſe réuniront, quand il le faudra, pour leur conſervation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, ſoutiendra toujours un état, dont l'indépendance eſt eſſentielle à l'équilibre de toutes les autres puiſſances. Leur concert ſeroit ſur-tout unanime & bientôt formé, ſi l'Eſpagne, ſe livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entrepriſes. Jamais la politique ſoupçonneuſe, inquiete & prévoyante de notre ſiecle, ne ſouffriroit que tous les tréſors du nouveau-monde fuſſent dans la même main, ni qu'une ſeule maiſon venant à dominer en Amérique, menacât la liberté de l'Europe.

Cette ſécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pouſſer la négligence auſſi loin qu'elle le faiſoit, lorſqu'elle ſe repoſoit de ſa défenſe ſur les armes Britanniques, ou que ſon indolence s'endormoit ſur celle de ſes voiſins: comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le ſyſtême politique; ce qui eſt le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la conſidération? il faudra qu'elle ſe mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la faſſe même,

ſi ſes droits ou ſa ſureté l'exigent. Ce n'eſt pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorſque tous les peuples ſont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde phyſique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puiſſance, intéreſſent toutes les autres. Celles même qui ſont les plus éloignées des champs de carnage, ſont ſouvent les victimes de leur modération ou de leur foibleſſe. Ces maximes deviennent perſonnelles au Portugal, en ce moment ſur-tout, où l'exemple de ſes voiſins, l'état de criſe de ſes fiers alliés, l'empreſſement des puiſſances jalouſes de ſon amitié: tout enfin l'avertit de ſe réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au deſſus des mers qui ſont le théatre & l'aliment de ſa proſpérité; s'il ne ſe montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a ſi heureuſement placé, pour attirer & pour verſer des richeſſes, c'en eſt fait du ſort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura ſecoués que pour un moment: ſemblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de ſa priſon, après les avoir briſées. Un reſte de mouvement intérieur qui la replie ſur elle-même, n'annonceroit que ces ſignes de vie qui ſont des ſymptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'il fera de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne ſeront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant ſa ſituation, ne la rendront que plus dangereuſe.

On ne ſauroit ſe diſſimuler que le Portugal a laiſſé échapper l'occaſion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre ſon ancien éclat. La politique ne prépare pas ſeule les révolutions. Des phénomenes deſtructeurs, peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre du premier Novembre 1755, qui renverſa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces ſuperbes cités eſt ſouvent le ſalut des états, comme la richeſſe d'un ſeul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entaſſées les unes ſur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandiſes, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pou-

voient s'anéantir ; des hommes oiſifs, débauchés & corrompus, pouvoient être enſevelis ſous des décombres, ſans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur paſſagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre ; & les abymes qu'elle creuſoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir ſortir de ces ruines, un nouvel état, un nouveau peuple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de reſſort aux eſprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la ſuperſtition. Le gouvernement, qui ſe joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne ſauroit diſtraire de ſon empreſſement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant, au moment que la nation devint plus timide. Des conſciences hardies opprimerent les conſciences foibles ; & l'époque de ce grand phénomene, fut celle d'une grande ſervitude. Triſte & commun effet des cataſtrophes de la nature. Elles livrent preſque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'eſt alors qu'on cherche à multiplier ſans fin les actes d'une autorité arbitraire ; ſoit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir ; ſoit qu'ils penſent qu'en étendant le pouvoir de leur perſonne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état eſt comme un reſſort qu'on force à réagir ſur lui-même, & qui, parvenu au point où finit ſon élaſticité, ſe briſe tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La ſituation où ſe trouve le continent de l'Amérique méridionale, démontre malheureuſement la juſteſſe de cette comparaiſon. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les iſles de ce nouveau-monde.

Fin du Livre neuvieme.

CARTE
DU GOLFE DU MEXIQUE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
et POLITIQUE
des Etablissemens et
du Commerce des
EUROPEENS
dans les deux INDES.
Dressée par M.r Bonne M.re
de Mathematiques

GOLFE DU MEXIQUE
MER DU NORD
MER DU SUD
AMERIQUE MERIDIONALE
ANTILLES ou Iles du VENT
Tropique du Cancer
Nouvelle Orleans
Bilbao
B. S. Bernard
Is Lucayes
Fort de la Providence
la Havane
C. S. Antoine
CUBA
la Vera Cruz
YUCATAN
G. DE HONDURAS
NOUVELLE ESPAGNE
la Jamaique
Spanish Town
Kingston
P. Royal
les Caymans
C. de Beate
I DE S. DOMINGUE
les Caïques
Is Turques
Cap Francois
Samana
Portorico
les Vierges
Barbade
Antigoa
la Desirade
Marie Galante
la Dominique
la Trinité
Martinique
Ste Lucie
S. Vincent
Barbade
les Grenadins
la Grenade
Tabago
la Trinité
Marguerite
Is sous le Vent
Curaçao
Aruba
C. de la Vela
Ste Marthe
Carthagene
Macaraybo
Buen Ayre
Caracas
Porto bello
Panama
Orenoque R.
Essequebe R.
Paramaribo
Fort
P. Nassau
Cayenne

ECHELLE
Lieues Marines de 20 au Degré
10 20 30 40 50 100
Lieues Communes de 25 au Degré
25 50 75 100 125
Milles de 60 au Degré
25 50 100 200 300

Tom. II.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE DIXIEME.

Établiſſement des nations Européennes dans le grand archipel de l'Amérique, connu ſous le nom d'Antilles.

LA partie du nord de l'Amérique qui s'étend depuis les 293 degrés juſqu'aux 316 degrés de longitude, préſente un archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'Océan ait encore offert à la curioſité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les iſles qui le forment ſont connues, depuis la découverte du nouveau-monde, ſous le nom d'Antilles. Les vents qui ſoufflent preſque toujours de la partie de l'eſt, ont fait appeller celles qui ſont plus à l'orient, iſles du vent, & les autres, iſles ſous le vent. Elles compoſent une chaîne dont un bout ſemble tenir au continent près du golfe Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe

du Mexique. Peut-être ne ſeroit-il pas téméraire de les regarder comme les ſommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui ſont devenues des iſles par une révolution qui a ſubmergé tout le plat pays.

CHAPITRE XLV.

Les iſles de l'Amérique ont-elles été détachées du continent ?

TOUTES les iſles du monde paroiſſent avoir été détachées du continent, par des embraſemens ſouterrains ou par des tremblemens de terre.

La fameuſe Atlantide, dont le nom ne ſubſiſte plus depuis pluſieurs milliers d'années, que dans une tradition obſcure tranſmiſe à Platon par les prêtres Egyptiens, l'Atlantide fut vraiſemblablement une vaſte terre, ſituée entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonſtances font préſumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les iſles du Cap-Verd, les Açores, Madere, les Canaries, doivent avoir fait partie des continens voiſins ou d'autres continens abymés. Les obſervations récentes des navigateurs Anglois ne permettent preſque pas de douter que toutes les iſles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même maſſe. La nouvelle Zélande, la plus conſidérable de ces iſles, eſt remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne ſont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique ; & malgré un éloignement de ſix cent quatre-vingt lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'iſle d'Otahiti, découverte par M. de Bougainville.

Des monumens certains atteſtent ces grands changemens. Le phyſicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les eſpeces, des coraux, des bancs d'huîtres, des poiſſons de

de mer entiers ou mutilés, entaſſés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & ſur la ſuperficie des montagnes : l'inſtabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleverſé par l'Océan dont il éprouve les viciſſitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenſes, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de ſable devant des cités, qui furent autrefois des ports fameux : la ſituation horizontale & parallele des couches de terre & de productions marines, aſſemblées alternativement de la même façon, compoſées des mêmes matieres, réguliérement cimentées par l'action conſtante & ſucceſſive de la même cauſe : la correſpondance entre les côtes ſéparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles ſaillans oppoſés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même ſable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de ſemblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur ſource commune : la formation des collines & des vallons où ce vaſte fluide a pour ainſi dire laiſſé l'empreinte éternelle de ſes ondulations : tout nous dit que l'Océan a franchi ſes bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'inſurmontables, & que diſpoſant du globe de la terre au gré de ſon inconſtance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ſes habitans. De là ces déluges ſucceſſifs & jamais univerſels, qui ont couvert la face de la terre, ſans la dérober toute entiere à la fois : car les eaux agiſſant en même tems dans les cavités & ſur la ſuperficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, ſans en diminuer les autres dimenſions, ni ſe déborder d'une part ſans tarir de l'autre ; & l'on ne ſauroit imaginer une altération dans la maſſe entiere qui fît tout-à-coup diſparoître les montagnes, ou s'élever la mer au deſſus de leur ſommet. Quel changement ſubit d'organiſation pouſſeroit tous les rochers & toutes les matieres ſolides au centre du globe pour exprimer de ſes flancs & de ſes veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre, ne feroit plus rouler dans les

airs qu'une maſſe d'eaux & de germes perdus? N'eſt-ce pas aſſez que chaque hémiſphere ſoit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer? Ce ſont ces aſſauts continuels qui nous ont ſans doute caché ſi long-tems le nouveau-monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que ſéparé du nôtre.

Quelles que ſoient les cauſes ſecretes de ces révolutions particulieres, dont la cauſe générale eſt viſiblement dans les loix connues du mouvement univerſel, les effets en ſeront toujours ſenſibles pour tout homme qui aura le courage & la ſagacité de les voir. Ils le ſeront plus particuliérement pour les Antilles, ſi l'on parvient à conſtater qu'elles éprouvent des ſecouſſes violentes toutes les fois que les volcans des Cordilieres jettent des matieres, ou que le Pérou eſt ébranlé. Cet archipel, comme celui des Indes orientales, ſitué preſque à la même hauteur, paroît formé par la même cauſe, c'eſt-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident; mouvement imprimé par celui qui pouſſe la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer ſemble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppoſe, & s'ouvrant un cours ſans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, eſt, à peu de choſe près, nord & nord nord-oueſt. Cette direction ſe continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-oueſt, & ſe termine à Antigoa. Ici la ligne ſe courbe tout d'un coup, & ſe prolongeant en ligne droite à l'oueſt, au nord-oueſt, rencontre ſucceſſivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues ſous le nom d'iſles ſous le vent. Ces iſles ſont ſéparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont ſix lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous, on trouve le fonds à cent, cent vingt, cent cinquante braſſes. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fonds n'eſt pas à dix braſſes.

La direction des montagnes dont les Antilles ſont couvertes, ſuit

celles que ces isles gardent entr'elles. Cette direction est si réguliere, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent dont la Martinique seroit le promontoire le plus au nord-oueſt.

Les sources d'eau, qui aux isles du vent se précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces isles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire celui qui selon nos conjectures, a été mer dans tous les tems, est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues ; parce qu'après avoir parcouru un espace fort court & très-rapide, elles se seroient jetées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivieres dont l'embouchure est à la côte du nord, & la source est dans les montagnes qui regnent de l'est à l'oueſt ; c'est-à-dire dans toute la longueur de ces isles. Ces rivieres arrosent un plat pays considérable, qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes qui regarde vers le sud où la mer bat plus furieusement & imprime des traces de submersion, verse dans les trois isles plusieurs belles rivieres, quelques-unes même assez considérables pour recevoir les plus grands vaisseaux.

Ces observations qui paroissent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, sont fortifiées par des observations d'un autre genre, mais aussi décisives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les isles les plus voisines de la terre ferme, produisent comme elle des arbres mous, du cacao sauvage. Ces especes ne se retrouvent plus, du moins en quantité, dans les isles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba située à l'autre extrémité des Antilles, produit comme la Floride, dont elle est peut-être détachée, du cedre, du cyprès, l'un & l'autre très-propres pour la construction des vaisseaux.

CHAPITRE XLVI.

Nature du ſol des iſles.

LE ſol des Antilles eſt en général une couche d'argille ou de tuf plus ou moins épaiſſe, ſur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argille ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là où l'argille moins humide & plus friable ſe mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il ſe forme une couche de terre plus épaiſſe que celle qu'on trouve ſur des argilles graſſes. Le tuf a auſſi ſes propriétés ſuivant ſes différentes qualités. Là où il eſt moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties ſe détachent en forme de caiſſons toujours altérés, mais conſervant une fraîcheur utile aux plantes. C'eſt ce qu'on appelle en Amérique, un ſol de pierre ponce. Par-tout où l'argille & le tuf ne comportent pas ces modifications, le ſol eſt ſtérile, auſſitôt que la couche formée de la décompoſition des plantes originaires, eſt détruite par la néceſſité des ſarclages qui expoſent trop ſouvent les ſels aux rayons du ſoleil. De là vient que la culture, qui exige le moins de ſarclage, & dont la plante couvre de ſes feuilles les ſels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorſque les Européens aborderent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainſi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui s'élevant comme du lierre, embraſſoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette eſpece paraſite croiſſoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois ſans la couper. On lui donna le nom de liane analogue à ſa flexibilité. Ces forêts auſſi anciennes que le monde, avoient pluſieurs générations d'arbres qui, par une ſinguliere prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, ſans excreſcence, ni défectuoſité. La chûte annuelle des feuilles, leur décompoſition, la deſtruction des troncs pourris par le tems,

formoient ſur la ſurface de la terre un ſédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuſe dans les nouvelles plantations qu'on ſubſtituoit à ces arbres.

Dans quelque terrain qu'ils euſſent pouſſé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins ; mais elles s'étendoient en ſuperficie à proportion du poids qu'elles avoient à ſoutenir. L'extrême ſéchereſſe de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénetrent jamais bien avant, parce que le ſoleil les repompe en peu de tems, & des roſées continuelles qui humectent ſa ſurface, leur donnoient une direction horizontale au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croiſſoient au ſommet des montagnes & dans des endroits eſcarpés, étoient très-durs. Ils avoient l'écorce liſſe & collée ſur le bois. Le courbari, l'acajou, le machenilier, le barata, le bois de fer & pluſieurs autres ſe laiſſoient à peine entamer par l'inſtrument le plus tranchant : pour les abattre ou pour les déraciner, il falloit les brûler. Lorſqu'ils étoient tombés, la ſcie ou la hache les façonnoient au gré de l'ouvrier. Le plus ſingulier de ces arbres, étoit l'acoma qui, mis en terre, ſe pétrifie. On regardoit comme le plus utile le gommier, dont le tronc de cinq pieds de diametre, ſur une fleche de quarante-cinq à cinquante, ſervoit à former des canots d'une ſeule piece.

Les vallées toujours fertiliſées aux dépens des montagnes, étoient remplies de bois mous. Au pied de ces arbres, croiſſoient indiſtinctement les plantes que la terre libérale produiſoit pour la nourriture des naturels du pays. Celles d'un uſage plus univerſel étoient le couch-couch, l'igname, le choux caraïbe & la patate. C'étoient des eſpeces de pommes de terre nées à la racine de plantes qui rampoient, mais qui forçoient tous les obſtacles dont elles ſembloient devoir être étouffées. La nature qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractere des peuples & les denrées deſtinées à leur ſubſiſtance, avoit placé dans les Antilles

des légumes qui craignoient les ardeurs du ſoleil, qui ſe plaiſoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui ſe reproduiſoient deux ou trois fois l'année. Les inſulaires ne traverſoient pas le travail libre & ſpontané de la nature, en détruiſant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laiſſoient à la terre le ſoin de préparer les ſels de la végétation, ſans lui aſſigner le lieu & le tems de féconder. Cueillant au haſard & dans leur ſaiſon les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs beſoins, ils avoient obſervé ſans étude que la décompoſition de ce que nous appellons mauvaiſes herbes, étoit néceſſaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-ſaines, mais inſipides ſans préparation; elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les aſſaiſonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une plante aſſez ſemblable à notre oſeille, elles donnoient une liqueur forte qui étoit l'unique boiſſon compoſée des Sauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans de l'eau commune, aux rayons d'un ſoleil brûlant.

Outre les racines, les iſles offroient à leurs habitans des fruits extrêmement variés. On y en trouvoit qui ne s'éloignoient pas infiniment de nos pommes, de nos cériſes, de nos abricots; & nous n'avons rien dans nos climats qui puiſſe nous donner l'idée de la plupart des fruits des Antilles. Le plus utile étoit la banane. Elle avoit la forme, la groſſeur, la couleur de nos concombres; un goût approchant de celui de nos poires; & croiſſoit dans des lieux frais, ſur une fleche molle, ſpongieuſe & haute d'environ ſept pieds. Cette fleche périſſoit avec la maturité de ſon fruit; mais avant qu'elle tombât, on voyoit ſortir de ſa ſouche un rejeton qui un an après donnoit ſon fruit, périſſoit à ſon tour & ſe régénéroit ſucceſſivement de la même maniere.

Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que tandis que la plante vorace que nous avons appellée liane, embraſſoit tous

les arbres ſtériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confuſément mêlés avec les premiers. Il ſembloit que la nature lui eût ordonné de reſpecter ce qu'elle deſtinoit à la nourriture des hommes.

Les iſles n'avoient pas été traitées auſſi favorablement en plantes potageres, qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le creſſon formoient en ce genre toutes leurs richeſſes.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domeſtiques. Les quadrupedes, tous bons à manger, ſe réduiſoient à cinq eſpeces, dont la plus groſſe ne ſurpaſſoit pas nos lapins. Les oiſeaux plus brillans & moins variés que dans nos climats, n'avoient guere d'autre mérite que leur parure : peu d'entr'eux rendoient de ces ſons touchans qui charment les oreilles ; tous, ou preſque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poiſſon y étoit à-peu-près auſſi commun que dans les autres mers ; mais il y étoit ordinairement moins ſain & moins délicat.

On ne peut preſque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les iſles contre les infirmités peu communes de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, ſoit qu'on les mangeât, ſoit qu'on en prît le ſuc par infuſion ; elles produiſoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les uſurpateurs de ces lieux autrefois paiſibles, ont adopté ces ſimples toujours verds, toujours dans leur force ; & ils les ont préférés à tous les remedes que l'Aſie eſt en poſſeſſion de fournir au reſte de l'univers.

CHAPITRE XLVII.

Climat des iſles.

POUR le commun des hommes, il n'y a que deux ſaiſons aux iſles ; celle de la ſéchereſſe & celle de la pluie. La nature qui travaille ſans ceſſe & qui cache ſes opérations ſecretes ſous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les obſervateurs qui étudient ſa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du tems, & dans celles de la végétation, découvrent qu'elle ſuit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une maniere moins ſenſible.

Ces changemens preſque imperceptibles ne préſervent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement ſous la zone torride. Comme ces iſles ſont toutes ſituées entre les tropiques, on y eſt aſſujetti, avec quelques différences qui naiſſent des poſitions & des qualités du terrain, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du ſoleil juſqu'à une heure après midi, mais qui diminue enſuite à meſure que cet aſtre baiſſe. Le thermometre atteſte qu'elle monte très-ſouvent à quarante-quatre degrés, même juſqu'à quarante-ſept & demi au deſſus du terme de la glace. Rien n'eſt plus rare qu'un tems couvert, propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel ſe voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'eſt pas quatre jours dans toute l'année ſans voir le ſoleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des ſaiſons que du vent. Par-tout où il ne ſouffle pas, on brûle ; & tous les vents ne rafraîchiſſent pas : il n'y a que les vents de l'eſt qui temperent la chaleur. Ceux qui viennent du ſud ou de l'oueſt, procurent peu de ſoulagement. Mais ils ſont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'eſt. Les arbres expoſés à ſon action, ſont forcés de pouſſer leurs branches vers l'oueſt dans la direction

que

que l'uniformité de ſon ſouffle conſtant ſemble leur donner. En revanche leurs racines ſont plus robuſtes & plus allongées ſous terre du côté de l'eſt, comme pour former un point d'appui dont la réſiſtance ſoit égale à la force du vent dominant. Auſſi remarque-t-on que lorſque le vent d'oueſt ſouffle avec quelque violence, les arbres ſont renverſés facilement; de ſorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne ſuffit pas de ſavoir combien d'arbres ſont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'eſt a deux cauſes permanentes, dont la vraiſemblance eſt frapante. La premiere eſt ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, & qui eſt néceſſairement plus rapide ſous la ligne équinoxiale que ſous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'eſpace à parcourir dans le même tems. La ſeconde vient de la chaleur du ſoleil qui en paroiſſant ſous l'horizon, rarefie l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à meſure que la terre avance vers l'orient.

Auſſi le vent d'eſt, qui ne ſe fait guere ſentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à meſure que le ſoleil monte ſur l'horizon. Il diminue à meſure que cet aſtre baiſſe. Il tombe enfin tout-à-fait vers le ſoir; mais le long des côtes ſeulement, & non en pleine mer. Les raiſons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du ſoleil, l'air de la terre qui demeure long-tems rarefié à cauſe des exhalaiſons qui ſortent continuellement du globe échauffé, reflue néceſſairement ſur celui de la mer : c'eſt ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il ſe fait ſentir la nuit, & continue juſqu'à ce que l'air de la mer rarefié par la chaleur du ſoleil reflue à ſon tour vers la terre, où l'air s'eſt condenſé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on obſerve que le vent d'eſt ſe trouve plus régulier, plus fort ſous la canicule que dans les autres tems; parce que le ſoleil agit plus vivement ſur l'air. Ainſi la nature fait ſervir les ardeurs même de cet aſtre, au rafraîchiſſement des contrées qu'il embraſe. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir ſans ceſſe de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuiſe continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue auſſi à tempérer le climat des iſles de l'Amé-

rique ; mais non par-tout également. Là où rien ne fait obſtacle au vent d'eſt, il chaſſe les nuées à meſure qu'elles ſe forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou ſur les montagnes. Mais quand les orages ſont trop violens, ou que les vents variables & paſſagers du ſud & de l'oueſt viennent troubler l'empire du vent d'eſt, alors il pleut. Dans les autres poſitions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies ſont ſi communes & ſi abondantes, ſur-tout durant l'hiver qui dure depuis la mi-Juillet juſqu'à la moitié d'Octobre, qu'elles donnent ſuivant les meilleures obſervations autant d'eau dans une ſemaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'eſpace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce ſont des torrens dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, ſi elle n'étoit pour ainſi dire inconnue ſous un ciel brûlant.

A la vérité ces pluies rafraîchiſſent l'air ; mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conſerve au plus vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourriſſent, ſoit qu'on les cueille mûrs, ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biſcuit pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires s'aigriſſent en fort peu de tems. Le fer ſe rouille du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec des précautions continuelles qu'on conſerve les ſemences, juſqu'à ce que la ſaiſon de les confier à la terre ſoit arrivée. Dans les premiers tems qui ſuivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitans du pays, ſe gâtoit ſi vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ſes épis. Cette précaution néceſſaire enchériſſoit ſi fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On ſubſtitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conſervation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du ſon qui contribue à ſa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des

pilons de fer, de maniere qu'elle formoit un corps dur preſqu'impénétrable à l'air. L'expérience confirma une phyſique ſi judicieuſe; & cet uſage généralement adopté s'eſt toujours perfectionné de plus en plus. Si cette pratique n'aſſure pas aux farines la durée qu'elles ont dans nos climats ſecs ou tempérés, elle les conſerve du moins ſix mois, un an, & même davantage, ſelon qu'elles ont été préparées avec plus ou moins de ſoin. Cet intervalle doit ſuffire à des métropoles actives, pour l'approviſionnement de leurs colonies.

CHAPITRE XLVIII.

Phénomenes ordinaires dans les iſles.

QUELQUE fâcheux que ſoient ces effets naturels de la pluie, elle en occaſionne de plus redoutables encore: ce ſont des tremblemens de terre aſſez fréquens, & quelquefois terribles dans les iſles. Comme ils ſe font ſentir le plus ſouvent dans le cours, ou vers la fin de la ſaiſon pluvieuſe, & dans les tems des grandes marées, d'habiles phyſiciens ont conjecturé que ce phénomene pouvoit provenir de ces deux cauſes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creuſent & ravagent la terre de plus d'une maniere. L'Océan, ſur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les aſſauts que cet élément inquiet & turbulent ne ceſſe de lui livrer, il en eſt un connu aux Antilles ſous le nom de *raz de marée*. On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis Juillet juſqu'en Octobre; & c'eſt toujours ſur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'oueſt ou du ſud, ou même ſous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroiſſent s'avancer tranquillement juſqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élevent tout-à-coup près du rivage, comme ſi elles étoient preſſées obliquement par une force ſupérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaiſſeaux qui ſe trouvent alors ſur la côte ou dans des rades fo-

raines, ne pouvant ni gagner le large, ni ſe ſoutenir ſous leurs ancres, vont ſe briſer contre terre, ſans aucun eſpoir de ſalut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant pluſieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement ſi extraordinaire de la mer a été regardé juſqu'ici comme la ſuite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; & le raz de marée ſe fait ſentir dans une partie d'une iſle couverte par une autre iſle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette obſervation a déterminé M. Dutaſta qui a vu l'Afrique & l'Amérique en phyſicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cauſe plus vraiſemblable de ce ſingulier phénomene. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une ſcience, s'il ſe détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraiſemblablement des lumieres plus ſures ſur les ouragans.

L'ouragan eſt un vent furieux, le plus ſouvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonſtances les plus terribles, les plus deſtructives que les vents puiſſent raſſembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la zone torride, ſuccede une nuit univerſelle & profonde; à la parure d'un printems éternel, la nudité des plus triſtes hivers. Des arbres auſſi anciens que le monde ſont déracinés & diſparoiſſent. Les plus ſolides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil ſe plaiſoit à regarder des côteaux riches & verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleverſées & des cavernes hideuſes. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent ſur des cadavres, ou cherchent leurs parens ſous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & ſe briſent contre les rochers ébranlés & fracaſſés; les cris & les hurlemens des hommes & des animaux pêle mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris: tout ſemble annoncer les dernieres convulſions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de ſi violentes agi-

tations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charie quelques matieres propres à la végétation des plantes; on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la régénération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir de ſûrs pronoſtics de ce phénomene effrayant. Lorſqu'il doit arriver, diſoient-ils, l'air eſt trouble, le ſoleil rouge, & cependant le tems eſt calme & le ſommet des montagnes clair. On entend ſous terre ou dans les citernes, un bruit ſourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le diſque des étoiles ſemble obſcurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel eſt au nord-oueſt, d'un ſombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & ſe ſouleve même au milieu du calme. Le vent tourne ſubitement de l'eſt à l'oueſt, & ſouffle avec violence par des repriſes qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'oſe aſſûrer la vérité de toutes ces obſervations, il ſemble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philoſophie, à négliger les idées & même les préjugés des peuples ſauvages ſur les tems & ſur les ſaiſons. Leur déſœuvrement & l'habitude où ils ſont de vivre en plein champ, les met dans l'occaſion & la néceſſité d'obſerver les plus petits changemens qui ſe paſſent dans l'air & d'acquérir ſur ce ſujet des connoiſſances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus ſédentaires. Peut-être eſt-ce aux ſauvages à trouver les faits, aux peuples ſavans à chercher les cauſes. Démêlons, s'il ſe peut, celle des ouragans, phénomene ſi commun en Amérique, qu'il auroit ſuffi ſeul pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiecles.

Aucun ouragan ne vient de l'eſt, c'eſt-à-dire, du plus grand eſpace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien conſtaté nous

engageroit à croire qu'ils ſe forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'oueſt qui regne conſtamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du ſud, depuis Juillet juſqu'en Janvier, & le vent du nord qui ſouffle en même tems dans la partie ſeptentrionale, doivent, lorſqu'ils ſe rencontrent, ſe heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit ſortir avec impétuoſité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raiſon combinée de ſa force motrice & du diametre de la gorge. Tout corps ſolide qui ſe trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impreſſion plus ou moins forte, ſelon qu'il lui oppoſera plus ou moins de ſurface ; enſorte que ſi ſa poſition coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne ſait ce qui pourroit en réſulter pour la maſſe entiere. Heureuſement les divers giſſemens des iſles, leur forme ſphérique ou angulaire préſentent à ces effroyables torrens d'air, des ſurfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, diviſent ſes forces, ou les briſent par degrés. L'expérience même autoriſe à dire que leur activité s'épuiſe à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs obſervateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, ſucceſſivement, ont bouleverſé les iſles, venoient du nord-oueſt, & par conſéquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La diſtance où ſont quelques iſles de cette direction, n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour faire rejeter ce ſentiment ; parce que pluſieurs cauſes peuvent faire décliner vers le ſud ou vers l'eſt un courant d'air. Ainſi nous croyons qu'on s'eſt mépris, quand on a penſé que la violence d'un ouragan agiſſoit ſous tous les rumbs de vent. Tels ſont les phénomenes deſtructeurs, aux prix deſquels la nature fait acheter les richeſſes du nouveau-monde : mais quel obſtacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert?

CHAPITRE XLIX.

Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des iſles du vent.

CHRISTOPHE Colomb, après s'être établi à Saint-Do mingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trou va pas des inſulaires auſſi foibles, auſſi timides que ceux qu'il avoit d'abord ſubjugués. Les Caraïbes qui ſe croyoient originaires de la Guyane, & de la même nation que les Galibis, avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuſe; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robuſtes, ſi leur vie & leurs exercices avoient ſecondé ces diſpoſitions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites; leurs yeux étoient noirs, gros & un peu ſaillans. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour ſe donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des ſourcils & des cheveux, ils n'avoient pas un ſeul poil ſur tout le corps. Ils ne portoient aucune eſpece de vêtement, & n'en étoient pas moins chaſtes. Seulement pour ſe garantir de la morſure des inſectes, ils ſe peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écreviſſe cuite.

Leur religion ſe bornoit à cette opinion ſi naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conſervée même chez pluſieurs des nations civiliſées; c'eſt-à-dire, qu'ils croyoient confuſément un bon & un mauvais principe. La divinité tutelaire ne les occupoit guere; mais ils redoutoient beaucoup l'être mal-faiſant. Leurs autres ſuperſtitions étoient plus abſurdes que dangereuſes, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au chriſtianiſme, lorſqu'on le leur offrit. Sans diſputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refuſoient de les croire, *de peur*, diſoient-ils, *que leurs voiſins ne ſe moquaſſent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'euſſent aucune eſpece de gouvernement, leur tranquilité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouiſſoient, à cette pitié innée qui précede toute reflexion, & d'où découlent les vertus ſociales. Cette douce compaſſion prend ſa ſource dans l'organiſation de l'homme, auquel il ſuffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ſes ſemblables. Ainſi, pour humaniſer les deſpotes, il ſuffiroit qu'ils fuſſent eux mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilaſſent de leurs mains voluptueuſes les eunuques de leur ſerrail; qu'ils allaſſent dans les champs de bataille recueillir le ſang, entendre les imprécations, voir les convulſions & l'agonie de leurs ſoldats mourans; qu'ils entraſſent dans les hôpitaux pour y conſidérer à loiſir les plaies, les fractures, les maladies occaſionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-ſains, par la dureté des corvées & des impôts, par les calamités qui naiſſent des vices de leur caractere. Combien ces ſortes de ſpectacles ménagés à l'éducation des princes, épargneroient de crimes & de maux aux humains! Que les larmes des rois vaudroient de biens aux peuples!

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaiſes inſtitutions qui nous corrompent, ne connoiſſoient ni les infidélités, ni les trahiſons, ni les parjures, ni les aſſaſſinats, ſi communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échaffauts, ces digues par-tout élevées pour garantir les uſurpations anciennes contre les uſurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne ſuivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces ſauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorſqu'il leur manquoit quelque choſe, ils diſoient que *les chrétiens étoient venus chez eux*.

Ces inſulaires connoiſſoient peu les grands mouvemens de l'ame, ſans en excepter celui de l'amour. Ce ſentiment n'étoit pour eux qu'un beſoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonſtration de tendreſſe, pour ce ſexe ſi recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs eſclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger

manger avec eux, avoient uſurpé le droit de les répudier, ſans leur laiſſer celui de changer d'engagement. Elles-mêmes ſe ſentoient nées pour obéir, & ſe réſignoient à leur deſtinée.

Du reſte le goût de la domination n'affectoit guere l'ame des Caraïbes. Sans diſtinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ils remarquerent de la ſubordination entre les Européens. Ce ſyſtême bleſſoit ſi fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des eſclaves, ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient ſoumiſes chez eux, c'étoit une ſuite naturelle de la foibleſſe de leur ſexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robuſtes ſervoient-ils les moins forts? Comment un ſeul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie & la ſuperſtition ne leur avoient pas encore réſolu ce problême.

Un peuple qui ne connoiſſoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille compoſoit une eſpece de république ſéparée, juſqu'à un certain point, du reſte de la nation. Elle formoit un hameau appellé *carbet*, plus ou moins conſidérable, ſelon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ſes femmes & ſes enfans du bas âge. Tout autour, on voyoit les caſes de ceux de ſa poſtérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit; & pour meubles, des armes, des lits de coton ſans art & ſans travail, quelques corbeilles & des uſtenſiles de calebaſſe.

C'eſt-là que les Caraïbes paſſoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en ſortoient, c'étoit pour reſter accroupis dans un coin, où ils paroiſſoient enſevelis dans une profonde méditation. Lorſqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit ſans les interrompre, ſans les contredire, ſans leur répondre que par un ſigne muet d'approbation.

Comme ils mangeoient peu, le ſoin de leur ſubſiſtance ne les occupoit pas beaucoup. Les hommes qui vivent dans les bois font moins de conſommation que ceux qui habitent des campagnes dé-

couvertes. L'air y eſt plus condenſé, & on peut croire que la tranſpiration des plantes forme des molécules nourriſſantes. Ainſi la ſobriété des Caraïbes, qu'on prit d'abord pour une ſuite de leur pareſſe, pouvoit bien être attribuée en partie à l'eſprit de végétation qu'ils reſpiroient dans les forêts dont leurs iſles étoient couvertes.

C'eſt au milieu de ces forêts que ce peuple oiſif trouvoit, ſans être réduit au travail pénible des défrichemens, une nourriture aſſurée, ſaine, convenable à ſon tempérament, & qui ne demandoit point ou qui ne demandoit que peu de préparation. Si quelquefois il ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de ſa chaſſe ou de ſa pêche, ce n'étoit guere qu'à l'occaſion de quelque feſtin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractere. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces aſſemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danſes étoient ſi graves & ſi ſérieuſes, que les mouvemens du corps ſe reſſentoient de la peſanteur de l'ame. Cependant ces triſtes fêtes, ſemblables à ces tems ſombres qui couvent des orages, ſe terminoient rarement ſans effuſion de ſang. Les ſauvages, ſi ſobres dans la vie iſolée, s'enivroient aſſemblés, l'ivreſſe échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés aſſoupies ou mal éteintes. On finiſſoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les ſeuls ſentimens profonds qui puſſent émouvoir ces ames ſauvages, ſe perpétuoient ainſi par les plaiſirs même. C'eſt dans la joie des feſtins que les parens, les amis s'embraſſoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent.

Les Caraïbes s'embarquoient ſur des bateaux formés d'un ſeul arbre, qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. Des années entieres avoient été employées à creuſer ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes de la Guyane, ces guerriers libres & volontaires, y cherchoient les Arauques, qui les en avoient chaſſés

autrefois. Ils attaquoient avec une eſpece de maſſue, moins longue que le bras, avec leurs fleches empoiſonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les ſauvages retomboient dans leur inaction. (*)

Les Eſpagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-tems la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec ſuccès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils cherchèrent des eſclaves ; mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes ſi fiers & ſi mélancoliques mourant dans l'eſclavage, les Eſpagnols renoncerent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conſerver, ſans des guerres continuelles & ſanglantes.

CHAPITRE L.

Les Anglois & les François s'établirent aux iſles du vent, & y détruiſirent les Caraïbes.

LEs Anglois & les François inſtruits de ce qui ſe paſſoit, haſarderent quelques foibles armement pour intercepter les vaiſſeaux Eſpagnols qui alloient dans ces parages. Les ſuccès multiplierent les corſaires. La paix qui régnoit ſouvent en Europe, n'empêchoit pas les expéditions. L'uſage où étoit l'Eſpagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique, juſtifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-tems les iſles du vent, ſans avoir ſongé à s'y établir, ou ſans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de ſe brouiller avec les Caraïbes dont ils

(*) Ceux qui s'étoient le plus diſtingués choiſiſſoient pour épouſe celles des jeunes filles qui étoient le plus à leur gré. S'ils faiſoient encore de belles actions, ils étoient encore récompenſés de la même maniere ; de ſorte qu'un héros Caraïbe pouvoit ſe former un ſerrail. Ou compte ſes triomphes par ſes femmes.

étoient bien reçus? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention, un ſol qui ne produiſoit aucune des denrées qui étoient d'uſage dans l'ancien-monde? Enfin des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Danambuc aborderent en 1625, à Saint-Chriſtophe, le même jour par deux côtés oppoſés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient ſurement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorſqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paiſiblement les côtes de l'iſle où le haſard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur diſant: *il faut que la terre ſoit bien mauvaiſe chez vous, ou que vous en ayez bien peu, pour en venir chercher ſi loin à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti ſi pacifique. Fréderic de Tolede, qu'elle envoyoit en 1630 au Bréſil avec une flotte redoutable, deſtinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer en paſſant les pirates qui, ſuivant les préjugés de cette couronne, avoient uſurpé une de ſes poſſeſſions. Le voiſinage de deux nations actives, induſtrieuſes, cauſoit de vives inquiétudes aux Eſpagnols. Ils ſentoient que leurs colonies ſeroient expoſées, ſi d'autres peuples parvenoient à ſe fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne reſterent pas dans l'action, morts ou priſonniers, ſe refugierent avec précipitation dans les iſles voiſines. Le danger paſſé, ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Eſpagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importans, ne les inquiéta plus, & ſe repoſa peut-être de leur deſtruction ſur leur jalouſie.

Les deux nations vaincues, ſuſpendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà ſoupçonnés de méditer une trahiſon à Saint-Chriſtophe, ils avoient été chaſſés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'eſprit d'inquiétude qui ſuit l'uſurpation, fit penſer aux Européens

que les autres peuples ſauvages entroient dans la conſpiration. On les attaqua dans leurs iſles. Inutilement ces hommes ſimples, qui ne ſongeoient pas à diſputer un terrain où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à meſure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en pourſuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes ; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, ſans être injuſtes.

Dans les premiers tems, les Anglois & les François faiſoient cauſe commune contre les Caraïbes ; mais cette eſpece de ſociété fortuite étoit ſouvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des poſſeſſions réciproques. Quelquefois les ſauvages avoient l'adreſſe de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre ; & par-là ils ſe ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la ſureté de ces inſulaires, ſi l'Europe, qui ne s'occupoit guere d'un petit nombre d'aventuriers dont les courſes ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs aſſez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le ſoin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pouſſer ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de Janvier 1660 leurs ſujets du nouveau-monde à faire eux-mêmes une convention qui aſſuroit à chaque peuple les poſſeſſions que les évenemens variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu juſqu'alors aucune conſiſtance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offenſive & défenſive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement ; ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conſerva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nieves, à Antigoa, à Montſerrat, en pluſieurs iſles de peu de valeur. Saint-Chriſtophe

reſta en commun aux deux puiſſances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation ſe réunirent. Leur population n'excédoit pas alors ſix mille hommes.

A cette époque, les établiſſemens Anglois qui ſous un gouvernement ſupportable quoique vicieux, avoient acquis quelque conſiſtance, virent augmenter leur proſpérité. Les colonies Françoiſes, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans, qui étoient déſeſpérés d'avoir encore à gémir ſous la tyrannie des privileges excluſifs. Ces hommes paſſionnés pour la liberté, ſe refugierent à la côte ſeptentrionale de Saint-Domingue, qui ſervoit d'aſile à pluſieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chaſſés de Saint-Chriſtophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la maniere des ſauvages, ils faiſoient ſécher à la fumée dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils ſe nourriſſoient. Comme ils étoient ſans femmes & ſans enfans, ils avoient pris l'uſage de s'aſſocier deux à deux, pour ſe rendre les ſervices qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces ſociétés ; & demeuroient toujours à celui qui ſurvivoit à ſon compagnon. On ne connoiſſoit pas le larcin, quoique rien ne fut fermé ; & ce qu'on ne trouvoit pas chez ſoi, on l'alloit prendre chez ſes voiſins, ſans autre aſſujettiſſement que de les en avertir, s'ils y étoient ; où s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorſque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fuſil. Si la balle avoit frappé par derriere ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on caſſoit la tête à l'auteur de l'aſſaſſinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils ſe prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au paſſage du tropique, de toute obligation envers elle. Ils avoient quitté juſqu'à leur nom de famille pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont paſſé à leurs deſcendans.

Une chemiſe teinte du ſang des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe ;

un caleçon encore plus ſale fait en tablier de braſſeur; pour ceinture une courroie où pendoient un ſabre fort court & quelques couteaux; un chapeau ſans autre bord qu'un bout abattu ſur le devant pour le prendre; des ſouliers, ſans bas: tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition ſe bornoit à avoir un fuſil qui portât des balles d'un once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

Les Boucaniers n'avoient pas d'autre occupation que de faire la guerre aux bœufs ſauvages, extrêmement multipliés dans l'iſle, depuis que les Eſpagnols les y avoient apportés. On les écorchoit à meſure qu'on les tuoit, & l'on ne s'arrêtoit que lorſqu'on en avoit abattu autant qu'il y avoit de chaſſeurs. On faiſoit cuire alors quelques pieces de viande, dont le piment & le jus d'orange formoient tout l'aſſaiſonnement. Ils ne connoiſſoient pas le pain, & n'avoient que de l'eau pour leur boiſſon. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les jours, juſqu'à ce qu'on eût raſſemblé le nombre des cuirs qu'on ſe propoſoit de livrer aux navires des différentes nations qui fréquentoient ces mers. On les alloit vendre alors dans quelque rade. Ils y étoient portés par les *engagés*, eſpece d'hommes qui ſe vendoient en Europe pour ſervir comme eſclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux oſa repréſenter à ſon maître, qui choiſiſſoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proſcrit cet uſage, quand il avoit dit: *Tu travailleras ſix jours, & le ſeptieme tu te repoſeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, *& moi je dis: ſix jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le ſeptieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font obſerver & tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractere livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoiſſoient peu les infirmités. Leurs courſes n'étoient interrompues que par des fievres éphémeres, dont ils ne ſe reſſentoient pas le lendemain. Le tems devoit cependant les affoiblir ſous un ciel trop brûlant pour une vie ſi dure.

Le climat étoit proprement le ſeul ennemi que les Boucaniers euſſent à craindre. La colonie Eſpagnole d'abord ſi conſidérable n'étoit plus rien. Oubliée de ſa métropole, elle avoit perdu elle-même le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Le peu qui lui reſtoit d'habitans vivoient dans l'oiſiveté. Leurs eſclaves n'avoient d'autre travail que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux beſoins que la nature ſeule pouvoit ſatisfaire, la frugalité les faiſoit parvenir à une vieilleſſe rare ſous un ciel plus tempéré.

Il eſt vraiſemblable que leur indolence ne ſe ſeroit pas réveillée, ſi une activité trop entreprenante & trop audacieuſe ne les eût pourſuivis à meſure qu'ils s'éloignoient. Déſeſpérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des iſles voiſines des troupes qui coururent ſur les Boucaniers diſperſés. Elles ſurprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Pluſieurs furent maſſacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient ſucceſſivement péri, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Ils ſe ſéparoient néceſſairement pendant le jour, mais ils ſe raſſembloient le ſoir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les chaſſes étoient ſuſpendues juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que ſa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands ſans patrie & ſans loix; chaſſeurs & guerriers par beſoin, par inſtinct; excités au ſang & au maſſacre par l'habitude d'attaquer & la néceſſité de ſe défendre. Auſſi dans leur fureur, tout étoit-il immolé, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Enfin les Eſpagnols déſeſpérant de vaincre des ennemis ſi féroces & ſi acharnés, s'aviſerent de détruire eux-mêmes par des chaſſes générales tous les bœufs de l'iſle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs reſſources ordinaires, les réduiſit à former des habitations & à les cultiver.

La France qui avoit déſavoué juſqu'alors des brigands dont les ſuccès n'avoient aucune ſtabilité, les reconnut pour ſes ſujets quand ils devinrent ſédentaires. Elle leur envoya en 1665 un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A ſa ſuite partirent des femmes

femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait paſſer en différens tems dans le nouveau-monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les boucaniers n'étoient pas bleſſés de ces mœurs. *Je ne vous demande pas compte du paſſé*, diſoit chacun d'eux à celle que le ſort lui deſtinoit; *vous n'étiez pas à moi. Répondez-moi ſeulement de l'avenir, à préſent que vous allez m'appartenir; je vous quitte du reſte.* Puis frappant de la main ſur le canon de ſon fuſil, il ajoutoit: *Voilà qui me vengera de vos infidélités; ſi vous me manquez, il ne vous manquera pas.*

CHAPITRE LI.

Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.

LEs Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fuſſent ſolidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établiſſement. La décadence de l'Eſpagne affoiblie par ſes diviſions domeſtiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulſions du royaume de Naples, par la deſtruction de ſa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ſes pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui après s'être nourri de grandes choſes, avoit dégénéré en une pareſſe ſuperbe: la décadence de l'Eſpagne ne laiſſoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec ſuccès. La France profitoit habilement de tous ces déſordres, qui étoient en partie ſon ouvrage; & Cromwel ſe joignit à elle en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une grande injuſtice, & les détermina à abandonner le ſervice. Ils jugeoient que la volonté de leurs ſupérieurs ne ſuffiſoit pas pour juſtifier une entrepriſe qui bleſſoit tous les prin-

cipes de l'équité, & qu'en concourant à ſon exécution, ils ſe rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuſes, comme l'effet de cet eſprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnoit alors en Angleterre; mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Eſpagne avoit long-tems menacé de ſes fers les autres nations. Il étoit poſſible que la multitude, qui n'eſt pas faite pour calculer les forces des puiſſances, pour ſuivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ſes préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit ſaiſi ceux des bons eſprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que ſi le torrent des proſpérités de la France n'étoit arrêté par une cauſe étrangere, elle dépouilleroit les Eſpagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'aſſureroit l'héritage de Charles-quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverſer le gouvernement de ſa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois; mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques, lorſqu'ils lui virent former des liaiſons que ſes intérêts particuliers, ceux de ſa nation, ceux de l'Europe entiere, ſembloient lui interdire abſolument.

Ces réflexions ne dûrent point échapper au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il ſoutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que ſa nation avoit de ſes talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il ſe déclaroit pour l'Eſpagne; parce qu'il pouvoit tout au plus ſe promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ſes vues de ſe lier d'abord avec la France, & de la combattre enſuite, lorſqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de ſon ambition. Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'hiſtoire, & qui conviennent du moins au caractere du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raiſonner, les Anglois allerent attaquer dans le nouveau-monde l'ennemi qu'ils venoient de ſe donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitans à la vue d'une flotte nombreuſe commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, ſe refugierent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent ſur leurs pas, & le forcerent à ſe rembarquer honteuſement. Ce revers étoit l'effet des meſures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entrepriſe n'avoient que peu de talent. On les ſavoit mal enſemble, & ils n'étoient pas affectionnés au protecteur. On leur avoit donné des ſurveillans, qui, ſous le nom de commiſſaires, gênoient leurs opérations. Les ſoldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & ceux qu'on avoit tirés de la Barbade & de Saint-Chriſtophe, n'étoient que des brigands. On leur avoit ôté le ſeul encouragement convenable à cette eſpece d'hommes, l'eſpoir du pillage; quoique l'expérience de tous les âges eût démontré que c'étoit le plus puiſſant aiguillon pour faire réuſſir des entrepriſes éloignées & difficiles. Tout étoit tellement diſpoſé, que les ſoldats ne pouvoient être d'accord avec les généraux, ni les généraux entr'eux, ni les uns & les autres avec les commiſſaires. On manquoit à la fois, & d'armes convenables, & de vivres propres au climat, & de connoiſſances pour ſe bien conduire.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit ſe faire ſans danger dans le port même, fut fait ſans guide à quarante milles. Les troupes errerent quatre jours ſans eau & ſans ſubſiſtances. Epuiſées par les chaleurs exceſſives du climat, découragées par la lâcheté, la méſintelligence de leurs officiers, elles ne diſputerent ſeulement pas la victoire aux Eſpagnols. Elles avoient regagné leurs vaiſſeaux, & elles ſe croyoient à peine en ſureté.

Cependant la mauvaiſe fortune rapprocha les eſprits juſqu'alors extrêmement aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ſes fautes même à l'amour de la pa-

trie, du devoir & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette isle soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoroient les événemens qui venoient de se passer à Saint-Domingue, & ne savoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans leurs parages. Aussi les Anglois firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchoient fiérement à l'assaut de Sant-Iago, le seul poste fortifié de la colonie; lorsque le gouvernement rallentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée, donna le tems aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils se refugierent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors & sans provisions.

Cette tromperie jeta les assaillans dans une rage extrême. Ils envoyerent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien découvert; la privation de toutes les commodités plus sensible pour cette nation que pour les autres; la mortalité qui augmentoit tous les jours; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du nouveau-monde; ces causes réunies faisoient demander à grands cris de retourner en Angleterre. On alloit s'exposer aux reproches flétrissans de la nation par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la Jamaïque, si l'on n'eût trouvé les prairies où les Espagnols avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Un bonheur si inespéré changea les dispositions; & les Anglois prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seroient pas en sureté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette isle avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des secours insuf-

ſiſans contre les forces qu'il falloit combattre. Par un ſentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, eſt plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de reſſources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuerent une iſle importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuſe des poſſeſſions Britanniques dans le nouveau-monde.

CHAPITRE LII.

Les flibuſtiers déſolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corſaires.

AVANT que les Anglois fuſſent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corſaires des deux nations, ſi célebres depuis ſous le nom de flibuſtiers, avoient chaſſé les Eſpagnols de la petite iſle de la Tortue, ſituée à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire ſur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites ſociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande étoit tout leur armement. C'eſt-là que nuit & jour expoſés à toutes les injures de l'air, il leur reſtoit à peine aſſez de place pour ſe coucher. L'indépendance, le plus grand des biens pour ceux qui n'ont point de terre, les rendant ennemis de cette gêne mutuelle, que s'impoſe toute ſociété pour l'intérêt commun, les uns chantoient quand les autres vouloient dormir. Comme l'autorité qu'ils avoient donnée à leur capitaine, ſe bornoit à commander dans l'action; tout étoit dans une confuſion extrême. Semblables aux ſauvages, ſans crainte de manquer, ſans ſoin de conſerver, ils étoient toujours réduits aux plus cruelles extrémités de la faim & de la ſoif. Mais tirant de leur détreſſe un courage incroyable, la vue d'un navire échauffoit leur ſang juſqu'au tranſport. Ils ne délibéroient jamais pour attaquer. Leur méthode

étoit de courir à l'abordage. La petiteſſe de leurs bâtimens & l'art de les manier, les déroboient à l'artillerie du vaiſſeau ; & ne préſentant que la proue chargée de fuſiliers qui tiroient ſur les ſabords avec une juſteſſe qui leur étoit propre, ils déconcertoient les plus habiles canoniers. Dès qu'ils avoient jeté le grappin, il étoit rare que le plus gros navire pût leur échapper.

Dans un beſoin extrême, ils attaquoient toutes les nations, & l'Eſpagnol en quelque moment que ce fût. Ils fondoient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, ſur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les habitans du nouveau-monde. Mais à cette averſion ſe joignoit un reſſentiment perſonnel, la douleur de ſe voir interdire la chaſſe & la pêche qu'ils croyoient avec raiſon de droit naturel. Tels étoient leurs principes de juſtice & de religion, qu'ils ne s'embarquoient jamais ſans avoir recommandé au ciel le ſuccès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage ſans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaiſſeaux qui alloient d'Europe en Amérique, tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandiſes dont la vente n'étoit ni facile ni avantageuſe dans ces premiers tems. C'étoit au retour qu'ils les attendoient ; parce qu'ils étoient ſurs d'y trouver de l'or, de l'argent, des pierres précieuſes, toutes les riches productions du nouveau-monde. Lorſqu'ils rencontroient un vaiſſeau ſeul, ils ne manquoient jamais de l'attaquer. Pour les flottes, ils les ſuivoient juſqu'au débouquement de Bahama, & dès qu'un bâtiment s'écartoit ou reſtoit en arriere, il étoit pris. L'Eſpagnol qui trembloit à l'approche des flibuſtiers qu'il appelloit des démons, ne ſavoit que ſe rendre. On lui faiſoit quartier, ſi la priſe étoit riche ; mais ſi elle ne l'étoit pas, on jetoit les vaincus à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'avoit ſur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foibleſſe ne l'empêcha pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il l'aborda, après avoir donné ſes ordres pour faire couler ſon bâtiment à fond, & il étonna ſi fort l'équipage Eſpagnol par ſon audace, que perſonne ne tenta de faire le moindre mouvement. Il alla lui-même trouver le capi-

taine qui jouoit dans ſa chambre, & lui mettant le piſtolet ſur la gorge, il l'obligea de ſe rendre. On débarqua ce commandant & ſon monde au cap le plus proche, comme un poids inutile du vaiſſeau qu'ils avoient ſi mal gardé; & l'on n'y conſerva que ce qu'il falloit de matelots pour faire la manœuvre.

Cinquante-cinq flibuſtiers qui étoient entrés dans la mer du Sud, pouſſerent leurs courſes juſqu'à la Californie. Pour regagner la mer du Nord, il leur fallut faire deux mille lieues contre le vent dans un canot. Ils étoient arrivés au détroit de Magellan, lorſque le dépit de ne rien emporter d'un pays ſi riche, leur fit reprendre la route du Pérou. Ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Auca un vaiſſeau chargé de pluſieurs millions; ils le prirent & s'y embarquerent.

Le Baſque, Jonqué & Laurent le Graff, croiſoient devant Carthagene avec trois petits bâtimens. Il ſortit du port deux vaiſſeaux de guerre qui avoient ordre de combattre ces flibuſtiers & de les amener morts ou vifs. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt apperçus qu'ils les attaquerent & les enleverent. Tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut renvoyé à terre, avec une lettre où l'on remercioit le gouverneur d'avoir envoyé ces deux bons navires, en lui donnant avis que s'il en avoit encore quelques-uns de trop, on les attendroit quinze jours; mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit point de quartier pour les hommes.

Les capitaines, Michel & Brouage, avertis que pour tromper leur vigilance, on vient d'embarquer à Carthagene ſous pavillon étranger des richeſſes conſidérables, attaquent les deux vaiſſeaux Hollandois qui portoient ces tréſors, & les en dépouillent. Outrés de ſe voir vaincus par des bâtimens très-inférieurs aux leurs, les Hollandois oſent dire en face à Michel, que s'il avoit été ſeul, il n'auroit pas ſi bien réuſſi : *recommençons à combattre*, répondit fiérement Michel, *& mon compagnon ne ſera que ſpectateur du combat. Si je ſuis vainqueur, je n'aurai pas ſeulement l'argent, mais je reſterai le maître de vos deux vaiſſeaux.* Les Hollandois, loin d'accepter le défi, ſe retirerent bien vîte, dans la crainte que, s'ils délibéroient, on ne les laiſsât pas les maîtres de le refuſer.

Le capitaine Laurent fut ſurpris par deux vaiſſeaux Eſpagnols, qui avoient chacun ſoixante pieces de canon, & quinze cents hommes d'équipage. *Vous êtes*, dit-il à ſes camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout haſarder, ſe défendre & attaquer en même tems. La valeur, la ruſe, la témérité, le déſeſpoir même; tout doit être mis en uſage dans cette occaſion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce diſcours reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des flibuſtiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier ſignal qu'il lui en fera ; témoignant par cette réſolution qu'il n'y a de ſalut que dans la mort même, ou dans le courage. Auſſi-tôt il diſpoſe ſes combattans des deux côtés de ſon navire ; puis hauſſant la voix pour être entendu de tout le monde, & leur montrant de la main les ennemis : *c'eſt entre leurs bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut paſſer, & tirer à droite & à gauche.* Ce mouvement eſt exécuté avec une rapidité, une réſolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les galions ; mais on éclaircit ſi bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'oſent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui même en ſe retirant remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Eſpagnol va payer de ſa tête la honte que ſon ignorance & ſa lâcheté impriment à ſa nation. Dans tous les combats les flibuſtiers montrerent la même intrépidité.

Lorſqu'ils avoient fait un butin conſidérable, ils ſe rendoient dans les premiers tems à l'iſle de la Tortue pour faire leur partage ; dans la ſuite les François allerent à Saint-Domingue, & les Anglois à la Jamaïque. Chacun levant la main proteſtoit qu'il n'avoit rien détourné de ce qu'il avoit pris. Si quelqu'un, ce qui fut toujours rare, étoit convaincu de faux ſerment, à la premiere occaſion on le jetoit dans quelqu'iſle deſerte, comme un traître indigne de la ſociété. Les braves, qui arrivoient mutilés de leurs courſes, étoient les premiers pourvus. Une main, un bras, une jambe, un pied coupés, ſe payoient deux cents écus. Un œil, un doigt, un orteil

orteil perdus dans le combat, ne valoient que la moitié. Les bleſſés avoient pendant deux mois un écu par jour pour leur panſement. S'il ne ſe trouvoit pas de quoi remplir ces obligations, qui furent toujours ſacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la courſe, de la continuer, juſqu'à ce qu'il y eût des fonds ſuffiſans pour acquitter une dette ſi reſpectable.

Après cet acte de juſtice & d'humanité, on partageoit ce qui reſtoit en autant de lots qu'il y avoit de flibuſtiers. Leur commandant n'avoit droit qu'à un ſeul lot comme les autres ; mais on lui en faiſoit préſent de trois ou quatre, ſelon qu'on étoit plus ou moins content de lui. Lorſque le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, l'armateur qui l'avoit fourni, avec les munitions de guerre & de bouche, avoit un tiers de toutes les priſes. La faveur n'influa jamais dans le partage. Tout étoit tiré au ſort. On trouveroit difficilement l'exemple d'une juſtice ſi rigoureuſe. Elle s'étendoit juſqu'aux morts. On donnoit leur part à celui qu'on ſavoit être leur camarade, & par conſéquent leur héritier. Si le mort n'avoit point de compagnon, ſa part étoit envoyée à ſes parens, lorſqu'ils étoient connus. Au défaut des uns & des autres, elle étoit diſtribuée aux pauvres & aux égliſes, qui devoient prier pour celui au nom duquel ſe faiſoient ces largeſſes, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ces devoirs remplis, on voyoit commencer les profuſions de toute eſpece. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finiſſoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ruinés, ſans habits, ſans vivres, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de pluſieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même deſtinée. Si on leur demandoit quel plaiſir ils trouvoient à diſſiper ſi rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de riſque, ils répondoient ingénument : « Expoſés comme nous le ſommes à une infinité de » dangers, notre vie eſt bien différente de celle des autres hommes. » Aujourd'hui vivans, demain morts, que nous importe d'amaſſer ? » Nous ne comptons que ſur le jour que nous avons vécu, jamais

» ſur celui que nous avons à vivre. Notre ſoin eſt plutôt de conſu-
» mer la vie que de la conſerver. »

Les colonies Eſpagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, déſeſpérées de ſe voir continuellement la proie de ces brigands, ſe dégoûterent de la navigation. Elles ſacrifierent ce que leur liaiſon leur procuroit de force, de commodités, de richeſſes, & formerent preſqu'autant d'états iſolés. Elle ne ſe diſſimuloient pas les inconvéniens de cette conduite; mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des flibuſtiers. Ils ne s'étoient montrés juſqu'alors dans les établiſſemens Eſpagnols, que pour y enlever quelques vivres lorſqu'ils en manquoient. Ils ne virent pas plutôt diminuer leur priſes, qu'ils demanderent à la terre ce que la mer leur refuſoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévaſtées. La culture tomba comme la navigation; & les Eſpagnols n'oſerent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les flibuſtiers qui ſe diſtinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars, gentilhomme Languedocien, ſe fit un nom ſingulier. Le haſard ayant fait tomber entre ſes mains dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commiſes dans la conquête du nouveau-monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine qu'il portoit juſqu'à la frénéſie. On raconte à ce ſujet, qu'étant au college, & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Eſpagnol, il ſe jeta ſur ſon interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, ſi on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui repréſentoit ſans ceſſe des peuples innombrables, égorgés par les monſtres ſortis de l'Eſpagne. Il ne reſpiroit que l'ardeur d'expier tant de ſang innocent. L'enthouſiaſme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que le fanatiſme de religion qui avoit immolé tant de victimes. On eût dit que leurs manes crioient vengeance

au fond de ſon ame. Il entendit parler *des freres de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Eſpagnol: il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaiſſeau Eſpagnol qui fut attaqué, & auſſi-tôt abordé; c'étoit l'uſage de ce tems-là. Montbars fondit le ſabre à la main ſur les ennemis, ſe fit jour au milieu d'eux, & ſe portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, renverſa tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Lorſqu'il eut forcé l'ennemi de ſe rendre, laiſſant à ſes compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler avec une volupté ſanguinaire les cadavres entaſſés de cette nation, à laquelle il avoit juré une haine inſatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occaſions de ſe ſignaler, ſans s'aſſouvir. Le vaiſſeau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les Boucaniers viennent d'abord troquer des viandes contre de l'eau-de-vie. Comme ce qu'ils offroient étoit peu de choſe, ils dirent que leurs ennemis avoient battu le pays, ravagé leurs établiſſemens, & tout emporté. « Comment ſouffrez-vous » cela, dit bruſquement Montbars? Nous ne le ſouffrons pas non » plus, repliquerent-ils du même ton, & les Eſpagnols ſavent bien » qui nous ſommes; auſſi ont-ils pris le tems que nous étions à la » chaſſe. Mais nous allons joindre quelques-uns de nos camarades, » qu'ils ont encore plus maltraités que nous; alors on verra beau » jeu. Si vous voulez, reprend Montbars, je marcherai à votre » tête, non pour vous commander, mais pour m'expoſer le pre- » mier. » Les Boucaniers voyant à ſon air que c'eſt un homme tel qu'il le leur faut, l'acceptent volontiers. On trouve le même jour les ennemis, & Montbars fond ſur eux avec une impétuoſité qui étonne les plus intrépides. Il n'échappe preſque pas un Eſpagnol à ſa fureur. Le reſte de ſa vie fut digne de cette premiere action. Il fit tant de mal ſur terre & ſur mer à cette nation, qu'il lui en reſta le ſurnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres flibuſtiers qui ſuivoient ſes traces, ayant déterminé les Eſpagnols à s'enfermer dans leurs places, on

prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces conſidérables, & les aſſociations devinrent plus nombreuſes. La premiere qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit ſon nom des Sables-d'Olone, ſa patrie. Du vil état d'*engagé*, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvint à ſe rendre maître ſur la côte de Cuba, d'une frégate Eſpagnole. Un eſclave ayant vu tuer tous les bleſſés après le combat, & craignant pour ſa vie, voulut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit deſtiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour ſervir de bourreau à tous les flibuſtiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fuſſent priſonniers. A ces mots le féroce l'Olonois ſaiſi de rage, ſe fit amener les Eſpagnols l'un après l'autre, & leur coupa la tête, ſuçant à chaque fois le ſang qui dégouttoit de ſon ſabre. Il ſe rendit enſuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens deſtinés à lui donner la chaſſe. Il les prit, jeta leurs équipages à la mer, & ne fit grace qu'à un ſeul homme, qu'il envoya au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de faire, & l'avertiſſoit qu'il traiteroit de la même maniere tous les Eſpagnols qui lui tomberoient entre les mains, lui-même, s'il avoit le bonheur de l'attraper. Après cette expédition, il échoua ſes canots, ſes priſes, & ſe rendit avec ſa frégate ſeule à la Tortue.

Il y trouva Michel le Baſque, fameux pour avoir pris ſous le canon même de Porto-Belo, un vaiſſeau de guerre chargé de cinq millions de livres, & pour d'autres actions tout auſſi hardies. Les deux aventuriers publierent qu'ils alloient partir enſemble pour l'exécution d'un projet également glorieux & utile; & ils virent accourir quatre cent quarante hommes. Ce corps, le plus nombreux qu'euſſent encore formé les flibuſtiers, ſe porta ſur la baie de Venezuela, qui s'avance à cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garniſon de deux cent cinquante hommes paſſée au fil de l'épée.

On ſe rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie, ſur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de ſon embouchure. Cette ville enrichie par ſon commerce de cuirs, de tabac & de cacao, étoit abandonnée. Les habitans s'étoient retirés avec leurs effets, à l'autre côté de la baie. Si les flibuſtiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar vers l'extrémité du lac, ce qu'on vouloit ſouſtraire à leur avidité; mais ils n'y rencontrerent que des retranchemens nouvellement conſtruits, qui leur coûterent beaucoup de ſang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été tranſportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit ſubi le même ſort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de ſa rançon, ils emporterent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le deſſein, diſoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'iſle de la Tortue, & d'y conſacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils diſſipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des flibuſtiers Anglois, partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses meſures étoient ſi bien concertées, qu'il ſurprit la ville, & s'en rendit maître ſans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, perſuadé que la galanterie & la ſuperſtition des Eſpagnols ne leur permettroient pas de tirer ſur ce qu'ils aimoient & reſpectoient le plus. Mais la garniſon ayant réſiſté à ce piege, il fallut la vaincre de force; & l'on acheta par beaucoup de ſang les tréſors qu'on emporta de ce port célebre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réuſſir, Morgan crut devoir aller ſur les parages de Coſta-Rica, chercher des guides dans l'iſle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Eſpagnoles étoient confinés. Ce poſte étoit ſi bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers une armée conſidérable. Cependant dès que les pirates parurent, le gouver-

neur envoya ſecrétement pour ſavoir comment il pourroit ſe rendre, ſans être accuſé de lâcheté. On arrêta que Morgan inſulteroit pendant la nuit un fort détaché, que le commandant ſortiroit de la citadelle pour aller au ſecours d'un ouvrage ſi important, que les aſſaillans viendroient enſuite le prendre par derriere, & le feroient priſonnier, ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu auſſi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit perſonne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Eſpagnols, ſans avoir couru de riſque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir; & les flibuſtiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenſes munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournerent leurs voiles vers le Chagre, la ſeule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs eſpérances.

A l'embouchure de cette riviere importante étoit un fort conſtruit ſur un roc eſcarpé, que battoient les flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garniſon digne de ſon chef. Les flibuſtiers éprouverent pour la premiere fois une réſiſtance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le ſiege, quand un heureux haſard vint au ſecours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'aſſaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laiſſa ſes vaiſſeaux à l'ancre, avec les gens néceſſaires pour les garder, & ſur ſes chaloupes remonta le fleuve l'eſpace de quarante-trois milles, juſqu'à Crucès, où il finiſſoit d'être navigable. Il continua ſon chemin par terre juſqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaſte prairie qui eſt devant la ville, il rencontra des troupes nombreuſes qu'il diſſipa ſans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des tréſors immenſes, cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets ſur des bateaux que la baſſe marée avoit laiſſés à ſec. Les forêts voiſines rendirent des dépôts

précieux. Peu contens de ce butin, les partis de flibuſtiers qui couroient les campagnes, employerent les plus affreux tourmens, pour faire avouer aux Eſpagnols, aux negres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recelé leurs richeſſes & celles de leurs maîtres. Un mendiant conduit par le haſard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il ſe revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demanderent où étoit ſon or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Auſſi-tôt il fut mis à la queſtion; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des eſclaves qui l'acheverent. C'eſt ainſi que les Eſpagnols rendoient les tréſors du nouveau-monde comme ils les avoient amaſſés, dans le ſang & les ſupplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractere n'étoit pas propre à inſpirer de tendres deſirs. Il voulut triompher par la violence de la belle Eſpagnole qui tourmentoit ſon cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ſes bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur; comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir, & me venger.* A ces mots, elle tire de deſſous ſa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant toujours brûlant d'une paſſion que cette furieuſe réſiſtance avoit changée en rage, aux ſoins employés pour gagner cette captive, il fit ſuccéder des traitemens barbares. Mais l'Eſpagnole inébranlable irritoit & repouſſoit toutes les fureurs de Morgan, lorſque les pirates témoignant leur indignation de ſe voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On ſe mit en route avec un grand nombre de priſonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Chagre avec un butin immenſe.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enſeveli dans un ſommeil profond, Morgan avec les principaux flibuſtiers de ſa nation, fit voile pour la Jamaïque ſur un navire où il-

avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui ſervoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du nouveau-monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, cauſa une rage inexprimable. Les Anglois ſuivirent le voleur dans l'eſpérance d'arracher de ſes mains la proie dont il avoit fruſtré leurs droits & leur avidité. Pour les François aſſociés à la même perte, ils ſe retirerent à la Tortue, d'où ils firent diverſes expéditions. Mais elles furent médiocres juſqu'en 1683, qu'ils en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Oſtende, mais qui toute ſa vie avoit ſervi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de ſouffrir une marque de foibleſſe parmi ceux qui s'aſſocioient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, obſervoit ſes gens l'un après l'autre, & tuoit ſur le champ ceux qui baiſſoient la tête, au bruit imprévu des coups de piſtolet, de fuſil, de canon. Cette étrange diſcipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reſte, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ſes immenſes richeſſes, fruit d'un courage ſi bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faiſoit la courſe avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célebre qu'eux. Douze cents flibuſtiers ſe joignirent à ces chefs ſi renommés, & l'on partit ſur ſix bâtimens pour la Vera-Cruz.

Le débarquement ſe fit à la faveur des ténebres à trois lieues de la place, où l'on arriva ſans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les caſernes, les poſtes importans, tout ce qui étoit capable de faire quelque réſiſtance étoit pris lorſque le jour parut. Tous les citoyens, hommes, femmes, enfans, furent enfermés dans les égliſes où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple on avoit roulé des barils de poudre, pour faire ſauter l'édifice. Un flibuſtier, la meche allumée, devoit y mettre le feu au moindre ſignal de ſoulevement.

Pendant qu'on tenoit ainſi la ville dans la conſternation, elle fut

fut pillée à loisir ; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on proposa aux citoyens qu'on tenoit en prison dans l'asile des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de dix millions de livres. Ces malheureux qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, accepterent avec joie la proposition. La moitié de la somme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié, de l'intérieur des terres, lorsqu'on apperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes, & près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les flibustiers, sans s'étonner; se retirerent tranquillement avec quinze cents esclaves qu'ils emmenerent comme un foible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un tems plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, sur les côtes où ils étoient descendus, leur appartenoit ; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils sefaisoient signer l'engagement, mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuse. Ils passerent fiérement au milieu de la flotte Espagnole, qui n'osa pas tirer un coup de canon. Elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il est vraisemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, si les bâtimens flibustiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou si la flotte ennemie avoit eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorsque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les esprits. Il est à présumer qu'on espéra trouver plus de trésors sur une mer pour ainsi dire intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis si long-tems. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les Anglois & les François, les bandes même particulieres des deux nations, ayent eu la même vue dans le même tems, quoiqu'elles n'agissoient pas de concert, & qu'elles ne se fus-

ſent rien communiqué. Près de quatre mille hommes ſe trouverent engagés dans cette expédition. Les uns ſe rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs eſpérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, il n'eſt pas douteux qu'on n'eût enlevé à l'Eſpagne cette importante colonie. Leur caractere s'oppoſoit invinciblement à une union ſi rare. Ils formerent toujours pluſieurs corps ſéparés, & quelquefois juſqu'à dix ou douze qui ſe quittoient & ſe rapprochoient au moindre caprice. Grognier, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les capitaines les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Touſlé.

Ceux des aventuriers qui étoient paſſés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, ſe jetterent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouverent ſur la côte. Leurs camarades venus ſur leurs propres bâtimens, n'étoient guere mieux équipés. Dans cet état de foibleſſe, ils ne laiſſerent pas de battre pluſieurs fois toutes les eſcadres qu'on arma contr'eux. Ces victoires leur furent préjudiciables, parce qu'elles interrompirent la navigation. Dès qu'il n'y eut plus de vaiſſeaux à prendre, il fallut recourir à des deſcentes continuelles pour avoir des vivres; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On attaqua ſucceſſivement Seppa, Pueblo-Nuevo, Léon, Realeguo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Leſparſo, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoanteque, Mucmeluna, Chiloteca, la Nouvelle-Ségovie, & Guayaquil, plus conſidérable que toutes les autres.

Pluſieurs de ces places furent ſurpriſes; & la plupart abandonnées de leurs habitans qui s'enfuirent à l'approche de l'ennemi, avec la précaution d'emporter leurs plus riches effets. Les Eſpagnols ne ſe déterminoient point à ſe défendre, ſans être au moins vingt contre un, encore étoient-ils battus. Ils avoient ſi fort dégénéré qu'il ne leur reſtoit aucune idée de l'art de la guerre. Ils ne connoiſſoient pas même les armes à feu. On les trouvoit plus ignorans, plus lâ-

ches que les Américains dont ils fouloient les cendres. Cette poltronnerie s'étoit accrue par la frayeur qu'ils éprouvoient au nom ſeul des flibuſtiers. Les moines les avoient peints avec toutes les couleurs qu'ils prêtent aux démons, comme des antropophages, des êtres qui n'avoient rien d'humain, des eſpeces de ſinges plus méchans que des hommes. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans les ames la haine avec la terreur. Toujours fugitifs devant ces monſtres, les Eſpagnols ne ſavoient ſe venger qu'en brûlant ou en coupant en morceaux un flibuſtier. Dès que ces aventuriers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, ſi quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit ſon cadavre, on le mutiloit, on le faiſoit paſſer par tous les genres de ſupplice qu'on eût voulu raſſembler ſur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les flibuſtiers s'étendoit ſur les endroits même qu'ils avoient ſouillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient priſes; on dévouoit à l'anathême les murailles & le ſol des places dévaſtées, & les habitans les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuiſſante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorſqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les priſonniers qu'ils faiſoient étoient maſſacrés ſans pitié, ſi le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop peſant pour ſa valeur, les auroit embarraſſés. Enfin le ſort, dont les viciſſitudes laiſſent rarement le crime ſans punition, & les malheurs ſans dédommagement, expia la conquête du nouveau-monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Eſpagnols.

Mais il arriva ce qui arrive preſque toujours. Ceux qui faiſoient le mal en jouirent peu. Pluſieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la miſere, ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par

terre la mer du Nord, laiſſerent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuſcades qu'on leur dreſſa. Les colonies Angloiſes & Françoiſes furent très-peu enrichie par une expédition qui avoit duré quatre ans, & ſe trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le tems qu'on ravageoit la mer du Sud, celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Pariſien, qui avoit ſervi avec quelque diſtinction eu Europe, & que ſa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes, avoit conduit parmi les corſaires. Il avoit peut-être aſſez de vertus pour racheter tant de vices, de la grace, de la politeſſe, de la généroſité, de l'éloquence, un ſens très-droit, une valeur diſtinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des flibuſtiers François. Dès qu'on ſut qu'il alloit armer, mille braves ſe rangerent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue qui avoit fait enfin goûter à ſa cour le projet ſi ſage & ſi juſte de fixer les forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projetée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'eſprit que ſes pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté: *Comment Louis peut-il déſapprouver un deſſein qu'il ignore, & dont la réſolution n'eſt formée que depuis peu de jours ?* Cette réponſe charma tous les flibuſtiers, qui s'embarquerent ſans délai en 1685, pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement ſe fit ſans réſiſtance. On fut aſſailli à quelque diſtance du rivage par huit cents Eſpagnols, qu'on battit & qu'on pourſuivit juſqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faiſoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque ſtratagême pour ſe rendre maître de la place, lorſqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit reſté qu'un canonier, un Anglois, & un officier plein d'honneur, qui avoit mïeux aimé s'expoſer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le général flibuſtier le reçut avec diſtinction, le renvoya généreuſement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit,

& y joignit de fort beaux préſens : tant l'honneur, le courage & la fidélité conſervent d'aſcendant ſur ceux même qui ſemblent violer tous les droits de la ſociété! (*)

Les vainqueurs de Campêche employerent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru ſauver. Lorſqu'on eut embarqué toutes les richeſſes trouvées, ſoit au-dedans, ſoit au-dehors de la place, on propoſa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cents hommes, de racheter ſa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la deſtruction de la fortereſſe. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de Saint Louis. Dans les tranſports du patriotiſme, de l'ivreſſe, de l'amour national pour le prince, ils brûlerent pour un million de bois de Campêche, qui faiſoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, inſigne, mais dont il n'y a que des François qui puiſſent ſe glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les flibuſtiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernieres expéditions dans le continent, les avoit ramenés inſenſiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs; lorſque les François ſe virent rengagés par les circonſtances dans une carriere dont tout les dégoûtoit. On les détermina par les puiſ-

---

(*) Mais c'eſt que ces vertus tiennent à la probité qui eſt la premiere loi de la nature, tandis que la plupart des autres loix ne ſont que des conventions factices & ſouvent injuſtes, ouvrages de la violence & de la fraude qui ſe maintiennent dans leur uſurpation par le mépris des droits qu'elles font reſpecter.

Oui, les transfuges & les bandits qui s'emparerent à force ouverte du ſol où ils bâtirent Rome, qui enleverent les Sabines, qui pillerent le Latium, & ſe firent un territoire acheté de leur ſang ; oui, ces brigands valoient mieux que ce ſénat, qui, ſous prétexte de protéger les opprimés, ſoumit les vainqueurs & les vaincus, qui poliça des barbares avec ſes armes, qui détruiſit Carthage pour régner ſur les mers, qui pacifia la Grece pour la mieux ſubjuguer, qui mit enfin le monde aux fers, & fit place à des empereurs, à des monſtres heureuſement détrônés par des barbares. Faut-il le dire : les fondateurs & les deſtructeurs de Rome ne ſont pas le déshonneur de ſon hiſtoire; les boucaniers & les flibuſtiers ſont peut-être l'élite des Européens, que le nouveau-monde a vu inonder ſes côtes & ſes terres.

ſans mots de gloire, de patrie & d'or, à ſuivre au nombre de douze cents hommes, ſept vaiſſeaux de guerre partis d'Europe en 1697 ſous les ordres de Pointis, pour attaquer la célebre ville de Carthagene. C'étoit la plus difficile entrepriſe qu'il fût poſſible de former dans le nouveau-monde. La ſituation du port, la force de la place, le vice du climat, oppoſoient des obſtacles, qui paroiſſoient inſurmontables pour d'autres hommes que les flibuſtiers. Auſſi l'honneur du ſuccès leur fût-il décerné par toutes les nations; mais le fruit leur en fut lâchement dérobé. L'avide général qui avoit embarqué un butin eſtimé quarante millions, ne craignit pas, dès qu'on eut mis à la voile, d'offrir quarante mille écus pour leur part, à ceux qui avoient fait tomber dans ſes mains tant de richeſſes.

Les flibuſtiers indignés de ce traitement, réſolurent ſur le champ d'aborder le *Sceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaiſſeaux, pour être ſecouru à tems. Cet avare commandant alloit être maſſacré, quand un des mécontens s'écria: *Freres, pourquoi nous en prendre à ce chien? il n'emporte rien à nous. Il a laiſſé notre part à Carthagene, c'eſt-là qu'il la faut aller chercher.* Cette propoſition fut reçue avec acclamation. Une joie féroce ſuccéda tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands; & ſans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglerent vers la ville.

La premiere choſe qu'ils firent, après y être entrés ſans oppoſition, ce fut d'enfermer tous les hommes dans la grande égliſe, & de leur parler en ces termes: « Nous n'ignorons pas que vous nous » regardez comme des gens ſans foi & ſans religion, comme des » diables plutôt que comme des hommes. Les termes injurieux » dont vous affectez de vous ſervir en parlant de nous, & le refus » que vous avez fait de traiter avec nous de la reddition de votre » place, ſont des preuves manifeſtes de vos ſentimens. Nous voici » les armes à la main, en état de nous venger. La pâleur qu'on voit » répandue ſur vos viſages, prouve que vous vous attendez aux » plus cruels ſupplices, & votre conſcience vous dit ſans doute que » vous les méritez. Nous allons vous déſabuſer, & vous faire con- » noître que les titres odieux dont vous nous chargez ne nous con-

» viennent point, mais au général ſous les ordres duquel vous nous » avez vu combattre. Le perfide nous a trompés. Quoiqu'il n'ait dû » qu'à notre valeur la conquête de votre ville, il a refuſé d'en par- » tager avec nous les dépouilles, & nous a réduits par cette injuſ- » tice à vous viſiter une ſeconde fois. Ce n'eſt pas ſans regret que » nous nous y voyons forcés, & notre modération vous en convain- » cra. Nous vous donnons parole de nous retirer, au moment que » vous nous aurez compté cinq millions de livres; c'eſt à quoi nous » nous bornons. Mais ſi vous vous refuſez à une demande ſi raiſon- » nable, il n'eſt point de malheur que vous ne deviez craindre, » ſans en pouvoir accuſer que vous-mêmes, & l'infame Pointis; » que nous vous permettons de charger de toutes les malédictions » poſſibles. »

Après ce diſcours, le religieux le plus reſpecté de la ville monta en chaire, & employa l'éloquence de ſes mœurs, de ſon autorité & de la parole, pour convaincre ſes auditeurs de la néceſſité de livrer ſans réſerve tout ce qui leur reſtoit d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui ſuivit le ſermon n'ayant pas produit ce qu'on exigeoit, le pillage fut ordonné. Il s'étendit, ſans grand ſuccès, des maiſons & des temples, juſqu'aux tombeaux, & ſe termina par les tortures qu'on fit ſubir aux principaux bourgeois.

On ſaiſit deux citoyens des plus diſtingués, & on leur demanda ſéparément où étoient les richeſſes du fiſc & des particuliers. Ils répondirent qu'ils n'en ſavoient rien; mais avec tant de franchiſe & de fermeté, qu'on ne voulut pas les maltraiter. Cependant on fit ſemblant de les paſſer par les armes, en tirant pluſieurs coups de fuſil. Deux autres citoyens furent appellés; leur conduite, exactement la même que celle des premiers, fut ſuivie des mêmes démonſtrations. On publia que tous les quatre avoient en la tête caſſée, & qu'une pareille deſtinée attendoit tous ceux qui s'opiniâtreroient à garder le ſilence. Cette déclaration produiſit le plus grand effet. Dès le jour même on apporta plus d'un million. Les jours ſuivans rendirent encore quelque choſe. Enfin les aventuriers déſeſpérant de rien ajouter à ce qu'ils avoient déjà amaſſé, ſe rembarque-

rent. Le malheur voulut qu'ils rencontraſſent une flotte d'Anglois & de Hollandois, alliés des Eſpagnols. Pluſieurs des corſaires furent pris où coulés à fond avec leur butin : le reſte ſe ſauva à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'hiſtoire des flibuſtiers. La ſéparation des Anglois & des François, lorſque la guerre du prince d'Orange diviſa les deux nations; les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernement, pour accélérer la culture de leurs colonies, par le travail de ces hommes entreprenans ; la ſageſſe qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entr'eux, en leur confiant des poſtes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner ſucceſſivement aux poſſeſſions Eſpagnoles qu'ils avoient ravagées juſqu'alors; l'impoſſibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périſſoient tous les jours : toutes ces cauſes, & cent autres, ſe réunirent pour anéantir la ſociété la plus ſinguliere qui eût jamais exiſté. Sans ſyſtême, ſans loix, ſans ſubordination, ſans moyens, elle devint l'étonnement de ſon ſiecle, comme elle le ſera de la poſtérité. Elle auroit ſubjugué l'Amérique entiere, ſi elle avoit eu l'eſprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent paſſer à diverſes repriſes de nombreuſes flottes dans le nouveau-monde. L'intempérie du climat, le défaut de ſubſiſtances, le découragement des troupes, ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès conſidérables. Sur le théatre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteuſement repouſſées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient de reſſource pour faire la guerre que la guerre même, réuſſiſſoient dans les entrepriſes les plus difficiles. Ils ſuppléoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puiſſance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une paſſion démeſurée pour l'indépendance & la liberté, produiſoit & nourriſſoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter ; cette vigueur & cette ſupériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaiſons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenſes les plus

plus honorables, les diſtinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romaneſques, n'eſt pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le beſoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenſes richeſſes, recueillies ſous leurs yeux, par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice ? Ils n'auroient pas diſſipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à ſa défenſe, à ſon agrandiſſement, à ſes vengeances, qu'ils ſe dévouoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préſervés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offuſquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'eſpoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les cauſes morales qui donnerent aux flibuſtiers une exiſtence ſi ſinguliere ? Cette terre où la nature ſembloit avoir condamné toutes les paſſions turbulentes à un ſilence perpétuel ; où les hommes avoient beſoin de ſe réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivreſſe & l'intempérance des feſtins ; où ils vivoient contens de leur repos & de leur ennui : cette terre ſe trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux, qui ſemble reſpirer avec l'air d'un atmoſphere brûlant l'excès de tous les ſentimens, le délire de toutes les paſſions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérans du nouveau-monde ; que les Eſpagnols, alors ſi remuans dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence ; des hommes ſortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiſer ſous l'équateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux ſources de cette révolution, on verra que les flibuſtiers avoient vécu dans les entraves des gouvernemens Européens. Le reſſort de la liberté comprimé dans les ames depuis des ſiecles, eut une activité incroyable, & produiſit les plus terribles phénomenes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthouſiaſtes de toutes les nations, ſe joignirent à ces

aventuriers au premier bruit de leurs ſuccès. L'attrait de la nouveauté, l'idée & le deſir des choſes éloignées ; le beſoin d'un changement de ſituation, l'eſpérance d'une meilleure fortune, l'inſtinct qui porte l'imagination aux grandes entrepriſes, l'admiration qui mene promptement à l'imitation, la néceſſité de ſurmonter les obſtacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres ; en un mot, cette fermentation paſſagere que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le ſang & dans la volupté, fit des flibuſtiers un peuple iſolé dans l'hiſtoire, mais un peuple éphemere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on eſt accoutumé à regarder ces brigands avec une ſorte d'exécration. Elle eſt juſte, parce que la fidélité, la probité, le déſintéreſſement, la généroſité même qu'ils pratiquoient entr'eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faiſoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des flibuſtiers s'étoient chargés, pour une ſomme d'eſcorter un vaiſſeau Eſpagnol très-richement chargé. Un d'entr'eux oſa propoſer à ſes camarades de faire tout d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Le célebre Montauban qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce diſcours, qu'il voulut abdiquer ſa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi ? nous quitter ! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? On délibéra ſur le champ. On arrêta que le coupable ſeroit jeté ſur la premiere côte qui ſe préſenteroit. On jura que cet homme ſans bonne foi ne ſeroit jamais reçu dans aucun armement où ſe trouveroit un ſeul des braves gens que ſa ſociété déshonoroit. Si ce n'eſt pas là de l'héroïſme, ſera-ce dans un ſiecle où tout ce qu'il y a de grand eſt tourné en ridicule ſous le nom d'enthouſiaſme, qu'il faudra chercher des héros ?

CHAPITRE LIII.

Raiſons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

L'Amérique reſpiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'induſtrie des flibuſtiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien-monde offrit le ſpectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II. roi d'Eſpagne, venoit de finir une carriere agitée. Ses ſujets convaincus qu'un Bourbon ſeul étoit en état de conſerver la monarchie ſans démembrement, l'avoient preſſé ſur la fin de ſa vie d'appeller à ſa ſucceſſion le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes tranſportées dans une maiſon rivale & ennemie de la ſienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats & des irréſolutions ſans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de juſtice & de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foibleſſe de ſon caractere.

L'Europe fatiguée depuis un demi-ſiecle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV. réunit ſes forces pour empêcher l'accroiſſement d'une puiſſance déjà trop redoutable. L'anéantiſſement où la plus mauvaiſe adminiſtration avoit plongé l'Eſpagne; l'eſprit de bigoterie, & par conſéquent de foibleſſe, qui dominoit alors en France, procurerent à la ligue des ſuccès dont on voit peu d'exemples dans l'union de pluſieurs puiſſances contre une ſeule. Cette ligue prit un aſcendant que des victoires également glorieuſes & utiles, augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne reſta aux deux couronnes ni force, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs déſaſtres étoient l'objet de la joie univerſelle: Tous les cœurs étoient fermés à la compaſſion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur ſang & leurs tréſors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs in-

térêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Eſpagne, depuis la deſtruction de ſes galions à Vigo, n'avoit pas un vaiſſeau ; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers qui la conduiſirent ſur les bords du précipice, avoit laiſſé tomber ſa marine. Cette conduite vicieuſe avoit un principe éloigné.

Louis XIV. avide dans ſa jeuneſſe de toutes les eſpeces de gloire, penſa qu'il manqueroit quelque choſe à l'éclat de ſon regne, s'il n'avoit pas des vaiſſeaux. On eſt fondé à croire qu'il ne les enviſagea que comme un des moyens dont il vouloit ſe ſervir pour fixer ſur lui l'admiration des nations, pour châtier Gênes & Alger, pour porter la terreur de ſon nom aux extrémités du monde. S'il avoit fait entrer des forces navales dans la combinaiſon de la puiſſance qu'il vouloit élever, il auroit, comme Cromwel, favoriſé la navigation qui nourrit la marine par le commerce. De fauſſes vues l'égarerent. A meſure que ſon inquiétude lui ſuſcita de nouveaux ennemis, qu'il ſe vit obligé d'avoir ſur pied un plus grand nombre de troupes, que les frontieres de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles ſe multiplierent, on vit diminuer le nombre de ſes vaiſſeaux. Il n'attendit pas même la néceſſité de ces dépenſes, pour ſupprimer une partie des fonds qui devoient être deſtinés à lui former une puiſſance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'oſtentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres choſes auſſi frivoles, abſorberent l'argent qu'exigeoit l'entretien de la marine. Dès-lors cette branche de la force Françoiſe s'affoiblit. Elle tomba inſenſiblement, & ſe perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

A cette époque, les poſſeſſions des deux couronnes dans les Indes occidentales, ſe trouverent ſans défenſe. Elles s'attendoient à chaque inſtant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les ſeuls peuples modernes qui euſſent établi leur force politique ſur le commerce. D'immenſes découvertes avoient mis, il eſt vrai, dans les mains des Caſtillans & des Portugais, la

poſſeſſion excluſive de tréſors & de productions qui ſembloient leur promettre l'empire de l'univers, ſi les richeſſes pouvoient le donner ; mais ces nations ivres d'or & de ſang, n'avoient pas ſeulement ſoupçonné qu'un monde nouveau dût ſoutenir leur puiſſance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un ſyſtême fondé ſur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emporterent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait oppoſée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient ſaiſi de bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient ſuivis avec plus de perſévérance que les différentes ſituations où elles s'étoient trouvées ne paroiſſoient le leur permettre. Le haſard des circonſtances ayant d'abord excité l'induſtrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par ſa rivale, dont le génie étoit plus ardent & les reſſources plus conſidérables. La guerre d'induſtrie, excitée par la jalouſie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & ſanglans. Ce n'étoit pas ſeulement des hoſtilités entre un peuple & un peuple ; c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La néceſſité de ſe réunir, pour contenir, pour réprimer la France, ſuſpendit ces hoſtilités. Des ſuccès peut-être trop rapides, trop déciſifs, réveillerent leur animoſité. Dans la crainte de travailler à l'agrandiſſement l'une de l'autre, elles renoncerent à toute invaſion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant ſaiſi le moment propice pour une paix particuliere, elle ſe fit accorder des avantages qui laiſſerent la nation rivale de la ſienne, fort en arriere. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui ſuivirent la pacification d'Utrecht, rappellerent le ſiecle d'or à l'univers, qui ſeroit toujours aſſez tranquille, ſi les Européens qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moiſſon du laboureur. Le navigateur oſa montrer ſon pavillon dans toutes les mers, ſans crainte des pirates. Les meres ne virent plus leurs

enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur ſang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un miniſtre ambitieux. Les nations ne s'aſſocierent plus, pour ſervir les paſſions de leurs maîtres. Les hommes vécurent quelque tems en freres, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fût l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raiſon univerſelle y avoient quelque part. La philoſophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'impoſture ne ceſſe d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques ſages étoient paſſés de leur cabinet dans les mains de la multitude; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les eſprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu juſqu'alors à s'égorger. La ſoif du ſang paroiſſoit appaiſée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumieres nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur induſtrie.

Cette activité ſe faiſoit ſur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent ſe ſoutenir, & même proſpérer, lorſque le feu de la guerre eſt allumé dans le voiſinage & ſur leurs frontieres; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la ſubſiſtance & les conſommations intérieures. Il n'en eſt pas ainſi des établiſſemens que pluſieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richeſſes y ſont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui eſt néceſſaire à la nourriture. Les vêtemens & les inſtrumens du labourage, n'y ſont pas fabriqués. Toutes les productions ſont deſtinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication ſure & facile avec l'Afrique, avec les côtes ſeptentrionales du nouveau-monde, & ſurtout avec l'Europe, qui puiſſe procurer à ces iſles cette circulation libre du néceſſaire qu'elles reçoivent, & du ſuperflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient ſouffert du long & terrible embraſement qui avoit tout conſumé, plus elles ſe hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'eſpérance même qu'on avoit conçue que l'épuiſement univerſel rendroit la tranquillité durable, en-

hardiſſoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances, ſans leſquelles, malgré tant de ſoins, les progrès auroient été néceſſairement fort lents. Ces ſecours aſſuroient & augmentoient la proſpérité des iſles, lorſqu'on vit crever en 1739 un nuage qui ſe formoit depuis long-tems, & qui troubla le repos de la terre.

CHAPITRE LIV.

Les iſles de l'Amérique occaſionnent la guerre de 1739.

LEs colonies Angloiſes, ſur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les poſſeſſions Eſpagnoles du nouveau-monde un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée ſur ſes intérêts, prit des meſures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être ſage, mais il falloit que l'exécution en fût juſte. Si les vaiſſeaux deſtinés à empêcher la fraude ſe fuſſent bornés à arrêter les bâtimens qui la faiſoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inſéparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'eſprit de vengeance, firent que ſous prétexte de contrebande on arrêta, loin des côtes ſuſpectes, des navires qui avoient une deſtination légitime.

La nation Angloiſe, qui mettant ſa ſureté, ſa puiſſance & ſa gloire dans le commerce, avoit ſouffert impatiemment de voir réprimer ſes uſurpations, fut révoltée des vexarions qui paſſoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le miniſtere qui les ſouffroit. Robert Walpole, qui gouvernoit depuis long-tems la Grande-Bretagne avec un caractere & des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conſeil d'Eſpagne qui, à meſure que l'orage approchoit, montroit moins de vigueur, chercherent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & ſignées au Pardo, ne

furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ſes intérêts, par ſon reſſentiment, par l'eſprit de parti, & ſinguliérement par des écrits politiques qui ſe ſuccédoient avec rapidité.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation eſt traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en eſt de ſolides, compoſés par de bons eſprits, par des citoyens inſtruits & zélés. Leurs avis ſervent à éclairer le public ſur ſes intérêts, & à diriger le gouvernement dans ſes opérations. On connoît dans l'état peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui ſe prive de cet avantage ! Mais pour un homme ſage qui répand la lumiere, il ſe trouve des écrivains ſans nombre, qui, ſoit par mécontentement des gens en place, ſoit pour flatter le goût de la nation, ſoit pour des raiſons perſonnelles, ſe plaiſent à émouvoir les eſprits. Le moyen qu'ils emploient le plus ordinairement, eſt de porter les prétentions de leur pays au-delà de leurs juſtes bornes, de lui faire enviſager comme des uſurpations manifeſtes, les moindres précautions que prennent les autres puiſſances pour conſerver leurs poſſeſſions. Ces exagérations remplies de partialité & de fauſſeté, répandent des opinions, établiſſent des préjugés, dont l'effet ordinaire eſt d'entretenir la nation dans un état de guerre perpétuelle avec ſes voiſins. Si le gouvernement qui voudroit tenir une balance de juſtice entre ſes ſujets & les étrangers, refuſe de ſe conduire par des erreurs populaires, il s'y voit forcé.

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois, conſidéré politiquement, eſt le premier peuple du monde, ſoutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, aſſiége par des cris & par des menaces le ſénat de la nation, & regle ſes délibérations. Souvent ces clameurs ſont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes mépriſables une fois émus, inſultent le meilleur citoyen, qu'on a réuſſi à leur rendre ſuſpect, incendient ſa maiſon, & inſultent ſcandaleuſement les têtes les plus ſacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir

avoir fait adopter par le miniſtere toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais ſuivie du commerce, ſur les réſolutions publiques, ne fut peut-être jamais auſſi manquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux regorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays, où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration ; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les tréſors deſtinés juſqu'alors à lui acheter des partiſans ; la néceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes: toutes ces conſidérations & quelques autres le jetterent dans des irréſolutions funeſtes. Il perdit un tems toujours précieux, déciſif ſur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la méſintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garniſon. Anſon vit ruiner ſon armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé ſans riſque: à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une eſcadre par ce qu'il fit avec un vaiſſeau, on peut penſer qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Eſpagnol dans la mer du Sud. Un établiſſement entrepris dans l'iſle de Cuba, eut une iſſue funeſte. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouverent que leur cimetiere. Le général Ogletorpe fut obligé, après ternte-huit jours de tranchée ouverte, de lever le ſiege du

fort Saint-Auguſtin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel Montiano, à qui on avoit laiſſé le loiſir de ſe préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Eſpagnole euſſent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur reſtoit leur marine, leur caractere, leur gouvernement, trois grands moyens qui faiſoient trembler. Inutilement la cour de Verſailles joignit ſes forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne raſſuroit pas des eſprits trop abattus par la crainte. Heureuſement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'empereur Charles VI. avoit allumé en Europe une guerre vive, qui pour des intérêts fort équivoques y retenoit les forces Britanniques. Les hoſtilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, ſe réduiſirent inſenſiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la priſe de l'Iſle Royale, qui expoſoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puiſſance recouvra à la paix une poſſeſſion ſi précieuſe; mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François, toujours imbus de cet eſprit de chevalerie qui a été ſi long-tems la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur ſang comme payé, lorſqu'il a reculé les frontieres de leur patrie, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ont mis leur prince dans la néceſſité de les gouverner plus mal, & ils croient leur honneur perdu, ſi leurs poſſeſſions ſont reſtées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes, qu'il faut pardonner à des tems barbares, mais dont les ſiecles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui reſtituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légere pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établiſſement quel qu'il fût à l'infant dom Philippe, on s'aſſuroit de l'alliance de l'Eſpagne à qui on donnoit de grands intérêts à diſcuter avec la cour de Vienne; qu'en garantiſſant au roi de Pruſſe la Siléſie, on établiſſoit en Allemagne deux puiſſances rivales, fruit précieux de deux ſiecles de

méditation & de travaux ; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandre détruites, on ſe procuroit des conquêtes aiſées, ſi les fureurs de la guerre recommençoient ; & la facilité de diminuer dans tous les tems de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainſi quand la France n'auroit pas eu beſoin de s'occuper de ſon intérieur dont le dépériſſement étoit extrême ; quand ſon crédit & ſon commerce n'auroient pas été ruinés ; quand quelques-unes de ſes plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain ; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada ; quand ſes colonies n'auroient pas été menacées d'une invaſion infaillible & prochaine ; quand ſa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un ſeul vaiſſeau à envoyer dans le nouveau-monde ; quand l'Eſpagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre : la concluſion de la paix auroit encore mérité l'approbation des eſprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra ſans peine que rien ne paroiſſoit impoſſible aux armes victorieuſes de Louis XV. mais ſeroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne deſiroient rien tant que cet événement ? Si la république, qui étoit dans l'impoſſibilité de ſe détacher de ſes alliés, avoit été conquiſe, ſes habitans qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre ſous ſa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur induſtrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de ſi grands avantages n'euſſent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande ?

A cette obſervation nous oſerons en ajouter une autre, qui pour être auſſi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne, fort heureuſe ou fort habile, d'avoir par la négociation arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-

elle pas été plus habile ou plus heureuſe, ſi elle eût laiſſé à ſon ennemi une partie de ſes conquêtes ? Il eſt paſſé ce tems, où la maiſon d'Autriche égaloit, ſurpaſſoit peut-être, les forces de la maiſon de Bourbon. Sa politique eſt donc d'intéreſſer les autres puiſſances à ſon ſort, même par ſes pertes. Elle le pouvoit en faiſant des ſacrifices apparens à la France. L'Europe alarmée de l'agrandiſſement de cette monarchie qu'on eſt porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris contr'elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis XIV. & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la ſuite néceſſaire de ces ſentimens. Cette diſpoſition univerſelle des eſprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maiſon d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il eſt vrai, avoir aſſez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduiſoit la négociation, & du miniſtre qui la dirigeoit, pour penſer qu'ils auroient démêlé le piege. Nous ne balancerons pas même à aſſurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandiſſement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conſeil, auquel ils devoient compte de leurs opérations ? c'eſt ce qu'on n'oſe décider. En général tous les gouvernemens du monde ſont portés à s'étendre, & celui de France eſt de nature à le deſirer.

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions, il faut avouer que l'eſpérance des deux miniſtres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conſervation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette ſource d'une opulence illimitée, auſſi-tôt que le danger fut paſſé. La France garda des troupes ſans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, ſoudoya une partie de l'Allemagne, ſe conduiſit comme ſi un nouveau Charles-Quint eût menacé ſe frontieres, ou ſi un autre Philippe II. eût pu bouleverſer l'intérieur de ſon pays par ſes intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent, qu'il n'y avoit point de puiſſance qui, ſeule, pût oſer

l'attaquer ; & que les événemens de la derniere guerre, les arrangemens de la derniere paix, avoient rendu la réunion de pluſieurs puiſſances impoſſible. Mille petites craintes, toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêcherent de ſentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de ſon attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuſes flottes.

Les Anglois plus portés à s'affliger de la proſpérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas ſeulement être riches : ils veulent être les ſeuls riches. Leur ambition eſt d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce ; & le deſir de le rendre excluſif leur a fait faire de grandes choſes & de grandes injuſtices. Cette paſſion eſt ſi forte qu'elle a ſubjugué juſqu'à leurs philoſophes. Le célebre Boyle diſoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux ſauvages ; parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de chriſtianiſme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce ſeroit un grand bien pour les manufactures Angloiſes.

CHAPITRE LV.

C'eſt de l'Amérique que ſort la guerre de 1755.

UN tel ſyſtême que la nation n'a guere perdu de vue, ſe manifeſta en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait juſqu'alors. La culture des colonies Françoiſes, dont l'accroiſſement rapide étonnoit tous les eſprits attentifs, réveilla la jalouſie Angloiſe. Cependant cette paſſion, honteuſe de ſe montrer, ſe couvrit quelque tems des ombres du myſtere ; & un peuple aſſez fier ou aſſez modeſte pour appeller les négociations *l'artillerie de ſes ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruſes de la politique la plus inſidieuſe.

La France effrayée du déſordre de ſes finances intimidée par le

petit nombre de ſes vaiſſeaux, & l'inexpérience de ſes amiraux, ſéduite par l'amour de l'oiſiveté, du plaiſir & de la paix, ſecondoit les efforts qu'on faiſoit pour l'amuſer. En vain quelques hommes éclairés répétoient ſans ceſſe que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de ſa rivale n'eût fait les mêmes progrès que ſa marine marchande : ces inquiétudes paroiſſoient abſurdes dans un pays où l'on n'avoit fait juſqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les eſpeces, où on l'avoit continuellement ſacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection ſérieuſe, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un ſol excellent ; au haſard, de riches colonies ; à ſa ſenſibilité vive & ſouple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouiſſances ; à ſes conquêtes, à ſa gloire littéraire, à la diſperſion même des proteſtans qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le deſir qu'on avoit de l'imiter : cette nation qui ſeroit trop heureuſe, ſi l'on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque choſe de ſes avantages, & ſe prêtoit ſans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorſque l'Angleterre crut que la diſſimulation ne lui étoit plus néceſſaire, elle commença les hoſtilités, ſans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui ſont en uſage chez des peuples civiliſés.

Quand même la déclaration de guerre ne ſeroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être ne ſe doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger, on ne peut s'empêcher de voir que le miniſtere Britannique faiſoit plus que ſoupçonner le vice de ſa conduite. La timidité de ſes démarches, l'embarras de ſes opérations, les variations de ſes défenſes juſtificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction ſi ſcandaleuſe par le parlement : cent autres choſes décéloient une conſcience coupable. Si dans ces foibles adminiſtrateurs d'une grande puiſſance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaſte. En faiſant illégalement attaquer

les vaiſſeaux François ſur les côtes de l'Amérique ſeptentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La deſtruction du ſeul pouvoir qui fût en état de faire quelque réſiſtance, étoit la ſuite néceſſaire d'une combinaiſon ſi forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à ſe montrer pour donner des loix par-tout l'univers. Un ſuccès brillant & déciſif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit juſtifiée aux yeux de la politique; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des ſages.

CHAPITRE LVI.

Les commencemens de la guerre ſont funeſtes aux Anglois.

Une conduite foible, mais toujours injuſte, produiſit des effets contraires. Le conſeil de George II. fut haï & mépriſé de toute l'Europe. Les événemens ſeconderent ces ſentimens. La France, quoique ſurpriſe, fut victorieuſe dans le Canada, remporta ſur mer un avantage conſidérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi ſentit alors ce que les bons eſprits diſoient depuis longtems, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes: qu'ils réuniſſoient des vertus & des vices, des traits de foibleſſe & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles: qu'ils étoient efféminés, mais braves; également amoureux du plaiſir & de l'honneur; ſérieux dans la bagatelle & enjoués dans les choſes graves; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque: en un mot des enfans, comme les Athéniens, ſe laiſſant agiter & paſſionner pour des intérêts vrais ou faux; aimant à entreprendre & à marcher, quels que ſoient leurs guides, & ſe conſolant de toutes leurs diſgraces par le moindre ſuccès. L'eſprit Anglois qui, ſuivant le mot ſi trivial & ſi énergique de Swif, *eſt toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu,

commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injuſtement mépriſée. Le découragement prit la place de la préſomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit miſe dans ſon opulence ; abaiſſée par l'introduction des troupes étrangeres, par le caractere moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient ; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ſes forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémiſſoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver, & de ceux qu'elle prévoyoit, ſans s'occuper du ſoin de venger les uns, ni d'écarter les autres. Tout le zele pour la défenſe commune, ſe bornoit à des ſubſides immenſes. On paroiſſoit ignorer que le lâche eſt plutôt prêt que le brave à ouvrir ſa bourſe pour éloigner le péril ; & que dans la criſe où l'on ſe rrouvoit, il ne s'agiſſoit pas de ſavoir qui paieroit, mais qui combattroit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques ſuccès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdiſſement de leur ennemi pour une démonſtration de ſa foibleſſe, ils s'engagerent plus que leur ſituation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviſer l'Allemagne.

Un ſyſtême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réuſſiſſoit pas, & ruiner leur puiſſance s'il réuſſiſſoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier, que quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques miniſtres vouloient commencer en déſeſpérant de ſoutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'aſſurance du génie : *Meſſieurs, partons tous tant que nous ſommes dans le conſeil, & la torche à la main, allons brûler tous nos vaiſſeaux ; s'ils ne ſervent qu'à nous faire inſulter & non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jeta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet ils ajouterent des fautes militaires. Les intrigues de cour préſiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une ſuite de diſgraces. Ce peuple léger

& ſuperficiel ne vit pas qu'en ſuppoſant, ce qui étoit impoſſible, que tous ceux qu'il chargeoit ſucceſſivement de diriger les opérations guerrieres euſſent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme ſupérieur. Ses malheurs ne changerent rien à ſa conduite. Les révolutions des généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainſi le change, le peuple Anglois paſſant du découragement à la fureur, proſcrivoit un miniſtre juſtement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des réſolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet eſprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il ſe trouva tel que les circonſtances l'exigeoient. Guillaume Pitt, reſpecté depuis ſa jeuneſſe dans les trois royaumes, pour ſon intégrité, pour ſon déſintéreſſement, pour ſon zele contre la corruption, pour ſon attachement inviolable à l'intérêt public, avoit la paſſion des grandes choſes, une éloquence ſure d'entraîner les eſprits, le caractere entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever ſa patrie au deſſus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthouſiaſme tranſporta une nation, qu'au défaut de ſon climat, ſa liberté paſſionnera toujours. On ſaiſit un amiral, qui avoit laiſſé prendre l'iſle de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuſe, on le juge, on le condamne. Ni ſon rang, ni ſes talens, ni ſa famille, ni ſes amis, ne peuvent le ſauver de la ſévérité de la loi. Le mât de ſon vaiſſeau lui ſert d'échaffaut. L'Europe entiere, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On ſe crut ramené au tems des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une maniere terrible à ceux qui ſervoient la nation, le ſort qui les attendoit, s'ils trahiſſoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne ſe dit au fond de ſon cœur dans le moment du combat: c'eſt ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du ſupplice. Ainſi le ſang d'un homme accuſé de lâcheté, devint un germe d'héroïſme.

A ce reſſort de crainte fait pour vaincre la peur ſe joignit un en-

couragement qui annonçoit le rétabliſſement de l'eſprit public. La diſſipation, le plaiſir, le déſœuvrement, ſouvent le crime & la corruption des mœurs, forment des liaiſons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois ſe comuniquent moins, vivent moins enſemble, ont moins, ſi l'on veut, le goût de la ſociété que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les raſſemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les ſectes, concourent à ſon ſuccès, avec une généroſité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à ſoi. Cette ardeur eſt ſur-tout remarquable, lorſque la nation a une confiance entiere dans le miniſtre qui eſt à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il ſe forma une ſociété de marine, qui, ne voyant pas aſſez d'empreſſement pour ſervir ſur la flotte, & n'approuvant pas l'uſage d'y forcer les citoyens, invita dans la claſſe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à ſe faire mouſſes, & les peres à embraſſer la profeſſion de matelot. Elle ſe chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit néceſſaire pour naviguer ſainement. Le roi touché de ce trait de patriotiſme, donna 22, 500 livres; le prince de Galles, 9,000 liv. la princeſſe, ſa mere, 4, 500 livres. Les acteurs des différens ſpectacles, dont cette nation philoſophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouerent leurs meilleures pieces pour augmenter ces fonds reſpectables. Jamais on n'avoit vu un ſi grand concours au théatre. Cent de ces mouſſes, cent de ces matelots, habillés par un zele vraiment ſacré, ornoient l'enceinte de la ſcene, & cette décoration valoit bien celle des luſtrines, des dentelles & des diamans.

CHAPITRE LVII.

Les Anglois ſortent de leur léthargie, & s'emparent des iſles Françoiſes & Eſpagnoles.

CE dévouement public au ſervice de la patrie, échauffa les eſprits. Tous les Anglois ſe crurent d'autres hommes. Ils porterent le ravage ſur les côtes de leur ennemi. Ils les battirent ſur toutes les mers. Ils intercepterent ſa navigation. Ils tinrent toutes ſes forces en échec dans la Weſtphalie. Ils le chaſſerent de l'Amérique ſeptentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Juſqu'au miniſtere de M. Pitt, toutes les entrepriſes de ſa nation dans les contrées éloignées, avoient eu & dû avoir une iſſue funeſte, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets ſi ſages & ſi utiles, il fit ſes préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité, il combina ſi juſte la fin avec les moyens, il choiſit ſi bien les dépoſitaires de ſa confiance, il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & celles de mer, il éleva ſi haut le cœur Anglois, que ſon adminiſtration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame plus haute encore, lui fit mépriſer les vains diſcours des eſprits timides, qui blâmoient ſes diſſipations. Il répétoit après Philippe, pere d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conſerver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les pourſuivit juſques dans leurs iſles les plus cheres, juſques dans leurs colonies à ſucre. Ces poſſeſſions, quoique juſtement vantées pour leurs richeſſes, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées ſans génie, & tombant en ruine. Ces maſures manquoient également de défenſeurs, d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hoſtilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établiſſemens & leur métropole. Ils ne pouvoient

en recevoir des ſubſiſtances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens néceſſaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les eſclaves, également dépourvus de tout, ſacrifioient à leur nourriture les beſtiaux deſtinés aux travaux de l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient juſqu'à eux, c'étoit à travers de ſi grands périls, qu'il falloit payer au prix de l'or ce qu'ils importoient, & leur céder comme pour rien ce qu'ils vouloient bien exporter. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas préſumer que ſa vertu iroit juſqu'à ſe défendre opiniâtrément, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ſes calamités.

C'eſt dans ces circonſtances que dix vaiſſeaux de ligne, des galiotes à bombes, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre ſe préſenterent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 Janvier 1759; le lendemain ils écraſerent de bombes la ville de Baſſe-terre. Si les aſſaillans avoient ſu profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la réſiſtance de l'iſle eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvemens, donnerent le tems à la garniſon & aux habitans de ſe fortifier dans un défilé, qui n'eſt éloigné que de deux lieues de la place. De là ils tinrent en échec leur ennemi, qui ſouffroit également & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchiſſemens. Les Anglois déſeſpérant de réduire la colonie par ce côté, l'allerent attaquer par la partie connue ſous le nom de Grande-terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de réſiſtance que celui de Baſſe-terre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retomberent encore dans leur premiere faute, & ils en furent punis de la même maniere. Le ſuccès de leur expédition devenoit douteux lorſque Barington, que la mort d'Hopſon venoit de placer à la tête des troupes, changea de ſyſtême. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ſes ſoldats, qui fondirent ſucceſſivement ſur les habitations & les bourgs ſitués autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'iſle entiere ſe ſoumit, mais à des

conditions très-honorables, & après trois mois de défenſe. Ce fut le 21 Avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné, mais elle y deſtina de plus grands moyens & de meilleurs inſtrumens. Le 16 Janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, & autant de vaiſſeaux de lignes commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique ſeptentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'iſle. La deſcente, qui ſe fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtriere, ni difficile. Il paroiſſoit moins aiſé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues, qui dominoit le fort Royal. Ces obſtacles furent ſurmontés après quelques combats aſſez vifs; & la place, qui ſe voyoit à la veille d'être écraſée par les bombes, capitula le 9 de Février. La colonie entiere ſuivit cet exemple le 13. On doit préſumer que la proſpérité de la Guadeloupe ſous la domination Angloiſe, influa beaucoup dans une réſolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres iſles du vent, ou Françoiſes, ou quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur ſoumiſſion d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la ſeule poſſeſſion qui reſtât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroiſſoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la premiere proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à ſon avidité? Une puiſſance ſi ambitieuſe auroit-elle borné d'elle-même le cours de ſes proſpérités, juſqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble? Cet événement n'étoit pas un problême. Tout le monde ſavoit que la colonie ſans défenſe au-dedans & au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre réſiſtance. Elle-même étoit ſi convaincue de ſon impuiſſance, qu'elle paroiſſoit diſpoſée à ſe ſoumettre à la premiere ſommation qui lui ſeroit faite.

La cour de Verſailles fut également étonnée & conſternée des

pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une réſiſtance opiniâtre, inſurmontable même. Les deſcendans des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroiſſoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient ſe briſer. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie ſecrete, de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le miniſtere avoit inſpiré ſa confiance à la nation, & c'étoit être mauvais citoyen, que d'oſer montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui eſt arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune conſiſte dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ſes poſſeſſions avec courage. Il ne haſarde tout au plus que la récolte d'une année, & un revers, quel qu'il ſoit, ne le ruine pas. Il n'en eſt pas ainſi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes, ils riſquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs eſclaves enlevés, les eſpérances même de leur poſtérité anéanties par le feu ou par la dévaſtation, ils ſe ſoumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils ſeroient contens du gouvernement ſous lequel ils vivent, ils ſont moins attachés à ſa gloire qu'à leurs richeſſes. (*)

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la conſtance, n'affoiblit pas cette obſervation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire, & d'en chaſſer les habitans : aujourd'hui, la guerre faite à une colonie, n'eſt qu'une guerre faite à ſon ſouverain.

(*) L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la conſtance, n'affoiblit pas ce principe. Livrés à la culture peu précieuſe du tabac par où toutes les colonies ont commencé, ces hommes intrépides ne couroient aucun des riſques qui peuvent affoiblir le courage. Le ſol étoit tout ce qu'on vouloit ou pouvoit leur ravir. En le défendant, ils combattoient pour leur vie ; & c'eſt ce qui donne l'opiniâtreté dans la réſiſtance. L'une de ces ſituations n'offre qu'un péril momentané, que la bravoure peut ſeul repouſſer ; l'autre eſt un riſque de pluſieurs années qu'on augmente pour la défenſe, & qui ceſſe par la ſoumiſſion. Mais peut-être eſt-ce le ſujet d'une diſcuſſion philoſophique trop profonde pour être ſuivie ici.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique; mais il ne conduiſoit plus les affaires dans le tems qu'elle fut conquiſe. La retraite de cet homme célebre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les cauſes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un hiſtorien qui oſe écrire les événemens de ſon ſiecle, a rarement des lumieres ſures. Les conſeils des rois ſont un ſanctuaire, dont le tems ſeul ouvre le voile d'une main lente. Leurs miniſtres, fideles au ſecret ou intéreſſés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ſes recherches la curioſité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des événemens, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir, ou ſans oſer l'aſſurer; & cette incertitude ne ſatisfait guere plus qu'une ignorance entiere. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, diſpenſés du ſilence, laiſſent éclore la vérité; que la mort lui rende pour ainſi dire le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive; & que des mémoires précieux & originaux devenus publics, dévoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des nations.

Ces conſidérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que ſuivre le fil des intrigues politiques. Mais c'eſt dans l'ame d'un des plus importans perſonnages du ſiecle que nous cherchons à lire, & c'en eſt peut-être le vrai moment. La poſtérité, qui ne reçoit guere que les grands traits, ſera privée de mille détails ſimples & naïfs, qui portent la lumiere dans l'eſprit d'un obſervateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'eſpece d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avoient plongée, arriva à des ſuccès qui étonnerent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarraſſé, & ſe détermina à les pouſſer auſſi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foibleſſe ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit ſans exemple qu'un état eût pu acquérir la ſupériorité ſur un autre, & ne l'eût pas fait. Le pa-

rallele de l'Angleterre & de la France, l'affermiſſoit dans ſes principes. Il voyoit avec douleur, que la puiſſance Angloiſe fondée ſur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de choſe en comparaiſon de la puiſſance de ſa rivale, que la nature, l'art, les événemens, avoient élevée à un degré de force, qui, ſous d'heureuſes adminiſtrations, avoit fait trembler l'Europe entiere. Il le ſentit. Dès-lors, il réſolut de dépouiller les François de leurs colonies, & d'en faire un peuple ordinaire, en le bornant au continent.

Les moyens pour finir une entrepriſe ſi avancée, lui paroiſſoient aſſurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaiſſoient devant lui. Quoique la nation dont il étoit l'idole, parut quelquefois effrayée de l'énormité de ſes engagemens, il n'en étoit pas embarraſſé; parce qu'à ſes yeux l'eſprit de la multitude n'étoit qu'un torrent, auquel il ſauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses ſuccès avoient rendu ſon adminiſtration abſolue. Républicain avec le peuple, il étoit deſpote avec les grands, avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cauſe commune, que d'oſer montrer des ſentimens différens des ſiens.

Il ſe ſervoit utilement de cet aſcendant pour échauffer les eſprits. Peu touché de cette philoſophie, qui, s'élevant au deſſus des préjugés de gloire nationale pour embraſſer dans ſes vues le bonheur du genre humain, ramene tout aux principes de la raiſon univerſelle, il nourriſſoit un fanatiſme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuiſement, diſons mieux, l'anéantiſſement de ſes forces navales, ne lui laiſſoit entrevoir qu'un avenir funeſte. Ces eſpérances qu'on peut avoir ſur terre de changer la ſituation des affaires par une action heureuſe, auroient été

des

des chimeres. Quand une de ſes eſcadres auroit détruit une ou pluſieurs eſcadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ſes prétentions. Regle générale. Une puiſſance qui a acquis ſur mer une ſupériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée ; à plus forte raiſon, ſi la ſupériorité vient de plus loin, & ſur-tout ſi elle tient en partie au génie des nations. Autre regle générale. La prépondérance ſur un continent, dépend toute entiere du talent d'un ſeul homme : elle peut paſſer en un moment. La puiſſance ſur mer, fondée au contraire ſur l'intérêt toujours actif de chacun des ſujets de l'état, doit aller ſans ceſſe en augmentant, principalement lorſqu'elle eſt favoriſée par la conſtitution nationale; elle ne peut ceſſer que par une invaſion ſubite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre ; mais M. Pitt en ſentoit l'impoſſibilité. Il connoiſſoit les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suede & du Dannemarck, l'inexpérience des Ruſſes, l'indifférence de pluſieurs de ces puiſſances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inſpirée à toutes, la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir, d'être opprimée avant d'être ſecourue.

L'Eſpagne étoit dans une poſition particuliere. Le feu qui dévoroit les colonies Françoiſes, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aiſément gagner les ſiennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, ſoit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta ſon indolence ordinaire ſur ces grands événemens. Enfin elle changea de maître; & en changeant de maître, elle changea de ſyſtême. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie, il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuſe. M. Pitt qui avoit mûrement peſé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propoſitions qu'on lui faiſoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté l'épée à la main la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il impoſoit.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans

l'une & l'autre cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne ſe trompoit pas. Il conſentit à ouvrir une négociation; mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit ſans intention de la ſuivre. Ses vues étoient d'acquérir aſſez de preuves des engagemens des deux branches de la maiſon de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre ſa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir beſoin, il rompit les conférences, & propoſa de déclarer la guerre à l'Eſpagne. La ſupériorité des forces maritimes de l'Angleterre ſur celles des deux couronnes, & la certitude qu'elles ſeroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le ſyſtême de M. Pitt parut à de grands politiques le ſeul élevé, le ſeul même raiſonnable. Sa nation avoit contracté une ſi prodigieuſe maſſe de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en ſoutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles ſources d'opulence. L'Europe fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faiſoit éprouver, attendoit avec impatience l'occaſion de mettre ſon oppreſſeur dans l'impoſſibilité de les continuer. Il n'étoit pas poſſible que la maiſon de Bourbon ne conſervât un vif reſſentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit eſſuyées; & qu'elle ne préparât en ſecret, qu'elle ne mûrît à loiſir une vengeance, dont elle pourroit s'aſſurer par une bonne combinaiſon de ſes forces. Toutes ces raiſons faiſoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour ſe maintenir, de s'agrandir ſans ceſſe. Cette néceſſité cruelle ne fut pas ſentie par le conſeil de George III. auſſi vivement que M. Pitt le ſouhaitoit. L'eſprit de modération lui parut une foibleſſe ou un aveuglement, peut-être une trahiſon; & il abandonna le ſoin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Eſpagne.

Oſerons-nous haſarder une conjecture? Les miniſtres Anglois voyoient tous l'impoſſibilité d'éviter une nouvelle guerre; mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet eſprit d'égalité qui eſt l'ame du gouvernement républicain. Le déſeſpoir de s'élever à la hauteur d'un homme ſi accrédité,

ou de le faire deſcendre juſqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contr'eux; ils s'attacherent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir; ſon caractere ardent s'offroit à ce piege : il y tomba. Si M. Pitt quitta ſa place par humeur, il eſt blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtriſée. Si ce fut dans l'eſpérance de mettre ſes ennemis à ſes pieds, il montra qu'il avoit plus de connoiſſance des affaires que des hommes. Si, comme il l'a dit, il ſe retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger; il eſt permis de croire qu'il tenoit plus à ſa gloire perſonnelle qu'aux intérêts de ſon pays. Mais quelle que fût la cauſe de ſa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuſte, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talens.

Quoi qu'il en ſoit, la premiere démarche du nouveau miniſtere, fut dans les principes de M. Pitt, & une ſorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Eſpagne; & les Indes occidentales furent le théatre de ces nouvelles hoſtilités. L'expérience du paſſé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues ſe tournerent vers Cuba. Une raiſon éclairée fit ſentir qu'en prenant cette iſle, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies; on s'aſſureroit l'empire du golfe du Mexique; on couperoit toutes les reſſources à l'ennemi, principalement riche du produit de ſes douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitans aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe; on réduiroit enfin la puiſſance qui auroit fait une ſi grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui impoſer.

D'après cette réflexion, une flotte compoſée de dix-neuf vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de tranſport, ayant à bord dix mille ſoldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique ſeptentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choiſit pour ſe rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus

dangereux que le nouveau. Les obſtacles que préſentoit cette navigation peu connue & trop négligée, furent ſurmontés avec un ſuccès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 Juillet 1756 à ſa deſtination ; & le débarquement ſe fit ſans oppoſition ſix lieues à l'eſt des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas auſſi-bien conduites que celles de mer. Si Albemarle qui commandoit l'armée, eût eu les talens qu'exigeoit la commiſſion dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La ſimple muraille ſeche qui la couvroit ne pouvoit pas réſiſter vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conſeils, la régence, que ce ſuccès facile mettoit dans ſes mains, auroient décidé la capitulation du Moro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les ſecours, de tous les rafraîchiſſemens qu'elle reçut de la ville durant le ſiege ; & il s'aſſuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de tems.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Moro, l'expoſoit à de grands malheurs. L'eau qui ſe trouvoit à ſa portée étoit malſaine, & il ſe vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de ſon camp. Comme les chaloupes chargées de cet approviſionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les ſoutenir, un corps de quinze cents hommes ſur la hauteur d'Aroſtigny, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes abſolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni ſoutenir que par mer, étoient continuellement expoſées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractere de l'ennemi par la tranquillité dont on laiſſoit jouir le corps poſté à Aroſtigny, auroit dû placer un autre corps ſur le grand chemin de la ville. Par ce moyen il l'eût comme inveſtie, très-certainement affamée, empêché tout tranſport d'effets dans les terres, & communiqué avec Aroſtigny moins dangereuſement, que par les détachemens qu'il étoit continuellement obligé de faire pour ſoutenir ce corps avancé.

Le ſiege du Moro fut fait ſans tranchée. Le ſoldat cheminoit vers le foſſé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage,

qui furent à la fin remplacées par des ſacs de coton, qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, ineſtimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une conſommation prodigieuſe.

Le général Anglois ayant perdu la plus grande partie de ſon armée, & ſe voyant obligé, faute de forces, de ſe rembarquer dans peu de jours, réſolut de tenter l'aſſaut, mais il falloit paſſer un large & profond foſſé taillé dans le roc; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Eſpagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas ſortis de leur léthargie. L'ennemi paroiſſoit à la côte; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fuſil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui ſe trouvoit à la Havane, mit durant les premiers jours du ſiege, une incertitude dans les conſeils qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux aſſaillans.

Trois vaiſſeaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la paſſe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vaiſſeaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défenſe de la place, & qu'il étoit important de ſauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorſqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombaſſent dans les mains de l'ennemi.

La deſtruction du corps Anglois placé à Aroſtigny, où il ne pouvoit être ſecouru, étoit très-facile. Ce ſuccès auroit gêné les aſſiégeans dans leur approviſionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, auroit enfin inſpiré de la confiance aux troupes Eſpagno-

les. Bien loin de tenter une choſe ſi aiſée, on n'attaqua pas, même en plaine, un ſeul de leurs détachemens tout compoſés d'infanterie, quoiqu'on eût à leur oppoſer un régiment de dragons & beaucoup de milice à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut preſque toujours libre ; & cependant il ne tomba dans l'eſprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'adminiſtration, de faire paſſer le tréſor du prince dans les terres, pour le ſouſtraire à l'ennemi.

La derniere négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laiſſé au milieu du foſſé, un bloc de rocher pointu & iſolé. Les Anglois mirent deſſus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la breche, & de l'autre à la contreſcarpe. Un ſergent & quinze hommes y paſſerent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres ſoldats les ſuivirent. Lorſqu'ils ſe virent à peu près cent, au bout d'une heure, ils monterent ſur la breche, aſſurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouverent perſonne pour la défendre. Il eſt vrai que Valaſco averti de ce qui s'y paſſoit, accourut pour ſauver la place ; mais il fut tué en arrivant, & ſa mort troublant l'eſprit aux troupes qui le ſuivoient, elles ſe rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une ſentinelle pour obſerver les mouvemens d'un ennemi logé ſur le foſſé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'iſle entiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même ; le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagerent amplement des frais de ſon expédition.

CHAPITRE LVIII.

Avantages que la paix procure à l'Angleterre dans les iſles.

LA perte de Cuba, ce pivot de la grandeur Eſpagnole dans le nouveau-monde, rendoit la paix auſſi néceſſaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Verſailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les miniſtres qui gouvernoient alors l'Angleterre, conſentoient à l'accorder; mais les conditions paroiſſoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des ſuccès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fût ſon ambition, elle ne pouvoit ſe flatter de tout retenir. On ſoupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ſes conquêtes ſeptentrionales qui ne lui donnoient que des eſpérances éloignées, médiocres, incertaines; & qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à ſucre, qui venoient de tomber entre ſes mains, comme la ſituation de ſes finances paroiſſoit l'exiger. L'augmentation de ſes douanes qui étoit une ſuite néceſſaire de ce ſyſtême, devenoit la meilleure caiſſe d'amortiſſement qu'on pût imaginer; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, quelle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été ſuivi de trois autres fort conſidérables. Le premier de dépouiller une puiſſance rivale, & redoutable malgré ſes fautes, de la plus riche branche de ſon commerce. Le ſecond de la conſumer à la défenſe du Canada, colonie ruineuſe par ſa ſituation, pour une nation accoutumée à négliger ſa marine. Le troiſieme de tenir dans une dépendance plus étroite & plus aſſurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre qui auroit toujours eu beſoin d'appui, contre un voiſin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le conſeil de George III. auroit cru devoir rendre à ſes ennemis un mauvais pays du continent, & garder des iſles opulentes, il n'auroit peut-être oſé ſuivre un plan ſi judicieux. Dans

les autres gouvernemens, les fautes des miniſtres ne ſont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en puniſſent. En Angleterre, les fautes du gouvernement ſont preſque toujours celles de la nation, qui veut qu'on ſuive ſes volontés, ne fuſſent-elles que ſes caprices.

Le peuple Anglois, qui s'eſt plaint des conditions de la derniere paix, lorſqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le ſujet de ſes murmures, ſoit avant, ſoit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les ſauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloiſes. Les paiſibles cultivateurs qui les habitent, conſternés des maux qu'ils ſouffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris juſqu'en Europe. Leurs correſpondans, intéreſſés à leur procurer des ſecours prompts & conſidérables, avoit exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui ſaiſiſſent avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient ceſſé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des ſpectacles effrayans qu'on offroit ſans ceſſe à ſon imagination, deſiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à ſucre, contens de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de deſirer la conquête des établiſſemens de leurs voiſins, ils la craignoient; parce qu'ils la regardoient, quoiqu'avantageuſe à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de ſupériorité ſur celles des Anglois, qu'il étoit impoſſible de ſoutenir la concurrence. Leurs aſſociés penſoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il réſulta d'une conduite ſi oppoſée, que la nation indifférente pour les colonies à ſucre, deſira vivement l'acquiſition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique ſeptentrionale. Les miniſtres, qui en Angleterre ne peuvent ſe ſoutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-tems avec ſuccès contre ſa haine, tournerent toutes leurs vues de ce côté-là; & trouverent la France & l'Eſpagne diſpoſées à adopter ce ſyſtême. Les cours de Madrid & de Verſailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient poſſédé depuis

depuis la riviere St. Laurent, juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago ; elle conſentit auſſi que les Anglois gardaſſent les iſles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de ſon côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur reſtitua aux deux couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur elles en Amérique.

Dès ce moment il perdit une occaſion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des ſources de toutes les richeſſes du nouveau-monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit ſeul l'entrée. Un ſi beau continent tomboit de lui-même entre ſes mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'eſpérance de la liberté ; inviter les Eſpagnols à ſecouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ſes colonies & non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briſer les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eût changé de face ; & les Anglois plus libres & plus juſtes que les autres peuples monarchiſtes, ne pouvoient que gagner à venger le genre humain de l'oppreſſion du nouveau-monde, & à faire ceſſer les préjudices qu'elle cauſe à l'Europe en particulier.

Tous les ſujets qui ſont la victime de nos gouvernemens, durs, exacteurs, violens & fourbes ; toutes les familles ruinées par la levée des ſoldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix ; tous les hommes nés pour vivre & penſer en hommes, au lieu d'obéir & ſervir en brutes ; une multitude d'ouvriers ſans travail ; de cultivateurs ſans terre ; d'hommes éclairés ſans emploi, des milliers de malheureux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitans juſtes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit ſur-tout appellé de ces payſans du Nord, eſclaves de la nobleſſe qui ne fait que les fouler ; de ces Ruſſes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre humain, au lieu de bécher & féconder la terre. Il en auroit péri ſans doute un grand nombre dans ces tranſmigrations par de

vaſtes mers en des climats nouveaux ; mais c'eût été, ſans comparaiſon un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & raffinée, qui ſacrifie tant de peuples à ſi peu d'hommes. Enfin les Anglois ſeroient bien plus glorieuſement occupés à ſoutenir & favoriſer une ſi heureuſe révolution, qu'à ſe tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient & tâchent de ſapper au-dedans & au-dehors.

O ſouhait vainement juſte & humain, qui ne laiſſe que des regrets à l'ame qui l'a formé ! Faut-il que les ſoupirs de l'homme vertueux pour la proſpérité du monde, périſſent; tandis que ceux de l'ambitieux, de l'inſenſé ſont ſi ſouvent exaucés ou ſecondés par la fatalité !

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carriere des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais qu'a produit le dernier embraſement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'eſpece humaine ? Il a ravagé les quatre parties du monde ; il a coûté à l'Europe ſeule plus d'un million de ſes habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes, gémiſſent, & leur poſtérité gémira long-tems ſous le poids des impôts énormes dont il fut la ſource. La nation, que la victoire ſuivit par-tout, voit encore ſaigner les bleſſures dont elle acheta ſes triomphes. Sa dette publique qui, au commencement des troubles, ne paſſoit pas 1, 617, 087, 060 livres, s'élevoit à la concluſion de la paix à 3, 330, 000, 000 livres pour leſquelles il lui falloit payer un intérêt de 111, 577, 490 livres.

Mais c'eſt aſſez parler de guerre. Il eſt tems de voir par quels moyens, les nations qui ſe ſont partagé le grand archipel de l'Amérique, ſource de tant de querelles, de négociations & de réflexions, ſont parvenus à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, ſans exagération, comme le premier mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du Livre dixieme.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont ſe fait ce commeree. Productions dues aux travaux des eſclaves.

QUELQUES vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix ou ruinés par leurs débauches, imaginent, dans leur déſeſpoir, d'attaquer des vaiſſeaux Eſpagnols ou Portugais richement chargés des dépouilles du nouveau-monde. Des iſles ſauvages, qui, par leur ſituation, aſſurent le ſuccès de ces pirateries, ſervent de repaire à ces brigands, & deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la deſtruction du peuple ſimple & confiant, qui les avoit accueillis avec humanité; & les nations policées dont les flibuſtiers étoient le rebut, adoptent ſans balancer ce

projet exécrable; il eſt exécuté. Mais il s'agiſſoit de rendre utiles tant de crimes. L'or & l'argent, qu'on n'avoit pas encore ceſſé de regarder comme les ſeules productions précieuſes qu'on pût tirer de l'Amérique, n'avoient jamais exiſté dans pluſieurs de ces acquiſitions, ou n'y exiſtoient plus en aſſez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques ſpéculateurs, moins aveuglés par les préjugés que la multitude, penſerent qu'un ſol & un climat ſi différens des nôtres, pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur, ou que nous étions obligés de payer trop cher; & ils propoſerent d'y en établir la culture. Des obſtacles, en apparence invincibles, s'oppoſoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitans du pays n'étoient plus; & quand ils n'auroient pas été exterminés, la foibleſſe de leur tempérament, l'habitude du repos, une averſion inſurmontable pour le travail, n'euſſent guere permis d'en faire des inſtrumens propres à ſervir l'avidité de leurs oppreſſeurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient ſoutenir les travaux pénibles d'un défrichement ſous un ciel brûlant & mal-ſain. L'intérêt, fertile en expédiens, imagina d'aller demander des cultivateurs à l'Afrique, qui a toujours été dans l'uſage vil & inhumain de vendre ſes habitans.

CHAPITRE LIX.

Les Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs.

L'AFRIQUE eſt une région immenſe qui ne tient à l'Aſie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'iſthme de Suez; lien phyſique & barriere politique, que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golfes & des détroits à l'orient. Cette preſqu'iſle, coupée par l'équateur en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier, dont un des côtés regarde l'orient, l'autre le nord, & le troiſieme l'occident.

CHAPITRE LX.

Notions ſur la côte orientale de l'Afrique.

Le côté oriental, qui s'étend depuis Suez juſqu'auprès du cap de Bonne-Eſpérance, eſt baigné par la mer Rouge & par l'Océan. L'intérieur du pays eſt peu connu; & ce qu'on en ſait ne peut intéreſſer, ni l'avidité du négociant, ni la curioſité du voyageur, ni l'humanité du philoſophe. Les miſſionnaires même qui avoient fait quelques progrès dans ces contrées, ſur-tout dans l'Abyſſinie, rebutés par les traitemens qu'ils éprouvoient, ont abandonné ces peuples à leur légéreté & à leur perfidie. Les côtes ne ſont le plus ſouvent que des rochers affreux, un amas de ſable brûlant & aride. Celles qui ſont ſuſceptibles de quelque culture, ſont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais & les Hollandois. Leur commerce, qui ne conſiſte qu'en un peu d'ivoire ou d'or, & en quelques eſclaves, eſt lié avec celui des Indes orientales.

CHAPITRE LXI.

Notions ſur la côte ſeptentrionale de l'Afrique.

Le côté ſeptentrional, qui va depuis l'iſthme de Suez juſqu'au détroit de Gibraltar, eſt borné par la Méditerranée. Il a neuf cents lieues de côtes occupées par l'Egypte, & par le pays connu depuis pluſieurs ſiecles ſous le nom de Barbarie.

L'Egypte qui fut le berceau des arts, des ſciences, du commerce, du gouvernement, n'a rien conſervé qui rappelle à l'eſprit des ſavans le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Courbée ſous le joug du deſpotiſme, que l'ignorance & la ſuperſtition des Turcs lui ont impoſé, elle ne paroît avoir quelque communication avec les na-

tions étrangeres par les ports de Damiete & d'Alexandrie, que pour les rendre témoins de ſa décadence entiere.

La deſtinée de l'ancienne Lybie, habitée aujourd'hui par les Barbareſques, n'eſt pas moins étrange. Rien n'eſt plus ténébreux que les premiers âges de cette immenſe contrée. Le chaos commence à ſe débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négocians d'origine Phénicienne bâtiſſent, cent trente-ſept ans avant la fondation de Rome, une ville, dont le territoire d'abord très-borné, s'étend avec le tems à tout le pays connu de nos jours ſous le nom de royaume de Tunis, & plus loin enſuite. L'Eſpagne, la plupart des iſles de la Méditerranée, tombent ſous ſa domination. Beaucoup d'autres états paroiſſoient devoir encore groſſir la maſſe de cette puiſſance énorme, lorſque ſon ambition ſe heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre ſi acharnée & ſi furieuſe, qu'il fut aiſé de voir qu'elle ne finiroit que par la deſtruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ſes mœurs républicaines & patriotiques, prit, après les combats les plus ſavans & les plus opiniâtres, une ſupériorité décidée ſur celle qui étoit corrompue par ſes richeſſes. Le peuple commerçant devint l'eſclave du peuple guerrier.

Le vainqueur reſta en poſſeſſion de ſa conquête, juſques vers le milieu du cinquieme ſiecle. Les Vendales pouſſés par leur premiere impétuoſité au-delà de l'Eſpagne dont ils s'étoient emparés, paſſerent les colonnes d'Hercule, & ſe répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute ces barbares y auroient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils euſſent conſervé l'eſprit militaire que leur roi Genſeric leur avoit donné. Mais cet eſprit s'anéantit avec ce barbare, qui avoit du génie; la diſcipline ſe relâcha, & alors s'écroula le gouvernement qui ne portoit que ſur cette baſe. Belizaire ſurprit ces peuples dans cette confuſion, les extermina, & rétablit l'empire dans ſes anciens droits; mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former & mûrir une nation naiſſante, ne ſauroient rajeunir une nation vieillie & tombée.

Dans le ſeptieme ſiecle, les Sarrazins redoutables par leurs inſtitutions & par leurs ſuccès, armés du glaive & de l'alcoran, obligerent les Romains affoiblis par leurs diviſions, à repaſſer les mers, & groſſirent de l'Afrique ſeptentrionale, la vaſte domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les lieutenans du calife arracherent dans la ſuite ces riches dépouilles à leur maître: ils érigerent en états indépendans les provinces commiſes à leur vigilance.

Cet ordre de choſes ſubſiſtoit au commencement du ſeizieme ſiecle, lorſque les mahométans d'Alger, qui craignoient de tomber ſous le joug de l'Eſpagne, appellerent les Turcs à leur ſecours. La Porte leur envoya Barberouſſe, qui, après avoir commencé par les défendre, finit par les aſſervir. Les bachas qui lui ſuccederent, ceux qui gouvernoient Tunis & Tripoli, villes également ſubjuguées & opprimées, exercerent une tyrannie, heureuſement aſſez cruelle pour devoir expirer dans ſes excès. On s'en délivra par la violence qui la ſoutenoit; & ce qui mérite peut-être d'être remarqué, le même gouvernement fut adopté par les trois états: c'eſt une eſpece d'ariſtocratie. Le chef qui ſous le nom de dey conduit la république, eſt choiſi par la milice qui eſt toujours Turque, & qui compoſe ſeule la nobleſſe du pays. Il eſt rare que ces élections ſe faſſent entre des ſoldats ſans effuſion de ſang; & il eſt ordinaire qu'un homme élu dans le carnage ſoit maſſacré dans la ſuite par des gens inquiets qui veulent s'emparer de ſa place, ou la vendre pour s'avancer. L'empire de Maroc, qui a englouti ſucceſſivement les royaumes de Fez, de Tafilet & de Sus, parce qu'il eſt héréditaire dans une famille nationale, eſt cependant ſujet aux mêmes révolutions. L'eſprit atroce des ſouverains & des peuples, eſt la ſource de cette inſtabilité.

L'intérieur de la Barbarie eſt rempli d'Arabes, qui ſont ce que devoient être les hommes des premiers âges, paſteurs errans & ſans domicile. Des uſages choquans pour notre délicateſſe efféminée, n'ont pour eux rien que de noble ou de ſimple, comme la nature qui les leur dicte. Lorſque les plus conſidérables de ces Arabes

veulent recevoir un étranger avec diſtinction, ils vont chercher eux-mêmes le meilleur agneau de leur bergerie, l'égorgent de leurs propres mains; & comme les patriarches de Moyſe ou les héros d'Homère, ils le coupent par morceaux, tandis que leurs femmes s'occupent des autres préparatifs du feſtin. Les enfans des perſonnes les plus qualifiées, ceux même des ſcheiks & des émirs, gardent les troupeaux de leur famille: les garçons & les filles n'ont pas d'autre occupation dans leur jeuneſſe.

Ces heureuſes mœurs ne ſont pas celles des peuples qui habitent les côtes & les villes. Une égale averſion pour les travaux champêtres & pour les arts ſédentaires, en a fait des pirates. D'abord ils ſe contentoient de ravager les plaines vaſtes & fécondes de l'Eſpagne. Ils ſurprenoient dans leur lit les habitans pareſſeux des riches campagnes de Valence, de Grenade, d'Andalouſie, & les emmenoient eſclaves. Dédaignant dans la ſuite le butin qu'ils faiſoient ſur des terres qu'ils avoient autrefois cultivées, ils conſtruiſirent de gros vaiſſeaux & inſulterent le pavillon de toutes les nations. Cette marine qui s'eſt élevée ſucceſſivement juſqu'à former de petites eſcadres, s'accroît tous les ans par l'avidité d'un grand nombre de chrétiens qui fourniſſent aux Barbareſques les matériaux de leurs armemens, qui s'intéreſſent dans leurs courſes, qui oſent même quelquefois diriger leurs opérations. Ces pirates ont réduit les plus grandes puiſſances de l'Europe à la honte de leur faire des préſens annuels, qui, ſous quelque nom qu'on les déguiſe, ſont un vrai tribut. On les a quelquefois punis & humiliés, mais on n'a pas arrêté leurs brigandages. (*)

Charles-Quint

(*) De l'hommage à la dépendance, à la ſoumiſſion, il n'y a qu'un pas. Pour peu que leurs forces augmentent, on ne pourra plus naviguer ſans leur paſſe-port; & peut-être un jour auront-ils l'ambition de s'établir de nouveau ſur notre continent, ou d'aller nous diſputer la poſſeſſion de l'Amérique. Si le mahométiſme étoit dans le nouveau-monde, il y feroit bien d'autres progrès que le chriſtianiſme. Une religion née ſous la zone torride doit l'occuper toute entiere avec le tems.

Charles-Quint, qui, toujours occupé à troubler le ſiecle où il vécut, ſavoit cependant quelquefois, par cette prévoyance qui rachete les défauts d'un eſprit inquiet, pénétrer dans l'avenir, entrevit ce que les Barbareſques pourroient un jour devenir. Dédaignant d'entrer dans aucune eſpece de négociation avec eux, il forma le généreux projet de les détruire. La rivalité de François I. le fit échouer; & l'hiſtoire ne peut louer aucun prince d'avoir repris depuis l'idée d'une entrepriſe ſi glorieuſe. L'exécution en ſeroit pourtant facile.

Les peuples qui habitent la Barbarie gémiſſent ſous un joug qu'ils ſont impatiens de rompre. Le tyran de Maroc ſe joue inſolemment de la liberté, de la vie de ſes ſujets. Ce deſpote, bourreau dans toute la rigueur du terme, expoſe tous les jours aux murs de ſon palais où de ſa capitale, les têtes innocentes ou criminelles abattues de ſa propre main. Alger, Tunis, Tripoli, quoiqu'à l'abri d'une ſemblable férocité, ne laiſſent pas de traîner des chaînes très-peſantes. Eſclaves de quinze ou vingt-mille Turcs ramaſſés dans les boues de l'empire Otoman, ils ſont de cent manieres différentes les victimes de cette audacieuſe ſoldateſque. Une autorité qui porte ſur une baſe auſſi mouvante, ne peut avoir jetté des racines bien profondes, & rien ne ſeroit plus aiſé que de la renverſer.

Nul ſecours étranger ne retarderoit d'un inſtant ſa chûte. La ſeule puiſſance qu'on pourroit ſoupçonner d'en deſirer la conſervation, l'empire Ottoman, n'eſt pas aſſez content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde, pour y prendre un vif intérêt. Il lui ſeroit inutilement inſpiré, par les déférences que les circonſtances arracheroient vraiſemblablement à ces brigands. Ce deſir ne donneroit point des forces. Depuis deux ſiecles, la porte n'a point de marine, & ſa milice ſe précipite vers le même anéantiſſement.

Mais à quel peuple eſt-il reſervé de briſer les fers que l'Afrique nous forge lentement, & d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs? Aucune nation ne peut le tenter ſeule; & ſi elle l'oſoit, peut-être la jalouſie de toutes les autres y mettroit-

elle des obſtacles ſecrets. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue univerſelle. Il faut que toutes les puiſſances maritimes concourent à l'exécution d'un deſſein qui les intéreſſe toutes également. Ces états que tout invite à s'allier, à s'aimer, à ſe défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils ſe cauſent réciproquement. Qu'après s'être ſi ſouvent unis pour leur deſtruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conſervation. La guerre aura été, du moins une fois, utile & juſte.

On oſe préſumer qu'elle ne ſeroit pas longue, ſi elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même tems l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible réſiſtance. Qui ſait même s'il en trouveroit aucune. Les Barbareſques mis tout-à-coup hors d'état de défenſe, abandonneroient ſans doute à leur fatale deſtinée, des maîtres & des gouvernemens dont ils n'ont encore ſenti que l'oppreſſion. Peut-être la plus noble, la plus grande des entrepriſes, coûteroit-elle moins de ſang & de tréſors à l'Europe, que la moindre des querelles dont elle eſt continuellement déchirée.

On ne fera pas aux politiques qui formeroient ce plan, l'injure de ſoupçonner qu'ils borneroient leur ambition à combler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées ſi étroites ſeroient trop au deſſous des progrès de la raiſon humaine. Les pays ſubjugués reſteroient aux conquérans, & chacun des alliés auroit des poſſeſſions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cauſe commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus ſures, que le bonheur des vaincus en devroit être la ſuite. Ce peuple de pirates, ces monſtres de la mer, ſeroient changés en hommes par de bonnes loix & des exemples d'humanité. Elevés inſenſiblement juſqu'à nous par la communication de nos lumieres, ils abjureroient avec le tems un fanatiſme que l'ignorance & la miſere ont nourri dans leurs ames; ils ſe ſouviendroient toujours avec attendriſſement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés ſur leurs rivages.

On ne les verroit plus laiſſer en friche une terre autrefois ſi fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immenſe. Ces productions ſeroient échangées contre les ouvrages de notre induſtrie & de nos manufactures. Les négocians d'Europe établis en Afrique, deviendroient les agens de ce commerce, réciproquement utile aux deux contrées. Une communication ſi naturelle entre des côtes qui ſe regardent, entre des peuples qui ſe rencontrent néceſſairement, reculeroit pour ainſi dire les barrieres du monde. Ce nouveau genre de conquête qui s'offre à nos premiers regards, deviendroit un dédommagement précieux de celles qui depuis tant de ſiecles font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obſtacle à une révolution ſi intéreſſante, a toujours été la jalouſie des grandes puiſſances maritimes, qui ſe ſont opiniâtrement refuſées aux moyens de rétablir ſur nos mers la tranquillité. L'eſpérance d'arrêter l'induſtrie de toute nation qui n'a pas de forces, leur a fait habituellement deſirer, favoriſer même les entrepriſes des Barbareſques. C'eſt une atrocité dont elles ſe ſeroient épargné l'ignominie, ſi leurs lumieres avoient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement; mais ſes fruits les plus abondans ſeroient infailliblement pour les états maritimes, dans les proportions de leur pouvoir. Leur ſituation, la ſureté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur aſſureroient cette ſupériorité. Ils ſe plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions & des prohibitions, les petites ſpéculations de négoce excluſif, ne ceſſent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés auſſi étrangers les uns aux autres, qu'ils l'étoient dans des tems barbares. Le vuide que forme néceſſairement ce défaut de communication ſeroit rempli, ſi l'on réduiſoit l'Afrique à avoir des beſoins & des reſſources pour les ſatisfaire. Le commerce verroit alors une nouvelle carriere ouverte à ſon ambition.

Cependant ſi la réduction & le déſarmement des Barbareſques

ne doivent pas être une ſource de bonheur pour eux comme pour nous ; ſi nous ne voulons pas les traiter en freres ; ſi nous n'aſpirons pas à les rendre nos amis ; ſi nous devons entretenir & perpétuer chez eux l'eſclavage & la pauvreté ; ſi le fanatiſme peut encore renouveller ces odieuſes croiſades, que la philoſophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les ſiecles, ſi l'Afrique enfin alloit devenir le théatre de notre barbarie, comme l'Aſie & l'Amérique l'ont été, le ſont encore ; tombe dans un éternel oubli le projet que l'humanité vient de nous dicter ici, pour le bien de nos ſemblables ! Reſtons dans nos ports. Il eſt indifférent que ce ſoient les chrétiens ou les muſulmans qui ſouffrent. Il n'y a que l'homme qui ſoit digne d'intéreſſer l'homme.

Eſpere-t-on accoutumer les Africains au commerce, par les voies lentes & douces des traités qu'il faut renouveller ſouvent, quand on eſt obligé de les acheter chaque fois ? Pour être aſſuré du contraire, il ſuffit de jeter un coup d'œil ſur la ſituation actuelle des Européens avec ces peuples.

Les François n'ont jamais négocié avec Maroc, avec lequel ils ont toujours été dans un état de guerre ; & les Anglois, les Hollandois, les Suédois, rebutés par des avanies multipliées, ne s'y montrent que par intervalle. Preſque toutes les affaires ſont entre les mains du Dannemarck qui les a remiſes à une compagnie formée par cinq cents actions de cinq cents écus chacune. Sa création eſt de 1755, & ſa durée doit être de quarante ans. Elle porte des draps d'Angleterre, des étoffes d'argent & de ſoie, quelques toiles, des planches, du fer, du goudron, du ſouffre ; & elle tire du cuivre, des gommes, des laines, de la cire, & des cuirs. C'eſt à Salé, à Tetuan, à Mogador, à Safy, à Sainte-Croix que ſe font ces échanges. On jugera de l'étendue de ce commerce par le produit des douanes qui eſt affermé 255, 000 livres.

Celui d'Alger eſt moins conſidérable. Les Anglois, les François, & les Juifs de Livourne, le font en concurrence. Les deux premieres nations envoient, par leurs vaiſſeaux, & la derniere ſous pavillon neutre, des draps, des épiceries, du papier, des clin-

cailleries, du café, du ſucre, des toiles, de l'alun, de l'indigo, de la cochenille ; & reçoivent en paiement des laines, de la cire, des plumes, des cuirs, des huiles, pluſieurs marchandiſes provenant des priſes. Les retours, quoique d'un quart plus forts que les expéditions, ne paſſent pas annuellement un million de livres. La moitié eſt pour la France ; & ſes rivaux ſe partagent à peu près le reſte.

Indépendamment de ce commerce qui appartient tout entier à la capitale, il ſe fait quelques affaires à la Calle, à Bonne & à Collou, trois autres ports de la république. On auroit vu ce commerce s'étendre & s'améliorer, s'il n'avoit pas été ſoumis au monopole, & à un monopole étranger. D'anciennes ſtipulations qui ont été aſſez communément obſervées, ont livré cette vaſte côte à une compagnie excluſive établie à Marſeille. Ses fonds ſont de douze cent mille francs ; & ſon commerce annuel, qui peut monter à huit ou neuf cent mille, occupe trente ou quarante bâtimens. Elle fait ſes achats de grain, de laine, de corail & de cuirs, avec de l'argent. (*)

Tunis peut recevoir pour deux millions de marchandiſes étrangeres, & vendre des ſiennes pour deux millions cinq cent mille livres. Les François entrent pour les deux tiers dans ces opérations, & les Toſcans pour le reſte. La baſe en eſt à-peu-près la même que celle de toutes les combinaiſons qui ſe font dans tous les autres états Barbareſques.

Les affaires qui ſe traitent à Tripoli ſont les plus bornées. Le pays eſt ſi miſérable, qu'on n'y peut porter que quelques clincailleries de peu de valeur. Ce qu'on en tire de laine, de ſéné, de cendres, de cire & de légumes, n'eſt d'aucune conſidération. Mais ſi cette côte n'eſt guere profitable au commerce par le peu qu'elle y fournit, & ſi elle lui eſt nuiſible par les pirateries dont elle l'infeſte ; la côte occidentale de l'Afrique dédommage de ces pertes par l'utilité dont elle eſt aux colonies d'Amérique.

On peut prédire que ſes opérations diminueront à meſure que l'exportation du bled actuellement permiſe en France, rendra l'approviſionnement de la Provence plus facile.

CHAPITRE LXII.

Climat de la côte occidentale de l'Afrique, connue ſous le nom de Guinée.

LA côte de cette contrée immenſe s'étend depuis le détroit de Gibraltar juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. Tous les habitans en ſont noirs. On a recherché la cauſe de cette couleur, & cette recherche a fait éclore bien des ſiſtêmes. La théologie, qui s'eſt emparée de l'eſprit humain par l'opinion; qui a profité des premieres frayeurs de l'enfance pour en inſpirer d'éternelles à la raiſon; qui a tout dénaturé, géographie, aſtronomie, phyſique, hiſtoire; qui a voulu que tout fût merveille & myſtere pour avoir le droit de tout expliquer : la théologie, après avoir fait une race d'hommes coupables & malheureux par la faute d'Adam, fait une race d'hommes noirs pour punir le fratricide de ſon fils. C'eſt de Caïn que ſont deſcendus les negres. Si leur pere étoit aſſaſſin, il faut convenir que ſon crime eſt cruellement expié par ſes enfans; & que les deſcendans du pacifique Abel ont bien vengé le ſang innocent de leur pere.

Grand Dieu! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent & n'agiſſent que par un bienfait continuel de ta puiſſance, & qui te font agir & parler ſuivant les ridicules caprices de leur ignorance préſomptueuſe! Sont-ce les démons qui te blaſphèment, ou les hommes qui ſe diſent tes miniſtres? Si pourtant, à ton égard, on peut appeller blaſphême les diſcours de ces foibles créatures dont l'exiſtence eſt ſi loin de toi, & dont la voix t'inſulte, ſans être entendue, comme l'inſecte murmure dans l'herbe ſous les pieds de l'homme qui paſſe & ne l'entend pas.

Mais les negres tiennent-ils leur couleur du climat qu'ils habitent? Des philoſophes, des naturaliſtes celebres le penſent. Il n'exiſte des negres, dit-on, que dans les pays les plus chauds. Leur couleur devient plus foncée à meſure qu'ils approchent de l'équateur. Elle s'a-

doucit ou s'éclaircit aux extrémités de la Zone Torride. Toute l'eſpece humaine en général blanchit à la neige, & ſe hâle au ſoleil. On voit les nuances du blanc au noir & celles du noir au blanc, marquées, pour ainſi dire, par les degrés paralleles qui coupent la terre de l'équateur aux deux poles. Si les zones imaginées par les inventeurs de la ſpere, étoient repréſentées avec de vraies peintures, on verroit le noir d'ébene ſe dégrader inſenſiblement à droite & à gauche juſqu'aux deux tropiques ; de là le brun pâlir & s'éclaircir juſqu'aux cercles polaires, par des nuances de blancheur toujours plus éclatantes. Mais il eſt ſingulier que la nature qui a répandu l'émail des plus belles couleurs ſur le poil & la plume des animaux, ſur les végétaux & les métaux, ait laiſſé proprement l'homme ſans couleur ; puiſque le noir & le blanc ne ſont, l'un que la génération, & l'autre que l'extinction des couleurs.

Quelle que ſoit la cauſe primitive & radicale des variétés du coloris dans l'eſpece humaine, on convient que ce coloris vient d'une ſubſtance gelatineuſe qui ſe trouve entre l'épiderme & la peau. Cette ſubſtance eſt noirâtre dans les negres, brune dans les peuples olivâtres ou baſanés, blanche dans les Européens, parſemée de taches rougeâtres chez les peuples extrêmement blonds ou roux.

L'anatomie a découvert que dans les negres la ſubſtance du cerveau étoit noirâtre ; la glande pinéale comme toute noire, & le ſang d'un rouge plus foncée que dans les blancs. Leur peau eſt toujours plus échauffée, & leur pouls plus vif. Auſſi la crainte & l'amour ſont-ils portés à l'excès chez ce peuple ; & c'eſt ce qui le rend plus efféminé, plus pareſſeux, plus foible, & malheureuſement plus propre à l'eſclavage. D'ailleurs ſes facultés intellectuelles étant preſque épuiſées par les prodigalités de l'amour phyſique, il n'a ni mémoire ni intelligence pour ſuppléer par la ruſe à la force qui lui manque. Leur poil, dit-on, eſt friſé, parce qu'ayant à traverſer un rezeau d'une ſubſtance plus tenace & plus épaiſſe, il s'entortille & ne peut s'allonger. La ſueur des negres répand une odeur forte & déſagréable ; parce qu'elle eſt empreinte de cette graiſſe épaiſſe & rance qui ſéjourne long-tems & ſuinte lentement entre l'épiderme & la peau.

Cette ſubſtance eſt ſi ſenſible, qu'on y diſtingue au microſcope un ſédiment formé en petits grains noirâtres. Auſſi la tranſpiration d'un negre, quand elle eſt abondante, noircit-elle le linge blanc dont il s'eſſuie. Un des inconvéniens de cette couleur noire, image de la nuit qui confond tous les objets, c'eſt que les negres ont été obligés, pour être reconnus de loin, de ſe ciſeler, de ſe marqueter la peau de différentes couleurs. Cet uſage eſt commun, ſur-tout parmi les tributs errantes de cette race. Cependant, comme on le voit établi chez les peuples ſauvages de la Tartarie & du Canada, l'on peut douter s'il n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond & diſperſé, qu'à la couleur du teint.

Enfin l'anatomie a trouvé l'origine de la noirceur des negres, dans les germes de la génération. Il n'en faut pas davantage, ce ſemble, pour prouver que les negres ſont une eſpece particuliete d'hommes. Car ſi quelque choſe différencie les eſpeces, ou les claſſes dans chaque eſpece, c'eſt aſſurément la différence des ſpermes. C'eſt donc ſans fondement qu'on attribue au climat la couleur des negres, puiſqu'en Afrique ſous les mêmes paralleles, la côte orientale n'a point de negres, ou même produit des blancs; puiſque dans toute l'Amérique le ſoleil & le ſol n'ont point fait éclore de negres.

Quand on conviendroit que la côte occidentale de l'Afrique eſt le pays le plus brûlant de tout le globe, il s'enſuivroit uniquement qu'il y a des climats qui ne ſont propres qu'à certaines eſpeces, ou des eſpeces affectionnées à certains climats; mais non que la différence des climats change la même eſpece du blanc au noir. Le ſoleil ne va point juſqu'à altérer & modifier les germes de la reproduction. Les blancs ne deviennent point negres en Afrique, & les negres ne deviennent point blancs en Amérique. L'union ſexuelle de ces deux eſpeces produit des métis, qui participent également de la couleur, des traits, du caractere de l'une & de l'autre. Si l'homme étoit originairement blanc, il faudroit ſuppoſer qu'ayant été créé plus près des zones glaciales que de la zone torride, il a peuplé la terre ſucceſſivement des poles à l'équateur; tandis qu'au contraire la fécondité du globe entre les tropiques fait préſumer qu'il s'eſt peuplé de l'équateur aux poles.

Le

Le climat habité par les negres, n'offre de variations ſenſibles que celles dont les ſables ou les marais peuvent être la cauſe. A la chaleur preſque inſupportable du jour ſuccedent des nuits très-fraîches; avec cette différence, qu'elles le ſont moins dans la ſaiſon des pluies que dans le tems de la ſéchereſſe. La roſée moins abondante ſous un ciel nébuleux que dans un horizon ſerein, eſt ſans doute la cauſe de cette ſingularité.

CHAPITRE LXIII.

Sol de la Guinée.

DEPUIS les frontieres de l'empire de Maroc juſqu'au Sénégal, la terre eſt tout-à-fait ſtérile. Quelques Arabes deſcendus de ceux qui conquirent la Barbarie; quelques Maures, anciens habitans du pays; errent miſérablement parmi des ſables brûlans & arides qui vont ſe perdre dans les vaſtes ſolitudes de Sahara.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra-Leona, ceux des rivieres moins conſidérables qui coulent dans le long eſpace qui ſépare ces principaux fleuves, ſont d'une abondance extrême. Le mays y croît ſans beaucoup de ſoin, ainſi que tous les fruits naturels à l'Amérique; & l'éducation des troupeaux fait preſque l'unique occupation des habitans. Ils ſe nourriſſent par goût du lait de jument, & voyagent peu, parce que nul beſoin ne les fait ſortir de leur patrie.

Ceux du cap de Monté, enveloppés de tous côtés par des ſables, forment une nation entiérement iſolée du reſte de l'Afrique. C'eſt dans le riz de leurs marais que conſiſte toute leur nourriture & leur unique richeſſe. Ils en vendent aux Européens une petite quantité, qui leur eſt payée avec de l'eau-de-vie & des clincailleries.

Depuis le cap de Palme juſqu'à la riviere de Volte, les habitans ſont marchands & cultivateurs. Ils ſont cultivateurs; parce

que leur terre, quoique pierreuſe, paie largement les peines & les avances néceſſaires pour la défricher. Ils ſont marchands; parce qu'ils ont derriere eux des nations qui leur fourniſſent de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des eſclaves, & que rien ne s'oppoſe à une communication ſuivie entre les peuples des terres & ceux de la côte. C'eſt la ſeule contrée de l'Afrique où, dans un long eſpace, on ne ſoit arrêté ni par de vaſtes déſerts, ni par des rivieres profondes, & où l'on trouve de l'eau & des ſubſiſtances.

Entre la riviere de Volte & celle de Calbary, la côte eſt plate, fertile, bien peuplée; bien cultivée. Il n'en eſt pas ainſi du pays qui s'étend depuis le Calbary juſqu'au Gabon. Preſque entiérement couvert d'épaiſſes forêts, produiſant peu de fruits & point de grains, il eſt plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y ſoient abondantes, comme elles doivent l'être ſous l'équateur, la terre eſt ſi ſablonneuſe, qu'un inſtant après qu'elles ſont tombées, il ne reſte aucune trace d'humidité.

Au ſud de la ligne, & juſqu'au Zaire, la côte offre un aſpect riant. Baſſe dans ſa naiſſance, elle s'éleve inſenſiblement, & préſente des champs cultivés, mêlés de bois toujours verds, & des prairies toujours couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza, & plus loin encore, la côte eſt ordinairement haute & eſcarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine exhauſſée, dont le ſol eſt compoſé d'un gros ſable fertile.

Un peu au-delà du Coanza, commence un pays ſtérile qui a plus de deux cents lieues d'étendue, & qui ſe termine aux Hottentots. Dans ce long eſpace, on ne connoît d'habitans que les Cimbebas, avec leſquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on obſerve dans les rives de l'Afrique occidentale, n'empêchent pas qu'elles ne jouiſſent toutes d'un avantage bien rare, peut-être unique. Nulle part ſur cette côte immenſe, on ne voit de ces rochers affreux, dont l'aſpect repouſſe le navigateur. Par-tout la mer eſt tranquille, le vent régulier, l'ancrage ſûr. Par-tout on trouve des ports excellens, où l'on peut ſe livrer

ſans inquiétude au travail qu'exige le radoub des plus grands vaiſſeaux.

Les vents & les courans ont à-peu-près la même direction pendant ſix mois de l'année, depuis Avril juqu'en Novembre. Au ſud de la ligne, le vent regne ſud-eſt, & la direction des courans eſt vers le nord : au nord de la ligne, le vent regne à l'eſt, & la direction des courans eſt vers le nord-eſt. Dans les ſix autres mois, les orages changent par intervalles la direction du vent ; mais il ne ſouffle plus avec la même force : le reſſort de l'air ſemble s'être relâché. La cauſe de ce changement paroît influer ſur la direction des courans : au nord de la ligne ils vont au ſud-oueſt ; au-delà de la ligne ils vont au ſud.

CHAPITRE LIV.

Gouvernement, politique, guerres, religion, mœurs de la Guinée.

ON ne peut former que des conjectures vagues ſur tout ce qui regarde l'intérieur de l'Afrique ; mais il eſt bien avéré que ſur toute la côte, le gouvernement eſt arbitraire. Que le deſpote ſoit appellé au trône par les droits de ſa naiſſance, ou qu'il le ſoit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que ſa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver ſingulier en Europe, où le grand nombre des monarchies héréditaires s'oppoſe à la tranquillité des gouvernemens électifs & à la proſpérité de tous les états libres ; c'eſt qu'en Afrique, les contrées où il y a le moins de révolutions ſont celles qui ont conſervé le droit de choiſir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'eſt un vieillard dont la ſageſſe eſt généralement connue. La maniere dont ſe fait ce choix eſt ſimple, mais ne peut convenir qu'à de très petits états. Le peuple ſe rend à ſon gré dans trois jours chez le citoyen qui lui paroît le plus propre au commandement. Si les voix ſe trouvent partagées, celui qui en a réuni un plus grand nombre, nomme le quatrieme jour un de

ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de ſuffrage. Il y a même quelques tribus où les femmes jouiſſent de ce privilege.

Telle eſt, à l'exception des royaumes héréditaires de Benin & de Juda, la formation de cette foule de petits états qui ſont au nord de la ligne. Au ſud on trouve le Mayombé & le Quilingo, dont les chefs ſont pris parmi les miniſtres de la religion; les empires de Loango & de Congo, où la couronne ſe perpétue dans la ligne maſculine du côté des femmes; c'eſt-à-dire, que le premier fils de la ſœur ainée du roi, hérite du trône devenu vacant. Ces peuples croient qu'un enfant eſt bien plus ſurement le fils de ſa mere que de l'homme qu'elle a épouſé: ils s'en rapportent plus au moment de l'enfantement, qu'ils voient, qu'à celui de la conception, qu'ils ne voient pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entiere de cet art ſi révéré parmi nous ſous le nom de politique. Cependant ils ne laiſſent pas d'en obſerver les formalités, & certaines bienſéances. L'uſage des ambaſſades leur eſt familier, ſoit pour ſolliciter des ſecours contre un ennemi puiſſant, ou pour réclamer une médiation dans les différends, ou pour faire compliment ſur des ſuccès, ſur une naiſſance, ſur une pluie après une grande ſéchereſſe. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de ſa miſſion, ni voyager pendant la nuit dans les états d'un prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin ſon caractere, & accompagné de cinq ou ſix de ſes amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il eſt reçu avec reſpect; mais il n'en peut partir avant le lever du ſoleil, & ſans que ſon hôte ait aſſemblé quelques perſonnes, qui puiſſent témoigner qu'il ne lui eſt arrivé aucun accident. Au reſte, on ne connoît aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne ſtipule rien pour le paſſé, jamais rien pour l'avenir; tout eſt pour le préſent. D'où l'on peut conclure que ces nations ne ſauroient avoir aucun rapport ſuivi avec les autres parties du globe.

La guerre n'eſt pas plus combinée que la politique. Nul gouverne-

ment n'a de troupes à ſa ſolde. La profeſſion militaire eſt l'état de tout homme libre. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontieres, ou pour aller chercher du butin. Les généraux ſont choiſis par les ſoldats, & le choix eſt confirmé par le prince. L'armée marche, & plus ſouvent les hoſtilités commencées le matin ſont terminées le ſoir. L'incurſion du moins n'eſt jamais longue, parce que n'ayant point de magaſins, le défaut de ſubſiſtance oblige de ſe retirer. Ce ſeroit un grand malheur pour ces peuples, qu'on leur enſeignât l'art de tenir la campagne quinze jours de ſuite.

Ce n'eſt point le deſir de s'agrandir qui donne naiſſance aux troubles qui déchirent aſſez ſouvent ces contrées. Une inſulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille; voilà les ſujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des priſonniers ſe fait de part & d'autre. On les échange avec des marchandiſes, ou avec des eſclaves. Jamais on ne cede aucune portion du territoire, il appartient tout entier à la commune, dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver pour en recueillir les fruits.

Cette maniere de terminer les différends, n'eſt pas ſeulement celle des petits états qui ont des chefs trop ſages pour chercher à s'agrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands empires ſont réduits à s'y conformer avec des voiſins plus foibles qu'eux. Le deſpote n'a jamais de milice ſur pied; & quoiqu'il diſpoſe à ſon gré de la vie des gouverneurs de ſes provinces, il ne leur preſcrit aucun principe d'adminiſtration. Ce ſont de petits ſouverains qui, dans la crainte d'être ſoupçonnés d'ambition & punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les puiſſances conſidérables & les autres états ſubſiſte en même tems par le pouvoir immenſe que le prince a ſur ſes ſujets, & par l'impoſſibilité où il eſt de s'en ſervir comme il le voudroit. Sa volonté n'eſt qu'un trait qui ne peut frapper qu'un coup & qu'une tête à la fois. Il peut bien ordonner la mort de ſon lieutenant, & toute la province l'étranglera à ſon commandement; mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitans de la province, per-

ſonne ne voudroit exécuter cet ordre, & ſa volonté ne ſuffiroit pas pour armer une autre province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en particulier, mais il ne peut rien contre tous enſemble.

Une autre raiſon qui empêche l'aſſerviſſement des petits états par les grands, c'eſt que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le ſeul homme qui en ait paru touché étoit un courtier d'eſclaves, qui dès ſon enfance avoit fréquenté les vaiſſeaux Européens, & qui dans un âge plus mûr fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit dire, enflamma ſon imagination, & lui apprit qu'on ſe faiſoit ſouvent un grand nom en occaſionnant de grands malheurs. De retour dans ſa patrie, il ſe ſentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'éleverent à la dignité de chef des Akanis, & il vint à bout de les armer contre leurs voiſins. Rien ne put réſiſter à ſa valeur, & ſa domination s'étendit ſur plus de cent lieues de côtes, dont Anamabou étoit le centre. Il mourut ; perſonne n'oſa lui ſuccéder : & tous les reſſorts de ſon autorité ſe relâchant à la fois, chaque choſe reprit ſa place.

La religion chrétienne & la religion mahométane ſemblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique occidentale, fréquentée par les Européens. Les muſulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du Cap-Verd, qui eux-mêmes les ont étendus plus loin. A meſure que ces dogmes ſe ſont éloignés de leur ſource, ils ſe ſont ſi fort altérés, que chaque royaume, chaque village, chaque famille en a de différens. Sans la circonciſion, qui eſt d'un uſage général, à peine ſoupçonneroit-on les peuples de profeſſer le même culte. Il ne s'eſt tout-à-fait arrêté qu'au cap de Monté, dont les habitans n'ont point de communication avec leurs voiſins.

Ce que les Arabes avoient fait au nord de la ligne pour l'alcoran, les Portugais le firent dans la ſuite au ſud pour l'évangile. Ils établirent ſon empire vers la fin du quinzieme ſiecle, depuis le pays de Benguela juſqu'au Zaire. Un culte qui préſentoit des moyens ſurs & faciles pour l'expiation de tous les crimes, ſe trouva du goût des nations qui avoient une religion moins conſolante. S'il fut proſcrit depuis dans pluſieurs états, ce furent les violences de ſes promoteurs qui

lui attirerent cette disgrace. On l'a même tout-à-fait défiguré, dans les contrées où il s'est maintenu. Quelques pratiques minutieuses sont tout ce qui en reste.

Les côtes placées au centre ont conservé des superstitions locales, dont l'origine doit être fort ancienne. Elles consistent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiches que chacun se fait à sa mode & pour son usage ; dans la foi aux augures, aux épreuves du feu & de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris. Il y a des superstitions plus dangereuses ; c'est la confiance aveugle qu'on a dans les prêtres qui en sont les ministres & les propagateurs ; ils ont le dépôt des traditions nationales ; ils se mêlent de devination. Le commerce qu'ils sont supposés avoir avec l'esprit mal-faisant, les fait regarder comme les arbitres de la stérilité, de la fertilité des campagnes : à ce titre, on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs dirigent l'homme vers une fin sociale, & tendent à le rendre plus doux & plus paisible.

Les différentes religions répandues en Afrique, n'en ont pas changé la maniere de vivre ; parce que l'influence du climat y est si forte, qu'elle ne laisse que peu d'empire aux opinions sur les mœurs. Les maisons y sont toujours construites de branches de palmier, tout au plus de terre, & couvertes de paille, d'osier ou de roseau. Il n'y a pas d'autres meubles que des paniers, des pots de terre, des nattes qui servent de lit, & des calebasses avec lesquelles on fait tous les ustensiles. Une ceinture qui couvre les reins, tient lieu de tout vêtement. On se nourrit de gibier, de poisson, de fruits, de riz, ou de pain de mays, mal cuit. Le vin de palmier sert de boisson. Les arts sont inconnus. Tous les travaux se réduisent à quelques occupations champêtres. Il n'y a guere de cultivé que la centieme partie du pays, & encore l'est-elle misérablement, ou par des gens pauvres, ou par des esclaves à qui leur paresse & leur état font abhorrer le travail.

Il y a moins d'uniformité dans les mœurs que dans les besoins. Sur les bords du Niger, les femmes y sont presque toutes belles; si ce n'est pas la couleur, mais la justesse des proportions qui fait la

beauté. Modeſtes, tendres & fidelles, un air d'innocence regne dans leurs regards, & leur langage ſe ſent de leur timidité. Les noms de Zilia, de Calipſo, de Fanni, de Zamé, qui ſemblent des noms de volupté, ſe prononcent avec une inflexion de voix, dont nos organes ne ſauroient rendre la molleſſe & la douceur. Les hommes ont la taille avantageuſe, la peau d'un noir d'ébene, les traits & la phyſionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux, & de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Ils ſupportent difficilement un outrage; mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés, leur inſpire une reconnoiſſance ſans bornes pour un maître qui les traite bien. On ne connoît point de domeſtiques plus attentifs, plus ſobres, & d'un attachement qui tienne plus de la paſſion; mais ils ne ſont pas bons cultivateurs. Leur corps n'eſt pas accoutumé à ſe courber, & à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénere en allant vers l'eſt. Les peuples y ont la plupart un corps robuſte, mais racourci; un air de force exprimé par des muſcles roides; les traits du viſage écartés & ſans phyſionomie. Les figures qu'ils s'impriment ſur le front, ſur les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un ſol ingrat qui ſe refuſe même au travail, leur a fait une néceſſité de la pêche, quoique la mer preſqu'impraticable par une barre qui regne le long de la côte, ſemblât les en détourner. Rebutés en quelque ſorte par ces deux élémens, ils ont cherché des ſecours chez des nations voiſines plus favoriſées de la nature; ils en ont tiré leur ſubſiſtance, en leur vendant du ſel. Leur eſprit de négoce s'eſt étendu depuis l'arrivée des Européens, parce que chez tous les hommes les idées ſe développent en raiſon des choſes; & qu'il y a plus de combinaiſons à faire pour échanger un eſclave contre pluſieurs ſortes de marchandiſes, que pour vendre une meſure de ſel. Du reſte, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils ſont ineptes pour le ſervice intérieur de la domeſticité. Cet état eſt contraire aux habitudes de leur éducation, qui les paie en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail

travail & d'un paiemenr journalier, eſt peut-être un des meilleurs alimens de l'induſtrie chez tous les hommes. Les femmes de ces negres marchands, partagent tous leurs travaux, excepté la pêche. Elles n'ont ni l'aménité, ni la retenue, ni la diſcrétion, ni la beauté des femmes du Niger; & elles paroiſſent avoir moins de ſentiment. En comparant les deux nations, on ſeroit tenté de croire que l'une eſt le bas peuple d'une ville policée, & que l'autre a reçu une éducation diſtinguée. On apperçoit dans leur langage l'expreſſion de leur caractere. Les accens de l'une ſont d'une douceur extrême; ceux de l'autre ſont durs & ſecs comme ſon terroir. La vivacité y reſſemble à la colere, juſques dans le plaiſir.

Au-delà de la riviere de Volte, dans le Benin, & dans les autres pays connus ſous le nom général de la Côte d'or les peuples ont la peau unie & d'un noir ſombre, les dents belles, la taille moyenne, mais aſſez bien priſe, la contenance timide. Leur phyſionomie, quoique aſſez agréable, le ſeroit beaucoup davantage ſans l'uſage où ſont les femmes de ſe cicatriſer le viſage, & les hommes de ſe brûler le front. Une métempſicoſe qui leur eſt particuliere, fait la baſe de leur croyance: ils penſent que dans quelque lieu qu'ils aillent, ou qu'on les tranſporte, ils doivent après leur mort, ſoit qu'ils ſe la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur; parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux ſéjour de l'univers. Une erreur ſi douce ſert à les rendre humains. Les étrangers qui ſe fixent dans ce climat, y ſont traités avec des égards portés juſqu'au reſpect, dans la perſuaſion où l'on eſt qu'ils viennent y recevoir la récompenſe de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une diſpoſition à la gaieté qu'on ne remarque pas dans les nations voiſines, du goût pour le travail, la conception aiſée, un jugement ſûr, une équité que les circonſtances alterent rarement, & une grande facilité à ſe façonner aux manieres étrangeres. Il tient davantage aux coutumes de ſon commerce, lors même qu'elles ne lui ſont pas favorables. La méthode de négocier avec lui, fut long-tems ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaiſſeau qui

arrivoit conſommoit ſa traite, avant qu'un autre pût commencer la ſienne. Chacun avoit ſon tour. Le prix établi pour l'un, étoit le prix de tous. Ce n'eſt que depuis peu que cette nation s'eſt déterminée à profiter des avantages que lui offroit la concurrence des nations Européennes qui fréquentoient ſes rades.

Les peuples ſitués entre la ligne & le Zaire, ont tous une grande reſſemblance. Ils ſont bien faits. Leur conſtitution eſt moins robuſte que celle des habitans du nord de l'équateur; & quoiqu'il y ait quelques marques ſur leur viſage, on n'y apperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup-d'œil. Leur nourriture eſt ſimple, & leur vie frugale. Ils aiment le repos, & ne travaillent jamais au-delà de leurs forces. Leurs fêtes ſont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois; avec cette différence qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrieres, & qu'en Afrique ils ſont l'amuſement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaiſirs publics. Réunies dans quelques maiſons, elles paſſent myſtérieuſement la journée, ſans qu'aucun homme puiſſe être admis dans leur ſociété. La jalouſie des rangs eſt la plus forte paſſion de ces peuples naturellement paiſibles. Tout eſt étiquette, & à la cour des princes, & dans les conditions privées. Au moindre événement, on vole chez ſes amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage eſt le ſujet de trois mois de viſites. Les obſeques d'un homme en crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien, promenent ſes triſtes reſtes dans pluſieurs provinces. La troupe groſſit dans la marche; & perſonne ne ſe retire qu'on n'ait dépoſé le cadavre dans le tombeau, avec les démonſtrations de la plus vive douleur. Un goût ſi décidé pour les cérémonies, s'eſt trouvé favorable à la ſuperſtition, & la ſuperſtition a favoriſé l'indolence. Dans ces contrées, la terre aſſez fertile pour n'avoir pas beſoin d'un grand travail, n'eſt cultivée que par des femmes que la ſervitude ou l'indigence condamnent à ce labeur. Les eſclaves mâles, ou les hommes libres mais pauvres, s'occupent de la chaſſe & de la pêche, ou ſont employés à groſſir le cortege des

gens en place. Il y a en général dans cette nation moins d'égalité entre les deux ſexes qu'on n'en trouve chez ſes voiſins. La naiſſance & le rang y donnent à quelques femmes le droit de ſe choiſir un mari qu'elles tiennent dans une ſujettion extrême. Elles ont même le droit, quand elles en ſont mécontentes, de le réduire à l'eſclavage; & l'on doit imaginer qu'elles uſent volontiers de ce privilege humiliant pour les deux ſexes. Car, qu'eſt-ce qu'un homme, dont une femme peut faire ſon eſclave? Il n'eſt bon ni pour elle, ni pour lui.

Du Zaïre à la riviere de Coanza, on retrouve bien les anciennes mœurs, mais on y remarque un mélange confus de pratiques européennes qui ne ſe voit pas ailleurs. Il eſt naturel de penſer que les Portugais, qui ont de grands établiſſemens dans cette contrée, & qui ont voulu y introduire le chriſtianiſme, ſe ſont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations, qui ayant de ſimples comptoirs au nord de la ligne, ne ſe ſont occupées que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas beſoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée, ne doit s'entendre rigoureuſement que de cette claſſe d'hommes qui, dans tous les pays, décide du caractere d'une nation. Les ordres inférieurs, les eſclaves s'éloignent de cette reſſemblance, à proportion qu'ils ſont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les obſervateurs les plus pénétrans ont cru voir que la différence des conditions ne produiſoit pas ſur ce peuple des variétés auſſi marquées que nous en trouvons dans les états ſitués entre l'Elbe, & le Tibre, qui forment à-peu-près la même étendue de côte que le Niger & le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent ſe reſſembler. La multiplicité des inſtitutions civiles & politiques, jette néceſſairement dans le caractere moral & dans les habitudes phyſiques des nuances qui ſont inconnues dans les ſociétés moins compliquées. D'ailleurs la nature plus impérieuſe ſous la zone torride que ſous les zones tempérées, laiſſe moins d'action aux influences morales: les hommes s'y reſſemblent davantage; parce qu'ils tiennent tout d'elle, & preſque

varien de l'art. En Europe, un commerce étendu & diverſifié, variant & multipliant les jouiſſances, les fortunes & les conditions, ajoute encore aux différences que le climat, les loix & les préjugés ont établies chez des peuples actifs & laborieux.

CHAPITRE LXV.

Ancien commerce de la Guinée.

En Guinée, le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il ſe bornoit autrefois à quelques échanges de ſel & de poiſſon ſéché, que conſommoient les nations éloignées de la côte. Elles donnoient en retour des pieces d'étoffe faites d'un fil, qui n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance ligneuſe, collée ſous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, & la rend propre à toute ſorte de tiſſure. On en fait des bonnets, des eſpeces d'écharpes, des tabliers pour la ceinture, dont la forme varie ſelon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil eſt le gris lavé. La roſée qui blanchit nos lins lui donne une couleur de citron que les gens riches préferent. La teinte noire qui eſt à l'uſage du peuple, vient de l'écorce même de ce fil, ſimplement infuſé dans l'eau. La facilité qu'on a trouvé à lui faire prendre toutes les couleurs, a déterminé à en former différentes figures d'hommes, d'oiſeaux & de quadrupedes. Les étoffes ainſi ouvragées, ſervent à tapiſſer l'intérieur des appartemens, à couvrir des ſieges & à faire d'autres meubles.

Les premiers Européens qui fréquenterent les côtes occidentales de l'Afrique, donnerent une valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes qui n'en avoient point. Ils donnerent un prix à l'or, dont ils tiroient au plus trois mille marcs par an. Leur inquiete avarice qui n'a jamais été ſatisfaite de cette extraction, leur a fait imaginer à diverſes repriſes, des moyens ſans nombre pour l'augmenter. Ils ſe croient à la veille de réuſſir, & voici comment.

Dans l'intérieur de l'Afrique, au douzieme & treizieme degrés de latitude ſeptentrionale, eſt, dit un voyageur moderne, un pays aſſez vaſte, connu ſous le nom de Bambouc. Il n'obéit point à un roi particulier ; mais il eſt gouverné par des ſeigneurs de village nommés farims. Ces chefs héréditaires & indépendans les uns des autres, ſont tous obligés de concourir à la dépenſe de l'état, lorſqu'il eſt attaqué dans ſon entier, ou ſeulement dans quelqu'un de ſes membres.

Le territoire de cette republique ariſtocratique eſt ſec & aride. Il n'y croît ni mays, ni riz, ni légumes. Les chaleurs inſupportables qu'on y éprouve viennent en partie de ce qu'il eſt entouré de hautes montagnes qui empêchent les vents d'en rafraîchir l'air. Le climat n'eſt pas plus ſain qu'agréable : des vapeurs qui ſortent continuellement des entrailles d'un ſol rempli de minéraux, en rendent le ſéjour dangereux, ſur-tout pour des étrangers.

Ce qui a attiré quelque attention ſur un ſi mauvais pays, c'eſt ſon or ; l'or qui, aux yeux de l'homme avide, ſemble racheter tous les maux de la nature, quoiqu'en effet il les augmente tous. Il eſt ſi commun dans ce pays, qu'on en trouve preſqu'indifféremment par-tout. Il ſuffit quelquefois, pour en avoir, de racler la ſuperficie d'une terre argileuſe, légere & mêlée de ſable. Lorſque la mine eſt très-riche, elle eſt fouillée à quelques pieds de profondeur, & jamais plus loin ; quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit plus abondante à meſure qu'on creuſoit davantage. Les mineurs ſont trop pareſſeux pour ſuivre un travail qui devient toujours plus pénible, & trop ignorans pour remédier aux inconvéniens qu'il ne manqueroit pas d'entraîner. Leur négligence & leur ineptie ſont pouſſées ſi loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conſervent que les plus groſſes parties : les plus légeres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitans de Bambouc n'exploitent pas les mines en tout tems, ni quand il leur plaît. Ils ſont obligés d'attendre que des beſoins perſonnels ou publics aient déterminé les farims à en accorder la permiſſion. Lorſqu'elle eſt annoncée, tous ceux auxquels il con-

vient d'en profiter, ſe rendent au lieu déſigné. Le travail fini, l'on fait le partage. La moitié de l'or revient au ſeigneur, & le reſte eſt diſtribué entre les travailleurs par égales portions. Ceux qui veulent de l'or dans un autre tems que celui de la fouille générale, en vont chercher dans le lit des rivieres, où il eſt commun.(*)

Les François & les Anglois ont ſucceſſivement jeté des regards avides ſur ces richeſſes réelles ou imaginaires. Les uns ont eſpéré d'y arriver par le Niger, & les autres par le Salum. Loin d'avoir réuſſi à s'en emparer, on n'eſt pas encore parvenu à en conſtater l'exiſtence. L'inutilité des efforts a redoublé l'activité des eſprits ardens : les négocians raiſonnables ont pris le parti de ſe fixer à un commerce bien plus important: c'eſt le commerce des eſclaves.

(*) Les François établis dans le Sénégal entendirent parler long-tems des mines de Bambouc, ſans y ajouter beaucoup de foi. Lorſqu'ils en eurent conſtaté l'exiſtence, ils en deſirerent la poſſeſſion. La perte de la colonie a fait paſſer cette ambition à leurs vainqueurs. L'Angleterre s'occupe des moyens de faire couler dans ſon ſein de ſi grands tréſors, quoique la route pour y arriver par le Niger ſoit de plus de trois cents lieues. Sur la foi d'un voyageur moderne, on peut croire les poſſeſſions de Gorée plus à portée de cette conquête par la riviere de Salum, qui avoit toujours été négligée pour des raiſons trop longues à développer, mais qu'on a reconnu dans les derniers tems propres à recevoir des bâtimens de trois cents tonneaux. Outre que ce chemin eſt plus court de moitié que l'autre, il eſt plus facile. Le Niger eſt dangereux à remonter ; on n'y peut naviguer que dans le tems des inondations ; il faut faire une partie du voyage par terre, à cauſe des rochers qui barrent le cours de la riviere. Trois mois ſont à peine ſuffiſans pour ſurmonter ces difficultés, & dans un mois on peut arriver en même tems par le Salum qui ne préſente aucun de ces inconvéniens. Les deux fleuves conduiſent également, mais avec la même inégalité d'obſtacles, à Galam, à Tombut, à Bamburras, moins riches en or que Bambouc, mais pourtant fort riches.

Quel des deux peuples rivaux qui arrive le premier aux mines, par l'une ou par l'autre de ces voies, ſon ambition n'en ſera pas plus près d'être aſſouvie. Les habitans de Bambouc connoiſſent le prix de leur pays. Une longue expérience les a convaincu de la paſſion qu'ont tous les peuples pour leur métal, du deſir même qu'ils ont de ſe rendre maîtres de la région qui le produit. Cette opinion leur a inſpiré une telle défiance, qu'ils ne permettent l'entrée de leurs provinces qu'à l'étranger, qui a apporté ce que la ſtérilité de leur ſol les oblige à recevoir d'ailleurs. On feroit difficilement arriver dans une contrée ſi éloignée de la mer, des forces ſuffiſantes pour l'envahir ; & les Européens périroient bientôt dans des ſables brûlans, mal-ſains & ſans ſubſiſtance. La ſéduction paroît la ſeule voie qui leur ſoit ouverte. Le moyen le plus efficace pour gagner cette nation, ſeroit de lui fournir des marchandiſes qu'elle tire des Moucques, de les lui livrer à meilleur marché, & de lui faire connoître de nouvelles jouiſſances. A ce prix les Bamboucs céderoient peut-être le droit d'exploiter leurs mines. En attendant cette révolution qui n'arrivera peut-être jamais, nous exerçons dans la Guinée une branche de commerce bien plus importante que tout l'or du monde : c'eſt celle des eſclaves.

CHAPITRE LXVI.

Nouveau commerce de Guinée, ou traite des eſclaves.

LA propriété que quelques hommes ont acquiſe ſur d'autres dans la Guinée, eſt d'une origine fort ancienne. Elle y eſt généralement établie, ſi l'on en excepte quelques petits cantons où la liberté s'eſt retirée & cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de ſervitude. Il peut diſpoſer ſeulement des eſclaves qu'il acquiert, ſoit à la guerre où tout priſonnier eſt eſclave à moins d'échange, ſoit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, ſoit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoiſſance. Cette loi qui ſemble être faite en faveur de l'eſclave né, pour le faire jouir de ſa famille & de ſon pays, eſt inſuffiſante, depuis que les Européens ont établi le luxe ſur les côtes d'Afrique. Elle ſe trouve éludée tous les jours, par les querelles concertées que ſe font deux propriétaires, pour être condamnés tour-à-tour, l'un envers l'autre, à une amende qui ſe paie en eſclaves nés, & dont la diſpoſition devient libre par l'autoriſation de la même loi.

La corruption, contre ſon cours ordinaire, a gagné, des particuliers aux ſouverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des eſclaves; comme on les ſuſcite en Europe pour avoir des ſoldats. Ils ont établi l'uſage de punir par l'eſclavage, non-ſeulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens; mais ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, & ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine eſt devenue, avec le tems, celle des plus légeres fautes, après avoir été d'abord réſervée aux plus grands crimes. On n'a ceſſé d'accumuler les défenſes, même des choſes indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les tranſgreſſions. L'injuſtice n'a plus eu de bornes, ni de barrieres. Dans un grand éloignement des côtes, il ſe trouve

des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des ſacs ; on met un baillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les raviſſeurs ſont arrêtés par une force ſupérieure, ils ſont conduits au ſouverain qui déſavoue toujours la commiſſion qu'il a donnée, & qui, ſous prétexte de rendre la juſtice, vend ſur le champ ſes agens aux vaiſſeaux avec leſquels il a traité.

Malgré ces odieuſes ruſes, les peuples de la côte ſe ſont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faiſoient. Il leur eſt arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec ſon numéraire. Les eſclaves ſont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'eſt l'or dans le commerce que nous faiſons avec le nouveau-monde. Les têtes de negres repréſentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur eſt enlevé ; & on ne leur laiſſe que des choſes qui ſe conſomment. Leur capital diſparoît peu-à-peu ; parce qu'il ne peut ſe régénérer, en raiſon de l'activité des conſommations. Auſſi la traite des noirs ſeroit-elle déjà tombée, ſi les habitans des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, deſquels ils tirent aujourd'hui la plupart des eſclaves qu'ils nous livrent. C'eſt de cette maniere que le commerce des Européens a preſque épuiſé de proche en proche les richeſſes commerçables de cette nation.

Cet épuiſement a fait preſque quadrupler le prix des eſclaves depuis vingt ans ; & voici comment. On les paie, en plus grande partie, avec des marchandiſes des Indes orientales, qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandiſes. Ainſi les colonies d'Amérique, où ſe conclut le dernier marché des noirs, ſont obligées de ſupporter ces diverſes augmentations, & par conſéquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant, le propriétaire éloigné qui vend ſon eſclave, reçoit moins de marchandiſes que n'en recevoit, il y a cinquante ans, celui qui vendoit le ſien au voiſinage de la côte. Les profits des

mains intermédiaires; les frais de voyage; les droits, quelquefois de trois pour cent qu'il faut payer aux ſouverains chez qui l'on paſſe, abſorbent la différence de la ſomme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paie le marchand Européen. Ces frais groſſiſſent tous les jours, par l'éloignement des lieux où il reſte encore des eſclaves à vendre. Plus ce premier marché ſera reculé, plus les difficultés du voyage ſeront grandes. Elles deviendront telles, que de ce que le marchand Européen pourra donner, il reſtera ſi peu à offrir au premier vendeur, qu'il préférera de garder ſon eſclave. Alors, la traite ceſſera. Si l'on veut abſolument la ſoutenir, il faudra que nos négocians achetent exceſſivement cher, & qu'ils vendent dans les proportions aux colonies, qui, de leur côté, ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions, ne trouveront plus de conſommateurs. Mais, juſqu'à ce période, qui eſt peut-être moins éloigné que ne le penſent les colons, ils vivront tranquillement du ſang & de la ſueur des negres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter, & ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'aſſocient entr'eux, & formant des eſpeces de caravanes, conduiſent dans l'eſpace de deux ou trois cents lieues, pluſieurs files de trente ou quarante eſclaves, tous chargés de l'eau & des grains néceſſaires pour ſubſiſter dans les déſerts arides que l'on traverſe. La maniere de s'en aſſurer, ſans trop gêner leur marche, eſt ingénieuſement imaginée. On paſſe dans le cou de chaque eſclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée, ferme la fourche par derriere de maniere que la tête ne puiſſe pas paſſer. La queue de la fourche, dont le bois eſt fort peſant, tombe ſur le devant, & embarraſſe tellement celui qui y eſt attaché, que quoiqu'il ait les bras & les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour ſe mettre en marche, on range les eſclaves ſur une même ligne; on appuie & on attache l'extrémité de chaque fourche ſur l'épaule de celui qui précede, & ainſi de l'un à l'autre juſqu'au premier dont l'extrémité de la fourche eſt portée par un

des conducteurs. On n'impoſe guere de chaîne aux autres, ſans en ſentir ſoi-même le fardeau. Mais pour prendre ſans inquiétude le repos du ſommeil, ces marchands attachent les bras de chaque eſclave ſur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état, il ne peut ni fuir, ni rien attenter pour ſa liberté. Ces précautions ont paru indiſpenſables; parce que ſi l'eſclave peut parvenir à rompre ſa chaîne, il devient libre. La foi publique, qui aſſure au propriétaire la poſſeſſion de ſon eſclave, & qui dans tous les tems le lui remet entre les mains, ſe tait entre l'eſclave & le marchand qui exerce de toutes les profeſſions la plus mépriſée.

Les eſclaves arrivent toujours en grand nombre, ſur-tout lorſqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement eſt néceſſaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre, déjà long par cette raiſon d'économie, peut être augmenté par des circonſtances particulieres. La plus ordinaire vient des pluies qui font déborder les rivieres & languir la traite. La ſaiſon favorable pour voyager dans l'intérieur de l'Afrique eſt depuis Février juſqu'en Septembre; & c'eſt depuis Septembre juſqu'en Mars, que le retour des marchands d'eſclaves offre le plus de cette marchandiſe ſur la côte.

CHAPITRE LXVII.

En quels lieux, & de quelle maniere ſe fait le commerce des eſclaves.

LA traite des Européens ſe fait au ſud & au nord de la ligne. La premiere côte, connue ſous le nom d'Angole, n'offre que trois ports, ouverts indifféremment à toutes les nations, Cabinde, Loango, Malymbe, & deux dont les Portugais ſont les ſeuls maîtres, St. Paul de Loando & St. Philippe de Benguela. Ces parages fourniſſent à-peu-près un tiers des noirs qui ſont portés en Amérique : ce ne ſont ni les plus intelligens, ni les plus laborieux, ni les plus robuſtes. La ſeconde, déſignée ſous le nom général de

Côte d'or, eſt plus abondante en rades ; mais elles ne ſont pas toutes également favorables au commerce. La gêne qu'ont miſe les forts Européens dans pluſieurs endroits, en écarte les marchands d'eſclaves. On les voit en bien plus grand nombre à Anamabou & à Calbari, où les affaires ſe traitent avec une liberté entiere.

En 1768, il eſt ſorti d'Afrique 104, 100 eſclaves. Les Anglois en ont enlevé pour leurs iſles, 53, 100 ; leurs colons du continent ſeptentrional, 6, 300 ; les François, 23, 500 ; les Hollandois, 11, 300 ; les Portugais, 8, 700 ; les Danois, 1, 200. Tous ces malheureux ne ſont pas arrivés à leur deſtination. Dans le cours ordinaire des choſes, il en doit avoir péri le huitieme dans la traverſée. Chaque nation a employé dans ſes colonies les cultivateurs qu'elle avoit achetés. Il n'y a que la Grande-Bretagne qui en ait cédé quatre mille aux Eſpagnols, & introduit en fraude environ trois mille dans les établiſſemens François.

Ce ſeroit une erreur, & une grande erreur, de penſer que l'Amérique reçoit réguliérement le même nombre de noirs. Outre que la guerre diminue conſidérablement les expéditions pour la Guinée, les combinaiſons de la derniere paix ont occaſionné de nouveaux défrichemens, qui exigeoient des ſecours extraordinaires. Il faut réduire à ſoixante mille, la quantité d'hommes dont les bords Africains ſe privent chaque année. En ſuppoſant que chacun d'eux coûte ſur les lieux trois cents livres, c'eſt dix-huit millions que reçoivent ces barbares régions, pour un ſacrifice ſi horrible.

Le négociant François ſe récriera, nous n'en doutons point, ſur le prix où l'on réduit ici les eſclaves. Perſonne n'ignore qu'il les achete beaucoup plus cher ; mais il eſt connu auſſi que les Anglois & les Hollandois les ont à meilleur marché, parce qu'ils ne ſont pas réduits par l'inſuffiſance de leur commerce d'Aſie & par l'imperfection de quelques manufactures propres à la traite d'Afrique, de payer comme lui une commiſſion, un fret, des aſſurances, pour tirer des ports étrangers quelques marchandiſes dont il eſt impoſſible de ſe paſſer. Les Portugais ont encore de l'avantage ſus ces nations. C'eſt du Bréſil qu'ils font leurs expéditions ;

c'eſt avec du tabac & des eaux-de-vie de leur ſol, qu'ils font principalement leurs échanges ; & ils exercent un commerce excluſif ſur des côtes qui ont deux cents lieues de long, ſur trente & quarante de profondeur.

A l'exception des Portugais, tous les peuples paient les eſclaves avec les mêmes marchandiſes. Ce ſont des ſabres, des fuſils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des clincailleries, des étoffes de laine, ſur-tout des toiles des Indes orientales, ou celles que l'Europe fabrique & peint ſur leur modele. Les peuples du nord de la ligne ont adopté pour monnoie, un petit coquillage blanc que nous leur ap portons des Maldives. Au ſud de la ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet d'échange. On y fabrique pour ſigne de valeur, une petite piece d'étoffe de paille, de dix-huit pouces de long ſur douze de largeur. Ce ſigne réel n'eſt que le quarantieme d'une valeur idéale, qu'on appelle *piece*.

Ce mot, depuis que nous fréquentons l'Afrique, eſt devenu le terme numérique de toutes les choſes de la plus grande valeur. Le prix de chaque marchandiſe que nous y portons, eſt fixé invariablement ſous la dénomination d'une, de deux, de trois pieces, ou d'un plus grand nombre. Chaque piece coûte d'achat primitif près d'une piſtole, & l'on donne depuis quelque tems trente-cinq à trente-ſix pieces pour un noir, en y comprenant les droits. Le plus fort de ces droits, eſt la rétribution qu'il faut donner à un courtier autoriſé par le gouvernement, courtier qui eſt toujours entre le vendeur & l'acheteur, qu'il eſt important de s'attacher, & qui eſt devenu un plus grand perſonnage, à meſure que la concurrence des Européens a augmenté, & que la diſette des eſclaves s'eſt fait ſentir. Un autre droit, qui, quoique demandé ſous le nom de préſent, n'en eſt pas moins un tribut forcé, c'eſt ce qu'il faut payer au ſouverain & à ſes principaux officiers, pour avoir la liberté de traiter. La ſomme ſe meſure ſur la capacité du navire, & elle peut être évaluée à trois pour cent.

CHAPITRE LXVIII.

A-t-on beſoin de forts pour ſe procurer des eſclaves ?

LEs nations Européennes ont cru qu'il entroit dans l'utilité de leur commerce, de former des établiſſemens ſur la côte d'Afrique. Les Portugais qui parcoururent les premiers ces vaſtes contrées, y laiſſerent par-tout des traces de leur ambition plutôt que de leur ſageſſe. Les foibles & innombrables colonies qu'ils y avoient jetées, ne tarderent pas à oublier une patrie qui les avoit elle-même oubliées. Avec le tems, il ne reſta de tant de conquêtes, que le vaſte eſpace qui s'étend depuis le Zaire juſqu'au cap Negro, d'où le Bréſil tire encore ſes eſclaves. On a encore conſervé quelques iſles de peu d'importance. Celles qui ſont ſituées à l'oueſt du Cap-Verd produiſent du ſel, nourriſſent des beſtiaux, & ſervent de relâche aux vaiſſeaux qui vont aux Indes orientales. Les iſles du Prince & de Saint-Thomas, qui ſont à l'entrée du golfe de Gabon, fourniſſent des rafraîchiſſemens aux navigateurs qui, partis de la côte d'or, prennent la route de l'Amérique. Les unes & les autres ſont comptées pour rien dans le monde commerçant.

Quoique le Portugal ne tirât, même dans les premiers tems, qu'une utilité médiocre des côtes d'Afrique, il étoit ſi jaloux de l'empire qu'il y exerçoit en vertu de ſa découverte, qu'il ne croyoit pas qu'aucune nation eût droit d'en approcher. Les Anglois, qui les premiers oſerent douter de la légitimité de ces prétentions vers l'an 1553, eſſuyerent l'affront de voir leurs vaiſſeaux arrêtés. Il fallut en venir à une guerre nationale, & ſe ſouſtraire par la ſupériorité des armes à cette tyrannie. Dans la ſuite, les compagnies excluſives d'Angleterre qui entreprirent ce commerce, formerent ſucceſſivement des comptoirs ſans nombre, dont celui du cap Corſe, ſitué à la Côte d'or, & celui de James, placé dans une iſle à l'entrée de la riviere de Gambie, furent aſſez conſtamment

les principaux & les plus utiles. Quoiqu'on en eût abandonné beaucoup, il en reſtoit encore ſeize, lorſque le parlement réveillé par le cri public, ſe détermina en 1752 à mettre fin à ce monopole.

La nation acquit des intéreſſés, tous ces magaſins fortifiés où il n'y avoit que cent vingt hommes, pour la ſomme de 1, 523, 198 livres 13 ſols. Leur entretien coûte annuellement environ 292, 500 livres.

L'Angleterre faiſoit ſeule, ou preſque ſeule, tout le commerce d'Afrique, lorſque les Hollandois entreprirent en 1637 de le partager. La guerre qu'ils ſoutenoient contre l'Eſpagne, les autoriſoit à attaquer les établiſſemens Portugais en Guinée; & ils s'emparerent de la plupart en fort peu de tems. Le traité de 1641 en aſſura la propriété à la république. Celle-ci prétendant entrer dans tous les droits du premier poſſeſſeur, voulut exclure ſon rival de ces parages, & ne ceſſa de l'y moleſter juſqu'à la paix de Breda. De toutes ces conquêtes, celle du fort de la Mina, à la Côte d'or, ſe trouva la plus importante. Il avoit été bâti en 1452 par les Portugais, qui avoient enrichi ſon territoire de la culture du ſucre, du mays, de divers fruits exquis, & de quantité d'animaux utiles qu'ils y avoient tranſportés. Ils en tiroient beaucoup d'or & quelques eſclaves. Cet établiſſement ne dégénéra pas dans les mains des Hollandois, qui en firent le centre de tous les comptoirs qu'ils avoient acquis, & de toutes les affaires qu'ils traitoient en Afrique.

La proſpérité de cette puiſſance dans cette partie du monde étoit à ſon comble, lorſqu'elle y fut attaquée par Louis XIV. Ce prince qui aſpiroit à tous les genres de gloire, ſaiſit la circonſtance de la guerre de 1672 pour faire tonner juſqu'aux bords Africains, ces foudres qui portoient la terreur de ſon pavillon ſur toutes les mers. Il enleva aux Hollandois les forts d'Arguin & de Portendic, qui étoient alors le marché général des gommes. Ses ſujets établirent dans la ſuite ſur la côte, pluſieurs poſtes qu'il fallut abandonner, ou parce qu'ils étoient mal choiſis, ou parce qu'on manquoit de forces pour les ſoutenir. Depuis que par un enchaîne-

ment de fautes & de revers, la France s'eſt vue obligée à ſacrifier, dans les derniers traités, le Sénégal aux Anglois, il ne lui reſte que le comptoir de Juida & l'iſle de Gorée, où il n'y aura jamais de commerce. Elle commençoit il y a quelques années un établiſſement utile à Anamabou, lorſque les travailleurs furent chaſſés à coups de canon, & en pleine paix, par les vaiſſeaux de la Grande-Bretagne. Un négociateur habile qui ſe trouvoit à Londres, à la nouvelle de cette violence, témoigna ſon étonnement d'une conduite ſi peu meſurée. *Monſieur*, lui dit un miniſtre très-accrédité chez cette nation éclairée, *ſi nous voulions être juſtes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'exiſtence.*

Les Danois qui s'établirent en Afrique un peu après le milieu du dernier ſiecle, & qui y acheterent du roi d'Aquambo les deux forts de Fréderisbourg & de Chriſtiansbourg, ſitués ſur la Côte d'or à peu de diſtance l'un de l'autre, n'éprouverent jamais un traitement ſemblable. Ils dûrent la tranquillité dont on les laiſſa toujours jouir, à la médiocrité de leur commerce. Il étoit ſi foible, qu'on n'expédioit qu'un vaiſſeau tous les deux ou trois ans. Cette navigation s'eſt étendue depuis quelque tems; mais elle n'eſt pas encore fort conſidérable.

Si l'on en excepte les Portugais, toutes les nations Européennes aſſujettirent leur négoce d'Afrique à des privileges excluſifs. Les compagnies en poſſeſſion de ce monopole, dont tous les gouvernemens ont enfin ſenti & fait ceſſer le vice, fortifierent leurs comptoirs, & pour en écarter les étrangers, & pour aſſujettir les naturels du pays à ne vendre qu'à elles. Lorſque les cantons où étoient les forts n'ont plus eu rien à livrer, la traite a langui, parce que les peuples de l'intérieur du pays ont préféré de mener leurs eſclaves dans les ports libres, où ils pouvoient choiſir les acheteurs. Ainſi les comptoirs qui avoient été ſi avantageux lorſque la côte étoit bien peuplée, ne ſont plus ſi précieux, depuis que les facteurs de ces comptoirs ſont obligés à de grands voyages pour faire leurs achats. L'utilité de ces établiſſemens s'eſt perdue avec l'épuiſement des objets de leur commerce.

CHAPITRE LXIX.

Dans le commerce des eſclaves, les petits navires ſont préférables aux grands.

DE la difficulté de ſe procurer des eſclaves, dérive naturellement la méthode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le tems qu'un petit terrain, voiſin de la côte, fourniſſoit en quinze jours ou trois ſemaines une cargaiſon, il y avoit de l'économie à employer de gros vaiſſeaux, parce qu'il étoit poſſible d'entendre, de ſoigner & de conſoler des eſclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine ſe procurer par mois ſoixante ou quatre-vingts eſclaves, amenés de deux ou trois cents lieues, épuiſés par les fatigues d'un long voyage, embarqués pour reſter cinq ou ſix mois à la vue de leur pays, ayant tous des idiomes différens, incertains du ſort qu'on leur prépare, frappés du préjugé que les Européens les mangent & boivent leur ſang; l'ennui ſeul leur donne la mort, ou leur cauſe des maladies qui deviennent contagieuſes par l'impoſſibilité où l'on ſe trouve de ſéparer les malades de ceux qui ne le ſont pas. Un petit navire deſtiné à porter deux ou trois cents negres, évite par le peu de ſéjour qu'il fait à la côte, la moitié des accidens & des pertes qu'éprouve un navire de cinq ou ſix cents eſclaves. Auſſi, les Anglois qui ont pouſſé ce commerce auſſi loin qu'il peut aller, ont-ils contracté l'habitude de n'envoyer que des bâtimens de cent vingt ou cent trente tonneaux, dans les mers qui s'étendent depuis le Sénégal juſqu'à la riviere de Volte, & de n'en expédier d'un peu plus conſidérables que pour le Colbar, où la traite eſt plus vive, & où ils forment leurs principales cargaiſons. Il n'y a que les François qui ſoient reſtés opiniâtrément fideles à l'ancienne routine. Cependant la ville de Nantes, qui fait ſeule en

Afrique

Afrique autant d'affaires que tous les autres ports du royaume enſemble, commence à revenir de ſes préjugés. Elle y renoncera ſans doute entiérement ; & tous les négocians qui font le même commerce avec leurs propres fonds, ſuivront ſon exemple.

CHAPITRE LXX.

Il y a des ſaiſons plus ou moins favorables pour le commerce des eſclaves.

Il eſt d'autres abus, des abus de la derniere importance, à reformer dans cette navigation naturellement peu ſaine. Ceux qui s'y livrent font communément deux fautes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaiſſeaux, ce qui prolonge néceſſairement des voyages, dont tout invite à abréger la durée. Un autre inconvénient plus dangereux encore, c'eſt l'habitude où l'on eſt de partir d'Europe en tout tems ; quoique la régularité des vents & des courans ait déterminé la ſaiſon convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaiſe pratique a donné naiſſance à la diſtinction de grande & de petite route. La petite route eſt la plus directe & la la plus courte. Elle n'a pas plus de dix-huit cents lieues, juſques aux ports les plus éloignés où ſe trouvent les eſclaves. Trente-cinq ou quarante jours ſuffiſent pour la faire, depuis le commencement de Septembre juſqu'à la fin de Novembre ; parce que depuis le moment du départ juſqu'au terme, on trouve les vents & les courans favorables. Il eſt même poſſible de la tenter en Décembre, Janvier & Février, mais avec moins de ſureté & de ſuccès.

Ces parages ne ſont plus praticables depuis le commencement de Mars juſqu'à la fin d'Août. On auroit à lutter continuellement contre des courans violens qui portent au nord, & contre le vent du ſud-eſt qui eſt régulier. L'expérience a appris que dans cette ſaiſon il falloit s'éloigner des côtes, gagner la pleine mer, navi-

guer vers le ſud juſques par les vingt-ſix ou vingt-huit degrés entre l'Afrique & le Bréſil, & ſe rapprocher enſuite de la Guinée, pour aterrer cent cinquante ou deux cents lieues au vent du port où l'on veut aborder. Cette route eſt de deux mille cinq cents lieues, & exige quatre-vingt-dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de ſa longueur, cette grande route emporte le tems favorable pour la traite & pour le retour. Les navires ſont ſurpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les courans; l'eau manque, les vivres ſe gâtent, le ſcorbut gagne les eſclaves. D'autres calamités non moins fâcheuſes, ajoutent ſouvent au danger de cette ſituation. Les negres du nord de la ligne ſont ſujets à la petite vérole, qui, par une ſingularité fort aggravante, ne ſe développe guere chez ce peuple qu'après l'âge de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui eſt encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affoiblir la violence. Mais un vaiſſeau attaqué de cette épidémie, s'il eſt en route pour l'Amérique, perd ſouvent toute ſa cargaiſon de negres. Ceux qui ſont nés au ſud de la ligne, rachetent cette maladie par une autre; c'eſt une ſorte d'ulcere virulent, dont la malignité perce & s'irrite davantage ſur mer, ſans jamais guérir radicalement. La médecine devroit peut-être obſerver le double effet de la petite vérole ſur les negres, qui eſt de reſpecter ceux qui naiſſent au-delà de l'équateur, & de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'eſt par la multiplicité & la variété des effets, qu'on parvient quelquefois à deviner les cauſes des maladies, & à trouver leurs remedes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique, aient un intérêt égal à la conſervation des eſclaves dans la traverſée, elles n'y veillent pas toutes de la même maniere. Elles s'accordent à les nourrir de feves de marais, mêlées d'un peu de riz; mais elles different dans d'autres traitemens. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, tiennent rigoureuſement les hommes aux fers, & mettent ſouvent des menottes aux femmes: la foibleſſe de leurs équipages les réduit à cette ſévérité. Les François plus

nombreux, accordent plus de liberté; ils briſent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ. Les uns & les autres, ſurtout les Anglois, ſe relâchent trop ſur la fréquentation de leurs matelots avec les captives; ce déſordre donne la mort aux trois quarts de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année. Il n'y a que le Portugais qui, durant ſa traverſée, ſoit à l'abri de révoltes & d'autres calamités. Cet avantage eſt une ſuite de l'attention qu'il a de ne former ſes armemens qu'avec des negres affranchis. Les eſclaves raſſurés par les diſcours & la ſituation de leurs compatriotes, ſe font une idée aſſez favorable de la deſtinée qui les attend. Leur tranquillité fait accorder aux deux ſexes la conſolation d'habiter enſemble: complaiſance qui, dans les autres bâtimens, entraîneroit des inconvéniens terribles.

C'eſt une opinion généralement reçue, que les noirs qui arrivent en Amérique ſont aujourd'hui vendus à un prix beaucoup plus haut qu'ils ne l'étoient autrefois. On ſe trompe; & l'erreur vient, de ce que l'acheteur ne fait attention qu'au nombre des ſignes de valeur qu'il donne au lieu de ne compter que la quantité de denrées qu'il livre en échange. Cette meſure, la ſeule qui ſoit exacte, lui fera voir que les negres n'ont point enchéri, puiſqu'il les paie avec la même quantité de productions dont il les achetoit dans les tems les plus reculés. C'eſt l'argent qui a changé de valeur, & non le malheureux negre.

CHAPITRE LXXI.

Maniere de vendre les eſclaves en Amérique.

TOUTES les nations ne vendent pas les eſclaves de la même façon. L'Anglois, qui a acheté indifféremment tout ce qui s'eſt préſenté dans le marché général, ſe défait en gros de ſa cargaiſon. Un ſeul marchand l'acquiert entiere. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebutent eſt envoyé dans les colonies étrangeres, ſoit en

interlope, ſoit avec permiſſion. On y eſt plus tenté par le bon marché du negre, que rebuté par ſa mauvaiſe conſtitution, & on l'achete. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandois, les François; les Danois, qui n'ont point de débouché pour des eſclaves caducs, ou infirmes, ne s'en chargent jamais en Guinée. Les uns & les autres diviſent leurs cargaiſons, ſuivant les beſoins des propriétaires des habitations. Le contrat ſe fait au comptant ou à crédit, ſelon les circonſtances. Lorſque le terme du paiement eſt à dix-huit mois, comme il arrive trop ſouvent dans les colonies Françoiſes, les travaux du noir doivent avoir rendu à cette époque les deux tiers du prix de ſon acquiſition. Si cela n'arrive pas toujours, c'eſt par des raiſons particulieres dont le détail paroît ſuperflu.

CHAPITRE LXXII.

Miſérable condition des eſclaves.

ON aime à croire & à dire en Amérique, que les Africains ſont également incapables de raiſon & de vertu. Un fait d'une autorité certaine fera juger de cette opinion.

Un bâtiment Anglois, qui en 1752 commerçoit en Guinée, fut obligé d'y laiſſer ſon chirurgien, auquel le mauvais état de ſa ſanté ne permettoit plus de ſoutenir la mer. Murrai s'occupoit du ſoin de ſe rétablir, lorſqu'un vaiſſeau Hollandois s'approcha de la côte, mit aux fers des noirs que la curioſité avoit attirés ſur ſon bord, & s'éloigna rapidement avec ſa proie.

Ceux qui s'intéreſſoient à ces malheureux, indignés d'une trahiſon ſi noire, accourent à l'inſtant chez Cudjoc, qui les arrête à ſa porte, & leur demande ce qu'ils cherchent. *Le blanc qui eſt chez vous*, s'écrient-ils; *il doit être mis à mort, puiſque ſes freres ont enlevé nos freres. Les Européens qui ont ravi nos concitoyens ſont des barbares*, répond l'hôte généreux; *tuez les quand vous les trou-*

verez. Mais celui qui loge chez moi eſt un être bon, il eſt mon ami; ma maiſon lui ſert de fort; je ſuis ſon ſoldat, & je le défendrai. Avant d'arriver à lui, vous paſſerez ſur mon corps expirant. O mes amis! quel homme juſte voudroit entrer chez moi, ſi j'avois ſouffert que mon habitation fût ſouillée du ſang d'un innocent. Ce diſcours calma le courroux des noirs; ils ſe retirerent tout honteux du deſſein qui les avoit conduits; & quelques jours après, ils témoignerent à Murrai lui-même, combien ils ſe trouvoient heureux de n'avoir pas conſommé un crime, qui leur auroit cauſé d'éternels remords.

Cet événement doit faire préſumer que les premieres impreſſions que reçoivent les Africains dans le nouveau-monde, les déterminent vers de bonnes ou mauvaiſes qualités. Des expériences répétées ne permettent pas d'en douter. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, embraſſent d'eux-mêmes ſes intérêts. Ils prennent inſenſiblement l'eſprit, les affections de l'attelier où ils ſont fixés. Cet attachement va quelquefois juſqu'à l'héroïſme. Un eſclave Portugais, qui avoit déſerté dans les bois, ayant appris que ſon ancien maître étoit arrêté pour un aſſaſſinat, vint s'en accuſer lui-même en juſtice, ſe mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fauſſes, mais juridiques, de ſon prétendu crime, & ſubit le dernier ſupplice. Des actes d'une nature moins ſublime, mais aſſez fréquens, ont touché le cœur de quelques colons. Pluſieurs diroient volontiers comme le chevalier Villiam Gooch, gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de ſaluer un negre qui l'avoit prévenu: *Je ſerois bien fâché qu'un eſclave fût plus honnête que moi.*

Mais il y a des barbares qui, regardant la pitié comme une foibleſſe, ſe plaiſent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au ciel, ils en ſont punis par la négligence, par l'infidélité, par la déſertion, par le ſuicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux de Mina ſpécialement, terminer fiérement leur vie, avec la perſuaſion, qu'après la mort, ils renaîtront dans leur patrie, qu'ils croient le plus beau pays du monde. L'eſprit de vengeance fournit à d'autres

des reſſources plus deſtructives encore. Inſtruits dès l'enfance dans l'art des poiſons, qui naiſſent pour ainſi dire ſous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur eſclavage, tous les êtres qui ſervent à l'exploitation des terres de leur oppreſſeur. Pour écarter loin d'eux tous les ſoupçons, ils eſſaient leurs cruautés ſur leurs femmes, leurs enfans, leurs maîtreſſes, ſur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de déſeſpoir, le double plaiſir de délivrer leur eſpece d'un joug plus horrible que la mort, & de laiſſer leur tyran dans un état de miſere qui le rapproche de leur état. La crainte des ſupplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractere de prévoir l'avenir; & d'ailleurs, ils ſont bien aſſurés de tenir le ſecret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais communes à tous les peuples éclairés ou ſauvages, on voit les negres allier à leur poltronerie naturelle, une fermeté inébranlable. La même organiſation qui les ſoumet à la ſervitude, par la pareſſe de l'eſprit & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouis, pour un effort extraordinaire : lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux ſe couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter ſa liberté par le vil miniſtere de bourreau.

Cependant rien n'eſt plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel Américain. Une cabane étroite, mal-ſaine, ſans commodités, lui ſert de demeure. Son lit eſt une claie plus propre à briſer le corps qu'à le repoſer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois, forment ſon ameublement. La toile groſſiere qui cache une partie de ſa nudité, ne le garantit ni des chaleurs inſupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuſes de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf ſalé, de morue, de fruits & de racines, ne ſoutient qu'à peine ſa miſérable exiſtence. Privé de tout, il eſt condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, ſous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces eſclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve

quelque variation dans les colonies. Celles qui jouiſſent d'un ſol étendu, leur donnent communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs beſoins. Ils peuvent employer à ſon exploitation une partie du dimanche, & le peu de momens qu'ils dérobent les autres jours au tems de leurs repas. Dans les iſles plus reſſerrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a paſſé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la ſubſiſtance des negres, également deſtructeur pour les hommes & pour la culture. On leur accorde le ſamedi ou un autre jour pour gagner, ſoit en travaillant dans les habitations voiſines, ſoit en les pillant, de quoi vivre pendant la ſemaine.

Outre ces différences tirées de la ſituation locale des établiſſemens dans les iſles de l'Amérique, chaque nation Européenne a une maniere de traiter ſes eſclaves qui lui eſt propre. L'Eſpagnol en fait les compagnons de ſon indolence; le Portugais, les inſtrumens de ſes débauches; le Hollandois, les victimes de ſon avarice; l'Anglois, qui tire aiſément des ſubſiſtances de ſes poſſeſſions du continent ſeptentrional, en eſt moins économe que les autres peuples. S'il ne facilite jamais le mariage entre ſes noirs, il reçoit avec bonté comme un préſent de la nature, les enfans iſſus de liaiſons plus libres, & n'exige guere des peres & des meres un travail ou un tribut au deſſus de leurs forces. Les eſclaves ſont à ſes yeux des êtres purement phyſiques, qu'il ne faut pas uſer ni détruire ſans néceſſité; mais jamais il ne ſe familiariſe avec eux, jamais il ne leur ſourit, jamais il ne leur parle. On diroit qu'il craint de leur laiſſer ſoupçonner que la nature ait pu mettre entr'eux & lui quelque trait de reſſemblance. Auſſi en eſt-il haï. Le François, moins fier, moins dédaigneux, accorde aux Africains une ſorte de moralité; & ces malheureux, touchés de l'honneur de ſe voir traités comme des créatures preſque intelligentes, paroiſſent oublier qu'un maître impatient de faire fortune, outre preſque toujours la meſure de leurs travaux, & les laiſſe manquer ſouvent de ſubſiſtances.

Les opinions même des Européens influent ſur le ſort des negres de l'Amérique. Les proteſtans qui n'ont pas l'eſprit de proſélytiſme, les laiſſent vivre dans le mahométiſme, ou dans l'idolâtrie où ils ſont nés, ſous prétexte qu'il ſeroit indigne de tenir *ſes freres en Chriſt* dans la ſervitude. Les catholiques ſe croient obligés de leur donner quelques inſtructions, de les baptiſer; mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême, nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer, auquel ils ſont, diſent-ils, accoutumés dès cette vie.

Tout les rend inſenſibles à cette crainte, & les tourmens de leur ſervitude, & les maladies auxquelles ils ſont ſujets en Amérique. Deux leur ſont particulieres, c'eſt le pian & le mal d'eſtomac. Le premier effet de la derniere, eſt de leur rendre la peau & le teint olivâtres. Leur langue blanchit; un ſommeil inſurmontable les appeſantit; ils ſont languiſſans, incapables du moindre exercice. C'eſt un anéantiſſement, un affaiſſement total de la machine. On eſt ſi découragé dans cet état, qu'on ſe laiſſe aſſommer plutôt que de marcher. Le dégoût des alimens doux & ſains, eſt accompagné d'une eſpece de paſſion pour tout ce qui eſt ſalé ou épicé. Les jambes s'enflent, la poitrine s'engorge; peu échappent. La plupart finiſſent par être étouffés, après avoir ſouffert & dépéri pendant pluſieurs mois.

L'épaiſſiſſement du ſang, qui paroît être la ſource de ces maux, peut venir de pluſieurs cauſes. Une des principales, eſt ſans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui ſe voient garottés comme des criminels, qui ſe trouvent tout-à-coup ſur mer pendant deux mois ou ſix ſemaines, qui du ſein d'une famille chérie, paſſent ſous la verge d'un peuple inconnu, dont ils attendent les plus affreux ſupplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même, les dégoûte dans la traverſée. A leur arrivée dans les iſles, les alimens qu'on leur diſtribue ne ſont ni bons ni ſuffiſans. Pour comble de malheur, pluſieurs d'entr'eux ont contracté en Afrique, l'habitude de manger d'une certaine terre qui

qui leur plaiſoit & ne les incommodoit pas : ils en cherchent qui lui reſſemble ; & le haſard a placé à leurs pieds une ſorte de tuf rouge jaunâtre qui acheve de ruiner leur eſtomac.

Le pian, qui eſt la ſeconde maladie particuliere aux negres, ſe manifeſte par des gales ſeches, dures, calleuſes, circulaires, quelquefois couvertes par la peau, mais le plus ſouvent ulcérées, & comme ſaupoudrées d'une farine blanchâtre qui tire ſur le jaune. On a voulu confondre le pian avec le mal vénérien, parce que le même remede leur convient. Cette opinion, quoique aſſez générale, eſt moins fondée qu'elle ne le paroît au premier coup-d'œil.

Tous les negres venus de Guinée, ou nés aux iſles, hommes & femmes, ont le pian une fois en leur vie : c'eſt une gourme qu'ils ſont obligés de jeter ; mais il eſt ſans exemple qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorſqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais, ou preſque jamais, cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire journalier, qu'ils ont avec les négreſſes. Celles-ci nourriſſent les enfans blancs, & ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui ſont inconteſtables, avec le ſyſtême que la médecine peut avoir adopté ſur la nature du pian ? Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le ſang & la peau des negres, ſoient ſuſceptibles d'un venin particulier à leur eſpece ? La cauſe de ce mal eſt peut-être dans celle de leur couleur : une différence en amene d'autres. Il n'y a point d'être, ni de qualité, qui ſoient iſolés dans la nature.

Mais, quel que ſoit ce mal, il eſt prouvé par des calculs dont on ne diſpute pas la juſteſſe, qu'il meurt tous les ans en Amérique la ſeptieme partie des noirs qu'on y porte de Guinée. Quatorze cent mille malheureux, qu'on voit aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau-monde, ſont les reſtes infortunés de neuf millions d'eſclaves qu'elles ont reçu. Cette deſtruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat, qui ſe rapproche beaucoup de celui d'Afrique, & moins encore des maladies, qui, de l'aveu de tous les obſervateurs, moiſſonnent peu de victimes. Sa ſource doit être dans le gouvernement des eſclaves. Ne pourroit-on pas le corriger ?

CHAPITRE LXXIII.

Comment on pourroit rendre l'état des eſclaves plus ſupportable.

LE premier pas dans cette réforme, ſeroit d'apprendre à connoître l'homme phyſique & moral. Ceux qui vont acheter les noirs ſur des côtes barbares; ceux qui les menent en Amérique, ceux-ſur-tout qui dirigent leur induſtrie, ſe croient obligés par état, ſouvent même pour leur propre ſureté, d'opprimer ces malheureux. L'ame des conducteurs, fermée à tout ſentiment de compaſſion, ne connoît de reſſorts que ceux de la crainte ou de la violence, & elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, ceſſant de dédaigner le ſoin de leurs eſclaves, ſe livroient à une occupation dont tout leur fait un devoir, ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'hiſtoire de tous les peuples leur démontreroit, que pour rendre l'eſclavage utile, il faut au moins le rendre doux, que la force ne prévient point les révoltes de l'ame; qu'il eſt de l'intérêt du maître, que l'eſclave aime à vivre; & qu'il n'en faut plus rien attendre, dès qu'il ne craint plus de mourir.

Ce trait de lumiere puiſé dans le ſentiment, meneroit à beaucoup de réformes. On ſe rendroit à la néceſſité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement, des êtres condamnés à la plus pénible ſervitude qui ait exiſté, depuis l'infame origine de l'eſclavage. On ſentiroit qu'il n'eſt pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs ſueurs, puiſſent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ſes peines. Par degrés, on arriveroit à cette modération politique, qui conſiſte à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ſes droits, pour en retirer plus ſurement le tribut des devoirs qu'on lui impoſe. Le réſultat de cette ſage économie, ſeroit la conſervation d'un grand nombre d'eſclaves, que les maladies, cau-

ſées par le chagrin ou l'ennui, enlevent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en diſſiper même l'idée, en favoriſant un goût naturel qui ſemble particulier aux negres.

Leurs organes ſont ſinguliérement ſenſibles à la puiſſance de la muſique. Leur oreille eſt ſi juſte, que dans leurs danſes, la meſure d'une chanſon les fait ſauter & retomber cent à la fois, frappant la terre d'un ſeul coup. Suſpendus, pour ainſi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un inſtrument, une vibration de l'air eſt l'ame de tous ces corps; un ſon les agite, les enleve, & les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds eſt toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, rien ſans avoir l'air de danſer. La muſique chez eux anime le courage, éveille l'indolence. On voit ſur tous les muſcles de leurs corps toujours nuds, l'expreſſion de cette extrême ſenſibilité pour l'harmonie. Poëtes & muſiciens, ils ſubordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils ſe réſervent d'allonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Un objet, un événement frappe un negre; il en fait auſſi-tôt le ſujet d'une chanſon. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poéſie. Trois ou quatre paroles qui ſe répetent alternativement entre le chanteur & les aſſiſtans en chœur, forment quelquefois tout le poëme. Cinq ou ſix meſures ſont toute l'étendue de la chanſon. Ce qui paroît ſingulier, c'eſt que le même air, quoiqu'il ne ſoit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danſer pendant des heures entieres: il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient cauſer ces répétitions. Cette eſpece d'intérêt eſt dû à la chaleur & à l'expreſſion qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs ſont preſque toujours à deux tems. Aucun n'excite la fierté. Ceux qui ſont faits pour la tendreſſe, inſpirent plutôt une ſorte de langueur. Ceux même qui ſont les plus gais, portent une certaine empreinte de mélancolie. C'eſt la maniere la plus profonde de jouir, pour les ames ſenſibles.

Un penchant ſi vif pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en ſerviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amuſemens économiſés avec intelligence, empêcheroient la ſtupidité ſi ordinaire dans les eſclaves, allégeroient leurs travaux, & les préſerveroient de ce chagrin dévorant qui les conſume & abrege leurs jours. Après avoir pourvu à la conſervation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui ſont nés dans les iſles même.

Ce ne ſont pas les negres qui refuſent de ſe multiplier dans les chaînes de leur eſclavage. C'eſt la cruauté de leurs maîtres qui a ſu rendre inutile le vœu de la nature. Nous exigeons des négreſſes des travaux ſi durs, avant & après leur groſſeſſe, que leur fruit n'arrive pas à terme, ou ſurvit peu à l'accouchement. Quelquefois même, on voit des meres déſeſpérées par les châtimens que la foibleſſe de leur état leur occaſionne, arracher leurs enfans du berceau pour les étouffer dans leurs bras, & les immoler avec une fureur mêlée de vengeance & de pitié, pour en priver des maîtres barbares. Cette atrocité, dont toute l'horreur retombe ſur les Européens, leur ouvrira peut-être les yeux. Leur ſenſibilité ſera réveillée par des intérêts mieux raiſonnés. Ils connoîtront qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité; & s'ils ne deviennent pas les bienfaiteurs de leurs eſclaves, du moins ceſſeront-ils d'en être les bourreaux.

On les verra peut-être ſe déterminer à rompre les fers des meres qui auront élevé un nombre conſidérable d'enfans, juſqu'à l'âge de ſix ans. Rien n'égale l'appât de la liberté ſur le cœur de l'homme. Les négreſſes animées par l'eſpoir d'un ſi grand avantage, auquel toutes aſpireroient, & auquel peu parviendroient, feroient ſuccéder à la négligence & au crime, la vertueuſe émulation d'élever des enfans, dont le nombre & la conſervation leur aſſureroit un état tranquille.

Après avoir pris des meſures ſages pour ne pas priver leurs habitations des ſecours que leur offre une fécondité preſque incroyable, ils ſongeront à nourrir, à étendre la culture par la popula-

tion, & ſans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce ſyſtême facile & naturel.

Il y a quelques puiſſances dont les établiſſemens des iſles de l'Amérique acquierent tous les jours de l'étendue, & il n'y en a aucune dont la maſſe de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recruter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; & en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'eſclaves s'épuiſera de plus en plus avec le tems. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle auſſi chimérique qu'elle paroît prochaine; il n'en reſte pas moins démontré qu'un grand nombre d'eſclaves tirés d'une région éloignée périt dans la traverſée ou dans un nouvel hémiſphere; que rendus en Amérique ils reviennent à un très-haut prix; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne ſoit abrégée; & que la plupart de ceux qui parviennent à une vieilleſſe malheureuſe, ſont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oiſiveté, ſouvent peu propres aux occupations qu'on leur deſtine, & continuellement déſeſpérés d'être ſéparés pour toujours de leur patrie. Si le ſentiment ne nous trompe pas, des cultivateurs nés dans les iſles même de l'Amérique, reſpirant toujours leur premier air, élevés ſans autre dépenſe qu'une nourriture peu chere, formés de bonne heure au travail par leurs propres peres, doués d'une intelligence ou d'une aptitude ſinguliére pour tous les arts, ces cultivateurs devroient être préférables à des eſclaves vendus, expatriés & toujours forcés.

Le moyen de ſubſtituer aux noirs étrangers, ceux des colonies même, s'offre ſans le chercher. Il ſe réduit à ſoigner les enfans noirs qui naiſſent dans les iſles; à concentrer dans leurs atteliers cette foule d'eſclaves qui promenent leur inutilité, leur libertinage, le luxe & l'inſolence de leurs maîtres dans toutes les villes & les ports de l'Europe; ſur-tout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique, qu'ils forment leur cargaiſon d'un nombre égal d'hommes & de femmes, ou même de quelques femmes

de plus durant quelques années, pour faire ceſſer plutôt la diſproportion qui ſe trouve entre les deux ſexes.

Cette derniere précaution, en mettant les plaiſirs de l'amour à la portée de tous les noirs, les conſoleroit & les multiplieroit. Ces malheureux oubliant le poids de leurs chaînes, ſe ſentiront renaître. Ils ſont la plupart fideles juſqu'à la mort aux négreſſes que l'amour & l'eſclavage leur ont données pour compagnes; ils les traitent avec cette compaſſion que les miſérables puiſent mutuellement les uns pour les autres dans la dureté même de leur ſort; ils les ſoulagent ſous le fardeau de leurs occupations; ils s'affligent du moins avec elles, lorſque par l'excès du travail, ou par le défaut de nourriture, la mere ne peut offrir à ſon enfant qu'une mammelle tarie ou baignée de ſes larmes. De leur côté, les femmes, quoiqu'on ne leur faſſe pas une obligation d'être chaſtes, ſont inébranlables dans leurs engagemens; à moins que la vanité d'être aimées des blancs ne les rende volages. Malheureuſement c'eſt une tentation d'inconſtance à laquelle elles n'ont que trop ſouvent occaſion de ſuccomber.

Ceux qui ont cherché les cauſes de ce goût pour les négreſſes, qui paroît ſi dépravé dans les Européens, en ont trouvé la ſource dans la nature du climat, qui ſous la zone torride entraîne invinciblement à l'amour; dans la facilité de ſatisfaire ſans contrainte & ſans aſſiduité ce penchant inſurmontable; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les négreſſes, lorſque l'habitude a familiariſé les yeux avec leur couleur; ſurtout dans un ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inſpirer & de ſentir les plus brûlans tranſports. Auſſi ſe vengent-elles, pour ainſi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les paſſions déſordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres; & nos courtiſannes en Europe, n'ont pas mieux que les eſclaves négreſſes l'art de conſumer & de renverſer de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent ſur les Européennes, en véritable paſſion pour les hommes qui les achetent. C'eſt à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir dé-

couvert & prévenu des conſpirations qui auroient fait ſuccomber tous les oppreſſeurs ſous le couteau de leurs eſclaves. Ce châtiment, ſans doute, étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes raviſſeurs des biens & de la liberté de tant de peuples.

CHAPITRE LXXIV.

L'eſclavage répugne à l'humanité, à la raiſon & à la juſtice.

ON ne s'avilira pas ici juſqu'à groſſir la liſte ignominieuſe de ces écrivains qui conſacrent leurs talens à juſtifier par la politique ce que réprouve la morale. Dans un ſiecle où tant d'erreurs ſont courageuſement démaſquées, il ſeroit honteux de taire des vérités importantes à l'humanité. Si tout ce que nous avons déjà dit, n'a paru tendre qu'à diminuer le poids de la ſervitude; c'eſt qu'il falloit ſoulager d'abord des malheureux qu'on ne pouvoit délivrer; c'eſt qu'il s'agiſſoit de convaincre leurs oppreſſeurs même, qu'ils étoient cruels au préjudice de leurs intérêts. Mais en attendant que de grandes révolutions faſſent ſentir l'évidence de cette vérité, il convient de s'élever plus haut. Démontrons d'avance qu'il n'eſt point de raiſon d'état qui puiſſe autoriſer l'eſclavage. Ne craignons pas de citer au tribunal de la lumiere & de la juſtice éternelles, les gouvernemens qui tolerent cette cruauté, ou qui ne rougiſſent pas même d'en faire la baſe de leur puiſſance.

Monteſquieu n'a pu ſe réſoudre à traiter ſérieuſement la queſtion de l'eſclavage. En effet c'eſt dégrader la raiſon que de l'employer, on ne dira pas à défendre, mais à combattre même un abus ſi contraire à la raiſon. Quiconque juſtifie un ſi odieux ſyſtême, mérite du philoſophe un profond mépris, & du negre un coup de poignard.

Si vous portez votre main ſur moi, je me tue, diſoit Clariſſe à Lovelace; & moi je dirois à celui qui attenteroit à ma liberté, ſi vous approchez, je vous poignarde; & je raiſonnerois mieux que

Clariſſe ; parce que défendre ma liberté, ou ce qui eſt la même choſe, ma vie, eſt mon premier devoir, reſpecter celle d'autrui n'eſt que le ſecond ; & que, toutes choſes d'ailleurs égales, la mort d'un coupable eſt plus conforme à la juſtice que celle d'un innocent.

Dira-t-on que celui qui veut me rendre eſclave n'eſt point coupable, qu'il uſe de ſes droits ? Où ſont-ils ſes droits ? Qui leur a donné un caractere aſſez ſacré pour faire taire les miens ? Je tiens de la nature le droit de me défendre ; elle ne t'a donc pas donné celui de m'attaquer. Que ſi tu te crois autoriſé à m'opprimer, parce que tu es plus fort & plus adroit que moi ; ne te plains donc pas quand mes bras vigoureux ouvriront ton ſein pour y chercher ton cœur ; ne te plains pas, lorſque dans tes entrailles déchirées, tu ſentiras la mort que j'y aurai fait paſſer avec tes alimens. Je ſuis plus fort ou plus adroit que toi ; ſois à ton tour victime ; expie maintenant le crime d'avoir été oppreſſeur. (*)

Celui qui ſoutient le ſyſtême de l'eſclavage eſt l'ennemi de toute l'eſpece humaine. Il la partage en deux ſociétés d'aſſaſſins légitimes, les oppreſſeurs & les opprimés. Il vaudroit autant crier aux hommes : ſi vous voulez conſerver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre.

Mais, dites-vous, le droit d'eſclavage s'étend ſur le travail & la liberté, non ſur la vie. Eh quoi ! le maître qui diſpoſe de l'emploi de mes forces, ne diſpoſe-t-il pas de mes jours, qui dépendent de l'uſage volontaire & modéré de mes facultés ? Qu'eſt-ce que l'exiſtence pour celui qui n'en a pas la propriété ? Je ne puis tuer mon eſclave, mais je puis faire couler ſon ſang goutte à goutte ſous le fouet d'un bourreau ; je puis l'accabler de douleurs, de travaux

(*) Eh ! ne ſentez-vous pas, malheureux apologiſtes de l'eſclavage, que vous couvrez la terre d'aſſaſſins légitimes ; que vous ſappez la ſociété par ſes fondemens, en armant tantôt un peuple contre tous les autres, & tantôt pluſieurs nations contre une ſeule ; que vous criez aux hommes : ſi vous voulez conſerver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre.

travaux & de privations; je puis attaquer de toutes parts, & miner ſourdement les principes & les reſſorts de ſa vie; je puis étouffer par des ſupplices lents, le germe malheureux qu'une négreſſe porte dans ſon ſein. Ainſi les loix ne protegent l'eſclave contre une mort prompte, que pour laiſſer à ma cruauté le droit de le faire mourir tous les jours.

Di ſons mieux. Le droit d'eſclavage eſt celui de commettre toutes ſortes de crimes: ceux qui attaquent la propriété, vous ne laiſſez pas à votre eſcave celle de ſa perſonne: ceux qui détruiſent la ſureté, vous pouvez l'immoler à vos caprices: ceux qui font frémir la pudeur... Tout mon ſang ſe ſouleve à ces images horribles. Je hais, je fuis l'eſpece humaine, compoſée de victimes & de bourreaux; & ſi elle ne doit pas devenir meilleure puiſſe-t-elle s'anéantir!

Un mot encore, puiſqu'il faut tout dire. Cartouche aſſis au pied d'un arbre dans une forêt profonde, calculant la recette & la dépenſe de ſon brigandage, les récompenſes & les ſalaires de ſes agens, & s'occupant avec eux d'idées de proportion & de juſtice diſtributive; Cartouche eſt-il fort différent de l'armateur, qui, courbé ſur un comptoir, regle, la plume à la main, le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre ſur les côtes de Guinée; qui examine à loiſir combien chaque negre lui coûtera de fuſils à livrer, pour entretenir la guerre qui fournit les eſclaves; de chaînes de fer pour le tenir garotté ſur ſon vaiſſeau; de fouets, pour le faire travailler; combien lui vaudra chaque goutte de ſang dont ce negre arroſera ſon habitation; ſi la négreſſe donnera plus à ſa terre par les travaux de ſes mains que par le travail de l'enfantement? ... Que penſez-vous du parallele? ... Le voleur attaque & prend l'argent; le négociant prend la perſonne même. L'un viole les inſtitutions ſociales, l'autre viole la nature. Oui, ſans doute; & s'il exiſtoit une religion qui autoriſât, qui tolérât, ne fût-ce que par ſon ſilence, de pareilles horreurs; ſi, d'ailleurs, occupée de queſtions oiſeuſes ou ſéditieuſes, elle ne tonnoit pas ſans ceſſe contre les auteurs ou les inſtrumens de cette tyrannie; ſi elle

faiſoit un crime à l'eſclave de briſer ſes chaînes ; ſi elle ſouffroit dans ſon ſein le juge inique qui condamne le fugitif à la mort : ſi cette religion exiſtoit, il faudroit en étouffer les miniſtres ſous les débris de leurs autels.

Mais les negres ſont une eſpece d'hommes nés pour l'eſclavage ; ils ſont bornés, fourbes, méchans ; ils conviennent eux-mêmes de la ſupériorité de notre intelligence, & reconnoiſſent preſque la juſtice de notre empire.

Les negres ſont bornés ; parce que l'eſclavage briſe tous les reſſorts de l'ame. Ils ſont méchans ; pas aſſez avec vous. Ils ſont fourbes ; parce qu'on ne doit pas la vérité à ſes tyrans. Ils reconnoiſſent la ſupériorité de notre eſprit ; parce que nous avons abuſé de leur ignorance : la juſtice de notre empire, parce que nous avons abuſé de leur foibleſſe. J'aimerois autant dire, que les Indiens ſont une eſpece d'hommes nés pour être écraſés ; parce qu'il y a chez eux des fanatiques, qui ſe précipitent ſous les roues du char de leur idole, devant le temple de Jagernat. (*)

Mais ces negres étoient nés eſclaves. A qui, barbares, ferez-vous croire, qu'un homme peut être la propriété d'un ſouverain, un fils la propriété d'un pere, une femme la propriété d'un mari, un domeſtique la propriété d'un maître, un negre la propriété d'un colon ?

Mais ces eſclaves s'étoient vendus eux-mêmes. Jamais un homme

---

(*) Mais tous ces negres étoient eſclaves avant qu'on les achetât pour l'Amérique. La plupart étoient nés dans l'eſclavage ; les autres y étoient tombés, ſoit par le droit de la guerre, ſoit par une peine de mort encourue par des crimes, & commuée en celle de la ſervitude.

C'eſt vous, colons avares & pareſſeux, qui entretenez l'eſclavage en Afrique, par l'achat que vous faites de ces malheureuſes victimes. Vous ſoufflez la guerre, en mettant un prix, non pas à la rançon, mais à la propriété ſur les priſonniers. Vos vaiſſeaux y ont apporté un germe de deſtruction qui ne diſparoîtra qu'avec la ceſſation de votre abominable commerce, ou qu'à l'extinction de cette miſérable race que vous forcez à s'égorger pour de l'eau-de-vie. Ce ſont, dites-vous, des criminels qui, dignes de la mort, devroient bénir les chaînes qui les en exemptent ; & moi je vous dis que, parmi tous ces Africains que vous achetez, il n'y a peut-être pas un criminel, parce que dans un état deſpotique il ne peut y avoir de crime.

a-t-il pu permettre par un pacte ou par un ſerment à un autre homme, d'uſer & d'abuſer de lui! S'il a conſenti ce pacte ou fait ce ſerment, c'eſt dans un accès d'ignorance ou de folie ; & il en eſt relevé, au moment où il ſe connoît, où ſa raiſon revient.

Mais ils avoient été pris à la guerre. Que vous importe ? laiſſez le vainqueur abuſer comme il voudra de ſa victoire. Pourquoi vous rendez-vous ſon complice ?

Mais c'étoient des criminels, condamnés dans leur pays à l'eſclavage. Qui les avoit jugés ? Ignorez-vous que dans un état deſpotique, il n'y a de coupable que le deſpote ?

Le ſujet d'un deſpote eſt, de même que l'eſclave, dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir l'homme, eſt un attentat contre ſa perſonne. Toutes les mains qui l'attachent à la tyrannie d'un ſeul, ſont des mains ennemies. Or voulez-vous, ſavoir quels ſont les auteurs ou les complices de cette violence ? Tous ceux qui l'environnent. Sa mere, qui lui a donné les premieres leçons de l'obéiſſance ; ſon voiſin, qui lui en a donné l'exemple ; ſes ſupérieurs, qui l'y ont forcé ; ſes égaux, qui l'y ont entraîné par leur opinion. Tous ſont les miniſtres & les inſtrumens de la tyrannie. Le tyran ne peut rien par lui-même ; il n'eſt que le mobile des efforts que font tous ſes ſujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle qui rend légitimes les vols, les trahiſons, les aſſaſſinats. Ainſi que le ſang qui coule dans ſes veines, tous les crimes partent de ſon cœur, & reviennent s'y concentrer. Caligula diſoit, que ſi le genre humain n'avoit qu'une tête, il eût pris plaiſir à la faire tomber. Socrate auroit dit, que ſi tous les crimes pouvoient ſe trouver ſur une même tête, ce ſeroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Hâtons-nous donc de ſubſtituer à l'aveugle férocité de nos peres, les lumieres de la raiſon & les ſentimens de la nature. Briſons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, duſſions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injuſtice pour baſe, & que le luxe pour objet.

Mais non. Il n'eſt pas beſoin de faire le ſacrifice de productions que l'habitude nous a rendues ſi cheres. Vous pouvez les tirer de vos colonies, ſans les peupler d'eſclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, & dès-lors conſommées ſans remords.

Les iſles ſont remplies de noirs, dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent avec ſuccès les petites habitations qu'on leur a données, ou qu'ils ont acquiſes par leur induſtrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient leur indépendance, vivroient en paix d'un ſemblable travail, libre & fructueux. Les ſerfs de Dannemarck, qu'on vient d'affranchir, ont-ils abandonné leurs charrues?

Craint-on que la facilité de vivre, ſans agir, ſur un ſol naturellement fertile, de ſe paſſer de vêtemens ſous un ciel brûlant, plonge les hommes dans l'oiſiveté? Pourquoi donc les habitans de l'Europe ne ſe bornent-ils pas aux travaux de premiere néceſſité? Pourquoi s'épuiſent-ils dans des occupations laborieuſes, qui ne ſatisfont que des fantaiſies paſſageres? Il eſt parmi nous mille profeſſions plus pénibles les unes que les autres, qui ſont l'ouvrage de nos inſtitutions. Les loix ont fait éclore ſur la terre un eſſaim de beſoins factices, qui n'auroient jamais exiſté ſans elles. En diſtribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice, elles ont aſſujetti une infinité d'hommes à la volonté impérieuſe de leurs ſemblables, au point de les faire chanter & danſer pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous, qui ont conſenti à s'enterrer ſous des montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoiſonne peut-être : pourquoi voulez-vous que des negres ſoient moins dupes, moins foux que des Européens?

En accordant à ces malheureux la liberté, mais ſucceſſivement, comme une récompenſe de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez ſoin de les aſſervir à vos loix & à vos mœurs, de leur offrir vos ſuperfluités. Donnez leur une patrie, des intérêts à combiner, des productions à faire naître, une conſommation analogue à leurs goûts; & vos colonies ne manqueront pas de

bras, qui, ſoulagés de leurs chaînes, en ſeront plus actifs & plus robuſtes.

Pour renverſer l'édifice de l'eſclavage étayé par des paſſions ſi univerſelles, par des loix ſi authentiques, par la rivalité des nations ſi puiſſantes, par des préjugés plus puiſſans encore, à quel tribunal porterons-nous la cauſe de l'humanité que tant d'hommes trahiſſent de concert? Rois de la terre, vous ſeuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reſte des humains, ſi vous ne regardez pas la puiſſance des ſouverains comme le droit d'un brigandage heureux, & l'obéiſſance des ſujets comme une ſurpriſe faite à l'ignorance, penſez à vos devoirs. Refuſez le ſceau de votre autorité au trafic infame & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux; & ce commerce diſparoîtra. Réuniſſez une fois pour le bonheur du monde vos forces & vos projets ſi ſouvent concertés pour ſa ruine. Que ſi quelqu'un d'entre vous oſoit fonder ſur la généroſité de tous les autres l'eſpérance de ſa richeſſe & de ſa grandeur, c'eſt un ennemi du genre humain qu'il faut détruire. Portez chez lui le fer & le feu. Vos armées ſe rempliront du ſaint enthouſiaſme de l'humanité. Vous verrez alors quelle différence met la vertu entre des hommes qui ſecourent des opprimés, & des mercenaires qui ſervent des tyrans.

Que dis-je? Ceſſons de faire entendre la voix inutile de l'humanité aux peuples & à leurs maîtres: elle n'a peut-être jamais été conſultée dans les opérations publiques. Eh bien! ſi l'intérêt a ſeul des droits ſur votre ame, nations de l'Europe, écoutez-moi encore. Vos eſclaves n'ont beſoin ni de votre généroſité, ni de vos conſeils, pour briſer le joug ſacrilege qui les opprime. La nature parle plus haut que la philoſophie & que l'intérêt. Déjà quelques blancs maſſacrés ont expié une partie de nos crimes; déjà ſe ſont établies deux colonies de negres fugitifs, que les traités & la force mettent à l'abri de vos attentats. Le poiſon a vengé de tems en tems quelques victimes. Pluſieurs ſe ſont dérobés par une mort volontaire à votre oppreſſion. Ces entrepriſes ſont autant de traits de lumiere qui annoncent l'orage; & il ne manque aux negres qu'un chef

aſſez courageux pour les conduire à la vengeance & au carnage (*).

Où eſt-il ce grand homme que la nature doit peut-être à l'honneur de l'eſpece humaine ? Où eſt-il ce nouveau Spartacus, qui ne trouvera point de Craſſus ? Alors diſparoîtra le *code noir* ; & que le *code blanc* ſera terrible, ſi le vainqueur ne conſulte que le droit de repréſailles !

En attendant cette révolution, les negres gémiſſent ſous le joug des travaux, dont la peinture ne peut que nous intéreſſer de plus en plus à leur deſtinée.

CHAPITRE LXXV.

Travaux des eſclaves.

LE ſol des iſles de l'Amérique a très-peu de rapport avec le nôtre. Ses productions ſont très-différentes, ainſi que la maniere de les cultiver. A l'exception de quelques graines potageres ; on n'y enſemence rien, tout s'y plante.

Comme le tabac fut la premiere production dont on s'occupa, que ſes racines ne prennent point de profondeur, & que la moindre écorchure la fait périr, on n'employa qu'un ſimple grattoir pour préparer les terres qui devoient la recevoir, & pour extirper les mauvaiſes herbes qui l'auroient étouffée. Cet uſage dure encore.

Lorſqu'on s'éleva à des cultures qui exigeoient plus de façons, & qui étoient moins délicates, on eut recours à la houe pour labourer & pour ſarcler ; mais elle ne fut pas employée ſur tout l'eſpace qui devoit être mis en valeur. On ſe contenta de creuſer un trou pour placer la plante.

(*) Mais pendant que les ames ſenſibles ne peuvent former que des vœux pour une révolution qui feroit plus d'honneur à notre ſiecle que de nouvelles découvertes ſur le globe ou dans les ſciences & les arts, les negres gémiſſent ſous le joug des travaux, dont la peinture ne peut que nous intéreſſer de plus en plus ſur leur deſtinée.

L'inégalité du terrain, le plus communément rempli de côteaux, donna vraiſemblablement naiſſance à cet uſage. On a pu craindre que des pluies qui tombent toujours en torrens, ne ruinaſſent par des ravines, les terres remuées. L'indolence & le défaut des moyens dans les premiers tems, étendirent cette pratique aux plaines les plus unies, & l'habitude la conſacra. Perſonne ne ſongeoit à s'en écarter. Enfin quelques colons aſſez hardis pour s'élever au deſſus du préjugé, ont imaginé de ſe ſervir de la charrue; & il eſt vraiſemblable que cette méthode deviendra générale par-tout où elle ſera praticable. Il n'eſt rien qui ne porte à le deſirer & à l'eſpérer.

Toutes les terres des iſles étoient vierges lorſque les Européens entreprirent de les défricher. Les premieres occupées donnent depuis long-tems moins de productions qu'on n'en retiroit au commencement. Celles qu'on a miſes ſucceſſivement en valeur participent de cet épuiſement plus ou moins en raiſon de l'époque de leur défrichement. Quelle qu'ait été leur fertilité dans l'origine, toutes la perdent avec le tems; & bientôt elles ceſſeront de répondre aux travaux des cultivateurs, ſi l'art ne vient au ſecours de la nature.

C'eſt un principe d'agriculture généralement avoué par les phyſiciens, que la terre n'eſt vraiment productive, qu'autant qu'elle peut recevoir les influences de l'air & de tous les météores dirigés par ce puiſſant agent, tels que les brouillards, les roſées, les pluies. C'eſt aux labours, & à des labours fréquens, à lui procurer cet avantage: les iſles le réclament avec inſtance & ſans délai. C'eſt la ſaiſon humide qu'il faut choiſir pour remuer ces terres, dont la ſéchereſſe arrêteroit la fécondité. La pratique de la charrue ne ſauroit avoir d'inconvénient dans les campagnes bien égales. On préviendroit le danger de voir les terrains en pente ravagés par les orages, en faiſant des labours tranſverſalement ſur une ligne qui croiſeroit celle de la pente des côteaux. Si la pente étoit ſi rapide que les terres miſes en valeur puſſent être entraînées malgré les ſillons, on ajouteroit d'eſpace en eſpace & dans le même ſens, de petites ſaignées plus profondes qui romproient en partie la force &

la vîteſſe que la roideur des collines ajoute à la chûte des groſſes pluies.

L'utilité de la charrue ne ſe borneroit pas à procurer aux plantes plus de ſuc végétal. Elle aſſureroit encore leurs produits. Les iſles ſont le pays des inſectes ; leur multiplication y eſt favoriſée par une chaleur continuelle, & ils ſe ſuccedent ſans interruption : on connoît l'étendue des ravages qu'ils font. Des labours fréquens & ſucceſſifs fatigueroient ces eſpeces dévorantes, troubleroient leur reproduction, en feroient beaucoup périr & détruiroient la plupart de leurs œufs. Peut-être ce moyen ne ſeroit-il pas ſuffiſant contre les rats que les vaiſſeaux ont apportés d'Europe en Amérique, où ils ſe ſont tellement multipliés qu'ils détruiſent ſouvent un tiers des récoltes. On pourroit appeller au ſecours l'activité des eſclaves, & encourager leur vigilance par quelque gratification.

La pratique du labourage paroîtroit devoir amener l'uſage des engrais ; il eſt déjà connu ſur la plupart des côtes. Celui qu'on emploie ſe nomme varech ; c'eſt une eſpece de plante marine qui, au tems de ſa maturité, ſe détachant des eaux, eſt portée au rivage par le mouvement des ondes. Il eſt un grand principe de fécondité ; mais employé ſans préparation, il communique au ſucre une âpreté déſagréable, qui doit venir des ſels imprégnés de parties huileuſes qui abondent dans les plantes marines. Peut-être ne faudroit-il, pour faire ceſſer cette amertume, que brûler la plante & l'employer en cendres. Les ſels dégagés par cette opération de parties huileuſes, & bien triturés par la végétation, circuleroient plutôt dans la canne de ſucre, & lui porteroient des ſucs plus purs.

Les terres intérieures n'ont commencé que depuis peu à être fumées. Le beſoin étendra cette pratique indiſpenſable ; & avec le tems, le ſol d'Amérique recevra les mêmes ſecours que le ſol d'Europe ; mais avec plus de difficulté. Dans des iſles où les troupeaux ne ſont pas nombreux, & n'ont même que très-rarement le ſecours des étables, il faudra recourir à d'autres engrais, & les multiplier le plus qu'il ſera poſſible, pour ſuppléer à la qualité par l'abondance.

La

La plus grande reſſource ſera toujours dans les mauvaiſes herbes, dont il faut débarraſſer continuellement les plantes utiles. On les ramaſſera, on les fera pourrir. Les colons qui cultivent le café ont donné l'exemple de cette méthode, mais avec l'indolence que la chaleur du climat répand dans le travail même. Ils ont accumulé des herbes au pied des caſiers, ſans voir que ces herbes qu'on ne prenoit pas même la peine de couvrir de terre, échauffoient l'arbre & ſervoient d'aſile à des inſectes qui le dévoroient. On n'a guere été moins négligent dans le ſoin des troupeaux.

Tous les quadrupedes domeſtiques de l'Europe ont été portés en Amérique par les Eſpagnols; & c'eſt de leurs établiſſemens que les colonies des autres nations les ont tirés. A l'exception du cochon qui, fait pour réuſſir dans les régions abondantes en fruits aquatiques, en inſectes, en reptiles, eſt devenu plus grand & d'un meilleur goût; ces animaux ont tous dégénéré, & l'on n'en trouve dans les iſles que de très-petites races. Quoique le vice du climat puiſſe avoir quelque part à cette dégradation, le défaut de ſoin en eſt peut-être la principale cauſe. Ils couchent toujours en plein champ. On ne leur donne jamais ni ſon, ni avoine, & ils ſont au verd toute l'année. On leur refuſe juſqu'à l'attention de diviſer les prairies en pluſieurs quartiers, pour les faire paſſer alternativement de l'un dans l'autre. Ils paiſſent toujours ſur le même eſpace, ſans laiſſer à l'herbe le tems de renaître. Ces fourrages ne peuvent avoir qu'un ſuc aqueux & foible. Une végétation trop prompte les empêche d'être ſuffiſamment digérés par la nature. Auſſi les animaux deſtinés à la nourriture des hommes ne donnent-ils qu'une chair coriace & ſans ſubſtance.

Ceux qu'on réſerve aux divers travaux, ne rendent qu'à peine un foible ſervice. Les bœufs ne traînent que de légers fardeaux, & ne les traînent pas toute la journée. Ils ſont toujours au nombre de quatre. On ne les attele pas par la tête, mais par le cou, à la maniere d'Eſpagne. Ce n'eſt pas l'aiguillon, c'eſt le fouet qui les excite. Deux conducteurs reglent leur marche.

Lorſque les chemins ne permettent pas l'uſage des voitures, les

bœufs ſont remplacés par des mulets. Ceux-ci ſont bâtés d'une maniere plus ſimple qu'en Europe, mais beaucoup moins ſolide. On leur met ſur le dos un paillaſſon auquel on ſuſpend deux crochets de chaque côté, pris au haſard dans les bois. Ainſi équipés, ils portent au plus la moitié de ce que portent les nôtres, & font la moitié moins de chemin.

Le pas des chevaux n'eſt pas ſi lent. Ils ont conſervé quelque choſe de la vîteſſe, du feu, de la docilité des chevaux Andalous, dont ils tirent leur origine; mais leurs forces ne répondent pas à leur ardeur. On eſt réduit à les multiplier beaucoup, pour en tirer le ſervice qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légeres, dont les habitans aiſés ſe ſervent pour des courſes, qu'ils appellent des voyages, & qui ne ſeroient chez nous que des promenades.

On auroit empêché, retardé ou diminué la dégradation des animaux aux iſles, ſi on eût eu l'attention de les renouveller par des races étrangeres. Des étalons, venus de contrées plus froides ou plus chaudes, auroient corrigé à un certain point l'influence de la température, de la nourriture, de l'éducation. Avec les femelles du pays, ils auroient produit de nouvelles races d'autant meilleures, qu'ils ſeroient partis d'un climat plus différent de celui où ils auroient été portés.

Il eſt bien extraordinaire qu'une idée ſi ſimple ne ſoit venue à aucun colon; & qu'il n'y ait eu aucune légiſlation aſſez occupée de ſes intérêts, pour ſubſtituer dans ſes établiſſemens le bœuf à boſſe au bœuf commun. Tous les gens inſtruits doivent ſe rappeler que le bœuf à boſſe a le poil plus doux & plus luſtré, le naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort ſupérieures. Il eſt léger à la courſe, & il peut ſuppléer au cheval, puiſqu'on le monte. Il ſe plaît autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous ſervons aime les zones froides ou tempérées. On ne connoît que cette race dans les iſles orientales, & dans la plus grande partie de l'Afrique. Si l'habitude prenoit moins d'empire qu'elle en a communé-

ment, même ſur les gouvernemens les plus éclairés, on auroit vu que cet animal utile convenoit ſinguliérement au grand archipel de l'Amérique, & qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé que de le tirer à peu de frais de la Côte d'or, ou de celle d'Angole.

Deux riches cultivateurs également frappés, l'un à la Barbade, l'autre à Saint-Domingue, de la foibleſſe des animaux de trait & de charge dont ils trouvoient l'uſage établi, ont tenté de leur ſubſtituer le chameau. Cette expérience faite autrefois ſans ſuccès au Pérou par les Eſpagnols, n'a pas été heureuſe & ne devoit pas l'être. Il eſt connu que le chameau, quoique naturel aux pays chauds, craint les chaleurs exceſſives, & qu'il peut auſſi peu réuſſir, auſſi peu ſe perpétuer ſous le ciel brûlant de la zone torride, que dans les zones tempérées. On auroit mieux fait de ſe tourner du côté du buffle.

Le buffle eſt un animal très-ſale & d'un naturel violent. Il a des fantaiſies bruſques & fréquentes. Son cuir eſt ſolide, léger, preſque impénétrable, & ſa corne propre à beaucoup d'uſages. On trouve ſa chair noire & dure, déſagréable au goût & à l'odorat. Le lait de la fémelle eſt moins doux, mais plus abondant que celui de la vache. Nourri comme le bœuf, avec lequel il a une reſſemblance marquée, il le ſurpaſſe prodigieuſement en force & en vîteſſe. Deux buffles enchaînés à un charriot, au moyen d'un anneau qu'on leur paſſe dans le nez, traînent autant que quatre bœufs des plus vigoureux, & en moitié moins de tems. Ils doivent cette double ſupériorité à l'avantage d'avoir les jambes plus hautes; & une maſſe de corps plus conſidérable, dont tout le poids eſt employé à tirer, parce que leur cou & leur tête ſe portent naturellement en bas. Comme cet animal eſt originaire de la zone torride, & qu'il eſt plus gros, plus fort, plus docile à meſure qu'il habite des pays plus chauds, on n'a jamais dû douter qu'il ne pût être d'une grande utilité dans les Antilles, & qu'il ne s'y perpétuât aiſément. Il faut le croire, ſur-tout depuis les heureuſes expériences qui ont été faites à la Guiane.

L'indolence & la routine qui ont empêché la propagation des

animaux domeſtiques, n'ont pas moins arrêté le ſuccès de la tranſplantation de nos végétaux. On a porté ſucceſſivement aux iſles, pluſieurs eſpeces d'arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri, ſont des eſpeces de ſauvageons dont les fruits ne ſont ni beaux ni bons. La plupart ont dégénéré fort vîte; parce qu'on les a abandonnés à la force d'une végétation, toujours active, toujours excitée par la roſée abondante des nuits, par les vives chaleurs du jour, double principe de fécondité. Peut-être un obſervateur intelligent en auroit-il ſu profiter pour ſe procurer des fruits paſſables; mais on ne trouve pas de ces hommes dans les colonies. Si nos plantes potageres y ont réuſſi; ſi elles ſont toujours renaiſſantes, toujours vertes, toujours mûres; c'eſt qu'elles n'ont pas eu à lutter contre le climat où elles rencontroient une terre humide & pâteuſe qui leur eſt propre; c'eſt qu'elles n'exigeoient pas le moindre ſoin. Les ſueurs des eſclaves arroſent des productions plus utiles.

On a tourné les premiers travaux de ces malheureux vers les objets néceſſaires pour la conſervation de leur miſérable exiſtence. Excepté dans les iſles occupées par les Eſpagnols, où les choſes ſont à-peu-près ce qu'elles étoient à l'arrivée des Européens dans le nouveau-monde, les productions qui ſuffiſoient aux ſauvages ont diminué, à meſure qu'on a abattu les forêts pour former des cultures. Il a fallu ſe procurer d'autres ſubſiſtances; & les principales qu'on a dû rechercher, ont été tirées du pays même des nouveaux conſommateurs.

L'Afrique a fourni aux iſles un arbriſſeau qui s'éleve d'environ quatre pieds, qui vit quatre ans, & qui eſt utile pendant toute ſa durée. Il porte des gouſſes qui renferment cinq à ſix grains d'une eſpece de pois très-ſaine & très-nourriſſante. Tout ce qui lui appartient eſt précieux par quelque vertu. Sa fleur eſt béchique; ſes feuilles bouillies, s'appliquent ſur les plaies; & de ſon bois réduit en cendres, on fait une leſſive qui nettoie les ulceres & diſſipe les inflammations extérieures de la peau. On appelle cet arbuſte pois d'Angole. Il réuſſit également, & dans les terres naturelle-

ment ſtériles, & dans celles dont on a épuiſé les ſels. Auſſi les meilleurs adminiſtrateurs d'entre les colons ne manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations, qui dans d'autres mains reſteroient incultes.

Cependant, le préſent le plus précieux que les iſles aient reçu de l'Afrique, c'eſt le manioc. La plupart des hiſtoriens l'ont regardé comme une plante originaire d'Amérique. On ne voit pas trop ſur quel fondement eſt appuyée cette opinion, quoiqu'aſſez généralement reçue. Mais la vérité en fût-elle démontrée, les Antilles n'en tiendroient pas moins le manioc des Européens qui l'y ont tranſporté avec les Africains qui s'en nourriſſoient. Avant nos invaſions, la communication du continent de l'Amérique avec ces iſles étoit ſi peu de choſe, qu'une production de la terre-ferme pouvoit être ignorée dans l'archipel des Antilles. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les ſauvages qui offrirent à nos premiers navigateurs des bananes, des ignames, des patates, ne leur préſenterent point de manioc; c'eſt que les Caraïbes, concentrés à la Dominique, & à St. Vincent, l'ont reçu de nous; c'eſt que le caractere des ſauvages ne les rendoit pas propres à une culture ſi ſuivie; c'eſt que cette ſorte de culture exige des champs très-découverts, & que dans les forêts dont ces iſles étoient hériſſées, on ne trouva pas des intervalles défrichés qui euſſent plus de vingt-cinq toiſes en quarré. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne voit l'uſage du manioc établi qu'après l'arrivée des noirs; & que de tems immémorial il forme la nourriture principale d'une grande partie de l'Afrique.

Quoi qu'il en ſoit, le manioc eſt une plante qui vient de bouture. On la place dans des foſſes de cinq ou ſix pouces de profondeur, qu'on remplit de la terre même qu'on en avoit tirée. Ces foſſes ſont éloignées les unes les autres de deux pieds ou deux pieds & demi, ſelon la nature du terrain. L'arbuſte s'éleve un peu plus que la hauteur de l'homme, & ſon tronc eſt à-peu-près gros comme le bras. A meſure qu'il croît, les feuilles baſſes tombent, & il n'en reſte que vers le ſommet. Son bois eſt mol & caſſant.

C'eſt une plante délicate. La culture en eſt pénible; le voiſinage

de toutes ſortes d'herbes l'incommode. Il lui faut un terrain ſec & léger. Son fruit eſt à ſa racine; & ſi cette racine eſt ébranlée par l'agitation que le vent occaſionne au corps de la plante, le fruit ne ſe forme qu'imparfaitement. Il emploie dix-huit mois à croître ou à mûrir.

On ne peut le faire ſervir à la nourriture des hommes, qu'après lui avoir donné une préparation très-fatigante. Il faut en ratiſſer la premiere peau, le laver, le raper, le preſſer pour extraire les parties aqueuſes qui ſont un poiſon froid, contre lequel il n'y a aucun remede connu. La cuiſſon acheve de faire évaporer ce qui pouvoit y reſter du principe de mort qu'il renfermoit. Lorſqu'il ne paroît plus de fumée, on l'ôte de deſſus la platine de fer où on l'a fait cuire, & on le laiſſe refroidir. Des expériences répétées ont démontré qu'il étoit preſque auſſi dangereux de le manger chaud que de le manger cru.

La racine de manioc rapée & réduite en petits grains par la cuiſſon, s'appelle farine de manioc. On donne le nom de caſſave à la pâte de manioc, changée en gâteau par la ſeule attention de la faire cuire ſans la remuer. Il y auroit du danger de manger autant de caſſave que de farine, parce que la caſſave eſt beaucoup moins cuite. L'une & l'autre ſe conſervent long-tems & ſont très-nourriſſantes, mais d'une digeſtion un peu difficile. Quoiqu'elles paroiſſent d'abord inſipides, il ſe trouve un grand nombre de blancs nés aux iſles, qui les préferent au meilleur froment. Tous les Eſpagnols généralement en font un uſage habituel. Le François en nourrit ſes eſclaves. Les autres peuples Européens qui ont formé des établiſſemens aux iſles, ne connoiſſent que peu le manioc. C'eſt de l'Amérique ſeptentrionale que ces colonies reçoivent leur ſubſiſtance; de ſorte que ſi par quelque événement, qui eſt très-poſſible, leur liaiſon avec cette fertile contrée étoit interrompue pendant quatre mois, elles ſeroient réduites à mourir de faim. Une avidité ſans bornes ferme les yeux des colons inſulaires ſur ce danger imminent. Tous, ou preſque tous, trouvent avantageux de tourner l'activité entiere de leurs eſclaves, vers les productions

qui entrent dans le commerce. Les principales ſont le cacao, le rocou, le coton, l'indigo, le café. On parlera ailleurs de leur culture, de leur valeur, de leur deſtination. L'attention du lecteur ne ſera fixée ici que ſur le ſucre, dont le produit ſeul eſt plus important que celui de toutes les autres dénrées réunies.

La canne qui donne le ſucre eſt une eſpece de roſeau, qui s'éleve communément à huit ou neuf pieds, en y comprenant les feuilles qui ſortent de ſon ſommet. Sa groſſeur la plus ordinaire eſt de deux à quatre pouces. Elle eſt couverte d'une écorce peu dure, qui renferme une matiere ſpongieuſe. Des nœuds la coupent par intervalles, comme pour la renforcer & la ſoutenir ; mais ſans empêcher la circulation de la ſeve, parce qu'ils ſont mous & moëlleux dans l'intérieur.

Cette plante eſt cultivée de toute ancienneté dans quelques contrées de l'Aſie & de l'Afrique. Vers le milieu du douzieme ſiecle, on en enrichit la Sicile, d'où elle paſſa dans les provinces méridionales de l'Eſpagne. Elle fut depuis naturaliſée à Madere & aux Canaries. C'eſt de ces iſles qu'on la tira pour la porter dans le nouveau-monde, où elle a auſſi-bien proſpéré que ſi elle en étoit originaire.

Toutes les terres ne lui conviennent pas également. Celles qui ſont graſſes & fortes, baſſes & marécageuſes, environnées de bois, ou nouvellement défrichées, ne produiſent, malgré la groſſeur & la longueur des cannes, qu'un ſuc aqueux, peu ſucré, de mauvaiſe qualité, difficile à cuire, à purifier & à conſerver. Les cannes plantées dans un terrain où elles trouvent bientôt le tuf ou le roc, n'ont qu'une durée fort courte, & ne donnent que peu de ſucre. Un ſol léger, poreux & profond, eſt celui que la nature a deſtiné à cette production.

La méthode générale pour l'obtenir, eſt de préparer un grand champ; de faire à trois pieds de diſtance l'une de l'autre, des tranchées qui aient dix-huit pouces de long, douze de large, & ſix de profondeur; d'y coucher deux, & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune, tirées de la partie ſupérieure de

la canne, & de les couvrir légérement de terre. Il ſort de chacun des nœuds qui ſe trouvent dans les boutures, une tige qui, avec le tems, devient canne à ſucre.

On doit avoir l'attention de la débarraſſer continuellement des mauvaiſes herbes, qui ne manquent jamais de naître autour d'elle. Ce travail ne dure que ſix mois. Les cannes ſont alors aſſez touffues & aſſez voiſines les unes des autres pour faire périr tout ce qui pourroit nuire à leur fécondité. On les laiſſe croître ordinairement dix-huit mois; ce n'eſt guere qu'à cette époque qu'on les coupe.

Il ſort de leur ſouche des rejetons qui ſont coupés à leur tour quinze mois après. Cette ſeconde coupe ne donne guere que la moitié du produit de la premiere. On en fait quelquefois une troiſieme, & même une quatrieme, qui ſont toujours moindres progreſſivement, quelle que ſoit la bonté du ſol. Auſſi n'y a-t-il que le défaut de bras pour replanter ſon champ, qui puiſſe obliger un cultivateur actif à demander à ſa canne plus de deux récoltes.

Elles ne ſe font pas dans toutes les colonies, à la même époque. Dans les établiſſemens François, Danois, Eſpagnols, Hollandois, elles commencent en Janvier & continuent juſqu'en Octobre. Cette méthode ne ſuppoſe pas une ſaiſon fixe pour la maturité de la canne. Cependant cette plante doit avoir comme les autres ſes progrès; & on remarque très-bien qu'elle eſt en fleur dans les mois de Novembre & de Décembre. Il doit réſulter de l'uſage de ces nations qui ne ceſſent point de récolter pendant dix mois, qu'elles coupent des cannes, tantôt prématurées, & tantôt trop mûres. Dès-lors le fruit n'a pas les qualités requiſes. Cette récolte doit avoir une ſaiſon fixe, & c'eſt vraiſemblablement dans les mois de Mars & d'Avril, où tous les fruits doux ſont mûrs, tandis que les fruits aigres ne mûriſſent qu'aux mois de Juillet & d'Août.

Les Anglois coupent leurs cannes en Mars & en Avril. Ce n'eſt pas cependant la raiſon de maturité qui les détermine. La ſéchereſſe qui regne dans leurs iſles, leur rend les pluies qui tombent en Septembre néceſſaires pour planter; & comme la canne eſt dix-huit

dix-huit mois à croître, cette époque ramene toujours leur récolte au point de maturité.

Pour extraire le ſuc des cannes coupées, ce qui doit ſe faire dans vingt-quatre heures, ſans quoi il s'aigriroit, on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre, poſés perpendiculairement ſur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres eſt déterminé par une roue horizontale que des bœufs ou des chevaux font tourner; mais dans les moulins à eau, cette roue horizontale tire ſon mouvement d'une roue perpendiculaire, dont la circonférence, préſentée au courant de l'eau, reçoit une impreſſion qui la fait mouvoir ſur ſon axe; de la droite à la gauche, ſi le courant de l'eau frappe la partie ſupérieure de la roue; de la gauche à la droite, ſi le courant frappe la partie inférieure.

Du réſervoir où le ſuc de la canne eſt reçu, il tombe dans une chaudiere où l'on fait évaporer les parties d'eau les plus faciles à ſe détacher. Cette liqueur eſt verſée dans une autre chaudiere, où un feu modéré lui fait jeter ſa premiere écume. Lorſqu'elle a perdu ſa glutinoſité, on la fait paſſer dans une troiſieme chaudiere, où elle jette beaucoup plus d'écume à un degré plus fort de chaleur. Enſuite on lui donne le dernier degré de cuiſſon dans une quatrieme chaudiere, dont le feu eſt à celui de la premiere comme trois à un.

Ce dernier feu décide du ſort de l'opération. S'il a eté bien conduit, le ſucre forme des criſtaux plus ou moins gros, plus ou moins brillans, à raiſon de la plus grande ou de la moindre quantité d'huile qui les ſalit. Si le feu a été trop pouſſé, la matiere ſe réduit à un extrait noir & charboneux qui ne peut plus fournir de ſel eſſentiel. Si le feu a été trop modéré, il reſte une quantité conſidérable d'huiles étrangeres qui marquent le ſucre, le rendent gras & noirâtre; de ſorte que quand on veut le deſſécher, il devient toujours poreux, parce que les intervalles qu'occupoient les huiles reſtent vuides.

Auſſi-tôt que le ſucre eſt refroidi, on le verſe dans des vaſes de terre faits en cône. La baſe du cône eſt découverte, ſon

ſommet eſt percé d'un trou, & on fait écouler par ce trou l'eau qui n'a pu fournir des criſtaux. C'eſt ce qu'on nomme le ſirop. Après l'écoulement, on a du ſucre brut. Il eſt gras, il eſt brun, il eſt mou.

La plupart des iſles laiſſent à l'Europe le ſoin de donner au ſucre les autres préparations néceſſaires pour en faire uſage. Cette pratique leur épargne des bâtimens couteux. Elle laiſſe plus de noirs à employer aux travaux des terres. Elle permet de récolter ſans interruption deux ou trois mois de ſuite. Elle emploie un plus grand nombre de navires pour l'exportation.

Les ſeuls colons François ont cru de leur intérêt de donner à leurs ſucres une autre façon. Quelle que puiſſe être la perfection de la cuite du ſuc de la canne, il reſte toujours une infinité de parties étrangeres accrochées aux ſels du ſucre, auquel elles paroiſſent être ce que la lie eſt au vin. Elles lui donnent une couleur terne & un goût de tartre, dont on cherche à le dépouiller par une opération appellée *terrage*. Elle conſiſte à remettre le ſucre brut dans un nouveau vaſe de terre, en tout ſemblable à celui dont nous avons parlé. On couvre la ſurface du ſucre dans toute l'étendue de la baſe du cône, d'une marne blanche qu'on arroſe d'eau. En ſe filtrant à travers cette marne, l'eau entraîne une portion de terre calcaire, qu'elle promene ſur les différentes molécules ſalines, où cette terre rencontre des matieres graſſes auxquelles elle s'unit. On fait enſuite écouler cette eau par l'ouverture du ſommet du moule, & on a un ſecond ſirop qu'on nomme melaſſe, & qui eſt d'autant plus mauvais que le ſucre étoit plus beau, c'eſt-à-dire qu'il contenoit moins d'huile étrangere à ſa nature : car alors la terre calcaire diſſoute par l'eau, paſſe ſeule & fait ſentir toute ſon âcreté.

Ce terrage eſt ſuivi d'une derniere préparation qui s'opere par le feu, & qui a pour objet de faire évaporer l'humidité dont les ſels ſe ſont imprégnés pendant le terrage. Pour y parvenir, on fait ſortir la forme du ſucre du vaſe conique de terre ; on la tranſporte

dans une étuve qui reçoit d'un fourneau de fer une chaleur douce & graduelle, & on l'y laiſſe juſqu'à ce que le ſucre ſoit très-ſec ; ce qui arrive ordinairement au bout de trois ſemaines.

Quoique les frais qu'exige cette opération ſoient perdus en général pour la choſe, puiſque le ſucre terré eſt communément raffiné en Europe de la même maniere que le ſucre brut ; cependant tous les habitans des iſles Françoiſes qui ſont en état de purifier ainſi leurs ſucres, ne manquent guere de prendre ce ſoin. Ils y trouvent l'avantage inappréciable pour une nation dont la marine militaire eſt foible, de faire paſſer en tems de guerre de plus grandes valeurs dans leur métropole, avec un moindre nombre de bâtimens que s'ils ne faiſoient que du ſucre brut.

On peut juger d'après celui-ci, mais beaucoup mieux d'après le ſucre terré, de quelle ſorte de ſels il eſt compoſé. Si le ſol où la canne a été plantée eſt ſolide, pierreux, incliné ; les ſels ſeront blancs, angulaires & les grains fort gros. Si le ſol eſt marneux, ſa blancheur ſera la même, mais les grains taillés ſur moins de faces réfléchiront moins de lumiere. Si le ſol eſt gras & ſpongieux, les grains ſeront à-peu-près ſphériques, la couleur ſera terne, le ſucre fuira ſous le doigt ſans y laiſſer de ſentiment. Ce dernier ſucre eſt réputé de la plus mauvaiſe eſpece.

Quelle que ſoit la raiſon, les lieux expoſés au nord produiſent le meilleur ſucre, & les terrains marneux en donnent davantage. Les préparations qu'exige le ſucre qui pouſſe dans ces deux eſpeces de ſol, ſont moins longues & moins laborieuſes, qu'elles ne le ſont pour le ſucre produit dans une terre graſſe. Mais ces principes ſont ſujets à des modifications infinies, dont la recherche n'appartient qu'à des chymiſtes, ou à des cultivateurs très-attentifs. (*)

La canne fournit, outre le ſucre, des ſirops qui valent le douzieme du prix des ſucres. Le ſirop de meilleure qualité eſt celui

(*) Quel que ſoit le ſucre, on le caſſe en Amérique avant de l'embarquer pour l'Europe, & on le pile dans des tonneaux, avec une extrême attention d'en ſéparer les qualités.

qui coule d'un premier vaſe dans un ſecond, lorſqu'on fait le ſucre brut. Il eſt compoſé de matieres groſſieres qui entraînent avec elles des ſels de ſucre, ſoit qu'elles les contiennent, ſoit qu'elles les aient détachés dans leur paſſage. Le ſirop inférieur, plus amer & en moindre quantité, eſt formé par l'eau qui entraîne les parties tartreuſes & terreſtres du ſucre, lorſqu'on le leſſive. Par le moyen du feu on tire encore quelque ſucre du premier ſirop, qui, après cette opération, eſt moins eſtimé que le ſecond.

Tous deux ſont conſommés dans le nord de l'Europe, où ils tiennent lieu de beurre & de ſucre au peuple. L'Amérique ſeptentrionale en fait le même uſage, & de plus s'en ſert pour donner de la fermentation & un goût agréable à une boiſſon nommée *pruſſ*, qui n'eſt autre choſe qu'une infuſion d'une écorce d'arbre.

Ce ſirop eſt encore plus utile, par le ſecret qu'on a trouvé de le convertir en le diſtillant, en une eau-de-vie que les Anglois appellent *rum*, & les François *taffia*. Cette opération, très-ſimple, ſe fait en mêlant un tiers de ſirop avec deux tiers d'eau. Lorſque ces deux ſubſtances ont ſuffiſamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles ſont miſes dans un alambic bien net où la diſtillation ſe fait à l'ordinaire. La liqueur qu'on en retire eſt égale à la quantité de ſirop qui a été employée.

Telle eſt la méthode à laquelle, après beaucoup d'expériences & de variations, toutes les iſles ſe ſont généralement arrêtées pour la culture du ſucre. Elle eſt bonne ſans doute; mais peut-être n'eſt-elle pas arrivée au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. On peut conjecturer que, ſi au lieu de planter les cannes en de grands champs d'une ſeule piece, on diſtribuoit un terrain par diviſion de dix toiſes, laiſſant entre deux diviſions plantées une diviſion d'intervalle ſans culture, il en réſulteroit de grands avantages. Dans la pratique actuelle, il n'y a que les cannes des bordures qui ſoient d'une belle venue, & qui mûriſſent à propos. Celles du milieu ſont en partie avortées & mûriſſent mal, parce qu'elles ſont privées du courant de l'air, qui n'agit que par ſon poids, &

parvient rarement au pied de ces cannes toujours couvert par les feuilles.

Dans ce nouveau ſyſtême de plantation, les portions de terre qui auroient repoſé, ſeroient plus propres à la reproduction; lorſqu'on auroit récolté les diviſions plantées, qui à leur tour auroient du repos. Il eſt à préſumer que par cette méthode on obtiendroit autant de ſucre que par la routine actuelle, avec cet avantage de plus, qu'elle exigeroit moins d'eſclaves pour l'exploitation. On peut juger de ce que vaudroit alors la culture du ſucre, par ce qu'elle rend aujourd'hui malgré ſon imperfection.

Dans une habitation établie ſur un bon ſol, & ſuffiſamment pourvue de noirs, de beſtiaux, de toutes les choſes néceſſaires, deux hommes exploitent un quarré de cannes, c'eſt-à-dire, cent pas géométriques en tout ſens. Ce quarré doit donner communément ſoixante quintaux de ſucre brut. Le prix moyen du quintal rendu en Europe ſera de vingt livres, déduction faite de tout frais. Voilà donc un revenu de ſix cents francs pour le travail de chaque homme. Cent cinquante livres, auxquelles on joindra le prix des ſirops & des taffias, ſuffiront aux dépenſes d'exploitation; c'eſt-à-dire, à la nourriture des eſclaves, à leur dépériſſement, à leurs maladies, à leurs vêtemens, à la réparation des uſtenſiles, aux accidens même. Le produit net d'un arpent & demi de terre, ſera donc de quatre cent cinquante livres. On trouveroit difficilement une culture plus avantageuſe.

On peut même objecter que c'eſt en mettre le produit au deſſous de ſa valeur réelle, parce qu'un quarré de cannes n'occupe pas deux hommes. Mais ceux qui feroient cette objection, doivent obſerver que la fabrique du ſucre exige d'autres travaux que ceux de ſa culture, & par conſéquent des ouvriers employés ailleurs que dans les champs. L'eſtime & la compenſation de ces différens genres de ſervice, obligent à défalquer du produit d'un quarré de plantation, les frais de l'entretien de deux hommes.

C'eſt principalement avec leur ſucre, que les iſles ſe procurent tout ce qui convient ou qui plaît à leurs colons. Elles tirent de l'Eu-

rope des farines, des boiſſons, des viandes ſalées, des ſoieries, des toiles, des clincailleries; tout ce qui forme leur vêtement, leur nourriture, leur ameublement, leur parure, leurs commodités, leurs fantaiſies même. Leurs conſommations en tout genre ſont prodigieuſes, & doivent influer néceſſairement dans les mœurs des habitans, la plupart aſſez riches pour ſe les permettre.

CHAPITRE LXXVI.

Caractere des Européens établis aux iſles.

IL ſemble que les Européens tranſplantés dans les iſles de l'Amérique, ne devroient pas avoir moins dégénéré que les animaux qu'ils y ont fait paſſer. Le climat agit ſur tous les êtres vivans. Mais les hommes ſont moins immédiatement ſoumis à la nature, & réſiſtent à ſon influence, parce qu'ils ſont, de tous les êtres, ceux qui ont le plus de moral. Les premiers colons établis dans les Antilles, corrigerent l'activité d'un nouveau ciel & d'un nouveau ſol, par les commodités qu'ils pouvoient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à ſe loger & à ſe nourrir, de la maniere la plus convenable à leur changement de ſituation. Ils retinrent des habitudes de leur éducation, tout ce qui pouvoit s'accorder avec les loix phyſiques de l'air qu'ils reſpiroient. Avec eux, ils tranſporterent en Amérique les alimens, les uſages d'Europe, & familiariſerent enſemble des êtres & des productions que la nature avoit ſéparés par un intervalle équivalent à la largeur d'une zone. Mais de toutes leurs coutumes primitives, la plus ſalutaire peut-être, fut celle de mêler & de diviſer les races par le mariage.

Toutes les nations, même les moins policées, ont proſcrit l'union des ſexes entre les enfans de la même famille; ſoit que l'expérience ou le préjugé leur ait dicté cette loi, ſoit que le haſard y conduiſe naturellemment. Des êtres élevés enſemble dès l'en-

fance ; accoutumés à ſe voir ſans ceſſe, contractent plutôt dans cette familiarité l'indifférence qui naît de l'habitude, que ce ſentiment vif & impétueux de ſympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne ſe ſont jamais vus. Si dans la vie ſauvage la faim diviſe les familles, l'amour les aura ſans doute réunies. L'hiſtoire fabuleuſe ou vraie de l'enlévement des Sabines, montre que le mariage a été la premiere alliance des nations. Ainſi le ſang ſe ſera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions & les convenances des peuplades fixes. L'avantage phyſique de croiſer les races entre les hommes comme entre les animaux, pour empêcher l'eſpece de s'abâtardir, eſt le fruit d'une expérience tardive, poſtérieure à l'utilité reconnue d'unir les familles, pour cimenter la paix des ſociétés. Les tyrans ont ſu de bonne-heure juſqu'à quel point il leur convenoit de ſéparer & de rapprocher leurs ſujets entr'eux, afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont ſéparé les conditions par des préjugés ; parce que cette ligne de diviſion entr'elles, étoit un lien de ſoumiſſion envers le ſouverain, qui les balançoit & les contenoit par leur haine & leur oppoſition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition ; parce que cette union étouffoit un germe éternel de diſſention, contraire à tout eſprit de ſociété nationale. Ainſi le mélange des races & des familles par le mariage, s'eſt combiné ſur les inſtitutions politiques, beaucoup plus encore que d'après les vues de la nature.

Mais quels que ſoient le principe phyſique & le but moral de cet uſage, il fut obſervé par les Européens qui voulurent ſe perpétuer dans les iſles. La plupart ſe marierent, ou dans leur patrie, avant de paſſer dans le nouveau-monde, ou avec des perſonnes qui y débarquoient. L'Européen alla épouſer une Créole, ou le Créole alla épouſer l'Européenne, que le ſort ou ſa famille amenoient en Amérique. De cette heureuſe aſſociation s'eſt formé un caractere particulier, qui diſtingue dans les deux mondes l'homme né ſous le ciel du nouveau, mais de parens iſſus de l'un & de l'autre. On tracera les traits de ce caractere avec d'autant plus de confiance,

qu'ils ſeront puiſés dans les écrits d'un obſervateur profond, qui nous a déjà fourni quelques particularités d'hiſtoire naturelle.

Les Créoles ſont en général bien faits. A peine en voit-on un ſeul affligé des difformités ſi communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres une ſoupleſſe extrême; ſoit qu'on doive l'attribuer à une conſtitution organique, propre aux pays chauds, à l'uſage de les élever ſans les entraves du maillot ou de nos corſets, ou aux exercices qui leur ſont familiers dès l'enfance. Cependant leur teint n'a jamais cet air de vie & de fraîcheur, qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Leur ſanté reſſemble pour la couleur à la convaleſcence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, eſt à-peu-près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'eſt ſignalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y auroit pas de meilleurs ſoldats, s'ils étoient plus capables de diſcipline.

L'hiſtoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahiſons, de ces baſſeſſes, qui ſouillent les annales de tous les peuples. A peine citeroit-on un crime honteux, qu'ait commis un Créole.

Tous les étrangers, ſans exception, trouvent dans les iſles, une hoſpitalité prévenante & généreuſe. Cette utile vertu ſe pratique avec une oſtentation, qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bienfaiſance, exclut l'avarice; les Créoles ſont faciles en affaires.

La diſſimulation, les ruſes, les ſoupçons, n'entrent jamais dans leur ame. Glorieux de leur franchiſe, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces myſteres & ces réſerves qui étouffent la bonté du caractere, éteignent l'eſprit ſocial, & rétréciſſent la ſenſibilité.

Une imagination ardente qui ne peut ſouffrir aucune contrainte, les rend indépendans & inconſtans dans leurs goûts. Elle les entraîne au plaiſir avec une impétuoſité toujours nouvelle, à laquelle ils ſacrifient, & leur fortune, & tout leur être.

Une

Une pénétration ſinguliere ; une prompte facilité à ſaiſir toutes les idées & à les rendre avec feu ; la force de combiner, jointe au talent d'obſerver ; un mélange heureux de toutes les qualités de l'eſprit & du caractere, qui rendent l'homme capable des plus grandes choſes, leur fera tout oſer, quand l'oppreſſion les y aura forcés.

L'air dévorant & ſalin des Antilles, prive les femmes de ce coloris animé, qui fait l'éclat de leur ſexe. Mais elles ont une blancheur tendre, qui laiſſe aux yeux tout leur pouvoir d'agir, de porter dans les ames ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement ſobres, tandis que les hommes conſomment à proportion des chaleurs qui les épuiſent, elles n'aiment que l'uſage du chocolat, du café, de ces liqueurs ſpiritueuſes qui redonnent aux organes le ton & la vigueur que le climat énerve.

Elles ſont très-fécondes, ſouvent meres de dix ou douze enfans. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement à l'homme qu'elles poſſedent, mais qui les rejette promptement vers un autre, dès que la mort a rompu les nœuds d'un premier ou d'un ſecond hymen.

Jalouſes juſqu'à la fureur, elles ſont rarement infidelles. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire, le goût des hommes pour les négreſſes, une maniere de vivre, iſolée ou publique, qui éloigne les occaſions & les dangers de la galanterie ; voilà les meilleurs ſoutiens de la vertu des femmes.

L'eſpece de ſolitude où elles ſont dans leurs habitations, leur donne une grande timidité, qui les embarraſſe dans le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure, un défaut d'émulation & de volonté, qui les empêche de cultiver les talens agréables de l'éducation. Elles ſemblent n'avoir de force ni de goût que pour la danſe, qui les porte & les anime ſans doute à des plaiſirs encore plus vifs. Cet inſtinct de volupté les ſuit dans tous les âges ; ſoit qu'elles y retrouvent le ſouvenir, ou quelque ſenſation de leur jeuneſſe ; ſoit pour d'autres raiſons qui ne nous ſont pas connues.

De ce tempérament naît un caractere extrêmement ſenſible &

compatiſſant pour les maux, juſqu'à ne pouvoir en ſupporter la vue ; mais en même tems exigeant & ſévere pour le ſervice des domeſtiques qui ſont attachés à leur perſonne. Plus deſpotiques, plus inexorables envers leurs eſclaves, que les hommes même, il ne leur coûte rien d'ordonner des châtimens, dont la vue ſeroit pour elles une punition & une leçon, ſi jamais elles en étoient les témoins.

C'eſt de cet eſclavage des negres, que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractere, qui les fait paroître bizarres, fantaſques, & d'une ſociété peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'il voient autour d'eux des hommes grands & robuſtes, deſtinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup-d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement expoſés à trouver de la réſiſtance dans leurs fantaiſies, même injuſtes, ils prennent un eſprit de préſomption, de tyrannie & de mépris, pour une grande portion du genre humain. Rien n'eſt plus inſolent que l'homme qui vit preſque toujours avec ſes inférieurs ; mais quand ceux-ci ſont des eſclaves, accoutumés à ſervir des enfans, à craindre juſqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtimens, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchans qui n'ont jamais été punis, des fous qui mettent des hommes à la chaîne ?

Une idolâtrie ſi cruellement indulgente, donne aux Américains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes, leur apprend à ſe reſpecter davantage. Elevés ſans connoître la peine ni le travail, ils ne ſavent, ni ſurmonter un obſtacle, ni ſupporter une contradiction. La nature leur a tout donné, & la fortune ne leur a rien refuſé. A cet égard, ſemblables à la plupart des rois, ce ſont des êtres malheureux, de n'avoir jamais éprouvé l'adverſité. Sans le climat qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteroient aucun vrai plaiſir de l'ame : encore n'ont-ils guere le bonheur de concevoir de ces paſſions qui, traverſées par les obſtacles & les refus, ſe nourriſſent de larmes, & vivent de vertus. Sans les loix de l'Europe qui les gouvernent par leurs beſoins,

& répriment ou gênent leur exceſſive indépendance, ils tomberoient dans une molleſſe qui les rendroit tôt-ou-tard les victimes de leur propre tyrannie, ou dans une anarchie qui bouleverſeroit tous les fondemens de leur ſociété.

Mais s'ils ceſſoient un jour d'avoir des negres pour eſclaves, & des rois éloignés pour maîtres, ce ſeroit peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eût vu briller ſur la terre. L'eſprit de liberté qu'ils puiſeroient au berceau, les lumieres & les talens qu'ils hériteroient de l'Europe, l'activité que leur donneroient de nombreux ennemis à repouſſer, de grandes populations à former, un riche commerce à fonder ſur une immenſe culture, des états, des ſociétés à créer, des maximes, des loix & des mœurs à établir ſur la baſe éternelle de la raiſon; tout ces reſſorts feroient peut-être d'une race équivoque & mêlangée, la nation la plus floriſſante que la philoſophie & l'humanité puiſſent deſirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuſe révolution dans le monde, ce ſera par l'Amérique. Après avoir été dévaſté, ce monde nouveau doit fleurir à ſon tour, & peut-être commander à l'ancien. Il ſera l'aſile de nos peuples foulés par la politique, ou chaſſés par la guerre. Les habitans ſauvages s'y policeront, & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement ſoit préparé par des fermentations, des ſecouſſes, des malheurs même; & qu'une éducation laborieuſe & pénible diſpoſe les eſprits à ſouffrir & à agir.

Jeunes Créoles, venez vous exercer en Europe, y pratiquer ce que nous enſeignons, y recueillir dans les reſtes précieux de nos antiques mœurs, cette vigueur que nous avons perdue, y étudier notre foibleſſe, & puiſer dans nos folies même, ces leçons de ſageſſe qui font éclore les grands événemens. Laiſſez en Amérique vos negres, dont la condition afflige nos regards, & dont le ſang peut-être ſe mêle à tous les levains qui alterent, corrompent & détruiſent notre population. Fuyez une éducation de tyrannie, de molleſſe & de vice que vous donne l'habitude de vivre

avec des eſclaves, dont l'abrutiſſement ne vous inſpire aucun des ſentimens de grandeur & de vertu qui font naître les peuples célebres. L'Amérique a verſé toutes les ſources de la corruption ſur l'Europe. Pour achever ſa vengeance, il faut qu'elle en tire tous les inſtrumens de ſa proſpérité. Détruite par nos crimes, elle doit renaître par nos vices.

La nature ſemble avoir deſtiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. On connoît à peine dans les iſles, la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleuréſies, les fluxions de poitrine, les maladies ſans nombre dont l'hiver eſt la cauſe. Aucun de ces fléaux de l'eſpece humaine, ailleurs ſi meurtriers, n'y a jamais fait le moindre ravage. Il ſuffit d'avoir triomphé de l'air du pays, & d'être parvenu au deſſus de l'âge moyen, pour être comme aſſuré d'une longue & paiſible carriere. La vieilleſſe n'y eſt pas caduque, languiſſante, aſſiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

CHAPITRE LXXVII.

Maladies auxquelles les Européens ſont expoſés aux iſles.

CEPENDANT celui des Antilles attaque les enfans nouveaux-nés, d'un mal qui ſemble renfermé dans la zone torride. On l'appelle *tetanos*. Si l'enfant reçoit les impreſſions de l'air ou du vent, ſi la chambre où il vient de naître eſt expoſée à la fumée, à trop de chaleur ou de fraîcheur, le mal ſe déclare auſſi-tôt. Il commence par la mâchoire, qui ſe roidit & ſe reſſerre au point de ne pouvoir plus s'ouvrir. Cette convulſion paſſe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt, faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de ſa vie, il n'a plus à craindre aucun autre accident. Les douceurs qu'on lui permet, même avant le ſevrage qui arrive au bout d'un an, l'uſage du café au lait, du chocolat, du vin, mais

ſur-tout du ſucre & des confitures; ces douceurs ſi pernicieuſes à nos enfans, ſont offertes à ceux de l'Amérique par la nature, qui les accoutume de bonne heure aux productions de leur climat.

Le ſexe, foible & délicat, a ſes maux comme ſes charmes. Dans les iſles, c'eſt un affoibliſſement, un anéantiſſement preſque total de ſes forces; une averſion inſurmontable pour tout ce qui eſt ſain; une paſſion déſordonnée pour tout ce qui nuit à ſa ſanté. Les alimens ſalés ou épicés ſont les ſeuls que l'on goûte & que l'on recherche. Cette maladie eſt une vraie cachexie, qui dégénere communément en hydropiſie. On l'attribue à la diminution des menſtrues dans les femmes qui arrivent d'Europe, & à la foibleſſe ou à la privation totale de cet écoulement périodique dans les femmes Créoles.

Les hommes plus robuſtes, ont des maux plus cruels. Ils ſont expoſés ſous ce voiſinage de l'équateur, à une fievre chaude & maligne, connue ſous des noms différens, & manifeſtée par des hémorrhagies. Le ſang qui bouillonne ſous les rayons ardens du ſoleil, s'y déborde par le nez, par les yeux, par les autres parties du corps. La nature dans les climats tempérés ne va pas ſi vîte, qu'elle ne donne dans les maladies les plus aiguës, le tems d'obſerver & de ſuivre le cours qu'elle prend. Elle eſt ſi prompte aux iſles, que ſi l'on tarde à ſaiſir la maladie dès l'inſtant qu'elle ſe déclare, elle eſt infailliblement mortelle. Auſſi faut-il dans vingt-quatre heures ſoutenir quinze & dix-huit ſaignées, dont les intervalles ſont remplis par d'autres remedes. Un homme n'eſt pas plutôt tombé malade, qu'il voit à ſes côtés le médecin, le notaire & le prêtre.

La plupart de ceux qui réſiſtent à ces vives ſecouſſes, épuiſés par le traitement qu'ils ont éprouvé, traînent une convaleſcence lente & difficile. Pluſieurs tombent même dans une langueur habituelle, produite par l'affaiſſement de toute la machine, que l'air toujours dévorant, & les alimens du pays, trop foibles ſans doute, ne peuvent remettre en vigueur. De là réſultent des obſ-

tructions, des jauniſſes, des gonflemens de rate, qui quelquefois ſe terminent par l'hydropiſie.

Ce danger aſſaillit preſque tous les Européens qui débarquent en Amérique, & ſouvent même les Créoles qui reviennent des pays tempérés. Mais il épargne les femmes dont le ſang a des évacuations naturelles; & les negres qui, nés ſous un climat plus chaud, ſont aguerris par la nature, & préparés par une tranſpiration facile, à toutes les fermentations que peut cauſer le ſoleil.

C'eſt cet aſtre, ſans doute, qui par la chaleur de ſes rayons moins obliques & plus conſtans que dans nos climats, occaſionne ces fievres violentes. Sa chaleur doit procurer l'épaiſiſſement inévitable du ſang, par l'excès des tranſpirations & des ſueurs, le défaut de reſſort dans les parties ſolides, le gonflement des vaiſſeaux par la dilatation des liqueurs; ſoit à raiſon de la raréfaction de l'air, ſoit à raiſon de la moindre compreſſion qu'éprouve la ſurface des corps dans une athmoſphere raréfiée.

On parviendroit peut-être à prévenir une partie de ces inconvéniens, en ſe faiſant purger & ſaigner dans la route, à meſure qu'on avance vers la zone torride, en renouvellant ces précautions aux iſles, en y joignant le ſecours des bains froids.

Mais loin de recourir à ces moyens que le bon ſens indique, on tombe dans des excès les plus propres à accélérer, à provoquer le mal. Les étrangers qui arrivent aux Antilles, entraînés par les fêtes qu'on leur y donne, par les agrémens qu'on y aime, par l'accueil qu'ils y reçoivent, ſe livrent ſans modération à tous les plaiſirs que l'habitude rend moins nuiſibles aux habitans nés ſous ce climat. La table, la danſe, le jeu, les veilles, le vin, les liqueurs, ſouvent le chagrin d'être déſabuſé des eſpérances chimériques qu'on avoit conçues; tout ſeconde l'effervescence que la chaleur excite dans le ſang. Il eſt bientôt enflammé.

Comment ne ſuccomberoit-on pas à cette épreuve du climat, quand les précautions même les plus exactes ne ſuffiſent pas pour garantir de l'atteinte de ces fievres dangereuſes; quand les hom-

mes les plus ſobres, les plus modérés, les plus éloignés de tout excès, & les plus attentifs ſur leurs actions, ſont les victimes du nouvel air qu'ils reſpirent ? Dans l'état actuel des colonies, ſur dix hommes qui paſſent aux iſles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois & un Eſpagnol.

En voyant la conſommation d'hommes qui ſe faiſoit dans ces régions, lorſqu'on commença à les occuper, on penſa aſſez généralement qu'elles finiroient par dépeupler les états qui avoient l'ambition de s'y établir.

CHAPITRE LXXVIII.

Avantages des nations qui poſſedent les iſles.

L'EXPÉRIENCE a changé ſur ce point l'opinion publique. A meſure que ces colonies ont pouſſé leurs cultures, elles ont eu plus de moyens de dépenſer. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la patrie principale des débouchés qui lui étoient inconnus. La maſſe des exportations n'a pas pu augmenter ſans une augmentation de travail. Avec les travaux ſe ſont multipliés les hommes, comme ils ſe multiplieront par-tout où ils trouveront plus de moyens de ſubſiſter. Les étrangers même ſe ſont portés en foule dans des empires qui ouvroient un vaſte champ à leur ambition, à leur induſtrie.

Non-ſeulement la population s'eſt accrue dans les états propriétaires des iſles, mais elle y eſt devenue plus heureuſe. Le bonheur eſt en général le réſultat des commodités; & il doit être plus grand, à meſure qu'on peut les varier & les étendre. Les iſles ont procuré cet avantage à leurs poſſeſſeurs. Ils ont tiré de ces régions fertiles des productions agréables, dont la conſommation a ajouté à leurs jouiſſances. Ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voiſins, les ont fait entrer en partage des douceurs des autres climats. De cette maniere, les empires

que le haſard, le bonheur des circonſtances, ou des vues bien combinées, avoient mis en poſſeſſion des iſles, ſont devenus le ſéjour des arts & de tous les agrémens, qui ſont une ſuite naturelle & néceſſaire d'une grande abondance.

Ce n'eſt pas tout. Ces colonies ont élevé les nations qui les ont fondées, à une ſupériorité d'influence dans le monde politique; & voici comment. L'or & l'argent qui forment la circulation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou & du Bréſil. Ils n'appartiennent pas aux Eſpagnols & aux Portugais, mais aux peuples qui donnent leurs marchandiſes en échange de ces métaux. Ces peuples ont entr'eux des comptes, qui, en dernier réſultat, vont ſe ſolder à Lisbonne & à Cadix, qu'on peut regarder comme une caiſſe commune & univerſelle. C'eſt-là qu'on doit juger de l'accroiſſement ou de la décadence du commerce de chaque nation. Celle qui eſt en équilibre de vente ou d'achat avec les autres, retire ſon intérêt entier. Celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que ſon intérêt; parce qu'elle en a cédé une partie, pour s'acquitter avec la nation dont elle étoit débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne retire pas ſeulement ce qui lui eſt dû par l'Eſpagne & le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec leſquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage eſt ſpécialement réſervé aux peuples qui poſſedent les iſles. Ils voient groſſir annuellement leur numéraire, par la vente des riches productions de ces contrées; & cette augmentation de numéraire aſſure leur prépondérance, les rend arbitres de la paix & de la guerre. Mais dans quelles proportions chaque nation a-t-elle augmenté ſa puiſſance par la poſſeſſion des iſles? C'eſt ce qu'on développera dans les livres ſuivans.

Fin du livre onzieme.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE DOUZIEME.

Etabliſſemens des Eſpagnols, des Hollandois & des Danois dans les iſles de l'Amérique.

CHAPITRE LXXIX.

Colonie Eſpagnole fondée ſur les rives de l'Orénoque. Ce qu'on y fait, ce qu'on y pourroit faire.

L'ESPAGNE a la gloire d'avoir découvert le grand archipel des Antilles, & d'y avoir formé les premiers établiſſemens. Celui que ſes navigateurs trouvent d'abord en arrivant en Amérique, ſe nomme la Trinité. Colomb y aborda, lorſqu'en 1498 il reconnut

l'Orénoque. Mais d'autres intérêts firent perdre de vue, & l'iſle, & les bords du continent voiſin. Cependant l'éclat de l'or qu'on avoit vu briller de loin ſur la côte, y ramena la nation qui l'avoit découverte. On décida la conquête des régions immenſes qu'arroſoit un des plus grands, un des plus riches fleuves du monde; & l'iſle de la Trinité, ſituée à l'embouchure de l'Orénoque, fut peuplée, pour aſſurer & faciliter l'exécution d'une ſi grande entrepriſe. Une iſle a toujours de l'avantage ſur un continent, lorſqu'avec peu de terrain à défendre, elle en trouve un très-grand à attaquer. Tel étoit celui que traverſe l'Orénoque.

Ce fleuve qui tire, à ce qu'on croit, ſa ſource des Cordilieres, après avoir été groſſi dans un cours de cinq cent ſoixante-quinze lieues, par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins conſidérables, ſe jette dans l'Océan par plus de cinquante embouchures. Telle eſt ſon impétuoſité, qu'il traverſe les plus fortes marées, & conſerve la douceur de ſes eaux, douze lieues après être ſorti du vaſte & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant ſa rapidité n'eſt pas toujours égale, par l'effet d'une ſingularité peut-être unique. L'Orénoque commençant à croître en Avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reſte le ſixieme dans ſon plus grand accroiſſement; en Octobre il commence à baiſſer graduellement juſqu'au mois de Mars, qu'il paſſe tout entier dans l'état fixe de ſa plus grande diminution. Cette alternative de variations eſt réguliere, invariable même.

Ce phénomene dont on ignore la cauſe, paroît dépendre beaucoup plus de la mer que de la terre. Durant les ſix mois que le fleuve croît, l'hémiſphere du nouveau-monde n'offre, pour ainſi dire, que des mers, & preſque point de terres à l'action perpendiculaire des rayons du ſoleil. Durant les ſix mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne préſente que ſon grand continent à l'aſtre qui l'éclaire. La mer eſt moins ſoumiſe alors à l'influence active du ſoleil, ou du moins ſa pente vers les côtes orientales eſt plus balancée, plus briſée par les terres. Elle doit donc laiſſer un plus libre cours aux fleuves qui n'étant point alors ſi fort retenus par la

mer, ne peuvent être groſſis que par la fonte des neiges des Cordilieres, ou par les pluies. C'eſt peut-être auſſi la ſaiſon des pluies, qui décide de l'accroiſſement des eaux de l'Orénoque. Mais pour bien ſaiſir les cauſes d'un phénomene ſi ſingulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones, connoître la ſituation & les mouvemens de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on dans la différence de leur poſition, de leur ſource, ou de leur embouchure, l'origine d'une diverſité ſi remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout eſt lié dans le ſyſtême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, ſoit journalieres, ſoit annuelles de la terre. Quand un peuple éclairé connoîtra les bords de l'Orénoque, on ſaura, du moins on cherchera les raiſons des phénomenes de ſon cours. Mais ce ne ſera pas ſans difficulté. Ce fleuve n'eſt pas auſſi navigable, que le fait préſumer la maſſe de ſes eaux; ſon lit eſt embarraſſé d'un grand nombre de rochers, qui réduiſent par intervalles le navigateur à porter ſes bateaux, & les denrées dont ils ſont chargés.

Les peuples qui traverſent ou fréquentent ce fleuve, voiſins du brûlant équateur, habitans d'un pays trop bon peut-être pour avoir été cultivé, ne connoiſſent ni la gêne des vêtemens, ni les chaînes de la police, ni le fardeau des gouvernemens. Libres ſous le joug de la pauvreté, ils vivent la plupart de la chaſſe, de la pêche & de fruits ſauvages. L'agriculture doit être peu de choſe, où l'on n'a qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres, qui, après avoir été brûlés ou pourris, laiſſent un terrain propre à former un champ.

L'oppreſſion où l'on tient les femmes dans le nouveau-monde, eſt, ſans doute, la cauſe principale de la dépopulation de cette partie du globe. Cette tyrannie, qui eſt univerſelle, eſt plus marquée ſur les bords de l'Orénoque que par-tout ailleurs. Auſſi ces contrées, quoiqu'extrêmement favoriſées de la nature, comptent-elles peu d'habitans. Les meres y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de ſi près le boyau du nombril, que ces enfans meurent d'une hémorrhagie. Le

chriſtianiſme même n'a pas réuſſi à déraciner cet uſage abominable. On a pour garant le jéſuite Gumilla, qui, averti que l'une de ſes néophites venoit de commettre un pareil aſſaſſinat, alla la trouver, pour lui reprocher ſon crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le miſſionaire ſans s'émouvoir. Quand il eut fini elle lui demanda la permiſſion de lui répondre, ce qu'elle fit en ces termes :

« Plût à Dieu, pere, plût à Dieu, qu'au moment où ma mere » me mit au monde, elle eût eu aſſez d'amour & de compaſſion » pour épargner à ſon enfant tout ce que j'ai enduré, tout ce que » j'endurerai juſqu'à la fin de mes jours. Si ma mere m'eût étouf- » fée en naiſſant je ſerois morte, mais je n'aurois pas ſenti la mort, » & j'aurois échappé à la plus malheureuſe des conditions. Com- » bien j'ai ſouffert, & qui ſait ce qui me reſte à ſouffrir !

» Repréſente-toi, pere, les peines qui ſont réſervées à une In- » dienne parmi ces Indiens. Il nous accompagnent dans les champs » avec leur arc & leurs fleches ; nous y allons, nous, chargées d'un » enfant que nous portons dans une corbeille, & d'un autre qui » pend à nos mammelles. Ils vont tuer un oiſeau ou prendre un » poiſſon ; nous béchons la terre, nous ; & après avoir ſupporté » toute la fatigue de la culture, nous ſupportons toute celle de la » moiſſon. Ils reviennent le ſoir ſans aucun fardeau ; nous, nous » leur apportons des racines pour leur nourriture, & du mays pour » leur boiſſon. De retour chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs » amis ; nous, nous allons chercher du bois & de l'eau pour pré- » parer leur ſouper. Ont-ils mangé, ils s'endorment ; nous, nous » paſſons preſque la nuit à moudre le mays & à leur faire le chica. » Et quelle eſt la récompenſe de nos veilles ? Ils boivent, & quand » ils ſont ivres, ils nous traînent par les cheveux, & nous foulent » aux pieds.

» Ah, pere, plût à Dieu que ma mere m'eût étouffée en naiſſant ! » Tu ſais toi-même, ſi nos plaintes ſont juſtes. Ce que je te dis, » tu le vois tous les jours. Mais notre plus grand malheur, tu ne » ſaurois le connoître. Il eſt triſte pour la pauvre Indienne de ſer-

» vir ſon mari comme une eſclave, aux champs, accablée de » ſueurs, & au logis privée du repos : mais il eſt affreux de le voir » au bout de vingt ans prendre une autre femme plus jeune qui n'a » point de jugement. Il s'attache à elle. Elle nous frappe ; elle » frappe nos enfans; elle nous commande ; elle nous traite comme » ſes ſervantes; & au moindre murmure qui nous échapperoit, » une branche d'arbre levée .... Ah, pere, comment veux-tu que » nous ſupportions cet état ? qu'a de mieux à faire une Indienne » que de ſouſtraire ſon enfant à une ſervitude mille fois pire que » la mort ? plût à Dieu, pere, je te le répete, que ma mere m'eût » aſſez aimée pour m'enterrer lorſque je naquis ! Mon cœur n'au- » roit pas tant à ſouffrir, ni mes yeux à pleurer. »

Entre toutes les petites nations qui errent dans ces immenſes contrées, on en voit une chez qui la nature du ſol a rendu le ſort des femmes moins miſérable: c'eſt celle qui habite une foule d'iſles, formées par les différentes embouchures de l'Orénoque. Son pays, quoique ſous l'eau pendant les ſix mois de l'année que croît le fleuve, quoique ſubmergé le reſte du tems deux fois le jour par la marée, lui paroît préférable à tout. Elle eſt parvenue à l'habiter ſans riſque, en conſtruiſant des cabanes ſur des pieux fort élevés, & très-profondément enfoncés dans la vaſe. Un palmier qui couvre ces ſables, fournit à ces ſauvages doux, gais & ſociables, leur nourriture, leur boiſſon, leurs meubles & leurs canots.

Les Eſpagnols n'entreprirent de remonter l'Orénoque qu'en 1535. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriſerent au point de n'y avoir jamais formé qu'un petit établiſſement. Il eſt ſitué au bas du fleuve, & ſe nomme Saint-Thomas. Les premiers colons s'y adonnerent à la culture du tabac avec une telle ardeur, qu'ils en livroient tous les ans dix cargaiſons aux Hollandois. Cette communication ayant été proſcrite par la métropole ; la ville, qui d'ailleurs a été ſaccagée deux fois par des corſaires, ſe réduiſit inſenſiblement à rien. Elle ſe borne aujourd'hui à élever quelques troupeaux qui ſont conduits à Cumana par un chemin qu'on a tracé dans l'intérieur des terres.

Ces vaſtes & fertiles contrées ſortiroient bien-tôt de l'obſcurité où elles ſont plongées, ſi l'Eſpagne ſavoit profiter de l'ambition active des jéſuites. On ſait que ces hommes, admirables comme ſociété, dangereux comme citoyens, déteſtables comme religieux, étoient parvenus à tirer du fond des forêts un nombre conſidérable de ſauvages ; à les fixer ſur les bords de l'Orénoque & des rivieres, la plupart navigables, qui s'y jettent ; à leur donner quelques principes de ſociabilité, un peu de goût pour les arts les plus néceſſaires, ſur-tout pour l'agriculture. Seroit-il impoſſible de déterminer ces Indiens, par l'appât des échanges, à multiplier le ſucre, le coton, le tabac, le cacao qu'ils cultivent déjà pour leur propre uſage ? Entre la vie ſauvage & l'état de ſociété, c'eſt un déſert immenſe à traverſer ; mais de l'enfance de la civiliſation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le tems qui accroît les forces, abrege les diſtances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richeſſes à l'Eſpagne. On les porteroit à la Trinité, qui ſeroit ainſi rendue à ſa deſtination primitive.

CHAPITRE LXXX.

Les Eſpagnols s'établiſſent à la Trinité & à la Marguerite.

LA Trinité ne ſe borneroit pas à n'être qu'un entrepôt. Son étendue, la fertilité de ſon ſol, l'avantage de ſes rades, lui donneroient un éclat qu'elle tireroit de ſon propre fond. Ceux qui l'ont parcourue avec aſſez de réflexion & de lumieres pour démêler, à travers les épaiſſes forêts qui la couvrent, ce qu'elle pouvoit valoir, l'ont jugée propre à rapporter abondamment pluſieurs ſortes de productions, même d'un grand prix. Cependant elle n'a jamais cultivé que le cacao ; mais il y étoit ſi parfait qu'on le préféroit à celui de Caraque même, & que les négocians Eſpagnols, pour s'en aſſurer, le payoient d'avance à l'envi les uns des autres. Cet empreſſement

qui peut quelquefois augmenter l'induſtrie d'un peuple naturellement actif, perd infailliblement des hommes chez qui le goût du repos eſt une paſſion, & preſque un beſoin de la nature ou de l'éducation. Les propriétaires ayant reçu plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourſer avec l'unique denrée qui faiſoit toute leur fortune, tomberent peu-à-peu dans le découragement. A la vue d'un travail exceſſif, ils ſe mirent à ne rien faire. Depuis 1727 on ne trouve plus de cacao dans l'Iſle. Elle devint, à cette époque, tout-à-fait étrangere à ſa métropole. Cette négligence avoit déja comme anéanti la Marguerite.

Cette iſle dut un moment de vie & de proſpérité, à une ſorte de richeſſe cachée dans le fond de la mer qui l'environnoit. Colomb avoit apperçu en 1498 à quatre lieues du continent, la petite iſle de Cubagua qu'on appella depuis l'iſle des Perles. L'abondance de ce tréſor que la nature offroit gratuitement, y attira les Eſpagnols en 1509. Ils y arriverent avec quelques ſauvages des Lucayes qui ne s'étoient pas trouvés propres aux travaux des mines, mais qui avoient une grande facilité à demeurer long-tems ſous l'eau. Leur talent fut employé avec tant d'ardeur, qu'on vit s'élever en fort peu de tems des fortunes très-conſidérables. Les bancs où naiſſoient les perles s'épuiſerent; & la colonie fut transférée en 1524 à la Marguerite, où l'on venoit d'en découvrir, & d'où elles diſparurent plus vîte encore. Dès lors cette poſſeſſion qui a quinze lieues de long ſur ſix de large, devint encore plus indifférente à l'Eſpagne que la Trinité.

Si la cour de Madrid conſerve ces deux iſles, c'eſt plutôt pour éloigner du continent des nations plus induſtrieuſes, que dans la vue d'en tirer quelque utilité. Des Eſpagnols y ont formé avec des Indiennes une génération d'hommes, qui réuniſſant l'inertie des peuples ſauvages aux vices des peuples policés, ſont pareſſeux, frippons & ſuperſtitieux. Ils vivent de leur pêche, & de bananes que la nature, comme pour favoriſer leur indolence, y fait croître plus groſſes & meilleures que dans le reſte de l'archipel. Ils élevent des beſtiaux maigres & de peu de goût qu'ils vont échanger

en fraude dans les colonies Françoiſes contre des camelots, de voiles noirs, des toiles, des bas de ſoie, des chapeaux blancs & des clincailleries. Cette navigation ſe fait avec une trentaine de chaloupes non pontées.

Les troupeaux domeſtiques ont peuplé les bois des deux iſles, de bêtes à corne qui ſont devenues ſauvages. On les tue à coups de fuſil. Leur chair eſt coupée en aiguillettes de trois pouces de large, d'un pouce d'épaiſſeur, qu'on fait ſécher, après avoir fondu la graiſſe; de maniere à les conſerver trois ou quatre mois. Le cent peſant de cette viande qu'on nomme taſſau, ſe vend environ 20 livres dans les établiſſemens François.

Les commandans, les officiers civils & militaires, les moines attirent à eux tout l'argent que le gouvernement envoie dans les deux iſles. Le reſte qui ne paſſe pas le nombre de ſeize cents perſonnes, vit dans une pauvreté affreuſe. Elles fourniſſent en tems de guerre environ deux cents hommes que l'eſprit de rapine attire indiſtinctement dans les colonies où l'on arme des vaiſſeaux corſaires. Les habitans de Porto-Rico n'ont pas les mêmes inclinations.

CHAPITRE LXXXI.

Les Eſpagnols s'établiſſent à Porto-Rico.

PLACÉE au centre des Antilles, cette iſle a quarante lieues de long, ſur vingt dans ſa plus grande largeur. Quoique découverte & reconnue en 1493 par Colomb, elle n'attira l'attention des Eſpagnols qu'en 1509, & ce fut l'appât de l'or qui les y fit paſſer de Saint-Domingue, ſous les ordres de Ponce de Leon. Cette nouvelle conquête devoit leur coûter.

Perſonne n'ignore que l'uſage des armes empoiſonnées, remonte aux ſiecles les plus reculés. Il précéda dans la plupart des contrées, l'invention du fer. Lorſque les dards armés de pierres, d'os, d'arêtes ſe trouverent des armes trop foibles pour repouſſer les bêtes féroces,

féroces, on eu recours à un ſuc mortel. Ce poiſon imaginé d'abord pour la chaſſe, ſervit depuis aux guerres des peuples, ou conquérans, ou ſauvages. L'ambition & la vengeance ne connoiſſent des bornes dans leurs excès, qu'après avoir noyé durant des ſiecles des nations entieres dans des fleuves de ſang. Quand on a reconnu que ce ſang ne produit rien, ou qu'à meſure qu'il groſſit dans ſon cours, il dépeuple les terres, & ne laiſſe que des déſerts ſans vie & ſans culture; alors on convient de modérer un peu la ſoif de le répandre. On établit ce qu'on appelle le droit de la guerre; c'eſt-à-dire, l'injuſtice dans l'injuſtice, ou l'intérêt des rois dans le maſſacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On ſe réſerve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens, fait qu'on proſcrit certains abus dans l'uſage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend les armes empoiſonnées; & quand les boulets de canon ſuffiſent, on interdit les balles machées. Race indigne du ciel & de la terre, être deſtructeur & tyrannique, homme ou démon, ne ceſſeras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment? Ne finiras-tu la guerre qu'avec l'anéantiſſement de ton eſpece? Eh bien! ſi tu veux le hâter, va donc chercher les poiſons du nouveau-monde.

De toutes les régions fertiles en plantes venimeuſes, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale. Elle devoit cette fécondité malheureuſe à ſon territoire généralement fétide, comme s'il s'épuroit du limon d'un déluge.

C'étoient des lianes fort multipliées dans les lieux humides & marécageux, qui fourniſſoient au continent le poiſon qui étoit d'un uſage univerſel. On les coupoit en morceaux qu'on faiſoit bouillir dans l'eau, juſqu'à ce que la décoction eût acquis la conſiſtance d'un ſirop. Alors on y plongeoit des fleches qui s'imprégnoient d'un ſuc mortel. Pendant pluſieurs ſiecles ce fut avec ces armes que les ſauvages ſe firent généralement la guerre. Dans la ſuite pluſieurs de ces foibles nations ſentirent la néceſſité de renoncer à un moyen ſi deſtructeur, & le réſerverent contre les bêtes, grandes & pe-

tites, qu'on ne pouvoit atteindre ou vaincre. Tout animal, dont la peau a été effleurée d'une de ces fleches empoiſonnées, meurt une minute après, ſans aucun ſigne de convulſion ni de douleur. Ce n'eſt pas parce que ſon ſang eſt figé, comme on l'a cru longtems : des expériences récentes ont fait connoître que ce poiſon mêlé dans du ſang nouvellement tiré & tout chaud, l'empêchoit de ſe coaguler, & même retardoit ſa putréfaction. Il eſt vraiſemblable que c'eſt ſur le ſyſtême nerveux que ces ſucs agiſſent. Quelques voyageurs ont attribué l'origine du mal vénérien à l'uſage où l'on étoit dans le nouveau-monde de ſe nourrir du gibier tué avec ces armes empoiſonnées. Tout le monde ſait aujourd'hui qu'on peut faire un uſage habituel de ces viandes ſans inconvénient.

Dans les iſles de l'Amérique on tire moins le poiſon des lianes que des arbres ; mais de tous les arbres qui produiſent la mort, le plus dangereux eſt le mancenillier.

Son tronc qui n'a jamais plus de deux pieds de circonférence eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre. Ses fleurs ſont rougeâtres. Son fruit a la couleur de la pêche & renferme un noyau. Ses feuilles ſemblables à celles du laurier, contiennent une ſubſtance laiteuſe. Il eſt dangereux de les manier lorſque l'ardeur du ſoleil les fait ſuer ; & plus dangereux encore de ſe repoſer ſous ſes fleurs innombrables, à cauſe de la prodigieuſe quantité de pouſſiere qui en tombe. On reçoit le ſuc fluide du mancenillier dans des coquilles rangées autour des inciſions qu'on a faites à ſon tronc. Lorſque cette liqueur eſt un peu épaiſſe, on y trampe la pointe des fleches qui acquierent la propriété de porter une mort prompte à tout être ſenſible, n'en fût-il que très-légérement atteint. L'expérience prouve que ce venin conſerve ſon activité, même au-delà d'un ſiecle. De tous les lieux où ſe trouve cet arbre funeſte, Porto-Rico eſt celui où il ſe plaît le plus, où il eſt le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérans de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette iſle ? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'aient trop tard connue, & qu'ils n'y aient pas trouvé la mort due à leur avarice.

Le mancenillier ſemble n'avoir été funeſte qu'aux Américains.

Les habitans de l'iſle qui le produit s'en ſervoient pour repouſſer le Caraïbe accoutumé à faire des incurſions ſur leurs côtes. Ils pouvoient employer les mêmes armes contre les Européens. L'Eſpagnol qui ignoroit alors que le ſel appliqué ſur la bleſſure au moment du coup en eſt le remede infaillible, auroit ſuccombé peut-être aux premieres atteintes de ce poiſon. Mais il n'éprouva pas la moindre réſiſtance de la part de ces ſauvages inſulaires. Inſtruits de ce qui s'étoit paſſé dans la conquête des iſles voiſines, ils regardoient ces étrangers comme des êtres ſupérieurs à l'humanité. Ils ſe jetterent d'eux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne tarderent pas à ſouhaiter de briſer le joug inſupportable qu'on leur avoit impoſé. Seulement avant de le tenter, ils voulurent ſavoir ſi leurs tyrans étoient ou n'étoient pas immortels. La commiſſion en fut donnée à un cacique nommé Broyo.

Un haſard favorable à ſes deſſeins ayant conduit chez lui Salzedo, jeune Eſpagnol qui voyageoit, il le reçut avec de grandes marques de conſidération, & lui donna à ſon départ quelques Indiens pour le ſoulager dans ſa marche, & pour lui ſervir de guides. Un de ces ſauvages le mit ſur ſes épaules pour traverſer une riviere, le jeta dans l'eau, & l'y retint avec le ſecours de ſes compagnons, juſqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira enſuite le corps ſur le rivage. Dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Eſpagnols pouvoient mourir, on tomba de tous côtés ſur les oppreſſeurs. Cent furent maſſacrés.

Ponce de Léon raſſemble auſſi-tôt tous les Caſtillans qui ont échappé à la conſpiration. Sans perdre de tems il fond ſur les ſauvages déconcertés par cette bruſque attaque. Leur terreur augmente à meſure que leurs ennemis ſe multiplient. Ce peuple a la ſimplicité de croire que les nouveaux Eſpagnols qui arrivent de Saint-Domingue, ſont ceux-là même qui ont été tués & qui reſſuſcitent pour combattre. Dans cette folle perſuaſion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaiſſent de leurs cen-

dres, il ſe remet ſous le joug. On le condamne aux mines, où il périt en peu de tems dans les travaux de l'eſclavage.

Ces barbaries n'ont produit aucun avantage à l'Eſpagne. Une iſle d'une étendue conſidérable, arroſée d'un grand nombre de rivieres, fertile, quoiqu'inégale, ayant un port excellent, des côtes faciles, & dont la poſſeſſion auroit fait la fortune d'une nation active; cette iſle eſt inconnue à la plupart des peuples. On y compte à peine quinze cents Eſpagnols, métis ou mulâtres. Ils ont environ trois mille negres, plus occupés à nourrir l'indolence du propriétaire, qu'à ſeconder ſon induſtrie. Les maîtres & les eſclaves, rapprochés par la pareſſe, vivent également de mays, de patates & de caſſave. S'ils cultivent du ſucre, du tabac, du cacao, ce n'eſt que ce qu'il en faut pour leur conſommation. Ce qu'ils exportent ſe réduit à deux mille cuirs qu'ils fourniſſent annuellement au commerce d'Eſpagne, & à un aſſez grand nombre de mulets, bons, mais petits, tels qu'on les trouve ordinairement dans les pays coupés & montueux. Ces mulets paſſent en fraude à Sainte-Croix, à la Jamaïque & à Saint-Domingue. L'oiſiveté de cette peuplade eſt protégée par une garniſon de deux cents hommes, qui, avec les prêtres & le magiſtrat, coûte au gouvernement 250, 000 livres. Cet argent joint à la valeur des beſtiaux ſuffit pour payer aux Anglois, aux Hollandois, aux François, aux Danois, les toiles & les autres marchandiſes qu'ils fourniſſent. Toute l'utilité que la métropole tire de ſa colonie ſe réduit à y renouveller l'eau & les rafraîchiſſemens des flottes qu'elle envoie dans le nouveau-monde.

Si l'Eſpagne eſt aſſez peu touchée de ſes propres intérêts, pour négliger les avantages que pourroit lui rapporter une iſle ſi conſidérable; du moins devoit-elle permettre à ceux de ſes ſujets que le ſort y a conduits, de ſortir de la honteuſe miſere où ils languiſſent. Il ſuffiroit, pour rendre leur condition meilleure, de les autoriſer à la vente libre de leurs troupeaux. L'étendue de leur ſol leur permettroit d'en élever aſſez pour les beſoins de toutes celles des Antilles où l'on s'occupe de culture. La ſituation d'un établiſſement qui ſe trouve au milieu de ces iſles, favoriſeroit par-tout l'intro-

duction de ſes beſtiaux dans leurs ports. Une communication non-interrompue avec des peuples actifs & éclairés, réveilleroit des colons qui ne le ſont pas. Le deſir de partager les mêmes jouiſſances inſpireroit l'ardeur des mêmes travaux. La cour de Madrid recueilleroit alors des fruits politiques d'une condeſcendance que l'humanité ſeule devroit lui dicter. Juſqu'au moment de cette liberté de commerce, Porto-Rico ne lui ſera pas plus utile que Saint-Domingue.

CHAPITRE LXXXII.

Etabliſſement des Eſpagnols à Saint-Domingue.

CETTE iſle célebre dans l'hiſtoire pour avoir été le berceau des Eſpagnols dans le nouveau-monde, jeta d'abord un grand éclat par l'or qu'elle fourniſſoit. Ces richeſſes diminuerent avec les habitans du pays qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre ; & elles tarirent enfin entiérement, lorſque les iſles voiſines ne fournirent plus de quoi remplacer les déplorables victimes de l'avidité des conquérans. La paſſion de rouvrir cette ſource d'opulence, inſpira la penſée d'aller chercher des eſclaves en Afrique ; mais outre qu'ils ne ſe trouverent pas propres aux travaux auxquels on les deſtinoit, l'abondance des mines du continent qu'on commençoit à exploiter, réduiſit à rien les grands avantages qu'on avoit tirés juſqu'alors de celles de Saint-Domingue. La ſanté, la force, la patience des negres firent imaginer qu'il étoit poſſible de les employer utilement à la culture, & on ſe détermina par néceſſité à un parti ſage, qu'avec plus de lumieres on auroit embraſſé par choix.

Le produit de leur induſtrie fut d'abord extrêmement borné, parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles-Quint, qui, comme la plupart des ſouverains, préféroit ſes favoris à tout, avoit excluſivement accordé la traite des noirs à un ſeigneur Flamand, qui abandonna ſon privilege aux Génois. Ces avares républicains

firent de ce honteux commerce l'uſage qu'on fait toujours du monopole : ils voulurent vendre cher, & ils vendirent peu. Lorſque le tems & la concurrence eurent amené le prix naturel & néceſſaire des eſclaves, ils ſe multiplierent. On doit bien penſer que l'Eſpagnol accoutumé à traiter les Indiens, preſqu'auſſi blancs que lui, comme des animaux, n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Africains qu'il ſubſtituoit à leur place. Ravalés encore à ſes yeux par le prix même qu'ils lui coûtoient ; ſa religion ne l'empêcha pas d'aggraver le poids de leur ſervitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux eſclaves tenterent de recouvrer des droits que l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus ; mais ils tirerent ce fruit de leur déſeſpoir, qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération, s'il faut appeller ainſi la tyrannie qui craint la révolte, eut des ſuites favorables. La culture fut pouſſée avec une eſpece de ſuccès. Un peu après le milieu du ſeizieme ſiecle, la métropole tiroit annuellement de ſa colonie, dix millions peſant de ſucre, beaucoup de bois de teinture, de tabac, de cacao, de caſſe, de gingembre, de coton, une grande quantité de cuirs. On pouvoit penſer que ce commencement de proſpérité inſpireroit le goût & donneroit les moyens d'en étendre les progrès. Un enchaînement de cauſes plus funeſtes les unes que les autres, ruina ces eſpérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-Domingue. Les conquêtes des Eſpagnols dans le continent, devoient contribuer naturellement à rendre floriſſante, une iſle que la nature paroiſſoit avoir placée pour devenir le centre de la vaſte domination qui ſe formoit autour d'elle, pour être l'entrepôt de ſes différentes colonies. Il en arriva tout autrement : à la vue des fortunes prodigieuſes qui s'élevoient au Mexique ou ailleurs, les plus riches habitans de Saint-Domingue mépriſerent leurs établiſſemens, & quitterent la véritable ſource des richeſſes, qui eſt pour ainſi dire à la ſurface de la terre, pour aller fouiller dans ſes entrailles des veines d'or qui tariſſent bientôt. Le gouvernement entreprit en vain d'ar-

rêter cette émigration : les loix furent toujours éludées avec adreſſe, ou violées avec audace.

La foibleſſe, qui étoit une ſuite néceſſaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Eſpagne à ravager des côtes ſans défenſe. On vit même le célebre navigateur Anglois, François Drake, prendre & piller la capitale. Ceux des corſaires qui n'avoient pas de ſi grandes forces, ne manquoient guere d'intercepter les bâtimens qui étoient expédiés de ces parages, alors les mieux connus du nouveau-monde. Pour comble de calamité, les Caſtillans eux-mêmes ſe firent pirates. Ils n'attaquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandeſtinement pour aller chercher par-tout des eſclaves, empêchoit qu'on ne pût les reconnoître ; & l'appui qu'ils achetoient des vaiſſeaux de guerre chargés de protéger la navigation, les aſſuroit de l'impunité.

Le commerce que la colonie faiſoit avec les étrangers, pouvoit ſeul la relever, ou empêcher du moins ſa ruine entiere : il fut défendu. Comme il continuoit, malgré la vigilance des commandans, ou peut-être par leur connivence, une cour aigrie & peu éclairée prit le parti de raſer la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitans dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jeta dans les eſprits un découragement, que les incurſions & l'établiſſement des François dans l'iſle, porterent depuis au dernier période.

L'Eſpagne uniquement occupée du vaſte empire qu'elle avoit formé dans le continent, ne fit jamais rien pour diſſiper cette léthargie. Elle ſe refuſa même aux ſollicitations de ſes ſujets Flamands, qui deſiroient vivement d'être autoriſés à défricher des contrées ſi fertiles. Plutôt que de courir le riſque de leur voir faire ſur les côtes un commerce frauduleux, elle conſentit à laiſſer dans l'oubli une poſſeſſion qui avoit été importante, & qui pouvoit le redevenir.

Cette colonie, à qui ſa métropole n'étoit plus connue que par

un vaiſſeau médiocre qu'elle en recevoit tous les trois ans, avoit en 1717 dix-huit mille quatre cent dix habitans, Eſpagnols, métis, negres ou mulâtres. Leur couleur & leur caractere tenoient plus ou moins de l'Américain, de l'Européen & de l'Africain, en raiſon du mélange qui s'étoit fait du ſang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & paſſagere qui rapproche les races & les conditions; car l'amour, comme la mort, ſe plaît à les confondre. Ces demi-ſauvages plongés dans une fainéantiſe profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabanes, étoient ſans meubles, & la plupart ſans vêtemens. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienſéances, le goût des commodités, recevoient des habits de la main des François, leurs voiſins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur envoyoit pour deux cents ſoldats, pour les prêtres & pour le gouvernement. Il ne paroît pas que la compagnie excluſive, formée en 1757 à Barcelone, pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, ait fait encore de grands progrès. Ses expéditions annuelles ſe réduiſent à deux petits bâtimens, qui font leur retour en Europe, chargés de ſix mille cuirs, & de quelques autres marchandiſes de peu de valeur.

C'eſt à San-Domingo, capitale de la colonie, que ſe font les échanges. Elle eſt ſituée au bord d'une plaine qui a trente lieues de long, ſur huit, dix, & douze lieues de large. Ce grand eſpace qui fourniroit à un peuple cultivateur pour vingt millions de denrées, eſt couvert de forêts & de ronces, rarement entremêlés de pâturages où paiſſent d'aſſez nombreux troupeaux. Ce terrain uni dans preſque toute ſon étendue, devient inégal aux environs de la ville, bâtie ſur les rives de la Lozama. De magnifiques ruines ſont tout ce qui reſte à cette célebre cité, de ſa proſpérité premiere. Du côté de la terre, elle n'a pour fortifications qu'une ſimple muraille ſans foſſé & ſans aucun ouvrage avancé; mais du côté de la riviere & de la mer, elle ſeroit difficile à prendre. Tel eſt le ſeul établiſſement que les Eſpagnols aient conſervé à la côte du ſud. Celui qu'ils ont au nord ſe nomme Monte-Criſto.

Heureuſement

Heureuſement cette place maritime & commerçante n'a jamais eu de liaiſon avec l'Eſpagne. Elle doit ſon activité au voiſinage des plantations Françoiſes. Durant la paix, les productions de la plaine de Mariboux, ſituée entre le fort Dauphin & la baie de Mancenille, vont ſe perdre dans ce port toujours rempli d'Anglois interlopes. Lorſque la guerre entre les cours de Londres & de Verſailles n'entraîne pas celle de Madrid, Monte-Criſto devient un marché conſidérable; parce que tout le nord de la colonie Françoiſe y fait paſſer ſes denrées, qui y trouvent toujours des vaiſſeaux prêts à les enlever. Ce mouvement de vie ceſſe, dès l'inſtant que l'Eſpagne ſe croit obligée de prendre parti dans les querelles des deux nations rivales.

Les Eſpagnols n'ont aucune poſſeſſion à l'oueſt de l'iſle, entiérement occupée par la France; & il n'y a que neuf ou dix ans qu'ils ont penſé à former des habitations à l'eſt, qu'on avoit depuis longtems perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures, entré par haſard dans le conſeil de Madrid, pouvoit s'exécuter dans la plaine de Vega-Real, ſituée dans l'intérieur des terres, & qui a quatre-vingts lieues de long, ſur dix dans ſa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le nouveau-monde un terrain plus uni, plus fécond, plus arroſé. Toutes les productions de l'Amérique y réuſſiroient admirablement; mais l'extraction en ſeroit impoſſible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins, dont l'entrepriſe effraieroit même des nations plus entreprenantes que la nation Eſpagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jeter les yeux ſur les plaines de San-Domingo, moins fertiles que celles de Vega-Real, mais pourtant fertiles. On craignit ſans doute que les nouveaux colons ne priſſent les mœurs des anciens, & l'on ſe détermina pour Samana.

C'eſt une péninſule dans la partie orientale de l'iſle, large de cinq lieues, longue de ſeize; elle ne tient au continent que par une langue étroite & fort marécageuſe. Elle offre aux vaiſſeaux une baie profonde de quatorze lieues, où le mouillage eſt de quatorze braſſes, & ſi commode, qu'ils peuvent être amarrés à terre. Cette

baie eſt ſemée de petits iſlets, qu'il eſt aiſé d'éviter, en rangeant la côte à l'oueſt. Avec un terrain très-fertile, quoiqu'il ne ſoit pas uni, la preſqu'iſle jouit d'une ſituation très-avantageuſe pour le commerce & pour l'atterrage des bâtimens qui arrivent d'Europe.

Ces conſidérations déterminerent les premiers aventuriers François qui ravagerent Saint-Domingue, à ſe fixer à Samana. Ils s'y ſoutinrent aſſez long-tems, quoique leurs ennemis fuſſent en force dans le voiſinage. On ſentit à la fin qu'ils étoient trop expoſés, trop éloignés des autres établiſſemens que leur nation avoit dans l'iſle, & qui prenoient tous les jours de la conſiſtance. On les rappella; les Eſpagnols ſe réjouirent de ce départ, mais ils n'occuperent pas la place qui devenoit vacante.

Cependant ils y ont envoyé de nos jours des Canariens; l'état a fait la dépenſe de leur voyage, & s'eſt chargé des frais de leur entretien pendant pluſieurs années. Ces meſures quoique ſages, n'ont produit aucun bien. Les nouveaux colons ont été la plupart victimes du climat, des défrichemens, & ſur-tout des vexations des gouverneurs, dont l'eſprit militaire eſt par-tout funeſte à la proſpérité des colonies. Le peu de ces étrangers qui ſurvit à tant de maux, languit dans l'attente d'une mort prochaine. De ſi triſtes eſſais ne promettent pas d'heureuſes ſuites. Saint-Domingue doit reſter pour les Eſpagnols, dans l'état de foibleſſe où ils l'ont laiſſé juſqu'à préſent. La nature & la fortune les en dédommageront à Cuba.

CHAPITRE LXXXIII.

Colonie Eſpagnole formée à Cuba. Importance de cette iſle.

L'Isle de Cuba, ſéparée de celle de Saint-Domingue par un canal étroit, vaut ſeule un royaume : elle a deux cent cinquante lieues de long, ſur quinze, vingt, & trente de large. Découverte en 1492 par Colomb, ce ne fut qu'en 1511 que les Eſpagnols entreprirent de la conquérir. Diego de Velaſquez vint avec quatre vaiſſeaux y aborder par ſa pointe orientale.

Un cacique nommé Hatuey, régnoit dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'iſle Eſpagnole, en étoit ſorti pour éviter l'eſclavage où ſa nation étoit condamnée. Suivi des malheureux qui étoient échappés à la tyrannie des Caſtillans, il avoit établi dans le lieu de ſon refuge, un petit état qu'il gouvernoit en paix. C'eſt de là qu'il obſervoit au loin les voiles Eſpagnoles dont il craignoit l'approche. A la premiere nouvelle qu'il eut de leur arrivée, il aſſembla les plus braves des Indiens, ſes ſujets ou ſes alliés, pour les animer à défendre leur liberté ; mais les aſſurant que tous leurs efforts ſeroient inutiles, s'ils ne commençoient par ſe rendre propice le dieu de leurs ennemis : *la voilà*, leur dit-il devant un vaſe rempli d'or, *la voilà cette divinité ſi puiſſante, invoquons-la.*

Ce peuple bon & ſimple, crut aiſément que l'or pour lequel ſe verſoit tant de ſang, étoit le dieu des Eſpagnols. On danſa, on chanta devant ce métal brut & ſans forme, & l'on ſe repoſa ſur ſa protection.

Mais Hatuey plus éclairé, plus ſoupçonneux que les autres caciques, les aſſembla de nouveau. *Ne comptons*, leur dit-il, *ſur aucun bonheur, tant que le dieu des Eſpagnols ſera parmi nous. Il eſt notre ennemi comme eux. Ils le cherchent par-tout, & s'établiſſent*

où ils le trouvent. Dans les profondeurs de la terre, ils ſauroient le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils plongeroient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher. Ce n'eſt qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne ſera plus parmi nous, ils nous oublieront ſans doute. Auſſi-tôt, tout l'or qu'on poſſédoit fut jeté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Eſpagnols. Les fuſils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant diſperſerent les ſauvages qui vouloient réſiſter. Mais Hatuey pouvoit les raſſembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au feu. Attaché au poteau du bûcher, lorſqu'il n'attendoit que la flamme, un prêtre barbare vint lui propoſer le baptême & lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices*, dit le cacique, *y a-t-il des Eſpagnols? Oui*, répondit le miſſionnaire, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, reprit Hatuey, *& je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un ſeul. Ne me parlez plus de votre religion, & laiſſez-moi mourir.*

Le cacique fut brûlé, le dieu des chrétiens déshonoré, ſa croix baignée dans le ſang humain, mais Velaſquez ne trouva plus d'ennemi. Tous les caciques s'empreſſerent de lui rendre hommage. Après qu'on eut ouvert les mines, comme elles ne rapportoient pas aſſez d'or, les habitans de Cuba devenant inutiles, furent exterminés; parce qu'alors conquérir n'étoit que détruire. Une des plus grandes iſles du monde, ne coûta pas un homme aux Eſpagnols. Mais ont-ils tiré quelque profit de la conquête de Cuba?

Cet établiſſement a des cultures importantes. Il ſert d'entrepôt à un grand commerce. On le regarde comme le boulevard du nouveau-monde. Sous ces trois aſpects, il mérite une attention ſérieuſe.

Le coton eſt la production qui devoit naturellement ſe multiplier davantage dans cette iſle immenſe. Au tems de la conquête, cet arbuſte y étoit très-commun. Sa conſervation exigeoit peu d'avances, peu de bras, peu d'induſtrie; & la ſéchereſſe d'une grande partie du

terrain le rendoit ſinguliérement propre à cet uſage. Cette marchandiſe y eſt pourtant ſi rare, qu'il ſe paſſe quelquefois pluſieurs années ſans qu'on en expédie pour l'Europe.

Quoique l'Eſpagnol ait une averſion preſque inſurmontable pour l'imitation, il a adopté depuis peu à Cuba la culture du café, qu'il voyoit faire des progrès rapides dans les iſles voiſines. Mais en empruntant cette production des colons étrangers, il n'a pas emprunté leur activité à la faire valoir. On recueille à peine trente à trente-cinq mille livres peſant de café, dont le tiers eſt envoyé à la Vera-Cruz, & le reſte dans la métropole. On devroit conjecturer que cette plante ſe multipliera, à meſure que l'uſage d'une boiſſon ſi familiere aux peuples des climats chauds, s'étendra chez les Eſpagnols; mais une nation qui, faite pour communiquer aux Européens le goût du café, à été la derniere à le connoître dans les deux mondes, ſera lente dans tous ſes progrès, comme elle l'eſt dans toute ſorte d'inventions. La propagation du café demande celle du ſucre. L'Eſpagnol eſt-il préparé à l'une par l'autre ?

Le ſucre, la plus riche, la plus importante production de l'Amérique, ſuffiroit ſeule pour donner à Cuba l'éclat de la proſpérité, dont la nature y ſemble avoir ouvert toutes les ſources & tous les canaux. Quoique cette iſle ſoit en général inégale & montueuſe, elle a des plaines aſſez étendues, aſſez arroſées, pour fournir à une grande partie de l'Europe ſa conſommation de ſucre. La fertilité incroyable de ſes terres neuves, ſi elle étoit bien dirigée, bien adminiſtrée, la mettroit en état de ſupplanter toutes les nations qui l'ont devancée dans cette culture. Elles n'auroient travaillé pendant plus d'un demi ſiecle à perfectionner leurs fabriques, que pour une rivale, qui en adoptant leur méthode, ſurpaſſeroit, anéantiroit même en moins de vingt ans la richeſſe qu'ils en retirent. Mais la colonie Eſpagnole eſt ſi peu jalouſe de cette ſupériorité, qu'elle n'a juſqu'à préſent qu'un petit nombre de plantations, où les plus belles cannes ne rendent avec une très-grande dépenſe, qu'une foible quantité de ſucre, d'une qualité médiocre. Il ſert en partie à l'approviſionnement du Mexique, en partie à l'approviſionnement

de la métropole ; & celle-ci, pour qui le ſucre devroit être une mine d'or, en achete de l'étranger pour plus de cinq millions.

Sans doute elle a cru trouver un dédommagement de cette perte, dans le tabac qu'elle tire de Cuba. Cette iſle, outre la proviſion du Mexique & du Pérou, fournit encore à l'Eſpagne tout le tabac qu'elle conſomme, à la réſerve du peu qu'elle en reçoit de Caraque & de Buenos-Aires. La plus grande partie y eſt envoyée en feuilles. Celui qui eſt préparé dans le pays même par Pedro-Alonzo, a joui, jouit encore de la plus grande réputation. Cet Eſpagnol, le ſeul peut-être qui ſe ſoit enrichi par une induſtrie véritablement utile, a gagné dans ce commerce douze à quinze millions de livres. Si le gouvernement eût écouté ce citoyen actif, la fortune publique auroit été accrue par la multiplication d'une plante à laquelle le caprice donne tant de valeur. Le peu d'ardeur qu'a montré la cour de Madrid à ſeconder le goût de l'Europe pour le tabac de la Havane, en a ſeule arrêté l'uſage.

Celui des cuirs que fourniſſent les colonies Eſpagnoles, eſt univerſel. Cuba en fournit annuellement dix ou douze mille. Le nombre en pourroit être aiſément augmenté, dans un pays rempli de bœufs devenus ſauvages, où quelques gentilhommes poſſedent ſur les côtes & dans l'intérieur des terres, des habitations immenſes, qui par le défaut de population, ne peuvent guere avoir d'autre deſtination que celle d'élever de nombreux troupeaux.

Ce ſeroit une exagération, que d'oſer avancer que la centieme partie de l'iſle de Cuba a été défrichée. On ne voit quelques traces de culture qu'à Sant-Yago, port ſitué au vent de la colonie, & à Matança, baie ſure & ſpacieuſe qu'on trouve à la ſortie du vieux canal. Les vraies cultures ſont toutes concentrées dans les belles plaines de la Havane, & encore ne ſont-elles pas ce qu'elles devroient être.

Ces cultures réunies peuvent occuper vingt-cinq mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe. Le nombre des blancs, des métis, des mulâtres, des noirs libres répandus dans l'iſle, s'éleve à-peu-près à trente mille. D'excellent cochon, du bœuf déteſtable, l'un & l'autre extrêmement communs & à très-vil prix, compoſent avec

le manioc, la nourriture de ces différentes populations. Les troupes même ne connoiſſent pas d'autre pain que la caſſave. C'eſt l'habitude de voir des Européens à Cuba, qui peut avoir préſervé ſes habitans de l'inaction totale qu'on trouve dans tous les autres établiſſemens Eſpagnols du nouveau-monde. Le ſang y eſt moins mêlé, les vêtemens plus décens, les bienſéances mieux obſervées que dans les autres iſles.

L'état de la colonie ſeroit plus floriſſant encore, ſi ſes productions n'euſſent pas été abandonnées à une compagnie, dont le privilege excluſif eſt un principe conſtant & invariable de découragement. Moins une nation eſt induſtrieuſe, plus elle doit écarter une méthode qui rallentiroit la marche du peuple le plus actif, le plus laborieux.

Si quelque choſe pouvoit tenir lieu de liberté à Cuba, & la dédommager de la tyrannie du monopole, ce ſeroit l'avantage que cette iſle a toujours eu de recevoir preſque tous les bâtimens Eſpagnols qui naviguent dans le nouveau-monde. Cet uſage commença preſque avec la colonie. Ponce de Léon ayant tenté en 1512 une entrepriſe ſur la Floride, eut une connoiſſance aſſez diſtincte du nouveau canal de Bahama. On ne tarda pas à ſentir que ce ſeroit la route la plus convenable, que pourroient prendre pour gagner l'Europe, tous les bâtimens partis du Mexique; & on établit à cette occaſion la Havane, qui n'eſt qu'à deux petites journées du canal. L'utilité de ce port s'étendit depuis à tous les navires expédiés de Carthagene & de Porto-Belo, qui prirent bientôt le même chemin. Les uns & les autres y relâchoient & s'y attendoient réciproquement, pour arriver enſemble avec plus d'appareil dans la métropole. Les dépenſes énormes que faiſoient durant leur ſéjour des navigateurs qui arrivoient chargés des plus riches tréſors de l'univers, jetterent un argent immenſe dans la ville. Sa population qui n'étoit en 1561 que de trois cents familles, & qui avoit doublé au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, eſt aujourd'hui de dix mille ames.

Une partie eſt occupée dans les chantiers très-anciennement

formés par le gouvernement, pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. On y porte d'Europe des mâts, du fer, des cordages; tout le reſte ſe trouve abondamment dans l'iſle. Mais ce qu'elle a de plus précieux, c'eſt le bois qui, né ſous l'influence des rayons les plus brûlans du ſoleil, ſe conſerve des ſiecles entiers avec des ſoins médiocres; tandis que les vaiſſeaux d'Europe ſe deſſechent & ſe fendent ſous la zone torride. Ce bois commence à devenir rare dans les environs de la Havane; mais il eſt commun ſur toutes les côtes, & le tranſport n'en eſt ni cher, ni difficile. L'Eſpagne eſt d'autant plus intéreſſée à multiplier ſes atteliers, que les mers les plus fréquentées par ſes eſcadres ſont toutes ſituées entre les Tropiques. Elle a même un motif de plus, pour fonder la plus grande reſſource de ſa puiſſance maritime ſur les chantiers de la Havane, c'eſt ce qu'elle fait aujourd'hui, pour rendre imprenable cette clef de ſes colonies. L'importance de l'entrepriſe en fera peut-être aimer les détails.

Perſonne n'ignore que le port de la Havane eſt un des plus ſurs de l'univers; que les flottes du monde entier y pourroient mouiller toutes enſemble; qu'on y fait aiſément de l'eau, qui ſe trouve excellente. Son entrée eſt gardée par des roches, où l'on court riſque de ſe briſer pour peu qu'on s'éloigne du milieu de la paſſe. Elle eſt devenue plus difficile, depuis qu'en 1762, on y a coulé bas trois vaiſſeaux de guerre. Cette précaution n'a été funeſte qu'aux Eſpagnols, qui n'ont pu encore réuſſir à retirer ces trois gros bâtimens. Elle étoit d'autant plus inutile, que l'ennemi n'auroit pas même tenté de forcer le port, défendu par le fort Moro & par le fort de la Pointe. La premiere de ces deux citadelles, eſt tellement élevée au deſſus du niveau de la mer, qu'il ſeroit impoſſible, même aux navires du premier rang, de la battre. L'autre ne jouit pas du même avantage; mais on ne pourroit la canonner que par un canal ſi étroit, que les plus fiers aſſaillans ne ſoutiendroient jamais la nombreuſe & redoutable artillerie du Moro.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre. Quinze ou ſeize mille hommes, qui ſont la plus grande force qu'il

ſoit

ſoit poſſible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais inveſtir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immenſe. Il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Moro. Si on ſe détermine pour le dernier parti, la deſcente ſe fera aiſément à une lieue du fort, & l'on arrivera ſans peine à ſa vue par des chemins faciles, par des bois qui couvriront & aſſureront la marche.

La premiere difficulté ſera d'avoir de l'eau. Elle eſt mortelle aux environs du camp qu'il faudra choiſir. On ſera réduit à en aller chercher de potable avec des chaloupes, à une diſtance de trois lieues. On ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force ſur la riviere qui doit ſeule en fournir, ou qu'en y laiſſant un corps retranché, qui, loin du camp, iſolé, ſans ſoutien, ſera continuellement dans le riſque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Moro, il faudra prendre le Cavagne, qui vient d'être conſtruit. C'eſt un ouvrage à couronne, compoſé d'un baſtion, de deux courtines, & deux demi-baſtions ſur ſon front. Sa droite & ſa gauche appuient ſur l'eſcarpement du port. Il a des caſemattes, des citernes & des magaſins à poudre à l'abri de la bombe, un bon chemin couvert, & un large foſſé taillé dans le roc. Le ſol qui y conduit eſt tout de pierres ou de rocailles, & n'a point de terre. Le Cavagne eſt placé ſur une hauteur qui domine le Moro; mais il eſt expoſé lui-même aux inſultes d'un tertre, qui, élevé à ſon niveau, n'eſt éloigné que de trois cents pas. Comme il ſeroit aiſé d'ouvrir la tranchée derriere cette élévation, on va la raſer; & la place pourra voir enſuite & dominer au loin. Si la garniſon ſe trouvoit ſi preſſée qu'elle déſeſpérât de ſe ſoutenir, elle feroit ſauter les ouvrages qui ſont tous minés, & ſe replieroit ſur le Moro, avec lequel il n'eſt pas poſſible de lui couper la communication.

Le fameux fort Moro avoit du côté de la mer, où il eſt inattaquable, deux baſtions; & deux baſtions du côté de la terre, avec un large & profond foſſé creuſé dans le roc. Rebâti à neuf depuis qu'il

a été pris, ſes parapets ont acquis plus d'élévation & plus d'épaiſ-
ſeur. On lui a donné un bon chemin couvert, & tout ce qui lui manquoit pour mettre les troupes & les munitions en ſureté. La tranchée n'eſt pas plus aiſée à ouvrir que devant le Cavagne. L'un & l'autre ont été conſtruits avec une pierre molle, qui fera courir moins de riſque à leurs défenſeurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens, les deux fortereſſes ont pour elles le ſecours du climat ſi dangereux pour les aſſiégeans, & la facilité de recevoir de la ville des reſſources de tous les genres, ſans qu'on puiſſe l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux places imprenables, très-difficiles du moins à prendre, pourvu qu'elles ſoient ſuffiſamment avitaillées, & défendues avec valeur & capacité. Leur conſervation eſt d'autant plus importante, que leur perte entraîneroit néceſſairement la ſoumiſſion du port & de la ville, dominés & foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir expoſé les obſtacles qu'on trouveroit à ſe rendre maître de la Havane par le fort Moro ; il faut parler de ceux qu'on auroit à ſurmonter par le côté de la ville même.

Elle eſt ſituée dans le port, & un peu dans ſon enfoncement. Elle étoit couverte, tant du côté du port que de celui de la campagne, d'une muraille ſeche qui ne valoit rien, & de vingt-un baſtions qui ne valoient pas mieux. Son foſſé étoit ſec & peu profond. En avant de ce foſſé, étoit une eſpece de chemin couvert, preſque totalement détruit. La place, dans cet état, n'eût pas été à l'abri d'un coup de main, qui fait pendant la nuit avec pluſieurs attaques, vraies ou fauſſes, l'auroit emportée. On ſe propoſe de creuſer les foſſés, de les faire larges & profonds, & d'y joindre un très-bon chemin couvert.

Ces défenſes néceſſaires ſeront ſoutenues par le fort de la Pointe. C'eſt un quarré bâti en pierre, & qui, quoique petit, a des caſemattes. On l'a rebâti à neuf, parce qu'il avoit été extrêmement endommagé pendant le ſiege. Il eſt entouré d'un bonfoſſé ſec, creuſé dans le roc. Indépendamment de ſa deſtination principale, qui eſt

de défendre avec le Moro l'entrée du port, objet qu'il remplit très-bien, il a plusieurs batteries dégorgées sur la campagne, & qui flanquent quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va se croiser avec celui d'un fort de quatre bastions, avec fossé, chemin couvert, poudriere, casemattes & citernes. Ce nouveau fort qu'on construit à un quart de lieue de la place, sur une hauteur appellée Arostigny, demandera un siege en forme, si l'on veut attaquer la ville de ce côté-là; d'autant plus qu'il a l'avantage de voir la mer, de battre au loin sur la campagne, & de gêner extrêmement l'ennemi, qui est obligé de venir prendre de l'eau tout auprès.

En continuant de faire le tour de la ville, on trouve le fort Dalterès, construit depuis le siege. Il est de pierre, & a quatre bastions, avec un chemin couvert, une demi-lune en avant de la porte, un large fossé, un bon rempart, des citernes, des casemattes, un magasin à poudre. Il est à un petit quart de lieue de la ville, & au-delà d'une riviere & d'un marais impraticables, qui la couvrent de ce côté-là. On l'a placé sur une hauteur qu'il embrasse en entier, & qu'on a isolée en creusant un large fossé, où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'isle, il défend, en croisant ses feux avec ceux d'Arostigny, l'enceinte de la place, qui se trouvera protégée encore dans l'intervalle de ces deux forts, par une grosse redoute qu'on va élever. Il croise aussi son feu avec le Moro qui est fort élevé, & placé sur la pointe du fort la plus avancée.

Tant d'ouvrages qui exigeront une garnison de quatre mille hommes, & qui pourront être portés à leur perfection dans deux ou trois ans, coûtent à l'Espagne des trésors immenses. Elle a d'abord consacré dix millions à l'achat des premiers besoins; & elle en donne annuellement six à sept pour presser l'emploi de ces matériaux. Quatre mille noirs qui appartiennent au gouvernement, & une chaîne de Méxicains condamnés aux travaux publics, sont les instrumens de cette entreprise. On auroit avancé le fruit des sueurs de tant de victimes, si on eût associé à leur travail les trou-

pes qui le ſouhaitoient, comme un moyen de ſortir de l'affreuſe indigence où elles languiſſent.

S'il étoit permis d'avoir une opinion ſur une matiere qu'on ne connoît point par profeſſion; on ſe haſarderoit à dire : que lorſque tous ces ouvrages ſeront finis, ceux qui feront le ſiege de la Havane, doivent le commencer par le Cavagne & le Moro; parce que ces deux forts pris, il faudra bien que la ville ſe rende, ſous peine d'être écraſée par l'artillerie du Moro. Si l'on ſe déterminoit au contraire par le côté de la ville, l'aſſaillant ne ſe trouveroit guere avancé, même après l'avoir priſe. A la vérité, il ſeroit le maître de détruire les chantiers, les vaiſſeaux qui ſeroient dans le port; mais il n'en réſulteroit pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établiſſement, il lui faudroit prendre encore le Cavagne & le Moro, ce qui lui ſeroit vraiſemblablement impoſſible, après la perte d'hommes qu'il auroit eſſuyée à l'attaque de la ville & de ſes forts.

Mais quelque plan que l'on ſuive dans le ſiege de cette place; la nation qui l'attaquera, n'aura pas ſeulement à combattre la nombreuſe garniſon qui ſera enterrée dans les ouvrages, on lui oppoſera auſſi des troupes qui tiendront la campagne, & qui troubleront ſes opérations. La petite armée ſera formée de deux eſcadrons de dragons Européens, bien montés, bien armés, bien exercés, & d'une compagnie de cent miquelets. On pourroit y joindre tous les habitans de l'iſle, blancs, mulâtres & negres libres, qui ſont enrégimentés au nombre de dix mille hommes; mais comme la plupart n'ont aucune idée de diſcipline, ils ne feroient que cauſer de la confuſion. Il n'en ſera pas ainſi d'un régiment de cavalerie de quatre eſcadrons, & de ſept bataillons de milice, que depuis la paix on a accoutumés à manœuvrer d'une maniere ſurprenante. Ces corps armés, habillés, équipés aux dépens du gouvernement, & payés en tems de guerre ſur le pied des troupes réglées, ont pour guide & pour modele, des majors, des ſergens, des caporaux envoyés d'Europe, & tirés des régimens les plus diſtingués. La formation de ces milices coûte un argent immenſe. La cour

d'Eſpagne attend les événemens pour juger de l'utilité de ces dépenſes. Mais on peut aſſurer dès-à-préſent, que quel que ſoit l'eſprit militaire de ces troupes, cette opération politique eſt inexcuſable. Voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba tous les colons, ſoldats, ce projet inique & ruineux pour toutes les colonies, a été pouſſé très-vivement. La violence qu'il a fallu faire aux habitans pour les aſſujettir à des exercices qui leur déplaiſoient, n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont déteſté des mouvemens méchaniques & forcés qui, ne leur procurant aucune jouiſſance, devoient leur paroître doublement inſupportables ; quand bien même ils ne ſeroient pas effrayans ou ridicules pour des peuples qui ne croient peut-être avoir aucun intérêt à défendre un gouvernement qui les opprime. Cette averſion pour le mouvement, s'eſt étendue juſqu'à cet exercice utile qu'exige le travail des terres. On n'a plus voulu défricher, planter, cultiver, pour une nation qui ne ſait que commander à des travailleurs. Les milices ont arrêté les cultures. Celles-ci qui s'établiſſoient lentement ont rétrogradé. Elles s'anéantiront tout-à-fait avec le tems, ſi l'Eſpagne s'opiniâtre à ſoutenir un ſyſtême vicieux que de fauſſes vues lui ont fait adopter. La manie d'avoir des troupes ; cette fureur qui ſous prétexte de prévenir les guerres, les allume ; qui en amenant le deſpotiſme des gouvernemens, prépare de loin la révolte des peuples ; qui arrachant perpétuellement l'habitant de ſon foyer, & le cultivateur de ſon champ, éteint l'amour de la patrie ; en éloignant l'homme de ſon berceau ; qui bouleverſe les nations & les tranſplante au-delà des terres & des mers : cet eſprit mercenaire de milice, qui n'eſt pas l'eſprit militaire, perdra tôt ou tard l'Europe ; mais bien plutôt les colonies ; & peut-être celles d'Eſpagne avant les autres.

Cette puiſſance poſſede la partie la plus étendue, la plus fertile de l'archipel Américain. En des mains actives, ces iſles ſeroient devenues la ſource d'une proſpérité ſans bornes. Dans l'état actuel, ce ſont de vaſtes forêts où regne une ſolitude affreuſe. Bien loin de contribuer à la force, à la richeſſe de la monarchie qui en a la

propriété ; elles ne font que l'affoiblir, que la ruiner par les dépenſes qu'abſorbe leur conſervation. Si l'Eſpagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples ; elle auroit vu que pluſieurs d'entr'eux devoient uniquement leur prépondérance à quelques iſles inférieures en tout à celles qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à groſſir ignominieuſement la liſte de ſes innombrables & inutiles poſſeſſions. Elle auroit appris que la fondation des colonies, de celles ſur-tout qui n'ont point de mines, ne pouvoit avoir d'autre but raiſonnable, que celui d'y établir des cultures.

CHAPITRE LXXXIV.

Les Eſpagnols ne ſont pas incapables, comme on le croit, de porter des colonies à une grande proſpérité.

C'Est calomnier les Eſpagnols, que de les croire incapables par caractere, de ſoins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard ſur les fatigues exceſſives que ſupportent ſi patiemment ceux de cette nation qui ſe livrent au commerce interlope, on s'appercevra que leurs travaux ſont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la culture, c'eſt la faute du gouvernement. Qu'il ceſſe de les faire gémir ſous la tyrannie du monopole : qu'il ceſſe de leur faire acheter trop cher les inſtrumens de leur induſtrie : qu'il ceſſe de ſurcharger leurs productions de droits exceſſifs : qu'il ceſſe d'opprimer ceux qui auront fait les premiers pas vers la fortune : qu'il ceſſe de regarder comme dangereux, ceux qui montreront une grande activité : qu'il ceſſe de les livrer aux intérêts particuliers d'une autorité abſolue & vénale ; & il verra ſortir ſes ſujets de cette profonde inaction qui rend l'Eſpagne preſque nulle. Faut-il que cette monarchie, qui, ſous Charles-Quint, étoit comme la tête d'où partoit tout le mouvement de l'Europe, en ſoit aujourd'hui une partie impuiſſante &

immobile ; & qu'un état de notre continent qui ſe trouve le premier ſur la carte, en ſoit le dernier dans l'hiſtoire ?

L'Eſpagne veut-elle enfin ſe réveiller de ce ſommeil ? qu'elle donne des ſecours à ſes colons. Les tréſors du Mexique & du Pérou, s'offrent à porter l'abondance dans les iſles, par une généroſité vraiment productive. Toutes les cultures du nouveau-monde exigent des avances ; celle du ſucre réclame les plus grands fonds, par l'aſſurance des plus grands rapports. Il n'y a pas un ſeul habitant, à la Trinité, à la Marguerite, à Porto-Rico, à Saint-Domingue, en état de l'entreprendre ; & il n'y en a pas trente à Cuba. Ces colons tendent tous des bras ſupplians vers la métropole, pour en obtenir des moyens de ſortir de leur léthargie. Ah ! s'il étoit permis à l'écrivain déſintéreſſé, qui ne cherche & ne ſouhaite que le bonheur de l'humanité, de leur prêter des ſentimens & des diſcours, que l'habitude de l'oiſiveté, les entraves du gouvernement, & les préjugés de toute eſpece, ſemblent leur avoir interdits, ne pourroit-il pas dire en leur nom à la cour de Madrid, à la nation entiere ?

« Conſidérez les ſacrifices que nous attendons de vous ; & voyez » ſi vous n'en ſerez pas dédommagés au centuple, par les riches » productions que nous offrirons à votre commerce expirant. Votre » marine accrue par nos travaux formera le ſeul boulevard qui » puiſſe défendre des poſſeſſions prêtes à vous échapper. Devenus » plus riches, nous conſommerons davantage ; & alors la terre que » vous habitez, qui languit avec vous quand la nature l'appelle à » la fécondité ; ces plaines qui n'offrent à vos yeux que des déſerts, » & qui ſont la honte de vos loix & de vos mœurs, ſe changeront » en des champs fertiles. Votre patrie fleurira par l'induſtrie & par » l'agriculture qui fuyoient loin de vous. Les ſources de vie & d'ac- » tivité que vous aurez fait couler juſqu'à nous par la mer, reflue- » ront autour de vos demeures, en fleuves d'abondance. Mais ſi » vous êtes inſenſibles à nos plaintes & à nos malheurs ; ſi vous ne » régnez pas pour nous ; ſi nous ne ſommes que les victimes de no- » tre obéiſſance : rappellez-vous cette époque à jamais célebre, où

» des ſujets malheureux & mécontens ſecouerent le joug de votre » domination ; & par leurs travaux, leurs ſuccès & leur opulence, » juſtifierent leur révolte aux yeux du monde entier. Quand ils ſont » libres depuis deux ſiecles, nous faudra-t-il encore gémir de vous » avoir pour maîtres ? lorſque la Hollande briſa le ſceptre de fer » qui l'écraſoit ; lorſqu'elle ſortit du fond des eaux pour régner ſur » les mers, le ciel élevoit ſans doute ce monument de la liberté » pour montrer aux nations la route du bonheur, & pour effrayer » les rois infideles qui les en écartent. »

En effet, cette république qui a marché long-tems l'égale des plus grands rois, eſt parvenue en partie à cette gloire par la proſpérité de ſes colonies. Mais voyons quels moyens elle a ſuivis pour les faire valoir.

CHAPITRE LXXXV.

Les Hollandois s'établiſſent à Curaçao, à Saint-Euſtache, à Saba, à Saint-Martin. A quoi leur ſervent ces petites iſles.

JUSQU'A la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, d'une route aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance, & ſur-tout juſqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Europe ne ſe connoiſſoient, ne ſe viſitoient guere, que par quelques incurſions barbares, dont le pillage étoit le but, & la dévaſtation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans armés, qui trouvoient dans l'oppreſſion des foibles les moyens de ſoutenir un luxe extraordinairement cher, tous les habitans des différens états étoient réduits à ſe contenter de ce que leur fourniſſoient un territoire mal cultivé, une induſtrie arrêtée aux barrieres de chaque province. Les grands événemens qui fixent à la fin du quinzieme ſiecle une des plus brillantes époques de l'hiſtoire du monde, n'opérerent pas dans les mœurs une révolution auſſi rapide, qu'on eſt prompt à l'imaginer. Quelques villes anſéatiques, quelques républiques d'Italie

d'Italie alloient, il eſt vrai, chercher à Cadix & à Lisbonne, devenus de grands entrepôts, ce que les deux Indes envoyoient de rare & de précieux; mais la conſommation en étoit tout-à-fait bornée, par l'impuiſſance où étoient les nations de le payer. Elles languiſſoient la plupart dans une léthargie entiere; la plupart ignoroient les avantages & les reſſources de leur territoire.

Il falloit, pour mettre fin à cet engourdiſſement, un peuple qui ſorti du néant, répandit la vie & la lumiere dans tous les eſprits, l'abondance dans tous les marchés, qui pût offrir toutes les productions à un meilleur prix, échanger le ſuperflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avoit pas; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandiſes, de l'argent; qui en facilitant, en étendant la conſommation, encourageât la population, l'agriculture, tous les genres d'induſtrie. L'Europe dut aux Hollandois tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de ſe borner à jouir, ſans connoître les ſources de la proſpérité qu'elle goûte: mais la philoſophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité; ſuivre, s'il eſt poſſible, la marche de leur bienfaiſance.

Lorſque les généreux habitans des Provinces-Unies leverent la tête au deſſus de la mer & de la tyrannie, ils virent qu'ils ne pouvoient aſſeoir les fondemens de leur liberté, ſur un ſol qui ne leur offroit pas même les ſoutiens de la vie. Ils ſentirent que le commerce, qui, pour la plupart des nations, n'eſt qu'un intérêt acceſſoire, qu'un moyen d'accroître la maſſe & le revenu des productions territoriales, étoit la ſeule baſe de leur exiſtence. Sans terre & ſans productions, ils réſolurent de faire valoir celles des autres peuples; aſſurés que de la proſpérité univerſelle, ſortiroit leur proſpérité particuliere. L'événement juſtifia leur politique.

Leur premier pas établit, entre les peuples de l'Europe, l'échange des productions du Nord avec celles du Midi. Bientôt toutes les mers ſe couvrirent des vaiſſeaux de la Hollande. C'étoit dans ſes ports que tous les effets commerçables venoient ſe réunir; c'étoit de ſes ports qu'ils étoient expédiés pour leurs deſtinations reſpec-

tives. On régloit la valeur de tout; & c'étoit avec une modération qui écartoit toute concurrence. L'ambition de donner plus de ſtabilité, plus d'étendue à ſes entrepriſes, rendit avec le tems la république conquérante. Sa domination s'étendit ſur une partie du continent des Indes, & ſur toutes les iſles importantes de l'Océan qui l'environne. Elle tenoit aſſervies, par ſes fortereſſes ou par ſes eſcadres, les côtes d'Afrique, où elle avoit porté le coup-d'œil attentif & prévoyant de ſon utile ambition. Les ſeules contrées de l'Amérique où la culture eût jeté les germes des vraies richeſſes, reconnoiſſoient ſes loix. L'immenſité de ſes combinaiſons embraſſoit l'univers, dont elle étoit l'ame par le travail & l'induſtrie. Elle étoit parvenue à la monarchie univerſelle du commerce.

Tel étoit l'état des Provinces-Unies, lorſque les Portugais, ſe relevant de la langueur & de l'inaction où la tyrannie Eſpagnole les avoit plongés, réuſſirent à leur arracher en 1661 la partie du Bréſil qu'elles avoient conquiſe ſur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puiſſance, les Hollandois auroient été chaſſés entiérement du nouveau-monde, s'il ne leur fût reſté quelques petites iſles; en particulier celle de Curaçao, qu'en 1634 ils avoient enlevée aux Caſtillans qui la poſſédoient depuis 1527.

Ce rocher, qui n'eſt qu'à trois lieues de la côte de Venezula, peut avoir dix lieues de long ſur cinq de large. Il a un port excellent, mais dont l'approche eſt fort difficile. Lorſqu'une fois on y eſt entré, ſon vaſte baſſin offre toutes ſortes de commodités. Une fortereſſe, conſtruite avec intelligence, & conſtamment bien entretenue, fait ſa défenſe.

Les François, qui avoient corrompu d'avance le commandant de la place, y aborderent en 1673 au nombre de cinq ou ſix cents hommes. Comme la trahiſon avoit été découverte, & le traître puni, ils furent reçus par ſon ſucceſſeur tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils ſe rembarquerent avec la honte de n'avoir montré que leur foibleſſe & l'iniquité de leurs meſures.

Louis XIV., dont l'orgueil fut bleſſé par cet imprudent échec, donna cinq ans après dix-huit vaiſſeaux de guerre & douze bâti-

mens flibuſtiers à d'Eſtrées, pour effacer l'affront qui terniſſoit à ſes yeux l'éclat d'un regne rempli de merveilles. Cet amiral approchoit du terme de ſon expédition, lorſque ſon audace & ſon opiniâtreté firent échouer ſa flotte à l'iſle Daves. Il recueillit ce qu'il put des débris de ſon naufrage, & regagna, ſans avoir rien entrepris, le port de Breſt dans un aſſez grand déſordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites iſles d'Aruba & de Bonaire qui ſont ſous ſes loix, n'ont été inquiétées. Aucune nation n'a ſongé à conquérir un ſol ſtérile, qui n'offre que quelques beſtiaux, du manioc, quelques légumes propres à la nourriture des eſclaves, & qui ne fournit aucune production qui puiſſe entrer dans le commerce. Saint-Euſtache ne vaut guere mieux.

Cette iſle d'environ cinq lieues de tour, n'eſt proprement qu'une montagne fort eſcarpée qui paroît ſortir de l'Océan en forme de cône. Elle manque de port, & eſt réduite à une rade purement foraine. Quelques François chaſſés de Saint-Chriſtophe s'y refugierent en 1629, & l'abandonnerent quelque tems après; parce que ce rocher, d'ailleurs ſtérile, n'avoit d'autre eau douce que celle de pluie qu'on ramaſſoit dans des citernes. On ignore l'époque préciſe de cette émigration; mais il eſt prouvé que les Hollandois y étoient établis en 1639. Ils en furent chaſſés dans la ſuite par les Anglois, ſur leſquels Louis XIV. la reprit. Ce prince fit valoir ſon droit de conquête dans les négociations de Breda, & réſiſta aux inſtances de la république, alors ſon alliée, qui prétendoit que cette poſſeſſion lui fût reſtituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorſque la ſignature du traité de paix eut anéanti cette prétention, le monarque François, dont l'orgueil écoutoit plutôt la généroſité que la juſtice, crut qu'il n'étoit pas de ſa dignité de profiter du malheur de ſes amis. Il remit de ſon propre mouvement aux Hollandois leur iſle; quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit une fortereſſe naturelle qui pourroit l'aider à la conſervation de la partie de Saint-Chriſtophe qui lui appartenoit.

Saint-Euſtache produit un peu de tabac, & à-peu-près ſix cents milliers de ſucre. Sa population, comme colonie agricole, eſt de

cent-vingt blancs & de douze cents noirs. Comme commerçant, il a cinq cents blancs ; & juſqu'à douze ou quinze cents, lorſqu'il a le bonheur d'être neutre en tems de guerre.

Sa foibleſſe ne l'a pas empêché d'envoyer quelques-uns de ſes habitans dans une iſle voiſine, connue ſous le nom de Saba. Il faut gravir preſqu'au ſommet de ce roc eſcarpé, pour y trouver un peu de terre. Elle eſt très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne ſéjourne pas, y font croître des plantes d'un goût exquis, & des choux d'une groſſeur ſinguliere. Une cinquantaine de familles Européennes, avec environ cent cinquante eſclaves, y cultivent le coton, le filent, en font des bas, qu'on vend aux autres colonies juſqu'à dix écus la paire. Il n'y a pas en Amérique d'auſſi beau ſang que celui de Saba ; les femmes y conſervent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuſe peuplade ! élevée ſur un rocher entre le ciel & la mer, elle jouit de ces deux élémens ſans en craindre les orages. Elle reſpire un air pur, vit de légumes, cultive une production ſimple qui lui donne l'aiſance ſans la tentation des richeſſes, s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile, poſſede en paix tous les biens de la modération, la ſanté, la beauté, la liberté. C'eſt-là le temple de la paix, d'où le ſage peut contempler à loiſir les erreurs & les paſſions des hommes, qui vont comme les flots de la mer, ſe pouſſer & ſe heurter ſur les riches côtes de l'Amérique, dont ils ſe diſputent & s'arrachent tour-à-tour les dépouilles & la poſſeſſion. C'eſt de là qu'on voit au loin les nations de l'Europe, venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'Océan, & ſous les ardeurs des tropiques, toujours brûlantes des feux de l'ambition & de la cupidité, ſe remplir d'or ſans jamais s'en raſſaſier ; amaſſer dans des flots de ſang ces métaux, ces perles, ces diamans, dont ſe couvrent ceux qui dépouillent les peuples ; ſurcharger d'innombrables navires de ces tonneaux précieux, d'où le luxe tire la pourpre, & où l'on puiſe les délices, la molleſſe, la cruauté, les vices. Le tranquille colon du rocher de Saba voit cet amas de folies, & file paiſiblement le coton qui fait toute ſa parure & toute ſa richeſſe.

Sous le même ciel, eſt l'iſle de Saint-Martin, dont l'enceinte d'environ quinze ou ſeize lieues, renferme un aſſez grand nombre de montagnes, qui ne ſont que des rochers couverts de bruyeres. Le ſol ſablonneux de ſes plaines & de ſes vallées, ſtérile par lui-même, n'y peut-être fécondé que par des pluies aſſez rares, & dont la bienfaiſance diminue à meſure que le ſoleil les pompe ou qu'elles s'écoulent. Avec quelques ſoins, on pourroit retenir ces eaux fortuites dans des réſervoirs, & les diſtribuer dans des terres pour y faire germer l'abondance. Du reſte, cette iſle ſans riviere, a des fontaines & des citernes, qui fourniſſent à tous les colons une eau aſſez bonne. L'air eſt très-ſain, la côte poiſſonneuſe, la mer rarement agitée, & par-tout l'ancrage sûr autour de l'iſle.

Les Hollandois & les François qui s'y étoient rencontrés en 1638, y vivoient en paix, mais ſéparément, lorſque les Eſpagnols qui étoient en guerre ouverte avec les deux nations, s'aviſerent d'attaquer ces nouveaux habitans, les battirent, les firent priſonniers, & s'établirent à leur place. Le vainqueur ne tarda pas à ſe dégoûter d'un établiſſement inutile qui lui coûtoit 400, 000 livres par an. Il l'abandonna en 1648, après avoir détruit tout ce qu'il ne lui étoit pas poſſible d'emporter.

Ces dévaſtations n'empêcherent pas les deux nations qui occupoient l'iſle quelques années auparavant, d'y retourner, auſſi-tôt qu'ils la virent évacuée. Elles convinrent de ne jamais troubler mutuellement leur tranquillité; & elles furent toujours fidelles à un engagement dont l'utilité étoit réciproque. Les diviſions de leurs métropoles n'altérerent jamais ces diſpoſitions. La paix régna conſtamment dans cet aſile juſqu'en 1757, que les François en furent chaſſés par un corſaire Anglois nommé Coock, mais ils y ſont retournés à la fin des hoſtilités.

D'environ cinquante mille acres de terre, que contient l'iſle entiere, les François en poſſedent trente-cinq mille. Ce grand eſpace occuperoit une population de dix mille ames, que les progrès de la culture y réuniront un jour, ſi la dureté des gouvernemens d'Europe, amene enfin la liberté de l'Amérique. On n'y voyoit en 1753

que cent deux blancs & cent quatre-vingt-cinq eſclaves. Ils avoient pour troupeaux 37 chevaux, 91 bœufs ou vaches, 315 moutons, 458 chevres. Pour leur ſubſiſtance, ils cultivoient 17500 bananiers, 84 quarrés d'ignames ou de patates, & 82000 foſſes de manioc. Le produit de 425600 pieds de cotoniers, étoit tout ce qu'ils offroient au commerce.

La ligne de ſéparation, dirigée de l'eſt à l'oueſt, qui a aſſigné une moindre ſuperficie aux Hollandois, les en a bien dédommagés, par la poſſeſſion du ſeul port qui ſoit dans l'iſle, & d'un grand étang qui fournit annuellement pour deux cent mille écus de ſel. Ces républicains ont de plus la reſſource de leurs ſucreries, qui occupent trois mille eſclaves, mais dont les travaux ſont totalement perdus dans les années qui ne ſont pas pluvieuſes.

Les deux colonies commencent à cultiver le café avec ſuccès. Peut-être cette production leur procurera-t-elle un jour une certaine aiſance, dont les François ſont aujourd'hui beaucoup plus éloignés que les Hollandois.

Les établiſſemens de ces derniers dans le grand archipel de l'Amérique, ne préſentent juſqu'ici rien de curieux ni d'intéreſſant au premier coup-d'œil. Des poſſeſſions qui fourniſſent à peine la cargaiſon de quatre ou cinq vaiſſeaux médiocres, ne paroiſſent dignes d'aucune attention. Auſſi l'oubli le plus profond ſeroit-il leur partage, ſi quelques-unes de ces iſles, qui ne ſont rien comme agricoles, n'étoient beaucoup comme commerçantes. Nous voulons parler de Saint-Euſtache & de Curaçao.

Le deſir de former des liaiſons interlopes avec le continent Eſpagnol, décida la conquête de Curaçao. On y vit bientôt arriver un grand nombre de bâtimens Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient de plus montés par des hommes choiſis, dont la bravoure étoit ſoutenue d'un vif intérêt. Chacun avoit dans la cargaiſon une part plus ou moins conſidérable, qu'il étoit déterminé à défendre au prix de ſon ſang contre les attaques des gardes-côtes.

Avec le tems la maniere de traiter changea un peu. Curaçao

devint lui-même un magaſin immenſe, où les Eſpagnols venoient ſur leurs bateaux échanger leur or, leur argent, leur vanille, leur cacao, leur cochenille, leur quinquina, leurs cuirs, leurs mulets, contre des negres, des toiles, des ſoieries, des étoffes des Indes, des épiceries, des dentelles, des rubans, du vif-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. Ces voyages, quoique continuels, n'empêchoient pas qu'une multitude de chaloupes Hollandoiſes ne voguaſſent de leur iſle aux anſes de la côte. C'étoit une réciprocité de beſoins, de ſecours, de travaux & de courſes, qui jetoit la plus grande activité ſur ces parages, entre des nations rivales en commerce, & avides de richeſſes. La ſubſtitution des vaiſſeaux de regître aux gallions a rallenti dans les derniers tems cette double communication; mais elle recouvrera ſa premiere vivacité, elle en acquérera une plus grande encore, lorſque le malheur des guerres empêchera l'approviſionnement direct du continent Eſpagnol.

Les démêlés des cours de Londres & de Verſailles ouvrent à Curaçao une nouvelle carriere. Il approviſionne alors toute la côte du ſud de Saint-Domingue; il en tire toutes les productions. Ce commerce s'étendra à meſure que cette partie de la colonie Françoiſe fera les progrès dont elle eſt ſuſceptible. Les armateurs François des iſles du vent ſe rendent eux-mêmes en foule à Curaçao durant les hoſtilités, malgré la longueur de la traverſée : c'eſt qu'ils y trouvent tout ce qui eſt néceſſaire pour l'équipement de leurs navires; ſouvent des marchandiſes des côtes d'Eſpagne, toujours celles de l'Europe, dont l'uſage eſt univerſel. Les corſaires Anglois y croiſent rarement.

Tout ce qui entre à Curaçao, paie indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandiſes parties de la Hollande ont le privilege de n'être jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe paient de plus neuf pour cent. Le café étranger eſt ſujet à ce même droit, parce qu'on veut favoriſer celui de Surinam. Toutes les autres denrées de l'Amérique ne donnent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être

portées directement dans quelqu'une des rades de la république.

Saint-Euſtache étoit aſſujetti autrefois aux mêmes impoſitions que Curaçao ; on l'en a déchargé au commencement de la derniere guerre. Il a dû ce bienfait au voiſinage de l'iſle Danoiſe de Saint-Thomas, dont le port franc lui enlevoit une grande quantité d'affaires. Dans l'arrangement actuel, ſon commerce interlope pendant la paix ſe borne le plus ſouvent à échanger la morue Angloiſe contre les ſirops & les taffias des iſles Françoiſes.

Les hoſtilités des cours de Londres & de Verſailles ouvrent un plus vaſte champ à Saint-Euſtache : il s'enrichit de leurs diviſions. Durant la derniere guerre, il a été l'entrepôt de preſque toutes les denrées des colonies Françoiſes, & le magaſin général de leur approviſionnement. Mais les Hollandois ne formoient pas ſeuls ce grand mouvement. L'Anglois & le François ſe réuniſſoient dans la rade de cette iſle, pour y former à l'abri de ſa neutralité des ſociétés ſuivies de commerce. Un paſſe-port Hollandois, qu'on obtenoit pour 252 livres, couvroit leurs liaiſons. On l'accordoit même, ſans s'informer de quelle nation étoit celui qui le demandoit. De cette grande liberté naiſſoient des opérations ſans nombre, & d'une combinaiſon ſinguliere. C'eſt ainſi que le commerce avoit trouvé l'art d'endormir ou de tromper la diſcorde.

Cependant le Hollandois, également inventif dans les moyens de faire tourner à ſon avantage le bien & le mal d'autrui, n'eſt pas uniquement réduit dans le nouveau-monde aux profits paſſagers d'un commerce précaire. La république poſſede & cultive dans le continent un grand territoire, ſéparé de la Guyane Françoiſe par la riviere de Maroni, & par celle de Poumaron de la Guyane Eſpagnole. On le connoît ſous le nom de Surinam, le plus ancien & le plus important établiſſement de cette colonie.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXXVI.

Etabliſſement des Hollandois à Surinam, à Berbiche, à Eſſequebé.

LE fondement en fut jeté en 1640 par des François. Leur activité les portoit alors dans différens climats, & leur légéreté les empêchoit de ſe fixer dans aucun. Ils abandonnerent Surinam peu d'années après y être arrivés, & ils y furent remplacés par les Anglois. Ces inſulaires pouſſoient leurs travaux avec quelques ſuccès, lorſqu'ils furent attaqués en 1667 par la Hollande, qui les trouvant diſperſés dans un vaſte eſpace, n'eut pas beaucoup de peine à les réduire. On les tranſporta quelques années après au nombre de douze cents à la Jamaïque, & la colonie fut aſſurée par les traités à la république.

Ses ſujets uniquement occupés du commerce, n'avoient jamais eu la paſſion de l'agriculture. Surinam ſe reſſentit quelque tems du goût excluſif de ſes nouveaux poſſeſſeurs. A la fin, la compagnie qui donnoit des loix au pays, fit abattre des bois, partagea une partie du ſol aux habitans, les pourvut d'eſclaves. Tous ceux qui voulurent occuper ces terres, en obtinrent la propriété, en s'engageant à payer ſucceſſivement de leurs productions, le prix dont chaque poſſeſſion étoit achetée. Ils eurent même la liberté d'en diſpoſer en faveur de tout acquéreur, qui conſentiroit à ſe charger de la partie de la dette qui n'auroit pas été acquittée.

Le ſuccès de ces premiers établiſſemens donna naiſſance à un grand nombre d'autres. Peu-à-peu ils ſe ſont étendus juſqu'à vingt lieues de l'embouchure du Surinam, & du Commenwine qui ſe jette dans ce fleuve. On les auroit pouſſés même beaucoup plus loin, ſi l'on n'avoit été arrêté par les negres fugitifs, qui, retranchés dans des forêts inacceſſibles où ils ont retrouvé la liberté, ne ceſſent d'infeſter les derrieres de la colonie.

Les difficultés qui s'oppoſoient à ce défrichement, demandoient

ce courage extraordinaire qui fait tout braver ; cette conſtance qui fait tout ſurmonter. La plupart des terres qu'il s'agiſſoit de mettre en valeur, étoient couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau à chaque marée. En multipliant les foſſés & les écluſes, on eſt parvenu à deſſécher ce ſol ; & les Hollandois ont eu la gloire de dompter l'Océan dans le nouveau-monde comme dans l'ancien. On leur a même vu donner à leurs plantations une propreté qui les caractériſe partout, & des commodités qu'on ne retrouve pas dans les poſſeſſions Angloiſes & Françoiſes les plus floriſſantes.

Un des moyens qui ont le plus encouragé les travaux, a été la facilité extrême que les colons ont trouvée à ſe procurer des fonds. Ils ont obtenu à ſix pour cent tout l'argent qu'ils pouvoient employer ; mais ſous la condition formelle, que leurs plantations reſteroient hypothéquées à leur créancier, & que juſqu'à ce qu'on l'eût entiérement payé, ils ſeroient obligés de lui livrer la totalité de leurs productions, au prix courant de la colonie.

Avec ſes ſecours, il s'eſt formé ſur les bords de Surinam, ou à peu de diſtance de ce fleuve, 425 habitations, qui en 1762 étoient cultivées par 84500 noirs, & dirigées par 4000 blancs. On compte parmi ces derniers, des refugiés François, des freres moraves, & ſur-tout des Juifs. Il n'eſt pas peut-être d'empire ſur la terre, où cette malheureuſe nation ſoit ſi bien traitée. Non-ſeulement on lui a laiſſé la liberté de profeſſer ſa religion, d'avoir des terres en propriété, de terminer elle-même les différends qui s'élevent entre ſes membres ; elle jouit encore du droit commun à tous les citoyens, d'avoir part à l'adminiſtration générale, de concourir au choix des magiſtrats publics. Tels ſont les progrès de l'eſprit de commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de religion, devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'eſt-ce que ces vaines dénominations, de Juifs, de luthériens, de François ou de Hollandois ? Malheureux habitans d'une terre ſi pénible à cultiver, n'êtes-vous pas tous des hommes ? Pourquoi donc vous chaſſer d'un monde où vous n'avez qu'un jour à vivre ? Et quelle vie encore, que celle dont vous avez la folle cruauté de vous diſputer la jouiſ-

ſance ! Tous les élémens, le ciel & la terre même, n'ont-ils pas aſſez fait contre vous, ſans ajouter à tous les fléaux dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laiſſe pour y réſiſter. (*)

Paramabiro, chef-lieu de la colonie de Surinam, eſt une petite ville agréablement ſituée. Les maiſons y ſont belles & commodes, quoique conſtruites ſeulement de bois, ſur des briques apportées d'Europe. Son port éloigné de cinq lieues de la mer, ne laiſſe rien à deſirer. Il reçoit tous les bâtimens expédiés par la métropole, pour l'extraction des denrées de la colonie.

La proſpérité de cet établiſſement, fit naître en 1732 l'idée d'en former un autre ſur la riviere de Berbiche, qui ſe jette dans la mer à dix-neuf lieues plus à l'oueſt que le Surinam. Les rives de ſon embouchure étoient ſi marécageuſes, qu'il falloit remonter quinze lieues, pour aſſeoir les habitations ſur les bords de cette riviere. Un peuple, qui avoit rendu la mer même habitable, pouvoit-il être arrêté par cet obſtacle ? Une nouvelle compagnie eut la gloire de créer des productions nouvelles ſur un ſol tiré du ſein des eaux, & le ſoc y prit la place de la rame.

Une autre aſſociation a depuis tenté le même prodige, avec autant de ſuccès ſur le Damerary & l'Eſſequebé, qui ſe déchargent dans la même baie à vingt lieues de Berbiche; ſur le Poumaron, éloigné de quinze lieues de l'Eſſequebé, & de vingt-cinq de la grande bouche de l'Orénoque. Les deux dernieres colonies égaleront peut-être un jour celle de Surinam; mais on n'y compte actuellement qu'environ douze cents perſonnes libres, qui ſont à la tête de vingt-huit ou trente mille eſclaves.

(*) Heureux & ſages Hollandois, l'eſprit d'économie vous a mieux éclairé que toutes les autres nations de l'Europe. Votre ambition s'eſt arrêtée, où votre puiſſance a trouvé de ſures barrieres contre celles de vos voiſins. Ne les combattez déſormais que par l'exemple de votre induſtrie.

CHAPITRE LXXXVII.

Cultures établies dans les trois colonies.

LEs trois établiſſemens ont exactement les mêmes cultures. Ils recueillent du coton, du cacao, du ſucre. Quoique ce dernier objet ſoit de beaucoup le plus conſidérable, ſon produit ne répond, ni au nombre des bras qu'on y emploie, ni à l'activité des ſoins qu'on y conſacre. Ce défaut vient, ſans doute, de la nature d'un terrain trop marécageux, qui par une humidité ſurabondante étouffe ou détourne les ſels & les ſucs végétaux de la canne. Le peu qu'on en retire avoit diſpoſé les colons à tourner leurs travaux vers une autre culture, lorſque le commencement du ſiecle, offrit le cafier à leur induſtrie.

Cet arbre originaire de l'Arabie, où la nature avare pour les beſoins, eſt prodigue pour le luxe, fut long-tems la plante chérie de cette terre heureuſe. Les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit, leur perſuaderent que les habitans du pays le trempoient dans l'eau bouillante ou le faiſoient ſécher au four avant de le vendre, pour conſerver à jamais un commerce qui faiſoit toute leur richeſſe. On ne fut détrompé de cette erreur, que lorſqu'on eût porté l'arbre même à Batavia, & enſuite à Surinam. L'expérience fit voir, qu'il en étoit du cafier comme de beaucoup d'autres plantes, dont la ſemence ne leve point, ſi elle n'eſt miſe en terre toute récente.

Sont fruit reſſemble à une ceriſe. Il eſt en grappe & rangé le long des branches ſous les aiſſelles de feuilles vertes comme celles du laurier, mais un peu plus longues. On le cueille, lorſqu'il eſt d'un rouge foncé, & on le porte au moulin.

Ce moulin eſt compoſé de deux rouleaux de bois, garnis de lames de fer, longs de dix-huit pouces ſur dix ou douze de diametre; ils ſont mobiles, & par le mouvement qu'on leur donne, ils s'ap-

prochent d'une troiſieme piece immobile qu'on nomme mâchoire. Au deſſus des rouleaux eſt une tremie dans laquelle on met le café, qui, tombant entre les rouleaux & la mâchoire, ſe dépouille de ſa premiere peau, & ſe diviſe en deux parties dont il eſt compoſé, comme on le voit par la forme du grain qui eſt plat d'un côté & arrondi de l'autre. En ſortant de cette machine, il entre dans un crible de laiton incliné, qui laiſſe paſſer la peau du grain à travers ſes fils, tandis que le fruit gliſſe & tombe dans des paniers, d'où il eſt tranſporté dans un vaiſſeau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte en eſt finie & bien ſéchée, on remet le café dans une machine qu'on appelle moulin à piler. C'eſt une meule de bois qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement autour de ſon pivot. En paſſant ſur le café ſec, elle en enleve le parchemin, qui n'eſt autre choſe qu'une pellicule qui s'étoit détachée de la graine, à meſure que le café ſéchoit. Débarraſſé de ſon parchemin, on le tire de ce moulin, pour être vanné dans un autre qu'on appelle moulin à vent. Cette machine armée de quatre pieces de fer-blanc poſées ſur un eſſieu, eſt agitée avec beaucoup de force par un eſclave; & le vent que font ces plaques, nettoie le café de toutes les pellicules qui s'y trouvent mêlées. Enſuite il eſt porté ſur une table où les negres en ſéparent tous les grains caſſés, & les ordures qui pourroient y reſter. Après ces opérations, le café peut ſe vendre.

L'arbre qui le donne, ne proſpere que ſous un climat où l'hiver ne ſe fait pas ſentir. Les curieux ne le cultivent ailleurs que dans des ſerres chaudes, en l'arroſant ſouvent, & uniquement pour le plaiſir des yeux.

Le cafier ſe plaît ſur-tout ſur les collines & les montagnes, où il a le pied preſque toujours à ſec, & la tête ſouvent arroſée de douces pluies. Il préfere l'aſpect du ſoleil couchant, & il veut une terre labourée, ſans aucun mélange d'herbes. Les plants doivent être mis à huit pieds de diſtance les uns des autres, & dans des trous de douze ou quinze pouces. Naturellement ils s'éleveroient à environ vingt pieds. On les arrête à cinq, pour pouvoir cueillir

commodément leur fruit. Ainſi étêtés, ils étendent ſi bien leurs branches, que le terrain eſt entiérement couvert.

Le caſier fleurit dans les mois de Décembre, de Janvier, de Février, ſuivant la température de l'air ou la ſaiſon des pluies, & donne ſon fruit en Octobre & en Novembre. Dès la troiſieme année, il commence à récompenſer les ſoins du cultivateur; mais il n'eſt en plein rapport qu'à la cinquieme. Sujet aux mêmes accidens que la plupart des autres arbres, il eſt de plus expoſé à périr ſoit par la piqûre d'un ver ſon ennemi qui le perce au pied, ſoit par les coups de ſoleil qui lui ſont auſſi funeſtes qu'aux hommes même. Sa durée depend de la qualité de la terre où il eſt planté. Le fond des côteaux qu'il occupe le plus communément eſt de tuf ou de pierre calcaire. Dans l'un de ces ſols, il meurt, après avoir langui quelque tems; dans l'autre, ſes racines, qui manquent rarement de percer entre les pierres, attirent de la nourriture, donnent de la force au tronc, & le font vivre & produire environ trente ans.

Tel eſt à-peu-près le terme d'un plant de caſiers. Le propriétaire à cette époque ſe trouve ſans arbre, & avec un terrain uſé où il n'eſt pas poſſible d'établir aucune eſpece de culture. On pourroit dire qu'il a mis ſon bien à fond perdu, même pour un tems fort limité. Son ſort eſt déſeſpéré, ſi le haſard l'a placé dans une iſle ſerrée & toute occupée. Mais dans un vaſte continent, il peut remplacer un ſol entiérement épuiſé, par un ſol libre & vierge qu'il ſera le maître de défricher. C'eſt cet avantage qui, dans la Guiane Hollandoiſe a prodigieuſement multiplié les plantations de café.

La ſeule colonie de Surinam a recueilli, en 1768, cent mille livres peſant de coton, deux cent mille livres de cacao, quatorze millions de livres de café, vingt-huit millions ſix cent mille livres de ſucre brut. Soixante-dix navires ont conduit ces denrées dans les ports de la métropole. On ne peut fixer ici avec la même préciſion le produit des autres colonies; mais on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, en le réduiſant au quart. Il peut & doit

augmenter conſidérablement. Toutes les cultures commencées s'étendront, ſe perfectionneront. On en tentera peut-être de nouvelles ; du moins reprendra-t-on celle de l'indigo, que quelques eſſais malheureux ont fait abandonner trop légérement.

La côte qui a ſoixante-ſeize lieues d'étendue, n'offre pas, il eſt vrai, un ſeul endroit qui puiſſe être défriché. Les terres y ſont toutes baſſes & conſtamment noyées. Mais les grands fleuves ſur leſquels on a commencé à s'établir, & dont le moindre eſt navigable durant trente lieues, invitent des hommes entreprenans à venir s'enrichir ſur leurs bords. On trouve même dans l'intervalle qui les ſépare, de petites rivieres qui peuvent recevoir des chaloupes & qui arroſent un ſol fertile. Le climat eſt le ſeul obſtacle à une grande proſpérité. L'année y eſt partagée entre des pluies continuelles & des chaleurs exceſſives. Il faut diſputer à une foule de reptiles dégoûtans des récoltes qui ont coûté des ſoins extrêmes, & s'expoſer à périr dans les langueurs de l'hydropiſie, ou dans des fievres de toute eſpece.

C'eſt ſans doute la raiſon qui a déterminé les plus grands propriétaires de la Guiane Hollandoiſe à vivre en Europe. On ne voit guere dans la colonie que les agens de ces hommes riches, ou ceux auxquels la médiocrité de leur fortune ne permet pas de confier à des mains étrangeres le ſoin de leurs plantations. Les conſommations de pareils habitans ne peuvent qu'être extrêmement bornées. Auſſi les navigateurs de la métropole, qui vont chercher les productions de ces colonies, n'y apportent-ils que des choſes de premier beſoin, rarement & peu d'objets de luxe. Encore les négocians Hollandois ſont-ils réduits à partager cet approviſionnement, tout foible qu'il eſt, avec les Anglois de l'Amérique ſeptentrionale.

Ces étrangers ne furent d'abord reçus, que parce qu'on ne pouvoit pas ſe paſſer de leurs chevaux. La difficulté d'en enlever, & peut-être d'autres cauſes, ont perpétué cette liberté. Les chevaux ſervent tellement de paſſe-port aux hommes, qu'un vaiſſeau qui n'en apporteroit pas un nombre proportionné à ſa grandeur, n'entreroit pas dans les ports de la colonie. Mais s'ils viennent à périr

dans la traverſée, il ſuffit qu'on en montre les têtes, pour être admis à commercer d'autres denrées comeſtibles, qui ont pris la place des chevaux dans les vaiſſeaux Anglois. Une loi défend de leur donner en paiement autre choſe que des ſirops & des eaux-de-vie de ſucre : elle eſt peu reſpectée. Les Anglois, avec le droit qu'ils ont uſurpé d'importer ce qu'ils veulent, exportent les denrées les plus précieuſes de la colonie, & ſe font encore livrer de l'argent, ou des lettres-de-change ſur l'Europe. Tel eſt le droit de la force, dont les peuples républicains uſent, non-ſeulement avec les autres nations, mais entr'eux. Les Anglois agiſſent à-peu-près envers les Hollandois, comme firent les Athéniens à l'égard des Méliens. *De tout tems le plus foible cede au plus fort*, diſoit Athenes aux inſulaires de Melos : *nous n'avons pas fait cette loi ; elle eſt auſſi vieille que le monde, & durera autant que lui.* Cette même raiſon qui ſied ſi bien à l'injuſtice, fit qu'Athenes fut à ſon tour ſubjuguée par Lacédémone, & détruite par les Romains.

CHAPITRE LXXXVIII.

Dangers auxquels les colonies Hollandoiſes ſont expoſées.

ON n'eſt pas d'accord ſur les dangers auxquels la Guiane Hollandoiſe peut être expoſée. Il faut tâcher de fixer les idées ſur ce point important. D'abord l'invaſion de la part des puiſſances Européennes y ſeroit facile. Leurs plus gros vaiſſeaux peuvent entrer dans la riviere de Poumaron, dont l'embouchure a un fond de ſept ou huit braſſes d'eau qui vont toujours en augmentant juſqu'à quarante, à la diſtance de quatre ou cinq lieues. Le petit fort de la nouvelle Zélande qui en défend les bords, ne réſiſteroit pas deux heures au feu de leur artillerie. L'entrée du Demeray qui a dix-huit, vingt, vingt-quatre braſſes d'eau, qui en conſerve quinze ou ſeize l'eſpace de quatre lieues, qui eſt par-tout ſans défenſes, ſeroit encore plus facile. L'embouchure de l'Eſſequebé, qui a trois lieues

lieues de large, eſt remplie d'iſlots & de bas-fonds; mais on y trouve, ainſi que dans le cours de la riviere, des paſſes qui conduiſent les plus grands bâtimens à une iſle ſituée à dix lieues, & défendue ſeulement par une miſérable redoute. Quoique la riviere de Berbiche, large d'une lieue, reçoive à peine les plus petits navires, ils porteroient des forces ſuffiſantes pour réduire le fort Naſſau & les habitations éparſes ſur les deux rives. Toute cette partie occidentale de la Guiane Hollandoiſe, eſt à peine en état de réſiſter à un corſaire entreprenant. Elle ſeroit obligée de capituler à la vue de la plus foible eſcadre.

La partie orientale, que ſes richeſſes expoſent à plus de riſque, eſt mieux défendue. L'entrée de la riviere de Surinam, eſt aſſez difficile, à cauſe de ſes bancs de ſable. Cependant les bâtimens qui ne tirent pas plus de vingt pieds d'eau, peuvent y entrer, lorſque la mer eſt haute. A deux lieues de l'embouchure, le Commenwine ſe jette dans le Surinam. C'eſt à cette jonction que les Hollandois ont établi leur défenſe. Ils y ont placé une batterie ſur le Surinam, une autre batterie ſur la rive droite du Commenwine, & une citadelle appellée Amſterdam, à la rive gauche. Ces ouvrages forment un triangle, dont les feux qui ſe croiſent ont le double objet d'empêcher que les vaiſſeaux n'aillent plus avant dans l'une des deux rivieres, & ne puiſſent entrer dans l'autre. La fortereſſe, ſituée au milieu d'un petit marais, n'eſt abordable que par une chauſſée étroite, où l'artillerie écarte toute approche. Elle n'a beſoin que d'une garniſon de huit à neuf cents hommes. Flanquée de quatre baſtions, entourée d'un rempart de terre, d'un large foſſé plein d'eau, d'un bon chemin couvert; elle n'a d'ailleurs, ni poudriere, ni magaſin voûté, ni aucune eſpece de caſematte. Trois lieues plus haut, on trouve ſur le Surinam, une batterie fermée, deſtinée à couvrir le port & la ville de Parambiro. On la nomme le fort Zelandia. Une pareille batterie qu'on appelle le fort de Someſwelt, couvre le Commenwine à une diſtance à-peu-près égale. La colonie a pour défenſeurs ſes

milices, & douze cents hommes de troupes réglées, dont les habitans & la ſociété paient la ſolde par portions égales.

Ces forces ſeroient ſuperflues, ſi l'on n'avoit de précautions à prendre que contre les naturels du pays. Le petit nombre de ces ſauvages qui ont voulu ſe maintenir dans des poſitions qui convenoient aux Hollandois, ont été exterminés. Les autres ſe ſont enfoncés dans les terres à meſure qu'ils voyoient les Européens s'approcher d'eux. Ils vivent paiſiblement dans des bois, qui, devenus leur aſile, leur tiennent lieu de patrie.

Mais la colonie n'eſt pas auſſi tranquille de la part des negres. Lorſque ces malheureux, arrivés d'Afrique, ſont expoſés en vente, on les fait monter l'un après l'autre ſur une table, où un chirurgien, gagé par le gouvernement, les examine dans le plus grand détail. Son rapport décide de leur prix, qui, d'ordinaire, eſt livré au bout de trois ſemaines. Cependant l'acheteur a toujours vingt-quatre heures pour juger par lui-même des convenances de ſon acquiſition. Si les hommes qu'il a choiſis ne lui plaiſent pas, il eſt en droit de les rendre ſans la moindre formalité, ſans le plus léger dédommagement; pourvu qu'il ne leur ait pas appliqué ſon ſceau. C'eſt une lame d'argent, où ſont gravées les premieres lettres de ſes noms de baptême & de famille. Cette marque qu'on a fait chauffer, eſt appliquée ſur les bras où ſur les mamelles de l'eſclave, où elle imprime des traces ineffaçables. On a imaginé cette précaution barbare, pour diſtinguer des individus, dont la phyſionomie n'eſt pas aſſez prononcée pour des yeux Européens.

Rien n'eſt plus rare dans les colonies Hollandoiſes, que de voir tomber les fers d'un eſclave. Il ne peut être libre, ſans devenir chrétien; & pour être autoriſé à le faire baptiſer, on eſt obligé d'acheter des lettres de franchiſe qui coûtent quatre cents livres. Il faut de plus aſſurer pour toujours ſa ſubſiſtance; afin qu'il ne puiſſe pas devenir un fardeau pour la ſociété, ni être tenté d'aller groſſir le nombre, déjà trop grand, des ennemis de la colonie. Qu'on ajoute à toutes ces dépenſes le ſacrifice du prix originaire de l'eſclave, & l'on jugera, ſans crainte de s'égarer, que l'affran-

chiſſement ne doit pas être commun chez une nation, dont la ſoif de l'or eſt la paſſion dominante, & peut-être la paſſion unique.

Les colons ſont ſi éloignés de ces actes d'humanité, qu'ils ont pouſſé la tyrannie infiniment plus loin qu'elle n'a jamais été portée dans les iſles. La facilité qu'ont les noirs de déſerter dans un continent immenſe, eſt vraiſemblablement la cauſe de cet excès de barbarie. Sur le plus léger ſoupçon, un maître fait mourir un eſclave en préſence de tous les autres; mais à l'inſu des blancs qui pourroient dépoſer en juſtice contre cette uſurpation des droits de l'autorité civile. La dépoſition des noirs étant nulle, n'eſt pas à craindre. La métropole qui ferme les yeux ſur cette atrocité, s'expoſe par cette lâche connivence à perdre un établiſſement utile. On a craint cent fois une révolution. Le danger n'a jamais été ſi grand & ſi prochain qu'en 1763.

Ce fut au mois de Février de cette année qu'on vit éclater une révolte, dont l'exemple & la ſuite pouvoient devenir funeſtes à toute l'Amérique. Tout-à-coup ſoixante-treize noirs réunis dans une même habitation à Berbiche, maſſacrent leur tyran, & font entendre le cri de la liberté. Ce nom releve le courage & l'eſpoir dans l'ame de tous les eſclaves. Ils s'attroupent au nombre de neuf mille; ils tombent, dans la premiere fureur du ſoulevement, ſur tous les blancs qui ſe préſentent; ils les réduiſent à ſe réfugier avec le chef de la colonie, au bas de la riviere ſur un brigantin. Cependant cinq cents hommes arrivent de Surinam, au ſecours des colons. On tente de débarquer. On ſe retranche dans un bon poſte, juſqu'à l'arrivée des troupes d'Europe.

Heureuſement pour la république, les Anglois de la Barbade qui poſſedent le plus grand nombre des plantations établies au Poumaron, à Demerary & à Eſſequebé, envoient à tems des forces ſuffiſantes pour contenir les eſclaves de ces trois rivieres. Par un bonheur plus grand encore, Surinam acheve dans ce moment un accord entamé avec les negres refugiés dans les bois voiſins. Dans l'ignorance peut-être d'une fermentation qui pouvoit leur être ſi favorable, ils conſentent à ne plus recevoir les fugitifs de leur nation.

Cette convention ôte aux rebelles leur plus grande eſpérance. Ce concours d'événemens inattendus, les rejette dans les fers. Sans armes pour la plupart, ils ſe croient trop heureux de capituler avec leurs maîtres. Mais enfin ils ont montré qu'ils ſentoient au fond de leur ame ce reſſort indeſtructible, qui réagit contre l'oppreſſion. La tranquillité n'eſt qu'apparente dans la Guiane Hollandoiſe, comme dans tous les pays où la révolte a une fois éclaté. Le germe de la révolution ſe couve & mûrit en ſecret dans les forêts d'Auka & de Sarmaca.

Ces déſerts peuplés de tous les eſclaves que la fuite a pu ſouſtraire au joug de l'avare Hollandois, ont vu ſe former ſucceſſivement une eſpece de république, compoſée de quinze ou ſeize mille habitans, partagés en pluſieurs villages, dont chacun ſe choiſit un chef. Ces peuplades errantes tombent inopinément, tantôt ſur un bord de la colonie, & tantôt ſur un autre, pour y piller des ſubſiſtances, pour y dévaſter les richeſſes de leurs anciens tyrans. En vain les troupes ſont dans une activité continuelle, pour contenir ou pour ſurprendre un ennemi ſi dangereux. Des avis ſecrets le mettent à l'abri de tous les pieges, & dirigent ſes incurſions vers les lieux ſans défenſe. Des conventions & des traités ne ſauroient raſſurer contre ſes entrepriſes. Il me ſemble voir ce peuple eſclave de l'Egypte, qui, refugié dans les déſerts de l'Arabie, erra durant quarante ans, tâta tous les peuples voiſins, les harcela, les entama tour-à-tour, & par de légeres & fréquentes incurſions, prépara l'invaſion de la Paleſtine. Si la nature forme par haſard une grande ame dans un corps d'ébene, une tête forte ſous la toiſon d'un negre; ſi quelque Européen aſpire à la gloire d'être le vengeur des nations foulées depuis deux ſiecles; ſi même un miſſionnaire ſait employer à propos l'aſcendant continuel & progreſſif de l'opinion, contre l'empire variable & paſſager de la force; ſi.... Faut-il que la barbarie de notre police Européenne inſpire des vœux de ſang & de ruine à l'homme juſte & humain, qui médite les moyens d'aſſurer la paix & le bonheur de tous les hommes!

CHAPITRE LXXXIX.

Motifs qui doivent exciter la république à s'assurer la jouissance de ses colonies, & à en augmenter les productions.

C'EST à des républicains qui ont appesanti le fardeau de l'esclavage sur la tête des negres, à prévenir par leur sagesse & leur modération, un renversement général dont ils seroient les premieres victimes. La Hollande a déjà fait de grandes fautes. Elle n'a pas donné à ses établissemens d'Amérique l'attention qu'ils méritoient, quoique les breches que recevoit coup sur coup sa fortune fussent bien propres à lui ouvrir les yeux. Si le tourbillon de sa prospérité ne l'eût aveuglée, elle auroit apperçu dans la perte du Brésil les premieres sources de sa décadence. Dépouillée de cette vaste possession, qui, dans ses mains, pouvoit devenir la premiere colonie de l'univers, qui devoit couvrir le vice ou la petitesse de son territoire d'Europe, elle se vit réduite à n'être que ce qu'elle étoit avant cette conquête, le facteur des nations. Alors se forma dans la masse de ses richesses réelles, un vuide que rien n'a rempli depuis.

Les suites de l'acte de navigation que fit l'Angleterre, ne furent pas moins funestes à la Hollande. Dès-lors cette isle cessant d'être tributaire du commerce de la république, devint sa rivale; & bientôt acquit sur elle une supériorité décidée en Afrique, en Asie, en Amérique.

Si les autres nations avoient adopté la politique Angloise, la Hollande touchoit au terme de sa ruine. Heureusement pour elle, les rois ne connurent pas, ou ne voulurent pas assez la pospérité de leurs peuples. Cependant à mesure que les lumieres ont pénétré dans les esprits, chaque gouvernement a tenté d'entreprendre le commerce qui lui étoit propre. Tous les pas qu'on a faits dans cette carriere ont resserré l'essor de la Hollande. La marche actuelle fait

préſumer que chaque peuple aura tôt ou tard une navigation relative à la nature de ſon territoire, à l'étendue de ſon induſtrie. A cette époque où tout ſemble entraîner le deſtin des nations, le Hollandois qui a dû ſa fortune autant à l'indolence & à l'ignorance de ſes voiſins, qu'à ſon économie, à ſon expérience, ſe trouvera réduit à ſa pauvreté naturelle.

Il n'appartient pas ſans doute à la prévoyance humaine d'empêcher cette révolution; mais il ne falloit pas la précipiter; comme l'a fait la république, en cherchant à jouer un rôle principal dans les troubles qui ont ſi ſouvent agité l'Europe. La politique intéreſſée de notre ſiecle lui auroit pardonné les guerres qu'elle a entrepriſes ou ſoutenues pour l'utilité de ſon commerce. Mais comment approuver celles-où ſon ambition démeſurée, & des inquiétudes mal-fondées ont pu l'engager? Il a fallu qu'elle recourût à dès emprunts exceſſifs. Si l'on réunit les dettes ſéparément contractées par la généralité, par les provinces, par les villes, dettes également publiques; on trouvera qu'elles s'élevent à deux milliards, dont l'intérêt, quoique réduit à deux & demi pour cent, a prodigieuſement augmenté la maſſe des impôts.

D'autres examineront peut-être ſi ces taxes ont été judicieuſement placées, ſi elles ſont perçues avec l'économie convenable. Il ſuffit ici d'obſerver que leur effet a été de renchérir ſi fort les denrées de premier beſoin, & par conſéquent la main-d'œuvre, que l'induſtrie nationale en a ſouffert la plus rude atteinte. Les manufactures de laine, de ſoie, d'or & d'argent, une foule d'autres ont ſuccombé, après avoir lutté long-tems contre la progreſſion de l'impôt & de la cherté. Quand l'équinoxe du printems amene à la fois les hautes marées & la fonte des neiges, un pays eſt inondé par le débordement des fleuves. Dès que la multitude des impôts fait hauſſer le prix des vivres, l'ouvrier qui paie davantage ſa conſommation ſans gagner plus de ſalaire, déſerte les fabriques & les atteliers. La Hollande n'a ſauvé du naufrage de ſes manufactures, que celles qui n'ont pas été expoſées à la concurrence des autres nations.

L'agriculture de la république, s'il eſt permis d'appeller de ce nom la pêche du hareng, n'a guere moins ſouffert. Cette pêche qu'on appella long-tems la mine d'or de l'état, à cauſe de la quantité d'hommes qu'elle faiſoit vivre, que même elle enrichiſſoit, a non-ſeulement diminué de la moitié, mais ſes bénéfices, de même que ceux de la pêche de la baleine, ſe ſont réduits peu-à-peu à rien. Auſſi n'eſt-ce point avec de l'argent que ceux qui ſoutiennent ces deux pêches, forment les intérêts qu'ils y prennent. Il n'y a d'aſſociés que les négocians qui fourniſſent les vaiſſeaux, les agrêts, les uſtenſiles, les approviſionnemens. Leur profit ne conſiſte guere que dans la vente de ces marchandiſes, dont ils ſont payés par le produit de la pêche, qui donne rarement quelque choſe au-delà des frais de l'armement. L'impoſſibilité où eſt la Hollande de faire un uſage plus utile de ſes nombreux capitaux, a ſeule ſauvé les reſtes de cette ſource primitive de la proſpérité publique.

L'énormité des droits, qui a détruit les manufactures de la république, & réduit à ſi peu de choſe le bénéfice de ſes pêcheries, a beaucoup reſſerré ſa navigation. Les Hollandois tirent toujours de la premiere main les matériaux de leur conſtruction. Ils parcourent rarement les mers ſur leur leſt. Ils vivent avec une extrême ſobriété. La légéreté de la manœuvre de leurs navires leur permet d'avoir des équipages peu nombreux; & ces équipages toujours excellens ſe forment à bon marché par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout eſt mer ou rivage. Malgré tant d'avantages ſoutenus du bas prix de l'argent, ils ſe ſont vus forcés de partager le fret de l'Europe avec les Suédois, avec les Danois, ſur-tout avec les Hambourgeois, chez qui tous les leviers de la marine ne ſont pas grevés des mêmes charges.

Les commiſſions ont diminué dans les Provinces-Unies, en même tems que le fret qui les amene. Lorſque la Hollande fut devenue un grand entrepôt, les marchandiſes y furent envoyées de toutes parts, comme au marché où la vente étoit la plus prompte, la plus ſure, la plus avantageuſe. Les négocians étrangers les y faiſoient paſſer ſouvent pour leur compte, d'autant plus volontiers

qu'ils y trouvoient un crédit peu cher juſqu'à la concurrence des deux tiers, des trois quarts de la valeur de leurs effets. Cette pratique aſſuroit aux Hollandois le double avantage de faire valoir leurs fonds ſans riſque, & d'obtenir une commiſſion. Les bénéfices du commerce étoient alors ſi conſidérables qu'ils pouvoient ſoutenir ces frais. Les gains ſont tellement bornés, depuis que la lumiere a multiplié les concurrences, que le vendeur doit tout faire paſſer au conſommateur, ſans l'intervention d'aucun agent intermédiaire. Que ſi dans quelques occaſions il convient d'y recourir, on préférera, toutes choſes d'ailleurs égales, Hambourg où les marchandiſes ne paient qu'un pour cent de droit d'entrée & de ſortie, à la Hollande où elles en paient cinq.

La république a vu ſortir auſſi de ſes mains le commerce d'aſſurance, qu'elle avoit fait autrefois, pour ainſi dire, excluſivement. C'eſt dans ſes ports que toutes les contrées de l'Europe faiſoient aſſurer leurs cargaiſons au grand avantage des aſſureurs, qui en diviſant, en multipliant leurs riſques, manquoient rarement de s'enrichir. A meſure que l'eſprit d'analyſe s'eſt introduit dans toutes les idées, ſoit de philoſophie, ſoit d'économie, on a ſenti par-tout l'utilité de ces ſpéculations. L'uſage en eſt devenu familier & général; & ce que les autres peuples ont gagné, la Hollande l'a perdu néceſſairement.

De ces obſervations il réſulte que toutes les branches du commerce de la république, ont ſouffert d'énormes diminutions. Peut-être même auroient-elles été la plupart anéanties, ſi la maſſe de ſon numéraire, & ſon extrême économie ne l'euſſent mis en état de ſe contenter d'un bénéfice de trois pour cent, auquel nous penſons qu'on doit évaluer le produit de ſes affaires. Un ſi grand vuide a été rempli par le placement d'argent que les Hollandois ont fait en Angleterre, en France, en Autriche, en Saxe, en Danemarck, en Ruſſie même, & qui peut monter à ſeize-cents millions de livres.

L'état proſcrivit autrefois cette branche de commerce, devenue depuis la plus importante de toutes. Si la loi eût été obſervée, les fonds

fonds qu'on a prêtés à l'étranger, ſeroient reſtés ſans emploi dans le pays ; parce que le commerce y trouve en ſi grande quantité les capitaux qui peuvent y être employés, que pour peu qu'on y ajoutât, loin de donner du bénéfice, il deviendroit ruineux par l'excès de la concurrence. La ſurabondance de l'argent auroit élevé dès-lors les Provinces-Unies à ce période, où l'excès des richeſſes eſt ſuivi de la pauvreté. Des milliers de capitaliſtes n'auroient pas eu de quoi vivre, au milieu de leurs tréſors.

La pratique contraire a fait la plus grande reſſource de la république. Son numéraire prêté aux nations voiſines, lui a procuré tous les ans une balance avantageuſe, par le revenu qu'il lui a formé. La créance exiſte toujours entiere, & produit toujours les mêmes intérêts.

On n'aura pas la préſomption de calculer, combien de tems les Hollandois jouiront d'une ſituation ſi douce. L'évidence autoriſe ſeulement à dire que les gouvernemens, qui pour le malheur des peuples ont adopté le déteſtable ſyſtême des emprunts, doivent tôt ou tard l'abjurer ; & que l'abus qu'ils en ont fait, les forcera vraiſemblablement à être infideles. Alors la grande reſſource de la république, ſera dans ſa culture.

Cette culture, quoique ſuſceptible d'augmentation dans le pays de Breda, de Bois-le-Duc, de Zutphen & dans la Gueldre, ne ſauroit jamais devenir fort conſidérable. Le territoire des Provinces-Unies eſt ſi borné, qu'un ſultan avoit preſque raiſon de dire, en voyant avec quel acharnement les Hollandois & les Eſpagnols ſe le diſputoient, que s'il étoit à lui, il le feroit jeter dans la mer par ſes pionniers. Le ſol n'en eſt bon que pour les poiſſons, qui le couvroient avant les Hollandois. On a dit avec autant d'énergie que de vérité, que les quatre élémens n'y étoient qu'ébauchés. Ses productions ne nourriront jamais le quart des deux millions d'habitans qui forment ſa population actuelle. Ce n'eſt donc pas de ſes poſſeſſions d'Europe que la république peut attendre ſa conſervation : elle eſt mieux fondée à la demander à celles d'Amérique.

Les contrées que l'état a acquiſes dans ce nouveau-monde, ſont toutes ſous le joug des privileges excluſifs. Ses iſles, ainſi que ſes comptoirs d'Afrique, dépendent de la compagnie des Indes occidentales, qui, depuis la perte du Bréſil a ſi prodigieuſement déchu, que ſes actions ne ſe vendent plus qu'environ quarante pour cent de leur valeur primitive.

Surinam, conquis par quelques armateurs Zélandois, fut cédé par les états de cette province à la compagnie des Indes occidentales, qui ayant encore l'imagination remplie de ſon ancienne grandeur, accepta ſans balancer un terrain ſi vaſte. Des réflexions ſérieuſes lui firent ſentir que les dépenſes néceſſaires pour le mettre en valeur, étoient au deſſus de ſes forces énervées. Elle céda un tiers de ſes droits à la ville d'Amſterdam, & un tiers à un riche particulier nommé Daarſſens. Les deux autres colonies du continent, ſont également ſoumiſes aux ſociétés commerçantes qui les ont fondées.

Aucun de ces corps n'a un ſeul vaiſſeau ; aucun ne fait le moindre commerce. La navigation aux établiſſemens d'Amérique eſt indifféremment ouverte à tous les Hollandois ; mais ſous la condition bizarre & tyrannique, que les expéditions pour Surinam & pour Berbiche partiront d'Amſterdam ; que les expéditions pour Eſſequebé partiront de Zélande ; & que les vaiſſeaux feront leur retour dans les ports d'où ils ſeront partis. Les fonctions des compagnies ſe réduiſent à gouverner & à défendre les territoires ſoumis à leur privilege. Pour les mettre en état de ſuffire à ces dépenſes, la république les a autoriſées à impoſer des taxes de différentes natures.

Toutes les marchandiſes qui entrent dans la colonie, toutes les denrées qui en ſortent, paient de gros droits. On en exige de plus conſidérables encore des eſclaves qui arrivent. Les noirs doivent une capitation depuis l'âge de trois ans ; les blancs la doivent auſſi. Il n'y a que les étrangers qui ſoient exempts de ce tribut honteux ; & on eſt étranger durant dix années. Un terrain ne change jamais de main, qu'il n'en coûte une contribution aſſez forte au vendeur & à l'acheteur. Tout ouvrier, quelle que ſoit ſon induſtrie, eſt

obligé de déclarer ſon gain, ſous ſerment; & l'impôt eſt réglé ſur le bénéfice. Ce que les dépenſes publiques n'abſorbent pas d'un revenu que la foibleſſe ou la corruption du ſouverain ont laiſſé trop augmenter, eſt partagé entre les membres des différentes ſociétés.

Tous les gouvernemens éclairés ont trouvé de l'inconvénient à laiſſer leurs poſſeſſions d'Amérique dans les mains des compagnies excluſives, dont les intérêts particuliers ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt public. Ils ont penſé que leurs ſujets du nouveau-monde avoient, comme ceux de l'ancien, le droit de ne dépendre d'aucune autre autorité que de celle des loix générales. Ils ont cru que leurs colonies feroient des progrès plus rapides, ſi au lieu d'une protection intermédiaire, elles jouiſſoient de la protection immédiate de l'état. Le ſuccès a démontré, plus ou moins, la juſteſſe de ces vues. La Hollande ſeule n'a pas adopté un ſyſtême ſi ſimple & ſi raiſonnable; quoique tout concourût à le lui rendre plus néceſſaire qu'aux autres peuples.

Ses établiſſemens ſont ſans défenſes, contre les ennemis que l'ambition ou le reſſentiment pourroient lui ſuſciter. L'atrocité criante du traitement qu'y éprouvent les eſclaves, menace d'un ſoulevement. Une partie des denrées qui devroient revenir entiérement à la métropole, paſſe tous les jours dans les colonies étrangeres de l'Amérique ſeptentrionale. Le peu de goût qu'a naturellement pour l'exploitation des terres une nation purement commerçante, eſt fortifié dans le nouveau-monde par les abus inſéparables de l'adminiſtration qui s'y eſt établie. Les moyens d'y créer un nouvel ordre de choſes, ſont au deſſus de l'autorité, de la protection, de l'activité d'une ſociété particuliere. La révolution eſt attachée aux ſoins immédiats du gouvernement.

Si la république prend le parti que ſes plus chers intérêts lui dictent, elle ceſſera d'avoir pour baſe unique de ſon exiſtence une induſtrie précaire, dont elle perd tous les jours quelques branches, & qu'elle perdra tôt ou tard entiérement. Ses colonies qui réuniſſent tous les avantages que peut deſirer un peuple négociant &

cultivateur, lui donneront des productions, dont elle aura ſeule tout le fruit & la propriété. Devenue une puiſſance territoriale, elle entrera dans tous les marchés en concurrence avec les nations, dont elle ne faiſoit que voiturer les denrées. La Hollande ceſſera de n'être qu'une boutique : elle ſera un état. Elle trouvera dans l'Amérique, la conſiſtance que l'Europe lui refuſe. Voyons ſi le Dannemarck, ſeule puiſſance du Nord qui ait pouſſé ſon commerce & ſes forces juſques dans le nouveau-monde, y peut former des eſpérances fondées d'agrandiſſement.

CHAPITRE XC.

Etabliſſement des Danois à Saint-Thomas, à Saint-Jean, à Sainte-Croix.

LE Dannemarck & la Norwege, réunis aujourd'hui ſous les mêmes loix, formoient deux états différens au huitieme ſiecle. Tandis que le premier ſe diſtinguoit par la conquête de l'Angleterre & par d'autres entrepriſes hardies, le ſecond peuploit les Orcades, les iſles de Fero & l'Iſlande. Ses actifs habitans, preſſés par cette inquiétude qui avoit toujours agité les Scandinaves, leurs ancêtres, s'établirent même, dès le neuvieme ſiecle, dans le Groenland, qu'on a de fortes raiſons d'attacher au continent de l'Amérique. On croit même entrevoir, à travers les ténebres hiſtoriques répandues ſur les monumens du Nord, que ces hardis navigateurs pouſſerent, dans le onzieme ſiecle, leurs courſes juſqu'aux côtes du Labrador & de Terre-Neuve, & qu'ils y jetterent quelques foibles peuplades. Il eſt donc vraiſemblable que les Norwégiens peuvent diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau-monde. Mais ils y étoient ſans le ſavoir.

Les guerres qu'eſſuya la Norwege, juſqu'à ce qu'elle fût réunie au Dannemarck; les obſtacles que le gouvernement oppoſa à ſa navigation; l'oubli & l'inaction où tomba cette nation entrepre-

nante, lui firent perdre avec ſes colonies du Groenland, les établiſſemens ou les relations qu'elle pouvoit avoir aux côtes de l'Amérique.

Il y avoit plus d'un ſiecle que le navigateur Génois avoit commencé la conquête de cette région au nom de l'Eſpagne; lorſque les Danois & les Norwégiens qui ne formoient alors qu'une même nation, jetterent les yeux ſur cet autre hémiſphere, dont ils étoient plus voiſins que tous les peuples qui s'en étoient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte, ils envoyerent en 1619 le capitaine Munk, pour chercher un paſſage par le nord-oueſt dans la mer Pacifique. Ses travaux furent auſſi inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs, qui l'avoient précédé & qui l'ont ſuivi.

On doit préſumer que l'inutilité d'une premiere tentative n'auroit pas rebuté le Dannemarck. Il auroit vraiſemblablement continué ſes expéditions pour l'Amérique, juſqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établiſſemens utiles. S'il perdit de vue ces régions éloignées, il y fut forcé par les guerres où ſon imprudence le précipita en Europe, par celles que ſon extrême foibleſſe lui attira. Les pertes qu'il fit coup ſur coup, lui creuſerent un précipice, d'où jamais il ne ſe ſeroit relevé, ſi les ſecours de la Hollande, & la conſtance des citoyens de Coppenhague ne lui euſſent procuré en 1660 une paix moins humiliante, moins ruineuſe qu'il ne la devoit craindre.

Le gouvernement employa le premier inſtant de tranquillité, à ſonder ſes plaies. Semblable à tous les gouvernemens Gothiques, il étoit partagé, entre un chef élective, les grands de la nation ou le ſénat & les états. Le roi n'avoit d'autre droit que celui de préſider au ſénat & de commander l'armée. Le ſénat gouvernoit dans l'intervalle d'une diete à l'autre. Celle-ci compoſée du clergé, de la nobleſſe & du tiers-état, décidoit de toutes les grandes affaires.

Quoique cette conſtitution offre l'image de la liberté, rien n'étoit moins libre que le Dannemarck. Le clergé avoit perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avoient pas encore acquis

assez de richesses pour se donner de la considération. Ces deux ordres étoient écrasés par celui de la noblesse, toujours rempli de cet esprit féodal qui ramene tout à la force. La crise où l'on se trouvoit n'inspira à ce corps, ni la justice, ni la modération dont il avoit besoin. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raison de ses possessions, aigrit les autres membres de la confédération. Dans le dépit de leur ressentiment, ils conférerent au monarque une autorité absolue, illimitée; & ceux qui les avoient réduits à cet acte de désespoir, se virent forcés de suivre un si funeste exemple.

A cette époque de la révolution la plus imprudente, la plus singuliere qu'offrent les annales des nations, les Danois tomberent dans une espece de léthargie. Aux grandes agitations, que causent toujours des droits importans à disputer, succéda la fausse tranquillité de l'esclavage. Un peuple qui avoit occupé la scene pendant plusieurs siecles, ne joua plus de rôle sur le théatre du monde. Il ne sortit de l'anéantissement où le despotisme l'avoit plongé, que pour aller occuper en 1671 une petite isle d'Amériqne, connue sous le le nom de Saint-Thomas.

Cette derniere des Antilles du côté de l'ouest, étoit tout-à-fait déserte, lorsque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traversés par les Anglois, sous prétexte que quelques vagabonds de cette nation, y avoient commencé autrefois des défrichemens. Le ministere Britannique arrêta le cours de ces vexations; & la colonie vit former successivement les plantations de sucre, que comportoit un terrain sablonneux, qui n'avoit que cinq lieues de long sur deux & demie de large.

Avec une si foible culture, Saint-Thomas n'auroit jamais eu de célébrité. Mais la mer y a creusé un port excellent, qui peut mettre en sureté cinquante vaisseaux. Un avantage si précieux le fit fréquenter par les flibustiers Anglois & François, qui vouloient soustraire le fruit de leurs rapines, aux droits qu'on exigeoit d'eux, dans les établissemens de leur nation. Les corsaires qui avoient fait leurs prises trop bas, pour les faire remonter aux isles du vent, les venoient vendre à celle de saint-Thomas. Elle étoit l'asile de tous les

bâtimens marchands qui pourſuivis en tems de guerre y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voiſins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aiſance & de ſureté. C'eſt-delà qu'on expédioit tous les jours des bateaux richement chargés, pour un commerce clandeſtin avec les côtes Eſpagnoles, d'où l'on rapportoit beaucoup de métaux & de marchandiſes précieuſes. Saint-thomas étoit enfin une place où ſe faiſoient des marchés très-importans.

Mais le Dannemarck ne profitoit pas de cette circulation rapide. C'étoient des étrangers qui s'enrichiſſoient & qui diſparoiſſoient avec leurs richeſſes. Un vaiſſeau expédié tous les ans pour l'Afrique, allant vendre ſes eſclaves en Amérique, & revenant en Europe avec une cargaiſon qu'il avoit reçue en échange, étoit la ſeule eſpece de liaiſon que la métropole eût avec ſa colonie. Elles augmenterent en 1719 par le défrichement de l'iſle de Saint-Jean, voiſine de Saint-Thomas, mais encore plus petite de la moitié. Ces foibles commencemens auroient eu beſoin de l'iſle des Crabes, ou de Borriquen, où l'on avoit tenté deux ans auparavant de s'établir.

Cette iſle qui peut avoir huit ou dix lieues de circonférence, a un aſſez grand monbre de montagnes; mais elles ne ſont ni arides ni eſcarpées, ni fort élevées. Le ſol des plaines & des vallées qui les ſéparent paroît très-fertile; & il eſt arroſé par de nombreuſes ſources dont l'eau paſſe pour excellente. La nature en lui refuſant un port, lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoiſſe. On trouve à chaque pas des reſtes d'habitations, des allées d'orangers & de citronniers qui prouvent que les Eſpagnols de Porto-Rico, qui n'en ſont éloignés que de cinq ou ſix lieues, y ont été fixés autrefois.

Les Anglois voyant qu'une iſle ſi bonne étoit déſerte, y commencerent quelques plantations vers la fin du dernier ſiecle. On ne leur laiſſa pas le tems de recueillir le fruit de leur travail. Ils furent ſurpris par les Eſpagnols qui maſſacrerent impitoyablement tous les hommes faits, & qui en emmenerent les femmes & les enfans à Porto-Rico. Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques

arrangemens pour s'y établir en 1717. Mais les ſujets de la Grande-Bretagne réclamant leurs anciens droits, y envoyerent quelques aventuriers qui furent d'abord pillés, & bientôt après chaſſés par les Eſpagnols. La jalouſie de ces tyrans du nouveau-monde, va juſqu'à défendre à des barques même de pêcheurs l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de poſſeſſion ſans exercice. Condamnant l'iſle des Crabes à une ſolitude éternelle, ils ne veulent ni l'habiter, ni qu'on l'habite; trop pareſſeux pour la cultiver, trop inquiets pour y ſouffrir des voiſins actifs. Un tel caractere de domination excluſive a obligé le Dannemarck de détourner ſes regards de l'iſle des Crabes, pour les porter vers Sainte-Croix.

Celle-ci méritoit à plus juſte titre d'exciter l'ambition des peuples. Elle a dix huit lieues de long, ſur trois & quatre de largeur. Elle fut occupée en 1643 par les Hollandois & par les Anglois. Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. Les premiers ayant été battus en 1646 dans un combat opiniâtre & ſanglant, ſe virent réduits à abandonner un terrain ſur lequel ils avoient fondé de grandes eſpérances. Le vainqueur travailloit à s'affermir dans ſa conquête, lorſqu'en 1650, il fut attaqué & chaſſé à ſon tour par douze cents Eſpagnols arrivés ſur cinq vaiſſeaux. Leur triomphe ne dura que quelques mois. Ce qui étoit reſté de ce corps nombreux pour la défenſe de l'iſle la céda ſans réſiſtance à cent ſoixante François, partis de Saint-Chriſtophe pour s'en mettre en poſſeſſion.

Ces nouveaux habitans ſe hâterent de reconnoître un terrain ſi diſputé. Sur un ſol, d'ailleurs excellent, ils ne trouverent qu'une riviere médiocre, qui coulant lentement preſqu'au niveau de la mer, dans un terrain ſans pente, n'offroit qu'une eau ſaumâtre. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'iſle, ſuppléoient foiblement à ce défaut. Les puits ne fourniſſoient que rarement de l'eau. Il falloit du tems pour conſtruire des citernes. L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une iſle plate & couverte de vieux arbres, ne permettoit guere aux vents de balayer les exhalaiſons infectes, dont ſes marais épaiſiſſoient l'atmoſphere. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient;

C'étoit

c'étoit de brûler les forêts. Auſſi-tôt les François y mettent le feu, & s'embarquant ſur leurs vaiſſeaux, contemplent de la mer, durant des mois entiers, l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'iſle. Dès qu'il eſt éteint, ils redeſcendent à terre.

Les champs ſe trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, l'indigo, le ſucre, y réuſſiſſoient également. Tels furent les progrès de cette colonie, que onze ans après ſa fondation, elle comptoit huit cent vingt-deux blancs, avec un nombre d'eſclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à une proſpérité qui devoit effacer les établiſſemens les plus floriſſans de ſa nation, lorſqu'on mit à ſon activité des entraves qui la firent rétrograder. Sa décadence fut auſſi prompte que ſon élévation. Il ne lui reſtoit plus que cent quarante-ſept hommes avec leurs femmes & leurs enfans, & ſix cent vingt-trois noirs, quand on tranſporta en 1696 cette population à Saint-Domingue.

Des écrivains, qui ſuppoſent que la cour de Verſailles ſe décide toujours par les vues ſublimes d'une profonde politique, ont imaginé qu'elle n'avoit mépriſé Sainte-Croix que parce qu'elle vouloit abandonner les petites iſles, pour concentrer toutes les forces, toute l'induſtrie, toute la population dans les grandes : ils ſe ſont trompés. Cette réſolution fut l'ouvrage des fermiers, qui trouvoient que le commerce clandeſtin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas, étoit nuiſible à leurs intérêts. De tout tems la finance fut nuiſible au commerce, & dévora le ſein qui le nourrit. L'iſle fut ſans colons & ſans culture juſqu'en 1733, tems où la France en céda la propriété au Dannemarck, pour 738,000 livres.

CHAPITRE XCI.

Dans quel eſprit le Dannemarck conduit ſes iſles.

CE fut alors que cette puiſſance du Nord ſembla devoir pouſſer de fortes racines en Amérique. Malheureuſement elle fit gémir ſes cultures ſous la tyrannie d'un privilege excluſif. Des hommes

induſtrieux de toutes les ſectes, & ſur-tout des freres moraves, ne purent jamais vaincre ce grand obſtacle. On eſſaya pluſieurs fois de concilier les intérêts du colon & celui de ſes oppreſſeurs : ces tempéramens furent intiles. Les deux partis ſe firent toujours une guerre d'animoſité, jamais d'induſtrie. Enfin, le gouvernement plus modéré que ſa conſtitution ne permettoit de l'eſpérer, acheta en 1754 les droits & les effets de la compagnie. Le prix fut réglé à 9, 900, 000 livres. Une partie fut payée en argent comptant, & le reſte en obligations ſur le tréſor public, portant intérêt. La navigation dans les iſles, fut alors ouverte à tous les ſujets de la domination Danoiſe.

L'avidité du fiſc traverſa mal-à-propos le bien que cet arrangement devoit produire. A la vérité, les denrées, les marchandiſes nationales, celles qui auroient été tirées de la premiere main avec des bâtimens Danois, devoient être embarquées dans la métropole ſans rien payer; mais on exigea quatre pour cent de toutes les matieres fabriquées, qui ne ſe trouveroient pas dans une de ces conditions. Tout ce qui arrivoit dans les colonies y fut aſſujetti à cinq pour cent d'entrée; tout ce qu'on en exportoit, à ſix pour cent de ſortie. Des productions de l'Amérique, ce qui ſe conſommoit dans la métropole devoit deux & demi pour cent, & ce qui paſſoit à l'étranger, un pour cent.

Dans le tems que le commerce des iſles recouvroit ſon indépendance naturelle, avec ces reſtrictions onéreuſes, on rendoit libre auſſi celui d'Afrique qui en fait la baſe. Depuis plus d'un ſiecle, le gouvernement avoit acheté du roi d'Aquambo les deux fortereſſes de Fréderisbourg & de Chriſtiansbourg, ſituées ſur la Côte d'Or, à peu de diſtance l'une de l'autre. La compagnie ſeule en jouiſſoit en vertu de ſes conventions; & ſes droits étoient exercés avec cette barbarie, dont les Européens les plus policés ont donné l'exemple dans ces malheureux climats. Un ſeul de ſes agens eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faiſoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de ſa bonté, la confiance en ſa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour

voir cet homme. Un ſouverain d'une contrée éloignée lui envoya ſa fille avec de l'or & des eſclaves, pour obtenir un petit-fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen, révéré ſur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu! tu reſpires encore dans l'ame de ces miſérables, condamnés à habiter parmi les tigres, ou à gémir ſous la tyrannie des hommes! Ils peuvent donc avoir un cœur pour ſentir les doux attraits de l'humanité bienfaiſante! Juſte & vertueux Danois! quel monarque reçut jamais un hommage auſſi pur, auſſi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir! Et dans quels lieux encore? Sur une mer, ſur une terre que deux ſiecles ont à jamais ſouillées d'un infame trafic de crimes & de malheurs d'hommes échangés pour des armes, d'enfans vendus par leurs peres. On n'a pas aſſez de larmes pour déplorer de pareilles horreurs; & ces larmes ſont inutiles!

Cependant le privilege excluſif de la traite des negres a été aboli en Dannemarck, comme dans les autres états. Il eſt permis à tous les ſujets de cette puiſſance commerçante, d'aller acheter des hommes en Afrique. Ils ne paient que 18 livres pour chaque tête qu'ils introduiſent en Amérique. Les plantations de leurs colonies occupent déjà trente mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe, qui doivent chacun 4 livres 10 ſols de capitation. Les denrées qui naiſſent des travaux de ces malheureux, forment la cargaiſon de quarante bâtimens, dont le port eſt de cent vingt juſqu'à trois cents tonneaux. Les habitations qui rendent annuellement au fiſc 9 livres par mille pieds quarrés, donnent à la nation un peu de café & de gingembre, quelque bois de marquetterie, huit cents balles de coton qui paſſent preſqu'entiérement à l'étranger, quatorze millions peſant de ſucre brut, dont les quatre cinquiemes ſe conſomment dans la métropole, & le reſte eſt vendu dans la Baltique, ou introduit en Allemagne par la voie d'Altena. Sainte-Croix, quoique le plus moderne des établiſſemens Danois, fournit les cinq ſeptiemes de ces productions.

Cette iſle eſt partagée en trois cent cinquante plantations, par des lignes qui ſe coupent à angles droits. Chaque plantation ren-

ferme cent cinquante acres de quarante mille pieds quarrés chacun; enſorte qu'elle peut occuper un eſpace de douze cents pas communs de long ſur huit cents de large. Les deux tiers de ce terrain ſont propres au ſucre, & le propriétaire peut y employer quatre-vingts acres à la fois, dont chacun rendra, années communes, ſeize quintaux de ſucre, ſans compter les ſirops. Le reſte peut être mis en valeur d'une façon moins lucrative. Lorſque l'iſle ſera toute défrichée, ce qui dépend du tems & des circonſtances, il pourra s'y former quelques villes. Elle n'a actuellement que le bourg de Chriſtianſtadt, bâti à côté de la fortereſſe, qui défend le port principal.

CHAPITRE XCII.

Motifs particuliers au Dannemarck pour s'approprier toutes les productions de ſes iſles.

LE Dannemarck ne peut pas ſe diſſimuler, que les richeſſes qui commencent à venir de ſes colonies, ne lui appartiennent pas en totalité. Une grande partie paſſe aux Anglois & aux Hollandois, qui, ſans vivre dans ces iſles, y ont formé les meilleures habitations. La Nouvelle-Angleterre y porte des bois, des beſtiaux, des farines, qu'elle échange contre des ſirops & d'autres denrées. Il faut payer aux nations étrangeres les vins, les toiles, les ſoieries qu'elles fourniſſent. L'Inde même eſt aſſociée à ce commerce; puiſque la compagnie y place une aſſez grande quantité de ſes marchandiſes. Un calcul rigoureux prouveroit, peut-être, que ce qui reſte à l'état propriétaire au-delà de la commiſſion, du fret & des droits, eſt fort peu de choſe. La ſituation où ſe trouve cette puiſſance, ne lui permet pas de voir d'un œil indifférent ce déſavantage. Tout l'invite à chercher les moyens convenables pour s'approprier le produit entier des ſes poſſeſſions d'Amérique.

Celles d'Europe qui forment aujourd'hui le Dannemarck, étoient autrefois indépendantes les unes des autres. Des révolutions, la

plupart ſingulieres, les ont réunies ſous les mêmes loix. Au centre de ce tout bizarrement compoſé, ſont quelques iſles, dont la plus connue ſe nomme Zélande. On y trouve un port excellent, qui n'étant au onzieme ſiecle qu'une habitation de pêcheurs, devint une ville au treizieme, la capitale de l'empire au quinzieme, & une belle cité après l'incendie de 1728, qui réduiſit en cendres ſeize cent cinquante maiſons. Au midi de ces iſles, eſt cette péninſule longue & étroite, que les anciens appelloient Cherſoneſe Cimbrique. Ses parties les plus importantes, les plus étendues, ont ſucceſſivement groſſi la domination Danoiſe, ſous le nom de Jutland, de Sleſwig, & de Holſtein. Elles ont été plus ou moins floriſſantes, à proportion qu'elles ſe ſont reſſenties de l'inſtabilité de l'Océan, qui tantôt s'éloigne de leurs bords, & tantôt les engloutit. On voit dans ces contrées, ainſi que dans les comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorſt, ſoumiſes au même maître, une lutte entre les hommes & la mer, un combat perpétuel dont les ſuccès ont toujours été balancés. Les habitans d'un tel pays ſeront libres, dès qu'ils s'appercevront qu'ils ne le ſont pas. Ce n'eſt point à des marins, à des inſulaires, aux peuples des montagnes, que le deſpotiſme peut impoſer long-tems un joug aviliſſant.

La Norwege qui obéit au Dannemarck, n'eſt pas plus propre à cette ſervitude. Elle eſt couverte de pierres ou de rochers, & traverſée en différens ſens par de hautes montagnes, qui ne ſont pas ſuſceptibles de culture. On ne voit en Laponie qu'un petit nombre de ſauvages, fixés ſur les côtes par la pêche, ou errans dans des déſerts affreux, & ſubſiſtant par le moyen de la chaſſe, de leurs pelleteries & de leurs rennes. L'Iſlande eſt un pays miſérable, cent fois bouleverſé par des volcans, par des tremblemens de terre, & cachant toujours dans ſon ſein des matieres bitumineuſes, qui peuvent à chaque inſtant la réduire en un monceau de cendres. Pour le Groenland, que le vulgaire croit une iſle, & que les géographes préſument tenir à l'Amérique par l'oueſt, c'eſt un pays vaſte & ſtérile, que la nature condamne aux glaces éternelles. Si jamais ces régions ſont peuplées, elle deviendront indépendantes

les unes des autres, & toutes du roi de Dannemarck, qui croit y commander, parce qu'il s'en dit le maître, à l'insu de leurs sauvages habitans.

Le climat des isles Danoises de l'Europe, n'est pas aussi rigoureux qu'on le jugeroit par leur latitude. Si les golfes dont elles sont environnées voient quelquefois interrompre la navigation, c'est bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y poussent, & qui s'y unissent à mesure qu'ils s'y entassent. Si l'on en excepte le nord du Jutland, les provinces qui joignent l'Allemagne jouissent de sa température. Le froid est très-modéré, même sur les côtes de la Norwege. Il y pleut souvent durant l'hiver, & son port de Bergue est à peine une fois fermé par les glaces; tandis que ceux d'Amsterdam, de Lubeck & de Hambourg, le sont dix fois dans l'année. Il est vrai que cet avantage est chérement acheté pas les brouillards épais & continuels qui rendent le séjour du Dannemarck désagréable, triste; & ses habitans sombres, mélancoliques.

La population de cet empire n'est pas proportionnée à son étendue. Dans les siecles reculés, il se dépeupla par des émigrations continuelles. Les brigandages qui les remplacerent, entretinrent cette dépopulation. L'anarchie empêcha l'état de se rétablir de si grands maux. Le double despotisme du prince sur les citoyens qui se croient libres sous le titre de nobles, & de la noblesse sur un peuple esclave, étouffe jusqu'à l'espérance d'une plus grande population. Les listes réunies de tous les états de Dannemarck, hors l'Islande, ne firent monter les morts en 1771, qu'à 55,125; de sorte que le calcul de trente-deux vivans pour un mort, ne produiroit que 1, 764, 000 personnes.

Indépendamment de beaucoup d'autres causes, le poids des impôts s'oppose à leur bonheur. On en exige de fixes pour les terres, d'arbitraires en forme de capitation, de journalieres sur les consommations. Cette oppression est d'autant plus criminelle, que le gouvernement jouit d'un domaine très-considérable, & qu'il a une ressource assurée dans le détroit du Sund. Six mille neuf cent trente

navires, qui, ſi l'on en juge par les comptes de 1768, doivent entrer annuellement dans la mer Baltique, ou en ſortir, paient dans ce fameux paſſage environ un pour cent de toutes les marchandiſes dont ils ſont chargés. Cette eſpece de tribut qui, quoique difficile à lever, rend à l'état deux millions cinq cent mille livres, eſt perçu dans la rade d'Elzeneur, protégée par la fortereſſe de Cronenbourg. Il y a long-tems que cette poſition & celle de Coppenhague invitent inutilement le Dannemarck à y former un entrepôt, où tous les peuples commerçans, ſoit du Nord, ſoit du Midi, viendroient échanger leurs productions & leur induſtrie.

Avec les fonds provenans des tributs, du domaine, des péages, des ſubſides du dehors, l'état entretient une armée de vingt-cinq mille hommes, qui toute compoſée d'étrangers, paſſe pour la plus mauvaiſe milice de l'Europe. Sa flotte jouit au contraire de la meilleure réputation. Elle conſiſte en trente-deux vaiſſeaux de ligne, quinze ou ſeize frégates, & quelques galeres, dont l'uſage ſagement proſcrit ailleurs ne peut être abandonné ſur les côtes de la Baltique, le plus ſouvent inacceſſibles à d'autres bâtimens. Vingt-quatre mille matelots claſſés, qui ſont la plupart toujours en action, aſſurent les opérations navales. Aux dépenſes militaires, le gouvernement en a joint d'autres depuis quelques années, pour l'encouragement des manufactures & des arts. Qu'on ajoute quatre millions de livres pour les beſoins ou les fantaiſies de la cour, une ſomme à-peu-près ſemblable pour les intérêts qu'entraîne une dette publique de ſoixante-dix millions, & on aura l'emploi des vingt-trois millions de livres, qui forment le revenu de la couronne.

Si c'eſt pour en aſſurer le recouvrement que le gouvernement a proſcrit en 1736 l'uſage des bijoux, des étoffes d'or & d'argent, on ſe permettra de dire qu'il avoit ſous ſa main des moyens plus ſimples. Il falloit abolir cette foule d'entraves qui gênent les opérations des citoyens entr'eux, qui empêchent la libre communication des différentes parties de la monarchie. La pêche de la baleine, le commerce du Groenland, de l'Iſlande ceſſant d'être dans les fers des privileges excluſifs, & le commerce des iſles de Feroé retiré

des mains du ſouverain, auroit acquis de l'activité. On auroit également étendu les liaiſons étrangeres, ſi l'on eût ſupprimé la compagnie de Barbarie, & ſi tous les membres de l'état avoient été déchargés de l'obligation qui leur fut impoſée en 1726 de ſe pourvoir de vin, de ſel, d'eau-de-vie, de tabac, à Coppenhague même.

Dans l'état actuel des choſes, les exportations ſont aſſez bornées : elles ſe réduiſent dans les provinces du continent de l'Allemagne à cinq ou ſix mille bœufs, à trois ou quatre mille chevaux propres pour la cavalerie, à quelque ſeigle qui eſt vendu aux Suédois & aux Hollandois. Depuis quelques années, le Dannemarck conſomme le froment que la Fionie & l'Alland envoyoient autrefois à l'étranger. Ces deux iſles, ainſi que la Zélande, ne vendent plus que ces magnifiques attelages, ſi chers à tous ceux qui aiment les beaux chevaux. La Norwege fournit au commerce du hareng, des bois, des mâtures, du goudron & du fer. De la Laponie & du Groenland il ſort des pelleteries. On tire de l'Iſlande de la morue, de l'huile de baleine, de chien & de veau marin, du ſoufre, & ce voluptueux duvet ſi connu ſous le nom d'édredon.

Arrêtons ici les détails qu'a néceſſairement amenés le commerce du Dannemarck. Ils ſuffiſent, pour convaincre cette puiſſance, qu'elle a le plus grand intérêt à jouir & à trafiquer ſeule de toutes les productions de ſes iſles de l'Amérique. Plus les poſſeſſions de cette couronne ſont bornées dans le nouveau-monde, comme elles le ſeront toujours pour elle ſous la zone torride, plus elle doit être attentive à ne laiſſer échapper aucun des avantages qu'elle en peut tirer. Dans un état de médiocrité, la moindre négligence a des ſuites importantes. Nous verrons bientôt que les nations même qui ont de vaſtes & riches territoires, ne font pas impunément des fautes.

Fin du Livre douzieme.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE, &c.

LIVRE TREIZIEME.

Etabliſſemens des François dans les iſles de l'Amérique.

CHAPITRE XCIII.

Premieres expéditions des François aux iſles.

DEPUIS la fin tragique du meilleur de ſes monarques, la France avoit été ſans ceſſe bouleverſée par les caprices d'une reine intrigante, par les vexations d'un étranger avide, par les projets d'un favori ſans talent. Un miniſtre deſpote commençoit à la charger de fers; lorſque quelques-uns de ſes navigateurs, auſſi puiſſamment excités par la paſſion de l'indépendance que par l'appât des richeſſes, tournerent leurs voiles vers les Antilles, avec l'eſpérance

de ſe rendre maîtres des vaiſſeaux Eſpagnols qui fréquentoient ces mers. La fortune, après avoir pluſieurs fois ſecondé leur courage, les réduiſit à chercher un aſile pour ſe radouber. Ils le trouverent à Saint-Chriſtophe. Cette iſle leur parut propre au ſuccès de leurs armemens, & ils ſouhaiterent être autoriſés à y former un établiſſement. Denambuc leur chef obtint non-ſeulement cette liberté, mais encore celle de s'étendre autant qu'on le voudroit ou qu'on le pourroit, dans le grand archipel de l'Amérique. Le gouvernement exigea pour cette permiſſion qui n'étoit accompagnée d'aucun ſecours, d'aucun appui, le vingtieme des denrées qui arriveroient de toutes les colonies qu'on parviendroit à fonder.

CHAPITRE XCIV.

Les iſles Françoiſes languiſſent ſous des privileges excluſifs.

UNE compagnie ſe préſenta en 1626 pour exercer ce privilege. C'étoit l'uſage d'un tems où la navigation & le commerce n'avoient pas encore aſſez de vigueur pour être abandonnés à la liberté des particuliers. Elle obtint les plus grands droits. L'état lui abandonnoit la propriété de toutes les iſles qu'elle mettroit en valeur, & l'autoriſoit à ſe faire payer cent livres de tabac, ou cinquante livres de coton par chaque habitant depuis ſeize juſqu'à ſoixante ans. Elle devoit y jouir encore de l'avantage d'acheter & de vendre excluſivement. Un fonds qui ne fut d'abord que de quarante-cinq mille livres, & qu'on ne porta jamais au triple de cette ſomme, lui valut tous ces encouragemens.

Il ne paroiſſoit pas poſſible de rien faire d'utile avec des moyens ſi foibles. On vit cependant ſortir de Saint-Chriſtophe des eſſaims d'hommes hardis & entreprenans, qui arborerent le pavillon François dans les iſles voiſines. Si la compagnie qui excitoit l'eſprit d'invaſion par quelques privileges, eût eu, à tous égards, une conduite bien raiſonnée, l'état ne pouvoit tarder à tirer quelque

fruit de cette inquiétude. Malheureuſement elle fit ce qu'a toujours fait, ce que fera toujours le monopole : l'ambition d'un gain exceſſif la rendit injuſte & cruelle.

Les Hollandois, avertis de cette tyrannie, ſe préſenterent avec des vivres & des marchandiſes, qu'ils offroient à des conditions infiniment plus modérées. On accepta leurs propoſitions. Il ſe forma dès-lors entre ces républicains & les colons, une liaiſon dont il ne fut pas poſſible de rompre le cours. Cette concurrence ne fut pas ſeulement fatale à la compagnie dans le nouveau-monde, où elle l'empêchoit de débiter ſes cargaiſons ; elle la pourſuivit encore dans tous les marchés de l'Europe, où les interlopes donnoient toutes les productions des iſles Françoiſes à plus bas prix. Découragée par ces revers mérités, la compagnie tomba dans une inaction entiere, qui la privoit de la plus grande partie de ſes bénéfices, ſans diminuer aucune de ſes charges. Le ſacrifice que lui fit le gouvernement du vingtieme qu'il s'étoit réſervé, ne fut pas ſuffiſant pour lui redonner de l'activité. Quelques intéreſſés penſerent, qu'en abjurant les principes deſtructeurs qui avoient été conſtamment ſuivis, on pourroit rétablir les affaires : le plus grand nombre déſeſpéra, malgré ſes avantages, de balancer ſeulement des négocians particuliers auſſi économes que ceux qu'on avoit pour rivaux. Cette perſuaſion décida une révolution. La compagnie, pour éviter ſa ruine totale, pour ne pas ſuccomber ſous le poids de ſes engagemens, mit ſes poſſeſſions en vente : elles furent achetées la plupart par ceux qui les conduiſoient comme gouverneurs.

Boiſſeret obtint en 1649, pour ſoixante-treize mille livres, la Guadeloupe, Marie-Galande, les Saints, & tous les effets qui appartenoient à la compagnie dans ces iſles : il céda la moitié de ſon marché à Houel, ſon beau-frere. Duparquet ne paya en 1650 que ſoixante mille livres, la Martinique, Sainte-Lucie, la Grenade & les Grenadins : il revendit ſept ans après au comte de Cerillac la Grenade & les Grenadins un tiers de plus que ne lui avoit coûté ſon acquiſition entiere. Malthe acquit en 1751 Saint-Chriſtophe, Saint-Martin, Saint-Barthelemi, Sainte-Croix & la Tortue, pour

quarante mille écus : ils furent payés par le commandeur de Poincy qui gouvernoit ces iſles. La Religion devoit les poſſéder comme fiefs de la couronne, & n'en pouvoit confier l'adminiſtration qu'à des François.

Les nouveaux poſſeſſeurs jouirent de l'autorité la plus étendue. Ils diſpoſoient des terrains. Les places civiles & militaires étoient toutes à leur nomination. Ils avoient droit de faire grace à ceux que leurs délégués condamnoient à mort. C'étoient de petits ſouverains. On devoit croire que régiſſant eux-mêmes leur domaine, l'agriculture y feroit des progrès rapides. Cette conjecture ſe réaliſa à un certain point, malgré les émotions qui furent vives & fréquentes ſous de tels maîtres. Cependant, ce ſecond état des colonies Françoiſes ne fut pas plus utile à la nation que le premier. Les Hollandois continuoient à les approviſionner & à en emporter les productions, qu'ils vendoient indifféremment à tous les peuples, même à celui qui, par la propriété, devoit en avoir tout le fruit.

Le mal étoit grand pour la métropole. Colbert ſe trompa ſur le choix du remede. Ce grand homme qui conduiſoit depuis quelque tems les finances & le commerce du royaume, s'étoit égaré dès les premiers pas de ſa carriere. L'habitude de vivre avec des traitans, du tems de Mazarin, l'avoit accoutumé à regarder l'argent, qui n'eſt qu'un inſtrument de circulation, comme la ſource de toute création. Pour attirer celui de l'étranger, il n'imagina pas de plus puiſſant moyen que les manufactures. Il vit dans les atteliers toutes les reſſources de l'état, & dans les artiſans tous les ſujets précieux de la monarchie. Pour multiplier cette eſpece d'hommes, il crut devoir tenir à bas prix les denrées de premiere néceſſité, & rendre difficile l'exportation des grains. La production des matieres premieres l'occupa peu ; & il appliqua tous ſes ſoins à leur fabrication. Cette préférence donnée à l'induſtrie ſur l'agriculture, ſubjugua tous les eſprits ; & ce ſyſtême deſtructeur s'eſt malheureuſement perpétué.

Si Colbert avoit eu des idées juſtes de l'exploitation des terres, des avances qu'elle exige, de la liberté qui lui eſt néceſſaire ; il au-

roit pris en 1664 un parti différent de celui qu'il adopta. On ſait qu'il racheta la Guadeloupe & les iſles qui en dépendoient, pour cent vingt-cinq mille livres; la Martinique pour quarante mille écus; la Grenade pour cent mille francs; toutes les poſſeſſions de Malthe pour cinq cent mille livres. Juſques-là, ſa conduite étoit digne d'éloges: il devoit rejoindre au corps de l'état autant de branches de la ſouveraineté. Mais il ne falloit pas remettre ces importantes poſſeſſions ſous le joug d'une compagnie excluſive, que les expériences, d'accord avec les principes, proſcrivoient également. Le miniſtere eſpéra vraiſemblablement qu'une ſociété, dans laquelle on incorporoit celles d'Afrique, de Cayenne, de l'Amérique ſeptentrionale, & le commerce qui commençoit à ſe faire ſur les côtes de Saint-Domingue, deviendroit une puiſſance inébranlable, par les grandes combinaiſons qu'elle auroit occaſion de faire, & par la facilité de réparer d'un côté les malheurs qu'elle pourroit eſſuyer d'un autre. On crut aſſurer ſes hautes deſtinées, en lui prêtant ſans intérêt pour quatre ans, le dixieme du montant de ſes capitaux, en déchargeant de tous droits les denrées qu'elle porteroit dans ſes établiſſemens, & en proſcrivant, autant qu'il ſeroit poſſible, la concurrence Hollandoiſe.

Malgré tant de faveurs, la compagnie n'eut pas un inſtant d'éclat. Ses fautes ſe multiplierent en proportion de l'étendue des conceſſions dont on l'avoit accablée. L'infidélité de ſes agens, le déſeſpoir des colons, les déprédations des guerres, d'autres cauſes porterent le plus grand déſordre dans ſes affaires. La chûte de cette ſociété paroiſſoit aſſurée & prochaine, en 1674; lorſque la cour jugea qu'il lui convenoit d'en payer les dettes qui montoient à 3, 523, 000 liv. & de lui rembourſer ſon capital, qui étoit de 1, 287, 185 liv. Ces conditions généreuſes firent réunir à la maſſe de l'état des poſſeſſions précieuſes, qui lui avoient été juſqu'alors comme étrangeres. Les colonies furent véritablement Françoiſes; & tous les citoyens, ſans diſtinction, eurent la liberté de s'y fixer, ou d'ouvrir des communications avec elles.

CHAPITRE XCV.

Les iſles Françoiſes recouvrent la liberté. Obſtacles qui s'oppoſent à leurs progrès.

IL ſeroit difficile d'exprimer les tranſports de joie que cet événement excita dans les iſles. Les fers ſous leſquels on gémiſſoit depuis ſi long-tems étoient rompus ; & rien ne paroiſſoit déſormais pouvoir ralentir l'activité du travail & de l'induſtrie. Chaque colon donnoit carriere à ſon ambition : chacun ſe flattoit d'une fortune prochaine & ſans bornes. Si leur confiance fut trompée, il n'en faut accuſer ni leur préſomption, ni leur indolence. Leurs eſpérances n'avoient rien qui ne fût dans le cours naturel des choſes ; & toute leur conduite tendoit à les juſtifier, à les affermir. Les préjugés de la métropole leur oppoſerent malheureuſement des obſtacles inſurmontables.

D'abord on exigea dans les iſles même, de chaque homme libre, de chaque eſclave des deux ſexes, une capitation annuelle de cent livres peſant de ſucre brut. On repréſenta vainement que l'obligation impoſée aux colonies de ne négocier qu'avec la patrie principale, étoit un impôt aſſez onéreux pour tenir lieu de tous les autres. Ces repréſentations ne firent pas l'impreſſion qu'elles méritoient. Soit beſoin, ſoit ignorance du gouvernement ; des cultivateurs qu'il auroit fallu aider par des prêts ſans intérêt, par des gratifications, virent paſſer dans les mains de fermiers avides une portion de leurs récoltes, qui, reverſée dans des champs fertiles, auroit augmenté graduellement la reproduction.

Dans le tems que les iſles ſe voyoient ainſi dépouillées d'une partie de leurs denrées, l'eſprit d'excluſion prenoit en France des meſures certaines pour diminuer le prix de celles qu'on leur laiſſoit. Le privilege de les enlever fut concentré dans un petit nombre de ports. C'étoit un attentat manifeſte contre les rades du royaume, qu'on

empêchoit de jouir d'un droit qu'elles avoient eſſentiellement ; mais c'étoit un grand malheur pour les colonies, qui, par cet arrangement, voyoient diminuer ſur leurs côtes le nombre des vendeurs & des acheteurs.

A ce déſavantage s'en joignit bientôt un autre. Le miniſtere avoit cherché à exclure les vaiſſeaux étrangers de ſes poſſeſſions éloignées, & il y avoit réuſſi, parce qu'il l'avoit voulu véritablement. Ces navigateurs obtinrent de l'avarice, ce que l'autorité leur refuſoit. Ils acheterent aux négocians François des paſſe-ports pour aller aux colonies ; & ils rapportoient directement dans leur patrie les chargemens qu'ils avoient pris. Cette infidélité pouvoit être punie & réprimée de cent manieres. On s'arrêta à la plus funeſte. Tous les bâtimens ſe virent obligés, non-ſeulement de faire leur retour dans la métropole, mais encore dans les ports même d'où ils étoient partis. Une pareille gêne occaſionnoit néceſſairement des frais conſidérables en pure perte ; elle devoit influer beaucoup ſur le prix de productions de l'Amérique.

Le ſucre, la plus importante de ces productions, ne tarda pas à recevoir un nouvel échec. Ceux qui le raffinoient, demanderent en 1682 que la ſortie des ſucres bruts fût prohibée. L'intérêt public paroiſſoit leur unique motif. Il étoit, diſoient-ils, contre tous les bons principes, que les matieres premieres allaſſent alimenter les fabriques étrangeres, & que l'état ſe privât volontairement d'une main-d'œuvre très-précieuſe. Cette raiſon plauſible fit trop d'impreſſion ſur Colbert. Qu'arriva-t-il ? Leur art reſta auſſi cher, auſſi imparfait qu'il l'avoit toujours été. Les peuples conſommateurs ne s'en accomaderent pas : la culture Françoiſe diminua, & celle des nations rivales reçut un accroiſſement ſenſible.

Quelques colons voyant qu'une expérience ſi fatale ne faiſoit pas abandonner le ſyſtême qu'on avoit pris, ſolliciterent la permiſſion de raffiner leur ſucre eux-mêmes. Ils avoient tant d'avantages pour faire cette opération à bon marché, qu'ils ſe flattoient de recouvrer bientôt chez les étrangers, la préférence qu'on y avoit perdue. Cette nouvelle révolution étoit plus que vraiſemblable, ſi chaque quintal

de ſucre raffiné qu'ils envoyoient, n'eût été aſſujetti à un droit de huit livres, à ſon entrée dans le royaume. Tout ce qu'ils purent faire, malgré le poids de cette impoſition exceſſive, ce fut de ſoutenir la concurrence des raffineurs François dans l'intérieur de la monarchie. Le produit des atteliers des uns & des autres y fut conſommé tout entier; & l'on renonça à une branche importante de commerce, plutôt que de reconnoître qu'on s'étoit trompé en défendant l'exportation des ſucres bruts.

Dès-lors, les colonies, qui recueilloient vingt-ſept millions peſant de ſucre, ne purent pas les vendre en totalité à la métropole, qui n'en conſommoit que vingt millions. Le défaut de débouchés en réduiſit la culture au pur néceſſaire. Ce niveau ne pouvoit s'établir qu'avec le tems; & avant qu'on y fût parvenu, la denrée tomba dans un aviliſſement extrême. Cet aviliſſement, qui provenoit auſſi de la négligence qu'on apportoit dans la fabrication, devint ſi conſidérable, que le ſucre brut, qui en 1682, ſe vendoit quatorze ou quinze francs le cent, n'en valoit plus que cinq ou ſix en 1713.

Le bas prix de la marchandiſe principale, auroit mis les colons dans l'impoſſibilité de multiplier leurs eſclaves, quand même le gouvernement n'y auroit pas contribué par ſes opérations. La traite des noirs fut toujours confiée à des compagnies excluſives, qui en acheterent conſtamment fort peu, pour être aſſurées de les mieux vendre. On eſt fondé à avancer, qu'en 1698, il n'y avoit pas vingt mille negres dans ces nombreux établiſſemens; & il ne ſeroit pas téméraire d'aſſurer que la plupart y avoient été introduits par des interlopes. Cinquante-quatre navires, de grandeur médiocre, ſuffiſoient pour l'extraction du produit de ces colonies.

Les iſles Françoiſes devoient ſuccomber naturellement ſous le poids de tant d'entraves multipliées. Si leurs habitans ne les abandonnerent pas, pour porter ailleurs leur activité; il faut attribuer leur conſtance à quelques légers encouragemens, qui leur firent toujours eſpérer que leur ſituation deviendroit meilleure. La culture du tabac, du cacao, de l'indigo, du coton, du rocou fut aſſez favoriſée.

favoriſée. Le gouvernement la ſoutint d'une maniere indirecte, en mettant des droits exceſſifs ſur l'importation étrangere de ces denrées. Cette légere faveur donna le tems d'attendre une révolution plus heureuſe. Elle arriva en 1716.

A cette époque, un réglement clair & ſimple fut ſubſtitué à cette foule d'arrêts équivoques, que des fermiers avides & peu éclairés avoient arraché ſucceſſivement aux beſoins, à la foibleſſe du gouvernement. Les marchandiſes, deſtinées pour les colonies, furent déchargées de toute impoſition. On modéra beaucoup les droits des denrées d'Amérique, qui ſe conſommeroient dans le royaume. Celles qui pourroient paſſer aux autres nations, devoient jouir d'une liberté entiere, à l'entrée & à la ſortie, en payant trois pour cent. Les taxes miſes ſur les ſucres étrangers, devoient êtres perçues indifféremment par-tout, ſans aucun égard aux franchiſes particulieres, hors les cas de réexportation dans les ports de Bayonne & de Marſeille.

En accordant tant de faveurs à ſes poſſeſſions éloignées, la métropole n'oublia pas ſes intérêts. Elle voulut que toutes les marchandiſes, dont la conſommation n'étoit pas permiſe dans ſon ſein, leur fuſſent défendues. Pour aſſurer la préférence à ſes manufactures, elle ordonna auſſi que les marchandiſes même, dont l'uſage n'étoit pas prohibé, paieroient les droits à leur entrée dans le royaume, quoique deſtinées pour les colonies. Il n'y eut que le bœuf ſalé, qu'elle ne pouvoit fournir en concurrence, qui fut déchargé de cette obligation.

Cet arrangement eût été auſſi bon que les lumieres du tems le comportoient, ſi l'édit eût rendu général le commerce de l'Amérique, concentré juſqu'alors dans quelques ports, & s'il eût déchargé les vaiſſeaux de l'obligation de faire leur retour au lieu où ils étoient partis. De pareilles gênes limitoient le nombre des matelots, augmentoient le prix de la navigation, empêchoient la ſortie des productions territoriales. Ceux qui gouvernoient alors l'état, devoient voir ces inconvéniens, & ſe propoſoient, ſans doute, de rendre un jour au commerce, la liberté & l'activité

qui lui ſont néceſſaires. Vraiſemblablement, ils furent obligés de ſacrifier leurs maximes à l'aigreur des gens d'affaires, qui déſapprouvoient avec éclat, toutes les opérations contraires à leurs intérêts.

Malgré cette foibleſſe, le colon, qui n'avoit réſiſté qu'avec peine aux ſollicitations d'un ſol excellent, y porta tous ſes ſoins, dès qu'on le lui permit. Sa proſpérité étonna toutes les nations. Si le gouvernement, à l'arrivée des François dans le nouveau-monde, avoit eu, par prévoyance, les lumieres qu'il acquit par l'expérience un ſiecle après; l'état auroit joui de bonne heure, d'une culture & d'une richeſſe, qui valoient mieux pour ſa proſpérité que des conquêtes. On ne l'auroit pas vu également écraſé par ſes victoires & par ſes défaites. Les ſages adminiſtrateurs qui remédioient aux maux de la guerre par une heureuſe révolution dans le commerce, n'auroient pas eu la douleur de voir, qu'on avoit évacué Sainte-Croix en 1696, & ſacrifié Saint-Criſtophe à la paix d'Utrecht. Leur affliction auroit été bien plus profonde, s'il avoient prévu qu'en 1763, on ſeroit réduit à abandonner la Grenade aux Anglois. Etrange maladie de l'ambition des peuples ou plutôt des rois! Après avoir ſacrifié des milliers d'hommes, pour acquérir & pour conſerver une poſſeſſion éloignée, il faut en immoler encore davantage pour la perdre. Cependant il reſte à la France des colonies importantes. Elles méritent qu'on peſe leur valeur. Commençons par la Guyane qui eſt au vent de toutes les autres.

CHAPITRE XCVI.

Etabliſſement des François à la Guyane. Révolutions de cette colonie. Ses avantages & ſes inconvéniens.

CETTE vaſte contrée annonce ſa grandeur par ſes bornes même. Baignée à l'orient, de l'Océan; au nord, de l'Orénoque; au midi, de l'Amazone; au couchant du Rio-Negro, qui joint ces deux fleuves, les plus grands de l'Amérique méridionale; la Guyane, ſous cet aſpect, eſt comme une iſle qui a deux cents lieues au moins, du nord au ſud, & plus de trois cents de l'eſt à l'oueſt.

Les peuples qui erroient dans ce grand eſpace, ſi heureuſement circonſcrit, avant l'arrivée des Européens, étoient diviſés en pluſieurs nations, toutes peu nombreuſes. Elles n'avoient pas d'autres mœurs que celles des ſauvages du continent méridional. Les Caraïbes ſeuls, que leur nombre & leur courage rendoient les plus inquiets, ſe diſtinguoient par un uſage remarquable dans le choix de leurs chefs. Il falloit avoir pour conduire un tel peuple, plus de vigueur, d'intrépidité, de lumieres que perſonne; & montrer ces qualités par des épreuves ſenſibles & publiques.

L'homme qui ſe deſtinoit à marcher le premier devant des hommes, devoit connoître d'avance tous les lieux propres à la chaſſe, à la pêche, toutes les fontaines, & toutes les routes. Il ſoutenoit d'abord des jeûnes longs & vigoureux. On lui faiſoit porter enſuite des fardeaux d'une peſanteur énorme. Il paſſoit la plupart des nuits en ſentinelle, à l'entrée du Carbet. On l'enterroit juſqu'à la ceinture dans une fourmilliere, où il reſtoit expoſé un tems conſidérable à des piqûres vives & ſanglantes. S'il montroit dans toutes ces ſituations, une force de corps & d'ame à l'épreuve des dangers & des fléaux où la nature expoſe la vie des ſauvages; s'il étoit l'homme qui devoit tout endurer & ne rien craindre, les ſuffrages s'arrêtoient ſur lui. Cependant, comme s'il eût ſenti ce qu'impoſe l'honneur de com-

mander à des hommes, il se déroboit sous d'épais feuillages. La nation alloit le chercher dans une retraite, qui le rendoit plus digne du poste qu'il fuyoit. Chacun des assistans lui mettoit le pied sur la tête, pour lui faire connoître qu'étant tiré de la poussiere par ses égaux, ils pouvoient l'y faire rentrer, s'il oublioit les devoirs de sa place. C'étoit la cérémonie de son couronnement. Après cette leçon politique, tous les arcs, toutes les fleches tomboient à ses pieds; & la nation obéissoit à ses loix, ou plutôt à ses exemples.

Tels étoient ces habitans de la Guyane, quand l'Espagnol Alphonse Ojeda y aborda le premier en 1499, avec Americ Vespuce & Jean de la Cosa. Il en parcourut une partie. Ce voyage ne donna que des connoissances superficielles d'un si vaste pays. On en fit beaucoup d'autres, qui, entrepris à plus grands frais, n'en furent que plus malheureux. Cependant on les multiplia, par un motif qui a toujours trompé, qui trompera toujours les hommes.

Un bruit s'étoit répandu, sans qu'on en sache l'origine, qu'il y avoit, dans l'intérieur de la Guyane, un pays désigné sous le nom *del Daurado*, qui renfermoit des richesses immenses, en or & en pierreries, plus de mines & de trésors que Cortès & Pizarre n'en avoient jamais trouvé. Cette fable n'enflammoit pas seulement l'imagination naturellement ardente des Espagnols : elle échauffoit tous les peuples de l'Europe.

Cet enthousiasme saisit particuliérement Walter Raleigh, un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits la région la plus féconde en caracteres singuliers. Il avoit une passion extrême pour tout ce qui avoit de l'éclat; une réputation qui éclipsoit les plus grands noms; plus de lumieres que ceux que leur état attachoit uniquement aux lettres; une liberté de penser qui n'étoit pas de son siecle; quelque chose de romanesque dans les sentimens & dans la conduite. Ce tour d'esprit le détermina en 1595, au voyage de la Guyane; mais il la quitta, sans avoir rien trouvé de ce qu'il cherchoit. Il publia cependant à son retour en Angleterre, une relation remplie des plus brillantes impostures dont on ait amusé la crédulité humaine.

Les François n'avoient pas attendu ce témoignage impoſant, pour s'occuper d'une contrée qui avoit tant de célébrité. Long-tems auparavant, ils s'étoient livrés au préjugé commun, avec la vivacité qui leur eſt particuliere. Tandis que leurs rivaux plaçoient leurs eſpérances du côté de l'Orénoque; ils cherchoient à réaliſer les leurs ſur l'Amazone. L'inutilité de leurs courſes les détermina à ſe fixer enfin dans l'iſle de Cayenne en 1635.

Quelques négocians de Rouen, qui penſoient qu'on pourroit tirer parti de cet établiſſement, unirent leurs fonds en 1643. Ils chargerent de leurs intérêts un homme féroce, nommé Poncet de Bretigny, qui, ayant également déclaré la guerre aux colons & aux ſauvages, fut maſſacré. Cet événement tragique ayant refroidi les aſſociés, on vit ſe former, en 1651 une nouvelle compagnie, qui paroiſſoit devoir prendre un plus grand eſſor. L'étendue de ſes capitaux la mit en état d'aſſembler dans Paris même, ſept à huit cents colons. Ils furent embarqués ſur la Seine pour deſcendre au Havre. Le malheur voulut que le vertueux abbé de Marivault, qui étoit l'ame de l'entrepriſe, & qui devoit la conduire en qualité de directeur général, ſe noyât en entrant dans ſon bateau. Roiville, gentilhomme de Normandie, envoyé à Cayenne comme général, fut aſſaſſiné dans la traverſée. Douze des principaux intéreſſés, auteurs de cet attentat, ſe conduiſirent dans la colonie, qu'ils s'étoient chargés de faire fleurir, avec toute l'atrocité qu'annonçoit cet affreux prélude. Ils firent pendre un d'entr'eux. Deux moururent. Il y en eut trois de relégués dans une iſle déſerte. Les autres ſe livrerent aux plus grands excès. Le commandant de la citadelle déſerta chez les Hollandois, avec une partie de ſa garniſon. Ce qui avoit échappé à la faim, à la miſere, à la fureur des ſauvages du continent qu'on avoit provoquée de cent manieres, s'eſtima trop heureux de pouvoir gagner les iſles du vent, ſur un bateau & ſur deux canots. Ils abandonnerent le fort, les munitions, les armes, les marchandiſes, cinq ou ſix cents cadavres de leurs malheureux compagnons, quinze mois après avoir débarqué dans l'iſle.

Il ſe forma en 1663 une nouvelle compagnie, ſous la direction de la Barre, maître des requêtes. Elle n'avoit que deux cent mille francs de fonds. Les ſecours du miniſtere la mirent en état de chaſſer de ſa conceſſion les Hollandois, qui s'y étoient établis ſous la conduite de Spranger, après qu'elle avoit été évacuée par les François. Un an après, ce foible corps fit partie de la grande compagnie, qui réuniſſoit les poſſeſſions & les privileges de toutes les autres. Cayenne rentra dans les mains du gouvernement, à l'époque heureuſe qui rendit la liberté à toutes les colonies. Elle fut priſe en 1667 par les Anglois, en 1676 par les Hollandois; mais depuis, elle n'a pas été même attaquée.

Cet établiſſement, tant de fois bouleverſé, reſpiroit à peine; à peine, il commençoit à jouir d'un commencement de tranquillité, qu'on eſpéra favorablement de ſa fortune. Quelques flibuſtiers, qui revenoient chargés des dépouilles de la mer du Sud, s'y fixerent; &, ce qui étoit plus important, ſe déterminerent à confier leurs tréſors à la culture. Ils paroiſſoient la devoir pouſſer avec vigueur, parce qu'ils avoient de grands moyens; lorſque Ducaſſe, qui, avec des vaiſſeaux, avoit la réputation d'un habile marin, leur propoſa, en 1688, le pillage de Surinam. Leur goût naturel ſe réveille, les nouveaux colons redeviennent corſaires; & leur exemple entraîne preſque tous les habitans.

L'expédition fut malheureuſe. Une partie des combattans périt dans l'attaque; & les autres faits priſonniers, furent envoyés aux Antilles, où ils s'établirent. La colonie ne s'eſt jamais relevée de cette perte. Bien loin de pouvoir s'étendre dans la Guyane, elle n'a fait que languir à Cayenne.

Cette iſle qui n'eſt ſéparée du continent que par les eaux de deux rivieres, peut avoir ſeize lieues de circuit. Par une conformation que la nature donne rarement aux iſles, & qui la rend peu habitable, élevée ſur les côtes & baſſe au milieu, elle eſt entrecoupée de tant de marais que les communications n'y ſont guere praticables que par de grands détours. Juſqu'à ce qu'on ait deſſéché les terres ſubmergées, & que des digues bien placées les aient

miſes à l'abri des inondations, il n'y aura que les monticules qui ſoient ſuſceptibles de culture. On y trouve quelques veines d'un ſol excellent ; mais il eſt communément ſec, ſablonneux & bientôt épuiſé. Le ſeul bourg qui ſoit dans la colonie, eſt défendu par un chemin couvert, un large foſſé, un très-bon rempart en terre, & par cinq baſtions. Au milieu du bourg eſt une butte aſſez élevée, dont on a fait une redoute appellée le fort, où quarante hommes pourroient encore capituler après la priſe de la place. On n'arrive au port que par un canal étroit, où les hautes marées peuvent ſeules introduire les vaiſſeaux, à travers les roches & les écueils dont il eſt bordé & parſemé.

La premiere production de Cayenne fut le rocou. C'eſt une teinture rouge, nommée achiote par les Eſpagnols, dans laquelle on plonge les laines blanches qu'on veut teindre de quelque couleur que ce ſoit. L'arbre qui donne cette leſſive, a l'écorce rouſsâtre, des feuilles grandes, fortes, dures, & d'un verd foncé. Il eſt auſſi haut & plus touffu que le prunier. Ses bouquets de fleurs, aſſez ſemblables aux roſes ſauvages, ſont remplacés deux fois l'an par des gouſſes moins grandes que celles de la châtaigne, mais auſſi piquantes. Elles renferment de petites graines, couvertes d'une pellicule incarnate, & c'eſt celle-ci qui compoſe le rocou.

Il ſuffit qu'une des huit ou dix gouſſes qne chaque bouquet contient s'ouvre d'elle-même, pour qu'on puiſſe les cueillir toutes. On en détache les graines, qui ſont miſes auſſi-tôt dans de grandes auges remplies d'eau. Lorſque la fermentation commence, les graines ſont écraſées à différentes repriſes avec des pilons de bois, juſqu'à ce que la pellicule en ſoit entiérement détachée. On verſe enſuite le tout dans des cribles de jonc qui retiennent ce qu'il y a de ſolide, & laiſſent écouler dans des chaudieres de fer, une liqueur épaiſſie, rougeâtre & fétide. A meſure qu'elle bout, on recueille ſon écume dans de grandes baſſines. Quand elle n'en fournit plus, on la jette comme inutile, & l'on remet dans la chaudiere l'écume qu'on en a tirée.

Cette écume qu'on fait bouillir pendant dix ou douze heures,

doit être continuellement remuée avec une ſpatule de bois, pour qu'elle ne s'attache point à la chaudiere, & ne noirciſſe point. Lorſqu'elle eſt ſuffiſamment cuite & un peu durcie, on la met ſur des planches où elle ſe refroidit. On la diviſe enſuite en pains de deux ou trois livres, & toutes les préparations ſont terminées.

De la culture du rocou, Cayenne s'éleva à celle du coton, de l'indigo, & enfin du ſucre. Ce fut la premiere des colonies Françoiſes qui cultiva le café : elle le reçut en 1721 de quelques-uns de ſes déſerteurs, qui racheterent leur grace en l'apportant de Surinam où ils s'étoient refugiés. Dix ou douze ans après, on planta du cacao. En 1752, il ſortit de la colonie 260, 541 livres peſant de rocou, 80, 363 livres de ſucre, 17,919 livres de coton, 26,881 livres de café, 91, 916 livres de cacao, 618 pieds de bois, & 104 planches. Ces produits réunis étoient le fruit du travail de quatre-vingt- dix familles Françoiſes, de cent vingt-cinq Indiens, de quinze cents noirs qui formoient la colonie entiere.

Tel & plus foible encore étoit l'état de Cayenne, lorſqu'on vit avec étonnement la cour de Verſailles chercher en 1763, à lui donner un grand éclat. On ſortoit des horreurs d'une guerre honteuſe. La ſituation des affaires avoit décidé le miniſtere à acheter la paix par le ſacrifice de pluſieurs poſſeſſions importantes. Il paroiſſoit également néceſſaire de faire oublier à la nation, & ſes calamités, & les fautes qui les avoient amenées. L'eſpérance d'une meilleure fortune pouvoit amuſer ſon oiſiveté, tromper ſa malignité ; & l'on détourna ſes regards des colonies qu'elle avoit perdues vers la Guyane, qui devoit, diſoit-on, réparer tant de déſaſtres.

Cette vaſte contrée, qu'on décora long-tems du magnifique nom de France équinoxiale, n'appartenoit pas toute entiere à cette puiſſance, comme elle en avoit eu autrefois la prétention. Les Hollandois en s'établiſſant au nord, & les Portugais au midi, l'avoient reſſerrée entre la riviere de Marony & celle de Vincent-Pinçon. Pluſieurs traités avoient fixé ces limites. Egalement éloignée de l'iſle de Cayenne, l'étendue qui les ſépare n'a pas moins de cent lieues

lieues de côtes. La navigation y eſt fort difficile, à cauſe de la rapidité des courans, & continuellement embarraſſée par des iſlots, par des bancs de ſable & de vaſe durcie, par des mangliers forts & ſerrés qui avancent juſqu'à deux & trois lieues dans la mer. Il n'y a point de port : on trouve peu d'endroits où les vaiſſeaux puiſſent aborder & les chaloupes les plus légeres y rencontrent ſouvent des difficultés invincibles. Les grandes & nombreuſes rivieres qui arroſent ce continent, ne ſont pas plus praticables. Leur lit eſt barré de diſtance en diſtance par des rochers énormes, qui ne permettent point de le remonter. La côte, baſſe preſque par-tout, eſt inondée en grande partie dans les hautes marées. Dans l'intérieur du pays, la plupart des plaines & des vallées deviennent auſſi des marais dans la ſaiſon des pluies. On ne trouve alors de ſureté que dans les terrains un peu élevés. Cependant ces déluges d'eau qui ſuſpendent tous les travaux, toutes les cultures, rendent les chaleurs aſſez ſupportables, ſans donner au climat une influence auſſi maligne qu'on pourroit le préſumer. On ne peut former que des conjectures vagues ſur la population des terres éloignées de la mer. Celle des côtes peut être de neuf ou dix mille hommes diviſés en pluſieurs nations, dont les Galibis ſont la plus puiſſante. Des miſſionnaires ſont parvenus, à force de ſoins & de conſtance, à fixer quelques-uns de ces peuples errans, même à les réconcilier avec les François, contre leſquels ils avoient des préjugés de haine très-redoutables ; & ce n'étoit pas ſans fondement. Les premiers aventuriers qui fréquenterent cette région, y prenoient ou achetoient des hommes qu'ils condamnoient ſur un ſol même où ils etoient nés libres, aux plus durs travaux de l'eſclavage, ou qu'ils vendoient aux colons des Antilles. Leur prix ordinaire fut d'abord de vingt piſtoles : heureuſement ils enchérirent ſi fort, qu'on s'en dégoûta dans la ſuite. On aima mieux acheter des noirs qui preſque auſſi propres à la chaſſe & la pêche, l'étoient beaucoup plus aux grandes cultures qui s'établiſſoient de toutes parts.

La Guyane telle que nous venons de la décrire, parut une reſſource très-précieuſe au miniſtere de France, réduit à réparer de

grandes fautes. On va juger de ſes motifs après quelques réflexions.

L'Amérique ſe préſente à l'Europe ſous deux faces & ſous deux rapports. Elle offre à nos émigrations deux zones à peupler & à cultiver, la zone torride & la zone tempérée du Nord. La premiere plus féconde, plus riche, mais en matieres de luxe & de volupté, devoit jeter d'abord un plus grand éclat, & donner une influence plus prompte & plus étendue aux puiſſances qui s'en emparerent. Faite, ce-ſemble, pour le deſpotiſme, parce que la chaleur du climat & la fertilité du ſol y façonnent les ames à l'eſclavage par l'amour du repos & du plaiſir, elle devoit être occupée par des monarchies abſolues, & peuplée d'eſclaves qui n'y cultivent que des productions propres à énerver la vigueur & le reſſort des fibres, en multipliant les ſenſations vives. Les mines dont elle abonde, donnant les richeſſes ſans le travail, devoient hâter doublement la caducité des états, par l'irritation des deſirs & la facilité des jouiſſances. Les peuples qui occupent cette zone devoient tomber dans la molleſſe, ou ſe précipiter dans les entrepriſes d'une ambition d'autant plus ruineuſe, qu'elle ſeroit d'abord heureuſe. Prenant le fruit ou le ſigne des richeſſes, pour le principe créateur des forces politiques, ces états s'imaginerent qu'avec de l'argent, ils auroient les nations à leur ſolde comme ils avoient les negres ſous leur chaîne ; ſans prévoir que ce même argent qui donne des alliés, en feroit autant d'ennemis puiſſans, qui joignant à leurs armes les richeſſes étrangeres, ſe ſerviroient de ce double inſtrument pour tout détruire.

La zone tempérée de l'Amérique ſeptentrionale, ne pouvoit attirer que des peuples laborieux & libres. Elle n'a que des productions communes & néceſſaires, mais qui ſont dès-lors une ſource éternelle de richeſſe ou de force. Elle favoriſe la population, en fourniſſant matiere à cette culture paiſible & ſédentaire qui fixe & multiplie les familles, qui n'irritant point la cupidité, préſerve des invaſions. Elle s'étend dans un continent immenſe, ſur un front large, & par-tout ouvert à la navigation. Ses côtes ſont baignées d'une mer preſque toujours libre, & couvertes de ports nombreux. Les

colons y ſont moins éloignés de la métropole, vivent ſous un climat plus analogue à celui de leur patrie, dans un pays propre à la chaſſe, à la pêche, à l'agriculture, à tous les exercices, & aux travaux qui nourriſſent les forces du corps, & préſervent des vices corrupteurs de l'ame. Ainſi dans l'Amérique comme en Europe, ce ſera le nord qui ſubjuguera le midi. L'un ſe couvrira d'habitans & de cultures, tandis que l'autre épuiſera ſes ſucs voluptueux & ſes mines d'or. L'un pourra policer des peuples ſauvages, par ſes liaiſons avec des peuples libres; l'autre ne fera jamais qu'un alliage monſtrueux & foible d'une race d'eſclaves avec une nation de tyrans.

Il étoit eſſentiel pour les colonies du midi, qu'elles euſſent des racines de population & de vigueur dans le nord, pour s'y ménager un commerce des denrées de luxe avec celles de beſoin, une communication qui pût donner des renforts en cas d'attaque, un aſile dans la défaite, un contrepoids des forces de terres à la foibleſſe des reſſources navales.

Les colonies méridionales Françoiſes jouiſſoient avant la derniere guerre de cette protection. Le Canada, par ſa ſituation, par le génie belliqueux de ſes habitans, par ſes alliances avec des peuplades ſauvages, amies de la franchiſe & de la liberté du caractere François, pouvoit balancer, du moins inquiéter la nouvelle Angleterre. La perte de ce grand continent détermina le miniſtere de Verſailles à chercher de l'appui dans un autre; & il eſpéra le trouver dans la Guyane, en y établiſſant une population nationale & libre, capable de réſiſter par elle-même aux attaques étrangeres, & propre à voler avec le tems au ſecours des autres colonies, lorſque les circonſtances pourroient l'exiger.

Tel fut évidemment ſon ſyſtême. Jamais il ne lui tomba dans l'eſprit qu'une région ainſi habitée, pût jamais enrichir la métropole par la production des denrées propres aux colonies méridionales. Les bons principes lui étoient trop familiers, pour ignorer qu'il n'eſt pas poſſible de vendre, ſans ſuivre le cours du marché général; qu'on ne peut atteindre ce but qu'en cultivant avec auſſi peu de frais que ſes rivaux; & que des travaux faits par des hommes libres,

ſont de toute néceſſité infiniment plus chers que ceux qui ſont abandonnés à des eſclaves.

Les opérations étoient dirigées par un miniſtre actif. En politique ſage qui ne ſacrifie pas la ſureté aux richeſſes, il ne ſe propoſoit que d'élever un boulevard pour défendre les poſſeſſions Françoiſes. En philoſophe ſenſible, qui connoît les droits de l'humanité & qui les reſpecte, il vouloit peupler d'hommes libres, ces contrées fertiles & déſertes. Mais le génie, ſur-tout le génie impatient de jouir, ne prévoit pas tout. On s'égara, parce qu'on crut que des Européens ſoutiendroient ſous la zone torride les fatigues qu'exige le défrichement des terres, que des hommes qui ne s'expatrioient que dans l'eſpérance d'un meilleur ſort, s'accoutumeroient à la ſubſiſtance précaire d'une vie ſauvage, dans un climat moins ſain que celui qu'ils quittoient ; enfin qu'on pourroit établir des liaiſons faciles & importantes entre la Guyane & les iſles Françoiſes.

Ce mauvais ſyſtême, où le gouvernement ſe laiſſa entraîner par des hommes audacieux que leur préſomption égaroit, ou qui ſacrifioient la fortune publique à leurs intérêts particuliers, fut auſſi follement exécuté qu'il avoit été légérement adopté. Tout y fut combiné ſans principe de légiſlation, ſans intelligence des rapports que la nature a mis entre les terres & les hommes. Ceux-ci furent diſtribués en deux claſſes, l'une de propriétaires, & l'autre de mercenaires. On ne vit pas que cette diſtribution qui ſe trouve établie en Europe, & preſque chez toutes les nations civiliſées, eſt l'ouvrage de la guerre, des révolutions & des haſards infinis que le tems amene ; que c'eſt la ſuite des progrès de la ſociabilité, mais non la baſe & le fondement de la ſociété, qui dans l'origine, veut que tous ſes membres participent à la propriété. Les colonies qui ſont de nouvelles populations & de nouvelles ſociétés, doivent ſuivre cette regle fondamentale. On s'en écarta dès le premier pas, en ne deſtinant des terres dans la Guyane qu'à ceux qui pourroient y paſſer avec des fonds & des avances pour la cultivation. Les autres, dont on tenta la cupidité par des eſpérances vagues ou équivoques, furent exclus de ce partage des terres. Ce fut une faute

de politique contre l'humanité. Si l'on eût donné une portion de terrain à défricher à tous les nouveaux colons qu'on portoit dans cette région nue & déſerte, chacun l'eût cultivée d'une maniere proportionnée à ſes forces & à ſes moyens, l'un avec ſon argent, l'autre avec ſes bras. Il ne falloit ni rebuter ceux qui avoient des capitaux, parce que c'étoient des hommes très-précieux pour une colonie naiſſante, ni leur donner une préférence excluſive, de peur qu'ils ne trouvaſſent pas des coopérateurs qui vouluſſent ſe mettre dans leur dépendance. Il étoit indiſpenſable d'offrir à tous les membres de la nouvelle tranſmigration, une propriété où ils puſſent faire valoir leur travail, leur induſtrie, leur argent, en un mot, leurs facultés plus ou moins étendues. On devoit prévoir que des Européens, quelle que fût leur ſituation, ne quitteroient pas leur patrie ſans l'eſpérance d'un meilleur ſort; & que tromper leur eſpoir & leur confiance à cet égard, ſeroit ruiner la colonie, dont on projetoit les fondemens.

En vain le gouvernement ſe chargea de la ſubſiſtance des colons pour deux ans. C'étoit trop de proviſions à la fois. Elles devoient ſe gâter, ſoit dans le trajet, ſoit au terme. Le tranſport ſeul en conſommant une partie, altérant le reſte, ne pouvoit que les rendre cheres, rares, nuiſibles. Un climat chaud, un pays humide, étoient un double principe de corruption pour les alimens, d'épidémie & de mortalité pour les hommes. C'eût été une folie de tranſporter d'Europe à la Guyane une aſſez grande quantité d'animaux vivans, pour fournir journellement de la viande fraîche à une nombreuſe colonie. La plupart ſeroient morts en route ou en arrivant; parce que les animaux étant plus immédiatement ſous la direction de la nature, ſont auſſi plus ſujets aux bruſques altérations de l'air, & au changement de climat & de nourriture.

Il falloit que la population des troupeaux précédât celle des hommes. Il falloit accroître l'une & l'autre par degrés, & jeter dans cette région éloignée les germes de la culture, avant d'y multiplier les habitans. Les premiers envois devoient être foibles, & accompagnés de toutes les avances, de tous les ſecours néceſ-

ſaires pour l'exploitation. A meſure que la colonie naiſſante auroit cultivé pour ſa conſommation & au-delà, l'achat du ſuperflu de ſes récoltes ſeroit devenu une ſource d'accroiſſement. L'agriculture & la population ſe ſeroient réciproquement engendrées & augmentées. Les nouveaux colons en auroient attiré d'autres ; & la ſociété auroit pris ſes forces comme l'individu, dans l'eſpace de vingt ans.

On ne fit pas ces réflexions ſi ſimples, ſi naturelles. Douze mille hommes furent débarqués, après une longue navigation, ſur des plages déſertes & impraticables. On ſait que dans preſque toute la zone torride, l'année eſt partagée en deux ſaiſons, l'une ſeche & l'autre pluvieuſe. A la Guyane, les pluies ſont ſi abondantes depuis le commencement de Novembre juſqu'à la fin de Mai, que les terres ſont ſubmergées, ou hors d'état d'être cultivées. Si les nouveaux colons y étoient arrivés au commencement de la ſaiſon ſeche, diſtribués ſur les terrains qu'on leur deſtinoit, ils auroient eu le tems d'arranger leurs habitations, de couper les forêts ou de les brûler, de labourer & d'enſemencer leurs champs.

Faute de ces combinaiſons, on ne ſut où placer cette foule d'hommes qui arrivoient coup ſur coup dans la ſaiſon des pluies. L'iſle de Cayenne auroit pu ſervir d'entrepôt & de rafraîchiſſement aux nouveaux débarqués. On y auroit trouvé du logement & des ſecours. Mais la fauſſe idée dont on étoit prévenu, de ne pas mêler la nouvelle colonie avec l'ancienne, fit rejeter cette reſſource. Par une ſuite de cet entêtement, on dépoſa douze mille victimes ſur les bords du Kourou, dans une langue de ſable, parmi des iſlots mal-ſains, ſous ou mauvais hangar. C'eſt-là que livrés à l'inaction, à l'ennui, à tous les déſordres que produit l'oiſiveté dans une populace d'hommes tranſportés de loin ſous un nouveau ciel, aux miſeres & aux maladies contagieuſes qui naiſſent d'une ſemblable ſituation ; ils finirent leur triſte deſtinée dans les horreurs du déſeſpoir. Leurs cendres crieront à jamais vengeance contre les inventeurs ou les fauteurs d'un projet funeſte, qui a fait périr à ſi grands frais tant de malheureux à la fois; comme ſi la guerre, dont ils

étoient deſtinés à combler les vuides, n'en avoit pas aſſez moiſſonné dans le cours de huit années.

Pour qu'il ne manquât rien à ce déſaſtre, il falloit que quinze cents hommes échappés à la mortalité, fuſſent la proie de l'inondation. On les diſtribua ſur des terrains, où ils furent ſubmergés au retour des pluies. Tous y périrent, ſans laiſſer aucun germe de leur poſtérité, ni la moindre trace de leur mémoire.

L'état a déploré cette perte, en a pourſuivi & puni le principal auteur. Mais qu'il eſt douloureux pour la patrie, pour les ſujets, pour toutes les ames avares du ſang François, de le voir ainſi prodiguer dans des entrepriſes ruineuſes, par une folle jalouſie d'autorité qui commande un ſilence rigoureux ſur les opérations publiques! Eh! n'eſt-ce pas l'intérêt de la nation entiere, que ſes chefs ſoient éclairés! Mais peuvent-ils l'être autrement que par les lumieres générales? Pourquoi lui cacher des projets dont elle doit être l'objet & l'inſtrument? Eſpere-t-on de commander aux volontés ſans l'opinion, & d'inſpirer le courage ſans la confiance? Les vraies lumieres ſont dans les écrits publics, où la vérité ſe montre à découvert, où le menſonge craint d'être ſurpris. Les mémoires ſecrets, les projets particuliers, ne ſont guere que l'ouvrage des eſprits adroits & intéreſſés, qui s'inſinuent dans les cabinets des adminiſtrateurs, par des routes obſcures, obliques & détournées. Quand un prince, un miniſtre s'eſt conduit par l'opinion publique des gens éclairés, s'il éprouve des malheurs, ni le ciel, ni la terre ne peuvent les lui reprocher. Mais des entrepriſes faites ſans le conſeil & le vœu de la nation, des événemens amenés à l'inſu de tous ceux dont on expoſe la vie & la fortune; qu'eſt-ce autre choſe qu'une ligue ſecrete, une conjuration de quelques individus contre la ſociété entiere? (*) Juſqu'à quand l'autorité ſe croira-t-elle humiliée, en s'entretenant avec les citoyens? Juſqu'à quand

---

(*) L'amour du bien public, la conſervation des peuples, rois, miniſtres, ce n'eſt qu'à ce prix, à cette condition qu'il vous eſt permis de gouverner les hommes à qui la nature & Dieu même ont donné la force.

témoignera-t-elle aux hommes assez de mépris, pour ne pas chercher même à se faire pardonner ses fautes?

Qu'est-il arrivé de la catastrophe, où tant de sujets, tant d'étrangers, ont été sacrifiés à l'illusion du ministere François sur la Guyane? C'est qu'on a décrié cette malheureuse région avec tout l'excès que le ressentiment du malheur ajoute à la réalité de ses causes. On va jusqu'à prétendre qu'on ne pourroit pas même y faire fleurir des colonies, en suivant les principes de culture & d'administration qui fondent la prospérité de toutes les autres. Cette opinion est appuyée sur la stérilité de son sol, sur l'humidité excessive de son climat, sur les prodigieux essaims de fourmis dont le pays est infesté, sur la facilité qu'auront les esclaves de déserter de leurs atteliers. Il y a de la vérité; mais il y a aussi de l'exagération dans ces plaintes.

Parce que l'isle de Cayenne n'est pas d'une grande fertilité, l'on ne peut sans injustice en conclure, que le continent voisin soit également rebelle aux travaux de la culture. Ceux qui tirent cette induction, se sont arrêtés sur les côtes marécageuses d'une terre si vaste. Mais les observateurs qui ont pénétré dans l'intérieur, sont d'un avis bien contraire; & le peu d'expériences qu'on a déjà faites, démentent un préjugé qui n'est fondé que sur les premieres apparences.

L'inquiétude qui naît de la continuité des pluies, n'est pas aussi vaine. Ce vice des saisons met en péril la vie des cultivateurs, les oblige à des travaux plus pénibles, rend les récoltes incertaines, sur-tout celle du sucre, qui jusqu'à présent n'a pas été aussi abondante, ni d'aussi bonne qualité dans le continent que dans les isles. Mais on ne doute pas que les inondations ne diminuent, à mesure qu'on abattra les bois qui depuis l'origine du monde couvrent ces déserts immenses. Les arbres attirent les pluies & les rosées, ils entretiennent l'humidité de la terre, en lui dérobant les rayons du soleil. Otez ces grands végétaux, qui par leurs profondes racines, par l'étendue de leurs branches, absorbent & pompent tous les sucs de la végétation qui circulent, soit dans l'intérieur, soit dans l'atmosphere

l'atmoſphere du globe, il n'y reſtera plus qu'une fraîcheur utile pour les cultures.

La plupart ſont actuellement attaquées par les fourmis, & pluſieurs le ſont aſſez vivement pour qu'on voie s'anéantir par intervalle les eſpérances les mieux fondées ; mais c'eſt un fléau qu'ont éprouvé tous les nouveaux établiſſemens de l'Amérique. Ils en ont été délivrés avec le tems. Pluſieurs n'en ſouffrent plus rien, les autres en ſouffrent peu. La Guyane s'en reſſentira toujours moins, à meſure que les défrichemens ſe multiplieront.

A l'égard des noirs, ſi l'on riſque de les voir déſerter, ſe refugier, s'attrouper, ſe retrancher dans les bois, c'eſt la tyrannie de leurs maîtres qu'il faut en accuſer. Cet inconvénient eſt plus grand ſans doute ſur le continent que dans les iſles ; mais on préviendra l'évaſion de ces malheureux, quand on rendra leur condition ſupportable. La loi de la néceſſité, qui commande même aux tyrans, preſcrira dans la Guyane une modération que l'humanité ſeule devroit inſpirer par-tout.

L'obſtacle qu'on prévoit le moins, quoiqu'il ſoit le plus inſurmontable, c'eſt la difficulté, l'impoſſibilité même d'entreprendre des cultures importantes ſur les côtes de la Guyane. Celle qui eſt au ſud de Cayenne, n'offre dans l'eſpace de vingt lieues qu'un cloaque, qui, deux fois chaque mois noyé par les marées de la pleine & de la nouvelle lune, eſt deſſéché dans l'intervalle de ces deux périodes. Celle qui eſt au nord, eſt réguliérement couverte d'eau pendant ſix mois, & dès-lors ne ſauroit avoir qu'une fertilité précaire. On y voit périr la canne de ſucre à ſa premiere portée ; ce qui doit multiplier les travaux ſans augmenter les productions. Cette partie eſt d'ailleurs extrêmement mal-ſaine. Un vent d'eſt y pouſſe réguliérement toutes les vapeurs malignes que l'ardeur du ſoleil fait ſortir des terres marécageuſes de la côte du ſud. (*)

(*). La riviere d'Oyapoco n'éprouve pas les mêmes inconvéniens. On y reſpire un air toujours pur ; on y voit un ſol excellent qui n'eſt jamais ſubmergé ; mais pour jouir de ces avantages, il faut s'établir à vingt lieues de la mer. Cependant la facilité que trouvent

Les rivieres de Cayenne, d'Aprouac, d'Oyapoco, de Kourou, de Maroni, n'éprouvent pas dans leur cours les mêmes inconvéniens. On voit ſur le Sinemary cinq ou ſix cents hommes échappés des déſaſtres de la colonie. Ils y jouiſſent de la meilleure ſanté; leurs petits défrichemens réuſſiſſent auſſi-bien qu'on peut le deſirer, la multiplication des beſtiaux eſt prodigieuſe. Les bords les plus élevés des autres fleuves, offrent les mêmes avantages; quelques-uns même une navigation plus facile, pour des bateaux ou pour des navires.

Toutes ces diſcuſſions prouvent que la France ne doit pas renoncer à l'exploitation de la Guyane. Le ſucre y ſera d'abord plein d'eau, ſans ſaveur, en petite quantité; mais il ne fut preſque jamais meilleur dans les terres nouvellement défrichées. Le café, le cacao, le coton, prennent à la Guyane un degré de perfection qu'ils n'ont pas aux Antilles. Le tabac y doit proſpérer. L'indigo, qui y croiſſoit autrefois en abondance, s'y eſt abâtardi; mais il y recouvrera ſa premiere qualité, ſi on le renouvelle par des graines de Saint-Domingue. Le rocou n'y a pas une grande valeur; mais le débit en eſt aſſuré. La vanille y eſt naturelle. On n'en a tiré encore aucun parti, parce que les gouſſes qui la contiennent ſe pourriſſent auſſitôt qu'elles ſont cueillies. Il eſt aiſé de s'inſtruire de la culture des arbres qui les portent, & d'enrichir la Guyane de cette branche de commerce.

Les grandes exportations de riz, de bois, de beſtiaux, de poiſſon ſalé, dont on oſe ſe flatter, n'y ſont pas auſſi ſures. La colonie pourroit s'y attacher ſans doute; mais elle n'en auroit pas les débouchés. Celui des iſles Françoiſes du vent, le ſeul qui ſe préſente, ne ſauroit jamais être fort conſidérable. Ces établiſſemens n'ayant rien à lui donner en échange de ſes denrées, les frais de navigation rendront néceſſairement la communication languiſſante.

à y arriver ſans riſque les bâtimens qui ne tirent que quatorze pieds d'eau, doit encourager à ſurmonter les difficultés que préſente cet éloignement. Avec un peu plus de conſtance encore, on pourra tirer parti d'autres terres & d'autres rivieres de la colonie.

Mais cette derniere liaiſon peut manquer, & celle de la Guyane avec la métropole n'en être pas moins vive. Tout dépendra des encouragemens que la cour de Verſailles verſera dans cet établiſſement. Il n'offre pas plus de difficultés que Surinam, où des travaux plus ſuivis & de plus grands moyens n'ont jamais procuré autant de productions qu'aux iſles. Cependant Surinam eſt couvert aujourd'hui de riches plantations. Pourquoi la France ne mettroit-elle pas la Guyane au niveau de cette colonie Hollandoiſe, par les avances & les gratifications qu'un état doit toujours ſacrifier quand il s'agit de grands défrichemens vraiment utiles? Les défrichemens: voilà des conquêtes ſur le chaos, à l'avantage de tous les hommes; & non pas des provinces qu'on dépeuple & qu'on dévaſte pour s'en emparer; qui coûtent le ſang de deux nations, pour n'en enrichir aucune; qu'il faut garder à grands frais & couvrir de troupes pendant des ſiecles, avant de s'en promettre la paiſible poſſeſſion. La Guyane ne demande que des travaux & des habitans. Que de motifs ſe préſentent de ne pas les lui refuſer!

Cette colonie peut multiplier à ſon gré ſes troupeaux & ſes ſubſiſtances. Difficilement on l'envahiroit, & plus difficilement encore on la bloqueroit. Elle ne ſera donc pas conquiſe. Les Antilles, au contraire, déjà priſes une fois, attirent les regrets, & ſollicitent la cupidité d'une nation vivement aigrie de leur reſtitution. Son chagrin fait préſumer qu'elle ſera toujours diſpoſée à réparer par la force des armes, les vices de ſes négociations. La confiance bien fondée qu'elle a dans ſa marine, dans la ſituation floriſſante de ſes colonies ſeptentrionales, ne tardera peut-être pas à la précipiter dans une guerre nouvelle, pour reprendre ce qu'elle a cédé dans la derniere paix. Si la fortune ſecondoit encore la ſage adminiſtration de ſon heureux gouvernement; ſi un peuple encouragé par des victoires, dont les ſujets recueillent ſeuls tout l'avantage, l'emportoit toujours ſur une nation qui ne combat que pour ſes rois; ce ſeroit du moins une grande reſſource que la Guyane, où l'on cultiveroit toutes les productions dont l'habitude a donné le beſoin,

& pour leſquelles il faudroit payer une énorme tribut à l'étranger, ſi les colonies nationales ne pouvoient les fournir.

Tout eſt encore à faire, pour s'aſſurer des avantages que préſente cet établiſſement. On n'y voyoit au premier Janvier 1769, que 1291 hommes libres, & 8047 eſclaves. Ses troupeaux ne s'élevoient pas au deſſus de 1923 têtes de gros bétail, & 1077 têtes de menu bétail. Les productions de la colonie étoient même au deſſous de ces foibles moyens; parce qu'il n'y avoit dans les atteliers que des blancs ſans intelligence, que des noirs ſans ſubordination. Il eſt réſervé au tems d'amener des lumieres & de la diſcipline. En attendant cette heureuſe époque, laiſſons la Guyane, & paſſons à Sainte-Lucie.

CHAPITRE XCVII.

Sainte-Lucie long-tems diſputée reſte à la France.

LEs Anglois occuperent ſans oppoſition cette iſle, dans les premiers jours de l'an 1639. Ils vivoient paiſiblement depuis dix-huit mois, lorſqu'un navire de leur nation, qui avoit été ſurpris par un calme devant la Dominique, enleva quelques Caraïbes accourus ſur leurs pirogues avec des fruits. Cette violence décida les ſauvages de Saint-Vincent, de la Martinique, à ſe réunir aux ſauvages offenſés; & ils fondirent tous enſemble, au mois d'Août 1640, ſur la nouvelle colonie. Dans leur fureur, ils maſſacrerent tout ce qui ſe préſenta. Le peu qui échappa à cette vengeance, abandonna pour toujours un établiſſement qui ne pouvoit pas avoir fait de grands progrès.

Dans les premiers âges du monde, avant qu'il ſe fût formé des ſociétés civiles & policées, tous les hommes en général avoient droit ſur toutes les choſes de la terre. Chacun pouvoit prendre ce qu'il vouloit pour s'en ſervir, & même pour conſumer ce qui étoit

de nature à l'être. L'uſage que l'on faiſoit ainſi du droit commun, tenoit lieu de propriété. Dès que quelqu'un avoit pris une choſe de cette maniere, aucun autre ne pouvoit la lui ôter ſans injuſtice. C'eſt ſous ce point de vue, qui ne convient qu'à l'état de nature, que les nations de l'Europe enviſagerent l'Amérique, lorſqu'elle eût été découverte. Comptant les naturels du pays pour rien, il leur ſuffiſoit pour s'emparer d'une terre, qu'aucun peuple de notre continent n'en fût en poſſeſſion. Tel fut le droit public, conſtant & uniforme qu'on ſuivit dans le nouveau-monde ; & qu'on n'a pas même eu honte de vouloir juſtifier en ce ſiecle, pendant les dernieres hoſtilités.

D'après ces principes, que l'auteur d'une hiſtoire philoſophique du commerce, rougiroit d'approuver, Sainte-Lucie devoit appartenir à toute puiſſance qui voudroit ou pourroit la peupler. Les François s'en aviſerent les premiers. Ils y firent paſſer en 1550, quarante habitans ſous la conduite de Rouſſelan, homme brave, actif, prudent, & ſinguliérement aimé des ſauvages, pour avoir épouſé une femme de leur nation. Sa mort arrivée quatre ans après, ruina tout le bien qu'il avoit commencé à faire. Trois de ſes ſucceſſeurs furent maſſacrés par les Caraïbes, qui étoient mécontens de la conduite qu'on tenoit avec eux; & la colonie ne faiſoit que languir, lorſqu'elle fut priſe en 1664 par les Anglois, qui l'évacuerent en 1666.

A peine étoient-ils partis, que les François reparurent dans l'iſle. Ils ne s'y étoient pas encore beaucoup multipliés, qu'elle qu'en fût la cauſe, lorſque l'ennemi qui les avoit chaſſés la premiere fois, les força de nouveau, vingt ans après, à quitter leurs habitations. Quelques-uns, au lieu d'évacuer l'iſle, ſe refugierent dans les bois. Dès que le vainqueur, qui n'avoit fait qu'une invaſion paſſagere, ſe fut retiré, ils reprirent leurs occupations. Ce ne fut pas pour long-tems. La guerre qui bientôt après déchira l'Europe, leur fit craindre de devenir la proie du premier corſaire qui auroit envie de les piller ; & ils allerent chercher de la tranquillité dans les établiſſemens de leur nation, qui avoient plus de force, ou qui pouvoient ſe promettre plus de protection. Il n'y eut plus alors de cul-

ture ſuivie, ni de colonie réguliere à Sainte-Lucie. Elle étoit ſeulement fréquentée par des habitans de la Martinique, qui y coupoient du bois, qui s'y faiſoient des canots, & y entretenoient des chantiers aſſez conſidérables.

Des ſoldats & des matelots déſerteurs s'y étant refugiés après la paix d'Utrecht, il vint en penſée au maréchal d'Eſtrées d'en demander la propriété. Elle ne lui eût pas été plutôt accordée en 1718, qu'il y fit paſſer un commandant, des troupes, du canon, des cultivateurs. Cet éclat bleſſa la cour de Londres qui avoit des prétentions ſur l'iſle, à raiſon de la priorité d'établiſſement; comme celle de Verſailles, en vertu d'une poſſeſſion rarement interrompue. Ses plaintes déterminerent le miniſtere de France à ordonner que les choſes ſeroient remiſes dans l'état où elles étoient, avant la conceſſion qui venoit d'être faite. Soit que cette complaiſance ne parût pas ſuffiſante aux Anglois; ſoit qu'elle leur perſuadât qu'ils pouvoient tout oſer, ils donnerent eux-mêmes en 1722 Sainte-Lucie au duc de Montaigu qui en envoya prendre poſſeſſion. Cette oppoſition d'intérêts donna de l'embarras aux deux couronnes. Elles en ſortirent en 1731, en convenant que juſqu'à ce que les droits reſpectifs euſſent été éclaircis, l'iſle ſeroit évacuée par les deux nations; mais qu'elles auroient la liberté d'y faire de l'eau & du bois.

Cet arrangement précaire mit les intérêts particuliers en liberté d'agir. L'Anglois ne troubla plus les François dans la jouiſſance de leurs habitations; mais il ſe ſervit de leur canal, pour former avec des colonies plus riches des liaiſons interlopes, que les ſujets des deux gouvernemens croyoient leur être également avantageuſes. Elles ont duré avec plus ou moins de vivacité juſqu'au traité de 1763, qui a aſſuré à la France la propriété ſi long-tems & ſi opiniâtrément diſputée de Sainte-Lucie.

CHAPITRE XCVIII.

Ce qu'eſt devenue Sainte-Lucie entre les mains des François.

UN entrepôt fut le premier uſage que la cour de Verſailles ſe propoſa de faire de ſon acquiſition. Depuis quelques années il s'étoit établi que ſes colonies du vent ne pouvoient ſe paſſer, ni des bois, ni des beſtiaux de l'Amérique ſeptentrionale. On trouvoit de l'inconvénient à les y admettre directement; & Sainte-Lucie fut choiſie comme un lieu très-propre à l'échange de ces objets contre les ſirops de la Martinique, de la Guadeloupe. L'expérience ne tarda pas à prouver que cet arrangement étoit impraticable.

Pour qu'il pût avoir lieu, il faudroit, ou que les Anglois entrepoſaſſent leurs cargaiſons, ou qu'ils les gardaſſent à bord, ou qu'ils les vendiſſent à des négocians établis dans l'iſle : trois combinaiſons également impoſſibles.

Jamais ces navigateurs ne ſe détermineront à perdre de vue leur bétail, dont la garde, la nourriture, les accidens les ruineroient; ni à payer des magaſins pour leur bois, parce qu'une marchandiſe de ſi mince valeur & d'auſſi gros volume ne ſoutient point les frais de l'entrepôt. On ne doit pas ſe flatter qu'ils attendront paiſiblement ſur leurs bâtimens, qu'il vienne des iſles Françoiſes des marchands pour traiter avec eux : leur genre de commerce ne peut ſe concilier avec ces lenteurs. Il ne reſteroit que la voie des négocians qui s'établiroient à Sainte-Lucie, comme acheteurs & vendeurs intermédiaires; mais leur miniſtere ſeroit néceſſairement ſi cher, qu'il ne ſeroit pas poſſible de s'en ſervir.

Les difficultés ne ſont pas moins grandes de la part du propriétaire des ſirops, que du côté des fourniſſeurs des productions ſeptentrionales. Accoutumé à vendre ſa denrée trente-cinq à trente-ſix livres la barrique, il ne conſentira jamais à la diminution des deux cinquiemes, qu'emporteront les voitures, le coulage & la

commiſſion. Que ſi l'Anglois eſt obligé de payer les ſirops plus cher qu'il ne les payoit ; il ſe verra forcé d'augmenter dans la proportion ſes marchandiſes, que le conſommateur ſera hors d'état d'acheter après ce ſurhauſſement.

Le miniſtere de France, détaché de la premiere idée qu'il avoit eue, ſans y renoncer formellement, s'eſt occupé du ſoin d'établir des cultures à Sainte-Lucie. En 1763 il y a fait paſſer à grands frais, & avec plus d'appareil qu'il ne convenoit, ſept ou huit cents hommes, dont la fatale deſtinée inſpire plus de pitié que de ſurpriſe. Sous les tropiques, les colonies les mieux établies coûtent habituellement la vie au tiers des ſoldats qui y ſont envoyés ; quoique ce ſoient des hommes ſains, robuſtes & bien ſoignés : eſt-il étonnant que des miſérables ramaſſés dans les boues de l'Europe, & livrés à tous les fléaux de l'indigence, à toutes les horreurs du déſeſpoir, aient généralement péri dans une iſle inculte & malſaine ?

L'avantage de la peupler étoit réſervé aux établiſſemens voiſins. Des François qui avoient vendu très-avantageuſement leurs plantations de la Grenade aux Anglois, ont porté à Sainte-Lucie une partie de leurs capitaux. Un grand nombre des cultivateurs de Saint-Vincent, indignés de ſe voir réduits à acheter un ſol qu'ils avoient défriché avec des peines incroyables, ont pris la même route. La Martinique a fourni des habitans dont les poſſeſſions étoient peu fécondes ou bornées, & des négocians qui ont retiré du commerce une partie de leurs fonds pour les confier à l'agriculture. On a gratuitement diſtribué à chacun d'eux un terrain proportionné à leurs facultés. Ceux qui n'avoient que de foibles moyens ſe ſont bornés à des travaux qui n'exigeoient que peu d'avances. Les plus riches ſe ſont élevés à des entrepriſes plus conſidérables.

Déjà ſe ſont formées dans la colonie neuf paroiſſes, huit ſous le vent, & une ſeulement au vent. Cette préférence donnée à une partie de l'iſle ſur l'autre, ne vient pas de la ſupériorité du ſol ; mais du plus ou du moins de facilité à recevoir, à expédier des vaiſſeaux. Avec le tems, l'eſpace qu'on a d'abord négligé ſera occupé

occupé à ſon tour ; parce qu'on découvre tous les jours des anſes où il ſera poſſible d'embarquer ſur des canots toutes ſortes de productions.

Un chemin qui fait le tour de l'iſle, & deux chemins qui la traverſent de l'eſt à l'oueſt, donnent les facilités qu'on pouvoit deſirer pour porter les denrées des plantations aux ambarcadaires. Avec du tems & des richeſſes, ces routes parviendront à un degré de perfection qu'on ne pouvoit leur donner d'abord, ſans des dépenſes trop coûteuſes pour la naiſſance d'un établiſſement. Les corvées dont ces chemins ſont l'ouvrage, ont retardé la culture & excité bien des murmures ; mais les colons commencent à bénir la main ſage & ferme qui a ordonné, qui a conduit cette opération pour leur utilité. (*)

Au premier Janvier 1772, la population blanche de la colonie montoit à 2018 perſonnes de tout âge & de tout ſexe. Il y avoit 663 noirs libres, & 12,795 eſclaves. Elle avoit pour ſes troupeaux 228 mulets ou chevaux, 2070 bêtes à cornes, & 3184 moutons ou chevres ; 38 ſucreries qui occupoient 978 carreaux de terre ; 5, 395, 889 pieds de café ; 1, 321, 600 pieds de cacao ; 367 quarrés de coton, formoient ſes cultures. Elles étoient partagées en ſept cent ſix habitations. Leur produit actuel eſt de quatre millions de livres. Ce revenu doit augmenter pendant quelque tems d'un huitieme chaque année.

Il régnoit généralement dans les iſles un préjugé contre Sainte-Lucie. La nature, diſoit-on, lui avoit refuſé tout ce qui peut conſtituer une colonie de quelque importance. Dans l'opinion publique, ſon terroir inégal n'étoit qu'un tuf aride & pierreux qui ne paieroit

---

(*) Au premier Janvier 1769 la population libre de l'iſle montoit à 2524 perſonnes de tout âge & ds tout ſexe, & celle des eſclaves à 10, 270. Elle avoit pour ſes troupeaux 598 mulets ou chevaux, 1819 bêtes à cornes, & 2378 à laine. Ses cultures conſiſtoient en 1, 279, 680 pieds de cacao, en 2, 463, 880 pieds de café, en 681 quarrés de coton, en 454 quarrés de cannes à ſucre. Il y avoit ſeize ſucreries roulantes, & dix-huit qui travailloient à leur établiſſement. Le gouvernement avoit déjà diſtribué 24, 078 quarrés de terre, qui donneront avec le tems un revenu fort conſidérable. On ne le doit évaluer actuellement qu'à deux millions cinq cent mille livres.

jamais les dépenſes qu'on feroit pour le défricher. L'intempérie de ſon climat devoit dévorer tous les audacieux que l'avidité de s'enrichir, ou le déſeſpoir y feroient paſſer. Ces idées étoient univerſellement reçues.

Des expériences heureuſes doivent détromper les plus prévenus. Le ſol de Sainte-Lucie n'eſt point mauvais ſur les bords de la mer, & il devient meilleur à meſure qu'on avance dans les terres. Tout peut être défriché avec ſuccès, à l'exception de quelques montagnes hautes & eſcarpées, ſur leſquelles on remarque aiſément des traces d'anciens volcans. Il reſte encore dans une profonde vallée huit ou dix étangs, dont l'eau bout de la maniere la plus effrayante, & conſerve de ſa chaleur plus de ſix mille toiſes après être ſortie de ſes réſervoirs. On ne trouve pas, à la vérité, dans l'iſle de grandes plaines; mais beaucoup de petites, où l'on peut pouſſer la culture du ſucre juſqu'à quinze millions de livres peſant. La forme étroite & allongée de cette poſſeſſion, en rendra le tranſport aiſé, dans quelques lieux que les cannes ſoient plantées.

L'air dans l'intérieur de Sainte-Lucie, n'eſt que ce qu'il étoit dans les autres iſles, avant qu'on les eût habitées, d'abord impur & peu ſain; mais à meſure que les bois ſont abattus, que la terre ſe découvre, il devient moins dangereux. Celui qu'on reſpire ſur une partie des côtes, eſt plus meurtrier. Sous le vent, elles reçoivent quelques foibles rivieres, qui, partant du pied des montagnes, n'ont point aſſez de pente pour entraîner les ſables dont le flux de l'Océan embarraſſe leur embouchure. Cette barriere inſurmontable fait qu'elles forment au milieu des terres des marais mal-ſains. Une raiſon ſi ſenſible avoit ſuffi pour éloigner de cette contrée, le peu de Caraïbes qu'on trouva dans l'iſle en y abordant pour la premiere fois. Les François, pouſſés dans le nouveau-monde par une paſſion plus violente que l'amour de la conſervation, ont été moins difficiles que des ſauvages. C'eſt dans cette étendue qu'ils ont principalement établi leurs cultures. Ils ſeront tôt ou tard punis de leur aveugle avidité, à moins qu'ils ne conſtruiſent des digues, qu'ils ne creuſent des canaux, pour procurer aux eaux de l'écoulement.

La ſalubrité dont on jouit ſur les rivieres du Carenage & du Marigot, qui tombent dans des anſes un peu profondes, fait préſumer que cet expédient réuſſiroit.

Le caractere & les lumieres de M. le comte d'Ennery, fondateur de la colonie, nous autoriſent à aſſurer, que lorſque cette iſle, d'environ quarante-cinq lieues de circuit, ſera parvenue à toute la culture dont elle eſt ſuſceptible, elle pourra occuper cinquante mille eſclaves, & fournir au commerce pour dix millions de denrées. Cette époque de proſpérité ne doit pas même être fort éloignée; puiſque l'activité des cultivateurs eſt débarraſſée de toutes les entraves qui, par-tout ailleurs ont rallenti les travaux. Cinquante hommes deſtinés à maintenir l'ordre public, ſont tout ce qu'il y a de troupes à Sainte-Lucie. Elle ne paie, ni directement, ni indirectement, aucun impôt. Dans ſes rades, ſont reçus indifféremment, ſans droit d'entrée, ſans droit de ſortie, les bâtimens de toutes les nations. Chacune y porte à ſon gré les marchandiſes qu'elle peut donner à meilleur marché; chacune y charge les denrées où elle peut y mettre le plus haut prix. Depuis que l'Europe a acquis des poſſeſſions dans le nouveau-monde, aucune n'a été plus favorablement traitée. Cette faveur ſignalée aura ſans doute un terme; & la colonie ſera miſe un jour, comme toutes les autres, ſous le joug des loix prohibitives. Mais quelques années de paix & de liberté, lui donneront la force de ſoutenir ce fardeau.

CHAPITRE XCIX.

Projets de la France pour s'assurer la possession de Sainte-Lucie.

AVANT de l'y soumettre, la métropole prendra les moyens de s'assurer les produits d'une isle qu'elle aura su rendre florissante. Il suffira pour la garder, de garantir de toute insulte le port du Carenage.

Ce port fameux réunit beaucoup de commodités. On y trouve par-tout beaucoup de brassage. La qualité de son fond est excellente. La nature y a formé trois carenages, qui peuvent se passer de quai, & qui n'ont besoin que de cabestan, pour virer en quille bord à terre. Trente vaisseaux de ligne y seroient à l'abri des ouragans, sans prendre la peine d'amarrer. Les bateaux du pays, qui y ont séjourné long-tems, n'ont jamais été piqués par les vers; cependant on n'espere pas que cet avantage puisse durer, quelle qu'en soit la cause. Du reste les vents sont toujours bons pour sortir; & l'escadre la plus nombreuse seroit au large en moins d'une heure.

Une position si favorable, peut non-seulement défendre toutes les possessions nationales, mais menacer encore celles de l'ennemi, dans toute l'étendue de l'Amérique. Les forces maritimes de l'Angleterre ne sauroient couvrir tous les lieux. La plus foible escadre, partie de Sainte-Lucie, porteroit, en peu de jours, la désolation dans les colonies, qui, paroissant les moins exposées, seroient dans la plus grande sécurité. Pour l'empêcher de nuire, il faudroit bloquer le port du Carenage; & cette croisiere, aussi dispendieuse que fatiguante, pourroit encore être bravée impunément par un homme hardi, qui oseroit tout ce qu'on ose en mer.

Le Carenage, qui a l'inconvénient d'exposer au danger d'être pris, les vaisseaux qui sont à sa vue, n'a jamais paru digne d'attention à la Grande-Bretagne, assez puissante, assez éclairée,

pour penſer que c'eſt aux vaiſſeaux à protéger les rades, & non aux rades à protéger les vaiſſeaux. Pour la France, ce fort poſſede la plus grande défenſe maritime ; c'eſt-à-dire, une poſition qui empêche les vaiſſeaux d'y entrer ſous voile. Il faut allonger pluſieurs touées, pour y pénétrer. On ne peut louvoyer entre ces deux pointes. Le fond augmentant tout d'un coup, & paſſant près de terre de vingt-cinq à cent braſſes, ne permettroit pas aux attaquans de s'y emboſſer. Il ne peut y entrer qu'un navire à la fois ; & il ſeroit battu en même-tems de l'avant & des deux bords par des feux maſqués.

Si l'ennemi vouloit inſulter le port, il ſeroit réduit à faire ſa deſcente à l'anſe du Choc ; plage d'une lieue qui n'eſt ſéparée du Carenage, que par la pointe de la Vigie qui forme cette anſe. Maître de la Vigie, il couleroit bas ou forceroit d'amener tous les vaiſſeaux qui ſe trouveroient dans la rade ; & ce ſeroit ſans perte de ſon côté, parce que cette péninſule, quoique dominée par une citadelle bâtie de l'autre côté du port, couvriroit l'aſſaillant par ſon revers. Celui-ci n'auroit beſoin que de mortiers : il ne tireroit pas un coup de canon ; il ne haſarderoit pas la vie d'un homme.

S'il ſuffiſoit de fermer à l'ennemi l'entrée du port, il ſeroit inutile de fortifier la Vigie. Sans cette précaution, on l'empêcheroit bien d'y pénétrer ; mais il faut protéger les vaiſſeaux de la nation. Il faut qu'une petite eſcadre y puiſſe braver les forces Hollandoiſes, les réduire à la bloquer, profiter de leur abſence ou d'une faute, ce qui ne ſe peut faire ſans fortifier le ſommet de la péninſule. On ne doit pas ſe diſſimuler, qu'en multipliant ainſi les points de défenſe, on augmentera le beſoin d'hommes ; mais s'il y a des vaiſſeaux dans le port, leurs matelots & leurs canoniers ſeront chargés de la défenſe de la Vigie, & ils s'y porteront avec d'autant plus de vigueur que le ſalut de l'eſcadre en dépendra. Si le port eſt ſans bâtimens, la Vigie ſera abandonnée ou peu défendue ; & voici pourquoi.

De l'autre côté de la rade eſt une hauteur nommée le Morne-Fortuné. Le plateau de cette hauteur offre une de ces poſitions

heureuſes, qu'on trouve rarement, pour y conſtruire une citadelle dont l'attaque n'exigera guere moins d'appareil que les meilleures places de l'Europe. Cette fortification actuellement projetée, & qui ſera ſans doute un jour exécutée, aura l'avantage de défendre l'anſe du Carenage dans tous ſes points; de commander à toutes les élévations qui l'entourent; de rendre à l'ennemi le port impraticable; de mettre en ſureté la ville qu'on doit conſtruire ſur la croupe de la montagne; d'empêcher enfin l'aſſaillant de pénétrer dans l'iſle, quand même il auroit fait ſa deſcente au Choc & qu'il ſe ſeroit emparé de la Vigie. Des combinaiſons plus approfondies ſur les précautions qu'exigeroit la conſervation de Sainte-Lucie, doivent être réſervées aux gens de l'art. Il vaut mieux fixer l'attention du lecteur ſur la Martinique.

CHAPITRE C.

Les François s'établiſſent à la Martinique ſur les ruines des Caraïbes.

CETTE iſle a ſeize lieues de longueur & quarante-cinq de circuit, ſans y comprendre les caps qui avancent quelquefois deux ou trois lieues dans la mer. Elle eſt extrêmement hachée & par-tout entrecoupée de monticules, qui ont le plus ſouvent la forme d'un cône. Trois montagnes dominent ſur ces petits ſommets. La plus élevée porte l'empreinte ineffaçable d'un ancien volcan. Les bois dont elle eſt couverte, y arrêtent ſans ceſſe les nuages, y entretiennent une humidité mal-ſaine qui acheve de la rendre affreuſe, inacceſſible, tandis que les deux autres ſont preſqu'entiérement cultivées. De ces montagnes, mais ſur-tout de la premiere, ſortent les nombreuſes ſources dont l'iſle eſt arroſée. Leurs eaux, qui coulent en foibles ruiſſeaux, ſe changent en torrens au moindre orage. Elles tirent leur qualité du terrain qu'elles traverſent; excellentes en quelques endroits & ſi mauvaiſes en d'autres, qu'il faut leur ſubſtituer pour la boiſſon, celles qu'on ramaſſe dans les ſaiſons pluvieuſes.

Denambuc, qui avoit fait reconnoître la Martinique, partit en 1635 de Saint-Chriſtophe, pour y établir ſa nation. Ce ne fut pas de l'Europe qu'il voulut tirer ſa population. Il prévoyoit que des hommes fatigués par une longue navigation, périroient la plupart en arrivant, ou par les intempéries d'un nouveau climat ou par la miſere qui ſuit preſque toutes les émigrations. Cent hommes qui habitoient depuis long-tems dans ſon gouvernement de Saint-Chriſtophe, braves, actifs, accoutumés au travail & à la fatigue, habiles à défricher la terre, à former des habitations; abondamment pourvus de plants de patates & de toutes les graines convenables, furent les ſeuls fondateurs de la nouvelle colonie.

Leur premier établiſſement ſe fit ſans trouble. Les naturels du pays, intimidés par les armes à feu ou ſéduits par des proteſtations, abandonnerent aux François la partie de l'iſle qui regarde au couchant & au midi, pour ſe retirer dans l'autre. Cette ttanquillité fut courte. Le Caraïbe, voyant ſe multiplier de jour en jour ces étrangers entreprenans, ſentit qu'il ne pouvoit éviter ſa ruine, qu'en les exterminant eux-mêmes; & il aſſocia les ſauvages des iſles voiſines à ſa politique. Tous enſemble, ils fondirent ſur un mauvais fort, qu'à tout événement on avoit conſtruit; mais ils furent reçus avec tant de vigueur qu'ils ſe replierent en laiſſant ſept ou huit cents de leurs meilleurs guerriers ſur la place. Cet échec les fit diſparoître pour long-tems; & ils ne revinrent qu'avec des préſens, des diſcours pleins de repentir. On les accueillit amicalement; & la réconciliation fut ſcellée de quelques pots d'eau-de-vie qu'on leur fit boire.

Les travaux avoient été difficiles juſqu'à cette époque. La crainte d'être ſurpris obligeoit les colons des trois habitations, à ſe réunir toutes les nuits dans celle du milieu qu'on tenoit toujours en état de défenſe. C'eſt-là qu'ils dormoient ſans inquiétude ſous la garde de leurs chiens & d'une ſentinelle. Durant le jour, aucun d'eux ne marchoit qu'avec ſon fuſil, & deux piſtolets à ſa ceinture. Ces précautions ceſſerent lorſque les deux nations ſe furent rapprochées; mais celle dont on avoit imploré l'amitié & la bienveillance, abuſa ſi fort de ſa ſupériorité pour étendre ſes uſurpations, qu'elle ne tarda pas

à rallumer dans le cœur de l'autre une haine mal éteinte. Les ſauvages, dont le genre de vie exige un territoire vaſte, ſe trouvant chaque jour plus reſſerrés, eurent recours à la ruſe pour affoiblir un ennemi, contre lequel ils n'oſoient plus employer la force. Ils ſe partageoient en petites bandes ; ils épioient les François qui fréquentoient les bois ; ils attendoient que le chaſſeur eût tiré ſon coup ; & ſans lui donner le tems de recharger, ils fondoient ſur lui bruſquement & l'aſſommoient. Une vingtaine d'hommes avoient diſparu, avant qu'on eût ſu comment. Dès qu'on en fut inſtruit, on marcha contre les agreſſeurs, on les battit ; on brûla leurs carbets ; on maſſacra leurs femmes, leurs enfans ; & ce qui avoit échappé à ce carnage quitta la Martinique en 1658, pour n'y plus reparoître.

Les François devenus par cette retraite ſeuls poſſeſſeurs de l'iſle entiere, occuperent tranquillement les poſtes qui convenoient le mieux à leurs cultures. Ils formoient alors deux claſſes. La premiere étoit compoſée de ceux qui avoient payé leur paſſage en Amérique : on les appelloit habitans. Le gouvernement leur diſtribuoit des terres en toute propriété, ſous la charge d'une redevance annuelle. Ils étoient obligés de faire la garde chacun à leur tour, & de contribuer à proportion de leurs moyens, aux dépenſes qu'exigeoient l'utilité & la ſureté communes. A leurs ordres, étoient une foule de libertins, qu'ils avoient amenés d'Europe à leurs frais, ſous le nom d'*engagés*. C'étoit une eſpece d'eſclavage qui duroit trois ans. Ce terme expiré, les engagés devenoient, par le recouvrement de leur liberté, les égaux de ceux qu'ils avoient ſervis.

Les uns & les autres s'occuperent d'abord uniquement du tabac & du coton. On y joignit bientôt le rocou & l'indigo. La culture du ſucre ne commença que vers l'an 1650. Benjamin Dacoſta, l'un de ces Juifs qui puiſent leur induſtrie, dans l'oppreſſion même où eſt tombée leur nation après l'avoir exercée, planta dix ans après des cacaotiers. Son exemple fut ſans influence juſqu'en 1684, où le chocolat devint d'un uſage aſſez commun dans la métropole. Alors le cacao fut la reſſource de la plupart des colons, qui n'avoient pas des fonds ſuffiſans pour entreprendre la culture du ſucre. Une

de

de ces calamités, que les saisons apportent & versent tantôt sur les hommes & tantôt sur les plantes; fit périr en 1718 tous les cacaotiers. La désolation fut générale parmi les habitans de la Martinique. On leur présenta le cafier comme une planche après le naufrage.

Le ministere de France avoit reçu des Hollandois en présent, deux pieds de cet arbre qui étoient conservés avec soin dans le jardin toyal des plantes. On en tira deux rejetons. M. Desclieux chargé de les apporter à la Martinique, se trouva sur un vaisseau où l'eau devint rare. Il partagea avec ses arbustes le peu qu'il en reçevoit pour sa boisson; & par ce généreux sacrifice, il parvint à sauver le précieux dépôt qui lui avoit été confié. Sa magnanimité fut récompensée. Le café se multiplia avec une rapidité, avec un succès extraordinaire; & ce vertueux citoyen jouit encore avec une douce satisfaction du bonheur si rare d'avoir sauvé, pour ainsi dire, une colonie importante, & de l'avoir enrichie d'une nouvelle branche d'industrie.

Indépendamment de cette ressource, la Martinique avoit des avantages naturels, qui sembloient devoir l'élever en peu de tems à une fortune considérable. De tous les établissemens François, elle a la plus heureuse situation, par rapport aux vents qui regnent dans ces mers. Ses ports ont l'inestimable commodité, d'offrir un asile sûr contre les ouragans qui désolent ces parages. Sa position l'ayant rendue le siege du gouvernement, elle a reçu plus de faveurs, & joui d'une administration plus éclairée & moins infidelle. L'ennemi a constamment respecté la valeur de ses habitans, & l'a rarement provoquée, sans avoir lieu de s'en repentir. Sa paix intérieure n'a jamais été troublée, même lorsqu'en 1717, excitée par un mécontentement général, elle prit le parti, peut-être audacieux, mais conduit avec mesure, de renvoyer en Europe un gouverneur & un intendant qui la faisoient gémir sous le despotisme de leur avarice. L'ordre, la tranquillité, l'union que les colons surent maintenir en ce tems d'anarchie, prouverent plus d'aversion pour la tyrannie, que d'éloignement pour l'autorité, & justifierent,

en quelque ſorte, aux yeux de la métropole, ce que cette démarche avoit d'irrégulier & de contraire aux principes reçus.

Malgré tant de moyens de proſpérité, la Martinique, quoique plus avancée que les autres colonies Françoiſes, l'étoit cependant fort peu à la fin du dernier ſiecle. En 1700, elle n'avoit en tout que 6597 blancs. Le nombre des ſauvages, des mulâtres, des negres libres, hommes, femmes, enfans, n'étoit que de 507. On ne comptoit que 14, 566 eſclaves. Tous ces objets réunis ne formoient qu'une population de 21, 640 perſonnes. Les troupeaux ſe réduiſoient à 3668 chevaux ou mulets, & à 9217 bêtes à cornes. On cultivoit un grand nombre de pieds de cacao, de tabac, de coton, & l'on exploitoit neuf indigoteries, & cent quatre-vingt-trois foibles ſucreries.

CHAPITRE CI.

Proſpérités de la Martinique. Cauſes de ces proſpérités.

LORSQUE les guerres longues & cruelles qui portoient la déſolation ſur tous les continens & ſur toutes les mers du monde, furent aſſoupies, & que la France eut abandonné des projets de conquête, & des principes d'adminiſtration qui l'avoient long-tems égarée, la Martinique ſortit de l'eſpece de langueur où tous ces maux l'avoient laiſſée. Bientôt ſes proſpérités furent éclatantes : elle devint le marché général des établiſſemens nationaux du vent. C'étoit dans ſes ports que les iſles voiſines vendoient leurs productions ; c'étoit dans ſes ports qu'elles achetoient les marchandiſes de la métropole. Les navigateurs François ne dépoſoient, ne formoient leurs cargaiſons que dans ſes ports. L'Europe ne connoiſſoit que la Martinique. Elle mérita d'occuper les ſpéculateurs, comme agricole, comme agente des autres colonies, comme commerçante avec l'Amérique Eſpagnole & ſeptentrionale.

Elle avoit en 1736, comme agricole, 447 ſucreries, 11, 953, 232

pieds de café, 193,870 pieds de cacao, 2, 068, 480 pieds de coton, 39,400 pieds de tabac, 6750 pieds de rocou. Ses vivres consistoient en 4,806,142 bananiers, 34,583,000 fosses de manioc, 247 carreaux de patates & d'ignames. Elle avoit une population de 72,000 noirs de tout âge & de tout sexe. Leur travail avoit élevé sa culture au meilleur état où pouvoit la conduire la consommation que l'Europe faisoit alors des productions d'Amérique, & à une exportation annuelle de seize millions de livres.

Les rapports que la Martinique avoit avec les autres isles, lui valoient la commission & les frais de transport, parce qu'elle seule avoit les voitures. Ce gain pouvoit s'évaluer au dixieme de leurs productions, dont l'ensemble formoit une masse de dix-sept à dix-huit millions. Ce fonds de dette rarement perçu, leur étoit laissé pour l'accroissement de leurs cultures. Il étoit augmenté par des avances en argent, en esclaves, en autres objets de premier besoin, qui rendant de plus en plus la Martinique créanciere des colonies, les tenoit toujours dans sa dépendance, sans que ce fût à leur préjudice. Elles s'enrichissoient toutes par son secours, & leur profit tournoit à son utilité.

Ses liaisons avec l'Isle-Royale, avec le Canada, avec la Louisiane, lui procuroient le débouché de son sucre commun, de son café inférieur, de ses sirops & taffias que la France rejetoit. On lui donnoit en échange de la morue, des légumes secs, du bois de sapin, & quelques farines. Dans son commerce interlope aux côtes de l'Amérique Espagnole, tout composé de marchandises de fabrique nationale, elle gagnoit le prix du risque auquel le marchand François ne vouloit pas s'exposer. Ce trafic moins utile que le premier dans son objet; étoit d'un bien plus grand rapport dans ses effets. Il lui rendoit un bénéfice de quatre-vingt-dix, pour cent, sur une valeur de quatre millions, qu'on portoit tous les ans à Caraque, ou dans les colonies voisines.

Tant d'opérations heureuses avoient fait entrer dans la Martinique un argent immense. Dix-huit millions y circuloient habituellement avec une extrême rapidité. C'est peut-être le seul pays

de la terre où l'on ait vu le numéraire en telle proportion, qu'il fût indifférent d'avoir des métaux ou des denrées.

L'étendue de ſes affaires attiroit annuellement dans ſes ports deux cents bâtimens de France, quatorze ou quinze expédiés par la métropole pour Guinée, trente du Canada, dix ou douze de la Marguerite & de la Trinité, ſans compter les navires Anglois & Hollandois qui s'y gliſſoient en fraude. La navigation particuliere de l'iſle aux colonies ſeptentrionales, au continent Eſpagnol, aux iſles du vent, occupoit centtrente bateaux de vingt à ſoixante-dix tonneaux, montés par ſix cents matelots Européens de toutes les nations,& par quinze cents eſclaves formés de longue main à la marine.

Dans les premiers tems, les navigateurs qui fréquentoient la Martinique abordoient dans les quartiers où ſe récoltoient les denrées. Cette pratique, qui ſembloit naturelle, étoit remplie de difficultés. Les vents du nord & du nord-eſt qui regnent ſur une partie des côtes, y tiennent habituellement la mer dans une agitation violente. Les bonnes rades, quoique multipliées, y ſont aſſez conſidérablement éloignées, ſoit entr'elles, ſoit de la plupart des habitations. Les chaloupes deſtinées à parcourir ces intervalles, étoient ſouvent retenues dans l'inaction par le gros tems, ou réduites à ne prendre que la moitié de ce qu'elles pouvoient porter. Ces contrariétés retardoient le déchargement du vaiſſeau, & prolongeoient le tems de ſon chargement. Il réſultoit de ces lenteurs un grand dépériſſement des équipages, & une augmentation de dépenſes pour le vendeur & pour l'acheteur.

Le commerce qui doit mettre au nombre de ſes plus grands avantages, celui d'accélérer ſes opérations, perdoit de ſon activité par un nouvel inconvénient; c'étoit la néceſſité où ſe trouvoit le marchand, même dans les parages les plus favorables, de vendre ſes cargaiſons par petites parties. Si quelque homme induſtrieux le déchargeoit de ces détails, ſon entrepriſe devenoit chere pour les colons. Le bénéfice du marchand ſe meſure ſur la quantité des marchandiſes qu'il vend. Plus il vend, plus il peut s'écarter du bénéfice qu'un autre qui vend moins eſt obligé de faire.

Un inconvénient plus conſidérable encore, c'eſt que certaines marchandiſes d'Europe ſurabondoient en quelques endroits, tandis qu'elles manquoient en d'autres. L'armateur étoit lui-même dans l'impoſſibilité d'aſſortir convenablement ſes cargaiſons. La plupart des quartiers ne lui offroient pas toutes les denrées, ni toutes les ſortes de la même denrée. Ce vuide l'obligeoit de faire pluſieurs eſcales, ou d'emporter trop ou trop peu de productions convenables au port où il devoit faire ſon retour.

Les vaiſſeaux eux-mêmes éprouvoient de grands embarras. Pluſieurs avoient beſoin de ſe carener; la plus grande partie exigeoit au moins quelque réparation. Ces ſecours manquoient dans les rades peu fréquentées, où les ouvriers ne s'établiſſoient point, dans la crainte de n'y pas trouver aſſez d'occupation. Il falloit donc aller ſe radouber dans certains ports, & revenir prendre ſon chargement dans celui où l'on avoit fait ſa vente. Toutes ces courſes emportoient au moins trois ou quatre mois.

Ces inconvéniens, & beaucoup d'autres, firent deſirer à quelques habitans & à tous les navigateurs, qu'il ſe formât un entrepôt où les objets d'échange entre la colonie & la métropole, fuſſent réunis. La nature paroiſſoit avoir préparé le Fort-Royal pour cette deſtination. Son port étoit un des meilleurs des iſles du vent, & ſa ſureté ſi généralement connue, que lorſqu'il étoit ouvert aux bâtimens Hollandois, la république ordonnoit qu'ils s'y retiraſſent dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, pour ſe mettre à l'abri des ouragans ſi fréquens & ſi furieux dans ces parages. Les terres du Lamentin, qui n'en ſont éloignées que d'une lieue, étoient les plus fertiles, les plus riches de la colonie. Les nombreuſes rivieres qui arroſoient ce pays fécond, portoient des canots chargés, juſqu'à une certaine diſtance de leur embouchure. La protection des fortifications, aſſuroit la jouiſſance paiſible de tant d'avantages. Mais ils étoient contrebalancés par un territoire marécageux & mal-ſain. D'ailleurs cette capitale de la Martinique étoit l'aſile de la marine militaire, qui de tout tems opprima la marine marchande. Ainſi

le Fort-Royal ne pouvant devenir le centre des affaires, elles ſe porterent à Saint-Pierre.

Ce bourg qui, malgré les incendies qui l'ont réduit quatre fois en cendres, contient encore dix-ſept cent quarante-huit maiſons, eſt ſitué ſur la côte occidentale de l'iſle, dans une anſe ou enfoncement, à-peu-près circulaire. Une partie eſt bâtie le long de la mer ſur le rivage même; on l'appelle le mouillage: c'eſt-là où ſont les vaiſſeaux & les magaſins. L'autre partie du bourg eſt bâtie ſur une petite colline peu élevée: on l'appelle le fort, parce que c'eſt-là qu'eſt placée une petite fortification, qui fut conſtruite en 1665, pour réprimer les ſéditions des habitans contre la tyrannie du monopole, mais qui ſert aujourd'hui à protéger la rade contre les ennemis étrangers. Ces deux parties du bourg ſont ſéparées par un ruiſſeau, ou par une riviere guéable.

Le mouillage eſt adoſſé à un côteau aſſez élevé, & coupé à pic. Enfermé pour ainſi dire par cette colline, qui lui intercepte les vents de l'eſt les plus conſtans & les plus ſalutaires dans ces contrées; expoſé ſans aucun ſouffle rafraîchiſſant aux rayons du ſoleil qui lui ſont réfléchis par le côteau, par la mer, & par le ſable noir du rivage, ce ſéjour eſt brûlant & toujours mal-ſain. D'ailleurs, il n'a point de port; & les bâtimens qui ne peuvent tenir ſur ſes côtes durant l'hivernage, ſont forcés de ſe refugier au Fort-Royal. Mais ces déſavantages ſont compenſés; ſoit par les facilités que préſente la rade de Saint-Pierre pour le débarquement & l'embarquement des marchandiſes; ſoit par la liberté que donne ſa poſition de partir par tous les vents, tous les jours, & à toutes les heures.

Ce bourg eſt le premier de l'iſle qui fut bâti, peuplé & cultivé. C'eſt moins cependant à cette ancienneté qu'à ſes commodités, qu'il doit l'avantage d'être devenu le point de communication entre la colonie & la métropole. Saint-Pierre reçut d'abord les denrées de certains cantons, dont les habitans ſitués ſur des côtes orageuſes & conſtamment impraticables, ne pouvoient faire commodément leurs achats & leurs ventes ſans ſe déplacer. Les agens de ces co-

lons n'étoient dans les premiers tems que des maîtres de bateau, qui s'étant fait connoître par leur navigation continuelle autour de l'iſle; furent déterminés par l'appât du gain, à prendre une demeure fixe. La bonne foi ſeule étoit l'ame de ces liaiſons. La plupart de ces commiſſionnaires ne ſavoient pas lire. Aucun d'eux n'avoit ni livres, ni regiſtres. Ils tenoient dans un coffre, un ſac pour chaque habitant dont ils géroient les affaires. Ils y mettoient le produit des ventes; ils en tiroient l'argent néceſſaire pour les achats. Quand le ſac étoit épuiſé, le commiſſionnaire ne fourniſſoit plus; & le compte ſe trouvoit rendu. Cette confiance, qui doit paroître une fable dans nos mœurs & dans nos jours de fraude & de corruption, étoit encore en uſage au commencement du ſiecle. Il exiſte des hommes qui ont pratiqué ce commerce, où la fidélité n'avoit pour garant que ſon utilité même.

Ces hommes ſimples furent remplacés ſucceſſivement par des gens plus éclairés qui arrivoient d'Europe. On en avoit vu paſſer quelques-uns dans la colonie, lorſqu'elle étoit ſortie des mains des compagnies excluſives. Leur nombre s'accrut à meſure que les denrées ſe multiplioient; & ils contribuerent eux-mêmes beaucoup à étendre la culture, par les avances qu'ils firent à l'habitant, dont les travaux avoient langui juſqu'alors faute de moyens. Cette conduite les rendit les agens néceſſaires de leurs débiteurs dans la colonie, comme ils l'étoient déjà de leurs commettans de la métropole. Le colon même qui ne leur devoit rien tomba pour ainſi dire dans leur dépendance, par le beſoin qu'il pouvoit avoir de leur ſecours. Que le tems de la récolte ſoit retardé; que le feu prenne à une piece de cannes; qu'un moulin ſoit démonté; que des édifices croulent; que la mortalité ſe mette dans les beſtiaux ou parmi les eſclaves; que les ſéchereſſes ou les pluies ruinent tout: où trouver les moyens de ſoutenir l'habitation pendant ces ravages, & de remédier à la perte qu'ils cauſent? Ces moyens ſont en vingt mains différentes. Qu'une ſeule refuſe du ſecours; le chaos, loin de ſe débrouiller, augmente. Ces conſidérations déterminerent

ceux qui n'avoient pas encore demandé du crédit, à confier leurs intérêts aux commiſſionnaires de Saint-Pierre, pour être, en cas de malheur, aſſurés d'une reſſource.

Le petit nombre d'habitans riches qui ſembloient, par leur fortune, être à l'abri de ces beſoins, furent comme forcés de s'adreſſer à ce comptoir. Les capitaines marchands trouvant un port où, ſans ſortir de leurs magaſins & même de leurs vaiſſeaux, ils pouvoient terminer avantageuſement leurs affaires, déſerterent le Fort-Royal, la Trinité, tous les autres lieux où le prix des productions leur étoit preſqu'arbitrairement impoſé, où les paiemens étoient incertains & lents. Par cette révolution, les colons fixés dans leurs atteliers, qui exigent une préſence continuelle & des ſoins journaliers, ne pouvoient plus ſuivre leurs denrées. Ils furent donc obligés de les confier à des hommes intelligens, qui, s'étant établis dans le ſeul port fréquenté, ſe trouvoient à portée de ſaiſir les occaſions les plus favorables pour vendre & pour acheter; avantage inappréciable dans un pays où le commerce éprouve des viciſſitudes continuelles. La Guadeloupe, la Grenade ſuivirent l'exemple de la Martinique. Les mêmes beſoins les y déterminerent.

La guerre de 1744 arrêta le cours de ces proſpérités. Ce n'eſt pas que la Martinique ſe manquât à elle-même. Sa marine continuellement exercée, accoutumée aux actions de vigueur qu'exigeoit le maintien d'un commerce interlope, ſe trouva toute formée pour les combats. En moins de ſix mois, quarante corſaires armés à Saint-Pierre, ſe répandirent dans les parages des Antilles. Ils firent des exploits dignes des anciens flibuſtiers. Chaque jour, on les voyoit rentrer en triomphe, chargés d'un butin immenſe. Cependant au milieu de ces avantages, la colonie vit ſa navigation, ſoit au Canada, ſoit aux côtes Eſpagnoles, entiérement interrompue, & ſon propre cabotage journellement inquiété. Le peu de vaiſſeaux qui arrivoient de France pour ſe dédommager des pertes dont ils couroient les riſques, vendoient fort cher, achetoient à bas prix. Ainſi les productions tomberent dans l'aviliſſement. Les

terres

terres furent mal cultivées. On négligea l'entretien des atteliers. Les eſclaves périſſoient faute de nourriture. Tout languiſſoit, tout s'écrouloit. Enfin la paix ramena, avec la liberté du commerce, l'eſpoir de recouvrer l'ancienne proſpérité. Les événemens trompèrent les premiers efforts que l'on fit.

CHAPITRE CII.

Décadence de la Martinique. Quelle en eſt l'origine.

IL n'y avoit pas deux ans que les hoſtilités avoient ceſſé, lorſque la colonie perdit le commerce frauduleux qu'elle faiſoit avec les Américains Eſpagnols. Cette révolution ne fut point l'effet de la vigilance des garde-côtes. Comme on a toujours plus d'intérêt à les braver qu'eux à ſe défendre, on mépriſe des gens foiblement payés pour protéger des droits ou des prohibitions ſouvent injuſtes. Ce fut la ſubſtitution des vaiſſeaux de regiſtre aux flottes, qui mit des bornes très-étroites aux entrepriſes des interlopes. Dans le nouveau ſyſtême, le nombre des bâtimens étoit indéterminé, & le tems de leur arrivée incertain; ce qui jeta dans le prix des marchandiſes une variation qui n'y avoit pas été. Dès-lors, le contrebandier qui n'étoit engagé dans ſon opération que par la certitude d'un gain fixe & conſtant, ceſſa de ſuivre une carriere qui ne lui aſſuroit plus le dédommagement du riſque où il s'expoſoit.

Mais cette perte fut moins ſenſible pour la colonie, que les traverſes qui lui vinrent de ſa métropole. Une adminiſtration peu éclairée embarraſſa de tant de formalités, la liaiſon réciproque & néceſſaire des iſles avec l'Amérique ſeptentrionale, que la Martinique n'envoyoit plus en 1755 que quatre bateaux au Canada. La direction des colonies en proie à des commis avides & ſans talent, fut promptement dégradée, avilie, & proſtituée à la vénalité.

Cependant, le commerce de France ne s'apperçevoit pas de la décadence de la Martinique. Il trouvoit à la rade de Saint-Pierre,

des négocians qui lui achetoient bien ſes cargaiſons, qui lui renvoyoient avec célérité ſes vaiſſeaux richement chargés; & il ne s'informoit pas ſi c'étoit cette colonie ou les autres, qui conſommoient & qui produiſoient. Les negres même qu'il y portoit, étoient vendu à un fort bon prix; mais il y en reſtoit peu. La plus grande partie paſſoit à la Grenade, à la Guadeloupe, même aux iſles neutres; qui, malgré la liberté illimitée dont elles jouiſſoient, préféroient les eſclaves de traite Françoiſe, à ceux que les Anglois leur offroient à des conditions en apparence plus favorables. On s'étoit convaincu par une aſſez longue expérience, que les negres choiſis, qui coûtoient le plus cher, enrichiſſoient les terres, tandis que les cultures dépériſſoient dans les mains des negres achetés à bas prix. Mais ces profits de la métropole étoient étrangers & preſque nuiſibles à la Martinique.

Elle n'avoit pas encore réparé ſes pertes durant la paix, ni comblé le vuide des dettes qu'une ſuite de calamités l'avoit forcée à contracter; lorſqu'elle vit renaître le plus grand de tous les fléaux, la guerre. Ce fut pour la France une chaîne de malheurs, qui, d'échec en échec, de perte en perte, fit tomber la Martinique ſous le joug des Anglois. Elle fut reſtituée au mois de Juillet 1763, ſeize mois après avoir été conquiſe; mais on la rendit dépouillée de tous les moyens acceſſoires de proſpérité qui lui avoient donné tant déclat. Depuis quelques années, elle avoit perdu la plus grande partie de ſon commerce interlope aux côtes Eſpagnoles. La ceſſion du Canada lui ôtoit tout eſpoir de rouvrir une communication qui n'avoit langui que par des erreurs paſſageres. Elle ne pouvoit plus voir arriver dans ſes ports les productions de la Grenade, de Saint-Vincent, de la Dominique, qui étoient devenus des poſſeſſions Britanniques. Un nouvel arrangement de la métropole qui lui interdiſoit toute liaiſon avec la Guadeloupe, ne lui permettoit plus d'en rien eſpérer.

CHAPITRE CIII.

Etat actuel de la Martinique.

LA colonie toute nue, pour ainſi dire, & réduite à elle-même, réunit cependant, d'après le dénombrement du premier Janvier 1770, dans l'étendue de vingt-huit paroiſſes 12, 450 blancs de tout âge & de tout ſexe; 1, 814 noirs ou mulâtres libres; 70, 553 eſclaves; 443 negres marons ou fugitifs. Le nombre des naiſſances fut en 1766, dans la proportion d'un à trente parmi les blancs, d'un à vingt-cinq parmi les noirs. De cette obſervation, ſi elle étoit conſtante, il réſulteroit que le climat de l'Amérique eſt beaucoup plus favorable à la propagation des Africains que des Européens; puiſque ceux-là peuplent encore plus dans les travaux & les miſeres de l'eſclavage, que ceux-ci dans l'aiſance & la liberté. Dès-lors on doit prévoir que la multiplication des noirs en Amérique, y étouffera tôt ou tard celle des blancs, & vengera peut-être enfin la race des victimes, ſur la génération des oppreſſeurs.

Les troupeaux de la colonie ſont compoſés de 8, 283 chevaux ou mulets; de 12, 376 bêtes à cornes; de 975 cochons; de 13, 544 moutons ou chevres.

Elle a pour ſes vivres 17, 930, 596 foſſes de manioc; 3, 509, 048 bananiers; 406 carreaux & demi d'ignames & de patates.

11, 444 carreaux de terre plantés en cannes; 6, 638, 757 pieds de café; 871, 043, pieds de cacao; 1, 764, 807 pieds de coton; 59, 866 pieds de caffiers; 61 pieds de rocou, forment ſes cultures.

Ses prairies ou ſavanes occupent 10, 672 carreaux de terre; il y en a 11, 966 en bois; & 8, 448 d'incultes ou d'abandonnés.

Le nombre des plantations où l'on cueille le café, le coton, le cacao, d'autres objets moins importans, eſt de 1515. Il n'y en a que 286, où l'on faſſe du ſucre. Elles occupent 116 moulins à eau,

12 à vent, & 184 à bœufs. Avant l'ouragan du 13 Août 1766, on comptoit 302 petites habitations & 15 ſucreries de plus.

En 1769, la France a reçu de la Martinique ſur cent deux navires 177, 116 quintaux de ſucre blanc & 12, 579 quintaux de ſucre brut; 68, 518 quintaux de café; 11, 731 quintaux de cacao; 6, 048 quintaux de coton; 2, 518 quintaux de caſſe; 783 barriques de taffia, 107 barriques de ſirop; 150 livres d'indigo; 2, 147 livres de confitures; 47 livres de cacao en pâte; 282 livres de tabac rapé; 494 livres de carret; 3, 273 livres de graines de pas-d'âne; 234 caiſſes de liqueurs; 234 caves de ſirop clarifié; 451 quintaux de bois de teinture; 12, 108 cuirs en poil. Ces productions réunies ont été achetées dans la colonie même, 12, 265, 862 livres 14 ſous. Il eſt vrai qu'elle a reçu de la métropole pour 13, 449, 436 livres de marchandiſes: mais une partie de ces effets a été envoyée aux côtes Eſpagnoles, & une autre partie a paſſé dans les établiſſemens Anglois.

Tous ceux qui, par un inſtinct ou par devoir, s'occupent des intérêts de la patrie, ne voient point ſans douleur que d'une auſſi belle colonie que la Martinique, il ſort ſi peu de denrées, dont même quelques-unes lui ont été portées d'ailleurs. On ſait, il eſt vrai, que le centre de cette iſle, rempli de rochers affreux, n'eſt point propre à la culture du ſucre, du café, du coton; qu'une trop grande humidité y nuiroit à ces productions, & que ſi elles y réuſſiſſoient, les frais de tranſport, au travers des montagnes & des précipices, rendroient inutile le ſuccès de ces récoltes. Mais on pourroit former dans ce grand eſpace d'excellentes prairies; & le ſol n'attend que la faveur du gouvernement, pour fournir aux habitans ce genre de fécondité reproductive des beſtiaux ſi néceſſaires à la culture & à la ſubſiſtance. L'iſle a d'autres quartiers d'une nature ingrate. Les uns ſont alternativement en proie à la ſéchereſſe ou à la pluie. Il y en a de marécageux, preſqu'entiérement noyés par la mer; d'autres où il ne croît que de ces plantes aquatiques, connues ſous le nom général de mangles, mais de pluſieurs eſpeces qui ne ſe reſſemblent pas. Ailleurs le terrain eſt ſi pierreux, qu'il

ſe refuſe à tous les travaux, ou ſi fort épuiſé par le défaut d'engrais qu'il ne mérite pas d'être remis en valeur. (*)

A ces inconvéniens qui ſortent de la nature même des choſes, s'eſt joint un fléau terrible : ce ſont des fourmis d'une eſpece anciennement inconnue en Amérique. Depuis quelque tems, elles ravageoient ſi cruellement la Barbade, qu'il y fut délibéré, ſi l'on n'évacueroit pas une iſle autrefois ſi floriſſante. Cette calamité y avoit beaucoup diminué, lorſqu'en 1763, elle ſe fit ſentir à la Martinique. Les maux que ces inſectes ont cauſé à pluſieurs parties de la colonie, ſont inexprimables. Toutes les plantes utiles y ont péri ; les quadrupedes n'ont pu y ſubſiſter ; les plus gros arbres ont été tellement infectés que les oiſeaux les moins délicats ne s'y repoſoient plus. Ce n'étoit pas ſans les plus grandes précautions qu'on empêchoit que les enfans ne fuſſent dévorés ; que les femmes parvenoient à faire leurs couches ; que les hommes pouvoient vivre. On craignoit que cette eſpece innombrable & dévorante n'envahît la Martinique entiere. Heureuſement un germe de deſtruction ſi effrayant, s'eſt arrêté, & paroît tendre d'une maniere ſenſible à ſon anéantiſſement ; mais les terres imbues de ce venin ſe refuſent à la culture du ſucre, & ne ſe prêtent qu'à celle du café.

Antérieurement à ce malheur, les obſervateurs qui connoiſſoient le mieux la colonie s'accordoient tous à dire, que ſes cultures étoient ſuſceptibles d'augmentation, & que l'augmentation pouvoit-être à-peu-près d'un quart. Sa ſituation actuelle éloigne prodigieuſement de ſi douces eſpérances.

(*) Cependant les connoiſſeurs les plus modérés dans leurs calculs s'accordent tous à dire, que les terres ſuſceptibles d'exploitation, miſes dans toute leur valeur poſſible, produiroient un revenu de dix-huit millions. La ſituation actuelle de la Martinique éloigne prodigieuſement de ſi douces eſpérances.

CHAPITRE CIV.

La Martinique peut-elle améliorer ſon état ?

LEs propriétaires des terres y peuvent être diviſés en quatre claſſes. La premiere poſſede cent grandes ſucreries, exploitées par douze mille noirs. La ſeconde, cent cinquante, exploitées par neuf mille noirs. La troiſieme, trente-ſix, exploitées par deux mille noirs. La quatrieme, livrée à la culture du café, du coton, du cacao, du manioc, peut occuper douze mille noirs. Ce que la colonie contient de plus en eſclaves des deux ſexes, eſt employé pour le ſervice domeſtique, pour la pêche, ou pour la navigation.

La premiere claſſe eſt toute compoſée de gens riches. Leur culture eſt pouſſée auſſi loin qu'elle puiſſe aller : & leurs facultés la maintiendront ſans peine dans l'état floriſſant où ils l'ont portée. Les dépenſes même qu'ils ſont obligés de faire pour la reproduction ; ſont moins conſidérables que celles du colon moins opulent, parce que les eſclaves qui naiſſent ſur leurs habitations, doivent remplacer ceux que le tems & les travaux détruiſent.

La ſeconde claſſe qu'on peut appeller celle des gens aiſés, n'a que la moitié des cultivateurs dont elle auroit beſoin, pour atteindre à la fortune des riches propriétaires. Euſſent-ils les moyens d'acheter les eſclaves qui leur manquent, ils en ſeroient détournés par une funeſte expérience. Rien de ſi mal-entendu que de placer un grand nombre de negres à la fois ſur une habitation. Les maladies que le changement de climat & de nourriture occaſionne à ces malheureux ; la peine de les former à un travail dont il n'ont ni l'habitude, ni le goût, ne peuvent que rebuter un colon par les ſoins fatiguans & multipliés que demanderoit cette éducation des hommes pour la culture des terres. Le propriétaire le plus actif eſt celui qui peut augmenter ſon attelier d'un ſixieme d'eſclaves tous les ans. Ainſi la ſeconde claſſe pourroit acquérir quinze cents eſ-

claves par an, ſi le produit net de ſa culture le lui permettoit. Mais elle ne doit pas compter ſur des crédits. Les négocians de la métropole ne paroiſſent pas diſpoſés à lui en accorder ; & ceux qui faiſoient travailler leurs fonds dans la colonie, ne les y ont pas plutôt vus oiſifs ou haſardés, qu'ils les ont portés en Europe ou à Saint-Domingue.

La troiſieme claſſe qui eſt à-peu-près indigente, ne peut ſortir de ſa ſituation par aucun moyen pris dans l'ordre naturel du commerce. C'eſt beaucoup qu'elle puiſſe ſubſiſter par elle-même. Il n'y a que la main bienfaiſante du gouvernement, qui puiſſe lui donner une vie utile pour l'état, en lui prêtant ſans intérêt, l'argent néceſſaire pour monter convenablement ſes habitations. La recrue des noirs peut s'y éloigner ſans inconvénient des proportions que nous avons fixées pour la ſeconde claſſe ; parce que chaque colon ayant moins d'eſclaves à veiller, ſera en état de s'occuper davantage de ceux dont il fera acquiſition.

La quatrieme claſſe, livrée à des cultures moins importantes que les ſucreries, n'a pas beſoin de ſecours auſſi puiſſans pour recouvrer l'état d'aiſance d'où la guerre, les ouragans, & d'autres malheurs l'ont fait décheoir. Il ſuffiroit à ces deux dernieres claſſes, d'acquérir chaque année quinze cents eſclaves, pour monter au niveau de la proſpérité que la nature permet à leur induſtrie.

Ainſi la Martinique pourroit eſpérer de ranimer ſes cultures languiſſantes, & de recouvrer le premier éclat de ſon induſtrie, ſi elle recevoit tous les ans trois mille negres. Mais elle eſt hors d'état de payer ces recrues, & les raiſons de ſon impuiſſance ſont connues. On ſait qu'elle doit à la métropole comme dettes de commerce, environ un million. Une ſuite d'infortunes l'a réduite à emprunter plus de quatre millions, aux négocians établis dans le bourg de Saint-Pierre. Les engagemens qu'elle a contractés à l'occaſion des partages de famille, ceux qu'elle a pris pour l'acquiſition d'un grand nombre d'habitations, l'ont rendue inſolvable. Cette ſituation déſeſpérée ne lui permet, ni les moyens d'un prompt rétabliſſement, ni l'ambition de remplir toute la carriere de fortune qui lui étoit ouverte.

CHAPITRE CV.

La Martinique peut-elle être conquiſe ?

LA Martinique eſt encore expoſée à l'invaſion. Mais quoique cent endroits de ſes côtes offrent à l'ennemi les facilités d'une deſcente, il ne l'y fera pas. Elle lui deviendroit inutile, par l'impoſſibilité de tranſporter à travers un pays extrêmement haché, ſon artillerie & ſes munitions au Fort-Royal qui fait toute la défenſe de la colonie. C'eſt vers ce parage ſeul qu'il tournera ſes voiles.

Au-devant de ce chef-lieu eſt un port célebre ſitué ſur la partie latérale d'une large baie, dans laquelle on ne s'enfonce qu'en courant des bordées, qui doivent décider du ſort de tout vaiſſeau forcé d'éviter le combat. S'il a le déſavantage d'être dégréé, de n'être qu'un mauvais boulinier, d'eſſuyer quelque accident de la variation des rafales, des courans & des raz de marée ; il tombera dans les mains d'un aſſaillant qui ſaura louvoyer plus heureuſement. La forteresſe même peut devenir le témoin inutile & honteux de la défaite d'une eſcadre ; comme elle l'a été cent fois de la priſe des navires marchands.

L'intérieur du port eſt détérioré depuis que pour oppoſer une digue aux Anglois dans la derniere guerre, on y a fait couler à fond les carcaſſes de pluſieurs navires. On a relevé ces bâtimens : mais il reſte beaucoup de dépenſes à faire pour voir diſparoître les amas de ſable qui s'étoient élevés autour d'eux, & pour remettre les choſes dans l'état où elles étoient. Ces travaux ne ſouffriront ni délai, ni retardement ; puiſque le port, quoique d'une grandeur médiocre, eſt le ſeul où les vaiſſeaux de tous les rangs puiſſent hiverner ; le ſeul où ils trouveront des mâts, des voiles, des cordages, & une grande facilité à ſe procurer de l'eau excellente qui y arrive de plus d'une lieue, par un canal très-bien entendu.

C'eſt à ſon voiſinage que l'aſſaillant fera toujours ſon débarquement,

ment, ſans qu'il ſoit poſſible de l'en empêcher, quelques précautions que l'on prenne. La guerre de campagne qu'on pourroit lui oppoſer ne ſeroit pas longue ; & l'on ſeroit bientôt réduit à s'enſevelir dans des fortifications.

Autrefois elles ſe réduiſoient à celles du Fort-Royal, où l'ignorance avoit fait enfouir ſous une chaîne de montagnes des dépenſes extravagantes. Tout l'art des plus habiles ingénieurs n'a pu donner une grande force de réſiſtance à des ouvrages conſtruits au haſard par l'incapacité même, ſans aucun plan ſuivi. Il a fallu ſe borner à ajouter un chemin couvert, un rempart & des flancs aux parties de la place qui en étoient ſuſceptibles. Cependant le travail le plus important a été de creuſer dans le roc, qui ſe prête aiſément à tout ce qu'on en veut faire, des ſouterrains aërés, ſains, propres à mettre en ſureté les munitions de guerre & de bouche, les malades, les ſoldats, ceux des habitans à qui l'attachement pour la métropole, inſpireroit le courage de défendre la colonie. On a penſé que des hommes qui après avoir bravé les périls ſur un rempart trouveroient un repos aſſuré dans ces ſouterrains, y oublieroient aiſément leurs peines, & ſe préſenteroient avec une uouvelle vigueur aux aſſauts de l'ennemi. Cette idée eſt heureuſe & ſage. Elle appartient, ſi ce n'eſt pas à un gouvernement patriotique, du moins à quelque miniſtre éclairé par un eſprit d'humanité.

Mais la bravoure qu'elle doit exciter, ne ſuffiſoit pas pour conſerver une place qui eſt dominée de tous les côtés. On a donc cru qu'il falloit chercher une poſition plus avantageuſe ; & on l'a trouvée dans le morne Garnier, plus haut de trente - cinq à quarante pieds, que les points les plus élevés du Patate, du Tartanſon & du Cartouche, qui tous plongent ſur le Fort-Royal. (*)

(*) Avec cet avantage déciſif, le morne Garnier a beaucoup d'autres moyens de défenſe. Les ravins dont il eſt environné, ſont autant de foſſés devant leſquels une poignée d'hommes peut arrêter l'ennemi durant pluſieurs jours avant de rentrer dans les fortifications. Il eſt facile d'eſcarper trois de ſes côtés, de façon à les rendre inacceſſibles ; ce qui réduiroit l'aſſiégeant à ne faire ſes attaques que ſur des lignes d'un front très-étroit. Enfin il eſt aiſé d'établir une communication aſſurée entre ce morne & le Fort-Royal.

Sur cette élévation a été conſtruite une citadelle compoſée de quatre baſtions. Ceux du front, le chemin couvert, les citernes, les magaſins à poudre : tous ces moyens de défenſe ſont prêts, & le reſte ne peut tarder à être achevé. Bientôt il ne reſtera à conſtruire que les cazernes, & quelques autres bâtimens civils. Alors, quand même les redoutes & les batteries établies, pour réduire l'ennemi à aller faire ſa deſcente plus loin que l'anſe à la caſe où il a pris terre à la derniere invaſion, n'opéreroient pas l'effet qu'on s'en eſt promis; la colonie oppoſeroit une réſiſtance d'environ trois mois. Quinze cents hommes défendront Garnier trente ou trente-ſix jours contre une armée de quinze mille hommes; & douze cents hommes ſe ſoutiendront vingt ou vingt cinq jours dans le Fort-Royal, qui ne peut être aſſailli qu'après la priſe de Garnier. Voilà ce qu'on peut attendre d'une dépenſe de ſept à huit millions de livres.

Une dépenſe ſi conſiderable a paru déplacée à ceux qui croient que c'eſt à la marine ſeule de protéger les colonies. Dans l'impuiſſance où l'on étoit, diſent-ils, d'élever en même tems des fortifications & de conſtruire des vaiſſeaux; il falloit préférer les moyens de premiere néceſſité, à des reſſources qui ne ſont que du ſecond ordre. S'il eſt ſur-tout dans le caractere de l'impétuoſité Françoiſe d'attaquer plutôt que de ſe défendre, c'eſt à elle de détruire des fortereſſes & non d'en conſtruire; ou plutôt il ne lui convient d'élever que de ces remparts ailés & mobiles qui vont porter la guerre, au lieu de l'attendre. Toute puiſſance qui aſpire au commerce, aux colonies, doit avoir des vaiſſeaux qui enfantent des hommes & des richeſſes, qui augmentent la population & la circulation; tandis que des baſtions & des ſoldats ne ſervent qu'à conſumer des forces & des vivres. Ce que la cour de Verſailles peut

---

Ces conſidérations ont fait ordonner la conſtruction d'une citadelle ſur le morne Garnier. Le chemin couvert en eſt achevé. Pluſieurs autres ouvrages ſont aſſez avancés, pour qu'on puiſſe eſpérer qu'ils ſeront finis & perfectionnés en deux ou trois ans de tems. Lorſque la place ſera parvenue à l'état de défenſe où on eſt réſolu de la porter, elle aura coûté environ ſept millions de livres.

ſe promettre des dépenſes qu'elle a faites à la Martinique ; c'eſt que ſi cette iſle eſt attaquée par le ſeul ennemi qui ſoit à craindre, on aura le tems de la ſecourir. Le génie Anglois va lentement dans les ſieges. Il marche toujours en regle. Rien ne le détourne d'achever les ouvrages d'où dépend la ſureté des aſſaillans. La vie du ſoldat lui eſt plus précieuſe que le tems. Peut-être cette maxime, ſi enſée en elle-même, n'eſt-elle pas bien appliquée dans le climat dévorant de l'Amérique ; mais c'eſt la maxime d'un peuple chez lequel le ſoldat eſt un homme au ſervice de l'état, & non pas un mercenaire aux gages du prince. Quoi qu'il en ſoit du ſort à venir de la Martinique, il eſt tems de connoître le ſort actuel de la Guadeloupe.

CHAPITRE CVI.

Calamités qu'éprouvent les premiers François qui s'établiſſent à la Guadeloupe.

Cette iſle, dont la forme eſt fort irréguliere, peut avoir quatre-vingts lieues de tour. Elle eſt coupée en deux par un petit bras de mer qui n'a pas plus de deux lieues de long, ſur une largeur de quinze à quarante toiſes. Ce canal connu ſous le nom de riviere ſalée, eſt navigable ; mais ne peut porter que des barques de cinquante tonneaux.

La partie de l'iſle qui donne ſon nom à la colonie entiere, eſt hériſſée dans ſon centre de rochers affreux où il regne un froid continuel, qui n'y laiſſe croître que des fougeres & quelques arbuſtes inutiles couverts de mouſſe. Au ſommet de ces rochers s'éleve à perte de vue, dans la moyenne région de l'air, une montagne appellée la Souphriere. Elle exhale par des ouvertures une épaiſſe & noire fumée, entremêlée d'étincelles viſibles pendant la nuit. De toutes ces hauteurs coulent des ſources innombrables qui vont porter la fertilité dans les plaines qu'elles arroſent, & tempérer l'air brûlant du climat par la fraîcheur d'une boiſſon ſi renommée, que

les galions qui reconnoiſſoient autrefois les iſles du vent, avoient ordre de renouveller leurs proviſions, de cette eau pure & ſalubre. Telle eſt la portion de l'iſle, nommée par excellence la Guadeloupe. Celle qu'on appelle communément la Grande-Terre, n'a pas été ſi bien traitée par la nature. Elle eſt à la vérité moins hachée & plus unie ; mais les fontaines & les rivieres lui manquent. Son ſol n'eſt pas auſſi fertile, ni ſon climat auſſi ſain & auſſi agréable.

Aucune nation Européenne n'avoit occupé cette iſle : lorſque cinq cent cinquante François conduits par deux gentilshommes nommés Loline & Dupleſſis y arriverent de Dieppe le 28 Juin 1635. La prudence n'avoit pas dirigé leurs préparatifs. Leurs vivres avoient été ſi mal choiſis, qu'ils s'étoient corrompus dans la traverſée ; & on en avoit embarqué ſi peu, qu'il n'en reſta plus au bout de deux mois. La métropole n'en envoyoit pas ; Saint-Chriſtophe en refuſa, ſoit par diſette, ſoit faute de volonté ; & les premiers travaux de culture qu'on avoit faits dans le pays ne pouvoient encore rien donner. Il ne reſtoit de reſſource à la colonie que dans les ſauvages ; mais le ſuperflu d'un peuple qui, cultivant peu, n'avoit jamais formé de magaſins, ne pouvoit être conſidérable. On ne voulut pas ſe contenter de ce qu'ils apportoient volontairement eux-mêmes. La réſolution fut priſe de les dépouiller ; & les hoſtilités commencerent le 6 Janvier 1636.

Les Caraïbes ne ſe croyant pas en état de réſiſter ouvertement à un ennemi qui tiroit tant d'avantage de la ſupériorité de ſes armes, détruiſirent leurs vivres, leurs habitations, & ſe retirerent à la Grande-Terre ou dans les iſles voiſines. C'eſt de là que les plus furieux repaſſant dans l'iſle d'où on les avoit chaſſés, alloient s'y cacher dans l'épaiſſeur des forêts. Le jour, ils perçoient de leurs fleches empoiſonnées, ils aſſommoient à coups de maſſue tous les François qui ſe diſperſoient pour la chaſſe ou pour la pêche. La nuit, ils brûloient les caſes, & ravageoient les plantations de leurs injuſtes raviſſeurs.

Une famine horrible fut la ſuite de ce genre de guerre. Les colons en vinrent juſqu'à brouter l'herbe, & à manger leurs propres excré-

mens, à déterrer les cadavres pour s'en nourrir. Pluſieurs qui avoient été eſclaves à Alger, déteſterent la main qui avoit briſé leurs fers; tous maudiſſoient leur exiſtence. C'eſt ainſi qu'ils expierent le crime de leur invaſion, juſqu'à ce que le gouvernement d'Aubert eût amené la paix avec les ſauvages, à la fin de 1640. Quand on penſe à l'injuſtice des hoſtilités que les Européens ont commiſes dans toute l'Amérique; on eſt tenté de ſe réjouir de leurs déſaſtres, & de tous les fléaux qui ſuivent les pas de ces féroces oppreſſeurs. L'humanité, briſant alors tous les nœuds du ſang & de la patrie qui nous attachent aux habitans de notre hémiſphere, change de liens, & va contracter au-delà des mers avec les ſauvages Indiens, la parenté qui unit tous les hommes, celle du malheur & de la pitié. (*)

Cependant, le ſouvenir des maux qu'on avoit éprouvés dans une iſle envahie, excita puiſſamment aux cultures de premiere néceſſité, qui amenerent enſuite celles du luxe de la métropole. Le petit nombre d'habitans échappés aux horreurs qu'ils avoient méritées, fut bientôt groſſi par quelques colons de Saint-Chriſtophe mécontens de leur ſituation; par des Européens avides de nouveautés; par des matelots dégoûtés de la navigation; par des capitaines de navire qui venoient par prudence confier au ſein d'une terre prodigue, un fond de richeſſe ſauvé des caprices de l'Océan. Mais la proſpérité de la Guadeloupe fut arrêtée ou traverſée par des obſtacles qui naiſſoient de ſa ſituation.

(*) Ils deviennent nos freres, nos amis par le malheur même. On les plaint; on voudroit les ſecourir. La pitié ſe révolte contre les exterminateurs, & l'équité n'attend rien de la tyrannie d'un gouvernement qui s'applaudit du ſuccès des brigandages qu'il autoriſe ou qu'il commande.

CHAPITRE CVII.

La colonie de la Guadeloupe ne fait pas de grands progrès.

LA facilité qu'avoient les pirates des iſles voiſines de lui enlever ſes beſtiaux, ſes eſclaves, ſes récoltes même, la réduiſit plus d'une fois à des extrémités ruineuſes. Des troubles intérieurs, qui prenoient leur ſource dans des jalouſies d'autorité, mirent ſouvent ſes cultivateurs aux mains. Les aventuriers qui paſſoient aux iſles du vent, dédaignant une terre plus favorable à la culture qu'aux armemens, ſe laiſſerent attirer à la Martinique par le nombre & la commodité de ſes rades. La protection de ces intrépides corſaires, amena dans cette iſle tous les négocians qui ſe flatterent d'y acheter à vil prix les dépouilles de l'ennemi, & tous les cultivateurs qui crurent pouvoir s'y livrer ſans inquiétude à des travaux paiſibles. Cette prompte population devoit introduire le gouvernement civil & militaire des Antilles, à la Martinique. Dès-lors, le miniſtere de la métropole s'en occupa plus ſérieuſement que des autres colonies qui n'étoient pas autant ſous ſa direction; & n'entendant parler que de cette iſle, y verſa le plus d'encouragemens.

Cette préférence fit que la Guadeloupe n'avoit en 1700, pour toute population que 3825 blancs; 325 ſauvages, negres, ou mulâtres libres; 6725 eſclaves, dont un grand nombre étoient Caraïbes. Ses cultures ſe réduiſoient à 60 petites ſucreries; 66 indigoteries; un peu de cacao, & beaucoup de coton. Elle poſſédoit 1620 bêtes à poil, & 3699 bêtes à cornes. C'étoit le fruit de ſoixante ans de travaux. Mais autant ſes premiers eſſais furent lents & bornés; autant ſes progrès furent rapides & multipliés dans la ſuite.

A la fin de 1755, la colonie ſe trouva peuplée de 9643 blancs, & de 41, 140 eſclaves de tout âge & de tout ſexe. 334 ſucreries; 15 quarrés d'indigo; 46, 840 pieds de cacao; 11, 700 pieds de tabac; 2, 257, 725 pieds de café; 12, 748, 447 pieds de coton,

formoient la maſſe de ſes productions vénales. Pour ſes vivres, elle cultivoit 29 quarrés de riz ou de mays; & 1219 de patates & d'ignames; 2,028, 520 bananiers; 32, 577, 950 foſſes de manioc. Ces détails font la partie de l'hiſtoire du nouveau-monde, la plus eſſentielle pour l'Europe. Caton le Cenſeur les eût écrits. Charlemagne les auroit lus avec avidité. Qui peut rougir de s'y arrêter ? Oſons en pourſuivre le cours. Les troupeaux de la Guadeloupe conſiſtoient en 4946 chevaux; 2924 mulets; 125 bourriques; 13, 716 bêtes à cornes; 11, 162 moutons ou chevres; 2444 cochons. Telle étoit la Guadeloupe; lorſqu'au mois d'Avril 1759, elle fut conquiſe par les Anglois.

La France s'affligea de cette perte; mais la colonie eut des raiſons de ſe conſoler de ſa diſgrace. Durant un ſiege de trois mois, elle avoit vu détruire ſes plantations, brûler les bâtimens qui ſervoient à ſes fabriques, enlever une partie de ſes eſclaves. Si l'ennemi avoit été obligé de ſe retirer après tous ces dégâts, l'iſle reſtoit ſans reſſource. Privée du ſecours de la métropole, qui n'avoit pas la force d'aller à ſon ſecours, & faute de denrées à livrer, ne pouvant rien eſpérer des Hollandois, que la neutralité amenoit ſur ſes rades; elle n'auroit pas eu de quoi ſubſiſter juſqu'au tems des reproductions de la culture.

CHAPITRE CVIII.

Les Anglois font la conquête de la Guadeloupe, & l'élevent à un haut degré de proſpérité.

LEs conquérans la délivrerent de cette inquiétude. A la vérité, les Anglois ne ſont pas marchands dans leurs colonies. Les propriétaires des terres, qui, pour la plupart, réſident en Europe, envoient à leurs repréſentans ce qui leur eſt néceſſaire, & retirent, par le retour de leur vaiſſeau, la récolte entiere de leurs fonds. Un commiſſionnaire établi dans quelque port de la Grande-Bretagne, eſt

chargé de fournir l'habitation & d'en recevoir les produits. Cette méthode ne pouvoit être pratiquée à la Guadeloupe. Il fallut que le vainqueur adoptât, à cet égard, l'uſage des vaincus. Les Anglois prévenus des avantages que la France retiroit de ſon commerce avec ſes colonies, ſe hâterent d'expédier comme elle des vaiſſeaux à l'iſle conquiſe, & multiplierent tellement leurs expéditions que la concurrence excédant de beaucoup la conſommation, fit tomber à vil prix toutes les marchandiſes d'Europe. Le colon en eut preſque pour rien; & par une ſuite de cette ſurabondance, obtint de longs délais pour le paiement.

A ce crédit de néceſſité, ſe joignit bientôt un crédit de ſpéculation, qui mit la colonie en état de remplir ſes engagemens. Une grande quantité de negres y furent tranſportés, pour y accélérer & multiplier la valeur des cultures. On a dit dans cent mémoires, qui ſe ſont copiés les uns les autres, que les Anglois en avoient fourni trente mille à la Guadeloupe, durant les quatre ans & trois mois qu'ils en étoient reſtés les maîtres. Les regiſtres des douanes, dont il eſt difficile de conteſter l'autorité, puiſqu'il n'y avoit aucune raiſon de fraude, atteſtent qu'il faut réduire ce nombe à 18,721. C'en étoit aſſez pour donner à la nation victorieuſe l'eſpérance la mieux fondée de retirer de grands profits de ſa nouvelle conquête. Mais ſon ambition fut trompée; & la colonie, avec ſes dépendances, fut reſtituée à ſon ancien poſſeſſeur au mois de Juillet 1763.

On doit entendre par dépendances de la Guadeloupe, pluſieurs petites iſles, qui, compriſes dans le diſtrict de ſon gouvernement, étoient tombées avec elle ſous le joug des Anglois. Telle eſt la Deſirade, que la mer ſemble en avoir détachée, & qu'elle en ſépare par un canal aſſez étroit. C'eſt une eſpece de rocher, où l'on ne peut cultiver que du coton. On ignore en quel tems préciſément elle a commencé à être habitée. On ſait ſeulement que ce petit établiſſement eſt aſſez moderne.

Les Saintes, éloignées de trois lieues de la Guadeloupe, ſont deux très-petites iſles, qui, avec un iſlot, forment un triangle, & un aſſez bon port. Trente François, qu'on y avoit envoyés en 1648 furent

furent bientôt forcés de les évacuer ; par une ſéchereſſe extraordinaire qui tarit la ſeule fontaine où l'on puiſoit de l'eau, avant qu'on eût eu le tems de faire des citernes. On y retourna en 1652, & l'on y établit des cultures durables qui produiſent aujourd'hui cinquante milliers de café, & quatre-vingt-dix milliers de coton.

C'eſt peu de choſe, & c'eſt encore plus que ne fournit Saint-Barthelemi, que cinquante François occuperent en 1648. Ils y furent maſſacrés en 1656 par une armée Caraïbe, formée à Saint-Vincent, à la Dominique ; & ne furent remplacés qu'aſſez long-tems après. En 1753, les colons n'étoient qu'au nombre de 170, & n'avoient pour fortune que 54 eſclaves, & 64,000 cacaoyers. Depuis la derniere paix, la population des blancs s'eſt élevée à quatre cents, & celle des noirs à cinq cents. Les cultures ont augmenté dans les mêmes proportions. Le ſol de cette iſle peu étendue, eſt fort montueux, & exceſſivement ingrat ; mais on y trouve la commodité d'un bon port. La miſere des habitans eſt ſi connue, que les corſaires Anglois, qu'on y a vu ſouvent relâcher dans les dernieres guerres, y ont toujours fidélement payé le peu de rafraîchiſſemens qu'on a pu leur fournir, quoiqu'on n'eût pas la force de les y contraindre. Il y a donc encore de la pitié, même entre des ennemis, & dans l'ame des corſaires ! Ce n'eſt donc que la crainte & l'intérêt qui rendent l'homme méchant. Il n'eſt jamais cruel gratuitement. Le pirate armé, qui pille un vaiſſeau richement chargé, n'eſt pas ſans équité ni ſans entrailles pour des inſulaires que la nature a laiſſés ſans reſſource & ſans défenſe.

Marie-Galante fut enlevée à ſes habitans naturels en 1648. Les François, que la violence y avoit établis, y furent long-tems inquiétés par les ſauvages des iſles voiſines ; mais ils ſont enfin paiſibles poſſeſſeurs d'un pays qu'ils ont cultivé, après l'avoir dépeuplé. Cette iſle, moins grande qu'elle n'eſt fertile, cultive 21 ſucreries, 7,000 pieds de cacaoyers, 562,700 de café, 4,621,700 de cotonniers. Si ces ſupputations fréquentes fatiguent un lecteur oiſif, qui n'aime point à compter ſes revenus, de peur de trouver des bornes à ſes dépenſes ; on eſpere qu'elles ennuieront moins des

calculateurs politiques, qui, trouvant dans la population & la production des terres, la juſte meſure des forces d'un état, en ſauront mieux comparer les reſſources naturelles des différentes nations. Ce n'eſt que par un regiſtre bien ordonné de cette eſpece, qu'on peut juger avec quelque exactitude, de l'état actuel des puiſſances maritimes & commerçantes qui ont des établiſſemens en Amérique. Ici l'exactitude fait le mérite de l'ouvrage; & l'on doit peut-être tenir compte à l'auteur des agrémens qui lui manquent, en faveur de l'utilité qui les remplace. Aſſez de tableaux éloquens; de peintures ingénieuſes, amuſent & trompent la multitude ſur les pays éloignés. Il eſt tems d'apprécier la vérité, le réſultat de leur hiſtoire, & de ſavoir moins ce qu'ils ont été que ce qu'ils ſont. Car l'hiſtoire du paſſé n'appartient guere plus au ſiecle où nous vivons, que celle de l'avenir. Encore une fois, qu'on ne s'étonne plus de voir répéter ſi ſouvent, un dénombrement de negres & d'animaux, de terres & de productions; en un mot des détails, qui, malgré la ſéchereſſe qu'ils offrent à l'eſprit, ſont pourtant les fondemens phyſiques de la ſociété. Pourquoi nous rebuter de les voir dans un livre qui nous préſente nos richeſſes? Réſumons & ſupputons celles de la Guadeloupe.

Par le dénombrement de 1767, cette iſle, en y renfermant les petits établiſſemens dont on vient de parler, a 11, 863 blancs de tout âge & de tout ſexe; 752 noirs ou mulâtres libres; 72, 761 eſclaves: ce qui fait une population totale de 85, 376 perſonnes.

Ses troupeaux comprennent 5, 060 chevaux; 4, 854 mulets; 111 bourriques; 17, 378 bêtes à cornes; 14, 895 moutons ou chevres; 2, 669 cochons.

Elle a pour ſes vivres 30, 476, 218 foſſes de manioc; 2, 819, 262 bananiers, 2, 118 carreaux de terre plantés en ignames & en patates.

Dans ſes cultures on compte 72 pieds de rocou; 327 pieds de caſſiers; 134, 292 pieds de cacao; 5, 881, 176 pieds de café; 12, 156, 769 pieds de coton; 21, 474 carreaux de terre plantés en cannes.

Ses bois occupent 22, 097 carreaux de terre, il y en a 20, 247 en prairies; & 6, 405 d'incultes ou abandonnés.

1, 582 habitations ſeulement, cultivent le coton, le café, le cacao, les vivres; on ne fait de ſucre que dans 401. Ces ſucreries ont 140 moulins à eau, 263 à bœufs, & 11 à vent.

Les productions de la Guadeloupe, en ajoutant celles qu'y verſent les petites iſles qui lui ſont ſoumiſes, devroient former un objet très-conſidérable. Cependant il n'a été porté dans la métropole, en 1768, que 140, 418 quintaux de ſucre blanc; 23, 603 quintaux de ſucre brut; 34, 205 quintaux de café; 11, 955 quintaux de coton; 456 quintaux de cacao; 1, 884 quintaux de gingembre; 2, 529 quintaux de bois de campêche; 24 caiſſes de confitures; 165 caiſſes de liqueurs; 34 barriques de taffia; 1, 202 cuirs en poil. Toutes ces denrées n'ont été vendues dans la colonie que 7, 103, 838 livres; & les marchandiſes qu'elle a reçues de France, ne lui ont coûté que 4, 523, 884 livres. Il eſt aiſé de juger par là, combien il a dû ſortir de productions en fraude; puiſqu'il eſt démontré que les récoltes de la Guadeloupe ſont plus abondantes, que celles de la Martinique.

Les cauſes de cette ſupériorité ſont ſenſibles. La Guadeloupe occupe un plus grand nombre de ſes eſclaves à la culture que la Martinique, qui, ſe trouvant à la fois marchande & agricole, emploie néceſſairement beaucoup de negres dans ſes bourgs & ſa navigation. La Guadeloupe a moins d'enfans, parce qu'on n'a porté dans ſes atteliers récemment formés, que des hommes faits ou preſque faits, & que les femmes d'Afrique n'accouchent guere que deux ans après leur arrivée en Amérique; ſoit que le changement de climat & d'alimens ait altéré leur conſtitution; ſoit qu'il faille attribuer ce retardement de fécondité à un reſte de pudeur dont elles ſont plus ſuſceptibles qu'on ne le penſe. Enfin, une grande quantité de ces noirs a été placée ſur un terrain neuf; & un ſol qu'on défriche, rend toujours des récoltes plus abondantes, que des champs épuiſés par une longue exploitation.

Mais ſi l'on en croit quelques obſervateurs, la colonie doit s'at-

tendre à voir décroître ſes cultures. La partie connue ſous le nom de la Guadeloupe, étoit depuis long-tems, diſent-ils, dans ſon plus haut degré de rapport ; & la grande terre, qui eſt aujourd'hui preſque toute nouvellement défrichée, fournit à-peu-près les trois cinquiemes des produits de l'établiſſement entier. Or, il eſt impoſſible que cette portion de l'iſle puiſſe ſe ſoutenir dans l'état floriſſant où un heureux haſard l'a portée. Ses terres ſont naturellement arides, déjà appauvries par une culture forcée, & d'autant plus expoſées aux ſéchereſſes communes dans ces climats, qu'il y reſte à peine un arbre. L'exploitation en eſt d'ailleurs difficile & diſpendieuſe. Ce ne ſeroit qu'en augmentant chaque jour ſon travail, ſes dépenſes, & en reverſant continuellement ſur ſon ſol le produit net de ſes récoltes, qu'elle parviendroit à obtenir la même quantité de reproductions.

Cependant beaucoup de gens penſent que la Guadeloupe peut augmenter ſes revenus d'un ſixieme, & que l'époque de cet accroiſſement ne doit pas être fort éloigné. La colonie n'a pas de dettes conſidérables. Avec moins de beſoins que les iſles où la richeſſe a depuis long-tems multiplié les deſirs & les goûts, elle peut accorder davantage au progrès de ſes cultures. Sa ſituation au milieu des établiſſemens Anglois & Hollandois, lui donne la facilité de leur livrer en fraude la moitié de ſes ſucres & de ſes cotons, à un prix plus haut qu'elle ne les vendroit aux navigateurs de la métropole, & d'en recevoir en échange des eſclaves & quelques autres marchandiſes qu'elle obtient à meilleur marché. La réunion de ces circonſtances, fait préſumer que la Guadeloupe arrivera bientôt d'elle-même au faîte de ſa proſpérité, ſans le ſecours & malgré les entraves du gouvernement.

CHAPITRE CIX.

Changement fait à l'adminiſtration de la Guadeloupe, depuis qu'elle eſt rentrée ſous la domination de la France.

L'Etat floriſſant où la Guadeloupe avoit été élevée par les Anglois, frappa tout le monde, lorſqu'ils la rendirent. On conçut pour elle ce ſentiment de conſidération qu'inſpire aujourd'hui l'opulence. La métropole la vit avec une ſorte de reſpect. Juſqu'alors, cette iſle avoit été ſubordonnée à la Martinique, comme toutes les iſles du vent. On la délivra de cette dépendance, en lui nommant un gouverneur, un intendant. Ces nouveaux adminiſtrateurs voulant ſignaler leur arrivée par quelque changement, au lieu de laiſſer reprendre aux denrées de cette iſle la route qu'elles avoient toujours ſuivie, formerent le plan de les faire paſſer directement en Europe. Ce ſyſtême plut à des habitans qui devoient à la Martinique deux millions, qu'ils n'étoient pas preſſés de payer; & l'on trouva le ſecret de le faire adopter au miniſtere de la métropole. Dès-lors toute communication fut ſévérement interdite aux deux colonies, qui devinrent auſſi étrangeres l'une à l'autre, que ſi elles avoient appartenu à des puiſſances rivales ou même ennemies.

Juſqu'alors les liaiſons directes de la Guadeloupe avec la France s'étoient bornées au commerce de ſix ou ſept vaiſſeaux par an. Ce nombre augmenta, mais non juſqu'à décharger la colonie de la totalité de ſes productions. On précipita un projet qui auroit dû être exécuté avec beaucoup de lenteur & de précaution, comme la plupart des nouveautés politiques, qui veulent être préparées & conduites avec modération. Les rades de la Guadeloupe ſont mauvaiſes. Le cabotage ſur ſes côtes eſt difficile. Les marchandiſes y éprouvent des avaries fréquentes à l'embarquement & au débarquement. Ces raiſons jointes à d'autres, avoient empêché les

négocians de la métropole d'ouvrir un commerce immédiat avec la colonie, malgré les inconvéniens & les frais où les expoſoient les voies détournées. Il ſe mêloit du préjugé dans leur répugnance ; mais on ne pouvoit les en guérir que par des précautions. Il falloit attirer les vaiſſeaux d'Europe dans la colonie par quelques privileges, par quelques faveurs qui balançaſſent les inconvéniens qui les en éloignoient. Avec ces ménagemens, la révolution ſeroit arrivée par degrés, & pour ainſi dire d'elle-même. En un mot, on devoit faire venir les navires de France pour écarter ceux de la Martinique, & non pas écarter les navires de la Martinique, pour faire venir enſuite ceux de France qui pouvoient ne pas arriver.

Tel étoit l'intérêt du commerce ſolitairement enviſagé. Peut-être étoit-il en oppoſition avec des intérêts politiques beaucoup plus importans. On en jugera.

La France n'a pas eu juſqu'ici la force de protéger efficacement ſes colonies, ni d'inquiéter celles de la puiſſance qu'elle a le plus à redouter. Elle ne peut ſe procurer ce double avantage, que par une marine égale à celle d'un peuple, qui ſe déclare lui-même ſon ennemi naturel. Juſqu'à cette époque, d'où ſa ſituation actuelle paroît l'éloigner de plus en plus, il lui convient du moins que ſes établiſſemens du nouveau-monde ſoient, pour ainſi dire, en état de ſe ſuffire à eux-mêmes durant la guerre. Ils le pouvoient, lorſque la Martinique étoit le centre de toutes les poſſeſſions du vent. De cette iſle, remplie de négocians, de gens de mer, & la plus heureuſement ſituée des iſles Françoiſes, par rapport aux vents qui regnent dans ces parages, partoient des ſecours d'hommes, d'armes, de vivres, qui arrivoient en vingt-quatre heures dans les autres colonies, avec une certitude morale de n'être pas interceptés, malgré la force & la multiplicité des eſcadres deſtinées à traverſer cette communication.

Ce n'étoit pas tout. De nombreux eſſaims de corſaires ſortis de ſes ports, réduiſoient le commerce de la Grande-Bretagne à ne marcher que ſous convoi ; & comme les convois ne pouvoient ſe

ſuccéder aſſez réguliérement pour former un approviſionnement continu à un climat où le comeſtible ne peut ſe garder long-tems ; les iſles Angloiſes étoient ſouvent réduites à une grande diſette. Les provinces de l'Amérique ſeptentrionale cherchoient, il eſt vrai, à remplir ce vuide ; mais comme le peu de prix de leurs cargaiſons ne comportoit pas la précaution d'un convoi, l'armateur François pouvoit s'aſſurer par la petite guerre, deux cinquiemes ſur leur navigation aux colonies méridionales. Auſſi la vigilance & l'habileté des Anglois, n'ont pas empêché que les corſaires de la Martinique n'aient pris durant la derniere guerre quatorze cents bâtimens.

Tous ces avantages de la Martinique, auxquels la Guadeloupe avoit une part acceſſoire, & qui contribuoient beaucoup à l'approviſionnement des deux iſles, & à la ruine de celles de l'ennemi, ſeront tout-à-fait perdus, par le mur de ſéparation élevé par la métropole entre les colonies. On n'y verra plus ni négocians, ni matelots, ni navires fixés ; & ſi les hoſtilités recommencent, il ne ſera pas poſſible d'y faire le moindre armement. C'eſt à la cour de Verſailles de juger, ſi la navigation directe des ports du royaume à la Guadeloupe, peut la dédommager de ce ſacrifice.

CHAPITRE CX.

Meſures priſes par la France pour la défenſe de la Guadeloupe.

LA France peut-elle s'aſſurer de jouir long-tems & tranquillement de cette poſſeſſion ? Si l'ennemi qui attaqueroit la colonie ne vouloit que ravager la Grande-Terre, y enlever les eſclaves & les beſtiaux, il ſeroit impoſſible de l'en empêcher, ou même de l'en punir, à moins qu'on ne lui opposât une armée. Le Fort-Louis, qui défend cette partie de l'établiſſement, n'eſt qu'un miſérable fort à étoile, incapable d'une réſiſtance un peu opiniâtre. Tout ce que l'on pourroit ſe promettre, ce ſeroit d'empêcher que la dévaſtation ne s'étendît plus loin. La nature du pays offre pluſieurs poſi-

tions plus heureuſes les unes que les autres, pour arrêter ſurement un aſſaillant, quelle que ſoit ſa valeur, quelles que ſoient ſes forces. Il ſeroit donc forcé de ſe rembarquer, pour aller attaquer la Guadeloupe, proprement dite.

Sa deſcente ne pourroit s'opérer qu'à la baie des Trois Rivieres & à celle du Baillif; ou plutôt ces deux endroits ſeroient plus avantageux au ſuccès de ſon entrepriſe, parce qu'ils l'approcheroient plus près que tous les autres du fort Saint-Charles de la Baſſe-Terre, & qu'ils lui préſenteroient moins d'obſtacles à ſurmonter.

Qu'il préfere de ces deux plages celle qui lui plaira, il ne trouvera en arrivant à terre, qu'un terrain couvert de bois, coupé de rivieres, de chemins creux, de gorges, d'eſcarpemens, qu'il faudra paſſer ſous le feu des partis François. Lorſque, par la ſupériorité de ſes forces, il aura vaincu ces difficultés, il ſera arrêté par la hauteur du Grand Camp; c'eſt un plateau que la nature a entouré de la riviere du Gallion, & de ravines effroyables; l'art y a ajouté des parapets, des barbarettes, des flancs, des embraſures pour donner à l'artillerie qu'on y a placée la meilleure direction qu'il étoit poſſible. Ce retranchement, quoique redoutable, doit être pourtant forcé. On ne préſume pas qu'un général intelligent pût jamais ſe déterminer à laiſſer derriere lui un poſte de cette nature: ſes convois ſeroient trop expoſés, & il ne pourroit que difficilement ſe procurer tout ce qui eſt néceſſaire pour les opérations du ſiege du fort Saint-Charles.

Si ceux qui furent chargés les premiers de mettre en ſureté la Guadeloupe, euſſent été gens de guerre, ou même ſimplement ingénieurs, ils n'auroient pas manqué de prendre la poſition qui ſe trouve entre la riviere du Cenſe & celle du Gallion, pour leur point à fortifier. Leur place auroit eu du côté de la mer un front qui auroit renfermé un baſſin capable de contenir une quarantaine de navires, qui eût inquiété les vaiſſeaux ennemis au large, & qui eût été lui-même hors d'inſulte. Ses fronts, du côte des rivieres du Cenſe & du Gallion euſſent été inacceſſibles, étant aſſis ſur le ſommet de deux eſcarpemens fort roides. Le quatrieme front auroit été

été le ſeul attaquable, & il étoit aiſé de le renforcer autant qu'on auroit voulu.

En ſe déterminant à la poſition actuelle du fort Saint-Charles, les ouvrages qu'on y conſtruiſit auroient dû au moins ſe flanquer, ſe défiler réciproquement de la mer & des hauteurs. Mais on s'éloigna ſi fort des bons principes, que les feux des fortifications furent tout-à-fait mal dirigés, que l'intérieur des ouvrages étoit vu à découvert de toutes parts, qu'on pouvoit battre les revêtemens par le pied. Tel étoit le fort Saint-Charles, lorſqu'en 1764 on voulut s'occuper du ſoin de le mettre en état de défenſe. Peut-être eût-il convenu de le raſer, & de placer les nouvelles fortifications ſur la poſition qu'on a indiquée. On ſe borna à revêtir d'ouvrages extérieurs le mauvais fort élevé par des mains mal habiles; d'y ajouter deux baſtions du côté de la mer; un bon chemin couvert qui regne tout autour avec des glacis, partie coupés & partie en pente douce; deux grandes places d'armes rentrantes, ayant chacune un bon réduit, & derriere elles de bonnes tenailles, avec caponnieres & poternes de communication au corps de la place; deux redoutes, l'une ſur la prolongation de la capitale de l'une des deux places d'armes, & l'autre à l'extrémité d'un excellent retranchement fait le long de la riviere du Gallion, & dont le terre-plein eſt défendu par le canon tiré d'un autre retranchement fait ſur le ſommet de l'eſcarpement du bord oppoſé de la même riviere; des foſſés larges & profonds; une citerne & un magaſin à poudre, à l'épreuve de la bombe; enfin, aſſez de ſouterrains pour loger le tiers de la garniſon. Tous ces dehors bien entendus, ajoutés au fort, mettront un commandant actif & expérimenté, en état de ſoutenir avec deux mille hommes, un ſiege de deux mois, & peut-être davantage. Quoi qu'il en puiſſe être de la réſiſtance qu'oppoſera la Guadeloupe aux attaques de ſes ennemis, il eſt tems de s'occuper de Saint-Domingue.

CHAPITRE CXI.

Etabliſſement des François à Saint-Domingue.

CETTE iſle a cent ſoixante lieues de long. Sa largeur moyenne eſt à-peu-près de trente, & ſon circuit de trois cent cinquante, ou de ſix cents, en faiſant le tour des anſes. Elle eſt coupée dans toute ſa longueur qui va de l'eſt à l'oueſt, par une chaîne de montagnes couvertes de bois, qui s'élevant en amphithéatre, forment une des plus belles perſpectives du monde. Pluſieurs de ces montagnes étoient autrefois, & ſont peut-être encore remplies de mines. De plus heureuſes, ſont ouvertes à la culture. Preſque toutes, forment des vallons d'une température délicieuſe. Mais les plaines à qui la nature a donné la fertilité pour apanage, exhalent un air brûlant qui devient preſque inſupportable dans les lieux, ſur-tout, où la côte rétrécie par le dos des montagnes, reçoit des flots & des rochers une double réverbération du ſoleil.

L'Eſpagne occupoit, ſans fruit comme ſans partage, cette grande poſſeſſion, lorſque des Anglois & des François qui avoient été chaſſés de Saint-Chriſtophe, s'y refugierent en 1630. Quoique la côte ſeptentrionale où ils s'étoient d'abord établis, fût comme abandonnée, ils ſentirent que pouvant y être inquiétés par leur ennemi commun, ils devoient ſe ménager un lieu sûr pour leur retraite. On jeta les yeux ſur la Tortue, petite iſle ſituée à deux lieues de la grande; & vingt-cinq Eſpagnols qui la gardoient, ſe retirerent à la premiere ſommation.

Les aventuriers des deux nations, maîtres abſolus d'une iſle qui avoit huit lieues de long ſur deux de large, y trouverent un air pur, mais point de riviere & peu de fontaines. Des bois précieux couvroient les montagnes, des plaines fécondes attendoient des cultivateurs. La côte du nord paroiſſoit inacceſſible; celle du ſud offroit une rade excellente, dominée par un rocher, qui ne

demandoit qu'une batterie de canons pour défendre l'entrée de l'iſle.

Cette heureuſe poſition attira bientôt à la Tortue, une foule de ces gens qui cherchent la fortune ou la liberté. Les plus modérés s'y livrerent à la culture du tabac, qui ne tarda pas à avoir de la réputation. Les plus actifs alloient chaſſer des bœufs ſauvages à Saint-Domingue, dont ils vendoient les peaux aux Hollandois. Les plus intrépides armerent en courſe, & firent des actions d'une témérité brillante, dont le ſouvenir durera long-tems.

Cet établiſſement alarma la cour de Madrid. Jugeant par les pertes qu'elle eſſuyoit déjà, des malheurs qui la menaçoient, elle ordonna la deſtruction de la nouvelle colonie. Le général des galions choiſit pour exécuter ſa commiſſion, l'inſtant où la plupart des braves habitans de la Tortue, étoient à la mer où à la chaſſe. Il fit pendre ou paſſer au fil de l'épée, avec la barbarie qui étoit alors ſi familiere à ſa nation, tous ceux qu'il trouva iſolés dans leurs habitations; & il ſe retira ſans laiſſer de garniſon, perſuadé que les vengeances qu'il venoit d'exercer, rendoient cette précaution inutile. Mais il éprouva que la cruauté n'eſt pas le meilleur garant de la domination.

Les aventuriers, inſtruits de ce qui venoit de ſe paſſer à la Tortue, avertis en même tems qu'on venoit de former à Saint-Domingue un corps de cinq cents hommes deſtiné à les harceler, ſentirent qu'ils ne pouvoient éviter leur ruine, qu'en ceſſant de vivre dans l'anarchie. Auſſi-tôt ſacrifiant l'indépendance individuelle à la ſureté ſociale, ils mirent à leur tête Willis, Anglois, qui s'étoit diſtingué dans cent occaſions par ſa prudence & par ſa valeur. Sous la conduite de ce chef, on reprit poſſeſſion ſur la fin de 1638, d'une iſle qu'on avoit occupée huit ans; & pour ne plus la perdre, on s'y fortifia.

Les François ſe reſſentirent bientôt de la partialité de l'eſprit national. Willis ayant attiré un aſſez grand nombre de ſes compatriotes, pour être en état de donner la loi, traita les autres en ſujets. C'eſt-là le progrès naturel de la domination. Ainſi ſe ſont formées la plupart des monarchies. Des compagnons d'exil, de guerre ou

de piraterie, ſe donnent un capitaine ; & celui-ci ne tarde pas à s'ériger en maître. Il partage d'abord le pouvoir ou le butin avec les plus forts, juſqu'à ce que la multitude écraſée par le petit nombre, enhardiſſe le chef à s'emparer de toute la puiſſance, & la monarchie alors n'eſt plus que deſpotiſme. Mais il faut des ſiecles & de grands états, pour donner carriere à cette ſuite de révolutions. Une iſle de ſeize lieues quarrées, n'eſt pas faite pour ne contenir que des eſclaves. Le commandeur de Poinci, gouverneur général des iſles du vent, averti de la tyrannie de Willis, fit partir ſur le champ de Saint-Chriſtophe quarante François, qui en prirent cinquante autres à la côte de Saint-Domingue. Ils débarquerent à la Tortue, & s'étant joints aux habitans de leur nation, ils ſommerent tous enſemble les Anglois de ſe retirer. Ceux-ci déconcertés par cet acte de vigueur inattendu, & ne doutant pas que tant de fierté ne fût ſoutenue par des forces plus nombreuſes qu'elles ne l'étoient, évacuerent l'iſle pour n'y plus revenir.

L'Eſpagnol montra plus d'opiniâtreté. Les corſaires qui ſortoient tous les jours de la Tortue, lui cauſoient des pertes ſi conſidérables, qu'il crut que ſa tranquillité, ſa gloire, & ſes intérêts, exigeoient également qu'il la fît rentrer ſous ſa domination. Trois fois il réuſſit à s'en remettre en poſſeſſion, & trois fois il en fut chaſſé. Elle reſta enfin en 1659 aux François qui la garderent juſqu'à ce qu'ils ſe virent aſſez ſolidement établis à Saint-Domingue, pour ſe dégoûter d'un ſi petit établiſſement.

Cependant leurs progrès furent lents, & ne fixerent les regards de la métropole qu'en 1665. Ce n'eſt pas qu'on ne vît errer d'une iſle à l'autre aſſez de chaſſeurs & de pirates ; mais le nombre des cultivateurs, qui étoient proprement les ſeuls colons, ne paſſoit pas quatre cents. On ſentoit la néceſſité de les multiplier ; & le ſoin de cet ouvrage difficile fut confié à un gentilhomme d'Anjou, nommé Bertrand Dogeron.

CHAPITRE CXII.

Mesures de la France pour tirer partie de cette colonie.

DOGERON, que la nature avoit formé pour être grand par lui-même, sans le secours, ou malgré les traverses de la fortune, avoit servi quinze ans dans le régiment de la Marine, lorsqu'en 1656 il passa dans le nouveau-monde. Avec les meilleures combinaisons, il échoua dans ses premieres entreprises; mais la fermeté qu'il montra dans ses malheurs, donna plus d'éclat à sa vertu; & les ressources qu'il eut l'habileté de se procurer, ajouterent à l'opinion qu'on avoit de son génie. L'estime & l'attachement qu'il avoit inspiré aux François de Saint-Domingue & de la Tortue, engagerent le gouvernement à le charger d'en diriger, ou plutôt d'en établir la colonie.

L'exécution de ce projet étoit remplie de difficultés. Il s'agissoit de soumettre à l'ordre des ames féroces, qui avoient vécu jusqu'alors dans l'indépendance la plus absolue; de fixer au travail des brigands qui ne se plaisoient que dans la rapine & dans l'oisiveté; d'assujettir au privilege d'une compagnie exclusive, formée en 1664 pour tous les établissemens François, des hommes qui étoient en possession de négocier librement avec toutes les nations. Après avoir obtenu tous ces sacrifices; il falloit, par les douceurs d'une autorité chérie, attirer de nouveaux habitans, dans une terre dont le climat étoit aussi décrié que la fertilité en étoit peu connue.

Dogeron espéra, contre l'opinion de tout le monde, qu'il réussiroit. L'habitude de vivre avec les hommes qu'il devoit gouverner, lui avoit appris les moyens les plus propres à les gagner: & ses lumieres n'en offroient à son ame honnête que de nobles & de justes. Les flibustiers étoient déterminés à chercher des parages plus avantageux: il les retint, en leur cédant la part que sa place lui donnoit sur leur butin; en leur obtenant du Portugal des commissions pour courir sur les Espagnols, même après qu'ils eurent fait la paix

avec la France. C'étoit l'unique moyen d'attacher à la patrie, des hommes qui en fuſſent devenus les ennemis plutôt que de renoncer au pillage. Les boucaniers ou les chaſſeurs, qui ne ſouhaitoient que des reſſources pour former des habitations, trouvoient dans ſa bourſe des avances ſans intérêt, ou bien en obtenoient par ſon crédit. Pour les cultivateurs, qu'il chériſſoit par préférence à tous les autres colons, il les ſecondoit par tous les encouragemens qui dépendoient de ſon induſtrieuſe activité.

Ces changemens heureux n'avoient beſoin que de prendre de la conſiſtance. Le ſage gouverneur imagina que des femmes pouvoient ſeules cimenter à jamais le bonheur des hommes & la proſpérité de la colonie, par les doux plaiſirs qui amenent la population. Il n'y en avoit pas une ſeule dans le nouvel établiſſement. Il en demanda. La métropole lui en fit paſſer cinquante, qu'on s'empreſſa de rechercher au plus haut prix. Bientôt après, il en reçut un pareil nombre, qui furent obtenues à des encheres encore plus fortes. Il n'y avoit que cette voie de ſatisfaire la paſſion la plus impétueuſe ſans entraîner de querelles, & de propager le ſang des hommes ſans le verſer. Tous les habitans s'attendoient à voir arriver de leur patrie des compagnes, qui viendroient adoucir & partager leur ſort. Ils furent trompés dans leur eſpérance. On ne leur envoya plus que des filles de joie, qui s'engageoient pour trois ans au ſervice des hommes. Cette maniere de purger la métropole, en infectant la colonie, entraîna de ſi grands déſordres, qu'on ſupprima un remede funeſte, mais ſans ſubvenir au beſoin qu'il devoit appaiſer. Par cette négligence, Saint-Domingue perdit un grand nombre de braves gens que l'inquiétude éloigna de ſes bords, & un accroiſſement de population qu'auroient pu lui procurer les colons qui lui reſtoient fideles. La colonie s'eſt long-tems reſſentie, & ſe reſſent peut-être encore d'une faute ſi capitale.

Cette erreur n'empêcha pas que Dogeron, dans le court eſpace de quatre ans, ne portât à quinze cents le nombre des cultivateurs qu'il avoit trouvé à quatre cents. Ses ſuccès augmentoient tous les jours, lorſqu'il les vit arrêtés en 1670 par un ſoulévement, dont

l'incendie embraſa la colonie entiere. Perſonne ne lui imputa le malheur d'un événement où il n'avoit pas en effet la moindre part.

Lorſque cet homme vertueux fut nommé par la cour de France au gouvernement de la Tortue & de Saint-Domingue, il ne réuſſit à faire reconnoître ſon autorité, qu'en laiſſant eſpérer que les ports qui lui alloient être ſoumis ne ſeroient pas fermés aux étrangers. Cependant, avec l'aſcendant qu'il prit ſur les eſprits, il établit peu-à-peu dans ſa colonie le privilege excluſif de la compagnie, qui parvint à négocier enfin ſans concurrens. Mais ſa proſpérité la rendit injuſte, au point qu'elle vendoit ſes marchandiſes deux tiers de plus qu'on ne les avoit payées juſqu'alors aux Hollandois. Un monopole ſi deſtructif ſouleva les habitans. Ils prirent les armes, & ne les mirent bas, après un an de troubles, qu'à condition que tous les vaiſſeaux François auroient la liberté de trafiquer avec eux, en payant à la compagnie cinq pour cent d'entrée & de ſortie. Dogeron, qui étoit l'auteur de l'accommodement, ſaiſit cette circonſtance pour ſe procurer deux bâtimens, deſtinés en apparence à porter ſes récoltes en Europe; mais qui réellement étoient plus à ſes colons qu'à lui. Chacun y embarquoit ſes denrées pour un fret modique. Au retour, le généreux gouverneur faiſoit étaler la cargaiſon à la vue du public. Tous y prenoient ce dont ils avoient beſoin, non-ſeulement au prix de l'achat primitif; mais à crédit, ſans intérêt & même ſans billet. Dogeron avoit imaginé qu'il leur donneroit de la probité, de l'élévation, en ſe contentant de leur promeſſe verbale pour toute ſureté. La mort le ſurprit en 1675, au milieu de ces ſoins paternels. Il laiſſa pour tout héritage des exemples patriotiques à ſuivre, des vertus humaines & ſociales à cultiver.

Pouancey, ſon neveu, ſuccéda moins aux honneurs qu'aux devoirs de ſa place: mais avec les qualités de Dogeron il ne fut pas auſſi grand, parce qu'il marcha ſur ſes traces par eſprit d'imitation plutôt que par caractere. Cependant la multitude qui ne fait pas ces diſtinctions, n'accorda guere moins de confiance à l'un qu'à l'autre; & ils eurent tous deux la gloire & le bonheur

de donner une forme & de la ſtabilité à la colonie, ſans loix & ſans ſoldats. Leur ſens naturel & leur droiture reconnue terminoient à la ſatisfaction de tout le monde les différends qui s'élevoient entre les particuliers; & l'ordre public étoit maintenu par cette autorité que prend naturellement le mérite perſonnel.

Une conſtitution ſi ſage ne pouvoit durer. Il falloit trop de vertu pour la perpétuer. On s'apperçut en 1684 que tous les liens ſe relâchoient; & l'on tira de la Martinique, où la police avoit déjà pris de bonnes racines, deux adminiſtrateurs qui furent chargés d'établir la regle & la ſubordination à Saint-Domingue. Ces légiſlateurs aſſurerent l'ouvrage de la civiliſation, en formant des tribunaux de juſtice en différens quartiers, ſous la réviſion d'un conſeil ſupérieur qui fut érigé au Petit-Goave. Cette juriſdiction devenant trop étendue avec le tems, on créa en 1702 un ſemblable tribunal au Cap-François pour la partie du nord.

Toutes ces innovations pouvoient éprouver des difficultés. Il étoit à craindre que les chaſſeurs & les corſaires, qui formoient le gros de la population, ennemis du frein qu'on mettoit à leur licence, ne ſe retiraſſent chez les Eſpagnols & à la Jamaïque, où l'offre ſéduiſante de grands avantages ſembloit les appeller. Les cultivateurs eux-mêmes y étoient comme attirés, par le dégoût que leur donnoit le vil prix de leurs productions, dont le commerce étoit chargé d'entraves continuelles. On gagna les premiers à force de careſſes, & les ſeconds par la perſpective d'un changement dans leur ſituation, qui étoit vraiment déſeſpérée.

Les cuirs, fruit unique des courſes des boucaniers, avoient été le premier objet d'exportation de Saint-Domingue. La culture y ajouta depuis le tabac qui trouvoit un débit avantageux chez toutes les nations. Il fut bientôt gêné par une compagnie excluſive. On la ſupprima, mais inutilement pour la vente du tabac, puiſqu'elle fut miſe en ferme. Les habitans eſpérant, pour prix de leur ſoumiſſion, quelque faveur du gouvernement, offrirent au roi de lui donner affranchi de tous frais, même de celui du fret, le quart de tout le tabac qu'ils enverroient dans le royaume, à condition qu'ils

qu'ils auroient la diſpoſition libre des trois autres quarts. Il prouvoient que cette voie apporteroit au fiſc plus de revenu que les quarante ſous pour cent qu'il retiroit du fermier. Des intérêts particuliers firent rejeter une ouverture ſi raiſonnable. Cette dureté mit au déſeſpoir le colon, qui dans ſon dépit tourna heureuſement ſon activité vers la culture de l'indigo & du cacao. Le coton le tenta par les richeſſes que cette plante avoit données aux Eſpagnols dans les premiers tems ; mais il s'en dégoûta bientôt, on ne ſait pour qu'elle raiſon, & l'abandonna au point que quelques années après, on ne voyoit pas un ſeul cotonnier ſur pied.

Juſqu'alors les travaux avoient été faits par les engagés, & par les plus pauvres des habitans. Des expéditions heureuſes ſur les terres des Eſpagnols, procurerent quelques negres. Leur nombre fut un peu groſſi par deux ou trois vaiſſeaux François, & beaucoup plus par les priſes qu'on fit ſur les Anglois durant la guerre de 1688, par une deſcente à la Jamaïque, d'où l'on en enleva trois mille en 1694. C'étoient des inſtrumens, ſans leſquels on ne pouvoit entreprendre la culture du ſucre ; mais ils ne ſuffiſoient pas. Il falloit des richeſſes pour élever des bâtimens, pour ſe procurer des uſtenſiles. Le gain que firent quelques habitans avec les flibuſtiers, dont les expéditions étoient toujours heureuſes, les mit en état d'employer les eſclaves. On ſe livra donc à la plantation de ces cannes, qui font paſſer l'or du Mexique aux mains des nations qui n'ont, au lieu de mines, que des terres fécondes.

Cependant la colonie qui, même en ſe dépeuplant d'Européens, avoit fait au milieu des ravages qui précéderent la paix de Riſwick, quelques progrès au nord & à l'oueſt, n'étoit rien au ſud. Cette partie qui a cinquante lieues de côtes ne comptoit pas cent habitans, tous logés ſous des huttes, & plus miſérables les uns que les autres. Le gouvernement n'imagina pas de meilleur moyen pour tirer quelque avantage d'un terrain ſi grand & ſi beau, que d'en accorder en 1698 pour trente ans la propriété à une compagnie qui porta le nom de Saint-Louis. Elle devoit, à l'imitation de la Jamaïque & de Curaçao, ouvrir un commerce interlope avec le continent Eſ-

pagnol, & défricher les vaſtes campagnes ſoumiſes à ſon privilege. Ce dernier objet le plus important, fut bientôt le ſeul dont elle s'occupa.

Pour hâter les progrès de l'agriculture, la compagnie diſtribua gratuitement des terres à ceux qui en demandoient. Chacun, ſelon ſes beſoins & ſes talens, obtenoit des eſclaves payables en trois ans, les hommes à raiſon de ſix cents francs, & les femmes à raiſon de quatre cent cinquante livres. Le même crédit étoit accordé pour les marchandiſes, quoiqu'elles duſſent être livrées au cours du marché général. On s'engageoit à recevoir toutes les productions du ſol au même prix qu'elles auroient dans les autres quartiers de l'iſle. Le corps qui faiſoit tant de ſacrifices n'en étoit dédommagé que par le droit qu'on lui avoit aſſuré d'acheter & de vendre excluſivement dans tout le territoire qui lui avoit été abandonné. Encore cette dépendance, onéreuſe au colon, étoit-elle adoucie par la liberté qui lui reſtoit de prendre où il voudroit toutes les choſes dont on le laiſſeroit manquer, & de payer avec ſes denrées tout ce qu'il auroit acheté.

Le monopole ſe détruit par ſon avidité même, en épuiſant le pays où il exerce ſa tyrannie. C'eſt un torrent qui ſe perd dans les gouffres qu'il creuſe. La mauvaiſe conduite de l'oppreſſeur, le découragement de l'opprimé, concourent au dépériſſement de l'induſtrie & du commerce, dans les états ſoumis à des privileges excluſifs. La compagnie de Saint-Louis eſt une preuve de fait ajoutée à cent autres, pour confirmer le vice & l'abus de ces ſociétés particulieres. Elle fut ruinée par les infidélités, par les profuſions de ſes agens, ſans que le territoire confié à ſes ſoins profitât de tant de pertes. Ce qui s'y trouva de culture, de population, lorſqu'elle remit en 1720 ſes droits au gouvernement, étoit pour la plus grande partie l'ouvrage des interlopes.

C'eſt durant la longue & ſanglante guerre, ouverte pour la ſucceſſion d'Eſpagne, que s'étoit opéré ce commencement de bien. Il ſembloit devoir faire de rapides progrès, avec la tranquillité que la paix d'Utrecht rendit aux nations. Une de ces calamités que les

hommes ne peuvent prévoir, recula de ſi belles eſpérances. Tous les cacaoyers de la colonie périrent en 1715. Dogeron avoit planté les premiers en 1665. Ils s'étoient multipliés avec le tems, ſur-tout dans les gorges des montagnes du côté de l'oueſt. On voyoit des habitations où il y en avoit juſqu'à vingt mille ; de ſorte que quoique le cacao ne ſe vendît que cinq ſous la livre, il étoit devenu une ſource abondante de richeſſes.

Des cultures plus importantes compenſoient cette perte avec uſure ; lorſque la colonie ſe vit menacée d'une ſubverſion totale. Un aſſez grand nombre de ſes habitans, qui avoient conſacré vingt & trente ans de travail ſous un ciel brûlant, à ſe préparer une vieilleſſe heureuſe dans la métropole, y étoient paſſés avec une fortune ſuffiſante pour acquitter leurs dettes & pour acquérir des terres. Leurs denrées leur furent payées en billets de banque, qui périrent dans leurs mains. Ce coup accablant les força de retourner pauvres dans une iſle d'où ils étoient partis riches ; & les réduiſit à ſolliciter, dans un âge avancé, des places d'économes, auprès des mêmes gens qui avoient été autrefois à leur ſervice. La vue de tant d'infortunés fit déteſter, & le ſyſtême de Law, & la compagnie des Indes, qu'on rendoit reſponſable d'une ſi mauvaiſe opération de finance. Cette averſion, née de la compaſſion ſeule, fut bientôt fortifiée par des intérêts perſonnels très-conſidérables.

En 1722, on vit arriver les agens de la compagnie des Indes, qui avoit obtenu le commerce excluſif des negres à la charge d'en fournir deux mille par an. C'étoit évidemment un double malheur pour la colonie, qui, ne pouvant eſpérer que le cinquieme des eſclaves dont elle avoit beſoin, prévoyoit encore qu'on les lui vendroit à un prix exceſſif. Son mécontentement éclata par les actes les plus violens. Des commis, dont l'inſolence avoit beaucoup augmenté l'horreur qu'on avoit naturellement pour tout monopole, furent contraints de repaſſer les mers. Les édifices qui ſervoient à leurs opérations, furent réduits en cendres. Les vaiſſeaux qui leur arrivoient d'Afrique, ou ne furent pas reçus dans les ports, ou n'eurent pas la liberté d'y faire leurs ventes. Le gouverneur général

qui voulut s'oppoſer à une licence excitée par l'abus de l'autorité, vit mépriſer des ordres qui n'étoient pas ſoutenus de la force ; il fut même arrêté. Toutes les parties de l'iſle retentiſſoient de cris ſéditieux & du bruit des armes. On ne ſait où ces excès auroient été pouſſés, ſi le gouvernement n'avoit eu la modération de céder. Cette extrême confuſion dura deux ans. Enfin, les inconvéniens qu'entraîne l'anarchie, ramenerent les eſprits à la paix ; & la tranquillité ſe trouva rétablie ſans les remedes violens de la rigueur.

Depuis cette époque, jamais colonie n'a ſi bien mis le tems à profit que Saint-Domingue. Ses pas vers la proſpérité, ont été des pas de géant. Les deux guerres malheureuſes qui ont troublé ſes mers, n'ont fait que comprimer ſa force. Elle en eſt devenue plus rapide, après la ceſſation des hoſtilités. Une plaie eſt bientôt guérie, lorſque la conſtitution du corps n'eſt pas attaquée. Les maladies elles-mêmes ſont des eſpeces de remedes, qui expulſant les humeurs vicieuſes, donnent une vigueur nouvelle à un tempérament robuſte. Elles rétabliſſent l'équilibre dans la machine, & lui communiquent un mouvement plus régulier & plus uniforme. Ainſi, la guerre ſemble renforcer & ſoutenir le caractere national chez pluſieurs peuples de l'Europe, que la proſpérité du commerce & les jouiſſances du luxe pourroient énerver & corrompre. Les pertes énormes qui ſuivent preſqu'également la victoire & les défaites, laiſſent place à l'induſtrie & raniment le travail. Les nations refleuriſſent, pourvu que le gouvernement veuille ſeconder leur pente, plutôt que de diriger leur marche. Ce principe eſt ſur-tout applicable à la France, qui ne demande pour proſpérer, qu'un champ ouvert à l'activité de ſes habitans. Par-tout où la nature leur laiſſe une libre carriere, ils réuſſiſſent à lui donner tout ſon eſſor. Saint-Domingue a ſinguliérement éprouvé tout ce que peut un ſol heureux, une poſition avantageuſe, entre les mains des François.

CHAPITRE CXIII.

Etat actuel de la colonie.

Cette colonie a cent quatre-vingts lieues de côtes ſituées au nord, à l'oueſt & au ſud. La partie du ſud s'étend depuis le cap Tiburon juſqu'à la pointe du cap de la Béate, ce qui fait environ cinquante lieues de côtes plus ou moins reſſerrées par les montagnes. Les Eſpagnols y avoient bâti dans le tems de leur proſpérité, deux groſſes bourgades, qu'ils abandonnerent lors de leur décadence. La place qu'ils laiſſoient vuide, ne fut pas d'abord occupée par les François, qui devoient craindre le voiſinage de San-Domingo, où étoient concentrées les principales forces de la nation, ſur les ruines de laquelle ils s'élevoient. Leurs corſaires qui s'aſſembloient ordinairement dans la petite iſle à Vaches, pour courir ſur les Caſtillans & pour y partager enſemble leur butin, enhardirent les cultivateurs à commencer en 1673, un établiſſement ſur la côte voiſine. Preſqu'auſſi-tôt détruit, il ne fut repris qu'aſſez long-tems après. La compagnie établie pour l'affermir & pour l'étendre, lui fut peut-être de quelque utilité; mais il dut principalement ſes progrès aux Anglois de la Jamaïque & aux Hollandois de Curaçao, qui, s'étant aviſés d'y faire preſque ſeuls le tranſport des eſclaves, retiroient les productions d'un pays qu'ils contribuoient à mettre en valeur. Les négocians de la métropole ont enfin ouvert les yeux; & depuis 1740, ils fréquentent cette partie, la plus éloignée de la colonie, malgré les vents qui en rendent ſouvent la ſortie longue & difficile.

L'établiſſement qui eſt ſitué au vent de tous les autres, ſe nomme Jaqmel. Quoiqu'aſſez anciennement formé, il n'a que quarante-deux maiſons. Son ſol & celui des peuplades voiſines, extrêmement ſerré par des montagnes, ne lui permettent pas d'aſpirer à une grande opulence. Mais ſous un autre point de vue, il mérite

l'attention du gouvernement. Sa poſition le met à portée de recevoir les troupes & les munitions que la métropole voudroit, en tems de guerre, faire paſſer à la colonie, & qui courroient de trop grands riſques en prenant la route du nord, ſtation naturelle & conſtante des eſcadres ennemies. Jaqmel offre encore une autre reſſource. La petite iſle Hollandoiſe de Curaçao, devient, durant les hoſtilités, un magaſin inépuiſable de vivres. Ses armateurs aſſez forts & aſſez hardis, pour combattre avec ſuccès les petits corſaires de la Jamaïque, les ſeuls navigateurs Anglois qui aient traverſé juſqu'ici leurs opérations, ont verſé durant les derniers troubles des ſubſiſtances immenſes dans le port de Jaqmel. Ils continueront cet approviſionnement tant qu'on voudra, pourvu qu'on aſſure leur atterrage par des batteries bien dirigées, & par la protection d'une ou deux frégates. Ce dépôt alimentera l'oueſt de Saint-Domingue, par un chemin de huit lieues ſeulement, qui conduit à Léogane & au Port-au-Prince, & le ſud par de petits bateaux qui rangeront aiſément la côte.

Tandis que Jaqmel y entretient l'abondance, Saint-Louis en fait la ſureté. Cette ville bâtie au commencement du ſiecle eſt ſituée au fond d'une baie qui forme une eſpece de port aſſez bon. Elle n'a que quarante maiſons. La nature qui l'a condamnée à une éternelle pauvreté, ſembloit attendre la main de l'art pour fournir à ſes habitans de l'eau potable. Enfin quelques Juifs qui ont des habitations aux portes de Saint-Louis, ont entrepris un aqueduc qu'ils ſe ſont obligés de conſtruire à leurs dépens. La place eſt le ſiege du gouvernement, & reçoit le peu de vaiſſeaux de guerre qui ſe montrent dans ces parages. C'eſt-là ſon ſeul avantage. C'eſt par-là qu'elle protege le commerce & les richeſſes qui ſe trouvent aux Cayes, placées dix lieues plus bas.

Cette ville a été comme jetée ſans réflexion dans l'enfoncement d'une rade qui n'a que trois paſſes, dont la profondeur inſuffiſante en elle-même diminue encore tous les jours. Le mouillage y eſt fort reſſerré & ſi dangereux durant l'équinoxe, que les bâtimens qui s'y trouvent alors périſſent très-ſouvent. La grande quantité de vaſe

qu'y dépoſent les eaux d'une ravine, appellée la riviere du Sud, s'accroît au point que dans trente ans on ne pourra plus y entrer. Le canal formé par le voiſinage de l'iſle à Vaches, n'y ſert qu'à gêner la ſortie des navigateurs. Ses anſes ſont le repaire des cotſaires de la Jamaïque. C'eſt-là que croiſant ſans voiles, & voyant ſans être vus, ils ont toujours l'avantage du vent ſur des bâtimens auxquels la force & le lit conſtant des vents ne permettent pas de paſſer au deſſus de l'iſle. Si des vaiſſeaux de guerre étoient forcés de relâcher dans ce mauvais port, l'impoſſibilité de vaincre cet obſtacle & celui des courans pour gagner le vent de l'iſle, les forceroit à ſuivre la route des navires marchands. Ainſi doublant la pointe de Labacou, l'un après l'autre, à cauſe des bas-fonds, ces vaiſſeaux qui ſe trouveroient entre la terre & le feu de l'ennemi, avec le déſavantage du vent, ſeroient infailliblement détruits par une eſcadre inférieure.

La ville des Cayes eſt digne du port. On y voit deux cent quatre-vingts maiſons, toutes enfoncées dans un terrain marécageux, & la plupart entourées d'une eau croupiſſante. L'air qu'on reſpire dans ce ſéjour manque également de reſſort & de ſalubrité. Cette mauvaiſe température, jointe au vice de la rade, a fait ſouhaiter que le commerce de la métropole avec la colonie, pût ſe porter à Saint-Louis. Mais les efforts qu'on a faits ont été ſans ſuccès; & l'on peut aſſurer qu'ils ne réuſſiront jamais. La raiſon en eſt ſenſible.

Les Cayes ſont environnées d'une plaine de près de ſix lieues de long ſur quatre & demi de large. Cette terre très-unie, d'une fertilité prodigieuſe, univerſellement propre à la culture du ſucre, eſt arroſée en bien des endroits, & peut l'être par-tout. Il ne lui manque pour être la rivale de la plaine du Cap, que d'avoir autant d'eſclaves. Elle en augmente le nombre tous les jours; & bientôt il s'y multipliera dans une proportion convenable à la meſure de ſa fécondité poſſible. Tant d'avantages attirent directement à la ville des Cayes des hommes qui ne paſſent les mers que pour s'enrichir plus rapidement.

Contrarier cette prédilection, ce ſeroit retarder en pure perte

les progrès d'un bon établiſſement. Les caprices même de l'induſtrie méritent l'indulgence du gouvernement. La moindre inquiétude du négociant le conduit à la défiance. Les raiſonnemens politiques & militaires ne peuvent rien contre ceux de l'intérêt. Les colonies n'ont pas d'autres regles de logique : elles vont, elles s'arrêtent où l'argent abonde le plus. Le commerce ne proſpere que dans un terrain qu'il a choiſi lui-même. Tout genre de contrainte l'effraie. Ordonner à des acheteurs, à des vendeurs de quitter leurs boutiques, ce ſeroit une tyrannie abſurde dans une foire. Les Cayes ne ſont que cela.

Tout ce que le miniſtere de France peut raiſonnablement ſe propoſer, c'eſt de fortifier & de purifier un peu ce ſéjour. On feroit l'un & l'autre, en creuſant autour de la ville un foſſé dont les déblais ſerviroient à combler les lagons intérieurs. Le ſol exhauſſé par ce travail ſe deſſécheroit de lui-même. L'eau de la riviere qu'on feroit couler par une pente naturelle dans ce foſſé profond, mettroit la ville, avec le ſecours de quelques fortifications, à l'abri des entrepriſes des corſaires, aſſureroit même une défenſe momentanée qui donneroit les moyens de capituler devant une eſcadre.

On peut, on doit aller plus loin. Pourquoi ne pas donner un port factice à un entrepôt important, qui bientôt ſe trouvera bouché ? Les navires marchands qui vont chercher une retraite à la baie des Flamands, ſituée à moins de deux lieues au vent des Cayes, ſemblent y avoir déſigné d'avance le Havre dont cette ville a beſoin. Ce port peut contenir un grand nombre de vaiſſeaux de guerre à couvert de tous les vents; leur offre pluſieurs carénages, leur permet de doubler au vent de l'iſle à Vaches, & de conſerver avec la ville un cabotage qui, protégé par des batteries bien diſtribuées, ſeroit reſpecté de tous les corſaires. Un ſeul inconvénient diminue la faveur de cette poſition. C'eſt que la qualité du fond & le calme de la mer, y rendent la piqûre des vers plus commune qu'ailleurs, & plus dangereuſe pour les vaiſſeaux.

Un mouillage plus ſain, mais qui ne convient qu'à de petits bâtimens : c'eſt le bourg des Côteaux. Le commerce étranger qu'on

y permet pendant la guerre, & qu'on n'y peut guere empêcher durant la paix, a formé ce port, qui, d'ailleurs eſt preſque ſans défenſe. Après les Cayes, ce bourg eſt le lieu de la côte où il ſe fait le plus d'affaires. Son territoire, & les terres voiſines dont il abſorbe les productions, abondent ſur-tout en indigo; mais il n'en paſſe en France que très-peu.

La partie du ſud, finit au cap Tiburon. Le petit établiſſement qu'on y a formé, n'a, au lieu de port, qu'une rade où la mer eſt conſtamment agitée; mais il protege par ſes fortifications les navires marchands qui ſont obligés de doubler le cap. Il donne un aſile; ſoit aux bâtimens neutres, qui, fuyant les corſaires, n'ont pu ſe refugier à Jaqmel; ſoit aux vaiſſeaux de guerre nationaux, qui ont à craindre la violence des vents dans ces parages, ou les forces ſupérieures d'une eſcadre ennemie.

Quoique cette côte ſoit la moindre des trois qui forment la colonie Françoiſe de Saint-Domingue, & qu'au dernier Décembre 1766, on n'y comptât que 33, 663 eſclaves, elle eſt cependant aſſez conſidérable, pour promettre un jour à la métropole autant de denrées que la plus riche de ſes iſles du vent. La proximité où elle ſe trouve de la Jamaïque, l'expoſe actuellement à de grands dangers. Elle pourra menacer à ſon tour ce boulevard des Anglois; lorſque ſon terrain mis en valeur, ſon étendue ſuffiſamment peuplée, des ports fortifiés & gardés, lui auront donné la conſiſtance qu'une bonne adminiſtration lui doit faire acquérir.

En paſſant du ſud à l'oueſt, le premier établiſſement qu'on trouve eſt celui du cap Dame-Marie. Il eſt ſi foible encore, que ſur vingt lieues de côtes, on ne compte que cinquante Européens en état de porter les armes. Auſſi la déclaration de guerre eſt-elle pour eux un ſignal de fuite. Cependant ils ont oſé durant les dernieres hoſtilités, reſter dans leurs habitations. Chaque colon avoit pris ſeulement la précaution de ſe ménager un ſouterrain, où il ſe retiroit avec ſes eſclaves, lorſqu'il ſe voyoit menacé par quelque corſaire. Malgré cette attention, des atteliers entiers ont été ſurpris & enlevés.

On n'a pas autant à craindre ces ſortes d'accidens dans le quartier voiſin, connu ſous le nom de la grande Anſe, ou de Jérémie. Ce bourg ſitué ſur une hauteur où l'air eſt pur, a de jolies maiſons, & donne de grandes eſpérances. L'abondance de ſon coton & de ſon cacao, y a attiré quelques négocians. Les corſaires qui croiſent ſur les Jamaïquains, y conduiſent leurs priſes. La culture & la population y ont fait des progrès, qui en promettent de plus heureux encore.

Rien n'annonce une ſemblable deſtinée au Petit-Goave. Ce lieu ſi célebre du tems des flibuſtiers, n'offre aujourd'hui que des ruines pour veſtiges de ſon premier éclat. Il le dut à une rade où les vaiſſeaux de toute grandeur trouvoient un mouillage excellent, des facilités pour s'abattre, un abri contre tous les vents. Comme port, il ſeroit encore fameux & fréquenté, ſi la Gonave n'étoit pas à ſon voiſinage, ſi les eaux croupiſſantes de la riviere Abaret, qui ſe perd dans des marécages, n'y rendoient pas mal-ſain un air épais qui n'a pas de courant.

Léogane, ſituée à cinq lieues du Petit-Goave, a trois cent dix-ſept maiſons: elles forment un quarré long, & quinze rues larges & bien diſtribuées. On l'a bâtie à une demi-lieue de la mer, dans une plaine étroite, mais féconde, bien cultivée, arroſée par un grand nombre de ruiſſeaux. Le deſir le plus vif de ſes habitans, ſeroit de faire ouvrir un canal depuis la ville juſqu'au mouillage; ce qui préviendroit la difficulté des charrois. S'il étoit raiſonnable de faire une place de guerre ſur la côte de l'oueſt, Léogane mériteroit la préférence. Elle eſt aſſiſe ſur un terrain uni; rien ne la domine, & les vaiſſeaux ne peuvent l'inſulter. Mais pour la mettre à l'abri d'un coup de main, il faudroit l'envelopper d'un rempart de terre, avec un foſſé profond qui ſe rempliroit d'eau ſans les moindres frais. Cette dépenſe ne coûteroit pas, à beaucoup près, autant que les travaux qui ont été entrepris au Port-au-Prince. On va voir avec quel ſuccès.

La premiere partie de l'iſle que les François cultiverent, fut celle de l'oueſt, comme la plus éloignée des forces Eſpagnoles, qu'on

avoit alors à craindre. Située au milieu des côtes qu'ils occupoient, ils y établirent le ſiege du gouvernement. On le fixa d'abord au Petit-Goave, dont la ſtérilité & le mauvais air dégoûterent dans la ſuite. Léogane qui le remplaça, fut ſacrifiée à ſon tour au Port-au-Prince, qui devint en 1750 le ſéjour d'un conſeil ſupérieur, du commandant général & de l'intendant.

Une ouverture d'environ quatorze cents toiſes, priſe en ligne directe, dominée de deux côtés, eſt l'emplacement qu'on a choiſi pour la nouvelle capitale. Deux ports formés par des iſlets, ont ſervi de prétexte à ce mauvais choix. Le port des marchands à moitié comblé, ne peut plus recevoir ſans danger des vaiſſeaux de guerre; & le grand port qui leur eſt deſtiné, auſſi mal-ſain que l'autre par les exhalaiſons des iſlets, n'eſt défendu par rien, & ne le peut être contre un ennemi ſupérieur.

Une foible eſcadre ſuffiroit même pour en bloquer une plus forte, dans une poſition ſi déſavantageuſe. La Gonave qui diviſe la baie en deux, laiſſeroit à la petite eſcadre, une croiſiere libre & ſure; les vents de mer empêcheroient qu'on ne vînt à elle; ceux de terre, en ouvrant la ſortie du port aux vaiſſeaux qu'on lui oppoſeroit, lui faciliteroient le choix de la retraite entre les deux pertuis de Saint-Marc & de Léogane. A égalité de manœuvre, elle auroit toujours l'avantage de mettre la Gonave entr'elle & l'eſcadre Françoiſe.

Que ſeroit-ce, ſi celle-ci ſe trouvoit la moins nombreuſe? Déſemparée & pourſuivie, elle ne pourroit atteindre une relâche auſſi enfoncée que le Port-au-Prince, avant que le vainqueur eût profité de ſa déroute. Si les vaiſſeaux battus y arrivoient, aucun ouvrage n'empêcheroit l'ennemi de les pourſuivre preſqu'en ligne, & d'entrer juſques dans le port du roi où ils ſe retireroient.

La plus heureuſe des ſtations en fait de croiſiere, eſt celle qui donne la facilité d'accepter ou de refuſer le combat, de n'avoir qu'un petit eſpace à garder, de découvrir tout d'un point central, de trouver des mouillages ſurs au bout de chaque bordée, de pouvoir ſe cacher ſans s'éloigner, de faire du bois & de l'eau à vo-

lonté, de naviguer dans de belles mers où l'on n'a que des grains à craindre. Tels ſont les avantages qu'un eſcadre ennemi aura toujours ſur les vaiſſeaux François mouillés au Port-au-Prince. Une frégate pourroit ſans riſque venir les y braver. Elle ſuffiroit pour intercepter à l'entrée ou à la ſortie, tous les navires marchands qui navigueroient ſans eſcorte.

Cependant un port ſi favorable a décidé la conſtruction de la ville. Elle occupe en longueur ſur le rivage, douze cents toiſes, c'eſt-à-dire, preſque toute l'ouverture que la mer a creuſée au centre de la côte de l'oueſt. Dans ce grand eſpace qui s'enfonce à une profondeur d'environ cinq cent cinquante toiſes, ſont comme perdues cinq cent cinquante-huit maiſons ou caſes, diſperſées dans vingt-neuf rues. L'écoulement des ravines qui tombent des mornes, entretient dans ce ſéjour une humidité continuelle, ſans y procurer de bonne eau. Pour en avoir de moins mal-faiſante, il faut l'envoyer chercher dans des lieux éloignés. Ajoutez à cette incommodité, le peu de ſureté d'une place, qui, commandée du côté de la terre, eſt par-tout abordable du côté de la mer. Les iſlets même qui diſtinguent les deux ports, loin de garantir d'une deſcente, ne ſerviroient qu'à la couvrir.

Cette deſcription, dont les gens inſtruits & ſans paſſion ne conteſteront pas la fidélité, montre aſſez d'elle-même, que le Port-au-Prince a trop fixé l'attention du gouvernement. Ce ſeroit une erreur funeſte que de s'obſtiner à combattre la nature, en voulant défendre à force d'art, un poſte qu'elle a livré de toutes parts à l'invaſion. L'égarement ſeroit plus grand encore d'y raſſembler, en le laiſſant ouvert, les tribunaux, les troupes, les munitions, les vivres, l'arſenal; tout ce qui fait le ſoutien d'une grande colonie. La deſtination de ce port doit ſe réduire à l'embarquement des récoltes, que produiſent les champs voiſins & la riche plaine du Cul-de-Sac. Ce débouché n'exige qu'une protection ſuffiſante pour prévenir une ſurpriſe, & pour aſſurer la retraite des citoyens, qui ſeront toujours prêts à abandonner une place, dont le deſtin eſt de ſe rendre à la premiere attaque. Saint-Marc n'aura jamais un meilleur ſort.

Cette ville peu profonde s'étend en longueur ſur la côte, au fond d'une baie couronnée d'un croiſſant de mornes, dont la mer n'eſt ſéparée que par une très-petite plaine. La nature a laiſſé cet intervalle de vie & de culture entre l'aridité des montagnes & l'abyme des eaux. Mais ces mornes, quoique ſtériles, ne ſont pas inutiles. Ils ont la propriété, unique dans la colonie, de fournir des pierres de taille auſſi bonnes que celles d'Europe ; & & la côte même les donne ſans beaucoup de travail. On en a bâti la ville, qui ne conſiſte qu'en cent cinquante-quatre maiſons, autrefois défendues par un retranchement de terre qui n'exiſte plus.

Saint-Marc eſt très-commerçant. Il attire d'un côté les denrées qui ne vont pas au Port-au-Prince, & de l'autre, celles qui ſe recueillent depuis ſes murs juſqu'au mole Saint-Nicolas. Sa proſpérité augmenteroit conſidérablement, ſi on réuſſiſſoit à arroſer la plaine naturellement trop ſeche de l'Artibonite, qui n'a beſoin que de ce ſecours pour ſurpaſſer par ſa fécondité les meilleures terres.

L'Artibonite tire ſon nom d'une riviere qui le partage dans preſque toute ſa longueur. Les eaux de ce fleuve, quelquefois encaiſſé, roulent conſtamment ſur la crête de la plaine. L'élévation de leur lit avoit fait naître depuis long-tems l'idée de les ſubdiviſer. Des opérations géométriques en ont démontré la poſſibilité : tant les nations ſavantes ont d'empire ſur la nature. Mais un projet appuyé ſur la baſe des connoiſſances mathématiques, exige des précautions extrêmes dans l'exécution. L'impétuoſité que prend le cours des eaux quand il eſt groſſi par les pluies, & la mobilité du ſol où coule la riviere, ne permettent de toucher à ſes bords qu'avec une grande réſerve. La plus légere ſaignée faite mal-à-propos, y ouvriroit en peu d'inſtans, une breche énorme à des inondations effrayantes & deſtructives pour une vaſte plaine.

Cependant tous les propriétaires deſirent impatiemment l'entrepriſe d'un ſi grand ouvrage. Mais c'eſt à l'adminiſtration de juger ſi des aſſociations particulieres, qui ſollicitent la liberté de faire travailler à des arroſemens qui ne peuvent féconder que leurs terres, ne nuiroient pas au projet d'arroſer toutes celles du pays.

Plutôt que de faire céder le bien public à l'intérêt du petit nombre, le gouvernement devroit venir au ſecours des colons qui n'ont pas les facultés de contribuer aux dépenſes de l'arroſement général. On ſeroit bien dédommagé de ce ſacrifice, par un ſixieme d'augmentation dans les productions de la colonie. Cet accroiſſement de fécondité deviendroit encore plus conſidérable, s'il étoit poſſible de deſſécher entiérement cette partie de la côte, qui eſt noyée dans les eaux de l'Artibonite. C'eſt ainſi qu'en changeant le cours des fleuves, l'homme policé ſoumet la terre à ſon uſage. La fertilité qu'il y répand peut ſeule légitimer ſes conquêtes; ſi toutefois l'art & le travail, les loix & les vertus réparent avec le tems l'injuſtice d'une invaſion.

L'oueſt de la colonie qui au dernier Décembre 1766, comptoit ſeul 83,080 eſclaves, eſt ſéparé du nord par le mole Saint-Nicolas, qui participe des deux côtes. A l'extrémité du cap, eſt un port également beau, sûr & commode. La nature en le plaçant vis-à-vis la pointe de Maiſi de l'iſle de Cuba, ſemble l'avoir deſtiné à devenir le poſte le plus intéreſſant de l'Amérique, pour les facilités de la navigation. Sa baie a quatorze cent cinquante toiſes d'ouverture. La rade conduit au port, & le port au baſſin. Tout ce grand enfoncement eſt ſain, quoique la mer y ſoit comme ſtagnante. Le baſſin, qu'on diroit fait exprès pour les carénages, n'a pas le défaut des ports encaiſſés : il eſt ouvert aux vents d'oueſt & de nord, ſans que leur violence puiſſe y troubler ou retarder aucun des mouvemens ou des travaux intérieurs. La péninſule où le port eſt ſitué, s'éleve comme par degrés juſques aux plaines qui repoſent ſur une baſe énorme. C'eſt pour ainſi dire une ſeule montagne, qui d'un ſommet large & uni, va par une pente douce ſe rejoindre au reſte de l'iſle.

Le mole Saint-Nicolas fut long-tems oublié par les habitans de Saint-Domingue. Des mornes pelés & des rochers applatis, n'avoient rien d'attrayant pour leur cupidité. L'uſage qu'ont fait les Anglois de cette poſition durant la derniere guerre, l'a comme tirée du néant. Le miniſtere de France éclairé par ſes ennemis

même, y a fait passer un grand nombre d'Acadiens & d'Allemands, mais qui y ont péri avec une effrayante rapidité. C'est le sort inévitable des établissemens fondés entre les tropiques. Le peu qui y est échappé aux atteintes funestes du climat, du chagrin & de la misere, déserte tous les jours le sol stérile & pauvre de Saint-Nicolas. Il est possible que la liberté de le fréquenter, accordée aux navigateurs étrangers, y arrête l'émigration. La facilité qui en résultera pour les colons, de vendre convenablement les fruits de leur culture, les bestiaux de leurs pâturages, les ouvrages de leur industrie, les fixera peut-être sur les terres qu'on leur a données. Du reste, elles ne produisent de denrées convenables pour l'Europe, que le seul coton.

Après le mole Saint-Nicolas, le premier établissement qu'on trouve à la côte du nord, c'est le port de Paix. Il dut sa fondation au voisinage de la Tortue, dont les habitans s'y refugioient à mesure qu'ils abandonnoient cette isle. L'ancienneté de ses défrichemens a rendu ce canton l'un des moins mal-sains de Saint-Domingue; & il est parvenu depuis long-tems au point de richesse & de population où il pouvoit arriver. Mais l'un & l'autre sont peu de chose, quoique l'industrie ait été jusqu'à percer des montagnes pour conduire les eaux & arroser les terres. Le sucre n'y est pas abondant; l'indigo, le café, le coton, absorbent les principaux soins de la culture. La difficulté qu'on trouve de tous les côtés d'aborder au port de Paix, l'a comme isolé & séparé du reste de la colonie. La population la plus voisine de ce lieu retiré, c'est le Cap-François.

Cette ville est située au bord d'une grande plaine, qui a vingt lieues de long sur quatre de large. Il y a peu de pays plus arrosés; il ne s'y trouve pas une riviere où une chaloupe puisse remonter plus de trois milles. Tout ce grand espace est coupé par des chemins de quarante pieds de large tirés au cordeau, constamment bordés de haies de citronniers, assez épaisses pour servir de barriere contre les animaux. De longues avenues de grands arbres conduisent à plusieurs habitations; mais on a négligé d'orner les routes de ces

hautes futaies, qui auroient fourni aux voyageurs un ombrage délicieux, & qui auroient prévenu la diſette de bois, dont on ſe plaint déjà. Quoique les François euſſent reconnu de bonne heure le prix d'un terrain dont la fertilité ſurpaſſe l'imagination; ils ne commencerent à le cultiver qu'en 1670, époque où ils ceſſerent de craindre les irruptions des Eſpagnols, qui juſqu'alors s'étoient tenus en force dans le voiſinage. Le parti qu'on prit d'y porter les habitans de Sainte-Croix & de Saint-Chriſtophe, accéléra les progrès de cet établiſſement. C'eſt aujourd'hui le pays de l'univers qui produit une plus grande quantité de ſucre.

La plaine qui n'a vers le nord d'autres limites que la mer, eſt couronnée au ſud par une chaîne de montagnes, dont la profondeur varie depuis quatre juſqu'à huit lieues. Il y en a peu de fort élevées. Elles n'ont rien qui repouſſe les habitans. Pluſieurs peuvent être cultivées juſqu'à leur ſommet, & toutes ſont coupées par des intervalles remplis de plantations de café, & de très-belles indigoteries. Dans ces vallées délicieuſes, on ſavoure à loiſir les délices d'un printems ſans hiver, ſans été. L'année n'y a que deux ſaiſons également belles. La terre toujours chargée de fruits, toujours couverte de fleurs, y réunit continuellement les charmes & les richeſſes que la poéſie prodigue dans ſes deſcriptions. De quelque côté qu'on tourne ſes regards, on eſt enchanté par la variété des objets colorés d'une lumiere pure. Le ciel eſt tempéré pendant le jour; les nuits conſtamment fraîches, préparent un ſoleil doux. Les habitans de la plaine où cet aſtre darde ſes rayons les plus vifs, vont dans ces montagnes reſpirer un air frais, boire des eaux ſalubres. Heureux le mortel qui apprit aux François à s'établir dans un ſéjour ſi délicieux!

Ce fut un de ces hommes que l'intolérance religieuſe commençoit à proſcrire dans leur patrie. Un calviniſte, nommé Gobin, alla planter au Cap la premiere habitation. Les maiſons ſe multiplierent, à meſure que le territoire fut défriché. Cet établiſſement avoit déjà fait aſſez de progrès dans l'eſpace de vingt-cinq ans, pour exciter la jalouſie

jalouſie des Anglois. Joignant leurs forces à celles des Eſpagnols, ils l'attaquerent en 1695 par terre & par mer, le prirent, le pillerent, & le mirent en cendres.

On pouvoit tirer de ce déſaſtre un grand avantage. Dans une rade qui a trois lieues de circonférence, l'intérêt, qui eſt le premier fondateur des colonies, avoit fait choiſir pour l'emplacement du Cap le pied d'un morne, parce que c'étoit le lieu le plus à portée du mouillage ordinaire. Cette poſition peu ſaine, avertiſſoit les colons de s'établir ailleurs. Ils n'y ſongerent pas. C'eſt dans un gouffre, où la chaleur des rayons eſt augmentée par la réflexion des montagnes, où le vent n'arrive que du côté de la mer par-deſſus des marécages; c'eſt-là qu'on rétablit une ville qu'on n'y devoit jamais bâtir. Cependant la richeſſe des campagnes voiſines, n'a ceſſé d'agrandir ce port d'édifices nouveaux & toujours plus rians.

Vingt-neuf rues tirées au cordeau, coupent aujourd'hui le Cap en deux cent vingt-ſix iſlets de maiſons, qui montent au nombre de huit cent dix. Mais ces rues trop étroites & ſans pente, quoique le terrain ſoit en dos d'âne, ſont toujours bourbeuſes; parce que n'étant pavées qu'au milieu, les ruiſſeaux des côtés qui n'ont pas une chûte égale forment des cloaques, au lieu de ſervir à l'écoulement des eaux.

On a projeté pluſieurs places dans cette ville. Celle de Notre-Dame, quoiqu'ancienne, eſt à peine applanie: elle a la forme d'un quarré long; le centre en eſt marqué par une fontaine qui tarit ſouvent faute d'entretien. On y a commencé depuis quelques années une égliſe que ſon immenſité, le défaut de fonds & la lenteur de l'importation des pierres qu'on fait venir d'Europe, ne permettront pas ſi-tôt d'achever. La place de Clugny qui eſt un quarré régulier, étoit néceſſaire pour faire diſparoître un marais infect. Ce deſſéchement ſera utile à la ſalubrité de l'air. Le gouvernement, les caſernes, un magaſin du roi, ſont les ſeuls édifices publics qui attirent les regards des curieux. Mais l'œil du citoyen aime à ſe repoſer ſur deux établiſſemens, qu'on appelle maiſons de la providence. La

plupart des François qui arrivent dans la colonie n'ont ni reſſources, ni talens. Avant qu'ils aient acquis aſſez d'induſtrie pour ſubſiſter, ils ſont preſque tous expoſés à des maladies ſouvent mortelles. Au Cap, ces malheureux ſans fortune & ſans aveu, ſont reçus dans deux hoſpices où les hommes & les femmes trouvent ſéparément tous les ſecours que leur ſituation exige, juſqu'à ce qu'on leur ait procuré des places. Il eſt bien honteux qu'une ſi belle inſtitution n'ait trouvé nulle part des imitateurs. L'humanité & la politique s'indignent également de cette négligence.

Le commerce devroit fonder dans toutes les colonies des refuges ſemblables à ceux de Saint-Domingue. Ce ſont-là des établiſſemens qu'on peut appeller vraiment pieux & divins, puiſqu'ils ſont faits pour la conſervation des hommes. Soit par une ſuite de cette précaution, ou par le concours d'autres ſoins, il meurt à proportion moins de monde au Cap, que dans les autres villes ſituées ſur le bord de la mer. L'attention qu'on a eue de purifier l'air en deſſéchant les marais, le défrichement entier des mornes, la proximité d'une plaine à-peu-près parvenue au plus haut période de ſes cultures; tous ces moyens ſe ſont réunis pour corriger les influences nuiſibles d'une ſituation vicieuſe.

Le port du Cap eſt digne de recevoir les riches productions des contrées voiſines. Il eſt admirablement placé pour les vaiſſeaux qui arrivent d'Europe. L'air qu'on y reſpire eſt le meilleur de l'iſle. Il n'eſt ouvert qu'au vent du nord-eſt, dont il ne peut même recevoir aucun dommage, ſon entrée étant ſemée de récifs, qui rompent l'impétuoſité des vagues. On en ſort aiſément, & le débouquement de ces mers ſe fait en peu de tems.

A quatorze lieues au vent du Cap, eſt le Fort-Dauphin. C'étoit un bourg qui s'appelloit autrefois Bayaha, & qui depuis qu'on l'a rapproché de la mer, a changé de nom comme de place. La nouvelle ville ſe trouve ſituée dans le centre intérieur d'un vaſte port, dont la ſeule ouverture eſt formée par un goulet de quinze cents toiſes de longueur ſur environ cent de largeur. Une riviere

l'environne à l'oueſt. Le rivage de la mer la termine à l'eſt. Une très-petite péninſule au nord ſert d'emplacement au fort. Du côté du ſud eſt la plaine. La ville n'eſt encore compoſée que de ſoixante-dix maiſons. Elle eſt aſſez loin des montagnes, pour n'être dominée d'aucun morne qui puiſſe irriter la chaleur par la réverbération ; mais le voiſinage de quelques marais y rend l'air mal-ſain. Ses fortifications ſont ſuffiſantes pour arrêter une eſcadre deux ou trois jours.

La ſureté, la beauté de ſon port n'empêchent pas que la majeure partie des productions de ſa plaine ne paſſent au Cap. La maſſe du commerce attire toujours à elle les branches voiſines ; & les grands ports abſorbent & deſſechent les petits.

CHAPITRE CXIV.

Productions & population de la colonie.

Toutes les productions de Saint-Domingue ſe réduiſoient en 1720, à 1, 200, 000 livres peſant d'indigo ; à 1, 400, 000 livres de ſucre blanc ; 21, 000, 000 livres de ſucre brut. Ces cultures s'étendirent, & en 1737 on y ajouta celles du coton & du café. En 1754, les denrées de la colonie furent vendues ſur les lieux même, 28, 833, 581 livres. Il eſt vrai qu'elle reçut de la métropole pour 40, 628, 780 livres de marchandiſes ; mais ſi elle s'endettoit, ce n'étoit que pour hâter ſa proſpérité. Sa population blanche étoit alors de 7758 hommes en état de porter les armes ; de 2525 femmes, veuves ou mariées ; de 781 jeunes perſonnes en âge de ſubir le joug de l'hymen ; de 1691 garçons & de 1503 filles, au deſſous de douze ans. Elle comptoit parmi ſes noirs ou mulâtres libres, 1362 hommes qui pouvoient faire la guerre ; 1626 veuves ou femmes mariées ; 1009 garçons & 864 filles, au deſſous de 12 ans. Ses atteliers étoient peuplés de 79, 785 negres ;

de 53, 817 négreſſes ; de 20, 518 négrillons ; de 18, 428 négrittes. On exploitoit 344 ſucreries en brut, 255 en blanc; 3379 indigoteries; & on cultivoit 98, 946 cacaoyers ; 6, 300, 367 cotonniers, 21, 053, 842 caſiers. La colonie avoit pour vivres, 5,520,503 bananiers; 1,201,849 quarrés de patates; 226,098 quarrés d'ignames ; 2, 830, 586 foſſes de manioc. Ses troupeaux ne paſſoient pas 63, 450 bêtes à poil, & 92, 946 bêtes à cornes.

A l'époque de 1764, Saint-Domingue avoit 8786 blancs en état de porter les armes. 4306 habitoient le nord, 3470 l'oueſt, & 1010 ſeulement le ſud. 4114 mulâtres ou negres libres, mais enrégimentés, groſſiſſoient ces forces. Il y en avoit 497 au ſud, 2250 à l'oueſt, & 1370 au nord.

Le nombre des eſclaves étoit de 206, 000 de tout âge & de tout ſexe, répartis de la maniere ſuivante. 12, 000 dans neuf villes, quelques-uns ouvriers, & les autres occupés au ſervice domeſtique; 4000 employés dans les bourgs aux tuileries, aux poteries, aux briqueries, aux fours à chaux, & à quelques autres manufactures de néceſſité premiere; 1000 deſtinés à cultiver des vivres & des légumes; 180, 000 conſacrés aux denrées d'exportation. Depuis ce recenſement, il a été porté tous les ans, environ quinze mille noirs dans la colonie. Ils n'ont pas remplacé les morts, dont le vuide ſe trouvoit plus que rempli par les eſclaves introduits en fraude. Ils n'ont pas non plus ſervi au luxe des villes, où le nombre de ces ſortes de domeſtiques a même diminué. Ces negres nouvellement tranſportés étoient des hommes capables de travail: on les a tous appliqués à la culture qu'ils doivent avoir conſidérablement augmentée. Elle n'aura pas même perdu à changer d'objets ſur quelques articles.

A la place de l'indigo que des terres fatiguées commençoient à rendre moins abondamment, il s'eſt formé quarante nouvelles ſucreries. On en compte aujourd'hui 260 au nord, 197 à l'oueſt, 84 au ſud. Les raffineries ſe ſont encore plus multipliées à proportion, & la quantité de ſucre blanc a preſque doublé. Le coton a fait de grands progrès dans les vallées de l'Oueſt, & le café des progrès

prodigieux dans celles du nord. Il s'eſt même élevé quelques cacaoyeres dans les bois de la grande anſe. La paix a fait refleurir les anciennes branches de commerce; elle en a fait germer de nouvelles. Tout croît & proſpere ſous ſon ombre. Elle crée à la fois le bonheur des deux mondes.

On peut aſſurer d'après des inſtructions très-fideles, que dans l'année 1767, il eſt ſorti de la colonie 72,718,781 livres peſant de ſucre brut; 51, 562, 013 livres de ſucre blanc; 1, 769, 562 livres d'indigo; 150, 000 livres de cacao; 12, 197, 977 livres de café; 2, 965, 920 livres de coton; 8, 470 banettes de cuirs en poil; 10, 350 côtés de cuirs tannés; 4, 108 barriques de taffia; 21, 104 barriques de ſirop.

Telle eſt la maſſe des productions enrégiſtrées aux douanes de Saint-Domingue en 1767, & exportées ſur trois cent quarante-ſept navires arrivés de France. Les chargemens faits ſous voile, l'excédent des poids déclarés, le paiement des noirs introduits en fraude, ne peuvent pas avoir enlevé moins d'un quart des denrées de la colonie, qu'il faut ajouter à l'énumération connue des richeſſes. Depuis cette époque toutes les cultures de la colonie ont augmenté, & celle du café eſt triplée.

On n'eſt pas d'accord ſur l'augmentation dont elles ſont encore ſuſceptibles. Les uns veulent qu'on puiſſe les doubler, d'autres qu'elles ne puiſſent croître que d'un tiers. Tous avouent qu'il reſte encore à la culture de grands progrès à faire; & l'on doit les attendre de l'activité de la nation qui poſſede un fonds ſi propre à ſe perfectionner. Mais peut-elle eſpérer d'en recueillir les avantages? eſt-elle aſſurée d'en conſerver toujours la propriété? ces deux queſtions méritent un examen ſérieux.

CHAPITRE CXV.

Commerce des François de Saint-Domingue avec les Eſpagnols établis dans la même iſle.

LE commerce que les François de Saint-Domingue entretiennent avec leur indolent voiſin, eſt plus important qu'on ne le croit communément. Ils lui fourniſſent des bas, des chapeaux, des toiles, des fuſils, de la clincaillerie, quelques vêtemens ; & ils reçoivent en paiement des chevaux & des bêtes à cornes pour leurs travaux & leurs boucheries, du bœuf & du cochon fumés, des cuirs, & enfin douze à quinze cent mille francs que la cour de Madrid ſacrifie tous les ans pour la ſolde du gouvernement, du clergé, des troupes qu'elle entretient dans le premier établiſſement qu'elle forma dans le nouveau-monde. Si l'on en excepte quelques monnoies Portugaiſes qui conſervent par habitude une valeur fictive au deſſus de leur prix réel, ils n'ont pas d'autres métaux que ceux qu'ils tirent des Eſpagnols leurs voiſins. Il faudroit des révolutions qu'il eſt impoſſible de prévoir, pour interrompre cette communication qui ſe fait par terre & par mer entre les deux nations qui partagent Saint-Dominque. C'eſt-là que le beſoin mutuel l'emporte ſur l'antipathie de caractere, ou que l'uniformité de climat étouffe ce germe de diviſion.

CHAPITRE CXVI.

Comment la colonie peut assurer ses liaisons avec l'Europe.

Il seroit à souhaiter pour les colons François, qu'ils fussent aussi surs de conserver leurs liaisons avec l'Europe. Si les premiers aventuriers de leur nation qui parurent à Saint-Domingue avoient pu songer à la culture, ils se seroient emparés comme ils en avoient la facilité, de la partie de l'isle qui est le plus au vent. Elle a des plaines vastes & fertiles. Elle est de toutes parts ouverte à l'Océan. Le rivage en est sûr. On entre dans ses ports le jour qu'on les découvre; dès le jour qu'on en sort, on les perd de vue. La route est telle que l'ennemi n'y peut tendre aucune embuscade. Les croisieres n'y sont pas faciles. Ses parages sont à l'abord des Européens, & les voyages fort abrégés. Mais comme le projet des premiers navigateurs François fut d'attaquer les vaisseaux Espagnols & d'infester le golfe du Mexique, les possessions qu'ils occuperent à Saint-Domingue, se trouverent enveloppées par Cuba, la Jamaïque, les Turques; par la Tortue, les Caïques, la Gonave, les isles Lucayes, dont les rades cachées servent de retraite aux corsaires; par une foule de bancs & de rochers qui rendent la marche des bâtimens lente & incertaine; par des mers resserrées qui donnent nécessairement un grand avantage à l'ennemi, pour aborder, bloquer ou croiser.

Contre tant de dangers, la politique n'imaginera jamais de ressource effective, qu'une escadre permanente dans la colonie pendant la guerre, & toujours en activité. Soit impuissance du gouvernement pour donner cette sorte de protection à sa colonie; soit négligence des amiraux, qui lorsqu'ils ont eu des vaisseaux armés, sont restés dans les ports sans agir: on n'a pas suivi l'unique système de défense qui convenoit à la métropole pour la sureté du commerce de Saint-Domingue.

Si le miniſtere & la marine changent de principes & de conduite, il faudra d'abord couvrir les parages du Cap, où les navigateurs qui viennent de France, entrent toujours en tems de guerre, & le plus ſouvent en tems de paix. Le beſoin qu'ils ont de reconnoître le promontoire de la Grange, ſitué à dix lieues au deſſus, y attire une infinité de corſaires qui manquent rarement leur proie. Deux vaiſſeaux de force qu'on y placeroit, ſe rendroient aiſément les maîtres de cette croiſiere. Si, contre toute attente, l'ennemi y arrivoit avec de plus grands moyens, il faudroit bien lui céder la place; mais il eſt vraiſemblable que ce ne ſeroit pas pour long-tems.

Après avoir favoriſé l'entrée des bâtimens au Cap, il faudroit aſſurer leur ſortie: & voici comment. Un des deux vaiſſeaux de guerre qui devroit être toujours dans le port, prendroit ſous ſon convoi pluſieurs navires marchands, les débouqueroit, & rentreroit dans trois ou quatre jours au plus. Rarement courroit-il quelque danger; parce qu'il ne ſe trouve guere ſur ce paſſage des vaiſſeaux de ligne, & qu'ils ne peuvent y être ſans qu'on en ſoit averti.

Tandis qu'une partie de l'eſcadre protégeroit la navigation du nord, le reſte qui ſeroit plus conſidérable couvriroit les autres côtes de la colonie. Cette partie auroit ſon point d'appui au Port-au-Prince. Deux de ſes vaiſſeaux ſe porteroient de là au mole Saint-Nicolas, auſſi dangereux pour les bâtimens qui vont du Cap à l'oueſt & au ſud, que peut l'être la Grange pour ceux qui veulent atterrer au Cap. Ils ne dépaſſeroient jamais la pointe du mole. Ce ſeroit aux forces placées au nord à tenir la mer libre juſqu'à cet endroit, d'autant plus important, qu'on peut intercepter à ce paſſage forcé tous les armemens de la Nouvelle-Angleterre pour la Jamaïque. L'eſcadre du Port-au-Prince ſeroit encore chargée de ſe montrer de tems en tems au ſud de l'iſle, de protéger ſes propres parages, & d'eſcorter juſqu'au-delà du débouquement tous les bâtimens qui voudroient faire leur retour en France. Elle pourroit même aller croiſer ſur la Jamaïque, lorſque les circonſtances le lui permettroient.

Après

Après avoir mis à couvert des ſurpriſes de l'ennemi les produits de ſa colonie, la métropole doit encore pourvoir à la conſervation d'une propriété ſi féconde.

CHAPITRE CXVII.

Pour finir les diviſions des Eſpagnols & des François de Saint-Domingue, il faut régler les limites des deux colonies.

Les Eſpagnols qui occupent encore aujourd'hui la moitié de l'iſle, furent autrefois des ennemis aſſez redoutables. A peine les François ſe montrerent à Saint-Domingue, qu'il s'éleva de vifs démêlés entre les deux nations. Des particuliers ſans aveu, oſerent ſoutenir la guerre contre un peuple armé ſous une autorité réguliere. Ils furent avoués de leur patrie, lorſqu'elle les crut aſſez forts pour ſe maintenir dans leurs uſurpations. On leur envoya un chef qui porta le nom de gouverneur de la Tortue & de Saint-Domingue: titre qui fut changé depuis contre celui de gouverneur général des iſles ſous le vent. Le brave homme qui fut choiſi pour commander le premier à ces intrépides aventuriers, ſe pénétra de leur eſprit au point de propoſer à ſa cour la conquête de l'iſle entiere. Il répondoit ſur ſa tête du ſuccès de l'entrepriſe; pourvu qu'on lui envoyât une eſcadre aſſez forte pour bloquer le port de la capitale.

Le miniſtere de Verſailles, négligeant un projet plus praticable qu'il ne le croyoit de loin, laiſſa les François expoſés à des hoſtilités continuelles. Ce n'eſt pas qu'on ne les repouſsât conſtamment avec ſuccès, qu'on ne portât même la déſolation dans le pays ennemi; mais ces animoſités nourriſſoient dans l'ame des habitans l'amour du brigandage; les détournoient des travaux utiles, & arrêtoient les progrès de la culture, qui doit toujours être le but de toute colonie bien adminiſtrée, comme le premier objet de toute ſociété qui poſſede des terres. La faute qu'avoit faite la France, de ne pas ſeconder l'ardeur des nouveaux colons pour

la conquête de l'iſle entiere, faillit lui coûter la perte de ce qu'elle y avoit acquis. Pendant que cette couronne étoit occupée à ſoutenir la guerre de 1688 contre toute l'Europe, les Eſpagnols & les Anglois, qui craignoient également de la voir ſolidement établie à Saint-Domingue, unirent leurs forces pour l'en chaſſer. Le début de leurs opérations leur faiſoit eſpérer un ſuccès complet, lorſqu'ils ſe brouillerent d'une maniere irréconciliable. Ducaſſe, qui conduiſoit la colonie avec de grands talens & beaucoup de gloire, profita de leur diviſion pour les attaquer ſucceſſivement. D'abord, il inſulta la Jamaïque, où tout fut mis à feu & à ſang. De là ſes armes alloient ſe tourner contre San-Domingo, dont il étoit comme aſſuré de ſe rendre maître, lorſque les ordres de ſa cour arrêterent cette expédition.

La maiſon de Bourbon monta ſur le trône d'Eſpagne, & la nation Françoiſe perdit l'eſpérance de conquérir Saint-Domingue. Les hoſtilités que les traités d'Aix-la-Chapelle, de Nimegue & de Riſwick, n'y avoient pas même ſuſpendues, ceſſerent enfin entre deux peuples qui ne pouvoient s'aimer. Il y eut de la tranquillité pour la culture, & même pour les cultivateurs. C'étoient les François. Depuis quelque tems leurs eſclaves profitoient des diviſions nationales, pour briſer leurs chaînes, & ſe retirer dans un territoire où ils trouvoient la liberté & point de travail. Cette déſertion, qui devoit naturellement augmenter, fut rallentie par l'obligation que contracterent les Eſpagnols, de ramener les transfuges à leurs voiſins pour la ſomme de 250 livres par tête. Quoique la convention ne fût pas trop exactement obſervée, elle devint un frein puiſſant juſques aux brouilleries qui diviſerent les deux nations en 1718. A cette époque les negres quitterent en foule leurs atteliers. Cette perte fit revivre dans l'ame des François le projet de chaſſer entiérement de l'iſle, des voiſins auſſi dangereux par leur indolence même, que par leur inquiétude. La guerre ne dura pas aſſez long-tems pour amener cette révolution. A la fin des troubles, Philippe V. ordonna de reſtituer tout ce qu'on pourroit ramaſſer d'eſclaves fugitifs. On les avoit embarqués pour les con-

duire à leurs anciens maîtres ; lorſque le peuple ſoulevé les remit en liberté, par un de ces mouvemens qu'on ne ſauroit déſapprouver, s'il eût été inſpiré par l'amour de l'humanité, plutôt que par la haine nationale. Il ſera toujours beau de voir des peuples révoltés contre l'eſclavage des negres. Ceux-ci s'enfoncerent dans des montagnes inacceſſibles, où ils ſe ſont multipliés au point d'offrir un aſile aſſuré à tous les eſclaves qui peuvent les y aller joindre. C'eſt-là, que, graces à la cruauté des nations civiliſées, ils deviennent libres & féroces comme des tigres ; dans l'attente peut-être d'un chef & d'un conquérant qui rétabliſſe les droits de l'humanité violée, en s'emparant d'une iſle que la nature ſemble avoir deſtinée aux eſclaves qui la cultivent, & non aux tyrans qui l'arroſent du ſang de ces victimes.

Les combinaiſons actuelles de la politique, n'ordonnent pas que l'Eſpagne & la France ſe faſſent la guerre. Si quelque événement mettoit les deux nations aux priſes, malgré le pacte des couronnes ; ce ſeroit vraiſemblablement un feu paſſager, qui ne donneroit ni le loiſir, ni le projet de faire des conquêtes qu'on ſeroit obligé de reſtituer. Les entrepriſes, de part & d'autre, ſe réduiroient donc à des ravages. Mais alors la nation qui ne cultive pas, du moins à Saint-Domingue, ſe trouveroit redoutable par ſa miſere même, à celle dont la culture a fait des progrès. Un gouverneur Caſtillan ſentoit ſi bien l'avantage que lui donnoient l'indolence & la pauvreté des ſiens, qu'il écrivit au commandant François, que, s'il le forçoit à une invaſion, il détruiroit plus dans une lieue, qu'on ne le pourroit faire en dévaſtant tout le pays ſoumis à ſes ordres.

Cette poſition démontre, que, ſi l'Europe voyoit commencer les hoſtilités entre les deux peuples, le plus actif devroit demander la neutralité pour cette iſle. Peut-être l'intérêt de l'un & de l'autre exigeroit-il qu'elle paſsât toute entiere dans les mains du plus laborieux ? Mais, quand même la cour de Madrid pourroit ſe déterminer à céder un territoite qui lui eſt à charge, il y auroit encore bien des difficultés à ſurmonter. La Grande-Bretagne, qui

tient aujourd'hui dans ſes mains la deſtinée de l'Amérique, conſentiroit difficilement à cette augmentation de richeſſe pour ſa rivale.

Un arrangement plus naturel, & qui ne devroit rencontrer aucune oppoſition, ce ſeroit celui qui fixeroit les limites des deux nations qui partagent Saint-Domingue. Cet ordre ſembloit une ſuite de l'avénement de Philippe V. au trône; avénement qui imprima aux poſſeſſions Françoiſes, un caractere de ſtabilité, de légitimité, qu'elles n'avoient pas eu juſqu'alors. On devoit s'attendre, que celui des deux peuples qui donnoit à l'autre un roi, décideroit que tout le territoire renfermé entre les côtes qu'il occupoit au nord & au ſud, reſteroit dans ſa dépendance. De plus grands intérêts obligerent de renvoyer cette diſcuſſion à un autre tems qui n'eſt jamais venu. On n'a pas même ouvert une ſeule conférence, pour débrouiller ce chaos. Cette négligence a armé cent fois des particuliers contre des particuliers, qui ſe ſont ſouvent maſſacrés, aſſaſſinés. Ce germe de diſcorde & de rage a paſſé dans tous les cœurs; & les deux nations en 1730, ont pris les armes pour s'exterminer. Les chefs des deux colonies réuſſirent alors à calmer cette fureur, par une convention proviſoire; mais les ſucceſſeurs de ces hommes habiles & modérés, auront-ils la même autorité, le même bonheur? Il s'agit d'étouffer ſans retour, cette guerre inteſtine, en aſſurant d'une maniere légale & authentique, les propriétés réciproques.

Pour y procéder avec l'ordre & la juſtice convenables, on doit remonter juſqu'en 1700. A cet époque les deux peuples devenus amis, reſterent de droit, en poſſeſſion de tous les terrains qu'ils occupoient. Les empiétemens qu'ont fait dans le cours de ce ſiecle, les ſujets d'une des couronnes, ſont des entrepriſes de particulier à particulier. Pour avoir été tolérés, ils n'ont pas été légitimés; & les droits des deux puiſſances ſont reſtés les mêmes; puiſqu'aucune convention, ſoit directe, ſoit indirecte, n'y a dérogé.

Or, des faits inconteſtables prouvent qu'au commencement du ſiecle, les poſſeſſions Françoiſes, qui ſont aujourd'hui bornées ſur

la côte du nord par la riviere du Maſſacre, s'étendoient juſqu'à la riviere d'Yaque. Celles de la côte du ſud, qu'on avoit pouſſées juſqu'à la pointe du cap de la Béate, ont été reſſerrées avec le tems à l'anſe Pitre. Comment s'eſt opérée cette révolution inſenſible? Par une ſuite naturelle du ſyſtême économique des deux peuples voiſins. L'un devenu agriculteur a raſſemblé toutes ſes poſſeſſions vers les ports les plus fréquentés, où il devoit trouver le débit de ſes denrées. L'autre, plutôt paſteur qu'agricole, ayant beſoin d'un plus vaſte eſpace pour élever ſes troupeaux, s'eſt emparé de tous les terrains abandonnés. Par la nature des choſes, les pâturages ſe ſont étendus, & les champs ſe ſont rétrécis, du moins rapprochés. Il n'eſt pas juſte que le peuple le plus induſtrieux & le plus utile ſur la terre qu'il féconde, ſoit dépouillé par la nation errante, qui conſume ſans reproduire.

Les limites des François, dans l'intérieur des terres, ſeroient plus difficiles à marquer; tant les révolutions fréquentes & journalieres qui s'y ſont faites, y ont jeté d'incertitude & de confuſion. Ce ſont, aujourd'hui, les montagnes d'Ouanaminthé, du Trou, de la grande Riviere, de l'Artibonite, du Mirebalais, qui ſéparent les deux colonies. Par cette démarcation, les François ſont réduits par-tout, à l'exception des pointes du mole Saint-Nicolas & du cap Tiburon, à une liſiere étroite qui ne s'étend nulle part à plus de neuf lieues & demie de diſtance, & dans quelques endroits à ſix lieues au plus. Ce territoire forme une eſpece de croiſſant, dont la convexité produit ſur les bords de la mer un développement de deux cent cinquante lieues de côtes, au nord, à l'oueſt & au ſud. Mais ces bornes ne peuvent ſubſiſter, par une raiſon qui fait diſparoître toutes les autres conſidérations.

Les établiſſemens François du nord, ſont ſéparés de ceux de l'oueſt & du ſud, par des montagnes inacceſſibles. L'impoſſibilité de ſe ſecourir, les expoſe à l'invaſion d'une puiſſance également ennemie des deux nations. Le danger commun, qui donne à ces voiſins une ſorte de réciprocité d'intérêts, doit engager la cour de Madrid à régler les limites, de façon que ſon alliée y trouve les

commodités dont elle a beſoin pour ſa défenſe. Le terrain qu'il s'agit de ſacrifier eſt montueux, de qualité médiocre, & très-éloigné de la mer. Les propriétaires de ces terres incultes, mais couvertes de troupeaux, doivent être dédommagés par la France, avec une généroſité qui ne leur laiſſe aucun regret.

CHAPITRE CXVIII.

Meſures que doit prendre la France pour garantir ſa colonie des invaſions étrangeres.

QUAND la colonie aura toutes ſes poſſeſſions liées & ſoutenues au-dedans par un communication ſuivie & non interrompue, il faudra les fortifier contre les attaques de leur ſeul ennemi vraiment redoutable : c'eſt l'Anglois. S'il veut entamer Saint-Domingue par l'oueſt ou le ſud, il raſſemblera ſes forces à la Jamaïque. Si c'eſt par le nord, il fera ſes préparatifs à la Barbade, ou à quelqu'autre iſle du vent, d'où il peut arriver en ſept ou huit jours au Cap ; au lieu de cinq ou ſix ſemaines qu'on met pour remonter de la Jamaïque à ce port.

L'oueſt & le ſud ne ſauroient être défendus. L'immenſité du terrain empêche de mettre de la liaiſon & du concert dans les mouvemens. Si on diſperſe les troupes, elles deviennent inutiles par la diviſion des forces ; ſi on les raſſemble pour ſoutenir des poſtes que leur foibleſſe locale expoſe le plus à l'attaque ; on riſque de les perdre toutes à la fois. De gros bataillons ne ſeroient qu'un fardeau pour de vaſtes côtes, qui préſentent trop de flanc ou trop de front à l'ennemi. On doit ſe borner à conſtruire ou à entretenir des batteries qui protegent les rades, les vaiſſeaux marchands & le cabotage ; qui puiſſent éloigner les corſaires, & même garantir de la deſcente d'un ou deux vaiſſeaux de guerre, qui viendroient faire le dégât & lever des conrributions. Les troupes légeres, qui ſuffi-

ſent pour ſoutenir ces batteries, abandonneront du terrain à proportion des marches de l'ennemi, & ſe contenteront de ne pas ſe rendre ſans être menacées.

Ce n'eſt pas qu'on doive renoncer à toute eſpece de défenſe. Chaque côte devroit avoir ſur les derrieres un lieu d'aſile & de renfort, toujours ouvert à la retraite, loin de la portée de l'ennemi, à l'abri de ſes inſultes, & capable de repouſſer ſes attaques. Ce devroit être une gorge où l'on pût ſe retrancher & ſe défendre avec avantage. Telle eſt celle de la Gaſcogne dans la côte de l'oueſt. Elle a toutes les forces de poſition que donne la nature, avec le ſeul inconvénient de n'être pas placée au milieu de tous les quartiers. Le réduit ou rendez-vous général du ſud, établi ſur l'habitation Perrein à dix mille toiſes des Cayes, eſt un aſile d'une réſiſtance ſupérieure. Au centre de tous les mouvemens rétrogrades, il raſſemble tout ce qu'on peut deſirer pour la défenſe. La nature en rétréciſſant ſa gorge a couvert ſes flancs, & aſſuré dans ſes derrieres un débouché qui ferme à l'ennemi toute avenue pour le tourner, qui ouvre à ſes défenſeurs une iſſue de communication avec l'intérieur de la colonie.

De ces retraites inexpugnables, on harcelera continuellement le conquérant qui, n'ayant point de place forte, ſera expoſé à mille ſurpriſes. Ces alarmes redoubleront, ſi l'on a quelques eſcadrons de cavalerie légere. On peut s'en procurer à peu de frais. Les Eſpagnols de Saint-Domingue vendent à un prix modique des chevaux andalous très-ſouples & pleins de feu, qui ne ſont pas ferrés, qui paiſſent toute l'année dans les prairies où ils dorment en plein champ. Ce ſont d'excellens ſoutiens pour la petite guerre, qui donnera le tems d'attendre les ſecours qui auront toujours la voie du nord pour arriver. Les troupes qui la ſoutiendront, pourront même, s'il le faut, aller contribuer à la défenſe de cette autre partie de la colonie, dont l'attaque ne ſe pourra faire que par la mer.

Tous ceux qui connoiſſent l'iſle de Saint-Domingue ſont inſtruits que les établiſſemens François y forment comme deux colonies différentes, l'une au ſud & à l'oueſt, & l'autre au nord, qui n'ont

aucune communication utile & réelle par le continent. Ainſi en ſuppoſant même les Anglois en force & ſolidement établis à l'oueſt & au ſud, il leur ſeroit impoſſible de ſe porter au nord par terre. S'ils en formoient le projet, ils ne pourroient chercher à l'exécuter, que par l'étroite liſiere qui joint les poſſeſſions Françoiſes de l'oueſt & du nord au cap Saint-Nicolas, ou en traverſant les poſſeſſions Eſpagnoles, deux routes également impraticables.

La premiere eſt un déſert ſtérile, tellement rempli de forêts, de gorges, de précipices, qu'un homme à pied ne s'en tire qu'avec beaucoup de tems & d'extrêmes fatigues. La ſeconde n'eſt guere moins chimérique. Il faudroit la faire à travers les montagnes Eſpagnoles, hautes, incultes, eſcarpées, & où on ne paſſeroit pas ſans être harcelé. La côte du nord, inacceſſible par terre, ne peut donc être attaquée que par la mer. Plus riche, plus peuplée, & moins étendue que les deux autres, elle eſt plus ſuſceptible d'une guerre de campagne, & d'une défenſe ſuivie & réguliere.

Le bord de la mer plus ou moins couvert de récifs, offre une terre marécageuſe dans beaucoup d'endroits. Les mangliers, bois taillis qui couvrent un ſol noyé, rendent les lagons plus impénétrables. Cette défenſe naturelle eſt devenue moins commune par les coupes de pluſieurs taillis. Mais les embarcadaires, qui ne ſont ordinairement que des trouées, flanquées de ces bois inondés, n'exigent pour être fermées qu'un front médiocre. Les magaſins & les autres bâtimens en pierre y ſont communs; ils fourniſſent des poſtes à creneler, & aſſurent quelques feux couverts.

Cette premiere ligne de la plage ſemble faire eſpérer qu'un rivage de dix-huit lieues, ſi bien défendu par la nature, pour peu qu'il fût ſecondé de la valeur Françoiſe, mettroit l'ennemi dans le riſque d'être battu dès le moment de la deſcente. Si ſes projets étoient connus, ſi ſes diſpoſitions ſur mer indiquoient de loin le lieu de ſon débarquement, on pourroit s'y porter & le prévenir. Mais l'expérience aſſure un avantage infaillible aux eſcadres emboſſées.

Ce n'eſt point uniquement par ces nappes de feu qui, partant des vaiſſeaux, couvrent l'abord des chaloupes; c'eſt par l'impoſſibilité

bilité où l'on eſt d'occuper tous les points de la côte, qu'une eſcadre mouillée a la facilité de faire des deſcentes. Elle menace trop de lieux à la fois. Des troupes de terre rampent, pour ainſi dire, autour des ſinuoſités, dans le tems que les canots & les chaloupes volent par un chemin plus court. L'attaquant ſuit la corde, tandis que le défenſeur a l'arc à parcourir. Trompé & fatigué par divers mouvemens, celui-ci n'eſt pas moins inquiet de ceux qu'il voit faire en plein jour, que des manœuvres que la nuit lui dérobe.

Pour ſe mettre en état de réſiſter à une deſcente, il faut d'abord la croire exécutée. On emploie alors ſon courage & ſes forces, à profiter des lenteurs ou des fautes de l'ennemi. Dès qu'on le voit ſur mer, il faut l'attendre à terre, comme s'il devoit y tomber du ciel. Une grande plage abordable laiſſera toujours la plaine du Cap ouverte à la deſcente. C'eſt moins aux bords de la côte, qu'à l'intérieur des terres qu'il faut regarder.

Elles ſont généralement couvertes de cannes, dont la hauteur proportionée aux différens degrés de la maturité, change ſucceſſivement les champs comme en autant de bois taillis. On y met le feu, ſoit pour couvrir ſes flancs ou ſa marche, ſoit pour retarder la pourſuite de l'ennemi, pour le tromper ou l'étonner. En deux heures de tems, l'incendie offre à la place d'un pays couvert, des eſpeces de chaumes ou de guérets à perte de vue.

La ſéparation des pieces de cannes, les ſavanes & les places à vivres, ne gênent pas plus les mouvemens d'une armée, que ne le font nos prairies. Au lieu de nos villages, ce ſont des habitations moins peuplées, mais plus multipliées. Les haies de citronniers épaiſſes & tirées au cordeau, plus impoſantes & moins pénétrables que les clôtures de nos champs ; c'eſt-là ce qui fait la plus grande différence de perſpective, entre les campagnes de l'Amérique & celles de l'Europe.

Peu de rivieres, quelques ravines, de foibles monticules, un ſol généralement uni, des digues contre les inondations, peu ou point de foſſés, un ou deux bois d'une foible épaiſſeur, un petit nombre de marécages ; une terre qui ſe couvre d'eau dans un orage,

& de pouſſiere en douze heures de ſoleil; des fleuves d'un jour, taris le lendemain : voilà ce qui caractériſe le maſſif de la plaine du Cap. C'eſt dans ſa diverſité qu'on doit trouver des campemens avantageux; ſans oublier que dans une guerre défenſive, le poſte qu'on va prendre ne ſauroit être trop voiſin de celui que l'on quitte.

Ce n'eſt pas aux écrivains à preſcrire des regles aux gens de guerre. Céſar lui-même a dit ce qu'il a fait, & non ce qu'il falloit faire. Les deſcriptions topographiques, l'appréciation des poſtes, la combinaiſon des marches, l'art des campemens & des retraites, la plus ſavante théorie; tout eſt ſoumis au coup-d'œil du général, qui, avec les principes dans ſa tête & les matériaux dans ſa main, applique les uns & les autres aux circonſtances locales & momentanées, où le haſard l'a placé. Le génie militaire, tout mathématique qu'il eſt, eſt dépendant de la fortune qui ſubordonne l'ordre des opérations à la variabilité des données. Les regles ſont hériſſées d'exceptions, que le tact doit preſſentir. L'exécution même change preſque toujours le plan, & dérange le ſyſtême d'une action. Le courage ou la timidité des troupes; la témérité de l'ennemi; le ſuccès éventuel de ſes meſures; une rencontre, un événement imprévus; un orage qui gonfle un torrent; le vent qui dérobe un piege ou une embuſcade, ſous des tourbillons de pouſſiere; la foudre qui épouvante les chevaux, ou qui ſe confond avec le bruit des canons; la température de l'air, dont l'influence agit continuellement ſur les eſprits du chef & ſur le ſang des ſoldats; ce ſont autant d'élémens phyſiques ou moraux, qui, par leur inconſtance, entraînent un renverſement total dans les projets les mieux concertés.

Quel que ſoit le choix du lieu pour une deſcente au nord de Saint-Domingue, la ville du Cap en ſera toujours l'objet. Le débarquement ſe fera ſans doute dans la baie du Cap même, où les vaiſſeaux ſeroient à portée d'augmenter les forces de terre par les deux tiers de leurs équipages, & de fournir l'artillerie, les vivres & les munitions néceſſaires pour aſſiéger cette opulente fortereſſe. C'eſt auſſi de ce boulevard de la colonie, que tous les mouvemens de

défenſe doivent tâcher d'éloigner l'aſſaillant. On cherchera par l'avantage des poſitions, à diminuer l'inégalité des forces. Au moment de la deſcente, il faut chicaner le terrain, en ſoutenant un commencement d'attaque, ſans compromettre la totalité des troupes. On ſe poſtera de façon à ſe ménager deux branches de retraite, l'une vers le Cap pour en former la garniſon, & l'autre dans les gorges des montagnes, pour y tenir une eſpece de camp retranché, d'où l'on ira troubler les travaux du ſiege, & retarder la priſe de la place. Fût-elle emportée, comme il ſeroit facile en l'évacuant de favoriſer l'évaſion des troupes, tout ne ſeroit pas fini. Les montagnes où elles ſe refugieroient, inacceſſibles pour une armée, enveloppent la plaine d'une double ou triple chaîne. Les quartiers habités en ſont comme gardés par des gorges fort ſerrées & faciles à défendre. La principale de ces gorges, qui eſt celle de la grande riviere, oppoſe à l'ennemi deux ou trois paſſes de riviere, qui s'étendent d'une montagne à l'autre. Quatre ou cinq cents hommes y arrêteroient les plus nombreuſes forces, avec la ſeule précaution de creuſer le lit des eaux. Cette réſiſtance pourroit être ſecondée par vingt-cinq mille habitans blancs ou noirs, établis dans ces vallées. Comme les blancs y ſont plus multipliés que dans les terres plus riches, la modicité de leurs récoltes ne leur permettant point de conſommer beaucoup de denrées d'Europe, ils cultivent des productions dont ils vivent; & dès-lors, ils pourroient en fournir aux troupes qui défendroient leur pays. Ce qu'ils ne donneroient pas en viande fraîche, ſeroit remplacé par les Eſpagnols, qui, ſur les derrieres de ces montagnes, élevent de nombreux troupeaux.

Cependant il peut arriver que la conſtance des troupes s'épuiſe, par le manquement des vivres ou des munitions, & qu'elles ſoient ou forcées ou tournées. C'eſt ce qui fit imaginer à Verſailles, il y a quelques années, de bâtir une place forte dans le centre des montagnes. Le maréchal de Noailles appuyoit vivement ce projet. On penſoit alors qu'avec des redoutes de terre diſperſées ſur la côte, on pourroit engager l'ennemi à des attaques régulieres, &

le miner ſourdement par la perte de beaucoup d'hommes, dans un climat où les maladies les conſomment plus rapidement que les combats. On ne vouloit plus de ces places de guerre, expoſées ſur la frontiere à l'invaſion des maîtres de la mer; parce qu'incapables de défendre l'habitant, elles ſervent de boulevard au vainqueur, qui les prend & les garde facilement avec des vaiſſeaux, y dépoſe & en tire à ſon gré des armes & des troupes pour contenir les vaincus. Un pays entiérement ouvert valoit mieux, diſoit-on, pour une puiſſance ſans forces maritimes, que des forces éparſes & abandonnées, ſur des rivages dévaſtés & dépeuplés par l'intempérie du climat.

C'étoit dans le centre de l'iſle, qu'on ſe promettoit d'établir ſolidement ſa défenſe. Une route de vingt à trente lieues, entrecoupée d'obſtacles, où chaque marche ſeroit achetée par des combats, dans leſquels l'avantage des poſtes rendroit un détachement redoutable à toute une armée; où les tranſports d'artillerie lents & laborieux, la difficulté des convois & l'intervalle de la communication avec l'Océan, tout enfin conſpireroit à la deſtruction de l'ennemi. Tel devoit être, pour ainſi dire, le glacis de la place qu'on ſe propoſoit de conſtruire. Cette capitale ſituée dans un lieu où l'élévation des terres, tempérant la chaleur du climat, épureroit l'influence de l'air; au milieu d'une campagne qui fourniroit les commeſtibles les plus néceſſaires, & particuliérement le riz; environnée de troupeaux, qui, paiſſant ſur un terrain le plus favorable à leur multiplication, ſeroient conſervés pour l'inſtant des beſoins; munie de magaſins proportionnés à ſa grandeur & à ſa garniſon: une telle ville auroit changé en un royaume, qui ſe ſoutiendroit long-tems de lui-même, une colonie dont l'opulence ne fait que diminuer la force, & qui donnant le ſuperflu ſans avoir le néceſſaire, enrichit un petit nombre de propriétaires, qu'elle ne peut cependant faire ſubſiſter.

Si l'ennemi, devenu maître des côtes qu'on ne lui diſputeroit pas, vouloit en recueillir les productions, il lui faudroit des armées pour ſoutenir la défenſive, où les excurſions perpétuelles du centre

le réduiroient à ſe borner. Les troupes de l'intérieur de l'iſle, toujours ſures d'une retraite reſpectable, pourroient être aiſément rafraîchies par des ſecours venus d'Europe, qui pénétreroient ſans peine au centre d'un cercle dont la circonférence, eſt ſi vaſte, tandis que toutes les flottes Angloiſes ne ſuffiroient pas à remplir les vuides que le climat feroit continuellement dans leurs garniſons.

Malgré l'évidence de tous ces avantages, on a perdu de vue le projet d'une fortification dans les montagnes, pour s'occuper d'un ſyſtême qui réduiroit au mole Saint-Nicolas toute la défenſe de la colonie. Le nouveau plan n'a pu manquer d'être applaudi par les colons, qui ne voient jamais ſans chagrin auprès de leurs plantations, des citadelles & des garniſons, d'où réſulte moins de ſureté que de dévaſtation. Ils ont compris que toutes les forces étant portées ſur un ſeul point, ils n'auroient plus dans leur voiſinage ſur les trois côtes, que des troupes légeres, qui, ſuffiſant pour éloigner des corſaires par des batteries, ſont d'ailleurs des défenſeurs commodes, prêts à céder ſans réſiſtance, à ſe diſperſer, ou à capituler au moindre ſigne d'une deſcente.

Ce plan favorable à l'intérêt particulier, s'eſt encore trouvé conforme à l'opinion de militaires très-éclairés. Ils ont penſé que le petit nombre de troupes dont la colonie eſt ſuſceptible, étant comme perdu dans une iſle auſſi grande que Saint-Domingue, paroîtroit quelque choſe au mole. C'eſt Bombardopolis qu'on a choiſi, comme le poſte le plus reſpectable. Cette nouvelle ville eſt placée à l'extrémité d'une grande plaine, dont l'élévation aſſure la fraîcheur. Une ſavane naturelle couvre ſon territoire, embelli par des boſquets de palmiers & de latoniers. Rien ne le domine, ce qui eſt rare à Saint-Domingue. On pourroit y bâtir une place réguliere, auſſi forte qu'on le voudroit : ſi elle ne préſervoit pas les côtes d'une invaſion, elle empêcheroit le conquérant de s'y établir ſolidement.

Il ſeroit à ſouhaiter, diſent des hommes d'état, qu'au moment qu'on a commencé les travaux au mole, on y eût fait toutes les fortifications que comportoit une poſition ſi avantageuſe. C'eſt un

tréſor qu'on ne devoit découvrir, qu'en s'en aſſurant la poſſeſſion. Si cette précieuſe clef de Saint-Domingue, & même de l'Amérique. venoit à tomber entre les mains des Anglois, comme ce malheur peut arriver au premier feu d'une guerre qui ne ſauroit être éloignée, ce Gibraltar du nouveau-monde ſeroit plus fatal à l'Eſpagne & à la France, que celui de l'Europe même.

Au reſte qu'on ne s'étonne pas de voir ſi peu de ſolidité dans toutes les précautions qu'on a priſes juſqu'ici pour la défenſe de Saint-Domingue. Tant que la prévoyance & la protection ſeront bornées à des moyens du ſecond ordre, qui ne peuvent que retarder & non empêcher la conquête de cette iſle, on ne pourra ſuivre un plan invariable. Les principes fixes appartiennent excluſivement aux puiſſances qui peuvent compter ſur leurs forces navales, pour ſe garantir de la perte, ou s'aſſurer du recouvrement de leurs colonies. Celles de la France ne ſont pas gardées par ces arſenaux mouvans, qui peuvent à la fois attaquer & défendre. Leur métropole n'a pas encore une marine aſſez redoutable. Mais, du moins, gouverne-t-elle ſes poſſeſſions éloignées dans les maximes d'une politique éclairée & bien ordonnée ? C'eſt ce que nous allons examiner.

CHAPITRE CXIX.

Examen du gouvernement établi dans les iſles Françoiſes.

LE gouvernement Britannique, toujours dirigé par l'eſprit national, qui ne s'écarte guere des vrais intérêts de l'état, a porté dans le nouveau-monde le droit de propriété, qui fait la baſe de ſa légiſlation. Convaincu que l'homme ne croit jamais bien poſſéder que ce qu'il a légitimement acquis, il a vendu, mais à un prix très modéré, les terrains qu'on a voulu défricher dans ſes iſles. Cette méthode lui a ſemblé la plus ſure ; pour hâter l'exploitation des terres, pour empêcher les partialités & les jalouſies que feroit naître une diſtribution guidée par les caprices de la faveur.

CHAPITRE CXX.

Le droit de propriété eſt-il reſpecté dans les iſles Françoiſes ?

LA France a tenu une conduite plus noble en apparence, mais en effet moins ſage, en accordant gratuitement des poſſeſſions à ceux qui les ſollicitoient. Sans égards à leurs talens & à leurs facultés, le crédit de leurs protecteurs régloit la meſure & l'étendue du terrain qu'ils obtenoient. On ſtipuloit, à la vérité, qu'ils commenceroient leur établiſſement dans l'année de la conceſſion, ſans diſcontinuer le défrichement, ſous peine de confiſcation. Mais outre l'inconvénient d'obliger aux dépenſes de l'exploitation, des hommes qui n'avoient pas eu les moyens d'acquérir un fonds, la peine n'étoit infligée qu'à ceux qui, ſans fortune & ſans naiſſance, n'intéreſſoient perſonne à leur avancement, ou à des mineurs foibles & abandonnés, que la commiſération publique auroit dû ſecourir dans la miſere où la mort de leurs parens les laiſſoit expoſés. Tout propriétaire qui trouvoit de la recommandation ou de l'appui, pouvoit impunément garder ſon domaine en friche.

A cette prédilection, qui devoit retarder ſenſiblement le progrès des colonies, s'eſt jointe une foule d'arrangemens économiques, plus vicieux les uns que les autres. On a d'abord aſſujetti tous ceux à qui l'on donnoit des terres, à y planter cinq cents foſſes de manioc, pour chaque eſclave qu'ils auroient ſur leur habitation. Cet ordre bleſſoit également, & l'intérêt des particuliers, en les forçant à cultiver une production vile ſur un terrain qui pouvoit en rapporter de plus riches; & l'intérêt public, en rendant inutiles les terrains ſecs qui n'étoient propres qu'à ce genre de production. C'étoit un double vice qui devoit diminuer la culture de toutes les denrées. Auſſi la loi qui faiſoit violence à la diſpoſition de la propriété, n'a-t-elle jamais été rigoureuſement exécutée; mais comme on ne l'a pas révoquée, elle eſt toujours un fléau entre

les mains de l'adminiſtrateur ignorant, bizarre ou paſſionné, qui voudra s'en ſervir contre les habitans. C'eſt pourtant le moindre des maux qu'ils ont à reprocher à la légiſlation. La contrainte des loix agraires, eſt encore aggravée par le poids des corvées.

Il fut un tems en Europe, c'étoit celui du gouvernement féodal, où les métaux n'entroient guere dans les ſtipulations publiques ou particulieres. Les nobles ſervoient l'état, non de leur bourſe, mais de leur perſonne; & ceux de leurs vaſſaux qu'ils s'étoient comme appropriés par la conquête, leur payoient des redevances, ſoit en denrées, ſoit en travaux. Ces uſages deſtructifs pour les hommes & les terres, devoient perpétuer la barbarie dont ils tiroient leur origine. Mais enfin ils tomberent par degré, à meſure que l'autorité des rois, ſous l'appât de l'affranchiſſement des peuples, vint à ſapper l'indépendance & la tyrannie des grands. Le prince devenu ſeul maître, abolit comme magiſtrat, quelques abus nés du droit de la guerre qui détruit tous les droits. Il conſerva cependant beaucoup de ces uſurpations conſacrées par le tems. Celles des corvées s'eſt maintenue en quelques états, où la nobleſſe a preſque tout perdu ſans que le peuple y ait rien gagné. La France voit encore ſon aiſance gênée par cette ſervitude publique, dont on a réduit l'injuſtice en méthode, comme pour lui donner une ombre de juſtice. Les ſuites de cet affreux ſyſtême, ont été encore plus funeſtes à ſes colonies. La culture de ces terres, par la raiſon du climat & la nature des productions, exigeant plus de célérité, ne peut que ſouffrir extrêmement de l'abſence de ſes agens, qu'on occupe loin de leurs atteliers à des ouvrages publics, ſouvent inutiles, & toujours faits pour des bras oiſifs. Si la métropole, malgré la foule des moyens qu'elle a ſous la main, n'eſt pas encore parvenue à corriger ou à tempérer la vexation des corvées, elle doit juger combien il en réſulte d'inconvéniens au-delà des mers, quand la direction de ces travaux eſt confiée à deux adminiſtrateurs qui ne peuvent être ni dirigés, ni redreſſés, ni arrêtés, dans l'exercice arbitraire d'un pouvoir abſolu. Mais le fardeau des corvées eſt doux & léger, au prix de celui des impôts.

CHAPITRE

CHAPITRE CXXI.

Les impôts ſont-ils convenablement établis dans les iſles Françoiſes ?

ON peut définir l'impôt, une contribution pour la dépenſe publique, qui eſt néceſſaire à la conſervation de la propriété particuliere. La jouiſſance paiſible des terres & des revenus, exige une force qui les défende de l'invaſion, une police qui aſſure la liberté de les faire valoir. Tout ce qu'on paie pour le maintien de cet ordre public, eſt de droit & de juſtice ; ce qu'on leve de plus eſt extorſion. Or toutes les dépenſes de gouvernement que la métropole fait pour les colonies, lui ſont payées par la contrainte qui leur eſt impoſée, de ne cultiver que pour elle, & de la maniere qui lui convient. Cet aſſujettiſſement eſt le plus onéreux des tributs, & devroit tenir lieu de tous les impôts.

On ſentira cette vérité, pour peu qu'on réfléchiſſe à la différence de ſituation, qui ſe trouve entre l'ancien & le nouveau-monde. En Europe, la ſubſiſtance & les conſommations intérieures, ſont le but principal du travail des terres & des manufactures : on ne deſtine à l'exportation que le ſuperflu. Dans les iſles, tout doit être envoyé au-dehors. La vie & les richeſſes y ſont également précaires.

En Europe, la guerre ne prive le manufacturier & le cultivateur que du commerce extérieur, la reſſource de l'intérieur leur reſte. Dans les iſles, les hoſtilités anéantiſſent tout. Il n'y a plus de ventes, plus d'achats, plus de circulation. A peine le colon retire-t-il ſes frais.

En Europe, le colon qui a peu de terres, & qui ne peut faire que des avances peu conſidérables, cultive à proportion auſſi utilement que celui dont les domaines ſont étendus & les tréſors immenſes. Dans les iſles, l'exploitation de la moindre habitation exige des dépenſes qui ſuppoſent d'aſſez grands moyens.

En Europe, c'eſt en général un citoyen qui doit à un autre citoyen : l'état n'eſt pas appauvri par ces dettes intérieures. Les dettes des iſles ſont d'une autre nature. Pluſieurs colons, pour travailler à leurs défrichemens, pour ſe relever du malheur des guerres qui avoient arrêté leurs exportations, ſe ſont tellement obérés par la reſſource des emprunts, qu'on peut les regarder plutôt comme des fermiers du commerce, que comme les propriétaires des habitations.

Soit que ces réflexions aient échappé au miniſtere de France, ſoit que les circonſtances l'aient entraîné loin de ſes vues, il a ajouté de nouveaux impôts à l'obligation impoſée aux colonies, de tirer tous leurs beſoins de la patrie principale, & de lui livrer toutes leurs denrées. On a taxé chaque tête de noir. Cette capitation a été reſtreinte dans quelques établiſſemens, aux eſclaves qui travailloient ; & dans quelques autres, elle eſt indifféremment étendue à tous les eſclaves. Les deux diſpoſitions ont été combattues par la colonie de Saint-Domingue aſſemblée. On va juger de la force de ſes preuves.

Les enfans, les infirmes, les vieillards, forment à-peu-près le tiers du nombre des eſclaves. Loin d'être utiles au cultivateur, les uns ne ſont pour lui qu'un fardeau que l'humanité ſeule lui fait ſupporter : les autres ne lui donnent que des eſpérances éloignées & incertaines. On comprend difficilement comment le fiſc a pu exiger un tribut, d'un objet qui coûte au lieu de rendre.

La capitation des noirs s'étend au-delà du tombeau ; c'eſt-à-dire, qu'elle exiſte ſur une tête qui n'eſt plus. Qu'un eſclave meure après que le recenſement a été fait ; le colon, malheureux de la diminution de ſon revenu, malheureux de la diminution de ſon capital, ſe voit encore réduit à payer un droit qui lui rappelle ſes pertes, & qui en aggrave l'amertume.

Les eſclaves même qui travaillent, ne ſont pas un tarif exact de l'appréciation des revenus. Avec peu de noirs ſur un terrain excellent, on retire plus de productions, qu'un grand nombre n'en donne ſur des terres médiocres ou mauvaiſes. Les denrées

qui occupent ces bras chargés du même impôt, n'ont pas toutes la même valeur. Le paſſage d'une culture à l'autre que le ſol exige, éloigne par intervalles le produit des travaux. Les ſéchereſſes, les inondations, les incendies, les inſectes dévorans, rendent ſouvent les peines inutiles. Toutes choſes d'ailleurs égales, un moindre nombre d'ouvriers fait une moindre quantité proportionnelle de ſucre; ſoit à cauſe de la néceſſité de l'enſemble, ſoit parce que les travaux ne ſont vraiment productifs, qu'autant qu'on peut ſaiſir le moment qui leur eſt le plus favorable.

La capitation des noirs devient encore plus intolérable par la guerre. Un colon qui, ſans débouché pour ſes denrées eſt obligé de s'endetter pour ſoutenir ſa vie, & ſuſtenter ſa terre, ſe trouve encore reduit à payer un impôt pour des eſclaves dont le travail équivaut à peine à leur entretien. Souvent même il a le chagrin d'être forcé dé les envoyer loin de ſon habitation pour les beſoins imaginaires de la colonie, de les y nourrir à ſes frais, & de les voir périr inutilement, avec la cruelle néceſſité de les remplacer un jour, s'il veut fait revivre ſes fonds languiſſans & comme anéantis.

Le fardeau de la capitation étoit plus peſant encore, pour les habitans abſens de la colonie qu'on condamnoit au triple de cet impôt : ſurcharge d'autant plus injuſte, qu'il n'importoit guere à la France que ſes marchandiſes ſe conſommaſſent dans le ſein du royaume ou dans ſes iſles. Prétendoit-elle empêcher l'émigration des colons? Ce n'eſt que par la douceur du gouvernement qu'on fixe des citoyens dans un pays, & non par des prohibitions & des peines. D'ailleurs des hommes qui ſous un ciel brûlant avoient accru par des travaux haſardeux la proſpérité publique, devoient avoir la douceur de finir leur carriere dans le ſéjour tempéré de la métropole. Quoi de plus propre que le ſpectacle de leur fortune, à réveiller l'ambition & l'activité d'un grand nombre d'hommes oiſifs, dont l'état ſe délivreroit au profit de l'induſtrie & du commerce?

Rien de plus nuiſible à l'un & à l'autre que cette capitation des noirs. La néceſſité de vendre oblige le colon de baiſſer le prix de

ſa denrée. Le bon marché peut être avantageux, lorſqu'il eſt le fruit d'une grande abondance, & la ſuite d'une vivacité extrême dans les affaires. Mais tout eſt perdu, ſi l'on eſt réduit à perdre habituellement ſur ſes marchandiſes pour payer le retour d'un impôt. La finance eſt comme un ulcere où les chairs mortes dévorent les chairs vivantes. A meſure que le ſang paſſe dans une plaie par la circulation, il ſe corrompt pour la nourrir. Le commerce tarit par les canaux abſorbans du fiſc, qui reçoit toujours ſans jamais rendre.

Enfin l'impôt dont il s'agit eſt d'une perception très-difficile. Il faut néceſſairement que tout propriétaire qui a des eſclaves, en donne chaque année une déclaration. Il faut, pour prévenir les fauſſes déclarations, les faire vérifier par des commis. Il faut confiſquer les negres non déclarés ; pratique inſenſée, puiſque le negre cultivateur eſt un capital, & que par ſa confiſcation on diminue la culture, on anéantit l'objet même pour lequel le droit eſt établi. C'eſt ainſi que dans des colonies où rien ne peut proſpérer ſans une tranquillité profonde, il s'établit entre la finance & le cultivateur une guerre deſtructive. Les procès ſe multiplient ; les déplacemens deviennent fréquens, les voies de rigueur néceſſaires, les frais conſidérables & ruineux.

Si l'impôt aſſis ſur la tête des negres eſt injuſte dans ſon étendue, ſans égalité dans ſa répartition, compliqué dans ſa perception ; l'impôt établi ſur les denrées qui ſortent des colonies, n'eſt guere moins blâmable. Le gouvernement ſe l'eſt permis, dans la perſuaſion que ce nouveau droit ſeroit entiérement ſupporté par le conſommateur ou par le marchand. Il n'y a point d'erreur plus dangereuſe en économie politique.

L'action de conſommer ne donne point d'argent pour payer les choſes que l'on conſomme. Le conſommateur l'obtient de ſon travail ; & tout travail quand on en ſuit la chaîne, eſt payé par les premiers propriétaires du produit des terres. Dès-lors une denrée ne ſauroit renchérir conſtamment, que les autres ne renchériſſent à proportion. Dans cet arrangement, il n'y a de gain pour aucune. Otez cet équilibre, la conſommation de la denrée renchérie dimi-

nuera néceſſairement ; & ſi elle diminue, ſon prix tombera. Sa cherté n'aura été que paſſagere.

Le négociant ne ſera pas plus en état que le conſommateur de ſe charger du droit. Il pourra bien en faire les avances deux ou trois fois ; mais s'il ne fait pas ſur les marchandiſes taxées le bénéfice naturel & néceſſaire, il en diſcontinuera bientôt le commerce. Eſpérer que la concurrence le forcera à prendre ſur ſes profits le paiement de l'impôt, c'eſt ſuppoſer qu'il faiſoit de trop gros bénéfices, & que la concurrence, qui n'étoit pas alors ſuffiſante, deviendra plus vive, lorſque les profits ſeront diminués. Si les choſes étoient au contraire telles qu'elles devoient être, & que les bénéfices ne fuſſent que ſuffiſans : c'eſt ſuppoſer que la concurrence ſubſiſtera, quoique les profits qui la faiſoient naître ne ſubſiſtent plus. Il faut admettre toutes ces abſurdités, ou convenir que c'eſt le cultivateur des iſles qui paie l'impôt : qu'il ſoit perçu dans la premiere, dans la ſeconde ou dans la centieme main.

Loin d'attaquer ainſi la cultivation des colonies par des impôts, on devroit l'encourager par des libéralités, puiſque par l'état de prohibition où l'on tient le commerce des colonies, ces libéralités ſeroient néceſſairement rapportées à la métropole, avec tous les fruits dont elles auroient été la ſemence.

Que ſi la ſituation d'un état arriéré par ſes pertes & par ſes fautes, ne permet pas de donner des leviers & d'ôter des fardeaux ; on pourroit ſe rapprocher de la meilleure adminiſtration, en ſupprimant du moins le paiement des taxes dans les colonies même, pour en lever le produit dans la métropole. Ce nouveau ſyſtême ſeroit également agréable aux deux mondes.

Rien ne peut flatter l'Américain, comme d'éloigner de ſes yeux tout ce qui lui annonce ſa dépendance. Fatigué de l'importunité des exacteurs, il hait une taxe habituelle ; il en craint l'augmentation. Il cherche en vain la liberté qu'il croyoit avoir trouvée à deux mille lieues de l'Europe. Il s'indigne d'un joug qui le pourſuit à travers les tempêtes de l'Océan. Il ronge en murmurant les reſtes de ſon frein, & ne penſe qu'avec dépit à une patrie qui, ſous le

nom de mere, lui demande du ſang, au lieu de le nourrir. Otez-lui la vue & l'image de ſes entraves ; que ſes richeſſes ne paient tribut à la métropole qu'en y débarquant : il ſe croira libre & privilégié, lors même que par la diminution de la valeur de ſes denrées, ou par le ſurcroît du prix qu'il mettra à celles d'Europe, il aura réellement porté par contre-coup tout le poids de l'impôt qu'il ignore.

Les navigateurs trouveront un avantage à ne payer des droits que ſur une marchandiſe, qui déſormais ſans riſque dans toute ſa valeur ſera parvenue à ſa deſtination, & fera rentrer dans leurs mains le capital de leurs fonds avec le bénéfice. Ils n'auront pas la douleur d'avoir acheté du prince le riſque même du naufrage en perdant en route une cargaiſon dont ils avoient payé la taxe à l'embarquement. Leurs navires au contraire rapporteront en denrées le montant du droit ; & la valeur des productions ayant augmenté d'environ vingt-un pour cent par leur exportation, le droit en paroîtra moins fort.

Enfin le conſommateur y gagnera lui-même, parce qu'il n'eſt pas poſſible que le colon & le négociant ſe trouvent bien d'une diſpoſition, ſans qu'il lui en revienne, avec le tems, quelque utilité. Auſſi-tôt que tous les impôts auront été réduits à un impôt unique, il y aura moins de formalités, moins d'embarras, moins de lenteurs, moins de frais, & par conſéquent la marchandiſe pourra être donnée à meilleur marché.

L'état même y pourroit trouver un avantage politique fort conſidérable. Par le nouvel arrangement, il exiſteroit un pays, en apparence, exempt de tout impôt, & jouiſſant d'une franchiſe abſolue. Un pareil événement ſeroit ſur-tout remarqué, dans un tems où les colonies Angloiſes gémiſſent ſous le poids des taxes nouvelles. Ce contraſte irriteroit leurs maux. Leurs murmures & leur audace n'auroient plus de bornes. Elles prendroient de la confiance dans un gouvernement qu'elles ont juſqu'à préſent accuſé de tyrannie ; & s'il s'élevoit une révolte dans l'Amérique ſeptentrionale, cette vaſte région craindroit moins de ſe mettre ſous la protection de la France.

Ce ſyſtême de modération, que tout ſemble preſcrire, s'établira ſans peine. Toutes les productions des iſles ſont aſſujetties, en entrant dans le royaume, à un droit connu ſous le nom de domaine d'Occident, & qui eſt fixé à trois & demi pour cent avec deux ſous pour livre. Leur valeur, qui ſert de regle au paiement du droit, eſt déterminée dans les mois de Janvier & de Juillet. On la fixe à vingt ou vingt-cinq pour cent au deſſous du cours réel. Le bureau d'Occident accorde d'ailleurs une tarre plus conſidérable que ne fait le vendeur dans le commerce. Qu'on ajoute à cet impôt celui du même rapport à-peu-près que paient les denrées aux douanes des colonies, ceux qui ſont payés dans l'intérieur de ces iſles, & le gouvernement ſe trouvera avoir tout le revenu qu'il tire de ſes établiſſemens du nouveau-monde.

Si ce fonds étoit confondu avec les autres revenus de l'état, on pourroit craindre qu'il ne fût pas employé à ſa deſtination, qui doit être uniquement la protection des iſles. Les beſoins imprévus du tréſor royal lui feroient prendre infailliblement une autre direction. Il eſt des inſtans où la criſe du mal ne permet pas de calculer les inconvéniens du remede. La néceſſité la plus urgente abſorbe toute l'attention. Rien n'eſt alors à l'abri du pouvoir arbitraire, dirigé par le beſoin du moment. Le miniſtere prend & vuide toujours, dans la fauſſe eſpérance d'un remplacement prochain que de nouveaux beſoins ne ceſſent de reculer.

D'après ces réflexions, ne ſeroit-il pas eſſentiel que la caiſſe deſtinée à recevoir les droits établis ſur les productions des colonies fût entiérement ſéparée des fermes du royaume ? L'argent, qui y ſeroit toujours comme en dépôt, couvriroit les dépenſes de ces établiſſemens. Le colon qui a continuellement des fonds à faire paſſer en Europe, les donneroit volontiers pour des lettres-de-change, dès qu'il ſeroit aſſuré qu'elles ne ſouffriroient ni délais ni difficultés. Cette eſpece de banque formeroit promptement un nouveau lien de correſpondance entre les iſles & la métropole. La cour connoîtroit plus exactement la ſituation des affaires publiques dans les pays éloignés : elle y recouvreroit un crédit qu'elle a

tout-à-fait perdu depuis long-tems, quelque beſoin qu'elle en ait, ſur-tout dans des tems de guerre. Nous ne pouſſerons pas plus loin les diſcuſſions ſur l'impôt : & nous paſſerons à ce qui regarde les milices.

CHAPITRE CXXII.

Les milices ſont-elles bien ordonnées dans les iſles Françoiſes ?

LEs iſles Françoiſes, de même que celles des autres nations, n'eurent dans l'origine aucunes troupes réglées. Les aventuriers qui les avoient conquiſes, regardoient comme un privilege le droit de ſe défendre eux-mêmes; & les deſcendans de ces hommes intrépides ſe crurent aſſez forts pour garder leurs poſſeſſions. Qu'avoient-ils en effet qu'à repouſſer quelques bâtimens qui débarquoient des matelots & des ſoldats auſſi peu diſciplinés que les habitans qu'ils venoient inſulter ?

Tout eſt changé & a dû changer. Lorſqu'on a prévu que ces établiſſemens, devenus conſidérables par leurs richeſſes, ſeroient attaqués tôt ou tard pas des armées Européennes tranſportées ſur de nombreuſes flottes; on y a fait paſſer d'autres défenſeurs. L'événement a prouvé que quelques bataillons épars étoient inſuffiſans contre les forces terreſtres & maritimes de l'Angleterre. Le colon lui-même a jugé ſes efforts incapables de retarder la révolution. Il a craint que l'ennemi victorieux ne lui fît payer un obſtacle ſuperflu; & on l'a vu moins diſpoſé à combattre, qu'occupé des ſuites de la capitulation. Bientôt calculateur politique, il a ſenti que les fonctions militaires ne convenoient plus à ſon état d'impuiſſance : & il a donné de l'argent pour être déchargé d'un ſoin qui, glorieux dans ſon principe, étoit dégénéré en une ſervitude onéreuſe. Les milices ont été ſupprimées en 1764.

Cet acte de complaiſance a mérité l'approbation de ceux qui n'enviſageoient cette inſtitution que comme un moyen de préſerver les

les colonies de toute invaſion étrangere. Ils ont judicieuſement penſé qu'il étoit abſurde d'exiger que des hommes qui ont vieilli ſous un ciel ardent, pour élever l'édifice d'une grande fortune, s'expoſaſſent aux mêmes dangers que ces malheureuſes victimes de notre ambition qui jouent à chaque moment leur vie pour cinq ſous par jour. Un pareil ſacrifice leur a paru contrarier trop la nature, pour qu'il fût raiſonnable de l'eſpérer ; & ils ont applaudi au miniſtere, qui a ſenti qu'il convenoit de renoncer à une défenſe ſi vaine & ſi onéreuſe.

Les obſervateurs, à qui les établiſſemens du nouveau-monde ſont mieux connus, ont porté de cette innovation un jugement moins favorable. Les milices, diſent-ils, ſont néceſſaires, pour maintenir la police intérieure des iſles, pour prévenir la révolte des eſclaves, pour arrêter les courſes des negres fugitifs, pour empêcher l'attroupement des voleurs, pour protéger le cabotage, pour garantir les côtes contre les corſaires. Si les colons ne forment pas des corps, s'ils n'ont ni chefs ni drapeaux, quel eſt celui qui marchera au ſecours de ſes voiſins ? qui l'avertira ? qui le commandera ? d'où naîtront cette harmonie, ce concours, ſans leſquels rien ne ſe fait convenablement ?

Ces réflexions, qui, toutes frappantes, toutes naturelles qu'elles ſont, avoient pourtant échappé à la cour de Verſailles, l'ont fait revenir promptement ſur ſes pas. Elle a rétabli les milices plus vîte qu'elle ne les avoit abolies. Dès l'année 1766, on s'y eſt ſoumis aux iſles du vent, ſans une réſiſtance bien marquée ; quoiqu'elle pût être encouragée par la continuation des nouvelles taxes qui n'avoient plus d'objet. Saint-Domingue a réclamé vivement contre cet abus d'une autorité, trop précipitée & trop peu conſtante dans ſes démarches, pour n'être pas expoſée à des murmures.

Un adminiſtrateur philoſophe, témoin de l'oppoſition que montroient les habitans de Saint-Domingue, au rétabliſſement d'une milice forcée, propoſoit de la rendre volontaire. Il ne doutoit point, qu'à l'appât de quelque intérêt de gloire & de fortune, la moitié de la colonie ne s'enrolât au plutôt, & n'entraînât le

reſte par ſon exemple, à ſolliciter comme un honneur ce qu'on abhorroit comme un joug. Mais ce moyen, quelque brillant qu'il ſoit, quelque efficace qu'il eût été, bleſſoit trop eſſentiellement l'uniformité de gouvernement, qui doit régner entre des iſles ſoumiſes à la même puiſſance. Cette diſtinction eût été le germe d'une rivalité, d'une diviſion, qui, tôt ou tard, ſeroient devenues funeſtes aux colonies ou même à la métropole.

Sans qu'on ait employé ces ménagemens d'une politique adroite, Saint-Domingue a repris le ſervice militaire: mais c'eſt avec une averſion, un éloignement fondés ſur des griefs, qu'on ne ſauroit trop tôt appaiſer. Perſonne n'ignore que les milices gênent extrêmement la liberté civile, dont on eſt plus jaloux dans les colonies, qu'en Europe où l'on n'entend que le nom de l'autorité. Elles expoſent le citoyen à une multitude de vexations. Les maux qu'elles ont occaſionnés, ont inſpiré pour ce genre de ſervitude, une horreur qui ne peut étonner que des tyrans ou des eſclaves. On doit, s'il ſe peut, effacer les impreſſions du paſſé, calmer toutes les défiances ſur l'avenir. C'eſt à la condeſcendance, à la modération du gouvernement, de mettre fin aux inquiétudes des colons; en faiſant dans la forme des milices, tous les changemens qui peuvent ſe concilier avec la police & la ſureté qu'elles doivent avoir pour objet. C'eſt le bonheur des peuples gouvernés, qu'il faut enviſager dans l'uſage de l'autorité. Si le ſouverain ne marche pas vers ce but, il ne vivra que ſur des métaux ou des regiſtres, bientôt uſés par le tems, ou dédaignés de la poſtérité. En vain, la flatterie éleve aux princes des monumens ſuperbes & multipliés. La main de l'homme les érige: mais c'eſt le cœur qui les conſacre. L'amour y met le ſceau de l'immortalité. Sans lui, les hommages publics n'étalent que la baſſeſſe du peuple & non la grandeur du maître. Il y a dans Paris une ſtatue qui fait treſſaillir tous les cœurs d'un ſentiment de tendreſſe. Tous les regards ſe tournent vers cette image de bonté paternelle & populaire. Les larmes des malheureux l'invoquent dans le ſilence de l'oppreſſion. On bénit en ſecret le héros qu'elle éterniſe. Toutes les voix ſe réuniſſent après deux

ſiecles pour célébrer ſa mémoire. Du fond de l'Amérique, on réclame ſon nom. Dans tous les cœurs, il proteſte contre les abus de l'autorité; il preſcrit contre les uſurpations des droits du peuple; il promet aux ſujets la réparation des maux & l'amélioration du bien; il demande l'une & l'autre aux miniſtres.

CHAPITRE CXXIII.

Le partage des héritages eſt-il utilement réglé dans les iſles Françoiſes.

QUI le croiroit? une loi qui ſemble dictée par la nature même; qui ſe préſente la premiere au cœur de l'homme juſte & bon; qui ne laiſſe d'abord aucun doute à l'eſprit ſur ſa rectitude & ſon utilité: cette loi cependant eſt quelquefois contraire au maintien de nos ſociétés; elle arrête les progrès des colonies, les écarte du but de leur deſtination; &, de loin, elle prépare leur chûte & leur ruine. Qui le croiroit? c'eſt l'égalité de partage entre les enfans, ou les cohéritiers. Cette loi, ſi naturelle, veut être abolie en Amérique.

Ce partage fut néceſſaire dans la formation des colonies. On avoit à défricher des contrées immenſes. Le pouvoit-on ſans population? & comment, ſans propriété, fixer dans ces régions éloignées & déſertes, des hommes, qui, la plupart, n'avoient quitté leur patrie que faute de propriété? Si le gouvernement leur eût refuſé des terres, ces aventuriers en auroient cherché de climat en climat, avec le déſeſpoir de commencer des établiſſemens ſans nombre, dont aucun n'auroit pris cette conſiſtance qui les rend utiles à la métropole.

Mais depuis que les héritages, d'abord trop étendus, ont été réduits par une ſuite de ſucceſſions & de partages ſoudiviſés, à la juſte meſure que demandent les facilités de la culture; depuis qu'ils ſont aſſez limités pour ne pas reſter en friche, par le défaut d'une

population équivalente à leur étendue, une diviſion ultérieure de terrains les feroit rentrer dans leur premier néant. En Europe, un citoyen obſcur, qui n'a que quelques arpens de terre, tire ſouvent un meilleur parti de ce petit fonds, qu'un homme opulent des domaines immenſes que le haſard de la naiſſance ou de la fortune a mis entre ſes mains. En Amérique, la nature des denrées qui ſont d'un grand prix, l'incertitude des récoltes péu variées dans leur eſpece, la quantité d'eſclaves, de beſtiaux, d'uſtenſiles néceſſaires pour une habitation : tout cela ſuppoſe des richeſſes conſidérables, qu'on n'a pas dans quelques colonies, & que bientôt on n'aura plus dans aucune, ſi le partage des ſucceſſions continue à morceler, à diviſer de plus en plus les terres.

Qu'un pere, en mourant, laiſſe une ſucceſſion de trente mille livres de rente. Sa ſucceſſion ſe partage également entre trois enfans. Ils ſeront tous ruinés, ſi l'on fait trois habitations; l'un, parce qu'on lui aura fait payer cher les bâtimens, & qu'à proportion il aura moins de negres & de terres; les deux autres, parce qu'ils ne pourront pas exploiter leur héritage ſans faire bâtir. Ils ſeront encore tous ruinés, ſi l'habitation entiere reſte à l'un des trois. Dans un pays où la condition du créancier eſt la plus mauvaiſe de toutes les conditions; les biens ſe ſont élevés à une valeur immodérée. Celui qui reſtera poſſeſſeur de tout, ſera trop heureux, s'il n'eſt obligé de donner en intérêts que le revenu net de l'habitation. Or, comme la premiere loi eſt celle de vivre, il commencera par vivre & ne pas payer. Ses dettes s'accumuleront. Bientôt, il ſera inſolvable; & du déſordre qui naîtra de cette ſituation, on verra ſortir la ruine de tous les cohéritiers.

L'abolition de l'égalité des partages, eſt le ſeul remede à ce déſordre. Il eſt tems que la légiſlation, aujourd'hui plus éclairée, voie dans ſes colonies plutôt des établiſſemens de choſes, que de perſonnes. Sa ſageſſe lui inſpirera des dédommagemens convenables, pour ceux qu'elle aura dépouillés & ſacrifiés en quelque maniere à la fortune publique. Elle leur doit les moyens de ſub-

ſiſter par le ſeul travail poſſible à cette eſpece d'hommes, en les plaçant ſur de nouveaux terrains; & elle ſe doit à elle-même d'acquérir de nouvelles richeſſes par leur induſtrie.

Sainte-Lucie & la Guyane offroient, à la paix, un beau moment pour la réforme qu'on propoſe. La France devoit profiter de cette occaſion, peut-être unique, pour ſupprimer la loi du partage, en diſtribuant à ceux qu'on auroit dépouillés de leurs eſpérances, les terres qu'on vouloit mettre en valeur; & pour les avances de cette exploitation, les ſommes immenſes qu'on y a jetées ſans fruit. Des hommes habitués au climat; familiariſés avec la ſeule culture qu'on pouvoit avoir en vue; encouragés par l'exemple, les ſecours & les conſeils de leur famille; aidés enfin, par les eſclaves que l'état leur auroit fournis, étoient plus propres que des vagabonds ramaſſés dans les boues de l'Europe, à porter de nouvelles colonies au degré d'opulence & de proſpérité qu'on devoit s'en promettre. Malheureuſement on ne vit pas que les premieres colonies en Amérique avoient dû ſe faire d'elles-mêmes, lentement, avec de grandes pertes d'hommes, ou des reſſources extraordinaires de bravoure & de patience, parce qu'elles n'avoient point de concurrence à ſoutenir; mais que les nouveaux établiſſemens ne peuvent ſe former que par voie de génération, comme un nouvel eſſaim s'engendre d'un ancien. La ſurabondance de la population dans une iſle doit déborder dans une autre, & le ſuperflu d'une riche colonie fournir le néceſſaire à une peuplade naiſſante. C'eſt-là l'ordre naturel, que la politique preſcrit aux puiſſances maritimes & commerçantes. Tout autre moyen eſt déraiſonnable, & ne produit que la deſtruction. Pour n'avoir pas ſaiſi un principe ſi ſimple & ſi fécond, la cour de Verſailles ne doit pas rejeter le projet d'arrêter les nouvelles diviſions des terres. Si la néceſſité de cette loi eſt prouvée, il faut la faire, quoique le tems ſoit moins favorable que celui qu'on a laiſſé échapper. Quand on aura réparé la décadence des habitations, par la ſuppreſſion des partages, qui leur coupent tous les reſſorts de la reproduction, on pourra les forcer à ſe libérer des dettes dont elles ſont obérées.

CHAPITRE CXXIV.

A-t-on pourvu ſagement au paiement des dettes contractées par les iſles Françoiſes?

LEs iſles Françoiſes, comme les autres iſles de l'Amérique, ne peuvent être cultivées que par des noirs. Leur climat les réduit à la néceſſité d'acheter des laboureurs. Pour s'en procurer, il faut des capitaux; & les premiers habitans n'en avoient point. Ils en trouverent dans le commerce, qui donna ainſi à ces précieux établiſſemens leur premiere exiſtence. Ces ſecours, qu'on a depuis trop facilement accordés peut-être, ont donné naiſſance à une grande quantité de dettes, qui ſe ſont multipliées, à meſure que les défrichemens ſe ſont étendus.

L'égalité des partages entre différens cohéritiers, a formé des créanciers au-dedans des colonies, comme il y en avoit au-dehors. A proportion qu'elles s'enrichiſſoient, leurs créances augmentoient à raiſon de la multiplicité des partages. Parvenues au point d'avoir plus de colons que de plantations à faire, la population ſurabondante eſt reſtée dans l'oiſiveté, créanciere des héritages qu'elle n'occupoit pas, & dès-lors inutile, onéreuſe même, à la culture. On vient de propoſer le moyen de couper la racine à ces créances intérieures: mais, comment éteindre les dettes contractées au-dehors?

Les colons, pour ſe libérer, ne devroient, dit-on, dépenſer qu'une partie de leurs revenus, & conſacrer le reſte à l'acquit de leurs engagemens. Eh! ne voit-on pas que ceux qui par le ſurplus de leurs richeſſes, pourroient faire ces économies, ſont ceux, préciſément, qui ne doivent rien: tandis que les débiteurs, par la médiocrité de leurs revenus, ne peuvent retrancher ſur leur dépenſe. D'ailleurs, rien de moins raiſonnable, que d'établir ce ſyſtême de privations dans les colonies. Comme leurs productions tirent tout leur prix des échanges, & qu'alors les

échanges ſeroient comme anéantis, puiſqu'ils ſe trouveroient bornés aux objets peu chers d'une néceſſité abſolue ; les Américains ſeroient réduits à faire peu de denrées, ou à les donner pour rien. Que ſi la métropole vouloit ſuppléer, par des métaux, au défaut de la vente de ſes marchandiſes ; tout l'or qu'on tire d'une partie du nouveau-monde, reflueroit dans l'autre. Il eſt une puiſſance connue par la ſupériorité de ſes forces navales, qui, après dix ans d'un pareil commerce, trouveroit dans ces iſles un dédommagement sûr de la guerre qu'elle pourroit entreprendre ; & il n'eſt pas de la politique de la France, de l'inviter à attaquer ſes poſſeſſions éloignées.

Les commerçans n'ont pas moins d'intérêt que le gouvernement, à la perpétuité des dettes. Les colonies ſe ſont établies à la faveur du crédit. Les premiers cultivateurs acquittés, il s'eſt renouvellé pour leurs ſucceſſeurs, & les poſſeſſeurs actuels jouiſſent encor du même avantage. Si l'on forçoit la libération, elle pourroit être prompte : mais la culture en ſouffriroit ; & quand même elle ne ſe dégraderoit pas, elle n'en ſeroit pas moins privée des prémices des terres vierges, qui ſont toujours les plus productives. Dès-lors, les négocians trouveroient dans les colonies moins de denrées à acheter, ils y vendroient de moins, les eſclaves, les uſtenſiles, toutes les choſes néceſſaires aux nouveaux établiſſemens, & qui ne ſont guere moins conſidérables que ce qu'il faut pour les beſoins ou pour le luxe des habitations formées. Avec le tems, leurs opérations diminueroient encore. On ſait le chagrin qu'ils ont, de voir le colon riche s'accoutumer à envoyer lui-même ſes produits en Europe, à tirer d'Europe ſes conſommations, & à réduire ſes correſpondans à la ſimple commiſſion. Si la dépendance, qui eſt une ſuite néceſſaire des dettes, venoit à ceſſer, ce ne ſeroit plus un petit nombre de cultivateurs, ce ſeroit la colonie entiere qui feroit ſes achats & ſes ventes dans la métropole : elle deviendroit commerçante. Elle ſeroit même bientôt ſans concurrens, parce qu'elle ſeule connoîtroit le terme de ſes beſoins.

Le crédit eſt donc viſiblement la baſe des liaiſons utiles des com-

merçans de France avec les colonies ; & leur rendre leurs fonds, ce ſeroit leur ôter leurs bénéfices. Mal-à-propos ſe plaignent-ils depuis quarante ans, que les retards qu'ils éprouvent dans les paiemens, les ruinent ſans reſſource. Les fortunes qui ſe ſont multipliées dans les ports de la métropole, par leur communication avec les iſles, dépoſent ouvertement contre des reproches ſi peu fondés.

Cependant, l'utilité politique, la néceſſité même des dettes des colonies envers la métropole, ne déchargent pas le particulier de l'obligation d'acquitter ſes engagemens. Le mal qui eſt une ſuite, un effet, ſouvent même une cauſe du bien, ne juſtifie ou n'excuſe jamais l'homme qui le commet. Il eſt indifférent pour l'état, qu'une certaine maſſe de richeſſes ſoit dans les mains de tels ou tels citoyens ; mais il n'eſt jamais utile au bien public, que perſonne ſe croie diſpenſé de payer ſes dettes. Le fiſc, lui-même, s'il s'eſt engagé, doit ſe libérer par les voies & les regles de la juſtice. La banqueroute publique de l'état, eſt un ſcandale, une atteinte plus funeſte encore à la morale de la ſociété, qu'à la fortune des citoyens. Un jour viendra que toutes ces iniquités ſeront citées au tribunal des nations, & que la puiſſance qui les commet, ſera elle-même jugée par ſes victimes. Les dettes de l'Amérique doivent donc être acquittées ; mais inſenſiblement, & non par des ſecouſſes violentes. Tandis que les anciennes ſe liquideront, il s'en formera de nouvelles, qui continueront, pour ainſi dire, cete chaîne de dépendance, où les fortunes de l'Europe ſe trouvent attachées aux fortunes de ſes colonies. C'eſt par les voies judiciaires, qu'il faut ſatisfaire les créanciers du commerce des iſles. La juſtice réelle eſt uniforme. Elle s'arme également en faveur de tous & contre tous. Si l'exécution en eſt remiſe, comme elle l'a été juſqu'à préſent dans les colonies, aux volontés arbitraires de ceux qui gouvernent, elle dégénere néceſſairement en tyrannie. Elle eſt ſouvent une vexation pour les débiteurs, qu'on oblige à manquer aux engagemens les plus ſacrés, pour en remplir de moins importans ; qu'on contraint à ſacrifier, par des ventes faites hors de ſaiſon & ſans formalités, une partie de leur revenu & quelquefois de leur fonds. Elle eſt toujours

jours injuſte, pour les créanciers même. Ce n'eſt ni le plus ancien, ni le plus privilégié, ni le plus preſſé qui eſt payé : c'eſt le plus puiſſant, le plus protégé, le plus actif, ou le plus violent. Il ne devroit appartenir qu'à la loi de prononcer.

Celle qui dans les colonies permet la ſaiſie réelle des habitations, n'eſt pas praticable. La preuve en eſt, que perſonne n'y a eu recours; quoiqu'il y ait toujours eu dans les iſles des débiteurs de mauvaiſe foi, & des créanciers aſſez ardens pour ne pas négliger ce moyen de recouvrement, s'il avoit pu leur réuſſir.

La voie de la contrainte perſonnelle, qu'on a propoſé de ſubſtituer à la ſaiſie réelle, ne ſeroit pas plus efficace. Un habitant entouré d'une foule d'eſclaves dans une plantation iſolée, n'y ſeroit arrêté que difficilement. Son empriſonnement deviendroit auſſi ruineux pour ſes créanciers & pour la colonie, que pour lui-même. Son abſence mettroit le déſordre parmi ſes negres; ils ceſſeroient de travailler, & ravageroient les habitations voiſines.

Mais ne pourroit-on pas ſaiſir & vendre les noirs d'un débiteur? Les eſclaves qui ceſſeroient de travailler ſur une plantation, iroient en cultiver une autre, & la colonie n'y perdroit rien.

Cette reſſource n'eſt que ſpécieuſe. Pour s'y fier, il faut peu connoître le caractere des negres. Ce ſont des eſpeces de machines trop difficiles à monter, pour changer impunément d'attelier. Les nouvelles habitudes qu'exige un changement de local, de maître, de méthode, d'occupation, ſont un effort pour ces hommes, déjà trop malheureux d'être condamnés au travail, que repouſſe leur ſenſibilité volupteuſe. Ils ne ſauroient ſe paſſer de leurs maîtreſſes & de leurs enfans, qui ſont leur plus chere conſolation, le ſeul bien qui les attache à la vie. Loin de cet unique bien des ames tendres & ſouffrantes, ils languiſſent, ils tombent malades, ſouvent ils deſertent, ou du moins ils ne travaillent qu'à regret & ſans ardeur.

D'ailleurs, eſt-il aiſé de ſaiſir ces noirs? Cinquante, cent, ou deux cents eſclaves ne ſe laiſſeroient pas tranquillement enchaîner par quelques huiſſiers, & ils ſe diſperſeroient bien vîte, ſi on arrivoit en force ſur leur habitation. Voudroit-on les arrêter dans les bourgs,

dans les villes où ils vont vendre des denrées ? Bientôt il n'y en paroîtroit plus, & la diſette deviendroit la ſuite d'une déſertion preſque univerſelle.

Quand on ſurmonteroit ces difficultés, l'expédient dont il s'agit ne ſeroit pas moins à rejeter, parce qu'en aſſurant le paiement d'un ſeul créancier, il entraîneroit la ruine de pluſieurs. Les moindres ſucreries occupent ſoixante ou ſoixante-dix eſclaves dans les bonnes terres, & juſqu'à quatre-vingts ou cent dans les médiocres. On n'en peut diminuer le nombre, ſans arrêter l'exploitation. Il ſuffit de ſaiſir quinze ou vingt noirs ſur une habitation, pour anéantir une culture importante, pour faire languir un capital de cinquante ou cent mille écus, pour rendre tout-à-fait inſolvable un colon très-intelligent. On dira peut-être que ce propriétaire forcé de vendre, ſeroit remplacé par un acquéreur, qui remettroit l'habitation dans toute ſa valeur. Mais perſonne n'ignore qu'il n'y a pas aſſez de numéraire dans les iſles pour payer comptant ; qu'on n'y achete qu'à un crédit très-long, qui laiſſe encore l'eſpérance tacite d'obtenir des délais. Otez ce crédit, vous ne trouverez pas un ſeul acquéreur.

Quel ſera le cultivateur aſſez téméraire pour former quelque entrepriſe un peu conſidérable, quand il verra ſa ruine certaine, ſi la fortune & les élémens ne ſecondent pas ſes travaux au jour marqué par ſes engagemens ? La crainte de la miſere & de l'opprobre s'emparera de tous les eſprits. Dès-lors plus d'emprunts, plus d'affaires, plus de circulation. L'activité tombera dans l'inertie ; le crédit ſera détruit par le ſyſtême imaginé pour le rétablir. Ce ne ſont pas là de vaines terreurs. Les déplorables événemens de 1750, n'atteſtent que trop combien elles ſont fondées. A cette époque funeſte & mémorable pour Saint-Domingue, on extorqua du gouvernement la permiſſion de ſaiſir les negres de culture, pour raiſon de dettes. Les premieres exécutions qu'on fit en conſéquence, quoique ſans ſuccès, jetterent l'alarme & l'épouvante dans la colonie. Ce ne fut qu'un chaos inexprimable. Tout étoit perdu. Le commerce qui avoit ſollicité cette odieuſe loi de rigueur, ſe crut trop heureux d'en pouvoir obtenir la révocation.

On n'a donc pas imaginé les moyens d'assurer le sort des créanciers, sans nuire à la prospérité des colonies, & par conséquent à celle de la monarchie. Cependant cette conciliation de l'intérêt public avec l'intérêt des particuliers, doit être dans les ressorts de la politique; & c'est aux hommes d'état de l'y trouver. Cette loi d'équité sera chérie de ceux même qu'elle gênera, si on l'introduit dans les esprits par la voie de la raison, la seule voie qui soit permise peut-être avec des hommes civilisés, la plus facile du moins & la plus sure. Le colon, éclairé par le cours des lumieres publiques, sentira que la facilité de ne pas payer lui devient onéreuse, par l'impossibilité de trouver du crédit, à moins qu'il ne l'achete à un prix qui balance le risque de lui prêter. Soit qu'il en cherche pour augmenter ou pour conserver ses fonds, il n'en obtiendra qu'à sa ruine. Sa situation est celle des mineurs, qui ne font jamais que de mauvaises affaires avec des usuriers, accoutumés à se payer d'avance des dangers & des délais.

Mais s'il ne suffit pas d'éclairer le colon, pour le ramener à ses devoirs par son intérêt même; s'il est dangereux d'employer la violence pour l'obliger à remplir ses engagemens; pourquoi le législateur n'emprunteroit-il pas le secours de l'honneur, motif si puissant dans les monarchies, principe & ressort de leur constitution? L'opinion n'est-elle pas aussi impérieuse que la force? Notez d'infamie le débiteur infidele, déclarez-le déchu des distinctions dont il jouissoit, incapable d'exercer jamais aucune fonction publique, & ne craignez pas qu'il se joue de cette loi. Mais que les tribunaux de la justice soient à cet égard, ceux de l'honneur. Qu'un coupable soit jugé & condamné avec les formalités qui consacrent toutes les loix. Les hommes les plus avides, & sur-tout les colons de l'Amérique, ne sacrifient une portion de leur vie à des travaux pénibles, que dans l'espoir de jouir de leur fortune. Or il n'est point de jouissance pour un homme noté d'infamie. Voyez avec quelle exactitude les dettes du jeu sont payées. Ce n'est pas un excès de délicatesse, ce n'est pas l'amour de la justice, qui ramene dans les vingt-quatre heures un joueur ruiné aux pieds d'un créançier quelquefois suspect.

C'eſt l'honneur, c'eſt la crainte d'être exclu de la ſociété. L'homme le plus intéreſſé veut jouir, & ſans l'honneur on ne jouit point.

Mais dans quel ſiecle, en quel tems invoque-t-on ici le nom ſacré de l'honneur ? N'eſt-ce pas au gouvernement à donner l'exemple de la juſtice qu'il veut qu'on pratique ? Seroit-il poſſible que l'opinion publique tînt pour flétris des particuliers qui n'auroient fait que ce que l'état ſe permet ouvertement ? Lorſque l'opprobre s'introduit dans les grandes maiſons, dans les premieres places, dans les camps & dans le ſanctuaire, ſait-on rougir encore ? Qui pourra craindre d'être déshonoré, ſi ceux qu'on appelle gens d'honneur n'en connoiſſent plus d'autre que celui d'être riches pour être placés, ou placés pour s'enrichir; ſi pour s'élever, il faut ramper; pour ſervir l'état, plaire aux grands & aux femmes; & ſi tous les dons de plaire ſuppoſent au moins l'indifférence pour toutes les vertus ? L'honneur, qui ſemble s'exiler de certains climats de l'Europe, ira-t-il ſe refugier en Amérique ? Pourquoi en déſeſpérer avant de l'avoir tenté ? Si l'expérience ne réuſſiſſoit pas, on pourroit traiter dans les iſles Françoiſes les débiteurs qui ſe refuſeroient au paiement de leurs dettes, comme ils ſont traités dans les iſles ſoumiſes à l'Angleterre & à la Hollande. Les trois nations ont également concentré les liaiſons de leurs établiſſemens du nouveau-monde dans la métropole.

CHAPITRE CXXV.

La métropole, en obligeant ſes iſles à ne livrer qu'à elle leurs productions, en a-t-elle ſuffiſamment aſſuré l'extraction.

TOUTES les colonies n'ont pas eu une même origine. Les premieres dûrent leur naiſſance à l'inquiétude de quelques hordes de barbares, qui après avoir long-tems erré dans des contrées déſertes, ſe fixoient enfin par laſſitude dans un pays où ils formoient une nation. D'autres peuples, chaſſés de leur territoire par un ennemi

puiſſant, ou attirés par quelque haſard dans un ſol préférable à celui de leurs peres ſe tranſplanterent ſous un nouveau ciel, & y partagerent les terres avec les premiers habitans de ce climat étranger. L'excès de la population, l'horreur pour la tyrannie des factions, des révolutions, détermineront des citoyens à quitter leur patrie, pour aller bâtir ailleurs de nouvelles cités. L'eſprit de conquête fit établir une partie des ſoldats vainqueurs dans des états ſubjugués, pour s'en aſſurer la propriété. Aucune de ces colonies n'eut pour objet le commerce. Celles même que fonderent Tyr, Carthage, Marſeille, républiques commerçantes, n'étoient que des retraites néceſſaires ſur des côtes barbares, & des entrepôts, où les vaiſſeaux partis de différens ports, & fatigués d'une longue navigation, faiſoient réciproquement leurs échanges.

La conquête de l'Amérique a donné l'idée d'une nouvelle eſpece d'établiſſement, qui a pour baſe l'agriculture. Les gouvernemens, fondateurs de ces colonies, ont voulu que ceux de leurs ſujets qu'ils y tranſportoient, ne puſſent conſommer que les marchandiſes que leur fourniroit la métropole, ne puſſent vendre qu'à la métropole les productions des terres qu'on leur accordoit. Cette double obligation a paru de droit naturel à toutes les nations, indépendante des conventions, & née de la choſe même. Elles n'ont pas regardé une communication excluſive avec leurs colonies, comme un dédommagement exceſſif des dépenſes faites pour les former, à faire pour les conſerver. Tel a toujours été le ſyſtême de l'Europe à l'égard de l'Amérique.

La France ne s'en étoit jamais écartée, lorſqu'un homme de génie, fort connu par l'étendue de ſes idées, par l'énergie de ſes expreſſions, a voulu tempérer la rigidité de ce principe. Recevoir de l'étranger les marchandiſes que la métropole ne peut fournir que difficilement à un prix exceſſif, c'eſt augmenter, a-t-il dit, dans les colonies, une proſpérité qui reflue tôt ou tard dans la patrie principale, à qui elles enverront plus de denrées, à qui elles offriront un plus grand débouché pour ſes productions. Au bruit de cette opinion, une alarme univerſelle s'eſt répandue dans tous les ports

de la monarchie. On a crié que cette concurrence bleſſeroit les droits les plus ſacrés de l'état, qu'elle tariroit les principales ſources de ſon opulence.

Cette conteſtation a beaucoup occupé les eſprits, mais on ne l'a point enviſagée ſous l'aſpect le plus important. Les combattans, & le public qui les a jugés, ne ſongeant qu'aux intérêts de la culture & du commerce, ont perdu de vue le grand objet politique, qui eſt la conſervation des colonies. Or, on riſqueroit de les perdre, en admettant dans leurs ports les vaiſſeaux étrangers.

L'Angleterre a jeté il y a plus d'un ſiecle, dans les vaſtes ſolitudes de l'Amérique ſeptentrionale, les fondemens d'un empire immenſe, dont les progrès, fort lents d'abord, s'accroiſſent tous les jours avec rapidité. Sa puiſſance long-tems contenue par un ennemi toujours prêt & toujours prompt à l'attaquer ſur ſes derrieres, n'a plus rien qui la gêne, depuis l'acquiſition du Canada, & de la partie la plus précieuſe de la Louiſiane. Ce peuple délivré par ces conquêtes, de toute inquiétude du côté du continent, pourra tôt ou tard être tenté de tourner ſon ambition vers les iſles voiſines. Dès-à-préſent il ne lui manque, pour ſuivre le torrent de ſes proſpérités, qu'une population proportionnée à l'étendue de ſon territoire. Parmi les cauſes qui peuvent hâter cette population, rien n'y contribueroit plus rapidement qu'une ſuite de liaiſons avec les colonies Françoiſes, qui manquant préciſément de ce que le nord de l'Amérique peut fournir, lui donneroit en achetant ſes productions, les moyens de les multiplier & d'augmenter ſes forces. La cour de Verſailles eſt trop éclairée, ſans doute, pour ſacrifier la ſureté de ſes iſles à l'avantage acceſſoire qu'elles tireroient d'un commerce libre, pour quelques objets peu importans.

Mais autant qu'elle doit fermer à ſes rivaux ce chemin des richeſſes qui mene à la conquête, autant il lui convient d'ouvrir à ſes inſulaires le débouché de toutes leurs productions. Les colonies lui offrent chaque année, leur conſommation prélevée, cent mille barriques de ſirops & de taffias, dont la valeur eſt d'environ cinq millions de livres. Par un intérêt mal-entendu; elle les a privées,

elle s'eſt privée elle-même de ce bénéfice, dans la crainte de nuire au débit de ſes propres eaux-de-vie. Celle de ſucre, toujours au deſſous de celles de vin, ne peuvent-être que la boiſſon des peuples pauvres ; ou même des gens le moins aiſés chez les nations riches. Elles n'obtiendront la préférence que ſur celles de grain que la France ne diſtille pas. Les ſiennes auront toujours pour conſommateurs, même dans les iſles, la claſſe d'hommes aſſez opulente pour les payer. Le gouvernement ne pourroit donc revenir trop tôt d'une erreur également injuſte & funeſte, ni recevoir trop tôt dans ſes ports les ſirops & les taffias, pour y être conſommés ou pour être envoyés où le beſoin les appellera. Rien n'en étendroit davantage la conſommation, que d'autoriſer les navigateurs François à les porter directement dans les marchés étrangers. Cette faveur devroit même s'étendre à toutes les denrées des colonies. Comme une opinion qui choquera tant d'intérêts, tant de préjugés, pourroit être conteſtée, il convient de la fonder ſur des principes développés.

Les iſles Françoiſes fourniſſent à leur métropole, des ſucres, du café, du coton, de l'indigo, d'autres denrées, dont elle conſomme une partie, & verſe l'autre chez l'étranger, qui lui donne en échange de l'argent ou d'autres marchandiſes dont elle a beſoin. Ces mêmes iſles reçoivent à leur tour de la métropole, des vêtemens, des ſubſiſtances, des inſtrumens de culture. Telle eſt la double deſtination des colonies. Pour qu'elles puiſſent la remplir, il faut qu'elles ſoient riches. Pour qu'elles ſoient riches, il faut qu'elles obtiennent une grande abondance de productions, & qu'elles en aient le débit au meilleur prix poſſible. Pour que ce débit porte ces productions au plus haut prix, il faut qu'il ſoit le plus grand poſſible. Pour qu'il puiſſe être le plus grand poſſible, il faut qu'il jouiſſe de la plus grande liberté poſſible. Pour qu'il jouiſſe de la plus grande liberté poſſible, il faut que cette liberté ne ſoit grevée d'aucunes formalités, d'aucunes dépenſes, d'aucuns travaux, d'aucunes charges inutiles. Ces vérités démontrées par leur intime liaiſon, doivent décider s'il eſt avantageux que les productions des

colonies ſoient aſſujetties aux lenteurs, aux dépenſes d'un entrepôt en France.

Il faudra néceſſairement que ces frais intermédiaires retombent ſur le conſommateur ou ſur le cultivateur. Si le premier les paie ; il conſommera moins, parce que ſes facultés n'augmentent pas en raiſon de l'augmentation des frais. Si c'eſt le ſecond ; recevant un moindre prix de ſes denrées, il rendra moins d'avances à la terre, & n'en tirera plus autant de reproductions. Le progrès évident de ces conſéquences deſtructives, n'empêche pas qu'on n'entende dire tous les jours avec aſſurance, que les marchandiſes doivent, avant d'être conſommées, faire beaucoup de frais de main-d'œuvre & de tranſport ; que ces frais occupant & nourriſſant bien du monde ; contribuent à ſoutenir la population, & à augmenter les forces d'un état. On eſt ſi aveuglé par le préjugé, qu'on ne voit pas, que s'il eſt avantageux que les denrées avant d'être conſommées faſſent des frais comme deux, il ſera plus avantageux qu'elles en faſſent comme quatre, comme huit, comme douze, comme trente, pour la plus grande proſpérité nationale. Dès-lors tous les peuples doivent rompre les chemins, combler les canaux, interdire la navigation des rivieres, bannir même les animaux de la culture, & n'y employer que des hommes, afin d'ajouter un ſurcroît de frais aux frais qui déjà précèdent la conſommation. Voilà pourtant toutes les abſurdités qu'il faut dévorer, quand on s'engage dans le faux principe qui vient d'être combattu. Mais les vérités politiques veulent être agitées long-tems avant d'être ſenties. Beaucoup d'erreurs ſe ſont introduites, chez les hommes d'état comme chez le peuple, ſans examen. Le miniſtere de France, long-tems aveuglé par les ténebres où il laiſſoit dormir ſa nation, n'a pas encore pû s'éclairer ſur l'adminiſtration qui convenoit le mieux à ſes colonies. Il ne ſait pas encore quel eſt le gouvernement le plus propre à les faire proſpérer.

CHAPITRE

CHAPITRE CXXVI.

L'autorité aux iſles Françoiſes eſt-elle dans les mains les plus propres à les faire proſpérer ?

LEs colonies Françoiſes établies par des hommes ſans aveu, qui fuyoient le frein ou le glaive des loix, ſembloient, dans l'origine, n'avoir beſoin que d'une police ſévere. On les confia donc à des chefs, dont l'autorité étoit illimitée. L'eſprit d'intrigue, naturel à toutes les cours, mais plus familier chez une nation où la galanterie donne aux femmes un aſcendant univerſel, fit de tout tems parvenir aux grandes places en Amérique, des hommes ſans mœurs, chargés de dettes & de vices. Le miniſtere, par un reſte de pudeur, craignant de les élever ſur le théatre même de leur déshonneur, les envoya réparer ou cimenter leur fortune au-delà des mers, où leurs deſordres n'étoient pas connus. Une compaſſion mal-entendue, une fauſſe maxime de cour, qui ſuppoſe la fourberie néceſſaire & les frippons utiles, fit ſacrifier de ſang froid à des brigands dignes des priſons, la tranquillité des cultivateurs, la ſureté des colonies, l'intérêt même de l'état. Ces miniſtres de rapine & de débauches, étoufferent les germes du bien, & retarderent la proſpérité qui naiſſoit d'elle-même.

La puiſſance abſolue porte dans ſa nature un poiſon ſi ſubtil, que les deſpotes même qui s'embarquoient pour l'Amérique avec des vues honnêtes, ne tardoient pas à s'y corrompre. Quand l'ambition, l'avarice ou l'orgueil ne les auroient pas entamés, pouvoient-ils réſiſter à la flatterie, qui ne manque jamais d'élever ſa baſſeſſe ſur la ſervitude générale, & d'avancer ſa fortune dans les maux publics?

Le peu de gouverneurs qui échapperent à la corruption, n'ayant aucun point d'appui dans une adminiſtration ſans limites, paſſoient continuellement d'une erreur à l'autre. Ce ne ſont pas des hommes qui doivent gouverner les hommes, c'eſt la loi. Otez aux adminiſ-

trateurs cette meſure commune, cette regle de leurs jugemens ; il n'y aura plus de droit, plus de ſureté, ni de liberté civile. Dès-lors on ne verra qu'une foule de déciſions contradictoires ; que des réglemens paſſagers qui s'entrechoqueront ; que des ordres qui, faute de maximes fondamentales, n'auront aucune liaiſon entr'eux. Si l'on déchiroit le corps des loix, dans l'empire même le mieux conſtitué par ſa nature, on verroit bientôt que ce ne ſeroit pas aſſez d'être juſte, pour le bien conduire. La ſageſſe des meilleures têtes n'y ſuffiroit pas. Comme elles n'auroient pas toutes le même eſprit, & que l'eſprit de chacune ne ſeroit pas toujours dans la même ſituation, l'état ne tarderoit pas à être bouleverſé. Cette eſpece de chaos fut continuel dans les colonies Françoiſes ; & d'autant plus grand, que les chefs ne faiſoient qu'y paroître, pour ainſi dire, & en étoient rappellés avant d'avoir rien vu par eux-mêmes ; après avoir marché trois ans ſans guide, dans un pays nouveau, ſur des plans informes de police & de loix, ces adminiſtrateurs étoient remplacés par d'autres, qui dans un terme auſſi court, n'avoient pas le tems de former des liens avec les peuples qu'ils devoient conduire, ni de mûrir aſſez leurs projets, pour leur donner ce caractere de juſtice & de douceur qui en aſſure l'exécution. Ce défaut de regle & d'expérience, intimidoit ſi fort un de ces magiſtrats abſolus, que, par délicateſſe, il n'oſoit prononcer ſur les choſes les plus communes. Ce n'eſt pas qu'il ne ſentît les inconvéniens de ſon indéciſion ; mais tout éclairé qu'il étoit, il ne ſe croyoit pas les lumieres d'un légiſlateur, & il ne vouloit pas en uſurper l'autorité.

Cependant il étoit aiſé de tarir la ſource de ces déſordres, en mettant à la place du gouvernement militaire, violent en lui-même, & fait pour des tems de criſe & de péril, une légiſlation modérée, fixe & indépendante des volontés particulieres. Mais ce projet, mille fois propoſé, déplut aux gouverneurs, jaloux d'un pouvoir abſolu, qui, redoutable en lui-même, eſt toujours plus odieux dans un ſujet. Ces eſclaves échappés à la tyrannie ſecrete de la cour, n'aimoient rien tant que cette juſtice Aſiatique, dont ils épouvan-

toient juſqu'à leurs créatures. La réforme fut même rejetée par des gouverneurs qui, d'ailleurs vertueux, ne voulurent pas voir, qu'en ſe réſervant le droit de faire le bien, ils laiſſoient à leurs ſucceſſeurs la facilité de faire le mal impunément. Tous ſe déclarerent hautement contre un plan de légiſlation qui avoit pour but de diminuer la dépendance des peuples : & la cour eut la foibleſſe de céder à leurs inſinuations ou à leurs conſeils, par une ſuite de cette pente que les princes & leurs miniſtres ont naturellement vers le pouvoir arbitraire. Elle crut faire aſſez pour ſes colonies, en leur donnant un intendant qui devoit balancer le commandant.

Ces établiſſemens éloignés, qui juſqu'à ce moment avoient gémi ſous le joug d'un ſeul, ſe virent alors en proie à deux pouvoirs, également dangereux, & par leur diviſion & par leur union. Lorſqu'ils ſe choquoient, ils partageoient les eſprits, ils ſemoient la diſcorde entre leurs partiſans, ils allumoient une eſpece de guerre civile. Le bruit de leurs diſcuſſions retentiſſoit juſqu'en Europe, où chacun d'eux avoit ſes protecteurs, animés par l'orgueil ou par l'intérêt à les maintenir dans leur place. Lorſqu'ils étoient d'accord, ou parce que leurs vues bonnes ou mauvaiſes ſe trouvoient les mêmes, ou parce que l'un prenoit un aſcendant décidé ſur l'autre, la condition des colons devenoit encore pire. Quelle que fût l'oppreſſion de ces victimes, leurs cris n'étoient jamais écoutés par la métropole, qui regardoit l'harmonie de ces délégués, comme la preuve la plus déciſive d'une adminiſtration parfaite.

Le ſort des colonies Françoiſes n'a que peu changé. Leurs gouverneurs, outre la diſpoſition des troupes réglées, ont le droit d'enrégimenter les habitans, de leur preſcrire les manœuvres qu'ils jugent à propos, de les occuper comme il leur plaît pendant la guerre, de s'en ſervir même pour conquérir. Dépoſitaires d'un pouvoir abſolu, libres & jaloux de s'en arroger toutes les fonctions qui peuvent l'étendre ou l'exercer, ils ſont dans l'uſage de connoître des dettes civiles. Le débiteur eſt mandé, condamné à la priſon ou au cachot, & forcé de payer, ſans d'autres formalités : c'eſt ce

qu'on appelle le ſervice ou le département militaire. Les intendans décident ſeuls de l'emploi des finances, & en reglent pour l'ordinaire le recouvrement. Ils appellent devant eux les affaires civiles ou criminelles ſoit que la juſtice n'en ait pas encore pris connoiſſance, ſoit qu'elles aient été déjà portées aux tribunaux même ſupérieurs : c'eſt ce qu'on appelle adminiſtration. Les gouverneurs & les intendans accordent en commun les terres qui n'ont pas été données, & jugent tous les différends qui s'élevent au ſujet des anciennes poſſeſſions. Cet arrangement met dans leurs mains, dans celles de leurs commis ou de leurs créatures, la fortune de tous les colons; & dès-lors rend précaire le ſort de toutes les propriétés. On ne ſauroit imaginer un plus grand déſordre.

Dans la méchanique, plus les puiſſances réſiſtantes ſont éloignées du centre, plus les forces motrices doivent être augmentées : de même, a-t-on dit, on ne peut s'aſſurer des colonies que par un gouvernement violent & abſolu. S'il en eſt ainſi, le chevalier Petry n'aura pas eu tort de déſapprouver ces ſortes d'établiſſemens. Il vaut mieux que la terre reſte dépeuplée ou peu habitée, que de voir quelques puiſſances s'étendre pour le malheur des peuples. C'eſt à la France de combattre le ſyſtême d'un Anglois contre les colonies, en s'éclairant de plus en plus ſur la maniere de les gouverner. L'eſprit de lumiere qui caractériſe ce ſiecle, quoi qu'en diſent ceux qui attribuent au mépris de certains préjugés les vices inſéparables du luxe ; à la liberté de penſer & d'écrire, les mauvaiſes mœurs, qui viennent des paſſions des grands & des abus du pouvoir : cet eſprit de lumiere qui nous ſoutient & nous guide encore, quand la morale croule ſur des fondemens ruineux, ramenera le gouvernement à ſes vrais intérêts. Il ſentira qu'il n'y a point eu de juſtice dans ſes colonies, parce qu'elles n'avoient point de loix fixes, dont le dépôt fut entiérement confié à des tribunaux. Si ces corps ſans ceſſe aſſervis, ſans ceſſe opprimés, n'ont pas paru mériter juſqu'ici cette confiance, il faut les en rendre dignes en la leur donnant. Leur ame ſe remplira du ſaint enthouſiaſme du bien public, lorſqu'ils pourront s'y livrer

ſans crainte & ſans inquiétude. Ce zele vraiment patriotique s'allumera de lui-même ; ſi ces corps ſont compoſés de magiſtrats, nés dans les colonies.

Rien ne paroît plus conforme aux vues d'une politique judicieuſe, que d'accorder à ces inſulaires le droit de ſe gouverner eux-mêmes, mais d'une maniere ſubordonnée à l'impulſion de la métropole, à-peu-près comme une chaloupe obéit à toutes les directions du vaiſſeau qui la remorque. Peut-être dira-t-on que le peuple ſe renouvellant ſans ceſſe dans ces iſles éloignées, par l'inſtabilité que le commerce y donne aux richeſſes, cette fermentation y jette beaucoup d'écume ; & qu'on n'y verra que bien tard aſſez de mœurs & de lumieres pour y faire naître cet eſprit de patrie & ce ton de gravité qui ſoutiennent dignement le poids des affaires & les intérêts d'une nation. Cette objection ſembleroit fondée, ſi l'on ne conſultoit que le caractere des Européens, pouſſés en Amérique par leurs beſoins ou par leurs vices ; devenus par ces tranſplantations volontaires ou forcées, étrangers par-tout ; ordinairement corrompus par le défaut de loix que remplace mal une police arbitraire, par ce goût dépravé de domination qui réſulte de l'abus de l'eſclavage, par l'éclat d'une grande fortune qui leur fait oublier leur premiere obſcurité. Mais cette claſſe d'hommes expatriés ne devroit point avoir d'influence dans une adminiſtration qu'on laiſſeroit aux propriétaires, nés la plupart dans les colonies : puiſque la juſtice ſuit naturellemeut la propriété, & que perſonne n'a plus d'intérêt & de droit au bon gouvernement d'un pays que ceux à qui la naiſſance y donne de plus grandes poſſeſſions. Ces créoles qui naturellement ont de la pénétration, de la franchiſe, de l'élévation, un certain amour de la juſtice qui naît de ces belles qualités ; touchés des marques d'eſtime & de confiance que leur donneroit la métropole, en les chargeant du ſoin de régler l'intérieur de leur patrie, s'attacheroient à ce ſol fertile, ſe feroient une gloire, un bonheur de l'embellir, & d'y créer toutes les douceurs d'une ſociété civiliſée. Au milieu de cet éloignement pour la France, dont le reproche eſt une accuſation de dureté contre ſes

68-598
Rosenkilde &
Bagger
6-27-68

miniſtres, on verroit naître aux colonies cet attachement que la confiance paternelle inſpire toujours à des enfans. Au lieu de cet empreſſement ſecret qui les fait courir durant la guerre au-devant d'un joug étranger, on les verroit multiplier leurs efforts pour prévenir ou pour repouſſer une invaſion. Si la crainte retient les hommes ſous les yeux d'un maître puiſſant & terrible, il n'y a que l'amour qui puiſſe leur commander au loin. C'eſt le ſeul reſſort peut-être qui agiſſe dans les provinces frontieres d'un grand état : quand la molleſſe & la cupidité ſe taiſent dans la capitale devant l'autorité qui menace. L'amour eſt un ſentiment qu'on ne ſauroit trop ménager, trop étendre. Mais ſi le prince ne ſait ni le mériter, ni le rendre, on ne le lui prodiguera pas long-tems. Alors, plus de joie dans les fêtes publiques, plus de tranſports dans les réjouiſſances, plus de ces cris involontaires qui échappent à la vue de l'idole adorée. La curioſité mene & preſſe la foule à tout ce qui fait ſpectacle ; mais le contentement n'y brille plus dans les regards. Une inquiétude morne s'empare des eſprits. Elle ſe communique d'une province à l'autre, & de la métropole dans les colonies. Toutes les fortunes frappées ou menacées à la fois, ſont dans l'alarme & le mouvement. Des coups d'autorité multipliés par la précipitation qui les haſarde, bleſſent tous les cœurs, & tombent ſucceſſivement ſur tous les corps. Du fond même de l'Amérique, on voit traduire en criminels dans les priſons de l'Europe, les vengeurs du crime & les défenſeurs du droit des colons. Les armes qui ſembloient émouſſées devant l'ennemi, s'aiguiſent contre ces ſujets précieux à l'état. Ceux même qui n'ont pas ſu les défendre durant la guerre, vont les épouvanter dans la paix. Eſt-ce ainſi que l'on conſerve & qu'on fait proſpérer des colonies ? Rome apprit de ſes ennemis l'art de vaincre dans l'ancien-monde. Que la France apprenne de ſa rivale l'art de peupler & de cultiver le nouveau.

Fin du ſecond volume & du livre treizieme.

E 775
R 274h
1-SIZE
v.2